LES AUXILIATRICES

DES AMES DU PURGATOIRE

I

RÉVÉRENDE MÈRE

Marie de la Providence

1856-1871

Nihil obstat

Parisiis, die 25a Aprilis 1919.

A. de Becdelièvre.

Imprimatur

Parisiis, die 25a Aprilis 1919.

E. Adam, v. g.

AVANT-PROPOS

L'histoire des cinquante premières années de la Société des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire est écrite, toute entière, avec leurs documents de famille. Il a paru inutile de le redire en note, à chaque page ; cette référence générale suffit.

A parler net, cet ouvrage est beaucoup plus l'œuvre des filles de la Mère Marie de la Providence, que de celui qui l'a signé. Les citations sont fréquentes, personne ne s'en plaindra ; de plus, de nombreux paragraphes, bien qu'ils ne soient pas entre guillemets, sont très souvent empruntés, idées et parfois même expressions, aux documents à peine remaniés. Il fallait le dire, et rendre à chacun ce qui lui appartient.

Conformément au décret du pape Urbain VIII, l'auteur déclare que ni dans sa pensée, ni dans ses mots il n'a voulu devancer en rien le jugement de l'Eglise.

Versailles, 31 juillet 1918,
en la fête de saint Ignace de Loyola.



Mère Marie de la Providence.

Beauchesne, Édit. G. Deberque, Imp., Paris

CHAPITRE PREMIER

LOOS-LEZ-LILLE

1825-1853

Pendant sa captivité à Fontainebleau, Pie VII rencontra, dans une de ses promenades, un jeune élève du collège de cette ville, il l'arrêta, lui fit sur le front une petite croix : « Mon enfant, lui dit-il, que Dieu vous bénisse et vous donne une nombreuse postérité ! » Dieu entendit le souhait du pontife prisonnier. Henri Smet grandit, il épousa Pauline de Montdhiver dont la famille était alliée à la meilleure noblesse du Nord. Ils eurent un fils et cinq filles ; la seconde, Eugénie-Marie-Joseph, fondatrice de la Société des religieuses Auxiliatrices des âmes du Purgatoire, devait donner à la bénédiction de Fontainebleau, son sens le plus large et le plus élevé.

Eugénie naquit à Lille le 25 mars 1825 ; elle fut baptisée le jour même, dans l'ancienne église de Saint-Étienne. Visiblement la bénédiction de Dieu était sur cette enfant. Ses toutes premières années s'écoulèrent délicieuses dans la paix du cher foyer de la famille. Honorés et estimés, Monsieur et Madame Smet vivaient en fiers chrétiens qui comprennent la grandeur de leur foi, et veulent la transmettre

dans toute son intégrité. Ils avaient d'ailleurs, et très largement, ce qui peut donner le bonheur humain : santé, fortune, dons de l'esprit et du cœur ; leur maison où le Seigneur était craint, où l'on marchait dans ses sentiers, était vraiment la maison bénie de l'Écriture. Le père de famille travaillait dans la joie, la mère vigilante et douce pensait à tout, et les enfants grandissaient autour de la table, jeunes plants d'oliviers, grâce et honneur de la tige paternelle : *Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ* (Ps. 127, 4.)

Aux premières lueurs de la raison d'Eugénie, s'échauffent les sentiments de la piété la plus tendre et la plus spontanée : on la voit mettre aux murs de sa petite chambre des images de piété ; au-dessous elle place une planchette de bois pieusement ornée de tulle et de fleurs, puis gravement elle s'agenouille devant ces autels improvisés et récite avec dévotion ses prières enfantines.

Vers l'âge de six ou sept ans, par une grâce toute spéciale, naît et se développe dans cette petite âme un culte pour les âmes du Purgatoire. Leur pensée envahit sa jeune vie, sans rien d'ailleurs lui enlever de son élan et de sa primesautière vivacité. En plein jeu, en pleine course, lancée à la tête de ses petites amies à la poursuite des papillons, Eugénie s'arrête soudain, et à la bande joyeuse arrêtée avec elle : « Savez-vous à quoi je pense ? Dites, si quelqu'un de nos amis ou de nos parents était en prison, la porte bien fermée, et qu'il fût en notre pouvoir de la lui ouvrir, est-ce que nous aurions le courage de continuer à jouer, de courir après des papillons, passant et repassant avec indifférence devant cette porte ? Quelle peine n'éprouverait-il pas ? Voilà ce que souffrent les âmes du Purgatoire quand on les oublie. »

Eugénie parle avec feu, les joues enflammées par la course ; puis un papillon volant, la troupe bondit à nouveau pour enfermer les ailes brillantes dans la prison des filets.

Idées d'enfant, qui seront les idées de toute une vie ; déjà Eugénie, dont l'âme est généreuse, sait souffrir pour ses idées. Vers 1830, comme toujours, la mode avait des exigences qui faisaient le désespoir des petites filles : la coiffure, le matin, était très longue et très compliquée, elle exigeait une immobilité bien pénible à des nerfs et à une vivacité de sept ans ; la femme de chambre voyait parfois de grosses larmes rouler dans les petits yeux : « Je vous fais mal, Mademoiselle, c'est assez, n'est-ce pas ? » — « Non, non » ; et la jeune martyre qui pensait bien ne pas être entendue, ajoutait tout bas : « Pour les âmes du Purgatoire ! » Jamais elle ne croyait trop faire pour elles, et quand elle sut lire elle prit l'effrayante résolution de réciter chaque jour à, leur intention, un petit livre de prières appelé *l'Ange consolateur*, depuis la préface jusqu'à la table des matières. Cette fois, elle avait présumé de ses forces ; un pareil héroïsme n'était pas de son âge.

Vers neuf ans, elle commence à suivre les catéchismes de la paroisse. D'une intelligence vive et précise, elle comprend dès l'abord les vérités chrétiennes, elle s'y meut à l'aise, elle sait les exprimer avec une telle lucidité que le prêtre catéchiste lui confie ses petites compagnes en retard ; elle devra les instruire. Il n'y a pas de temps à perdre, Monseigneur Belmas, archevêque de Cambrai viendra donner la confirmation dans quelques mois. Eugénie apporte un tel sérieux dans sa piété que le bon doyen de Saint-Étienne décide d'avancer l'époque de sa première communion. Elle vient juste d'achever sa

dixième année, quand, le 7 avril 1835, elle s'agenouille à la sainte table, dans toute la blancheur de son innocence. A Jésus qui se donne tout entier, elle s'offre toute entière, le priant de permettre que, un jour, dans la vie religieuse, elle soit à lui sans partage. Sut-elle dès lors que sa prière était exaucée, et, le lendemain, agenouillée avec ses jeunes compagnes dans l'église de Notre-Dame de Grâces où toutes étaient venues en pèlerinage, eut-elle le pressentiment que, vingt ans plus tard, elle reviendrait dans ce même sanctuaire, consacrer sa vie au soulagement de ses chères âmes du Purgatoire ?

L'heure n'était pas encore venue d'une aussi importante décision. L'année suivante, elle quittait l'excellente maison d'éducation où ses parents l'avaient placée comme demi-pensionnaire, et entrait pensionnaire au Sacré-Cœur. C'était le 26 septembre 1836 ; elle avait onze ans. Nature ardente et très impressionnable, Eugénie sentit vivement la séparation, elle aimait tant les siens ! Mais à cet âge les pleurs sont vite apaisés ; heureuse de vivre dans une maison religieuse, elle devint bientôt la joie de ses compagnes par son entrain, comme elle était leur modèle par sa docilité et son travail. Quelques-unes d'entre elles aimaient à lui rappeler plus tard, que, dès son entrée, elle leur avait dit : « Mes parents m'ont mise pour cinq ans au Sacré-Cœur, j'obtiendrai une prolongation de deux ans, et puis je me ferai religieuse. » C'étaient là de bien graves paroles sur des lèvres de onze ans qui aimaient tant à rire ; de fait les choses ne se passèrent pas aussi simplement, mais, comme à travers les mots on touche les sérieuses et fortes pensées ! Cette âme, pleine de Dieu, ne peut être qu'à lui, elle l'aime candidement, comme elle aime son père et sa mère, et elle ne doute pas plus de

son Cœur qu'elle ne doute du cœur de ses parents. On ne peut concevoir l'âme d'Eugénie sans une confiance tendre et filiale pour la Providence divine qui la traita toujours en enfant gâtée. Voici la première des grâces dont elle avait gardé le souvenir :

Au Sacré-Cœur les plus jeunes élèves occupaient les premiers bancs à la chapelle. Eugénie aimait sa place, elle y était plus près du tabernacle, elle pouvait mieux voir les cérémonies. On annonce une fête imprévue, pour laquelle, comme aux plus grands jours, on mettra les robes blanches ; celles qui n'en auront pas, devront descendre aux derniers bancs. La robe blanche d'Eugénie est dans sa famille ; il est trop tard pour la demander, comment faire donc pour garder sa place ? « O ma chère Providence, vous savez bien que j'attends tout de vous depuis une épingle jusqu'au ciel, envoyez-moi ma robe blanche et je vous aimerai toujours. » Naïve prière, et plus naïve promesse encore ; longtemps après la Mère Marie de la Providence se souvenait de l'émotion qui fit alors battre son cœur, comme aussi de la certitude qu'elle eut d'être exaucée. Son cœur pourtant battait encore bien fort, quand, la veille de la cérémonie, après la prière du soir, elle montait au dortoir. Les blanches toilettes de ses compagnes sont là, et la sienne ? O bonheur ! Sa robe blanche, la voilà sur son lit ! Sa chère Providence ne pouvait pas l'abandonner.

Sur l'âme si délicatement reconnaissante d'Eugénie, ces faveurs faisaient une impression profonde, et dans son cœur d'enfant elle cherchait comment remercier Dieu, et payer la dette d'amour que les jours et les grâces accumulées augmentaient sans cesse : il était sa Providence ; s'il existait un moyen de devenir la sienne ! Un jour la lumière se fait ; sans qu'elle le

comprenne encore c'est toute sa vie qui s'éclaire et se résume dans une pensée. Son rêve devient une réalité. Oui, elle sera la Providence de Dieu ; le problème n'est pas insoluble. Dieu aime les âmes du Purgatoire, il les aime beaucoup ; mais il ne peut rien pour elles, la justice s'oppose à la miséricorde. Eh bien ! moi je lui donnerai ces âmes qu'il aime et je demanderai aux autres de lui en donner par des prières et des sacrifices. Je leur dirai : Soyez la Providence du bon Dieu, Il vous donne tout, donnez-lui quelque chose.

L'enfant qui raisonnait ainsi était admirablement douée pour réaliser son projet. Sa physionomie remarquablement spirituelle, son intelligence vive et pénétrante lui donnaient sur ses compagnes un ascendant indiscutable. C'était une des meilleures élèves de sa classe ; sa gaieté que rien ne pouvait éteindre, son cœur d'où rayonnait la bonté, lui gagnaient toutes les sympathies. Ses dons lui serviront à plaider la cause qui lui est si chère. Elle quête ; et prières, sacrifices, actes de vertus tombent généreusement dans la bourse des âmes du Purgatoire. Quand vient la fête des morts, elle est particulièrement éloquente : les cloches de la ville qui tintent, l'office récité par les religieuses et les élèves avec le *Requiem*, répété lentement, dans la chapelle il n'y a qu'un instant parfumée de fleurs et toute éblouissante de lumières, l'impressionnent et tirent de son cœur les mots qui persuadent. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs la jeune apôtre d'organiser, quelques minutes plus tard, une partie de jeu dont elle est l'âme et l'entrain.

Ses maîtresses n'avaient pas tardé à saisir les contrastes de cette ardente nature ; ils s'accusaient mieux d'ailleurs avec les années. Les élèves les plus âgées et les plus ferventes pouvaient aller passer une partie de la seconde demi-heure de récréation, devant

le Saint Sacrement, Eugénie, surtout vers la fin de son séjour au Sacré-Cœur, n'y manquait jamais. Une des religieuses qui l'observait depuis longtemps, lui demanda un jour : « Vous faites beaucoup de prières, mon enfant, quelles sont-elles donc ? » — « Madame, je dis tous les jours les litanies du Saint-Esprit pour être éclairée sur les vanités du monde, et le *Veni Creator* pour connaître ma vocation. » Comment pareille prière n'eût-elle pas été exaucée ? La retraite du mois de janvier 1842 prêchée par le P. Sellier, de la Compagnie de Jésus, laissa dans son âme une trace profonde ; trois jours avant la clôture, le 25, elle promit de ne refuser aucun sacrifice à Notre-Seigneur.

Un sacrifice surtout lui paraissait affreux : quitter les siens. Et pourtant elle la voyait très nettement cette douleur, monter à l'horizon de sa vie. Oui ; elle devrait quitter et Lille, et la douce maison de campagne de Loos, et son père et sa mère et ses sœurs et tous ceux qu'elle aimait. Mais, en aurait-elle la force ? Le terrible sacrifice obscurcissait parfois l'idée si nette cependant de vocation religieuse ; une vocation que l'on redoute à ce point, est-elle une vraie vocation? Eugénie aborde un jour vivement l'une de ses maîtresses et sans préambule : « Madame, est-ce qu'il y a des vocations sans attrait, et des attraits sans vocation ? — Oui, mon enfant, et les vocations sans attrait ne sont pas les moins sûres ; l'attrait peut passer, mais une vocation où l'imagination n'a aucune part a des chances de solidité. » Cette réponse la tranquillisa.

Elle aimait à dater sa conversion de ce 25 janvier 1842 ; elle n'avait plus que dix-huit mois à vivre au Sacré-Cœur, mois de fécond labeur et de formation toujours plus intime, mois de piété candide et de fraîche ingénuité, mois où se resserrait entre elles et les

religieuses le lien très fort et très doux d'une affectueuse et profonde reconnaissance. Les sept années passées au Sacré-Cœur ne seront jamais oubliées, ni d'Eugénie ni de ses maîtresses ; aux heures difficiles elle trouvera près d'elles et force et conseil, et elles seront nombreuses les heures difficiles dans une vie offerte si souvent pour adoucir et abréger les souffrances des âmes du Purgatoire. D'ailleurs si elle part, c'est pour revenir ; sa conviction intime est que Dieu l'appelle à être un jour religieuse du Sacré-Cœur.

Ce fut le 4 septembre 1843 que la jeune pensionnaire quitta Lille pour venir habiter la maison de campagne que ses parents possédaient près de Loos-lez-Lille. Elle avait dix-huit ans et demi. Sans doute le regret était vif de rompre avec une vie qui avait été si heureuse, mais la maison paternelle avait tant d'attraits ! C'était sa joie d'être au milieu des siens, de vivre leur vie, d'être, par sa douceur, l'ange de la paix, comme la nommait son père. De sa petite chambre de jeune fille, où un beau Christ occupait la place d'honneur, elle ne voyait que le ciel et des arbres ; tout près, dans l'église du petit village, habitait Notre-Seigneur. Ils étaient loin déjà les jours où, toute petite enfant, elle allait ouvrir la porte du jardin pour entrevoir la maison du bon Dieu, mais plus que jamais il lui était bien cher le divin voisinage.

Très précise, elle veut se faire un règlement, large sans doute — la vie de famille l'exige, — mais qui l'empêchera de perdre son temps et de gâcher sa vie. La prière et les âmes du Purgatoire y ont leur place ; déjà elle offre à leur intention toutes ses indulgences, et dans ses lettres à ses anciennes amies du Sacré-Cœur, elle ne manque pas l'occasion de plaider leur cause : « Depuis le 2 octobre tu ne m'as pas écrit,

c'est un peu long, répare vite ce petit péché ; si cela t'ennuie, fais-le pour les âmes du Purgatoire[1]. » Les pauvres ne sont point oubliés ; sa bourse est petite, mais elle suppléera. Son père lui a permis de distribuer les fruits tombés, et le verger est très vaste ; au besoin, on peut aider les fruits à tomber, et Eugénie ne s'en fait pas scrupule : l'aumône couvre la multitude des péchés... Pour s'occuper, elle a encore le souci de sa vocation. On l'attend au Sacré-Cœur, et bien qu'elle n'ait aucun goût pour l'enseignement, elle veut toujours y entrer, mais son état de santé le permettra-t-il ? Elle consulte simplement ses parents ; ils refusent : « Tu n'as pas la force suffisante. » Eugénie n'est pas découragée et répète avec la même confiance son oraison jaculatoire : « Seigneur, je ne sais pas me donner, prenez-moi. » Elle croit, à certaines heures, entendre comme une réponse de Jésus : « Je ferai de toi un vase d'élection, tu seras religieuse, mais pas comme une autre. » Un jour, plus incertaine que de coutume, son confesseur absent, elle veut consulter le P. Ringot de la Compagnie de Jésus. Mais le Père Ringot doit partir demain et elle ne peut aller aujourd'hui. Heureusement il y a la divine Providence : vite une prière pour que le Père manque le train. Le lendemain elle sonne à la résidence, le Père arrive : « Vous avez de la chance ; je devais prendre le train ce matin, je l'ai manqué. — Cela ne m'étonne pas, le bon Dieu savait que j'avais besoin de vous parler et il m'a exaucée. » Elle expose alors son doute : sa santé lui permet-elle de penser à la vie religieuse ? Le Père la rassure et la renvoie pleine de confiance et dans sa vocation et dans l'assistance divine.

1 Lettre du 24 oct. 1843, à Mademoiselle Mathilde L. à Louvain.

Elle a tant besoin de secours et pour elle-même et pour son apostolat ; cette âme ardente brûle d'agir et de faire le bien. A ses compagnes du Sacré-Cœur, à celles surtout qui, comme elle, ont quitté le couvent, elle écrit des lettres pétillantes d'esprit ; avec simplicité, elle raconte sa vie, laisse éclater sa bonne humeur, console, félicite, gronde au besoin : « Tu me demandes si tu m'ennuies ? point du tout ; tes lettres sont charmantes et me plaisent beaucoup. Tutoie-moi, souvent tu ne le fais pas, et cela me paraît fort drôle. Lorsque tu me réponds, prends un peu ma lettre près de toi.... Demande pour nous la résignation ; la seule sœur de maman qui lui restait a vendu sa maison, et elle part avec son mari pour aller habiter Versailles ; mon oncle venait nous voir deux fois par semaine, il veut une de nous alternativement chaque année, je ne veux pas y aller, quitter le Sacré-Cœur et voir le monde, merci !... Tu n'éprouves pas encore, me dis-tu, la passion des fêtes et des plaisirs ; mais, fais bien attention, le diable est adroit dans ses pièges ; tout d'un coup il ne te la suggèrera pas, mais à ton insu, si tu n'y prends garde, il en glissera le goût dans ton cœur, il s'y installera avec tout son bruyant cortège, tandis que tu seras presque persuadée que la porte de ce petit sanctuaire, où tout doit être pour Dieu seul, est bien fermée[1]. » Naïvement elle dit ses doutes, ses peines, elle demande des conseils, des prières : « Quoique fort souffrante aujourd'hui, vertueuse et sainte Mathilde, je viens me consoler près de toi... Peut-être que ton cœur n'a pas besoin de détachement ; pour moi, je colle avec de la colle forte, aussi j'ai besoin de brisement... Oh ! prie pour moi ; Dieu m'appelle, il y a

1. Lettre à Mademoiselle Mathilde L. à Louvain.

des moments où je l'entends bien clairement, prie pour que je ne reste pas sourde à sa voix, et que je n'écoute pas les éloges continuels que je reçois des prétendus dons de la nature. Je n'ai que dix-neuf ans ; aussi je dois peut-être attendre bien longtemps encore ; deux années sont si longues, je crains tant de perdre ma vocation, si je l'ai !... Tu vois ma position présente : tentations de toutes couleurs, combats incroyables pour ma vocation depuis le matin jusqu'au soir, sujets d'impatiences continuels, maman toujours un peu souffrante, loterie qui marche lentement, croix de famille et au milieu de tout cela, je ne sais pas si c'est à cause de ma santé, je suis irritable au dernier des points. Il faut que je t'aime bien et que j'aie en toi une bien grande confiance pour te dire tout cela ; aussi, lorsque tu me répondras, écris-moi une gazette, et parle-moi de tout ce que je te dis dans ma lettre. » Il y a dans cette jeune fille une virilité et un bon sens qui font plaisir : « Croirais-tu, que le démon veut aussi me prendre par le scrupule ; mais, par exemple, j'espère qu'il ne m'y attrapera pas. Trois fois depuis hier, — la lettre est du 6 juillet 1844 — j'ai dit à mon crucifix : Mon Dieu, je combattrai mes tentations et malgré la nuit obscure dans laquelle vous permettez que je sois, j'irai communier tout de même, et ensuite j'expliquerai tout, lorsque j'irai me confesser. »

Mais à son besoin d'action il ne suffit pas d'écrire des lettres, il faut un apostolat plus direct ; en attendant le cloître, elle veut être utile. Toute petite élève du Sacré-Cœur, Eugénie s'était émue un jour, voyant le jardinier ramasser du bois et des épines les mains rouges de froid : il avait fallu que Madame Smet donnât au brave homme une paire de gants fourrés. De retour à la maison paternelle, elle imagine de faire

elle-même la soupe pour les pauvres ; le jardinier fournit les légumes, la cuisinière le pain et l'assaisonnement ; malgré des sourires incrédules, Eugénie reste persuadée que la soupe est excellente, et les pauvres la mangent volontiers.

Il n'y a pas de pauvreté que sur les grands chemins ; un jour, à genoux aux pieds de la statue de Notre Dame de Grâces, trés vénérée à Loos, elle trouve l'autel bien modeste et le désir lui vient de l'embellir. Il faut l'audace de ses dix-neuf ans pour oser ce qu'elle invente : elle compose des litanies en l'honneur de Notre-Dame de Grâces, elle les fera imprimer, elle les fera vendre, et tous frais couverts, il faudra qu'il reste cent francs pour orner l'autel ; il resta cent francs. Les litanies, approuvées par Monseigneur l'archevêque de Cambrai, sont bientôt entre les mains des pèlerins, qui les récitent avec ferveur, et quelques années plus tard, à l'époque d'un jubilé, le missionnaire les lit en pleine chaire. Eugénie se fait quêteuse pour réparer la toiture de l'église de Templemars ; elle place trois mille six cents billets pour décorer la chapelle de la Sainte Vierge, à Saint-Maurice de Lille ; le bon doyen ravi lui offre une photographie de la chapelle restaurée, au-dessous de laquelle il écrit : « Le zèle de votre maison m'a dévorée, et je n'ai pas craint les sarcasmes de vos ennemis[1]. »

Cette activité extérieure ne ralentit pas l'élan de son âme vers Dieu, ni l'étude de sa vocation ; elle croit à l'appel divin ; il est pourtant des heures où elle doute, aussi profite-t-elle de toutes les occasions qui peuvent l'éclairer. En 1850, la retraite des Enfants de Marie du Sacré-Cœur est prêchée par Monsieur l'abbé Chalandon vicaire général de Metz. Eugénie,

1. Ps. 68, 10.



La maison de Loos.

G. Beauchesne, Édit. G. Deberque, Imp., Paris.

d'abord hésitante, se décide à lui parler de ses désirs de vie religieuse, sans lui cacher les obstacles qu'ils rencontrent. « Quand on ne voit pas clair, lui est-il répondu, on prend une lumière et on regarde. Pesons bien les choses : vous avez une faible santé, vous pouvez être la joie de votre famille, et, en même temps, l'instrument dont Dieu se servira, si vous êtes fidèle, pour opérer un grand bien. » C'était peu encourageant ; Eugénie s'incline, mais garde son espoir dans l'avenir. S'il faut rester dans le monde elle veut, du moins, y vivre une vie parfaite. Monsieur Chalandon lui donne d'excellents conseils et l'engage à lui écrire, si elle le juge utile. Elle n'y manquera pas. D'ailleurs elle lui a promis de s'intéresser à l'œuvre du rachat des jeunes négresses dont il s'occupe à Metz ; très peu de temps après elle lui envoie cent francs

L'année suivante, le Père Lavigne, de la Compagnie de Jésus, prêche le jubilé à Lille ; Eugénie lui parle de son espoir d'être un jour religieuse, elle ne peut pas y renoncer. C'est un autre son de cloche : « Votre vocation est véritable, mais attendez, et je vous dirai où vous devez aller. » Le Père estime qu'elle doit entrer chez les Dames de la Retraite ; elle en est beaucoup moins convaincue. Les avis différents n'auraient pourtant pas manqué de la troubler, elle si impressionnable, sans une voix intérieure qui la maintenait en paix, lui répétant : « Ne fais rien de tout cela. » L'heure de Dieu n'était pas venue. Comme à Monsieur Chalandon, elle offre au P. Lavigne le secours empressé de sa charité. Elle quête pour le Maduré et, en quelques jours, elle a sept cents francs : « Voici la mine d'or de Lille », dit le P. Lavigne, en la présentant à Monseigneur Canoz, évêque du Maduré. Le Père, avant de partir, lui recommande les forçats du bagne de Toulon. Voici ce qu'elle trouve

pour les aider. Elle a résumé les conférences du jubilé ; de tous côtés on lui demande son manuscrit. Avec l'autorisation du Père, elle le fait autographier ; on le vendra au profit des forçats. Mais les mois s'écoulent, l'enthousiasme passe, et le travail ne se fait pas, les volumes arriveront trop tard : « Mon bon Jésus, vous n'êtes donc plus avec moi ! — J'y suis, mais avec ma croix. » Il est là, rien n'est donc perdu. Eugénie promet que si dans huit jours elle a placé cinq cents exemplaires, recueilli orois mille francs, deux mille pour Toulon, et mille pour couvrir les frais, elle organisera une loterie pour les petits Chinois. Les résumés arrivent ; du lundi au samedi, cinq cents exemplaires sont placés ; le P. Lavigne aura ses deux mille francs, et les frais payés, il reste encore quelque chose pour les bonnes œuvres d'Eugénie. Mais elle apprend que le P. Lavigne s'étonne de cette publication, — il avait oublié sans doute l'autorisation donnée, — elle écrit sur le champ au P. Gonthier, l'un des Jésuites de la résidence de Lille, pour lui demander ce qu'elle doit faire : « Vous avez tort de tant craindre, mon enfant ; le Père Lavigne ressemble aux colombes et aux pigeons de Paphlagonie : les premières, au dire de saint François de Sales, n'ont pas de fiel, et les seconds ont deux cœurs ; voyez si vous devez vous épouvanter ! Allez donc devant vous, et retenez que quand on veut faire quelque bien, il faut s'attendre à beaucoup de contradictions ; c'est une histoire qui a commencé avec les Apôtres, et à laquelle vous ajouterez quelques modestes alinéas. »

Le Père Gonthier savait-il aussi bien dire ? A Loos, sans doute, ce sont de modestes alinéas ; mais plus tard quelles longues pages et si pleines et si belles ; la plume tombée des mains de la Mère a été reprise par

ses filles et elle écrit toujours pour l'honneur de l'Église et la gloire de la charité chrétienne.

Ce qui rendait Eugénie aussi entreprenante, c'était la confiance absolue qu'elle avait dans la Providence divine ; c'est là le caractère de sa piété personnelle, la dévotion aux âmes du Purgatoire est plutôt le caractère de son apostolat. Fidèle à ce qui fut l'attrait de ses premières années et celui de toute sa vie, elle ne manquait guère, entrant dans sa chambre ou sortant, de faire un acte d'abandon à cette chère Providence. Elle avait placé sur la porte une image représentant Notre-Seigneur, au milieu des oiseaux du ciel et des lis des champs, auxquels le Père céleste donne la nourriture et le vêtement, une banderolle portait ces mots : « Notre Père céleste connaît vos besoins, ne soyez pas en peine du lendemain. » Un jour, au pied de son crucifix, elle conçut l'idée de donner une forme extérieure à son union avec la Providence, de contracter avec elle une alliance et comme un mariage mystique. Un anneau en serait le signe et cet anneau devait être donné par la Providence. L'attente ne fut pas très longue, on lui offrit un anneau ; elle choisit pour la douce solennité, le 28 avril 1851, jour de la clôture du Jubilé. Le matin, elle communia avec ferveur ; puis une de ses petites cousines, Elise Mourcou, âgée de deux ans, lui passa l'anneau bénit au doigt, en bégayant de ses lèvres enfantines : « Petit Jésus, bénissez ma cousine Eugénie. » L'heureuse fiancée de la Providence ne douta jamais que, ce jour-là, elle n'eût reçu les plus larges bénédictions, et toute sa vie est vraiment tissée de délicatesses et de gâteries divines. Ni Dieu, ni Eugénie n'oublièrent le 28 avril 1851, et, peut-être, vingt-deux ans plus tard, Elise Mourcou, entrant dans la Société des Auxiliatrices

du Purgatoire, cueillait-elle une grâce de vocation dont les premiers germes avaient été déposés ce jour-là même, dans sa petite âme innocente.

Appuyée sur la Providence, Eugénie continue ses merveilles de charité : une amie, zélatrice à Loos de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, vient d'entrer au couvent, elle la prie de la remplacer. L'œuvre a mal commencé, le curé de la paroisse n'en veut pas, les Sœurs de Charité ne consentent pas à prêter leur concours ; la nouvelle zélatrice recueille seize francs la première année. Elle se met au travail et, avec elle, la Providence. Chaque dimanche elle se rend dans la maison d'une pauvre femme qu'elle visite comme membre de la Conférence Saint-Vincent de Paul ; c'est là qu'elle reçoit les petits souscripteurs qui viennent gentiment lui remettre le liard reçu de leurs parents pour acheter des friandises. On accourt en foule près de la grande demoiselle que l'on aime tant, la petite maison est littéralement encombrée, Eugénie peut à grand'peine entrer et s'asseoir au milieu de ce petit peuple qui chante et bat des mains : on lui apporte des bambins de dix-huit mois et de deux ans qui donnent leur liard et disent, aidés des plus grands : « Pour les petits Chinois ! » Un jour la zélatrice porte au curé quinze cents liards et demande une fête pour ses charitables associés. Il est impossible de résister : une fête est annoncée pour le dimanche suivant, une messe solennelle sera célébrée pour les enfants membres de l'œuvre ; une association sera organisée chez les Sœurs de saint Vincent de Paul et chez les Religieuses de l'éducation chrétienne. L'œuvre est lancée ; on en parle dans le diocèse, le Père Gonthier envoie ses félicitations : « Ah ! bonne Providence, dilatez encore le cœur de cette enfant que vous avez élue. Elle est la mère adoptive de tant

de petites créatures que vous aimez, la vie qu'elle leur donne est si précieuse ! Continuez, ô divine Providence, de donner la persuasion à sa parole, décuplez la charité dans son cœur, centuplez l'argent dans son sac, et dites-lui au cœur de façon à ce qu'elle ne l'oublie jamais : « Celui qui recueille un seul de ces petits me recueille moi-même. »

La recette est décuplée et au delà ; en 1851, Eugénie récolte deux cent soixante francs. Ce n'est qu'un début. Mgr Forcade, vicaire apostolique du Japon, apprend à Rome l'enthousiasme de Loos pour la Sainte-Enfance ; le 9 avril 1852, il félicite Eugénie. Elle conçoit alors l'idée d'une grande loterie ; elle veut sauver autant d'âmes qu'elle a commis d'infidélités dans sa vie déjà longue. Elle commence avec deux lots : une boîte de peu de prix, et une confiance absolue dans la Providence ; ce lot en valut huit cent quarante neuf ; les billets sont à dix centimes. Tout le monde veut en avoir, deux prêtres de Calais en placent cinq mille cinq cents, un gamin qui avait tenu le cheval d'un pèlerin de Notre-Dame de Grâces, ne recevant qu'un sou s'écrie résolûment : « Encore un sou, Monsieur, et j'aurai de quoi prendre un billet. »

On tire la loterie le 22 novembre ; Mgr Forcade est là, il a dit la messe la veille pour les associés ; son arrivée à Loos a été un petit triomphe. Les Sœurs de l'éducation chrétienne ont offert leurs salles d'étude et leur réfectoire, Eugénie a promis qu'en retour la Providence augmenterait le nombre des élèves (ce qui arriva, dit-on) ; sur un autel improvisé on place une belle statue de Jésus Enfant, un négociant de Lille a prêté une assez considérable quantité d'étoffe pour faire des tentures. La fête est magnifique ; quarante quatre mille billets ont été placés, Eugénie peut remettre à Mgr For-

cade trois mille trois cent soixante-quinze frs, tous frais payés ; au bénéfice de la loterie elle ajoute une boîte de bonbons pour le baptême des petits Chinois, la boîte contient cinq cents frs qu'elle a ramassés en quelques heures. Monseigneur ne sait comment remercier ; il écrit de Douai : « Je vous en bénis de tout mon cœur, mais c'est Dieu surtout qui vous en bénit et vous en bénira. »

Mais tous les succès s'achètent : on menace de faire un procès à Eugénie qui n'a pas songé à demander l'autorisation pour la loterie ; en outre, au moment où elle part pour sa retraite annuelle au Sacré-Cœur, elle apprend que le négociant de Lille ne veut pas reprendre l'étoffe qu'il a prêtée et que le décorateur a endommagée : « Mon Dieu, s'écrie la zélatrice, éloignez de moi le calice du calicot et faites-le tourner au profit de la Sainte-Enfance. » Et la voilà qui met en vente la fameuse étoffe : tout le monde veut en avoir son morceau ; elle doit acheter neuf cents mètres de nouvelle étoffe : ce sont mille deux cents francs de plus pour les petits chinois de Mgr Forcade.

Chacun se faisait fête d'aider Eugénie ; elle était proverbiale et ses petits chinois avec elle : elle dîne chez une amie, arrive un superbe nougat. Joyeusement l'un des invités propose de le donner à Mlle Smet pour ses protégés. Un peu surprise d'abord, la maîtresse de maison cède, à l'approbation générale : le nougat est mis en loterie, cinq francs le billet ; la personne qui gagne, le donne à la zélatrice, qui le porte à la supérieure d'une école pauvre ; il est remis en loterie à dix centimes le billet, et rapporte encore quatre-vingt francs. Mgr Forcade la félicite et pour la loterie et pour le calicot. L'ardeur d'Eugénie lui sert à exciter l'élan des zélatrices de Laval qui applaudissent gaîment les exploits de leur sœur de Loos. Celle-ci estime que les petits enfants de France doivent

apprendre à donner mieux qu'un liard, et s'offrir eux-mêmes, et elle compose un acte d'offrande qu'ils réciteront : « Divin Enfant Jésus, nous voici tous réunis à vos pieds pour vous offrir tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, daignez recevoir cette consécration de notre vie toute entière. Nous voulons vous aimer, vous faire aimer et honorer, défendre les intérêts de votre gloire jusque dans les pays lointains ; nous nous occuperons avec ardeur du salut de nos petits frères de la Chine, tout aussi chers aux yeux de notre foi que s'îls étaient auprès de nous. » En présence de ce zèle joyeux, surnaturel, persévérant, il est impossible de ne pas se souvenir que la Chine fut la première mission qui s'ouvrit aux Auxiliatrices du Purgatoire qui comptaient dix années d'existence ; la grande demoiselle de Loos devenue Supérieure générale avait gardé tout son amour pour les petits chinois de la Sainte-Enfance.

Depuis longtemps Eugénie avait fait le vœu de virginité, qu'elle renouvelait aux principales fêtes de la Très Sainte Vierge ; en cette même année 1852, elle se sent portée à rendre ce vœu perpétuel. Elle en parle à Monsieur Chalandon, devenu évêque de Belley, qui l'autorise, pourvu que son confesseur y consente. C'est le 31 mai, dans la chapelle de l'Immaculée Conception de l'église Saint-Maurice qu'elle s'engage pour jamais, et les préparatifs de la loterie de novembre ne peuvent ce jour-là troubler le grand recueillement de son âme. L'apostolat ne la détourne guère des pensées profondes qui sont le fond de sa vie. Son avenir la préoccupe toujours. Monseigneur Chalandon a beau lui répéter qu'il la croit faite pour la vie active et que la clôture n'est pas son affaire, sa vocation ne lui paraît pas fixée ; faire le bonheur de ses parents, elle ne demande pas mieux ;

mais ne plus penser à autre chose, elle ne peut ni le promettre ni s'y résigner.

L'année 1853, comme celles qui l'avaient précédée, s'écoule toute apostolique et toute sanctifiante. Elle quête pour Notre-Dame de la Salette, pour le patriarche de Jérusalem, pour une œuvre belge, pour l'œuvre des Saints-Anges[1] ; elle s'intéresse aux prisonniers de la maison centrale de Loos ; le zèle la consume, et toujours la Providence est sa trésorière. On connaît si bien sa dévotion que des aumônes de cent francs, de deux cents francs lui parviennent avec ces simples mots : « de la part de la Providence. » Ayant besoin de cent vingt-cinq francs elle fait, par l'intercession de sainte Anne, une neuvaine à la Providence ; le dernier jour elle se rend à une réunion au Sacré-Cœur. Une personne qu'elle connaît à peine lui remet cent cinquante francs.. Eugénie remercie et lui demande ses intentions : « Pour ce que vous voudrez, je destine seulement vingt-cinq francs à la bonne œuvre que vous désirez faire aujourd'hui. » Pendant le mois de mai, elle rêve de remplacer par une autre et plus belle et plus grande, la petite statue de la Sainte Vierge de sa chambre; le curé de la paroisse viendra la bénir sous le nom de Notre-Dame de la Providence. Mais c'est Marie elle-même qui doit lui donner la statue. Elle en avait trouvé une fort à son goût, et elle venait d'en demander le prix, quand, au sortir du magasin, elle rencontre une amie. Mise au courant de ses projets : « Je te la donne, lui dit la jeune fille, à condition que tu auras un souvenir tout spécial pour moi dans tes prières, pendant le mois de mai. » Notre-Dame de la Providence prit

1. Cette œuvre des Saints-Anges avait été fondée par Monseigneur l'évêque de Belley pour la conversion des protestants de Genève.

possession de la chambre d'Eugénie, et souvent la jeune fille vint s'agenouiller à ses pieds pour lui confier ses désirs, ses préoccupations, s'épancher filialement près de sa divine Mère. Une fois, elle crut entendre des mots qui, passant à travers les lèvres de Marie, atteignaient jusqu'à son cœur : « Un jour, je serai dans une chapelle. » Elle ne comprit pas, ou peut-être elle n'osa pas comprendre, mais Notre-Dame de la Providence savait ce qu'elle disait ; la statue est maintenant rue de la Barouillère et Notre-Dame de la Providence s'appelle aussi la Reine du Purgatoire[1].

Il semble que pendant les dix années qui suivent la sortie d'Eugénie du Sacré-Cœur, elle oublie un peu les âmes du Purgaoire ; du moins, on ne trouve pas dans les récits qui résument cette période, l'élan enthousiaste des premières années ; Dieu veille, il attend son heure ; elle est venue. Le premier novembre 1853, Eugénie sent son âme pénétrée du recueillement le plus intime ; elle entend la sainte messe toute imprégnée des consolations les plus vives, et prend la résolution de sanctifier cette journée et d'en faire une fête du ciel. L'après-midi, avec les siens, elle va aux vêpres. Au moment où le célébrant expose le Saint Sacrement, elle se sent portée à réaliser une idée bien chère, idée qui l'année précédente, à la même époque, remplissait déjà son âme, mais que les préoccupations de la grande loterie de la Sainte-Enfance lui avaient fait écarter : fonder une association de prières et de sacrifices pour les âmes du Purgatoire. Mais l'illusion lui semble si facile, et en outre la Providence est si délicatement bonne qu'elle sollicite pour son idée un signe qui marque l'appro-

1. Ce nom lui fut donné par le Père de Ponlevoy.

bation divine : « Si c'est vous, mon Dieu, qui m'inspirez cette dévotion, faites que l'une de mes amies, en sortant de l'église vienne me parler du Purgatoire. » Son cœur battait fort, l'office terminé, quand elle descendit au milieu de ses parents, les cinq marches de l'église. Elle touchait la quatrième, et d'un cri de l'âme renouvelait sa demande, lorsque Thérèse Petit l'aborde et lui dit : « Eugénie, pendant que le Saint Sacrement était exposé, j'ai promis de faire tout en union avec toi, pendant le mois de novembre pour les âmes du Purgatoire. » C'est donc vrai ! Un éclair de bonheur illumine Eugénie ; ce n'est pas l'heure de s'expliquer longuement : « Viens me voir demain », dit-elle radieuse.

Rentrée à la maison elle rencontre une jeune ouvrière qui venait souvent travailler chez ses parents : « Pensons aux âmes du Purgatoire », lui dit-elle. — « Le souvenir de ma mère ne me quitte pas depuis que je l'ai perdue. » Frappée de cette réponse, Eugénie lui fait part de la pensée qui remplit son cœur et, sur sa demande, l'inscrit aussitôt : ce fut la première associée.

Le soir, en famille, on parle du projet. Madame Smet approuve le zèle de sa fille, et propose à tous de s'enrôler : « Un instant, un instant, réclame la sœur aînée ; je veux savoir à quoi je m'engage ; si nous la laissons faire, Eugénie nous mettra de toutes les confréries. » Eugénie explique ce qu'elle veut : faire une association de prières et de sacrifices pour les âmes du Purgatoire, c'est très simple ; et l'on s'engage dans la mesure de ses forces et de sa bonne volonté. C'est en effet très simple ; l'explication donnée, tous se font inscrire.

Mais Dieu n'avait pas tout dit, il n'avait pas fait toutes les demandes. Le lendemain, jour des Morts,

dans la ferveur de son action de grâces, Eugénie sent l'idée de la veille se transformer, et le dessein de Dieu lui apparaît plus net : « Il y a, pense-t-elle, des communautés pour tous les besoins de l'Église militante, mais je n'en connais aucune qui soit entièrement consacrée à la prière pour l'Église souffrante. » La lumière divine pénètre plus avant, elle éclaire l'intime de l'âme et, malgré son humilité, malgré son impuissance évidente, sous l'action de Jésus hostie qui vit en elle, qui dirige lui-même sa pensée, elle ajoute : « Ne serais-je pas appelée à combler cette lacune ? » L'idée est à peine formulée que toutes les difficultés à surmonter, tous les sacrifices à faire envahissent son esprit, bouleversent son imagination, l'attristent et l'épouvantent ; d'instinct, elle s'efforce de se persuader qu'elle rêve, que Dieu ne lui demande pas cela, et que le calme va revenir. Le calme ne revient pas. Alors, se rappelant son audace d'hier, elle redouble ses exigences et pose nettement cinq conditions qui seront la preuve qu'elle ne se trompe pas et que c'est bien la voix de Dieu qui sonne dans son cœur !

1. La réussite de son association de prières pour les âmes du Purgatoire, commencée la veille ;

2. La bénédiction du Saint-Père par écrit, pour cette association, sans attendre l'approbation de Monseigneur l'archevêque de Cambrai ;

3. L'approbation de Monseigneur l'archevêque de Cambrai ;

4. Cinq personnes devront s'unir à elle pour la fondation de cette nouvelle communauté ;

5. Enfin la rencontre d'un prêtre qu'elle ne connût pas avant, animé de la même pensée de se dévouer pour les âmes du Purgatoire.

On peut trouver les exigences de cette jeune fille

excessives, et son audace téméraire ; l'intérêt du problème est ailleurs. En dehors d'elle, une orientation très nette vient d'être donnée à la vie d'Eugénie, bon gré et mal gré à certaines heures, il lui faudra obéir à l'impulsion divine ; le 2 novembre 1853 est l'une des dates qui fixent sa destinée.

CHAPITRE SECOND

LES PREMIÈRES DÉMARCHES

1853-1856

Au sortir de son action de grâces, Mademoiselle Smet se rendit chez Monsieur le curé de Loos[1] ; elle veut lui faire part de ses projets. Par prudence, l'excellent prêtre ne croit pas devoir approuver immédiatement l'association de prières pour les âmes du Purgatoire ; quelques jours après il lui demande cependant de l'inscrire parmi les associés ; il désapprouve nettement la pensée du nouvel Institut ; la voie d'Eugénie est très simple et très belle ; elle n'a qu'à rester à Loos et à continuer sa vie de dévouement ; les succès obtenus montrent assez que c'est pour elle le meilleur moyen d'utiliser et ses qualités et sa fortune.

Elle devait en entendre bien d'autres ; sans se troubler elle s'occupe d'organiser son association. Elle pensait d'abord s'arrêter à trente-trois associés ; elle en compte bientôt cent quatre-vingts. Les pratiques sont très simples ; réciter une fois par mois aux

1. Le curé de Loos était Monsieur l'abbé Lemaheu ; ami dévoué de la famille Smet, il fut pour Eugénie un aide précieux.

intentions des âmes du Purgatoire soit un chapelet ordinaire, soit un chapelet composé d'actes de foi, d'espérance et de charité, et dire cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur ; enfin, offrir une communion par an. Les plus fervents pourront offrir une communion, faire le chemin de la Croix tous les mois, et faire dire une messe chaque année.

La diffusion est si rapide qu'il faut former des séries et des sections, nommer des zélatrices ; les paroisses voisines entrent dans le mouvement, les demandes de messes pour les morts se multiplient, et les pauvres reçoivent des aumônes très nombreuses avec cette seule recommandation : « Priez pour les âmes du Purgatoire. »

Depuis la retraite du Sacré-Cœur, Eugénie était restée en rapports avec Monseigneur Chalandon ; elle le consulte sur ses projets ; il encourage l'association ; la future congrégation religieuse le laisse assez froid : « Votre invention pour les âmes du Purgatoire n'a rien que de très louable, l'Église laisse à ses enfants le pouvoir de recourir à ces diverses pratiques. Vous avez obtenu des prières et des aumônes pour ces pauvres âmes, c'est une fort belle et fort bonne spéculation. Votre idée d'un ordre qui aurait pour but le rachat des âmes du Purgatoire, comme l'ordre de la Merci avait pour but le rachat des esclaves, a quelque chose de neuf et qui plaît à la piété. La réalisation de ce projet serait une grande affaire, à moins que Dieu versât sur cette chère Eugénie des flots de lumière. Monsieur le curé de Loos a bien raison de vous engager à n'être fondatrice de ce nouvel ordre, que lorsque les bonnes œuvres à faire seront épuisées pour vous. »

Cette réponse parut dure à Eugénie ; Monseigneur

Chalandon semblait ne pas la prendre au sérieux, elle fut sur le point de tout abandonner ; mais la confiance et le surnaturel prirent le dessus : « C'est une épreuve, si Dieu veut cette fondation, j'arriverai au but malgré les apparences contraires. »

Elle demande l'avis de ses anciennes maîtresses du Sacré-Cœur. Madame Giraud, la sœur du cardinal, qui l'aime et la juge bien, répond : « Je ne vous dirai pas, ma chère Eugénie, d'avoir du courage, je sais que vous en avez plus que vous n'avez de forces, je vous dirai plutôt : Ménagez-vous, n'entreprenez pas au delà de ce que vous pouvez faire sans trop de fatigue. L activité, il est vrai, est votre vie, et dès lors que le but en est saint, le Seigneur bénira tout. J'admire que vous osiez songer à la vie religieuse avec une mission pareille à la vôtre ; la Providence semble s'expliquer assez clairement à votre égard, soyez donc en paix. » Il est clair que, dans la pensée de Madame Giraud, Eugénie doit rester à Loos et continuer sa vie de dévouement et de bonnes œuvres : les espérances que l'on avait conçues de la voír entrer au Sacré-Cœur sont mortes, et la Société en faveur des âmes du Purgatoire restera toujours un simple projet

Le 19 janvier 1854, deux ans, jour pour jour, avant la fondation de la Société, une autre de ses maîtresses, Madame Desmarquets, lui écrivait : « Ce que vous me dites, au sujet de vos projets à venir, me montre que vous avez toujours le désir de vous dévouer au service du divin Maître. Il vous fera connaître la manière dont il veut que vous exerciez ce dévouement et, dans cette attente, il demande votre amour et votre fidélité à la conduite de sa Providence. Il faut vous y abandonner, chère Eugénie ; c'est là le souhait que je forme pour vous et que je recommande

tout particulièrement au divin Cœur de Jésus. »

Son confesseur fut plus encourageant : « Mon enfant, je réfléchirai à tout cela devant Dieu, rien n'est impossible à la Providence ; si elle veut se servir de vous, elle vous donnera les moyens d'accomplir son œuvre. » Il lui permit de faire le 25 janvier, l'offrande entière d'elle-même pour les âmes du Purgatoire. « Je ne puis mieux célébrer ce douzième anniversaire de ma conversion, écrit-elle, qu'en me consacrant aux âmes du Purgatoire. J'en ai fait le vœu ce matin, après la sainte communion : Ma bonne Mère, je vous remets entre les mains toutes mes œuvres satisfactoires, vous priant de les appliquer aux âmes du Purgatoire que vous voulez faire entrer dans le ciel. Mon saint ange gardien, je m'adresse à vous pour vous prier de me rappeler souvent à l'esprit et au cœur que si je veux satisfaire mon vif désir de secourir les âmes du Purgatoire, je dois être en état de grâce, car autrement tout ce que je ferais pour elles serait sans effet, ajoutez ce motif à tous ceux que vous m'inspirerez, afin que je sois de plus en plus vigilante sur moi-même.

« Ames souffrantes du Purgatoire, qui pouvez obtenir pour nous de nouvelles grâces, priez pour nous au milieu de vos souffrances. Je veux travailler à les abréger et à vous ouvrir la porte du ciel où j'ai la confiance que vous demanderez miséricorde pour moi.

« Toujours, mon bon Jésus, je porterai sur moi ce papier, ainsi que l'image de votre divin Cœur où j'ai écrit de mon sang les deux vœux qui me lient pour toujours à vous. O mon divin Epoux, je conviens avec vous, que par chaque palpitation de mon cœur, je veux vous dire et redire ces vœux ainsi que

tout ce que j'ai écrit, depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

« Bénissez, ô mon Maître, toutes mes pauvres résolutions. Je suis à vous pour *toujours, toujours.* O bon Jésus, faitez-moi miséricorde, je vous appartiendrai toujours et je vous le promets en signant de mon sang.

« Votre enfant abandonnée à votre Providence.

EUGÉNIE SMET.

Il existe encore le précieux petit parchemin jauni que la Mère Marie de la Providence portait sur elle, et on lit sur la chère relique les lignes que je viens de transcrire. Le vœu d'Eugénie, temporaire le 25 janvier 1854, devint, au bout de six mois, perpétuel. Sans le savoir, la première auxiliatrice des âmes du Purgatoire venait de faire le vœu héroïque que prononce, comme elle, chacune de ses filles [1].

En ce même mois de janvier, l'association de prières, vieille de trois mois à peine, comptait quinze cents membres. Les espérances du début étaient bien dépassées, l'autorisation de Monseigneur de Cambrai devenait nécessaire. Eugénie se résout à la demander ; peut-être un peu à contre cœur : n'a-t-elle pas exigé — c'est la seconde condition — la bénédiction du Saint-Père, par écrit, avant l'approbation de Monseigneur de Cambrai ! Le 12 février elle reçoit cette réponse :

MADEMOISELLE,

«....Il n'est pas possible que Sa Grandeur approuve votre projet d'association en faveur des âmes du Purgatoire, tel que vous l'avez conçu. Je regrette, Mademoiselle, de n'avoir pas de meilleures nouvelles

1. C'est le Père Bertrand de la Compagnie de Jésus qui, quelques mois plus tard, fit connaître à Mademoiselle Smet le vœu héroïque tel que l'Eglise et les Souverains Pontifes l'ont approuvé.

à vous donner de ma négociation. Les raisons de Sa Grandeur sont d'une valeur évidente, vous y acquiescerez, j'en suis sûr, mais sans vous décourager et sans cesser de faire pour les âmes du Purgatoire tout ce qui sera en votre pouvoir.

« Je vous prie, Mademoiselle, d'agréer mes sentiments les plus dévoués. »

BERNARD vic gén.

Monseigneur Régnier refusait son approbation dans la crainte que les aumônes, recueillies par les zélatrices pour faire dire des messes à l'intention des âmes du Purgatoire, ne donnassent lieu à des interprétations fâcheuses ; tout cet argent, penserait-on peut-être, atteignait-il bien sa destination ? Monseigneur estimait que, pour éviter pareil soupçon, il valait mieux s'exposer à ne pas faire un bien réel. Ce n'était pas le dernier mot de Sa Grandeur et Eugénie ne perdit pas courage.

Quelque temps après, Monseigneur Régnier présidait à Loos une réunion trimestrielle des membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, Mademoiselle Smet était secrétaire ; délicatement, elle remercie le prélat qui était venu donner la Confirmation et faire un pèlerinage à Notre-Dame de Grâces. L'archevêque, avec une grande bonté s'informe des résultats obtenus par la conférence, des familles visitées. Pour adoucir le refus qu'il s'était cru obligé de faire, il a un souvenir pour les âmes du Purgatoire : « Si nous pouvions les délivrer, nous n'hésiterions pas ; eh bien ! offrons à leur intention l'aumône que nous faisons aux pauvres, et nous leur obtiendrons un peu de rafraîchissement. »

En quittant Loos, Monseigneur Régnier se rendait à Lille : le doyen de Saint-Maurice, si paternel pour

Eugénie, l'invite à venir chez lui le jour où Sa Grandeur devait donner la Confirmation, et lui ménage une entrevue avec le prélat. Celui-ci se montre très bon, il interroge l'ardente avocate des âmes du Purgatoire sur ses œuvres ; très filialement elle les énumère — et la liste était longue — puis ajoute, en riant, que bien des personnes l'accusent de dépasser ses forces et d'abréger sa vie. « Quand même vous l'abrégeriez de dix années, reprend Sa Grandeur, que sont dix années en face de l'éternité ? » Pour récompenser son zèle il lui accorde quarante jours d'indulgences chaque fois qu'elle dira le *Miserere*, et quarante jours pour un *Ave Maria* récité devant la statue de Notre-Dame de la Providence. Il ne peut encore approuver l'association de prières, on verra plus tard. « Monseigneur, riposte Eugénie, mise en confiance par une bonté si paternelle, comment se peut-il que Votre Grandeur qui fait tout si vite et si bien, me parle d'attendre quand il s'agit des âmes du Purgatoire ? Si je n'ai pas votre signature, ajoute-t-elle timidement, je n'obtiendrai pas la bénédiction du Saint-Père, que j'ai fait demander par Monsieur l'abbé Lelièvre[1]. » — « Vous l'aurez plus tard ; Monsieur Lelièvre ne sera peut-être plus à Rome, mais le Pape y sera toujours. » Et Monseigneur Régnier, se levant, donne à Mademoiselle Smet une large bénédiction ; il n'y avait pas à insister, elle se retira.

Toujours désireuse d'être fixée sur l'avenir, Eugénie, obtint de son confesseur qu'il traitât très nettement la question avec le bon doyen de Saint-Maurice qu'elle savait lui être si dévoué. Les deux prêtres, vraiment surnaturels, et qui ne cherchaient

1. Cf. Mgr Baunard : *Ernest Lelièvre et les fondations des Petites Sœurs des Pauvres*, Poussielgue 1906, p. 63.

que la seule volonté de Dieu furent d'avis que l'heure n'était pas encore venue de prendre une résolution définitive, mais que l'affaire était vraiment sérieuse ; il fallait prier beaucoup et attendre, dans le recueillement, la lumière qui n'est jamais refusée aux âmes de bonne volonté. Mademoiselle Smet attendra et priera.

Le printemps ramène les hirondelles et les fleurs, il ramène aussi le mois de mai ; Eugénie veut fêter solennellement ce mois de mai 1854 et Notre-Dame de la Providence. Elle obtient de ses parents tout ce qu'elle veut pour ses œuvres et son apostolat ; elle demande à faire de sa chambre un petit sanctuaire aux couleurs de Marie, et achète des garnitures de tulle lamé d'or ; ses amies lui apportent des fleurs, et l aident dans son travail de décoration. Elle est en plein labeur, au milieu des ouvriers qu'elle dirige, quand un grand coup de sonnette retentit à la grille. C'est le Père Lavigne, qui n'est pas revenu à Lille depuis 1851. Les parents d'Eugénie la font prévenir, elle descend, un peu fâchée de laisser les ouvriers à eux-mêmes. Le Père, croyant faire une surprise agréable, ne s'était pas annoncé ; le premier moment de gêne surmonté, on reprend la conversation de 1851. Le Père lui avait alors proposé d'entrer chez les Dames de la Retraite ; les choses avaient marché depuis. Eugénie parle de ses grands desseins, et de cette Congrégation en faveur des âmes du Purgatoire qui, depuis le mois de novembre, ne quitte pas sa pensée Le Père, étonné de n'avoir été mis au courant de rien, et estimant, à tort, que les confidences du Jubilé de 1851 lui donnaient le droit d'être toujours consulté, lui dit : « Maintenant on suit ses idées, on ne demande plus conseil. Vous voulez entreprendre une œuvre magnifique, mais impossible ; vous ne

réussirez pas, vous ne savez pas ce que c'est que de fonder une communauté. » Eugénie ne se trouble pas et modestement elle répond : « Si Dieu le veut, il saura me faire réussir. » Évidemment, et c'était bien là le dernier mot sur la question en 1854 ; le Père Lavigne que Monsieur et Madame Smet retinrent à Loos toute la journée, put se faire une idée de ce que serait le sanctuaire de Notre-Dame de la Providence.

Eugénie voulait inviter ses parents et ses amies à y venir prier et vénérer sa chère statue qu'elle appelait miraculeuse ; il y aurait un registre où les pèlerins inscriraient leurs noms ; le premier nom fut celui de Monsieur le curé de Loos ; le second, celui du vicaire. On pouvait s'inscrire par correspondance et envoyer sa carte, Monseigneur Chalandon n'y manqua pas. Il écrivait le 4 mai :

« *En tournée de confirmation,*

« Mon enfant, je voudrais bien aller, moi aussi, faire un pieux pèlerinage à Notre-Dame de la Providence, et écrire mon nom sur l'album. J'envoie au moins ma carte à la Sainte Vierge et je charge mon bon ange de lui porter trois *Ave Maria* que je réciterai ce soir pour la respectable sacristine... »

Qu'elle s'appelle Notre-Dame de la Providence ou Notre-Dame de Grâces de Loos, Notre-Dame est toujours Notre-Dame, et Eugénie toujours prête à se dévouer pour elle. Un matin, se rendant à la messe, elle apprend que la couronne de la Sainte Vierge et celle de l'Enfant Jésus ont été volées ; c'est un grand émoi. Elle va trouver Monsieur le curé : « Saint Joseph devrait bien couronner la Sainte Vierge. — Et comment ? — Il existe à Lille une corporation de huit cents maîtres ouvriers, qu'ils se cotisent et paient la couronne. » Quelque temps après, un

dimanche, à l'heure de la première messe, arrivaient à Loos une députation d'ouvriers chargés de déposer deux belles couronnes de vermeil aux pieds de Notre-Dame de Grâces ; à l'issue de la grand'messe, Monsieur le curé les mettait au front de Marie et de Jésus, en présence de Monsieur Bernard, grand vicaire de Cambrai, qui avait voulu assister à la cérémonie.

Pour la Fête-Dieu de cette même année 1854, Eugénie avait rêvé un magnifique triomphe pour Jésus Hostie. Le divin prisonnier de l'autel avait été toujours l'objet de sa tendre dévotion. Petite enfant, au Sacré-Cœur, au moment où le prêtre refermait la porte du tabernacle, elle demandait au captif d'amour de l'emprisonner avec Lui, ainsi que toutes ses compagnes ; « et lorsque, de nouveau, elle s'ouvrait écrit-elle, il me semblait que toutes ensemble nous sortions pour lui faire cortège. » Que de fois, dans l'ardeur de son amour elle s'était écriée : « Seigneur, j'ai mérité la prison ; enfermez-moi dans votre divin Cœur. » Avide de réparer ses infidélités et les outrages que Jésus reçoit au sacrement de sa tendresse, elle voulait que cette Fête-Dieu fût magnifique, un véritable triomphe. « La route est pavée, se dit-elle, je la ferai dépaver, j'achèterai deux cents sapins en Belgique, et je les ferai planter des deux côtés de la route.... Entre ces arbres nous disposerons des draperies, retenues de distance en distance par des fleurs de couleurs différentes. » Elle se rend chez les vingt cinq jardiniers de Loos, qui tous promettent leur concours pour l'amour de Dieu ; toute la paroisse est au travail, une liste de souscription circule, on aura l'argent nécessaire. Le samedi, veille de la procession, quarante ouvriers dépavent la route royale, très fréquentée, qui traverse le village ; Eugénie est partout, qui excite, encourage, donne des ordres ;

on lui obéit avec empressement : les mâts se dressent, les oriflammes rouges parsemées d'étoiles d'or flottent dans l'air ; le maire, ravi, vient complimenter Mademoiselle Smet qui fait des merveilles : « La plus belle, riposte Eugénie, serait de vous voir avec votre écharpe derrière le Saint Sacrement ! » Sa puissance n'alla pas jusque là ; brave homme et ferme impérialiste, le maire n'était pas clérical. Au soir de ce samedi on se demandait d'ailleurs avec inquiétude ce que serait la procession du lendemain. De gros nuages noirs roulaient dans le ciel, et lorsque harassée, Eugénie rentra chez elle, la pluie commençait à tomber. Pendant le dîner, elle ne put retenir ses larmes : que de prières ferventes à sa chère Providence pour obtenir un beau soleil !

Au matin, la pluie a cessé, mais les nuages n'ont pas disparu : pendant la grand'messe ils s'amassent de plus en plus sombres ; les premières gouttes de pluie retentissent, bientôt elles battent furieusement les vitraux ; Monsieur le curé monte en chaire : « Mes frères, la procession ne sortira pas ce matin. » « Pauvre Mademoiselle Eugénie ! » ce ne fut qu'un cri étouffé dans l'église. Pour une fois la Providence avait été sourde : le dimanche suivant la procession sortit, le ciel était magnifique, mais les décorations splendides avaient disparu, et il avait fallu réparer la route royale : le maire avait reçu un blâme du préfet qui lui demandait en vertu de quel droit il avait dépavé une route royale, blâme qu'il avait généreusement transmis à Mademoiselle Smet qui ne s'en troubla guère : l'affaire ne pouvait avoir de suites.

Sur la plaie, la divine Providence allait mettre le baume. Quelques semaines plus tard, au début de juillet, Monsieur l'abbé Lelièvre, l'ambassadeur d'Eugénie, avait eu, deux jours avant son départ, uau

audience du Souverain Pontife. Toutes les démarches en vue d'obtenir une bénédiction pour l'association en faveur des âmes du Purgatoire avaient échoué jusque-là. Plusieurs évêques, priés de remettre la supplique, n'avaient pas cru pouvoir accepter, cette supplique n'étant pas apostillée par Monseigneur l'archevêque de Cambrai. Tantôt Eugénie s'en réjouit secrètement : « Si je n'obtiens pas la bénédiction du Souverain Pontife, ce sera pour moi un signe que mon projet est une pure imagination, et et je n'aurai pas à quitter ma famille » ; tantôt, dévorée par l'amour de ses chères âmes du Purgatoire, elle demande ardemment au Saint-Esprit d'éclairer le Souverain Pontife, convaincue, que malgré l'impossibilité qu'on lui oppose, sa démarche réussira. Elle réussit. Pie IX écoute avec bienveillance l'abbé Lelièvre ; quand il a bien saisi le but de l'association, qui est d'ailleurs établie en l'honneur des Cinq Plaies de Notre-Seigneur, il se recueille un instant, prend sa plume, et écrit au bas de la supplique :

Benedicat vos Deus benedictione perpetua,
Romæ, die 7 Julii 1854.
Pius IX.

Avec quelle émotion Eugénie reçut dans les premiers jours d'août, cette lettre qui précisait si nettement la volonté de Dieu sur elle ; la seconde condition était réalisée et contre toute apparence, la bénédiction du Saint-Père par écrit obtenue. Trois mois plus tard, le 20 octobre, douze jours avant la fête des morts, Monseigneur Régnier donnait aussi son approbation ; de plus, il affiliait l'association en faveur des âmes du Purgatoire à la Confrérie du Suffrage de Rome ; par cette affiliation les indul-

gences étaient multipliées. C'était, après la seconde, la troisième condition qui se réalisait, et, dans l'âme de l'élue divine, la lumière éclairant toujours mieux les desseins éternels.

Aussi elle redouble de zèle pour les âmes du Purgatoire : pour nos vaillants soldats qui meurent par milliers sur la terre de Crimée, elle demande des messes, des communions, des chemins de croix, des chapelets, et répand à cinq mille exemplaires une petite feuille qu'elle adresse : « Aux âmes généreuses. » Pendant le mois de novembre, une amie, au courant de ses projets, lui envoie, de Liège, un petit livre intitulé : « *Mois des âmes du Purgatoire.* » Au vingt et unième jour, avec une surprise mêlée de joie, elle lit : « Esprit-Saint, vous avez suscité, à différentes époques des ordres religieux de tous genres, propres à subvenir à tous les besoins de l'Eglise militante ; ô Père des lumières, pénétrés de compassion et de zèle pour les morts, nous vous conjurons de susciter également en faveur de l'Eglise souffrante un nouvel ordre, dont le but spécial soit de s'occuper du soulagement et de la délivrance des âmes du Purgatoire. Vous seul, Esprit Créateur, pouvez inspirer l'exécution d'un tel établissement, si propre à procurer la plus grande gloire de Dieu, et après lequel notre cœur ne cessera de soupirer. »

Ainsi donc elle n'était pas seule à formuler cette prière, le même désir jaillissait d'autres âmes ; quand donc Dieu entendrait-il ces demandes ardentes, et réaliserait-il ces aspirations brûlantes de charité ? Ce mois de novembre avait été bien béni : Eugénie avait obtenu de communier tous les jours pendant l'octave des morts, et son confesseur lui avait permis une communion de plus par semaine : « Je vais donc communier cinq fois ! Mon bon Jésus, faites-moi

comprendre mon bonheur. Que ma vie se passe en préparations et en actions de grâces ! Seigneur ! apprenez-moi à souffrir, je ne sais pas me résigner à cet état de souffrances physiques et morales, tout ce que je vous supplie de m'accorder, c'est de ne plus vous offenser. » Elle avait raison de demander la force et de la chercher dans l'Eucharistie, les souffrances allaient venir plus nombreuses et plus lourdes.

Monseigneur Chalandon, qu'elle aimait toujours consulter, lui avait tracé la marche à suivre pour faire aboutir, si Dieu le voulait, ses projets de fondation : « Obtenir l'approbation de son confesseur, puis de quelques ecclésiastiques de grand jugement ; alors recourir à Monseigneur Régnier : sans lui, rien n'était possible ; avec lui, tout marcherait vite et bien. » L'évêque de Belley ne pensait pas d'ailleurs que Mademoiselle Smet pût aller jusqu'au bout de ses ambitions, mais n'en réalisât-elle qu'une moitié, ce ne serait déjà pas mal. Le P. Bertrand, supérieur des Jésuites de Lille, qui avait prêché le Jubilé à Loos, pendant le mois de novembre, avait dit à Eugénie : « Vous serez un jour religieuse, vous l'êtes déjà. » L'année 1855 qui commençait, allait être décisive.

On lit dans le livre de notes d'Eugénie à la date du premier janvier 1854 : « Seigneur, je vous souhaite une bonne année, une année où l'Eglise fasse de grandes conquêtes, une année où votre amour augmente dans tous les cœurs ; donnez-moi pour étrennes un cœur rempli d'amour pour vous, la victoire sur toutes les tentations qui m'accablent, et la paix de l'âme. Mon Dieu, plus je suis misérable, plus j'ai besoin de miséricorde. » Sans doute elle offrit au premier janvier 1855 ses vœux à Notre-Seigneur,

elle ne nous en a pas laissé la formule. L'aurore de la nouvelle année s'illuminait de toute la joie mise dans les âmes chétiennes par la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception ; Eugénie aussitôt commence une quête pour élever une chapelle à Marie Immaculée. Elle entre ainsi en rapport avec plusieurs personnes qui lui paraissent faites pour devenir les pierres fondamentales de son Institut. Est-ce la quatrième condition qui va se réaliser ? Trois jeunes filles des meilleures familles de Lille, lui promettent leur concours, la cuisinière de l'une d'entre elles s'offre comme sœur converse ; une jeune veuve, Madame Viernot, semble une recrue de premier choix. Pieuse, riche, elle a perdu son mari en quelques jours, et renonçant au monde, elle n'a plus qu'un désir : se consacrer à Dieu dans le couvent où elle a été élevée. Elle rencontre Eugénie et la pensée des âmes du Purgatoire s'impose à son esprit et à son cœur ; elle offre à la future fondatrice et sa fortune et elle-même. Celle-ci accepte avec joie et se dit pourtant : « Nous serions trop riches, ce n'est pas ainsi que commencent les œuvres de Dieu. »

Madame Viernot montre une ardeur infatigable à propager l'association des âmes du Purgatoire, et le culte de Notre-Dame de la Providence ; elle a fait monter ses diamants sur deux couronnes d'or, destinées à une statue de Marie portant Jésus dans ses bras ; la plus petite s'adapte très bien à Notre-Dame de la Providence, elle l'offre à Eugénie, qui en pare le front de sa Mère bien-aimée ; la couronne vaut dix mille fraecs.

L'idée de la future Congrégation devient plus nette, sa réalisation semble se rapprocher, Eugénie éprouve le besoin de consulter encore, elle n'aura rien négligé pour avoir la pleine lumière. Elle va

trouver les Pères Jésuites de Lille, le P. Bertrand surtout, celui qui a prêché l'année précédente le Jubilé de Loos, celui qui lui a donné la formule du vœu héroïque ; tous voient de grandes difficultés à la réalisation de ses projets, tous recommandent la plus extrême prudence. D'autres sont moins réservés ; par deux fois, un prêtre qui ne connaît que très peu Eugénie et ignore complètement ses projets, lui dit sans la moindre hésitation : « Mademoiselle, vous serez fondatrice d'une communauté. Souvenez-vous de ce que je vous dis ! »

Ces réponses ne laissaient pas de la troubler : la promptitude dans l'exécution, l'activité débordante s'unissaient, chez elle, à des inquiétudes et à des indécisions que le démon soulevait et grossissait : un peu trop penchée sur sa vie, elle s'attardait aux défaillances journalières qu'il est impossible aux meilleurs de supprimer tout à fait. Monseigneur Chalandon devait intervenir et rassurer la pauvre âme qui s'épouvantait et repliait ses ailes : « Laissez donc une bonne fois toutes les inquiétudes que vous envoie l'ennemi du salut. Que quelquefois il y ait un peu de poussière, ou quelque éclaboussure de boue, je ne le nie pas, mais quand vous avez bien paré votre autel, bien disposé dans de beaux vases, de belles et blanches fleurs, croyez-vous tout perdu parce qu'un grain de poussière est arrivé ? Non, vous prenez un plumeau, vous époussetez et vous n'y pensez plus. Que la confession, et moins que cela, qu'une aspiration vers Dieu soit votre plumeau, et puis que ce soit fini et oublié. »

Avec cette lettre, Monseigneur l'évêque de Belley lui envoyait un petit livre : « *Les minutes sont des siècles* », qu'il avait trouvé chez un de ses curés ; les catholiques de Chambéry l'avaient répandu par

milliers. Eugénie en fut charmée : elle y retrouva des idées bien chères, elle y découvrit un *Souvenez-vous* pour les âmes du Purgatoire, qu'elle voulut faire imprimer : « Souvenez-vous, ô très compatissante Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont imploré votre secours et sollicité vos suffrages ait été abandonné de vous. Animé de cette confiance, ô Mère de miséricorde, je me prosterne à vos pieds, et touché de compassion pour les peines extrêmes qu'endurent les saintes âmes du Purgatoire, je vous supplie d'en avoir pitié et de conjurer Jésus-Christ votre divin Fils de mettre fin, par sa grande miséricorde, à leurs souffrances et de leur donner le repos éternel. O la plus douce, la plus tendre, la plus compatissante des mères, ne rejetez pas la prière que j'adresse à votre Cœur compatissant pour le soulagement et la délivrance de ces saintes âmes, mais écoutez-la favorablement et daignez l'exaucer. Ainsi soit-il. »

Pour payer les frais d'impression, Eugénie n'avait qu'une bourse vide; une amie se chargea de la dépense; avec le *Souvenez-vous*, elle fit mettre sur la même feuille, un acte d'offrande : « Mon Dieu, je vous offre tous les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge Marie, de tous les Anges et de tous les Saints, de tous les justes qui sont sur la terre, pour le soulagement et la délivrance de toutes les Ames du Purgatoire, selon qu'il plaira à la Sainte Vierge de les leur appliquer. » Cette prière est devenue une prière quotidienne des Auxiliatrices du Purgatoire ; elles la récitent chaque matin après le *De profundis* qui suit la messe de communauté.

Le mois de mai était revenu, le dernier mois de mai à Loos, près des siens ; une des nuits de ce mois Eugénie eut un rêve, qu'elle appelait un rêve du ciel...

Il lui semble qu'elle se trouve près de Notre-Seigneur et qu'une voix lui murmure à l'oreille : « Parle-lui de l'œuvre du Purgatoire. » — « Mon bon Jésus, s'écrie-t-elle aussitôt, dites-moi ce que vous pensez de l'œuvre du Purgatoire » ? Jésus la regarde doucement et ne réponds pas. Trois fois elle renouvelle sa demande ; après la troisième fois, Jésus mettant dans ses yeux divins un rayon encore plus chaud d'inexprimable bonté, prononce ces mots : « Je te le dirai plus tard. » Eugénie se réveille dans la joie, elle ne peut se rendormir. La nuit suivante elle se trouve en face d'une grande statue ; et la même voix lui dit encore : « C'est la Sainte Vierge. » — « Ma bonne Mère, lui dit Eugénie, la nuit dernière, j'ai vu Notre-Seigneur, je l'ai interrogé sur sa pensée par rapport à l'œuvre du Purgatoire et il m'a répondu : Je te le dirai plus tard. Ah ! je vous en supplie, inspirez-moi ce que je dois faire. » La Sainte Vierge met le doigt sur la bouche, en la regardant. Eugénie se réveille, son cœur bat à l'étouffer, et, comme la veille, elle ne peut se rendormir. Son confesseur, mis au courant, estima qu'il y avait là autre chose qu'un rêve, et certes, nous pensons comme lui ; Notre-Seigneur sans fixer les indécisions de sa fidèle servante avait voulu apporter à cette âme, avide de faire sa volonté divine, encouragement et force : la pleine lumière brillerait plus tard.

Elle veut alors, pour donner plus de vitalité à son Association de prières, mettre sur les feuilles qui doivent la propager, plusieurs approbations épiscopales : elle s'adresse en premier lieu, bien entendu, à Monseigneur Chalandon. Celui-ci consent, mais à la condition que Monseigneur l'archevêque de Cambrai veuille bien lui-même donner son approbation le

premier ; Monseigneur Régnier accepte et le 9 mai, arrive une lettre toute paternelle de Belley.

Mon Enfant,

« ....Maintenant qu'à la suite de Monseigneur de Cambrai, me voilà enrôlé sous vos drapeaux, n'est-ce pas à moi d'obéir ? Ne faudra-t-il pas vous nommer « ma mère », ou dire en parlant de vous : « notre sainte fondatrice » ? Oserai-je encore me permettre des conseils ? Vous me demandez l'adresse de quelque Eugénie du département qui soit bien inflammable à la pensée du bien, et toute pleine d'activité pour marcher sous vos ordres. Je crois que ce qu'il y a de mieux, c'est que vous lui écriviez une lettre que je lui remettrai. Je ne vous dis pas qui elle sera, ni comment elle s'appelle, car je l'ignore encore, mais je la choisirai sur place. »

Le 16 juin la correspondante était choisie, c'était Mademoiselle Pauline d'Escrivieux ; elle acceptait sa mission d'apôtre des âmes du Purgatoire, d'autant plus volontiers, qu'elle venait de perdre, il y avait à peine quelques mois, son père, ancien colonel de cavalerie : c'étaient donc bien les âmes du Purgatoire qui l'amenaient à Eugénie. Mademoiselle d'Escrivieux n'était pas une inconnue : elle habitait Lille avec son père, en 1839 ; enfant de Marie, ancienne élève du Sacré-Cœur elle assistait alors aux réunions, et les deux associées avaient dû se voir. « Reprenons donc nos anciens souvenirs, écrivait Eugénie, confondons-les avec les nouvelles relations que le bon Dieu vient d'établir entre nous et, de concert, faisons le bien[1]. » Mademoiselle de Ferrari, enfant de Marie, comme Mademoiselle d'Escrivieux, orpheline comme

1. Lettre du 12 juillet 1854.

elle, avait promis de s'intéresser, elle aussi, aux âmes du Purgatoire ; un centre actif allait donc se former à Belley, et nous verrons bientôt comment, grâce à sa nouvelle associée, Eugénie allait rencontrer celle qui, près d'elle et après elle, devait avoir une si large part à la fondation et au développement des Auxiliatrices du Purgatoire.

C'était toujours cependant l'indécision et l'angoisse : Mademoiselle Smet avait peine à porter ce lourd fardeau d'incertitude et Monseigneur Chalandon devait lui prêcher l'abandon à la volonté divine, et une entière docilité à la direction de son confesseur : « Il n'y a que cet abandon complet à Dieu et à son ministre qui vous donnera de la tranquillité : Rappelez-vous la jolie comparaison de saint François de Sales, les alcyons, pauvres oiseaux dont la destinée est d'être toujours ballottés au milieu de la mer, mais leur nid a une ouverture qui regarde le ciel ; et qui, quoique toujours en danger d'être submergés, ne le sont jamais ; vous êtes une Eugénie alcyon, autour de vous, les vagues ; mais, au-dessus de vous, le ciel, regardez-le et ne craignez rien[1]. »

Il lui sembla vers cette époque comprendre qu'elle continuerait, quelque temps encore, sa vie d'œuvres et de dévouement à Loos, puis, elle quitterait les siens, et serait religieuse seulement vers l'âge de trente-trois ans : — la Mère Marie de la Providence prononça ses vœux perpétuels le 25 janvier 1858, dans sa trente-troisième année.

Le 31 juillet, jour de la fête de saint Ignace qui était déjà, et surtout devait être l'un de ses saints préférés, elle s'était rendue à Lille, pour demander à Monseigneur de Garcignies, évêque de Soissons, de

1. Lettre du 16 juin.

vouloir bien approuver son association de prières ; elle venait de placer cent billets pour une œuvre à laquelle il s'intéressait. Le prélat la remercie, mais lui en propose quatre cents autres ; Eugénie accepte, elle compte sur la Providence : « Les bonnes oœuvres, c'est parfait ; mais, demande Monseigneur, ne songez-vous pas à vous établir dans le monde ? » Elle élude une réponse, et s'en va promettant de revenir l'après-midi chercher les quatre cents billets. Cette fois, si Monseigneur de Garcignies renouvelle sa question, elle répondra, mais d'elle-même, elle ne reviendra pas sur ce sujet. Après quelques mots de politesse, sans préambule, l'évêque lui demande si elle veut se marier : « Monseigneur, puisque vous daignez me parler avec tant d'intérêt, je vous confierai que mon dessein est d'être religieuse. » Elle lui raconte alors et les grâces du 2 novembre 1853, et toute sa vie depuis lors. « Jour et nuit, ajoute-t-elle, je suis poursuivie de la même pensée : on ne prie pas assez pour les morts. Quatre-vingts mille personnes meurent chaque jour ; où se trouve la Communauté uniquement occupée de soulager et de délivrer ces chères âmes ? Plus je médite toutes ces choses, plus je me sens convaincue que Notre-Seigneur me demande de m'occuper de cette nouvelle fondation.... mais je ne voudrais pas être le jouet de mon imagination ? — Mon enfant.... venez dans mon diocèse, je serai votre père, votre fondateur ; au point où vous en êtes, vous ne pouvez plus reculer sans vous rendre coupable. »

Toute émue d'une pareille proposition, Eugénie promet de réfléchir, et demande filialement, dès « aujourd'hui », l'approbation de l'association de prières ; paternellement, Monseigneur de Garcignies écrit :

« Vu et approuvé pour les diocèses de Soissons et de Laon.

PAUL-ARMAND.
évêque de Soissons et de Laon.
31 *juillet* 1855. »

Heureuse jusqu'au fond de l'âme, Mademoiselle Smet se rend à la résidence des Pères de la Compagnie de Jésus, assister au salut solennel : « O bon Maître, s'écrie-t-elle, à peine à genoux, faites-moi savoir si je dois aller à Soissons. Je vous ai demandé, comme signe de votre volonté, la rencontre d'un prêtre animé des mêmes intentions que moi pour cette fondation ; je connais Monseigneur de Soissons, ce n'est donc pas lui, et je dois en attendre un autre. » On se rappelle que ce prêtre devait être inconnu d'Eugénie. Elle n'accepta donc pas ; mais Monseigneur de Garcignies, qui avait pris sa confidence très au sérieux, lui garda toujours un paternel intérêt.

Le 2 août, Eugénie vit son confesseur, Monsieur l'abbé Clarisse : « Je me suis senti pressé, lui dit-il, de célébrer la sainte messe à votre intention, en demandant à Notre-Seigneur d'éclairer Monsieur le curé d'Ars au sujet de la réponse qu'il doit vous faire. » L'idée lui était venue, en effet, de consulter le curé d'Ars, et, à point nommé, une amie s'était trouvée qui vint lui demander ses commissions pour Ars. Quelques jours plus tard, elle reçoit, datée du 2 août, une lettre de la voyageuse : « Tu seras bien étonnée, ma chère Eugénie, de recevoir si vite de mes nouvelles : notre itinéraire de voyage a été changé, et au lieu de terminer par Ars, nous y sommes allés en premier.... Je n'ai rien compris que pour toi : « Dites-lui qu'elle établira un Ordre pour les âmes du Purgatoire quand elle voudra. » Je n'ai pu en savoir

davantage. » Monsieur le curé d'Ars, sans poser aucune question, comme s'il avait été au courant de l'affaire, avait parlé sans la moindre hésitation.

Eugénie transmet cette réponse à son confesseur : « Qu'allez vous faire, lui demanda-t-il ? — Consulter Monseigneur Chalandon, qui connaît mon âme et mes projets et qui connaît aussi le curé d'Ars, étant évêque de Belley. »

Monseigneur Chalandon lui répond de Paris, le 14 août : « Mon enfant, je vous ai dit que Monsieur le curé d'Ars était un saint, dans les prières duquel j'avais toute confiance, mais pour ses conseils, je n'y attacherais pas tant d'importance que vous, à moins qu'il ne se fût occupé réellement et pendant quelque temps de vos projets. Il n'a pas le temps de répondre, ni même d'entendre. Je crois qu il ne lit qu'à moitié ce qu'on lui écrit et qu'il n'écoute qu'à moitié ce qu'on lui dit. Il est toujours trop pressé et trop tiraillé par la foule. En ce moment, il y a dix-huit voitures publiques qui arrivent chaque jour à Ars pour lui amener des consulteurs ; alors, on ne le comprend pas, on devine, on le fait parler comme on veut, et plusieurs sont plus embarrassés après qu'avant. Je vous autorise, si vous le voulez, à écrire à Monsieur Toccanier, vicaire à Ars, de ma part, et vous le prierez de vous répondre ; il prendrait le temps pour parler à son vénérable curé.... »

Ces dernières lignes répondaient à un désir d'Eugénie que, selon sa coutume de tout confier à la Providence, elle avait préféré ne pas formuler ; elle avait compté que Monseigneur Chalandon lui offrirait de lui-même le moyen de connaître exactement la pensée du saint curé d'Ars, elle ne s'était pas trompée. Persuadée que d'Ars lui viendrait la lumière, elle adressa donc à Monsieur Toccanier une lettre qui

fut longtemps à lui parvenir — il était en voyage — ; nous retrouverons plus tard la réponse. De son côté, Pauline d'Escrivieux écrivait le 17 qu'elle avait « les meilleures cordes pour arriver au curé d'Ars. »

La fin du mois d'août et le début de septembre amenèrent à Loos l'épreuve et la maladie. Dans la nuit du 27, Mademoiselle Smet, dévorée par la fièvre, s'était privée de boire pour communier le lendemain ; saint Augustin était un des saints qu'elle préférait. Le matin venu, elle ne peut se lever ; elle éprouve dans le palais de terribles élancements. Vers le soir, le médecin, ami de la famille, propose de donner un coup de lancette pour aider le repos et le sommeil. Eugénie y a une extrême répugnance ; elle refuse d'abord, puis elle accepte, pour les âmes du Purgatoire, et pour obtenir la lumière sur sa vocation. Le coup de lancette provoque une hémorragie ; après trois jours de vrai martyre, un abcès se déclare. Un second coup de lancette, accepté aux mêmes intentions que le premier, détermine une hémorragie plus violente. Les mêmes accidents se renouvellent, et le médecin en arrive à craindre pour la vie de la malade. Il propose de recoudre le palais ; Eugénie ne veut pas être endormie, elle accepte l'opération, mais elle exige que d'abord l'aiguille dont on se servira soit déposée aux pieds de la Sainte Vierge. Le docteur, mandé à Paris, ne veut pas quitter la malade et reste vingt-quatre heures près de son lit. « Je souffrais beaucoup, disait Eugénie plus tard, mais je me sentais soutenue par une grâce puissante. Mon confesseur étant venu me voir, je consentis à me confesser, tout en lui disant : Je ne mourrai pas, l'œuvre du Purgatoire n'est pas faite. »

Cependant Dieu permit qu'un nuage obscurcit cette claire confiance : la future fondation lui apparut

comme une imagination absurde ; les tortures de l'âme l'accablaient mille fois plus que celles du corps et le démon profitait de sa faiblesse pour tenter de lui faire abandonner son projet. Jusqu'au 15 septembre elle eut à lutter contre lui et contre la maladie ; elle lutta généreusement, offrant toutes ses souffrances pour les âmes du Purgatoire.

« Comme vous nous avez effrayés ! » lui disaient quelques jours plus tard et ses amies, et Monsieur le curé de Loos, et les Pères Jésuites de Lille qui se succédaient près de son lit de convalescente. Eugénie n'avait jamais cru qu'elle allait mourir, elle avait trop présentes les paroles de Jésus entendues naguère : « Je ferai de toi un vase d'élection ; tu mourras religieuse du Purgatoire. » Sur son lit, comme en santé, elle ne cessait de prier les fondateurs d'ordres : Saint Ignace, saint Dominique, saint Benoît, sainte Thérèse.

Deux de ses amies, deux des pierres du futur édifice, lui avaient rapporté de Paris la vie de sainte Gertrude ; elle passa des heures délicieuses au contact de cette âme jeune, ardente, pleine de confiance filiale envers le Cœur de Jésus, éprise, comme elle, de la sainte passion d'arracher aux flammes du Purgatoire les âmes qu'elles dévorent. Bien des traits sont communs à ces deux sœurs, j'allais dire à ces deux saintes ! Tendresse naïve, joyeux abandon, charmante familiarité, hardiesses d'enfant gâtée, Eugénie vivra désormais dans l'intimité de Gertrude. Si Notre-Seigneur ne s'en était chargé lui-même, la vierge d'Hefta l'aurait conduite, comme par la main, et au Cœur divin et aux âmes du Purgatoire ; tout au moins reste-t-il vrai que la grande religieuse bénédictine a marqué son empreinte sur la Mère Marie de la Providence ; et que, dans l'éternité, elles n'ont pas

dû avoir de peine à se reconnaître : elles sont si évidemment de la même famille !

Dieu envoya alors une douleur bien intime à la convalescente de Loos ; à celle que, dans un petit cercle, on appelait « ma Mère ». Le germe de la jeune communauté allait mourir en terre. Sœur Saint-Jean, sœur de la Providence, sœur Sainte-Thérèse, pour en appeler deux par leur nom : Madame Viernot, Mademoiselle Blondeau, crurent devoir quitter la mère fondatrice et renoncer à leur dessein. Madame Viernot, la première, dit à Eugénie : « La Communauté ne s'établira jamais, je te quitte, je vais au Carmel[1]. » — « Si Dieu veut la fin, il me donnera les moyens, répondit Eugénie. Il n'a besoin ni de toi, ni de moi pour faire son œuvre. Va au Carmel, nous nous retrouverons au ciel. » Ce n'était pas tout : « Tu ne trouveras pas mauvais dès lors, reprit celle qui partait, que je te redemande la couronne de diamants de Notre-Dame de la Providence. » Eugénie eut un sourire navré ; elle se leva, monta dans sa chambre, et, agenouillée aux pieds de sa chère statue, se plaignit affectueusement d'être contrainte de la dépouiller ; puis elle rendit la couronne à son amie. Non, en vérité, pensait-elle, les œuvres de Dieu ne se fondent pas sur la richesse.

Quelques jours plus tard, Mademoiselle Blondeau venait à son tour faire ses adieux ; elle aussi entrait au Carmel : « Je te souhaite, dit-elle à Eugénie, d'être une sainte fondatrice, j'admire ton courage. — Demandons à Notre-Seigneur d'être fidèles à notre vocation, » lui fut-il répondu ; et, dans la séparation, il n'y eut aucune amertume.

Eugénie allait confier ses inquiétudes et ses peines à Monsieur le doyen de Saint-Maurice et à la Supé-

1. Madame Viernot mourut au Carmel de Lille, elle y fut prieure.

rieure des religieuses du Bon-Pasteur qui la consolaient et la rassuraient. Le doyen de Saint-Maurice trouvait admirable le plan de la future société, son but lui paraissait magnifique, et de fait, pour l'exprimer, Eugénie avait trouvé une formule nette et souple « La délivrance des âmes du Purgatoire obtenue par l'abandon complet de toute œuvre expiatrice, en sanctifiant ces œuvres par la pratique des vœux de religion. » L'idée d'Eugénie apparaît très claire, et aucun des moyens de la réaliser n'est exclu. Ces moyens, au hasard de la vie, ou plutôt selon les dispositions de la Providence, elle en cueillait ici et là quelques-uns et les notait soigneusement. Un jour elle entend chanter un *De Profundis* après une messe de *Requiem* ; elle se dit que, dans la nouvelle Communauté, tous les jours après la messe, on chantera le *De Profundis*. Un autre jour, elle dit à la Supérieure du Bon-Pasteur, qu'on éveillerait ses religieuses par ces mots : « Mon Jésus miséricorde ! » — « C'est parfait, lui répond-elle, le bon Dieu ne manque pas de donner aux fondatrices les moindres lumières pour l'exécution de ses desseins ! » De multiples confidences lui avaient montré les inconvénients, dans une communauté, des embarras d'argent, et elle avait bien résolu de n'entreprendre la future fondation que munie des ressources nécessaires. Cela fut moins facile à réaliser, mais il y avait la bourse de la Providence.

Cette chère Providence, à l'heure même où celles sur lesquelles avait compté Eugénie l'abandonnaient, lui envoya l'amie, la fille qui devait être son bras droit dans la fondation, et gouverner après elle la Société, Mademoiselle Eugénie Lardin, la Mère Marie du Sacré-Cœur. De Trouvion, près Lyon, Mademoiselle Pauline d'Escrivieux lui écrivait le 22 octobre :

Ma chère et bonne amie,

« ...Pendant mon séjour à Paris, j'ai vu très souvent une de mes amies et presque alliée, dont le père, digne et estimable homme, a fait, il y a quelques années, de mauvaises affaires ; après avoir joui d'une fortune très belle, il en arrive à posséder peu de chose. Cette amie est fixée à Paris depuis un an avec sa famille ; elle est excessivement pieuse, pleine de mérite et de savoir ; elle a de vingt-six ans à vingt-sept ans. Comme un jour elle m'ouvrait son âme et me déroulait ses pensées les plus intimes, elle me confia un secret, et ce secret est celui de son directeur, vicaire à la paroisse de Saint-Merry. Il s'agissait de l'œuvre du Suffrage pour les âmes du Purgatoire, et de la formation d'une Congrégation religieuse dans ce but. D'après toutes les explications qu'elle me donnait, le projet qu'elle émettait, me paraissait le même que celui que le bon Dieu vous a inspiré à vous-même. Comme je la connais très discrète, j'ai cru devoir lui parler de vous, de vos plans, de vos désirs, de vos espérances ; elle me promit le secret, mais à la condition que je vous écrirais, et que je vous prierais même, si vous trouvez la chose opportune et favorable à votre pensée commune à toutes deux, de lui écrire à elle-même La pauvre petite ne croit pas, pour des raisons de famille, pouvoir faire partie de cette congrégation religieuse, mais elle vous offre d'être votre correspondante à Paris, si toutefois vous l'autorisez à parler ouvertement de la chose au vicaire de Saint-Merry qui s'occupe de cette organisation. Il serait fâcheux de travailler les uns à Lille, les autres à Paris, pour le même objet, dans le même but, sans s'entendre. Déjà plusieurs personnes à Paris ont le désir de faire partie de cette Association.

Mon amie m'a écrit ces jours-ci en me pressant de nouveau de vous mander la chose. Jugez vous-même et agissez. Je vous répète, que vous pouvez vous confier à mon amie, elle est aussi sûre que moi-même ; elle se nomme Eugénie Lardin, et demeure quai de Gèvre, 18. Pressez-vous, car son cœur ardent pour les chères âmes du Purgatoire est impatient.

« Je dois ajouter que c'est cependant une personne moins vive que vous de caractère et d'imagination, mais elle aime Dieu, est capable et pleine de mérite ; je crois que comme intermédiaire, elle vous sera d'un grand secours.

« Adieu, encore, toujours à Dieu, à Marie et à vous.

PAULINE, e. de M. »

« Je suis prise ! » s'écria Eugénie, en remettant la lettre sur sa table. Elle était prise en effet. Après s'être recommandée particulièrement à sainte Thérèse, le 15 octobre, elle recevait, huit jours après, la réponse qui aurait pu mettre fin à tous ses doutes. La cinquième condition : « rencontre d'un prêtre qu'elle ne connût pas avant, animé de la même pensée de se dévouer pour les âmes du Purgatoire », condition qui peut-être lui avait semblé irréalisable, la voilà réalisée ; et, du même coup, ce sont bien plus de cinq personnes qui vont s'unir à elle pour la fondation nouvelle. Que peut-elle objecter ? Dieu a cédé à tous ses caprices, pourquoi, à son tour, ne cèderait-elle pas à la volonté divine, clairement manifestée ? Très prudente, elle ne veut pourtant pas s'avancer, ni trop se hâter : elle écrit à Mademoiselle Lardin une lettre assez vague, et met au courant son confesseur. Voici ce qui arriva :

« C'était le 31 octobre, raconte-t-elle, je partis pour Lille, dans l'intention de consacrer ma journée,

comme de coutume, aux quêtes et loteries dont j'avais accepté la charge. Je terminai par la confession. Après l'absolution, mon confesseur me dit : « Vous n'avez pas de réponse de Paris ? — Non, mon Père, j'attends, je désire et je redoute ; ma lettre ne me compromettra pas, j'ai beaucoup parlé de mon association ; peu, très peu, de mon projet de fondation — Restez souple entre les mains de Dieu, me répondit-il, et ne désirez que sa volonté. » Je rentrai à Loos à l'heure accoutumée, et, comme j'arrivais, on me remit une lettre de Paris. Ma famille était habituée à mes nombreuses correspondances, mais elle ne me savait aucune relation à Paris, aussi me fut-il aisé de comprendre que le timbre de cette lettre avait éveillé l'attention de mon entourage. Je montai bien vite à ma chambre et aux pieds de Notre-Dame de la Providence, témoin de mes luttes et de mes souffrances, je décachetai la lettre. C'est bien cela, me dis-je, et je lus :

Paris, 29 *octobre* 1855.

MADEMOISELLE,

« Je n'ai pas reçu votre lettre avec moins de plaisir que vous n'avez reçu celle de mon amie Pauline. Nous nous réjouissons en songeant que peut-être vous êtes libre, que vous viendrez près de nous, et que l'œuvre en faveur des chères âmes sera établie par vos soins. Comme nous allons prier pendant l'octave des morts, afin de demander au Seigneur qu'il nous unisse davantage encore à cette nouvelle sœur qu'il vient de nous donner !

« Nous ne nous sommes jamais vues, il est vrai, Mademoiselle, mais nous nous connaissons en Notre-Seigneur. Lorsqu'on a les mêmes idées, les mêmes sentiments, on ne peut moins faire que de s'aimer.

Il n'y a pas entre les hommes de meilleur lien que l'amour de Notre-Seigneur, car il donne l'esprit de persévérance, d'humilité, de soumission, esprit indispensable à ceux qui veulent vivre de la vie commune.

« Lorsque je proposais à Pauline de correspondre avec vous, je ne parlais que de l'établissement de la communauté ; nous avons déjà dans toutes les paroisses de Paris, et notamment dans la nôtre, la confrérie de Notre-Dame du Suffrage, érigée à peu près dans les mêmes termes que celle de Loos, et affiliée comme elle, à la grande confrérie de Rome : vous voyez que nous sommes déjà sœurs de ce côté-là. Lorsque je quittai Lyon pour Paris, je fus toute attristée du peu de foi et de piété que je remarquai ici ; mais la vue de toutes ces confréries pour les morts me donne bon courage. Prier pour eux est tout ensemble une œuvre de foi et d'amour. Mon esprit revient toujours à cette pensée que vous pourrez commencer la communauté en venant vous joindre aux quelques personnes qui sont déjà réunies. Tout ce que Pauline m'a dit de vous et de votre zèle me fait croire que vous êtes bien propre à fonder cet établissement. Je désire bien vivement que vous puissiez venir passer quelques jours ici, afin de vous entendre avec Monsieur l'abbé Largentier. Monsieur le curé de notre paroisse s'occupe de l'affaire à Rome, et nous sommes assurés ici de la protection de Monseigneur.

« J'ai tant besoin de prières, que je me sens heureuse de me confier aux vôtres, et que notre connaissance devienne intime ou non, je remercierai toujours Pauline, de m'avoir rapprochée de vous. Pour le bien de l'œuvre, il vaut mieux que vous écriviez directement à Monsieur Largentier.

« Adieu, Mademoiselle, j'espère que Notre-Seigneur vous donnera assez de forces pour supporter vos souffrances, et assez de santé pour travailler à notre chère œuvre ; pour une âme comme la vôtre, les souffrances ne sont qu'une nouvelle faveur du Seigneur.

Toute à vous, en Notre-Seigneur, »

EUGÉNIE LARDIN. »

« Je restai stupéfaite de ce style. Cette jeune fille ne me connaît pas, disais-je, elle compte sur moi comme s'il m'était possible de quitter ainsi ma famille pour aller à Paris. Elle ne sait pas à qui elle parle lorsqu'elle écrit : « Pour une âme comme la vôtre, les souffrances sont une nouvelle faveur du Seigneur. » Je ne sais pas souffrir physiquement, ni moralement ; je n'ai eu aucune épreuve. Dans l'espace de quelques minutes, plus de mille pensées traversèrent mon esprit. Debout, en face de ma chère Sainte Vierge, je me livrais à toutes mes réflexions : « Je n'écrirai pas à ce prêtre, je ne veux pas m'engager, pensais-je ; s'il en a l'inspiration, il m'écrira le premier. » Enfin, je pris l'enveloppe pour y remettre cette lettre qui me causait une impression si pénible, sans qu'il me fût possible de savoir pourquoi, et, voilà que dans le fond se trouvait une demi-feuille de papier que je n'avais pas d'abord aperçue. Je la prends presque en tremblant. Cette lettre était de Monsieur Largentier. De plus en plus émue, je la lis :

Paris, 29 *octobre* 1855.

MADEMOISELLE,

« Mademoiselle Lardin me fait part de la lettre que vous lui adressez et qui me fait le plus grand plaisir ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous comprends. Il ne s'agit plus que de nous entendre,

notre but est le même ; nous ne pouvons différer que sur les moyens. J'aurais bien le plus grand désir de vous entretenir, malheureusement je suis prisonnier et ne puis faire une excursion semblable pour le moment. Ce que j'ai fait, Mademoiselle, n'est rien en comparaison du résultat que votre zèle a réalisé ; mais je n'ai pas eu le même plan. J'ai constitué une petite communauté sous l'habit du monde. Dans un mois ou six semaines, au retour du curé de notre paroisse qui est à Rome, nous verrons à faire un nouveau pas sous les auspices et la protection de Monseigneur l'Archevêque, dans des conditions spirituelles très avantageuses. Je ne me permettrai pas un mot de blâme, Mademoiselle, sur le zèle qui vous porte à tout embrasser ; le cœur chrétien, le vôtre, a besoin de l'infini. Je viens d'abord vous proposer de nous entendre et de nous fondre pour constituer notre centre à Paris, où Monseigneur désire vivement le succès de notre entreprise charitable. Si vous acceptez, je vous dirai comment je comprendrais votre affaire. Je demande tous les jours à Dieu la personne humble, mais ferme et nette que je désire mettre à la tête de notre petite communauté ; fasse le Ciel, Mademoiselle, que vous ayez votre liberté et assez d'abnégation pour vous déplacer et venir ici fondre nos idées, nos efforts et notre dévouement !

« Je me résume, Mademoiselle, êtes-vous libre ? Acceptez-vous une fusion et sur quelles bases ? Veuillez me répondre aussitôt que possible. Je vais prier Dieu pour vous, comme pour une bonne sœur ; je me recommande également à vos prières.

« L'Archiconfrérie de Notre-Dame du Suffrage est établie à Saint-Merry, et il y a des confréries pour les morts dans toutes les paroisses, seulement il n'y a pas

de communauté qui prie spécialement et exclusivement pour les trépassés.

« En attendant de vos nouvelles, veuillez me croire, Mademoiselle,

« Votre bien dévoué serviteur,

Largentier, vicaire. »

« Cette lettre m'écrasa ; j'étais vaincue. Je sentis que Notre-Seigneur me prenait, pour m'attacher à sa croix, et, en même temps, l'attrait de cette œuvre tant désirée disparut si complètement que je ne vis plus que des difficultés. Dire ce qui se passa alors dans mon âme, me semble impossible. »

Le lendemain, 1er novembre, à la grand'messe, près de son père qu'elle aimait si tendrement, Eugénie sentit son cœur qui défaillait ; c'était donc bien vrai, il faudrait partir, quitter Loos, les siens, et se lancer dans l'inconnu d'une vie où elle ne voyait que luttes et souffrances. Mais, puisque Dieu le voulait ! Devant le Saint Sacrement exposé, elle se demandait que répondre à Monsieur Largentier. N'osant encore accepter le sacrifice d'une décision immédiate, elle lui dira qu'il n'a pas à compter sur elle pour l'instant, qu'il poursuive ses projets, qu'il fonde sa communauté, plus tard elle y entrera, comme novice. Son confesseur, approuvant le compromis, elle écrit dans ce sens. C'était d'ailleurs ce qu'elle venait de répondre à un prêtre de Lille, qui lui avait fait une proposition analogue ; elle insista cependant sur le but de la communauté ; le soulagement des âmes du Purgatoire, et sur le vœu spécial en leur faveur, qu'il lui semblait essentiel d'ajouter aux trois vœux de religion.

La réponse de l'abbé Largentier, sans lui donner aucune lumière, ne fait que la troubler davantage. Elle reste convaincue que c'est bien la Providence

qui les a mis en rapports, que de ces rapports naîtra la communauté que Dieu lui demande d'établir ; mais pour arriver au même but, les moyens sont diamétralement opposés et les personnes aussi dissemblables que possible. Ce fut dans la vocation de Mademoiselle Smet, la grande douleur et la grande incertitude. Eugénie, sans doute, est très impressionnable, enthousiaste, elle voit grand, et il ne lui déplaît pas de dépenser, dans un même temps, son inlassable activité sur des projets très divers ; mais d'une merveilleuse lucidité d'intelligence, elle ne perd jamais de vue le but dernier qu'elle vise ; elle a d'ailleurs sur la vie religieuse des idées extrêmement précises et fort justes, qu'elle a puisées dans son éducation au Sacré-Cœur, dans ses rapports avec des prêtres et des supérieurs de Communauté d'une parfaite prudence, et dans son bon sens pratique affiné par la vie d'œuvres qu'elle mène depuis douze ans ; nous avons le droit d'ajouter aujourd'hui que Dieu qui l'a choisie la dirige de sa grande main et si forte et si douce. L'abbé Largentier, homme de bonne volonté et saint prêtre, veut faire vite, ce qui n'est pas la meilleure façon de faire bien ; il prend ses désirs pour réalités, il accumule projets sur projets, et les expose tout au long à Eugénie, qui toujours primesautière, lui répond qu'en vérité « elle ne pouvait le suivre dans une pareille Babel. » Elle multiplie les objections, et Monsieur Largentier multiplie les réponses qui ne sont jamais bien concluantes, mais qui se terminent invariablement par ces mots : « Je compte toujours sur vous. »

Eugénie est à la torture, et ce mois de novembre 1855 — il convenait d'ailleurs qu'il en fût ainsi — est vraiment le point critique et de sa vocation et de sa vie. Le premier secours lui vient d'Ars. Sa lettre

du mois d'août avait fini par joindre l'abbé Toccanier ; le 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka, elle recevait la réponse :

Mademoiselle,

« Votre si édifiante lettre m'est parvenue au Pont d'Ain, au milieu d'une retraite prêchée par notre digne évêque ; c'était, comme vous le voyez, une occasion ménagée par la divine Providence pour lui parler de vous et de vos pieux projets.

« A mon retour à Ars, le jour de la fête des morts, selon votre désir, j'ai exposé vos demandes à mon saint curé, le priant de les méditer devant Dieu avant de me donner la réponse. Trois ou quatre fois depuis cette époque, je lui ai adressé les mêmes questions auxquelles il a toujours fait les mêmes réponses. Il pense que c'est Dieu qui vous a donné l'idée d'un si sublime dévouement, que vous ferez bien de fonder un ordre dans l'intérêt des âmes du Purgatoire.

— « Si cette demoiselle n'a pas de ressources ? — Qu'elle attende.

« Doit-elle établir cet ordre dans son diocèse ? — Oui, si elle peut.

« Un autre évêque lui offre son concours ! — Si elle ne peut pas réussir dans son pays, qu'elle essaie ailleurs.

« Peut-elle encore rester dans son pays, en continuant à exercer son zèle ? — Oh ! Oui !

« Maintenant, Mademoiselle, Monsieur le curé vous parle-t-il par une inspiration divine, ou bien d'après un jugement propre et sa tendre compassion pour les âmes du Purgatoire, c'est là un mystère pour ceux qui l'entourent et vivent dans son intimité. Que Monsieur le curé ait parfois des lumières surnaturelles, c'est pour moi un fait démontré ; mais toujours,

je ne le crois pas, comme certaines personnes exagérées qui répandent tant de faux bruits. Vous pouvez être sûre de deux choses : c'est qu'il approuve votre vocation à la vie religieuse et la fondation de ce nouvel ordre qui, selon lui, prendra dans l'Eglise une rapide extension. C'en est assez, pour prendre une détermination que vous réaliserez au moment et dans le lieu voulus par la Providence, dont vous serez l'instrument fidèle....

« Veuillez agréer, avec mes remerciements, les sentiments de mon profond respect.

« Votre très humble et obéissant serviteur,

J. TOCCANIER, missionnaire.

Ars, le 11 *novembre* 1855. »

Eugénie ne pouvait plus tard se rappeler cette heure sans verser des larmes : douleur et joie, les deux sentiments remplissaient son âme torturée et bienheureuse ; elle sentait bien qu'il lui devenait impossible de reculer, mais aussi, d'avancer. La crainte l'arrêtait ; s'était-elle suffisamment expliquée, n'était-il pas mieux d'écrire de nouveau à Monsieur Toccanier ? La séparation serait affreusement dure, ne fallait-il pas s'y résigner seulement dans la claire et pleine lumière de la volonté divine ? Elle écrit donc ; elle expose que Monseigneur l'archevêque de Cambrai ne veut pas de communauté nouvelle dans son diocèse, elle détaille les propositions de Monsieur Largentier, ses répugnances, les inconvénients multiples de son départ de Loos, l'opposition qu'elle prévoit dans sa famille, et demande conseil : faut-il s'unir à la fondation de Paris, faut-il rester à Loos encore quelque temps ? La lettre part, la réponse n'arrivera que le 27 novembre.

Pendant ce temps les lettres se succèdent entre

Paris et Loos ; Eugénie apprend, ou comprend mieux, les détails de l'œuvre qu'elle devra diriger. Mademoiselle Joly, une des plus anciennes pénitentes de Monsieur Largentier vient de fonder un cours à Paris, une sorte d'école normale pour les jeunes filles qui veulent être institutrices, Mademoiselle Lardin y donnera des leçons, la pension est de deux mille francs, tous les profits de l'établissement seront pour l'œuvre, on cherche des maîtresses et des élèves ; si Mademoiselle Smet peut en envoyer, qu'elle n'hésite pas. Il serait très utile à l'œuvre d'avoir parmi les prétendantes des personnes propres à l'enseignement. Mademoiselle Lardin, en relation avec le Père Lavigne, prie Eugénie de s'informer s'il n'en connaîtrait pas quelques-unes. On lui demande une prière toute spéciale à cette intention le 21 novembre.

Jamais Eugénie n'avait pensé à l'enseignement, et on ne lui parle que de cela ! « Je ne voyais, écrit-elle, avec sa verve pleine d'humour, qu'instruction, brevets, diplômes à tous les étages. Est-ce donc le moyen que Dieu veut que j'accepte ? J'avoue que je ne le crois pas. » Ces luttes, ces indécisions l'accablent, et la rendent malade ; son imagination lui représente la douleur des siens avec une telle poignante vivacité, qu'il lui semble sentir le tressaillement du dernier serrement de main de son père, et tomber toutes chaudes sur son front les larmes maternelles. Un jour elle a pourtant la force de s'écrier devant Notre-Dame de la Providence : « Mon Dieu pour vous, pour les âmes du Purgatoire ! » Dans une de ses méditations, le Cœur Sacré de Jésus — c'était déjà l'une des grandes dévotions de son âme — lui fit comprendre la souffrance qu'il éprouverait, s'il pouvait souffrir, obligé par sa justice de repousser une âme que son amour lui fait chérir d'une tendresse

infinie ; jamais elle n'oublia cette vision crucifiante, et vraiment ce fut l'amour des âmes du Purgatoire qui décida sa volonté.

Le 21, c'était un mercredi, elle s'offrit à Notre-Seigneur pour les chères âmes souffrantes, par les mains de Marie, et pour couper court à toutes ses indécisions, elle résolut de parler le jour même à sa mère. Ce jour-là, Madame Viernot, l'une de ses deux petites déserteuses, comme elle les appelait sans la moindre rancune, était partie pour le Carmel, sans avertir les siens ; elle les savait opposés à ses desseins, et pensait que son titre de veuve lui permettait d'agir avec cette liberté. Une des sœurs d'Eugénie était allée dire adieu à la chère fugitive et rentrait au salon, le soir, tout émue. Eugénie qui n'avait pas encore parlé à sa mère, qui tremblait à l'idée de tout lui dire, et qui pourtant voulait tenir la résolution prise dans sa communion du matin, posait diverses questions. Madame Smet, occupée à un ouvrage de tapisserie qui paraissait l'absorber, ne perdait pas un mot : « Tout en causant, raconte Eugénie, je me disais à moi-même : « Si je veux parler aujourd'hui, je n'ai plus de temps à perdre. » La parole expirait sur mes lèvres, lorsque tout à coup, après quelques minutes de silence, ma mère me dit : « Je ne comprends réellement pas la conduite de tes amies[1] ; quitter ses parents sans les prévenir, faire parler de soi toute une ville ! J'espère bien que si tu nous faisais un jour le chagrin de nous quitter, tu ne prendrais pas la fuite, comme si tu commettais un crime ! » C'était le moment de parler, je n'eus pourtant le courage que de dire : « Ah ! tu peux être tranquille, maman, je n'en

1. Mademoiselle Blondeau, la deuxième petite déserteuse, devait suivre dans quelque jours Madame Viernot.

aurais pas la force. » Ma mère ne répondit rien, et j'eus un grand repentir de n'avoir pas osé m'expliquer davantage. Je crus entendre cette parole de Notre-Seigneur à saint Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? » O mon bon Jésus, quelle faiblesse ! quelle ingratitude ! Comme vous avez été miséricordieux pour moi ! J'aimais mes aises, mon genre de vie, ma famille, mes œuvres ! J'étais perdue dans toutes ces pensées. Quand, peu de temps après, ma mère reprit, comme si notre conversation n'eût pas été interrompue : « Cependant, mon Eugénie, je ne crois pas que tu meure sans avoir fait quelque chose qui dure ; ton association de prières est bien extraordinaire ; avoir réuni en deux ans des milliers d'associés, reçu la bénédiction du Saint-Père, distribué un nombre considérable de livrets, avoir couvert tous les frais. — C'est vrai, mère, mais tout cela ne donne pas la vocation religieuse. » Je ne pus me pardonner ici d'avoir résisté à la grâce une seconde fois. Je m'humiliai devant Notre-Seigneur et le suppliai d'inspirer à ma mère une troisième demande. J'étais encore toute perdue dans mes anxiétés et mes réflexions, tandis que mes sœurs brodaient tranquillement, ne se doutant pas des battements de mon cœur, quand tout à coup, laissant sa tapisserie et me regardant attentivement : « Ah ! ma chère enfant, me dit-elle, je suis bien sûre que tu finiras par te faire religieuse. Fonde donc un ordre pour les âmes du Purgatoire. Il me semble que j'y resterais moins longtemps si cette communauté était établie par toi : « Stupéfaite d'une telle miséricorde de mon unique Maître, et craignant d'avoir mal entendu, je priai ma mère de répéter ce qu'elle venait de me dire. Et elle reprit avec non moins d'assurance ; « Je te crois destinée à fonder avant de mourir une œuvre pour les âmes

du Purgatoire — Est-ce sérieusement que tu parles, ma bonne mère ? Tu révèles mon intime pensée et le désir de mon cœur. — Mais oui ; s'écrièrent mes sœurs sans me laisser le temps d'achever, voilà deux ans qu'Eugénie ne pense pas à autre chose, tu ne le permettrais pas ! — De quel droit, mes chères enfants, répondit maman, pourrions-nous nous y opposer, si c'était la volonté de Dieu ? » Mes sœurs voulant alors faire tourner la conversation en plaisanterie, me demandèrent ce que je comptais faire des objets à mon usage, et se partagèrent sur l'heure mes petites propriétés. « Je ne pourrais être l'aumônier de ta communauté, me dit à son tour mon cher frère, mais ne m'accepterais-tu pas comme portier ? » Ce premier moment de gaieté fut de courte durée, et nos larmes coulaient déjà bien abondantes, lorsque j'entendis monter mon père. Je suppliai mes sœurs de dominer leur émotion, et je parlai tout de suite à mon père de sa lecture. Il nous embrassa, prit congé de nous, et la soirée finit plus tôt que de coutume. »

Eugénie, seule dans sa chambre, remercia Notre-Dame de la Providence ; quel pas, et pour ainsi dire malgré elle, elle venait de faire ! elle résolut d'aller de l'avant, et de tout raconter à sa mère le lendemain. Étonnée de tout ce qu'elle apprend, Madame Smet, s'en veut presque de l'ouverture, en quelque sorte inconsciente, qu'elle a faite à Eugénie la veille : « Mais, mon enfant, tu ne sais pas ce que c'est qu'une fondation, il faut des sujets, il faut des sommes considérables, et tu n'as ni l'un ni l'autre, et ta santé est si délicate ! — L'argent n'a jamais fait les œuvres du bon Dieu ; si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent. Que le bon Dieu veuille la fon-

dation, il me donnera les moyens de la faire ; qu'il ne la veuille pas, je ne la veux pas non plus. » Si les renseignements demandés et à Monseigneur Chalandon et à Ars sont satisfaisants, qu'on lui permette d'essayer ce n'est pas un mariage, elle pourra se retirer. « Jamais ton père ne consentira. — Je compte sur toi, maman. — Donne-moi du temps ! »

Eugénie, heureuse et bouleversée, se disait à elle-même en regagnant sa chambre : « Mon Dieu ! que je suis lâche, j'avance et je voudrais reculer, je veux et je ne veux pas. » Et c'est bien vrai, Dieu voulait, agissait pour elle, mais elle voulait comme Dieu, elle agissait avec Lui.

Ce même jour, 22 novembre, elle reçut de Monseigneur Chalandon une lettre qui lui fut une amère déception. Les renseignements qu'il lui donnait sur l'abbé Largentier étaient bons ; mais, très nettement, il lui faisait comprendre qu'il ne voulait pas s'occuper de sa nouvelle communauté : il avait des phrases dures pour cette Eugénie qu'il aimait tant et qui avait été si filiale et si généreuse. « Si vous saviez comme on ennuie les évêques en leur arrachant des autorisations, vous les laisseriez un peu tranquilles[1]. » Sans doute, et les pauvres fondatrices ne demanderaient certes pas mieux ; mais à une condition : il faudrait que le bon Dieu de son côté voulût les laisser elles-mêmes tranquilles, et il ne le veut pas. La lettre se terminait par une distinction entre Eugénie qui restait son enfant, et les œuvres d'Eugénie ; toujours il aurait le temps de s'occuper de l'une, mais des autres, non.

Cette lettre qui, dans toute circonstance, eût été pénible, fut affreusement dure pour Mlle Smet,

1. Lettre du 20 novembre 1855.

au milieu des heures critiques qu'elle vivait ; elle fit pourtant bonne contenance devant les siens, tout en pensant : si cette lettre était arrivée par le premier courrier, peut-être n'aurais-je pas eu le courage de parler si fermement à maman.

Ce même jour, ou certainement l'un de ceux qui suivirent, elle se présente chez Monseigneur de Garcignies, évêque de Soissons, qui s'était montré si paternel, et qui désirait tant l'accueillir dans son diocèse ; il était de passage à Lille. Elle lui avoue qu'elle vient de recevoir de Monseigneur de Belley une lettre bien décourageante ; Monseigneur de Garcignies la rassure ; elle peut toujours compter sur lui, qu'elle prenne confiance, c'est un moment d'épreuve, une souffrance à supporter pour les âmes du Purgatoire. A la personne qui entre après Eugénie, Monseigneur de Garcignies dit : « Mademoiselle Smet sort d'ici, son œuvre réussira, car c'est l'œuvre de Dieu, mais elle aura beaucoup de tourments. Je désirerais bien vivement l'avoir dans mon diocèse. » Nous retrouverons dans la suite de cette histoire celle qui entendit ces paroles ; Mlle Marie Prévost, devenue Mère Marie de Sainte-Gertrude fut, pendant dix années, le modèle des infirmières ; gravement malade, elle voulut pourtant jusqu'au bout rester près du lit d'agonie de la Mère Marie de la Providence, elle employa ses dernières forces à panser le cancer terrible qui la rongeait, et quand la Mère fut remontée à Dieu, la fille, jugeant sa tâche terminée alla cinq mois plus tard, rejoindre dans l'éternité celle qu'elle avait tant aimée ici-bas.

Réconfortée par cette visite à Monseigneur de Garcignies, Eugénie reçut, quelques jours plus tard, une lettre d'Ars qui dissipait toutes ses irrésolutions

et mettait sa voie en pleine lumière. Monsieur l'abbé Toccanier écrivait :

MADEMOISELLE,

... « C'est vous-même qui m'avez déterminé à attendre jusqu'à ce jour, désirant avoir une réponse méditée devant le bon Dieu. Cette réponse si désirée, la voici : Acceptez comme un appel de la Providence la proposition de ce prêtre de Paris, réunissez toute votre action à la sienne. Tout prouve que c'est le bon Dieu qui vous a inspiré les mêmes idées sur une entreprise aussi utile à l'Église de la terre et à l'Église souffrante. Le bon curé ne peut pas s'expliquer plus clairement. Pour sonder sa pensée intime à votre sujet, je me suis permis de lui objecter la difficulté que vous trouvez dans une séparation pénible pour votre cœur, plus encore pour votre famille ; le vide que votre absence produirait dans une paroisse où vous êtes comme l'âme des bonnes œuvres. A mon grand étonnement, lui, qui d'ordinaire ne conseille pas aux jeunes personnes de contrarier leurs parents, mais d'attendre avec patience leur consentement, n'a pas hésité un instant pour vous. Il dit que les larmes que la tendresse naturelle fera verser seront bientôt taries. Vraiment, il vous encourage, lorsque tous les projets de ce saint prêtre seront approuvés par le Saint-Père à exécuter votre résolution en lui disant : Voici votre servante, faites de moi ce qu'il vous plaira.

... « Maintenant permettez-moi de vous parler à cœur ouvert. J'aime beaucoup votre parole : « J'ai un cœur d'amadou. » Il n'est que plus propre à recevoir et à conserver le feu de la divine charité. Ne craignez pas de vous laisser embraser par le Cœur de Jésus, foyer de l'amour divin ; c'est lui qui saura lever tous

les obstacles et vous établir l'ange consolateur des âmes du Purgatoire, ses épouses chéries...

« Veuillez agréer les sentiments... etc.

de votre très humble et très obéissant serviteur,

Y. TOCCANIER.

Ars, par Trévoux, 25 *novembre* 1855. »

Il faudra donc aller à Paris, conclut Eugénie, sans enthousiasme, Dieu le veut ; mais que dira mon père ? Un jour, elle vit Madame Smet emmener son mari dans la salle à manger, contrairement à toutes leurs habitudes. C'est pour lui tout dire, pensa-t-elle. Peu de temps après la porte s'ouvrit, on sonna le dîner, et comme elle entrait, profondément émue, son père lui prit la main sans prononcer une parole. Elle-même ne put dire un mot, elle souffrait trop ; le repas lui parut bien long. Les semaines qui suivirent furent très pénibles.

Les projets d'Eugénie commençaient à être connus. La Mère Cardon, Maîtresse générale au Sacré-Cœur de Lille, la presse de se faire libre et même la gronde un peu : « Ma chère Eugénie, soyez donc prudente, voyez quel ridicule vous vous donnez en vous faisant passer ainsi pour fondatrice. — Je vous assure, Madame, que je n'en ai parlé à personne. — On a même ajouté que Pauline d'Escrivieux se joint à vous. — Je ne connais Pauline que par correspondance, il ne faut pas ajouter foi à tout ce qui se raconte. » Eugénie promit de suivre la retraite des anciennes élèves que le Père Fressencourt, de la Compagnie de Jésus, devait prêcher dans les premiers jours de décembre. Pendant la retraite une de ses tantes lui offrit l'hospitalité à Lille ; elle vit là un moyen d'entrer en rapports avec Monsieur Largentier qui la pressait de venir à Paris. Décidée à ne pas faire

le premier pas, elle l'informa que s'il venait lui-même à Lille, il lui serait facile de le voir, Monsieur le doyen de Saint-Maurice serait heureux de le recevoir.

La retraite commence, et peu à peu, sous l'impression des fortes vérités de la foi, le calme se fait dans l'âme d'Eugénie : c'est elle qui résume, avec sa netteté habituelle, les instructions. Les premiers jours passent, et Monsieur Largentier ne vient pas ; elle achèvera, pense-t-elle, sa retraite tranquillement. Le 5 décembre, elle remontait du dîner, quand on l'avertit qu'un prêtre de Paris l'attend chez Monsieur le doyen de Saint-Maurice. « Priez pour moi », dit-elle émue à la Mère Cardon, et elle se hâte vers le presbytère. Monsieur le doyen la reçoit paternellement, la présente à Monsieur Largentier, et les fait asseoir. Il prend un journal, s'assied lui-même, et déclare qu'il veut assister à l'entretien, il représentera la famille. Il engage Monsieur Largentier à ne rien cacher et à exposer très clairement la situation de la communauté à la tête de laquelle il veut mettre Eugénie. L'entretien s'engage, s'anime : vite il est facile de voir que le but est le même ; les moyens, différents. Eugénie tâche de savoir quelles sont les personnes réunies par l'abbé Largentier, leur genre d'éducation, sur quel concours elle peut compter. Les réponses lui prouvent qu'elle n'est pas comprise, ou qu'on ne veut pas la comprendre : elle en est peinée, mais se jetant dans les bras de la chère Providence, elle se dit : « Tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu, qui sait s'il ne sortira pas de tout cela le moyen d'atteindre mon but ? »

L'heure du souper était venue, Eugénie retourne chez sa tante ; rentrée dans sa chambre, elle se sent encore tout émue, toute tremblante et fiévreuse ; minuit sonne, elle n'a pas fermé l'œil.

Le lendemain, dès la première heure, elle court par un brouillard épais chez son confesseur ; la femme de chambre de sa tante l'accompagnait. Elle met Monsieur l'abbé Clarisse au courant de ce qui lui arrive, et, après s'être confessée, va à l'église Saint-Maurice. Monsieur Largentier l'attendait, il célèbre la sainte messe à l'autel de l'Immaculée Conception, autel pour lequel Eugénie a fait sa première quête, autel où elle a prononcé son vœu de virginité perpétuelle ; il tremblait d'émotion quand il déposa la sainte hostie sur les lèvres d'Eugénie, elle-même bien émue.

Dans la matinée, chez Monsieur le doyen de Saint-Maurice, dans l'après-midi, chez Monsieur l'abbé Clarisse, où tous, même Eugénie, se sont trouvés à une heure pour le dîner, la conversation de la veille est reprise. Monsieur le curé de Saint-Merry a chargé Monsieur Largentier son vicaire de ramener Mlle Smet: « C'est impossible, déclare-t-elle, mes parents ne me le permettront pas. » Très émue toujours, elle ne se sent à l'aise que lorsqu'on parle de Mademoiselle Lardin ; elle est heureuse d'apprendre que Monsieur Clarisse connaît le père de cette jeune fille ; il a été en rapports avec lui à propos d'un journal. Mademoiselle Joly, qui a beaucoup de cœur, mais peu de tête, au reste fort bonne personne, l'intéresse moins : elle reste assez indifférente à l'énumération de tous les avantages qu'offre Paris pour la fondation future. « Je regrette, dit en finissant Monsieur Largentier, que vous n'ayez pas cru pouvoir me présenter à votre famille. Je rendrai compte à Monsieur l'abbé Gabriel — c'était le curé de Saint-Merry — de tout ce que vous m'avez dit. » Et l'on se sépare.

Quand Monsieur le doyen de Saint-Maurice revient de la gare où il a été conduire Monsieur Largentier,

Eugénie l'interroge : « Eh bien ! mon Père, qu'en pensez-vous ? — Enfant, cela ne me va qu'à moitié, il calcule trop. Mais enfin, il y a trop de circonstances providentielles pour ne pas essayer. Allez à Paris, si vous réussissez, vive le Seigneur ! Si vous ne réussissez pas, vous n'avez pas de respect humain, vous reviendrez ici reprendre toutes vos œuvres. Courage, Notre-Seigneur ne vous abandonnera pas. »

Après avoir filialement remercié le bon doyen, qui s'estimait trop heureux d'avoir pu lui rendre service, Eugénie revient au Sacré-Cœur. A la porte, elle trouve la Mère Cardon, qui s'occupait des retraitantes: « Vous arrivez bien tard, Eugénie ! » Elle ne peut répondre et éclate en sanglots : « Mais, ma pauvre enfant, qu'avez-vous donc ? — Oh ! Madame, je n'ai pas d'énergie ! » Et voilà que l'excellente mère l'entraîne au fond du corridor où se trouvaient la Révérende Mère Supérieure et le Père Fressencourt : « Mon Père, je vous en prie, donnez votre avis à cette enfant, voyez dans quel état elle est. » Le Père écoute et quand elle a fini : « Je ne puis vous dissimuler que tout cela me paraît sérieux, nous allons bien prier pour vous pendant ces deux derniers jours de retraite. J'avais remarqué votre place vide. » Eugénie demande une bénédiction et rentre chez sa tante.

Bien simplement elle lui raconte tout ; celle-ci, après l'avoir félicitée de sa décision et de son courage, l'engage à tout dire à ses parents, l'assure avec bonté que Dieu la bénira et lui promet mille francs pour la future communauté. Le jour de la clôture de la retraite, devant le Saint Sacrement exposé, Eugénie prononça la formule de la rénovation des promesses du baptême, d'une voix pleine d'énergie qui frappa toutes les personnes présentes : la chapelle était

remplie. La mère de deux de ses amies qui, après avoir pensé la suivre, entrèrent au Sacré-Cœur, lui promit mille francs.

Avec les premières ressources, la divine Providence lui donnait ses premières compagnes : Mlle Estelle Lobert, la future Mère de Saint-Augustin, qui lui obtint les prières de Monsieur Dupont, l'admirable apôtre de la dévotion à la Sainte Face ; Mlle Fanny R. qui, elle aussi, s'adjoignit à la communauté, rue Saint-Martin, mais que sa santé contraignit, au bout de quelques années, à quitter le nouvel Institut ; enfin Célinie Beauvois, la seule des toutes premières compagnes groupées autour de Mademoiselle Smet, qui ne l'abandonna pas. Célinie avait un cœur d'or et une simplicité d'enfant que la sœur Sainte-Marthe garda jusqu'à la dernière heure de sa vie. Cuisinière chez Mademoiselle Blondeau, qui voulut d'abord être une des premières filles d'Eugénie, ayant connu par elle le projet de la future fondation, la pauvre Célinie fut bien cruellement embarrassée quand sa jeune maîtresse, changeant d'avis, entra au Carmel ; qui suivre ? Céline Blondeau ou Eugénie Smet ? Elle resta fidèle au premier attrait, mais la lutte fut si violente que ses cheveux blanchirent en une nuit. Première sœur coadjutrice de la Société, où elle vécut trente-deux ans, elle choisit pour mourir le 30 octobre, fête de saint Rodriguez, patron spécial des sœurs coadjutrices. De temps en temps, Eugénie réunissait ses trois filles à Lille, chez sa tante, et les tenait au courant de ses projets.

Tout le monde en parlait maintenant un peu, à Loos et aux environs. Le 31 Décembre, sa mère lui ayant recommandé de ne pas tarder davantage, Eugénie résolut de mettre Monsieur Smet au courant de tout. « Nous sortîmes ensemble, pour

aller faire quelques visites, raconte-t-elle, et tandis que je m'appuyais sur le bras de mon père je lui dis : « Papa, j'ai quelque chose à te dire, mais je ne suis pas capable de commencer. — Ma pauvre enfant, me répondit mon père, je sens au tremblement de ton bras dans quel état tu te trouves ; ta mère m'a tout dit : je m'y attendais, mais j'espère que ce sera le plus tard possible . » Je n'osais pas avouer que mon départ était fixé au 9[1], je continuai nos visites, le cœur brisé.

« Le lendemain, me trouvant chez une de mes tantes, elle me dit qu'il lui semblait convenable de prévenir son mari. Au même moment mon oncle entra. Très émue je lui parlai en quelques mots de mon projet. D'un ton froid il me répondit : « Oui ; en effet, j'ai appris au cercle et au café, que Mademoiselle Smet, qui est à la tête de toutes les bonnes œuvres de Lille va fonder une communauté de contemplatives avec des cuisinières. » Malgré cette brusque sortie, je me sentis soulagée d'avoir fait mon ouverture : « A quoi penses-tu, reprit mon oncle, il faut que tout cela finisse, je veux te marier. — Mais, mon oncle, je vous ai dit que je veux être religieuse. — Tu as beau dire, tu finiras par là. Du reste, tu ne jouis pas de ta fortune et il te faudrait des sommes énormes ; donc, ton entreprise est ridicule, il faut y renoncer. » Mais rien n'était plus capable d'ébranler sa résolution. Bien des promesses d'ailleurs lui avaient été faites ; elle pouvait compter sur ses parents et ses amis ; elle songeait à demander des cotisations annuelles pendant trois ans ; ce temps écoulé, si la fondation ne paraissait pas devoir réussir, elle y renoncerait.

1. La mort d'un de ses oncles le retarda.

Les encouragements ne lui manquent d'ailleurs pas. Le Père Renault, supérieur des Jésuites de Lille et le Père Bertrand, venus à Loos, faire une visite à Monsieur et à Madame Smet félicitent Eugénie et font les vœux les plus sincères pour sa réussite. L'entreprise est bien grande et bien difficile, mais, après tout ce qui est arrivé, il est probable que la volonté de Dieu est là. De Belley lui arrivent aussi les meilleurs souhaits : le ciel s'est éclairci ; le premier moment d'humeur passé, Monseigneur Chalandon est redevenu le père d'autrefois et de toujours : « Quand j'ai lu dans votre lettre que vous croyiez n'être plus mon enfant, j'ai craint que les névralgies ne vous eussent rendu un peu folle. Vous l'êtes toujours et je bénis Dieu des grâces qu'il vous accorde comme s'il me les accordait à moi-même... Que Dieu rende cette année 1856 la plus belle et la plus sainte de vos années. *Amen.* »

Quelques jours plus tard, Monseigneur Chalandon l'informait que du 30 ou 31 janvier au 6 février, il serait à Paris, chez les sœurs de Saint-Joseph, rue Monceau 21 : « Et je n'ai pas le temps d'en écrire plus long. Et vive la Providence ! Qu'elle vous protège toujours ! »

Eugénie recevait ce billet bien peu de jours avant son départ pour Paris. On l'y attendait impatiemment, depuis le retour de Monsieur Largentier. Eugénie Lardin jetait tout son cœur si chaud, si simple et si grand, dans une lettre du 9 décembre.

« Ma mère ! Oh ! ma mère ! Nous avons donc enfin une mère, le Seigneur vous a envoyée vers nous, vous êtes nôtre maintenant. Ne vous effrayez pas de vos grands devoirs, le Seigneur vous donnera toutes les grâces qui vous seront nécessaires pour l'œuvre, pour vous, pour nous. Oh ! ma mère, que j'ai mainte-

nant un grand désir de vous voir ; au moins nous nous comprendrons, nous oserons parler de l'amour du Seigneur. Vous viendrez bientôt, ma mère puis nous pleurerons ensemble devant le Seigneur, afin qu'il fasse connaître à ceux que nous laissons combien son joug est doux..... Ma mère, j'ai passé de suite au cou la relique que vous m'avez envoyée, (relique de saint Eugène). Je ne sais rien de mon patron, vous m'apprendrez sa vie, puis tant de choses que j'ignore, que j'ai besoin de savoir... Oh ! mon Dieu, que j'ai besoin d'une mère, que j'ai de joie que vous me la donniez... Ma mère, j'ai parlé à Monsieur Largentier de Pauline ; que fait-elle dans le monde ? Pourquoi ne vient-elle pas avec nous ?...

« Je ne vous dis rien de plus, parce qu'il faudrait vous dire trop de choses. On a beaucoup prié pour vous, hier à Lyon, mais sans savoir de quoi il s'agissait... Adieu, à Dieu, ma mère, je ne vous demande plus de prières pour moi, vous ne pouvez plus faire autrement maintenant.

« Je suis dans le Cœur de Notre-Seigneur,

Votre fille dévouée,

Eugénie Lardin. »

Quelques jours plus tard Mademoiselle Smet recevait de ses futures filles une lettre signée de leurs noms à toutes, d'une même écriture, ce qui lui fit croire un instant qu'elles ne savaient pas toutes écrire. Ce n'était plus l'expansion filiale de Mademoiselle Lardin, le même cri de l'âme.

Très chère Sœur,

« Combien nous vous sommes reconnaissantes de la participation que vous avez prise à la fête de notre première consécration, (8 décembre). Avec quel empressement et consolation nous accueillons l'es-

pérance de vous posséder parmi nous ! A cet effet, le jour même que notre Père nous a fait part de votre édifiante lettre, que nous avons lue et relue avec bonheur, nous avons regardé comme un devoir de réciter l'invocation incluse, afin qu'unissant nos faiblesses, et unissant aussi nos prières, nous ayons le bonheur de faire une sainte violence à la Justice divine et d'obtenir la délivrance des âmes bien-aimées de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

« Nous joignons nos noms, comme vous l'avez marqué, afin que malgré la distance qui nous sépare, nous soyons, en attendant mieux, unies de cœur et d'esprit.

« Recevez, très chère Sœur, les sentiments d'une naissante, mais déjà très profonde affection. »

Deux seulement des signataires, Mademoiselle Eudoxie Trigory, et Mademoiselle Joséphine Molard, devaient persévérer et mourir dans la Société.

Mademoiselle Joly qui, sans voir encore comment elle pourrait entrer un jour dans la Communauté, était pourtant heureuse d'offrir une partie de son appartement, rue Saint-Martin, et de faire l'essai de la vie en commun, écrivit une bonne lettre à Eugénie, le 30 décembre ; elle la terminait ainsi : « Permettez-moi en vous quittant de vous donner le doux titre de mère qui vous convient si bien et de vous assurer de toute l'affection qu'a déjà pour vous celle qui voudrait pouvoir se dire pour la vie,

« Votre toute dévouée et respectueuse fille en Jésus-Christ.

JULIE JOLY. »

Si Mademoiselle Joly demandait à Eugénie de lui permettre de lui donner le titre de mère, c'est qu'Eugénie avait protesté. Mademoiselle Lardin, dans sa

lettre du 28 décembre, avait encore désobéi, parce « qu'elle était entêtée, et qu'elle voulait se faire bien connaître, qualités et défauts, » mais elle avait bien affirmé qu'elle désobéissait pour la dernière fois ; et de fait, le 31, elle disait : « Ma chère Sœur, » le nom ne faisait rien à la chose ; elle restait une fille très soumise, disposée à accompagner Mademoiselle Smet partout où elle voudrait ; simple, ouvrant à deux battants son âme, où il n'y a rien à cacher ; aimante, les petits présents venus de Loos lui font plaisir : « Mais ce qui m'est surtout précieux, c'est votre affection en Notre-Seigneur », toute intérieure : « J'ai horreur de tout ce qui est action, mouvement, je ne puis me souffrir qu'à l'église, la tête dans les mains pour ne rien voir ni entendre » ; elle signait d'ailleurs, cela n'était pas défendu :

« Votre petite enfant.
EUGÉNIE LARDIN. »

Oh ! oui ; Dieu fait bien ce qu'il fait ; en unissant ces deux âmes si belles, si profondément surnaturelles, aux qualités si rares et si différentes, c'était, pour la Société des Auxiliatrices du Purgatoire, vingt années qu'il préparait admirables par l'unité des vues, la fécondité des œuvres. La Mère du Sacré-Cœur après avoir filialement aidé la Mère Marie de la Providence à porter le fardeau de la supériorité, devait à son tour le garder sur ses épaules six années. Ce n'est pas tout ; avec Eugénie Lardin, amenée par elle à la Société et à Eugénie Smet, c'est Joséphine de Mons, la Mère Marie de la Miséricorde, qui, entrée le 28 août 1856, continuera pendant trente ans, perfectionnera l'œuvre des deux premières Mères Générales ; mieux que personne elle peut transmettre aux jeunes qui grandissent leur esprit dans toute sa pureté : elle était du

début, elle a trempé ses lèvres aux premières eaux qui jaillirent. Si Eugénie Smet avait pu prévoir cet avenir, en décembre 1855, elle aurait encore mieux compris qu'elle était vraiment, comme l'abbé Largentier le lui disait déjà, « l'enfant gâtée de Dieu et des hommes. »

Le départ pour Paris était donc résolu. Eugénie n'avait rien dans sa bourse, elle ne voulait rien demander aux siens, elle ne voulait rien prendre sur les sommes recueillies en vue de la fondation ; la Providence intervint. Madame Viernot devait prendre l'habit au Carmel, le 2 février ; elle souhaitait qu'Eugénie assistât à la cérémonie : « Je sais, lui écrivit-elle, qu'avec toutes vos œuvres il vous serait difficile de faire les frais de ce voyage ; ceci vous expliquera les quatre cents francs contenus dans cette lettre. »

Madame Smet ne voulait pas qu'Eugénie voyageât seule ; deux de ses amies partaient le 19 janvier, elle partirait avec elles ; son père consentant, elle écrit à Monsieur Largentier pour le prévenir de son arrivée.

19 janvier 1856 ! les Auxiliatrices des Ames du Purgatoire considèrent ce jour comme leur jour de naissance ; et elles ont bien raison. Ce jour-là Eugénie Smet répondait pleinement à l'appel divin, elle acceptait toutes les conséquences de son acte, elle acceptait d'être fondatrice ; pour soutenir son courage, elle avait, avec le souvenir des grâces reçues, des lumières venues du ciel et de la terre, une douce et chère parole qui, quelque temps avant, était arrivée d'Ars : « Cette œuvre est la réalisation d'une pensée d'amour du Cœur de Jésus. »

CHAPITRE TROISIÈME

LA RUE SAINT-MARTIN

Janvier-Avril 1856

« Qu'on se figure un aveugle poussé vers un abîme par une force irrésistible, et on aura un tableau exact de mes dispositions, au moment du sacrifice. Je me levai le samedi 19 janvier, en proie à de cruelles émotions ; j'assistai à la messe ; je fis la sainte communion dans l'église de Loos, conjurant Notre-Dame de Grâces de me venir en aide. Je partais avec l'une de mes sœurs qui était plus joyeuse que moi de ce voyage : mes impressions ne ressemblaient guère aux siennes ; je comprenais bien que pour moi, c'était la route du calvaire. Plusieurs amies entourèrent la voiture au moment du départ ; chacun me disait adieu, et je répondais à tous : « Je reviendrai bientôt.» Au fond je sentais bien que ce départ était définitif.

« A la gare la scène changea, mes futures filles m'y attendaient. Enfin, le signal se fit entendre, et la locomotive lancée à grande vitesse nous fit dévorer l'espace dans la direction de Paris. Le grand pas était fait, il n'y avait plus à reculer. Du reste, je me serais reproché toute ma vie, comme une infidélité, de n'avoir pas exécuté la résolution d'aller voir par

moi-même la petite communauté de la rue Saint-Martin. »

Sans doute, pendant le voyage, en même temps qu'elle saluait tous les clochers, demandant au Dieu du Tabernacle force et courage, Eugénie tâchait de se figurer et l'appartement de la rue Saint-Martin et surtout les personnes qui l'habitaient, sur lesquelles elle n'avait pu obtenir que d'assez vagues renseignements. Il lui paraissait évident que Monsieur Largentier n'avait pas voulu répondre nettement à ses questions ; nous verrons bientôt pourquoi. Si elle avait su où elle allait, les angoisses d'Eugénie eûssent été bien autrement vives.

Dans le courant de l'année 1854, Mademoiselle Joséphine Molard — plus tard la Mère Marie de Saint-Joseph — avait fait part à son directeur, Monsieur Largentier, de son désir d'être religieuse. Celui-ci lui parla de son dessein de fonder une communauté qui aurait pour but de prier, souffrir et agir pour les âmes du Purgatoire. Une bonne fille bretonne qui habitait rue Saint-Louis-en-l'Ile, avait eu la même idée ; Mademoiselle Molard la connut par Mademoiselle Eudoxie Trigory, plus tard la Mère Marie de la Nativité. Avec la bonne vieille bretonne, qui avait soixante-cinq ans, vivaient deux autres personnes qui semblaient être des filles de service. Au mois de mai 1854, Mademoiselle Molard voulut s'adjoindre à elles et vivre leur vie d'extrême pauvreté, de grande mortification, de rude labeur et d'entier dévouement aux âmes du Purgatoire. Elle ne put passer qu'une seule nuit, rue Saint-Louis-en-l'Ile ; sa famille intervint et dans la matinée elle dut rentrer chez elle. Un an plus tard, en juillet 1855, devenue libre, elle tâcha d'y revenir. Monsieur Largentier lui dit qu'il y avait eu scission : la petite communauté,

séparée de la bretonne, habitait 40, rue de la Ver, rerie. Elle s'y rendit ; elle trouva les pieuses amies logées au second étage, dans un cabinet qui n'avait qu'une fenêtre de quatre carreaux ; elles payaient quatre-vingts francs de loyer : deux lits pliants, une petite table, deux chaises pour tout mobilier. L'unique chambre n'ayant pas de cheminée, le fourneau de la cuisine était sur le palier. Mademoiselle Trigory et Armandine habitaient seules rue de la Verrerie. Quand les deux postulantes de l'extérieur, Mademoiselle Molard et Mademoiselle Marie Fontaine, celle-ci orpheline des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, venaient en communauté, elles s'asseyaient sur les deux chaises, Mademoiselle Trigory et Armandine, sur le bord des deux lits. Un dimanche, en présence de Monsieur Largentier, assis sur une chaise, Mademoiselle Molard était sur l'autre, le reste de la communauté sur le bord des lits, il y eut conseil, et l'on décida qu'on louerait un appartement plus vaste, la communauté étant moitié plus nombreuse.

Au mois de juillet on s'installa rue Saint-Bon, au troisième étage. Il y avait trois pièces : Mademoiselle Trigory et Armandine couchaient dans l'une, Mademoiselle Molard et Mademoiselle Fontaine, dans l'autre ; la troisième servait de salle de travail, Mademoiselle Trigory, sans être supérieure, était réglementaire, elle avait de par cette charge une certaine autorité. Ayant vécu longtemps dans un couvent de Trappistines, elle aurait voulu introduire dans l'ordre qui se fondait les rigides austérités de celui que la révolution de 1848 l'avait contrainte de quitter. Très humble, très pieuse, mais assez peu intelligente, elle faisait beaucoup souffrir autour d'elle.

Monsieur Largentier avait comme pénitentes Mademoiselle Eugénie Lardin et sa sœur Elisa. Pendant

le mois de mars 1855 il expose quelques-unes de ses idées à Eugénie : soin des malades pauvres, bibliothèque, vestiaire, œuvre des institutrices, tout pour les âmes du Purgatoire ; elle accepte de faire partie de l'œuvre, mais ne croit pas pouvoir prendre la direction. Elle pense à Pauline d'Escrivieux, dont le père vient de mourir subitement et qui est maîtresse de sa personne et de sa fortune. Pauline d'Escrivieux vient à Paris en juillet ; Eugénie Lardin lui raconte tout. Etonnée, Pauline lui dit : « Monseigneur Chalandon m'a mis en rapport avec une jeune fille de Lille, qui a absolument la même pensée : j'ai sa lettre ici, je te l'apporterai demain. » Le lendemain, Pauline avait réfléchi ; inquiète elle craignait d'avoir trahi un secret confié : « Eh bien ! lui dit Eugénie Lardin, écris à cette demoiselle, donne-lui mon nom, mon adresse, elle répondra si elle veut. » Pauline attendit encore, et, nous le savons, n'écrivit qu'en octobre.

Vers cette époque Eugénie Lardin entrait en relations avec les quatre amies de la rue Saint-Bon, ce que Monsieur Largentier appelait une petite communauté. Le premier janvier 1856, on changeait encore une fois de domicile et l'on s'installait 22, rue Saint-Martin, chez Mademoiselle Joly. Le local était toujours bien étroit, et la pauvreté bien grande : c'est là qu'Eugénie allait prendre contact avec ses filles.

« Enfin, nous voilà à la gare de Paris, écrit-elle. Le costume de Mademoiselle Joly et celui de Mademoiselle Elisa, sœur cadette de Mademoiselle Lardin nous avaient été dépeints, de sorte que nous n'eûmes pas de peine à les distinguer dans la foule qui encombrait les salles d'attente. Après nous être demandé mutuellement de nos nouvelles, nous montâmes en fiacre, et après environ un quart d'heure de route on nous dit que nous étions rue Saint-Martin. Je

n'avais guère l'expérience des voyages et ne connaissais pas Paris. Quelle déception en voyant ces rues encombrées avec leurs hautes maisons, la foule enfiévrée qui les remplissait, l'aspect mercantile de la rue Saint-Martin elle-même.

« La voiture s'arrête au nº 22 ; il était six heures du soir. Je suis Mademoiselle Joly, nous montons, la porte du troisième s'ouvre, une personne en robe noire, avec des bandeaux plats, s'avance vers nous, s'approche et s'écrie : « Enfin nous avons une mère ! » C'était Mademoiselle Eugénie Lardin. »

Pauvre mère, quel serrement de cœur à ce premier moment ! On introduit les voyageuses — Eugénie avait avec elle une de ses sœurs et une cousine — dans le salon où se trouvaient trois petits lits de très modeste apparence. Les lits n'étaient pas faits, Mademoiselle Joly s'y était opposée « n'étant pas sûre que ces dames arriveraient ». La première pensée de Mademoiselle Smet est de prévenir les siens que le voyage s'est bien passé. Ce devoir filial accompli, on l'introduit dans la salle commune, séparée du salon par une pièce servant de salle à manger et de salle pour les cours. Ses futures filles travaillaient à l'aiguille autour d'une mauvaise lampe. Elle s'avance aimablement vers Mademoiselle Trigory et la remercie des lettres qu'elle lui a écrites à Loos : « Ce n'est pas moi qui vous ai écrit », répond celle-ci.

Le début était peu encourageant ; on passe dans la salle à manger. Grâce aux parents de Mademoiselle Lardin on avait pu trouver les objets indispensables ; mais quel repas ! Eugénie Lardin a beau se prodiguer, elle ne peut tirer Eugénie Smet de son abattement et dissiper sa profonde tristesse, elle multiplie les mots intelligents, délicats, pour alimenter une conversation qui meurt ; la flamme pétille une minute et

puis retombe ; passant par la cuisine, elle a jeté sans pitié toute la provision de beurre du petit ménage dans l'eau claire où bouillottaient les pommes de terre, le dîner reste bien maigre.

Le repas s'achevait quand arrive Monsieur Largentier. Il présente un à un les membres de la communauté, et voyant la fondatrice si émue, tâche par de fortifiantes paroles d'adoucir sa peine. Effort inutile : « Je regardais, écrit la future Mère du Sacré-Cœur, notre Mère du coin de l'œil, elle me faisait toujours l'effet d'un oiseau qui cherche une porte ouverte pour s'envoler. » Sans une grâce particulière, elle ne serait certainement pas restée. Monsieur Largentier sortit.

« L'heure du coucher était venue. Mademoiselle Molard se mit en devoir de préparer ma chambre. J'étais tristement assise au coin de la cheminée, plongée dans mes réflexions. Que suis-je venue faire ici ? C'est une imagination, jamais œuvre ne réussira dans de pareilles conditions. Comme on doit être triste à Loos ! Ne vaudrait-il pas mieux repartir ? — Éveillée tout à coup de cette rêverie par le mouvement que se donnait Mademoiselle Molard pour faire mon lit : « Mon Dieu, mademoiselle, lui dis-je, que de peines je vous occasionne, je vous en demande bien pardon. » Et elle, de me répondre avec une brusque franchise où l'on sentait percer une partie de son cœur : « Soyez tranquille, vous nous le rendrez bien plus tard. »

La nuit fut pénible dans le pauvre lit de fer dont trois pieds seulement étaient en bon état, et malgré une tasse de tilleul que Mademoiselle Molard fit prendre à Mademoiselle Smet pour l'aider à dormir. Le lendemain, dimanche, Eugénie retrouve à huit heures Mademoiselle Lardin, dans l'église Saint-Merry. Le temps était épouvantable, elle médite sa

fuite pour le jour même. A dix heures et demie elle prendra le train et sera à Loos pour le dîner de cinq heures. Mais comment sa sœur et sa cousine accueilleront-elles son projet ? L'*Orate, fratres*, prononcé clairement par le prêtre la rappelle à la réalité. A la sortie, Mademoiselle Lardin lui demande de ses nouvelles et lui propose une petite promenade, rue de Rivoli, jusqu'à l'heure du déjeuner. Elle accepte, sans renoncer à son départ.

Le déjeuner se passe assez tristement ; toutes ces demoiselles, en toilette de dimanche, lui font un singulier effet, rien dans leur extérieur qui donne l'idée de la vie religieuse. L'après-midi, visite de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame ; malgré les développements historiques de Mademoiselle Joly, Eugénie reste froide ; quelques rares personnes assistaient aux Vêpres ; elle revoit l'église de Loos, si pleine de fidèles ; de plus en plus elle est navrée. La triste promenade s'achève, ses compagnes n'ont plus qu'une ressource : faire venir Monsieur Largentier. Il vient après le dîner, on le reçoit dans le salon de Madame Joly dont l'appartement communiquait avec celui de la petite communauté.

Eugénie veut toujours partir, mais le projet est remis au lendemain. L'abbé essaie de la calmer : « En vérité je ne vous comprends pas, tout cela n'aura qu'un temps, vous vous habituerez. — Monsieur, j'ai été indignement trompée ; les personnes que vous avez réunies ici ne me semblent pas propres à la vie religieuse. Du reste, avant de rien commencer, je veux avoir la permission de Monseigneur l'archevêque. »

« Cette déclaration mit Monsieur l'abbé Largentier hors de lui : « On ne baptise pas un enfant, avant sa naissance, me répondit-il, votre idée n'est pas rai-

sonnable, vous allez tout faire manquer. — Alors, Monsieur, je vous quitte ; mettez à la tête de votre Œuvre une de ces demoiselles qui sont ici. Après tout, pourquoi m'avez-vous fait venir si vous n'avez pas confiance en moi ? Je ne vois pas les choses de la même manière ; laissez-moi m'en aller ; je souffre le martyre, je ne suis capable ni physiquement, ni moralement, de soutenir une pareille épreuve... Il me semble qu'il y a déjà longtemps que je suis ici, je vais retourner dans ma famille. »

« Monsieur l'abbé Largentier surpris d'une telle résolution, voulut essayer de me calmer, mais sans y réussir. Nous nous quittâmes très froidement. Cette scène m'avait brisée, je n'en pouvais plus. Mademoiselle Lardin se désolait : « Cela n'ira pas, disait-elle, jamais Mademoiselle Smet ne pourra se faire à une pareille vie. » Après le départ de Monsieur Largentier, elle me proposa un pèlerinage à Notre-Dame des Victoires.

« Chemin faisant, nous parlâmes beaucoup des bonnes œuvres dont je m'étais occupée jusqu'alors. — Pas un mot de la fondation, racontait plus tard la Mère du Sacré-Cœur, on eût dit qu'elle n'y pensait plus. — Nous entrâmes à Notre-Dame des Victoires : on allait donner le salut. Le chant de l'hymne *Omni die dic Mariæ* remit dès le premier moment un peu de paix dans mon cœur, j'éprouvai une grande impression de confiance et de ferveur dans ce pieux sanctuaire. Je sentis que la Sainte Vierge était toute puissante et je voulus m'abandonner entre ses mains. La pensée me vint de commencer ce jour-là même, une neuvaine, demandant à notre divine Mère de mourir le dernier jour, ou d'avoir le courage de surmonter les difficultés qui s'opposaient à la fondation. Mademoiselle Lardin unit ses prières aux miennes

et nous prîmes la résolution de revenir chaque jour faire notre neuvaine dans cette église. »

Et elle voulait partir demain ! Voilà bien l'âme impressionnable d'Eugénie, âme si éminemment courageuse, si virilement surnaturelle. Les tempêtes bouleversent la surface de l'Océan, elles ne troublent pas le calme de ses eaux profondes : tous les souffles qui passent sur l'âme de Mademoiselle Smet émeuvent la mobile sensibilité ; les profondeurs de la foi et de la soumission à la volonté divine ne sont jamais atteintes.

Le lendemain, au moment où elle entendait la sainte messe, le sacristain de Saint-Merry lui remit une lettre de Monsieur Largentier. Il cédait, il autorisait la visite à Monseigneur l'archevêque, et pour la préparer, il donnait rendez-vous à Mademoiselle Smet, à dix heures, chez monsieur le curé de la paroisse. Un peu calmée, elle s'y rendit. Monsieur l'abbé Largentier la prévient que Monsieur Gabriel a parfois l'abord un peu brusque. De fait, il lui demande sans façon : « Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? En voilà des idées ! Retournez vite dans votre diocèse. — C'est bien mon désir, et Monsieur l'abbé Largentier ne l'ignore pas. » A cette réponse qui dévoilait à l'excellent Monsieur Gabriel toute l'amertume de mon cœur, il adoucit aussitôt sa voix et me dit, du ton le plus paternel et le plus affectueux : « Eh bien ! ma pauvre enfant, que voulez-vous de moi ? — Monsieur le curé, je ne crois pas devoir agir sans l'autorisation de Monseigneur l'archevêque, je vous demande d'avoir la bonté de me donner quelques mots pour lui. — C'est cela, attendez. » Monsieur l'abbé Gabriel se mit à écrire et me remit une petite lettre. — « Allez demain, à dix heures, à l'archevêché ; on ne reçoit pas ce jour-là, mais vous direz que c'est de ma part. »

Eugénie se retire reconnaissante, mais toujours angoissée, Paris lui semble affreux ; elle va dans l'après-midi faire sa neuvaine à Notre-Dame des Victoires, demandant toujours de mourir le dernier jour, ou de triompher de ses dégoûts ; elle prie en outre pour que sa démarche près de Monseigneur Sibour réussisse.

Le lendemain, mardi 22 janvier, elle communie comme les jours précédents à Saint-Merry, et demande d'être reçue avec un sourire paternel : si l'archevêque est froid et réservé, elle ne pourra rien dire.

« Nous rentrons rue Saint-Martin, écrit-elle, je fais chercher une voiture et nous voilà en route pour l'archevêché, avec ma cousine. La concierge veut nous empêcher de passer en disant que Monseigneur ne reçoit pas ; je réponds que j'ai une lettre d'introduction, je traverse la cour, je sonne un coup, personne ne répond ; un second coup, même silence ! Enfin, j'agite brusquement la sonnette, et un domestique se présente. « Etes-vous là depuis longtemps, Madame ? Je ne vous ai pas entendue ; Monseigneur ne reçoit pas, il dit son bréviaire. — Tenez, dis-je au domestique, portez-lui cette lettre. » Au bout de quelques instants, Monseigneur me fait répondre qu'il me recevra quand il aura terminé la récitation de son office. C'était bien le moment de répéter plus que jamais, au fond du cœur, l'invocation de toute ma vie : « Providence de Dieu, conduite par le Cœur de Jésus, veillez sur moi. »

« Je sentais parfaitement que l'accueil de Monseigneur allait décider mon sort ; ou il m'approuverait, et, dans ce cas, ma vie serait toute tracée, ou il considérerait mon projet comme impraticable ; et dès lors il ne me resterait plus qu'à rentrer dans ma famille ; de cette visite dépendait l'établissement de

la communauté, ou mon retour à Loos. Aussi quelle émotion remplissait mon âme, pendant que, plongée dans mes réflexions, j'attendais, dans le grand salon, l'heure décisive.

« On me prévient que Monseigneur va me recevoir. Je dis tout bas : Mon Dieu, faites qu'il sourie ! Je m'avance, quelle n'est pas ma joie en voyant le regard paternel de Mgr Sibour fixé sur moi ! Il souriait avec bonté. Je m'incline pour recevoir sa bénédiction, il me présente son anneau à baiser. — « Mademoiselle, de quel diocèse êtes-vous ? — Du diocèse de Cambrai, Monseigneur. — Qu'êtes-vous venue faire ici ? — Monseigneur, je suis venue avec l'intention de fonder, pour le soulagement des âmes du Purgatoire, une Communauté où toutes les œuvres seraient faites dans ce but. » Je racontai alors à Sa Grandeur l'histoire de mon association de prières, comment la pensée du nouvel Institut m'était venue, puis les moyens dont la Providence s'était servie pour m'amener à Paris. Monseigneur écoutait avec intérêt. — « Oui, effectivement, dit-il, l'abbé Gabriel m'a parlé de cela ; mais enfin, Mademoiselle, avez-vous des ressources ? — Monseigneur, pour le moment, elles sont très bornées, mais plus tard, ce sera différent. — Et une maison ? — Non, Monseigneur. — Comment allez-vous faire ? » A cette dernière question, je repris bien vite : « Mais Monseigneur, vous semblerait-il plus extraordinaire que la Providence me fît trouver une maison, alors que toutes les maisons de Paris lui appartiennent, qu'il ne doit me sembler extraordinaire que je me sois rencontrée avec un prêtre que je n'ai jamais vu, et qui a les mêmes intentions que moi ? — Allez, ma fille, me répondit le vénéré prélat, la foi qui transporte les montagnes bâtit aussi les maisons. Dites hautement à la ville de

Paris que vous avez la tête et le cœur de l'archevêque pour votre œuvre, et si vous avez besoin d'appui et de conseil, je suis là. »

« Providence de Dieu, conduite par le Cœur de Jésus, veillez sur moi », et la Providence de Dieu, conduite par le Cœur de Jésus répondait : « Vous avez la tête et le cœur de l'archevêque pour votre Œuvre. » Bien d'autres fois encore elle répondra, cette Providence de Dieu, à Eugénie Smet qui l'invoque, qui la presse, jamais sa parole ne sera plus décisive ; jamais peut-être encore il ne nous sera plus facile de voir que tout entier fondé dans l'intérêt des âmes du Purgatoire, le nouvel Institut reposera tout entier aussi sur la confiance dans la Providence et sur la dévotion au Cœur Sacré de Jésus : pour mieux incarner cette vérité dans les faits, la rendre pour ainsi dire palpable et vivante, Eugénie Smet s'appellera la Mère Marie de la Providence, et Eugénie Lardin, la Mère Marie du Sacré-Cœur.

Encouragée par les étonnantes paroles que nous venons de citer, bénie par Monseigneur Sibour, Eugénie, l'âme débordante de reconnaissance, sort de l'archevêché plus heureuse qu'on ne saurait le dire. Elle court remercier l'abbé Gabriel qui lui a valu cette réception, et lui demande de vouloir bien se charger d'obtenir, par écrit, l'approbation que Monseigneur Sibour doit donner à la nouvelle Communauté. Chose curieuse, Monsieur l'abbé Largentier passe au second plan dès la première heure[1] ;

1. Voici comment l'abbé Largentier avait été amené à penser à fonder une œuvre pour les âmes du Purgatoire : son père et sa mère moururent du choléra, quand il n'avait que douze ans ; depuis lors il pensa toujours aux âmes du Purgatoire : vicaire à St-Germain-l'Auxerrois il fut chargé de la Confrérie des fidèles trépassés ; à Saint-Merry il fut directeur de l'Archiconfrérie de N.-D. du Suffrage ; en 1854, au mois de novembre, atteint du cho-

c'est Eugénie qui fait toutes les démarches, c'est Monsieur l'abbé Gabriel qui la seconde, et Monseigneur Sibour n'a été en rapports qu'avec eux deux lorsqu'il écrit au-dessous du plan qu'on lui a présenté :

« Nous approuvons l'établissement de l'Œuvre ci-dessus dans notre diocèse, nous réservant d'en approuver plus tard les règlements qui seront soumis à notre examen.

† M.-D. AUGUSTE,
Archevêque de Paris. »

Acceptée comme fondatrice par l'archevêque de Paris, Eugénie ne pouvait plus songer à regarder en arrière. Monsieur l'abbé Largentier le comprend et s'en réjouit. Sans attendre, il réunit la petite communauté de la rue Saint-Martin dans la salle des cours et, avec solennité : « Mes chères enfants, dit-il dorénavant Mademoiselle Trigory reprendra sa place parmi vous, et toutes vous obéirez à Mademoiselle Smet, que je place à votre tête. » Un peu embarrassée de sa nouvelle dignité la jeune supérieure répondit : « Je ferai ce qui dépendra de moi pour m'acquitter des devoirs que la Providence m'impose. » Mademoiselle Trigory se met à genoux et, d'un ton de grande humilité : « Ma Mère, dit-elle, je vous promets obéissance. » Ce fut très simple et très beau.

Le moment n'était pas venu de penser au règlement de la communauté, aux modifications qu'on y pouvait faire, il fallait assurer, autant que possible, son exis-

léra, il promit à N.-S. de s'occuper du projet formé depuis longtemps s'il recouvrait la santé. « Depuis un an donc, disait-il à Mademoiselle Lardin, je pense plus que jamais à cette fondation, mais comment se fait-il que ce soit moi, pauvre fils d'un cultivateur qui sois appelé à cette grande œuvre ! » et il pleurait de reconnaissance.

tence, et trouver des bienfaiteurs ou des bienfaitrices qui l'aideraient à vivre. Par l'intermédiaire d'une de ses amies de Roubaix, Eugénie avait entendu parler de la vicomtesse Jurien, dont la très grande fortune était entièrement employée à de bonnes œuvres, elle espérait entrer en rapports avec elle par Madame Guilhem, femme de l'ancien receveur général de Lille ; elle lui avait écrit mais n'avait pas reçu de réponse. Le 25 janvier, deuxième anniversaire de son oblation totale pour les âmes du Purgatoire, pendant son pèlerinage à Notre-Dame des Victoires, elle demande à Marie : « Ma bonne Mère, faites que Madame Guilhem m'écrive que Madame Jurien consent à me recevoir. »

A son retour, rue Saint-Martin, elle trouve un mot de Madame Guilhem : Madame Jurien l'attend le lendemain, entre dix heures et midi ; dans la pensée d'Eugénie cette démarche avait, au point de vue temporel, la même importance que, au point de vue spirituel, celle faite à l'archevêché. Elle ne dormit pas de la nuit.

« Le samedi 26 janvier, raconte-t-elle, je me fis conduire à l'Abbaye-aux-Bois où demeurait Madame Jurien. Je sonne à la porte de son appartement ; une femme de chambre paraît et me répond d'un ton laconique : « Madame est sortie. — Cela m'étonne, repris-je, car Madame Jurien m'a indiqué cette heure et elle m'attend. — Ah ! vous êtes donc cette personne qui devait venir et dont Madame m'a parlé en me disant de lui rappeler son rendez-vous ! Comme elle va être contrariée. Elle est partie, il n'y a qu'un instant. — Je vais attendre son retour. — Ah ! Madame vous perdez bien votre temps ; on sait bien quand madame s'en va, mais on ne sait jamais quand elle rentrera. Elle a appris de plus qu'un de ses oncles était très malade en Bourgogne ; elle doit partir cette

nuit pour se rendre chez lui. » J'avoue qu'en écoutant ces paroles, j'étais bien désappointée. Je dis combien je regrettais de ne point trouver Madame Jurien, tandis que la femme de chambre continuait : « Et Madame avait si bien recommandé de l'avertir ! »

« Je remonte en voiture, le cocher me demande où il doit me conduire. Ne sachant trop ce que je disais, je lui réponds : « « Menez-moi où est le Saint Sacrement. » Le pauvre homme très embarrassé de cette adresse, réitère la question : « Mais je veux aller à l'église ! » — Où y en a-t-il une ? — Cherchez, lui dis-je, car Paris m'était inconnu. Et nous voilà descendant la rue de Sèvres. Le cocher arrête sa voiture devant l'église des Lazaristes. « Tenez, dit-il, ces marches-là me font croire que nous sommes devant une église. » J'entre, je me mets à genoux. J'étais seule au pied du Saint Sacrement ; je priai de tout mon cœur en répétant : « Mon Dieu, que faut-il que je fasse ? » En proie à une vive inquiétude, dans un découragement extrême, je continuai à implorer les lumières d'en haut. Tout à coup quelque chose me dit au cœur : Retourne chez Madame Jurien ! Je résiste d'abord ; cette pensée me semblait absurde, néanmoins elle persévère. Je rassemble toutes mes forces pour dire au cocher : « Reconduisez-moi à l'Abbaye-aux-Bois. » Me voilà encore une fois au premier étage ; je tremblais bien fort. On ouvre. « Comment, c'est vous, s'écrie la femme de chambre, cela tombe bien, Madame vient de rentrer ; je vais aller la prévenir de votre arrivée. » On m'introduit près de Madame Jurien qui était assise tenant entre ses bras une enfant dont elle paraissait s'occuper avec un soin maternel ; c'était une petite orpheline qu'elle avait adoptée.

« A cause de son haut degré de spiritualité, Ma-

dame Jurien était considérée à peu près comme une religieuse, et beaucoup de personnes de sa connaissance lui donnaient même le nom de mère. On m'en avait prévenue. Elle m'accueillit sans cérémonie : « Bonjour, Mademoiselle, asseyez-vous près de moi, sur le canapé, et racontez-moi votre histoire. » J'avoue que la présence de la femme de chambre me gênait beaucoup, mais il fallait bien m'exécuter. Je lui racontai mes projets, le désir que j'avais de fonder une communauté pour les âmes du Purgatoire. Elle écouta attentivement et reprit : « Comment me connaissez-vous ? — J'ai entendu parler de vous, Madame, chez Madame Lepoutre, de Roubaix. — Ah ! oui, j'ai eu quelques rapports d'œuvres avec elle. » Tout en causant Madame Jurien cherchait à endormir sa petite protégée. L'enfant jetait des cris perçants. Madame Jurien chantait, agitait le berceau, et c'est au milieu de cette scène qui me faisait l'effet d'un rêve que je dus lui faire part de mes graves projets. La femme de chambre ne perdait pas un mot de la conversation. Intérieurement je me disais. : Que va-t-il sortir de là ? Et je repris : « On m'a engagée, Madame, à recourir à vous. J'ai prié la Providence à Notre-Dame des Victoires ». A ce mot Notre-Dame des Victoires, et, comme je lui parlais de ma neuvaine, Madame Jurien m'interrompit pour me raconter qu'un jour il lui était venu la pensée, aux pieds de la très Sainte Vierge, de faire placer dans son église une lampe avec cette inscription : « Louanges pour les grâces inconnues. » Nulle lampe n'avait encore été mise à Notre-Dame des Victoires, me dit Madame Jurien.

« Nous étions alors seules dans la chambre ; je me sentais plus à l'aise qu'au début. Après un instant de silence Madame Jurien reprit : « Mon enfant, vous

pouvez compter sur moi. » — Ma bonne mère, repris-je, que dois-je faire ? — Mais, mon enfant vous n'avez pas entendu que Notre-Seigneur m'inspire de vous dire que vous pouvez compter sur moi. » Le ton de Madame Jurien était tellement impératif que je demeurai interdite. Elle réfléchit un instant et poursuivit : « Tenez, je puis bien vous raconter cela. Le jour du premier de l'an je parcourais la rue de Sèvres : arrivée à son extrémité, le souvenir des âmes du Purgatoire traversa tout à coup mon esprit, et je me dis : Aujourd'hui tout le monde reçoit des étrennes il n'y a que les âmes du Purgatoire qui n'en ont pas. Je me trouvais à la porte des Lazaristes. J'entre et je demande deux cents messes pour les pauvres âmes. Je réfléchis aux pieds de Notre-Dame dans la chapelle. J'entends au fond de mon cœur : « Les âmes du Purgatoire, c'est une œuvre, tu le sauras bientôt. » Je me rappelle m'être dit : « Comment, c'est une œuvre ? Ce n'est seulement pas français. » Ces circonstances étaient tout à fait sorties de ma mémoire ; mais depuis que vous me parlez, mon enfant, elles se sont représentées à mon esprit et je viens d'éprouver cette impression : « Voilà l'œuvre dont je t'ai parlé le premier janvier. Ne soyez donc pas étonnée que je vous dise que Notre-Seigneur veut que vous comptiez sur moi. »

« Après cette confidence Madame Jurien que j'appelais déjà, ainsi qu'on l'a vu, ma bonne mère, me demanda mon adresse et me dit qu'elle viendrait me voir. « Mais, on m'a dit que vous partiez ce soir. — Ah ! ce n'est pas bien certain et dépendra d'une dépêche. Du reste, mon enfant, je désire vous faire faire la connaissance d'un saint religieux. Si je ne suis pas libre, je vous écrirai un mot. Là-dessus, je quittai la bonne Madame Jurien, bien émue de tout ce que je

venais d'entendre et le cœur rempli de reconnaissance. J'allai l'épancher aux pieds de Notre-Dame des Victoires, dont la protection avait été marquée dans cette affaire. De là, j'allai informer Monsieur l'abbé Largentier de ce qui s'était passé. »

Le lendemain Eugénie dînait chez Monsieur Largentier avec quelques-unes de ses nouvelles filles : on vient la prévenir qu'une dame la demande rue Saint-Martin ; elle part aussitôt ; c'était Madame Jurien. « Comment, vous êtes sans feu ! » dit-elle, en voyant Eugénie, et son regard étonné faisait le tour du pauvre appartement : « Je ne veux pas vous déranger, poursuit-elle, je viens seulement vous dire que je vous attends demain ; nous irons voir le Révérend Père Aussant. »

Le lundi 28, Madame Jurien l'emmène au parloir des dominicains. Elle demeure seule quelques instants avec le P. Aussant, ancien supérieur, puis la fait introduire : « Voici la demoiselle qui a l'intention de fonder une communauté pour le soulagement des âmes du Purgatoire. » Eugénie raconte de nouveau toute son histoire, ses angoisses, son découragement : c'est la pensée du curé d'Ars qui l'a retenue et empêchée de retourner en arrière. Le P. Aussant dont le regard semblait vouloir atteindre le fond de son âme, l'écoute sans presque prononcer une parole : « Mon enfant, dit-il enfin, je réfléchirai devant Dieu à ce projet. Attendez-vous à beaucoup d'épreuves, de croix et de tribulations. — Mon Père, reprit Madame Jurien, je n'ai pas la même impression que vous, les âmes du Purgatoire sont les avocates des causes désespérées. Je pense, au contraire, qu'après quelques bonnes bourrasques, la communauté s'établira facilement. »

Madame Jurien, on le verra encore mieux dans la

suite, prenait souvent ses désirs pour des inspirations surnaturelles ; très étrange, originale jusqu'à devenir parfois bizarre et incompréhensible, c'était une âme éminemment bonne et profondément surnaturelle. Eugénie, au début, n'était pas peu surprise de l'entendre toujours parler au nom de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge ou de saint Joseph, elle ne savait vraiment que penser et croire. Au milieu d'une course, en pleine rue, elle entendait sa nouvelle protectrice lui dire, comme si elle eût été dans son appartement de l'Abbaye-aux-Bois : « Renoncez-vous vous-même, portez votre croix et suivez-moi. » Toute interdite de cette exhortation à brûle-pourpoint, elle interrogeait : « Ma bonne Mère, que voulez-vous dire par là ? — Mon enfant, vous avez besoin de méditer cette parole, retenez-la. » Et la fille docile s'inclinait reconnaissante. En s'examinant elle trouvait que Madame Jurien avait raison, que, en fait de perfection, la pratique n'était pas en elle à la hauteur de la théorie. Et, sans doute, cela était vrai, comme il était vrai encore que Madame Jurien, plus âgée, plus expérimentée, devait avoir raison dans nombre de cas, et semblait bien avoir été placée par Notre-Seigneur sur le chemin d'Eugénie pour la guider, la protéger elle et sa nouvelle fondation. Il y avait pourtant aussi bien des dangers pour la jeune supérieure si inexpérimentée et pour son œuvre, encore si peu définie, dans l'amitié qui venait de se nouer, et pour passer au travers, sans heurter ni à droite ni à gauche, il fallut un secours tout spécial de la divine Providence conduite par le Cœur de Jésus.

En sortant de chez le P. Aussant, Eugénie devait dîner dans la famille Guilhem ; elle avait besoin de quelque temps pour s'y préparer et voilà qu'elle entend Madame Jurien lui dire : « Mon enfant, Notre-

Seigneur veut que vous m'accompagniez à l'asile Sainte-Anne. — Mais, ma bonne Mère, je dois dîner chez Monsieur Guilhem, c'est impossible, il y va de l'intérêt de mon œuvre. — Mon enfant, je vous le répète, Notre Seigneur veut que vous veniez avec moi, le reste est un détail, et nous allons partir. » Notre-Seigneur le voulant, il faut bien céder ! Chemin faisant, Madame Jurien raconte qu'elle n'est pas allée à l'asile Sainte-Anne depuis huit mois ; elle a voulu ainsi punir la supérieure pour une infidélité à la grâce. On arrive, c'est la supérieure qui reçoit les visiteuses, elle demande à Madame Jurien pourquoi on ne l'a pas vue depuis si longtemps : « Vous en connaissez bien la raison, répond-elle, rentrez en vous-même et vous la trouverez. » Les orphelines sont réunies, Madame Jurien leur adresse quelques mots, puis se tournant vers Eugénie : « Mon enfant, il faut que vous parliez du Purgatoire. » Et le dîner de Monsieur Guilhem ! Il faut pourtant céder. Cela fait, elle croyait être quitte : « Nous allons chanter le *Magnificat*, décide Madame Jurien ; et, immobile, comme en extase, elle écoute les premiers versets. Eugénie lance un appel désespéré vers la Providence, au cinquième verset, Madame Jurien se tournant de son côté lui dit : « Mon enfant, Notre-Seigneur me dit de partir. » Le dîner de Monsieur Guilhem était à six heures ; Eugénie ne fut en retard que d'un quart d'heure.

Elle fut reçue de la manière la plus aimable, comme une enfant de la maison ; on écoute avec une extrême bienveillance tout ce qu'elle désire faire pour les âmes du Purgatoire, et, avant de la laisser partir, Monsieur Guilhem lui dit, avec une bonté presque paternelle : « Mademoiselle, je suis heureux d'ouvrir la liste de vos souscripteurs », et il lui promet trois mille francs

payables en six ans. C'était le cadeau de la très Sainte Vierge pour la clôture de la neuvaine à Notre-Dame des Victoires. Le lendemain, chez le P. Aussant, Madame Jurien promettait deux mille francs pour la première année.

Au soir de ce jour Eugénie écrivait à Madame Smet : « Tu peux être parfaitement tranquille, je ne fais guère un pas seule ; j'ai dîné hier chez Monsieur Guilhem ; il me donne trois mille francs en six ans, cinq cents francs par an. Nous cherchons la maison ; c'est là le grand embarras, mais la bonne Providence me la fera trouver, ce que m'a prédit la vicomtesse Jurien. Jamais, jamais, je n'ai vu une personne semblable sur la terre. Notre-Seigneur l'avait préparée à ma confidence d'une manière admirable, et tu crieras au miracle quand je te dirai tout, ce que je ne puis faire par lettre. Monseigneur Chalandon n'est pas arrivé ; je lui ferai toutes tes commissions. »

Dès que l'évêque de Belley fut à Paris, Eugénie alla le voir chez les religieuses de Saint-Joseph, rue de Monceau. Bien des événements s'étaient écoulés depuis leur première rencontre, six ans passés, au Sacré-Cœur de Lille. «La voilà, cette pauvre enfant», s'écria Monseigneur avec un accent tout paternel, tandis qu'agenouillée elle demandait une bénédiction. Elle raconta longuement sa providentielle et si étrange histoire ; Monseigneur fut très encourageant ; l'archevêque de Paris approuvant il approuvait aussi ; elle pouvait commencer, mais avec prudence ; rien d'extérieur, pas de costume, que rien ne s'ébruite ; de cette façon un insuccès n'aura aucune fâcheuse conséquence ; d'ailleurs, il croit au succès.

Cette visite faite, ces encouragements reçus, Eugénie pensait pouvoir quitter Paris, au lendemain de la prise d'habit de Madame Viernot, vers le 3 février.

Le P. Aussant et Madame Jurien n'étaient pas de cet avis : la future fondation exigeait encore sa présence, et le religieux eut un mot qui sonna durement dans l'âme si aimante et si filiale de Mademoiselle Smet : « Il ne faut plus penser à votre famille. » Toute émue, elle supplia Notre-Dame des Victoires d'incliner sa mère à lui permettre de rester à Paris. Bientôt après, elle recevait une lettre : « Ma pauvre enfant, je ne pense pas que tu aies eu le temps de recueillir des renseignements assez complets pour la fondation ; il vaut donc mieux prolonger ton séjour. » « Pourquoi vous inquiéter, lui dit Madame Jurien, quand elle lui lut cette lettre, au lieu de vous remettre entre les mains de Dieu ? »

Le samedi, 2 février, après avoir entendu la messe de Mgr Chalandon, Eugénie se rendit au carmel de la rue de Messine avec sa sœur, sa cousine, et des amies venues de Lille pour assister à la prise d'habit de Madame Viernot. Celle-ci vêtue d'une élégante robe de moire blanche couverte de volants d'Angleterre, entourée d'amies et de personnes étrangères accourues à la cérémonie, fut particulièrement aimable pour Eugénie ; elle l'entretint avec son ancien abandon et lui promit de prier, derrière ses grilles, pour la réussite de ses projets[1].

Les quinze jours qu'Eugénie venait de passer à Paris n'avaient certes pas été inutiles ; Monseigneur Sibour voulait bien protéger son œuvre, Madame Jurien avait promis de s'y intéresser, Monsieur Gabriel l'aiderait de toute son autorité, et dans le

1. Madame Viernot sortit pour raison de santé, mais suffisamment remise, elle rentrait en 1864 au carmel de Lille, à la fondation duquel elle avait contribué « Morte ou vive, écrivait-elle alors à la Mère Marie de la Providence, je n'en sors plus, c'est l'unique droit de fondatrice, et j'y tiens ».

P. Aussant, elle avait trouvé un guide pour elle-même, un directeur pour son âme ; en outre, elle avait causé longuement avec Monsieur Largentier des Règles et des Constitutions à donner au nouvel Institut. Là était la grande difficulté, on ne s'entendait pas. Monsieur Largentier voulant toujours assurer des ressources, poussé aussi probablement par Mlle Joly, n'abandonnait pas son idée d'enseignement, Eugénie voulait des œuvres gratuites ; Monsieur Largentier, préoccupé des besoins immédiats, se résignait assez facilement à ne donner à ses futures institutrices qu'une formation religieuse assez sommaire, Eugénie voulait au contraire pour ses filles de demain une vie spirituelle très sérieuse et très intense, comme celle qu'elle avait admirée au Sacré-Cœur pendant toute son éducation. Les deux points de vue étaient très opposés, les heurts très fréquents et alors plus que jamais peut-être, Eugénie, si impressionnable, si hésitante, si modeste, eut besoin, pour ne pas céder, d'une grâce toute spéciale de force. Mademoiselle Joly pensait absolument comme Monsieur Largentier ; ses velléités de vie religieuse disparaissaient devant l'idée fixe de faire prévaloir son système d'éducation. Car elle avait un système d'éducation, et elle ne manquait pas d'inviter Emma, la sœur d'Eugénie, à ses cours et de lui expliquer ses méthodes : c'était, pensait-elle, un moyen de les faire connaître à Lille.

Madame Jurien voulut mettre Eugénie en rapports avec les Pères Jésuites, et celle-ci ne demandait pas mieux ; elle avait gardé un si excellent souvenir des Pères de Lille ! A Paris elle est moins heureuse. Venue à la rue de Sèvres, elle demande le Père Lefebvre ; au bout de quelques instants il arrive et, sans même la faire asseoir, l'interroge d'un air glacial sur ce qu'elle veut : « Mon révérend Père, je viens de la part de

Madame Jurien, je pense qu'elle vous a parlé de moi, de mon projet de fonder une Communauté pour les âmes du Purgatoire. — Oui, effectivement, elle m'en a dit quelque chose ; que voulez-vous ? Au fait, je n'ai pas le temps de m'occuper de tout cela. » Le Père salue et se retire. Quelle réception pour la pauvre Eugénie qui avait si présents, dans son âme reconnaissante, les témoignages d'intérêt tout paternel des Pères Bertrand et Renault, de tous les Pères qu'elle avait connus. Heureusement ce n'était pas le dernier mot des Jésuites de la rue de Sèvres ; les rapports se modifièrent, mais la première rencontre avait été rude.

Le 5 février, elle fut reçue par Monseigneur Menjaud, premier aumônier de l'empereur ; évêque de Nancy et de Toul, Monseigneur Menjaud avait jadis donné son approbation à son association de prières en faveur des âmes du Purgatoire ; elle voulait le remercier. Elle se rend aux Tuileries avec sa sœur Emma. Monseigneur est très aimable ; après les premières paroles : « Ah ! vous êtes cette personne qui m'avez écrit. Je me suis dit : Ce qu'elle a dans la tête elle le veut vigoureusement. Vous êtes veuve, Madame ? — Non, Monseigneur, et très heureuse de ne pas l'être. » L'évêque sourit. Mise à l'aise par ce bienveillant accueil, elle expose son intention de fonder une communauté et parle de toutes les approbations reçues. Monseigneur Menjaud écoute, approuve et promet trois cents francs. Eugénie se retire enchantée.

Mademoiselle Smet devait retourner à Loos le 15 ; le 13 au soir, Monsieur l'abbé Largentier réunit rue Saint-Martin la petite communauté et l'informe qu'en partant et jusqu'à son retour Eugénie remet l'autorité aux mains de Mademoiselle Fanny R. qui venait

d'arriver de Lille et avait trente-six ans. Sa vocation datait du mois de décembre. Sa mère avait tout à fait par hasard entendu parler des projets de Mademoiselle Smet ; à peine les eût-elle fait connaître à sa fille que celle-ci sentit que Notre-Seigneur l'appelait là et que la Sainte Vierge lui avait obtenu de faire partie d'une œuvre si chère à son cœur. Le lendemain, dès six heures du matin, elle était à Loos, dans la chambre d'Eugénie qui avait bien voulu la recevoir et lui donner tous les détails désirés ; Monsieur Largentier l'avait acceptée et elle arrivait tenir la place de celle qui partait. Monsieur Gabriel l'avait reçue avec son mélange habituel de brusquerie et d'amabilité, Madame Jurien lui avait remis deux cents francs, la Sainte Vierge lui ayant inspiré de faire ce don.

Eugénie quitta Paris le 15 février, lendemain du mercredi des Cendres, tous ses amis et ses protecteurs, le P. Aussant surtout, lui répétèrent à l'envi de ne pas tarder à revenir travailler à l'œuvre du Seigneur : sa place était rue Saint-Martin. Elle le savait bien, elle en avait trop de preuves évidentes pour douter ; et cependant, elle avait tant souffert, elle entrevoyait tant de souffrances à venir, elle aimait tellement les siens, que le sacrifice lui paraissait encore invraisemblable, sinon impossible. Non pas que dans le fond de l'âme elle hésitât ; coûte que coûte elle voulait faire la volonté de Dieu. Cette disposition pour elle, contenait toutes les autres, et toujours elle y resterait fidèle ; mais forts et doux les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse l'attachaient à Loos et aux siens par des liens trop étroits, pensait-elle, pour être jamais rompus définitivement. « Je ne sais pas me donner, prenez-moi. » , avait-elle dit à Dieu, et Dieu l'avait prise toute vivante. « Comme j'étais heureuse,

écrit-elle, en pensant que j'allais revoir ma famille ; il me semblait en avoir été séparée depuis plusieurs années. Entre Lille et Loos, nous aperçûmes — sa sœur et sa cousine revenaient avec elle — un visage bien connu : c'était ma bonne mère qui, pour nous embrasser plus tôt avait fait trois quarts d'heure de chemin sans s'apercevoir de la longueur de la route. Elle monte près de nous. Comment dépeindre notre joie réciproque ! Hélas ! je me rattachais avec une force incroyable à tous ces liens que je devais bientôt briser pour toujours. Chacun croyait que parmi tant de difficultés j'abandonnerais complètement mon projet de fondation ; aussi j'étais bien embarrassée pour dire à ma mère qu'elle ne me conserverait près d'elle que peu de temps. »

Pendant qu'Eugénie se reposait à Loos des fatigues du séjour à Paris, la même vie de travail et de pauvreté se poursuivait rue Saint-Martin, Madame Jurien continuant son rôle de Providence visible, et Monsieur Largentier essayait par tous les moyens d'assurer l'existence et le développement du jeune Institut. Il tenait la supérieure au courant de toutes ses démarches : il venait d'adjoindre au groupement de Paris les institutrices de la Ferté et de Ligny. Eugénie lui explique qu'elle ne pouvait regarder comme ses filles celles qui n'auraient pas le désir de venir à Paris : il ne s'agissait pas d'être institutrices, mais religieuses d'abord, et puis après, institutrices s'il y a lieu. Madame Jurien l'appuyait dans son dessein de se former elle-même, et de former avant tout ses filles, à la vie religieuse, Monsieur Largentier finissait par dire comme Eugénie, mais il ne sortait pas de son idée : il faut trouver des ressources, et l'on en trouve dans l'enseignement « Il faut avoir l'esprit religieux, écrivait-il le 23 février, c'est évident ; mais l'esprit

religieux ne suffit pas pour être religieuse. Il faut, à moins de ressources certaines, y joindre la fonction d'enseigner... » Le dissentiment devenait chaque jour plus marqué. « Monsieur Largentier, écrivait Eugénie, s'occupait beaucoup trop du temporel et n'attachait pas assez d'importance à l'organisation spirituelle de la communauté. Il n'est donc pas étonnant qu'en présence d'un état de choses si peu en rapport avec les pensées que Dieu me donnait, toutes mes appréhensions me soient revenues de retour à Loos, où je rappelais dans le calme, à ma mémoire, les incidents de mon voyage à Paris. »

Trois semaines après l'arrivée d'Eugénie à Loos, Mademoiselle Estelle Lobert, allait à Paris rejoindre Mademoiselle R. ; elle y arrivait le 5 mars. Aussitôt toutes deux commencèrent à suivre des cours préparatoires à un examen qui devait leur permettre d'enseigner dans les salles d'asile ; cette vie de courses continuelles ne favorisait guère la formation à la vie religieuse.

Le Père Aussant voyait très nettement la difficulté et donnait à celle qui remplaçait Eugénie des conseils excellents : à Mademoiselle Smet et à Monsieur Largentier il appartenait de décider si l'enseignement serait un des moyens à mettre en œuvre pour atteindre le but de la future société : le soulagement des âmes du Purgatoire ; mais d'ici là il lui paraissait impossible d'y admettre aucun membre, quel que fût son mérite dans telle ou telle spécialité, qui mettrait comme condition de son admission qu'elle s'occuperait à l'avenir de cette spécialité. Il écrivait : « Votre but est si je ne me trompe, le soulagement des âmes du Purgatoire, par l'application de tous les mérites que vous pouvez amasser collectivement. Deux grandes voies sont ouvertes : 1° la vie cloîtrée et contemplative,

laquelle se divise en vie purement contemplative et pénitente des Carmélites, Dominicaines ou Franciscaines proprement dites, ou la vie semi-contemplative des Augustines, Visitandines et Ursulines, qui joignent l'enseignement, le soin des hospices et des ouvroirs à la vie cloîtrée ; 2° la vie extérieure et active qui exclut la clôture et s'occupe de toutes les œuvres de miséricorde en général. Si le choix n'est pas déterminé, tâchez qu'il soit fait le plus tôt possible. Je doute que vous puissiez marcher avec les éléments que vous avez enrôlés jusqu'ici, je crains même que vous ne soyez bientôt forcées de vous séparer de l'abbé Largentier. Essayez, par tous les moyens possibles, de rester unis, mais si vous arrivez à reconnaître l'impossibilité de n'avoir sur tous les points que plusieurs cœurs et plusieurs âmes, que la séparation ait lieu le plus tôt que vous pourrez. »

Cette lettre mettait Eugénie en face d'une hypothèse qu'elle n'avait pas encore osé prévoir ; l'abbé Largentier n'avait-il pas été l'instrument choisi par la Providence pour la déterminer à marcher en avant ? Elle fit part au P. Aussant de son trouble. Ce fut Madame Jurien qui répondit, et la réponse est admirable de surnaturel et de foi :

Ma chère Fille,

« Pas de peur pour l'avenir ! C'est le démon qui invente cela. Dieu est lumière et force, Il doit suffire comme espérance à toute âme qui a foi en Lui ! Voilà votre lumière et celle de celles qui marcheront à votre suite, ma fille ; l'obéissance, voilà votre guide sûr, votre phare, votre voie. Entendez bien cela une fois, et vous cesserez de demander des preuves à Dieu qui les multiplie en vain, pour former et affermir votre foi sans y parvenir, parce que l'âme sent trop bien

que les preuves peuvent la tromper quelquefois, tandis que l'obéissance ne la trompera jamais. Voilà, ma fille, ce qui me vient pour vous aujourd'hui... dites : « Je veux ce que vous voulez, quoi que ce soit que vous vouliez de moi et pour moi, ô Jésus. »

Madame Jurien ne faisait qu'insister sur une direction du P. Aussant. Celui-ci estimait — et personne ne pourrait trouver qu'il avait tort — que Mademoiselle Smet avait assez posé de conditions à la Providence divine : « Je vous interdis à l'avenir, même la demande de la plus petite preuve, quel que soit le résultat que vous deviez obtenir. Vous avez été jusqu'ici une enfant gâtée et partant volontaire ; aujourd'hui vous devez être une fiancée qui comprend et applique déjà l'abnégation et le dévouement pour devenir une vraie épouse du bon Maître. » Sans doute, et voilà bien la règle générale, mais la voie de la Mère Marie de la Providence était si particulière qu'il lui fut bien impossible de se résigner à marcher dans le sentier battu ; dans quelques jours nous verrons d'ailleurs le P. Aussant lui-même, l'engager à manquer complètement à la direction d'aujourd'hui ; et dans une occasion qui devait compter dans la vie des religieuses auxiliatrices du Purgatoire ! *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus*[1] !

Le P. Aussant, comme Madame Jurien, comme l'abbé Largentier, insistait toujours sur la nécessité où se trouvait Eugénie de quitter Loos définitivement, et de revenir rue Saint-Martin. L'enfant gâtée de la Providence aurait souhaité une preuve de la volonté divine, et peut-être avait-elle déterminé cette preuve : l'acquisition d'une maison. Il est bien certain que la

1. *Rom.* XI, 33.

jeune communauté ne pouvait ni vivre ni se développer dans les cinq pièces que lui cédait Mademoiselle Joly ; mais le P. Aussant trouvait que nos exigences ne font qu'embrouiller les œuvres de Dieu et « qu'il lui faut une fameuse dose de patience pour nous supporter sous ce rapport, comme sous tant d'autres. Dieu vous demandera, écrivait-il à Eugénie, toujours dans la même lettre, suivant toutes les probabilités, de venir à Paris, sans que vous sachiez où reposer la tête, sans que vous puissiez par conséquent couvrir votre folie même aux yeux de vos amis les plus dévoués... Quittez donc tout, même ces pauvres, ces bonnes œuvres, ces parents et tout cela qui n'est pas Dieu ou Dieu seul ; désormais c'est Dieu seul que vous devez aimer et servir.

« Tout vôtre en ce bon Maître,

P. L. AUSSANT. *des Frères Pr.* »

Eugénie avait lu cette lettre aux pieds de Notre-Dame de la Providence : les écailles lui tombèrent des yeux, un nouveau monde sembla lui apparaître : oui, c'était la vérité, il fallait, passant par-dessus les angoisses, marchant sur son cœur, retourner au plus vite à Paris, et elle s'occupa sérieusement de placer en mains sûres les œuvres qu'elle avait si longtemps dirigées, qu'elle avait créées, et qui lui étaient si chères. La lutte, menée virilement, n'en fut pas moins terrible ; sa frêle santé, sous de si rudes assauts fléchit, mais les encouragements héroïques venus de Paris, maintenaient l'âme en face et à la hauteur du terrible et surnaturel devoir. Le 7 mars Madame Jurien écrivait :

MA CHÈRE ENFANT,

« L'état où vous êtes est bon, très bon. Je ne vous en souhaite pas un autre parce que vous pourriez

tomber ; tandis qu'étant par terre, et face contre terre, par l'état de misère où vous êtes, vous n'avez rien à craindre. C'est en haut qu'il faut craindre de se sentir planer ; mais en bas et si bas qu'on puisse être, il n'y a qu'à louer Dieu de la grâce qu'il nous fait de nous tenir par cette posture hors de tout vertige et de toute tentation contraire à l'humilité. Vous n'avez rien à faire en ce moment concernant l'œuvre. Pourquoi donc Dieu vous donnerait-il sa grâce pour agir ? Allons donc, chère fille, bénissons Dieu l'une et l'autre de ce qu'il vous tient si bas, si petite, si incapable d'aucun acte *sensible d'amour pour lui*, parce qu'alors sa grâce venant à couler en vous, les effets n'en pourront être attribués par vous et par autrui qu'à *l'Auteur de tout bien* ; autrement nous perdrions notre temps et notre peine, et nos efforts pour le bien ne seraient couronnés d'aucun succès glorieux à Dieu notre Maître, notre amour, notre *Tout.* »

Eugénie, accompagnée de sa plus jeune sœur, et d'une orpheline élevée au Bon-Pasteur, qui brûlait de la suivre comme sœur coadjutrice, quitta Loos le 25 mars ; comme Marie, elle disait à Dieu : *Fiat mihi secundum verbum tuum*[1]. L'arrivée fut pénible, sa remplaçante l'attendait à la gare : « Ma Mère, vous avez bien fait de revenir ; le désordre le plus complet règne rue Saint-Martin. » Les difficultés étaient sans doute très grandes, mais très grandes aussi les bizarreries du caractère de celle qui, pendant un mois et demi, avait conduit la petite communauté. Monsieur Gabriel ne l'aborda pas autrement : « Il était bien temps que vous revinssiez, rien ne marche, tout va de travers. » Une de ses premières visites fut pour le docteur Montargis qui, pendant son

1. Luc, I, 38.

absence, avait prodigué à ses filles les soins les plus dévoués. Les sentiments très élevés et très pieux du docteur, ses manières pleines de bonté et de respect, ouvrirent le cœur d'Eugénie qui lui raconta l'histoire de son œuvre, et aussi mit à nu les souffrances de sa pauvre âme séparée des siens : « Vous avez fait beaucoup, lui dit Monsieur Montargis, mais il y a encore le câble à briser. C'est une œuvre superbe que vous entreprenez, vous aurez la grâce de la mener à bonne fin. Dieu vous soutiendra. » Puis, il ajouta avec bonté : « La grande question, c'est que vos pauvres enfants n'ont pas à manger, faites cuire un bœuf et mettez-les autour. »

Pour faire cuire un bœuf, il faut d'abord l'acheter, et l'argent manquait rue Saint-Martin. Une marchande de perles avait bien proposé du travail, et, après quelques hésitations, Monsieur Largentier avait accepté, mais les plus adroites n'arrivaient guère à gagner plus d'un franc cinquante par jour. Avec grande foi et filial amour on s'était confié à saint Joseph ; une statue achetée boulevard Montparnasse et apportée rue Saint-Martin, avait été placée dans l'appartement et entourée de fleurs ; pendant le mois de mars la petite communauté se groupait autour d'elle. Cette statue, appelée par la Mère Marie de la Providence, le saint Joseph de la fondation, est dans l'escalier de l'ancien noviciat, rue de la Barouillère ; sur le mur qui la supporte on lit : *Ite ad Joseph.* Saint Joseph, plus d'une fois, voulut agir en père ; un jour, après l'avoir bien prié, Eugénie allait voir Madame Jurien ; elle fut reçue très affectueusement. Dans la chambre se trouvait une statue de saint Joseph ; avant de congédier sa visiteuse Madame Jurien s'agenouille quelques instants, puis se relève en disant : « Ah ! j'oubliais que saint Joseph veut que

je vous donne deux cents francs. » L'aumône arrivait bien à propos : « La sainte pauvreté que nous avions voulu pour mère nous éprouvait vivement, continue le récit, sans parler de l'exiguité de l'appartement, qui constituait une mortification de tous les instants, le prix de l'eau, quelque modique qu'il fût, devenait une dépense avec laquelle il nous fallait compter. On dut donc mesurer à chacune la quantité dont elle pourrait disposer, ce à quoi toutes se soumirent généreusement. » Eugénie Lardin écrit que Mademoiselle Lobert fut si stupéfaite de tout ce qu'elle vit à son arrivée, le 5 mars, qu'elle resta huit jours sans parler.

La principale souffrance venait de l'appartement, beaucoup trop petit. Depuis longtemps Eugénie songeait à le quitter ; et le P. Aussant comme Madame Jurien avaient dû modérer son impatience ; ils reconnaissaient pourtant la nécessité d'un changement à bref délai, et Madame Jurien avait même pensé à une maison située rue Denfert ; elle avait abandonné cette idée, la maison n'étant pas très saine et devant coûter fort cher. Mademoiselle Joly cherchait à développer son institution et il était clair qu'une heure viendrait où Eugénie et ses filles seraient priées de chercher ailleurs où abriter la communauté. Au début d'avril le P. Aussant dit à la supérieure : « Puisque vous avez tant de confiance dans la Providence, priez-la de vous conduire où elle veut ; puis, parcourez la rue de Sèvres, la rue de Vaugirard et la rue du Cherche-Midi, mais ne prenez pas la peine de lire les écriteaux, car ce sera dans une des rues transversales que vous trouverez la maison qui vous est destinée. Marchez donc résolûment, et lorsque vous sentirez au fond du cœur quelque chose qui vous dira : Tournez, vous tournerez. »

Ce n'est pas le moment de chercher si cette direction

d'avril est tout à fait conforme à celle donnée en mars, nous n'avons pas à juger le P. Aussant ; ces paroles étaient trop conformes au sentiment d'Eugénie pour qu'elle hésitât. « Confiante dans la grâce de l'obéissance, écrit-elle, je m'acheminai sous la conduite d'une de nous qui connaissait très bien Paris dans la direction indiquée. Je parcourus la rue du Cherche-Midi sans ressentir aucun mouvement intérieur, jusqu'au moment où nous arrivâmes au coin de la rue de la Barouillère. Là, j'eus l'impression de tourner, et, arrivées devant le numéro 16, nous vîmes un écriteau qui portait : *Maison à vendre ou à louer.* Mon émotion fut très grande et d'autant plus qu'intérieurement cette pensée : « Tu iras ici ou tu n'iras nulle part », m'envahit aussitôt.

« La concierge nous offrit de visiter les appartements inhabités ; elle ouvrit les persiennes et nous vîmes toute la maison. Ce n'était que le côté gauche de notre local actuel. Il y avait au rez-de-chaussée : salon, salle à manger, antichambre et cuisine ; au premier, deux grandes pièces et une chambre de moins grandes dimensions ; au second, le billard et plusieurs petites chambres de domestiques. La concierge me demanda : « Madame a-t-elle des chevaux et veut-elle visiter l'écurie ? » J'acceptai, et nous vîmes aussi la remise où se trouvait une voiture découverte à vendre.

« La prévoyante concierge nous fit ses offres de service, se proposant pour faire la cuisine et son mari pour servir à table. » Le propriétaire, Monsieur d'Assonvillers était en Normandie, la partie de l'hôtel, à droite, était habitée par Madame la comtesse de Nugent ; le prix du loyer était de quatre mille francs. Monsieur Delahaye, notaire de Monsieur d'Assonvillers ne parut pas autrement pressé de



LE N° 16, RUE DE LA BAROUILLÈRE, EN 1856—(vue prise du côté du Jardin).

G. Beauchesne, Édit. *G. Deberque.Imp., Paris.*

conclure l'affaire, il demanda pourtant l'adresse d'Eugénie.

La Mère Marie de la Providence ne revenait jamais sans émotion sur cette journée qui devait être si féconde pour son œuvre ; elle avait trouvé la maison-mère, elle l'avait trouvée non loin des Pères Jésuites de la rue de Sèvres ; c'était, avec l'abri assuré, une providentielle facilité pour connaître et vivre la règle qu'elle devait bientôt adopter.

Madame Jurien ne trouva pas l'immeuble de la rue de la Barouillière approprié aux besoins d'une communauté, elle proposa d'en visiter un autre rue de Vaugirard ; Eugénie accepta, mais jamais elle ne put admettre intérieurement l'idée qu'elle s'installerait ailleurs qu'au 16 de la rue de la Barouillère.

Quelques jours après lui avoir indiqué d'une façon si extraordinaire et avec une délicatesse si paternelle la maison qui devait être le berceau de sa congrégation, Dieu donnait définitivement à Eugénie Smet cette Eugénie Lardin qu'elle connaissait depuis trois mois à peine, et qu'elle aimait déjà avec toute son âme. Eugénie Lardin s'ouvrit de ses desseins d'abord à sa mère : celle-ci, le cœur brisé, consentit ; Monsieur Lardin fut inflexible. Deux lettres d'Eugénie, très fermes, mais aussi très filiales et toutes débordantes de tendresse, ne purent l'émouvoir. Il était à Lille depuis le début de l'année ; des spéculations malheureuses, qui avaient détruit sa fortune, mais laissé son honneur intact, l'avaient aigri ; il aimait Eugénie, il en était fier, il ne voulait pas la sacrifier à un Dieu auquel il croyait, mais sans l'aimer assez pour se soumettre à ses commandements.

« Mon père, écrivait Eugénie le 19 mars, je dois être religieuse ; Dieu rend chaque jour cette conviction plus profonde dans mon esprit, mais je ne puis

soutenir la pensée qu'en me voyant partir tu m'accuseras d'ingratitude, que ce sera un regard plein de reproche et non un regard plein de bénédiction que tu laisseras pour adieu à ton enfant. Lorsque Dieu veut une âme, il la sépare lentement du monde, d'une manière qu'on ne peut comprendre lorsqu'on ne l'a pas éprouvé ; il me serait impossible d'y vivre désormais.

« Mon père, si quelque noble parti demandait ta fille, tu ne la refuserais point, eh bien, c'est le roi du ciel qui te la demande pour ses pauvres et pour ses âmes abandonnées. Penses-tu que je doive cesser de t'aimer parce que je serai religieuse ?

« Mon père, ton enfant te supplie. Dis-lui de ta voix aimée d'aller où Dieu l'appelle. Ah ! je sais que tu souffres, cette pensée me brise le cœur, mais je sais aussi que cette vie est courte et qu'il en est une autre où Dieu paie au centuple les sacrifices. »

Monsieur Lardin répondit par une opposition formelle : ce refus brisa le cœur de sa fille ; elle, si sage, si mesurée dans ses paroles, a bien osé dire qu'alors « il lui sembla qu'il ne lui restait plus qu'à crier comme une bête sauvage. » Elle écrivait de nouveau le 26 :

« Autrefois tu ne voyais pas mon écriture sans une impression de joie ; et je sens qu'aujourd'hui ta main tremble en ouvrant cette lettre. — Tu sais, mon père, que jamais je ne t'ai désobéi. Que dis-je ? j'allais au-devant de ce que tu pouvais désirer, j'étudiais tes goûts et tes pensées pour m'y conformer, même dans les choses insignifiantes, mais pourquoi rappeler tout cela ? il n'y avait pas de sacrifice, c'était ma plus grande joie. Pour que je te résiste aujourd'hui, il faut que ma conviction soit bien profonde : elle est si profonde qu'elle ne peut s'éteindre qu'avec ma vie. Je pensais au chagrin que tu aurais en me quittant,

mais il ne m'est pas venu une fois, une seule fois à la pensée, que tu me refuserais ta bénédiction...

« C'est à ton cœur que je m'adresse, je ne puis revenir, on ne brise pas les engagements pris avec Dieu : c'est là la pensée de ma vie depuis ma première communion. Chaque fois que l'amour du monde m'en a détournée, j'y ai été ramenée par le remords. Oh ! je puis bien dire que la pensée de ton salut m'a gardée ! Mais hélas ! mon Dieu, qu'ai-je fait pour mériter une telle joie !.. Ah ! si j'eusse été plus fidèle, vous auriez ouvert ses yeux à la vraie lumière ! »

Pauvre Eugénie Lardin, vénérée Mère du Sacré-Cœur, elle ne devait pas, sur la terre, goûter une telle joie ! Il fallut vingt années de souffrances et de mérites, il fallut sa mort pour obtenir la conversion de son père bien-aimé ; mais elle l'obtint, et, dans l'éternité, son âme filiale et bienheureuse dut en tressaillir d'allégresse. En 1856, rien ne vint adoucir l'amertume du refus. Le 14 avril, après avoir conduit à la gare, sa mère et sa sœur qui partaient pour le midi, Eugénie, restée seule, venait à onze heures du soir sonner au 22 de la rue Saint-Martin. Eugénie Smet l'attendait assise devant une petite table à ouvrage ; la première emplette qu'elle se fût permise. Mademoiselle Lardin, qui pour sa vocation avait passé par le fer et le feu, à peine entrée se jeta à genoux : « Me voilà votre fille, vous êtes ma mère, et vous répondez de moi. » Ce n'étaient pas là de vaines paroles et, jaillies du cœur de la première fille, elles pénétraient bien avant dans le cœur de la mère. La Mère du Sacré-Cœur garda toujours l'attitude la plus humble à l'égard de la Mère Marie de la Providence, elle était sa fille ; mais une fille vaillante, sur laquelle la mère pouvait s'appuyer, et qui lui apportait le concours le plus intelligent et le plus dévoué.

De son côté, et pour la première fois pleinement, la Mère Marie de la Providence sentit battre dans tout son être le sentiment de sa maternité spirituelle : elle en jouissait et elle en avait peur ; l'onction de la grâce devait en adoucir les inévitables souffrances et donner aux joies la profondeur et la sécurité des choses infinies.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA RUPTURE

Mai-Juin 1856

Née le 31 janvier 1827, à Saint-Rambert en Bugey, Mademoiselle Lardin, avait un peu plus de vingt-neuf ans, quand, le 14 avril 1856, elle commençait à partager, rue Saint-Martin, la vie de la naissante communauté. Son apparence frêle et délicate, sa taille qui atteignait à peine la moyenne, ses cheveux foncés, son teint brun et pâle, ses yeux noirs expressifs et qui révélaient dans un regard profond le travail d'une pensée sérieuse, ses traits trop accentués, tout, jusqu'à sa toilette simple et de couleur sombre, semblait l'opposer à Mademoiselle Smet. Celle-ci était très grande et d'une mise plutôt élégante ; elle avait le front large et élevé, les cheveux châtains, les yeux bleus, le teint clair et d'une fraîcheur remarquable ; ses traits fins et gracieux étaient éclairés par un regard où passait l'âme toute entière ; la profondeur et la limpidité y rayonnaient, jointes parfois à une candeur enfantine qui lui donnait un charme indéfinissable ! Aucun crayon, aucun pinceau ne put jamais rendre une physionomie si expressive et si mobile. Les âmes n'étaient pas moins diverses. Mûrie

par l'adversité, obligée à la lutte dès son adolescence, faite d'ailleurs pour imposer sa volonté, — même dans les jeux d'enfant elle commandait à ses jeunes cousins qui s'indignaient parfois d'obéir à une fille, mais qui obéissaient, — d'une droiture et d'une simplicité admirables, d'un caractère facilement impérieux, s'il n'eût été adouci par la vertu, intelligence très solide, aux connaissances très étendues, apôtre par vocation et qui, même par goût, n'eût rien trouvé de plus doux que de faire pénétrer dans les âmes la vérité et la lumière, Eugénie Lardin, dès la première heure, sans doute, — certainement, dès sa première communion, — est conquise par Dieu et par les âmes du Purgatoire : elle promet ce jour-là d'être religieuse et de réciter chaque jour un *De profundis* ; l'âme souffrante la plus abandonnée est son âme, elle veut la délivrer, comme plus tard, devenue institutrice, elle veut sauver ses élèves ; rien ne lui coûtera pour cela, ni pour se faire sainte elle-même : elle vit d'abnégation et de dévouement, elle vit d'humilité. Pour une intelligence comme la sienne, cela ne va pas sans mérite.

« Je me suis dit : l'enseignement de l'Église est tel, je m'y soumets par esprit d'obéissance et d'humilité, et lorsque j'aurai pratiqué cette soumission pendant quelque temps, j'étudierai la question ; si je comprends, tant mieux, sinon je n'en serai pas moins soumise ». Profondément sensible et aimante, elle écrit : « Nos séjours à Vély — maison de campagne près de Saint-Rambert — m'ont laissé une profonde empreinte... Ce cher Vély, j'y ai senti mûrir mon âme. Pour notre nature les choses matérielles se mêlent si bien aux spirituelles, que mes souvenirs religieux sont restés tout imprégnés de l'odeur des sapins, comme des tendresses de mon

père et de ma mère, image pour moi des sollicitudes de Dieu pour les âmes. »

On voit, sans insister davantage, quel secours la divine Providence avait préparé à Eugénie Smet, et quelle grâce elle lui faisait en introduisant rue Saint-Martin, le 14 avril, Eugénie Lardin.

Avec Monsieur Largentier et avec Mademoiselle Joly, les difficultés ne faisaient que s'aggraver : désormais les idées du premier semblaient fixées, il voulait qu'on embrassât à la fois tous les genres de bonnes œuvres : l'enseignement bien entendu, le soin des malades riches et pauvres ; un noviciat lui paraissait inutile et il avait décidé que l'on prendrait un costume religieux. Sur tous ces points Eugénie ne pensait pas comme lui, et elle ne pouvait sacrifier sa manière de voir. Mademoiselle Joly laissait comprendre combien tous ces débats et toutes ces indécisions sur l'enseignement lui étaient désagréables ; ses cours avant tout ; à certains signes, on devinait qu'une rupture était imminente. Un jour la petite Communauté trouva fermée la porte qui mettait en communication l'appartement qu'elle occupait avec celui de Mlle Joly.

Les journées se passaient rue Saint-Martin dans un travail laborieux et monotone qui ne laissait aucune relâche. Tandis qu'Eugénie tâchait d'organiser la vie du nouvel Institut, ses filles enfilaient des perles du matin au soir. Le silence était religieusement gardé, il était entrecoupé de pieuses lectures. A certaines heures réglées, on récitait en commun l'office des morts et le petit office de l'Immaculée-Conception. Mais il était bien difficile d'obtenir l'unité et dans les pratiques de la vie ordinaire et dans les sentiments. Les unes, comme Eugénie Lardin, auraient volontiers pris leur repas debout pour faire plus vite et plus vite se remettre au travail ; d'autres, tendaient à mettre

dans les exercices, une exactitude toute claustrale. Mademoiselle Trigory, qui regrettait toujours sa vie de trappistine, ne manquait pas de souffler la lumière au premier son du coucher, sans chercher à savoir si l'une ou l'autre n'avait pas alors les deux pieds dans l'eau ; les unes ne voulaient que des œuvres de charité, les autres n'admettaient que l'enseignement ; un jour viendrait où il n'y aurait qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une âme, mais ce jour n'était pas venu, et en l'attendant, il y avait bien des occasions de souffrir.

La pauvreté était extrême ; la cuisinière, Célinie Beauvois, la future sœur Sainte-Marthe, quand le nombre des convives augmentait, ajoutait de l'eau au bouillon, et tout le monde pouvait dîner. Le docteur Montargis lui demanda un jour si elle mettait des œufs dans ses plats de riz — « Oh ! oui, monsieur, certainement. — Et combien ? — J'en mets un pour quatorze ! » On prenait tous les moyens pour se procurer les provisions à meilleur marché. Mademoiselle Lobert, mère Marie de Saint-Augustin, l'économe, se rendait chaque jour au marché des Innocents, sur le tard, et achetait pour la Communauté les rebuts dont personne n'avait voulu. Pour mieux se perdre dans la foule, elle laissait son chapeau et prenait un bonnet.

Parfois la pauvre Eugénie succombait sous l'épreuve et regardait du côté de Loos. Dans leurs petites maisons, à cinq francs de loyer par mois, les pauvres familles qu'elle secourait jadis étaient mieux partagées qu'elle et ses filles ; elles avaient au moins de l'eau et de l'air et elles n'entendaient pas toute la journée les pianos du cours Joly. Une idée lui venait parfois : retourner à Lille, faire un nouvel appel plus pressant à ses amies et aux siens, chercher les secours

nécessaires. Un jour, à Saint-Merry, elle exposait filialement ses peines à Notre-Seigneur ; elle entendit comme un reproche au fond de son cœur : « A chaque jour suffit son mal. Pourquoi t'inquiéter ? Si tu calcules ainsi, l'œuvre sera bientôt perdue. » Dans son âme, le calme se fait tout à coup et la confiance rayonne, elle court remercier la Sainte Vierge et lui demande de lui envoyer le jour même une aumône de cent francs.

Elle rentrait rue Saint-Martin, quand Célinie Beauvois s'approche : « Ma Mère, il n'y a plus rien dans la bourse, j'ai pris le dernier sou pour aller au marché. — Il faut avoir confiance dans la Providence. » Eugénie achevait à peine, la concierge lui apporte une lettre qu'elle avait oublié de lui remettre. Le timbre de la poste, l'écriture, ne lui disent rien, elle l'ouvre, elle retire un billet de cent francs, enveloppé dans une feuille de papier blanc. Sans prendre le temps d'ôter son châle, elle se jette à genoux : « Mon Dieu, je vous le promets, je ne douterai plus. » Le P. Aussant et Madame Jurien, frappés de cette maternelle prévenance, conseillèrent à Eugénie de ne pas révéler à sa famille ses détresses morales et ses difficultés matérielles.

Elles étaient pourtant poignantes ; à la pauvreté, la maladie allait s'ajouter : dans les derniers jours d'avril, Célinie Beauvois, ayant fermé la fenêtre de la chambre où elle repassait, se trouve mal et perd connaissance. Eugénie, rentrant de la messe, trouve une de ses compagnes qui l'inondait d'eau froide ; on était allé chercher Monsieur Montargis. La pauvre fille ne revenait pas à elle ; enfin le docteur arrive et la remet sur pied en quelques instants. Mais il est frappé du mauvais état général des santés ; Mademoiselle Lobert donne de véritables inquiétudes ; à

toutes il prodigue ses soins. « Vous êtes mal ici, vous manquez d'air et de lumière, dit-il à Eugénie, si une fièvre typhoïde se déclare, il ne faut pas hésiter à envoyer la malade à l'Hôtel-Dieu. » A ces paroles le cœur maternel se brise : « Je me promis bien, au contraire, disait plus tard la mère Marie de la Providence, que jamais mes filles n'iraient à l'hospice, à moins que je ne dusse y aller moi-même. » Monsieur Montargis révéla les détresses de la petite communauté à Madame Gargan, directrice d'une grande maison de commerce, rue Saint-Honoré. Elle arriva bientôt rue Saint-Martin, portant du vin et des confitures pour les malades ; jusqu'à sa mort elle se montra pleine des plus délicates prévenances pour les Auxiliatrices du Purgatoire.

Les plus rudes souffrances n'étaient pas là ; les difficultés avec Monsieur Largentier devenaient plus aiguës, et la situation vraiment intolérable. Mademoiselle Smet avait cru devoir ne pas le prendre pour confesseur ; elle s'adressait au P. Aussant. L'abbé en souffrait ; Madame Jurien, mise au courant, fut très catégorique. Eugénie devait garder en cette matière délicate la plus complète liberté, et la laisser à ses filles, jusqu'au jour où, constituées en communauté, elles auraient un confesseur désigné par l'autorité ecclésiastique. Monsieur Largentier ne se montrait presque plus rue Saint-Martin, il n'y passait que le soir, fort tard, demander des nouvelles des malades. Monsieur Gabriel était absent, Mademoiselle Smet ne voulait prendre aucune détermination avant son retour ; c'était aussi l'avis du P. Aussant, qui prévoyait une séparation prochaine. Toutefois il voulait qu'on agît avec beaucoup de prudence ; rien ne devait être résolu sans le conseil autorisé de Monsieur le curé de Saint-Merry.

La veille de l'Ascension, il était de retour ; Eugénie alla le trouver ; on lui avait recommandé d'être très nette, elle le fut. En face de la mésintelligence constante et toujours plus accentuée qui rendait si pénibles tous les rapports avec Monsieur Largentier, elle ne voyait d'autre parti à prendre que de retourner à Lille, et de le laisser fonder une communauté selon ses vues personnelles. Monsieur Gabriel, très paternellement, fit comprendre que Monsieur Largentier était froissé de voir la supérieure de la communauté ne pas s'adresser à lui ; très doucement, très humblement, mais avec la plus grande fermeté Eugénie revendiqua sur cette matière une liberté absolue. Monsieur Gabriel approuva, il demanda seulement de suspendre toute décision ; il voulait prêcher d'abord lui-même une retraite à la communauté. Les instructions furent données dans la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Merry. Pendant huit jours, deux à deux, Mademoiselle Smet, Mademoiselle Lardin et leurs compagnes défilèrent, les unes plutôt élégantes, les autres très simples, sans souci du qu'en dira-t-on, au milieu du brouhaha de la rue Saint-Martin, tout absorbées dans les pieuses pensées de la retraite.

Monsieur le curé de Saint-Merry, né à Revel, Haute-Garonne, le 20 juillet 1796, et ordonné prêtre le 27 mai 1820, était un apôtre d'un dévouement admirable et un orateur d'un vrai mérite. De 1841 à 1847, il avait prêché avec succès dans la plupart des églises de Paris : à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, devant la reine Amélie, à Saint-Germain l'Auxerrois, à Saint-Louis d'Antin. Mêlé au peuple dès son enfance, habitué dès ses premières années d'apostolat à traiter avec les marins, les pêcheurs et les ouvriers du port de Cette, il n'eut pas peur d'affronter les discussions

populaires des clubs de 1848, de parler de Jésus-Christ à des hommes qui, aux Tuileries, « avaient jeté par la fenêtre le fauteuil royal et porté triomphalement à Saint-Roch, l'image crucifiée du Charpentier divin. » Un jour, parlant au club de Chaillot à ses paroissiens, il terminait ainsi sa harangue, où quelques généreuses illusions se mêlaient aux accents de feu du dévouement le plus vrai et le plus apostolique : « Je ne veux pas être plus libre que vous parce que je suis prêtre, mais je ne veux pas que vous le soyez plus que moi parce que vous ne l'êtes pas. Je suis à vous, mes amis, tout entier à vous, ainsi que les prêtres de cette paroisse. Ma pensée est leur pensée, mes sentiments sont leurs sentiments. Oui, tout ce que j'ai est à vous ; tant que j'aurai, vous aurez aussi ; et s'il m'arrivait un jour de n'avoir plus rien, j'irais vous demander à vous-mêmes, et si vous n'aviez pas, eh bien ! nous irions ensemble à l'hôpital. » A ces mots une émotion indescriptible soulève l'assemblée, on entoure l'orateur, on l'acclame, on se dispute ses mains, on le ramène chez lui en triomphe. L'archevêque de Paris voulut faire de l abbé Gabriel un candidat à l'Assemblée nationale, mais l'ardent curé ayant soumis à son premier pasteur, la liste d'abus de tous genres contre lesquels il voulait protester, l'archevêque comprit qu'une si audacieuse franchise, même très éloquente, ne pouvait conduire à un succès, et il n'insista pas. Nommé par Monseigneur Sibour curé de Saint-Merry en 1851, il fut un curé missionnaire ; il prêchait à peu près tous les dimanches. Il fallait le voir en aube, l'étole croisée sur la poitrine, debout près de la balustrade du chœur, ou en chaire, avec sa physionomie vraiment sacerdotale, rayonnante d'intelligence, de droiture, de candeur et d'allégresse, pasteur et père, distribuant largement et à

tous, avec son grand cœur, les enseignements et le pain de la foi ; quand parfois son originalité brusque avait froissé, un mot de tendresse, un regard de bonté avaient bientôt calmé les âmes.

Ce qu'il était depuis trente ans et plus, l'abbé Gabriel le fut pendant la retraite de mai 1856 ; prêtre apôtre, original, loyal, franc, bon. « La vie religieuse, dit-il, dès le premier jour, n'est que la vie chrétienne perfectionnée : Il faut commencer par être chrétienne, pour être ensuite religieuse... Dans ces pieux exercices de la retraite, vous n'aurez donc qu'un seul but : celui d'examiner si vous avez l'esprit d'immolation, de renoncement, d'abnégation. Il n'est pas nécessaire d'être religieuse, mais il est nécessaire pour être sauvée d'être chrétienne, et vous ne serez chrétienne qu'à la condition d'avoir l'esprit de Jésus-Christ. Que chacune, durant ces jours de recueillement, examine son âme devant Dieu, afin de reconnaître si elle est bien où Dieu la veut, si elle est dans sa vocation, de manière qu'à la fin de la retraite l'œuvre soit fondée ou démolie. »

Immolation, renoncement, abnégation, Monsieur Gabriel non seulement prêcha ces premiers et grands moyens de perfection, il les fit pratiquer. Il savait qu'une des retraitantes, qui n'avait ni une volonté ni une constance à la hauteur de son esprit entretenait des griefs contre Mademoiselle Smet et l'accusait près de Monsieur Largentier ; Monsieur Gabriel les fit venir toutes les deux ; il fallut s'expliquer en sa présence. Facilement on fut d'accord. Les graves et insolubles difficultés n'étaient pas entre elles, mais entre Eugénie Smet et Monsieur Largentier. Monsieur Gabriel qui le voyait bien devait être appelé dans quelques jours à trancher le débat et à prendre parti soit pour le fondateur, soit pour la fondatrice.

Le P. Aussant et Madame Jurien, alors à Toulouse, ne pouvaient être d'aucun secours à Mademoiselle Smet, elle ne pouvait compter que sur la Providence et sur Monsieur Gabriel. Dès avant la retraite, elle l'avait mis au courant de toutes les difficultés. Une note écrite de sa main explique bien la situation, et ce qu'elle voulait dire à M. Gabriel :

« Parler de la nécessité d'établir d'abord l'esprit religieux parmi nous, avant de songer à l'enseignement.

« De nos difficultés avec Mademoiselle Joly.

« Dire en quoi consistent les différends avec Monsieur Largentier et ce que je lui reproche.

« Il a proposé à Mademoiselle Lardin, si nous nous séparons, de se ranger de son parti. En réalité, je crois qu'il n'y en aurait que trois qui lui resteraient fidèles. Tous les prêtres de Lille qui s'intéressent à moi, m'engagent à rompre avec M. l'abbé Largentier.

« Je lui demanderai (à M. Gabriel) : « Voulez-vous vous charger de nous ? »

Monsieur Gabriel, mis au courant, l'avait engagée à prévenir Monsieur Largentier, et, presque sous sa dictée, elle avait écrit la lettre suivante :

Mon Père,

« Permettez-moi de vous dire que les confidences que vous faites à l'une et à l'autre m'étonnent on ne peut plus, surtout de la part du directeur de l'œuvre. Tout en me doutant de ce qui se passait, je n'ai adressé aucune question, ne voulant pas semer la division, mais d'après ce qui me revient, il est évident qu'en bonne supérieure, je ne puis autoriser par mon silence votre manière de procéder. Ainsi, mon Père, pour vous parler les preuves en mains : 1° entre autres choses que vous avez dites à Mademoiselle Lardin, vous avez prononcé le mot de séparation et

vous lui avez demandé de quel côté elle se rangerait.

2° Vous avez essayé de prouver à une autre que je manquais de franchise. Ces chères enfants, qui comprennent leur devoir ne m'ont rien caché. Il est impossible, mon Père, qu'un pareil état de choses subsiste, et si c'est là ce que vous appelez fonder une œuvre, moi, je crois pouvoir vous certifier que c'est l'anéantir dans sa naissance...

« Je regrette d'être forcée d'écrire ainsi, mais toutes les considérations humaines tombent devant les devoirs de la conscience.

« Agréez l'assurance du profond respect... etc. »

La réponse de Monsieur Largentier parvint à Eugénie le 5 mai ; le jour même de l'ouverture de la retraite :

Ma chère Mère,

« Je ne reçois qu'aujourd'hui la lettre que vous me faites l'honneur de m'adresser. Voici ma réponse :

1° Est-il vrai que vous m'avez écrit de Loos à la suite de notre discussion sur l'enseignement : On fera ce que vous voudrez ?

2° Est-il vrai que vous ayez dit à Monsieur le curé que je ne procurais aucune ressource pour l'œuvre ?

3° Est-il vrai que vous lui avez dit aussi que je n'avais fait aucun sacrifice pour l'Œuvre ?

« Reconnaissez-vous ces faits ? Ont-ils une signification ?

4° Est-il vrai également que je n'ai ouvert la bouche qu'après ces faits ? Et encore vous ne savez pas dans quelles circonstances. Prétendiez-vous m'accuser sans que j'aie le droit de parler, au besoin de prévoir les conséquences des choses et d'aviser ? Au reste. ma chère Mère, je vous l'ai dit et ma conduite

vous le prouve assez, je suis de cœur et d'âme à l'œuvre que Dieu m'a inspirée. Depuis que je vous ai placée à sa tête, si j'ai montré de la sollicitude pour son établissement, sa marche et son avenir, je ne crois pas jamais avoir été importun, ni dépassé dans mes soins les limites du convenable et du possible. Vous devez reconnaître que je vous ai donné une grande latitude, mais cette marque de confiance n'autorise pas certaines allures, qui ne peuvent que nuire à l'œuvre qui nous est chère, en détournant l'harmonie qui doit régner entre nous.

« Mettons, ma chère Mère, ces épreuves au pied de la Croix, crucifions ces différends particuliers et travaillons au rétablissement de la charité et de l'union dans la famille naissante. Voilà les sentiments qui doivent nous animer si nous voulons faire l'œuvre de Dieu et non la nôtre.

« Je suis, avec respect, ma chère Mère,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LARGENTIER. »

La retraite (5-8 mai) tira momentanément Mademoiselle Smet, de ces douloureuses difficultés ; puis Monsieur Gabriel, quelques jours après, réunit Monsieur Largentier et Eugénie pour élaborer une sorte de programme destiné à faire connaître l'œuvre ; on y donnait large part à l'instruction, on énumérait des œuvres multiples, que devait embrasser la communauté qui existait pour ainsi dire à peine ; les membres recevaient le titre un peu long « d'Auxiliatrices de l'Immaculée Conception pour la délivrance des âmes du Purgatoire. » A contre-cœur Eugénie souscrivit à tout, mais, le prospectus imprimé, elle se donna du moins la satisfaction de ne pas le répandre.

Les difficultés redevinrent vite aiguës. Eugénie

avait cru devoir rendre sa liberté à une cousine de Monsieur Largentier, qu'elle ne jugeait pas appelée à la vie religieuse. A cette occasion elle vit Monsieur l'abbé Maillard, confesseur de Monsieur Largentier, elle voulait lui demander conseil. Monsieur Maillard lui dit le plus grand bien de son pénitent, mais dut reconnaître que, s'il était fort bon prêtre, il n'avait rien qui dénotât un fondateur d'ordre. Mademoiselle Smet rentrait rue Saint-Martin, quand on lui remit une lettre de l'abbé Largentier.

Paris, le 16 *mai* 1856.

MADEMOISELLE,

« Monsieur le Curé de Saint-Merry m'ayant déclaré que l'union entre vous et moi était impossible, et que vous entendiez aussi bien que moi, me remettre en possession de mes titres, argent dépensé par moi pour payer les dettes de l'œuvre (dont je ne m'attendais pas à être expulsé), enfin de tous effets et sommes m'appartenant et procurés par moi, je viens vous demander de régulariser une position respectivement fausse.

« Veuillez me dire à quelle heure, aujourd'hui, je pourrai vous attendre ou me rendre chez vous, pour liquider cette affaire... »

Jamais Monsieur Largentier n'avait donné la moindre somme pour l'œuvre. Mademoiselle Smet, qui seule entretenait la communauté de la rue Saint-Martin, porte cette étrange lettre à Monsieur Gabriel, lui demandant d'avoir, en sa présence, une entrevue avec Monsieur Largentier. Monsieur le curé de Saint-Merry accepte et fait prier son vicaire de se rendre aussitôt chez lui. Celui-ci s'excuse, il ne peut venir que le lendemain.

L'attente est longue et dure pour Eugénie ; elle trouve une consolation à s'abandonner à la Providence et à relire une lettre du bon Monsieur Toccanier partie d'Ars le 5 mai :

Ma Sœur,

« Ne me grondez pas, j'ai souffert autant que vous de ne pouvoir vous répondre plus tôt... Monsieur le curé sourit au récit de toutes vos épreuves et il me fait la même réponse que j'ai transmise à une sainte veuve dévouée à des œuvres de charité, en proie à toutes sortes de persécutions : « Dites-lui que ces croix sont des fleurs qui bientôt donneront leur fruit. » Vous avez bien réfléchi avant de prendre votre détermination, vous avez prié, consulté, pesé d'avance par la pensée les sacrifices à faire, vous avez toutes les garanties de faire la volonté de Dieu. Que manque-t-il maintenant ? L'énergie que Dieu seul peut donner pour une œuvre qui lui est si chère. Monsieur le curé, m'a dit plusieurs fois avec un accent de profonde conviction : « Cette communauté ne peut manquer de réussir. » Seulement, vous saurez vous, ce qu'il vous en coûtera de sollicitudes, de travail, de peine, pour consolider cette œuvre. Si Dieu est pour vous, qui sera contre vous ?...

« Votre serviteur dévoué,

J. Toccanier. »

Le lendemain matin, Eugénie retourne au presbytère ; Monsieur Largentier ne pourra venir à cause d'un convoi ; l'entrevue est remise à l'après-midi ; l'après-midi, Monsieur Largentier est retenu par les confessions.

Le dimanche, 18, Mademoiselle Lardin reçut de sa mère une lettre qui en contenait une autre de Monsieur Largentier à Madame Lardin. On y lisait : « Ma-

demoiselle Smet est folle, et Monsieur Gabriel est décidé à la renvoyer dans sa famille ; pour moi, je suis expulsé de l'œuvre. En cas que Mademoiselle Smet continue la fondation, êtes-vous d'avis que Mademoiselle votre fille se range de mon parti, ou de celui de Mademoiselle Smet ? » Mademoiselle Lardin remit cette lettre à Eugénie.

Celle-ci la prend, se rend au presbytère, et la donne simplement à Monsieur Gabriel. Le curé de Saint-Merry bondit. « Ce n'est pas vrai, je n'ai pas dit cela. Qu'il ne remette pas les pieds chez moi ; car je lui fermerai la porte. » Monsieur Gabriel prévient alors Mademoiselle Smet que, après mûre réflexion, il jugeait bon de charger Mademoiselle Fanny R., de tout ce qui regardait l'intérieur de la maison de la rue Saint-Martin, elle-même ne s'occuperait plus que de l'extérieur. C'était pratiquement lui enlever la charge de supérieure, pour ne lui laisser que le rôle de bienfaitrice. Peut-être, influencé malgré lui par les dires de Mademoiselle Fanny et ceux de Monsieur Largentier, Monsieur le curé de Saint-Merry avait-il cru Eugénie plus apte à préparer la fondation, qu'à y prendre place comme religieuse ; peut-être voulait-il l'éprouver et se rendre compte des motifs qui faisaient agir la future fondatrice : « Je suis prête à tout, répondit-elle simplement, même à retourner dans ma famille, si telle est la volonté de Dieu. » Monsieur Gabriel ne perd pas de vue le visage d'Eugénie ; il n'y voit pas le moindre trouble : l'humilité si complète et si simple de la jeune fille l'émeut profondément. Il a lu jusqu'au fond de cette âme candide ; impossible de s'y tromper, l'humble obéissante est l'élue de Dieu. « Il ne s'agit nullement de retourner dans votre famille, reprit-il, mais de continuer l'œuvre commencée et de diriger vers le but divin la com-

munauté naissante. » Comme elle avait acquiescé tout à l'heure, Mademoiselle Smet acquiesça de nouveau, et Monsieur Gabriel la congédia, lui donnant rendez-vous, pour l'après-midi, peut-être Monsieur Largentier viendrait-il enfin.

Cette fois il vint le premier. Monsieur Gabriel fut tranchant : « Mademoiselle Smet m'a fait lire la lettre que vous avez écrite à Madame Lardin. » Pâle d'émotion, le pauvre abbé ne peut rien dire. Monsieur le curé de Saint-Merry continue : « J'ai signifié à Mademoiselle Smet, que, vu les difficultés actuelles, elle ne s'occuperait plus que de l'extérieur. Je l'ai regardée tout le temps, elle n'a pas sourcillé. Si elle eût fait la moindre réflexion, je l'aurais engagée à retourner dans sa famille, car elle n'eût pas été digne de faire l'œuvre de Dieu : elle a tout accepté. » Monsieur Largentier dit alors : « Elle me donne une leçon dont je profiterai, je me retire. Je m'occuperai de l'œuvre en la faisant connaître, mais je ne m'occuperai plus de l'intérieur. » Il partit.

Eugénie arrivait quelques instants après. Monsieur Gabriel lui raconte tout. Elle avait trop bon cœur pour ne pas essayer de voir aussitôt Monsieur Largentier. Elle se rend chez lui avec sa compagne, monte les trois étages et sonne. La sœur de Monsieur Largentier vient ouvrir, elle dit que son frère est à table : « J'attendrai. » répond-elle. Peu d'instants après entre celui qu'elle venait voir ; ils se tendent la main : « Mon Père, je ne veux pas que nous demeurions sous une telle impression, j'oublie toute la peine que vous m'avez faite. » — « Jetons un voile sur le passé, » répondit seulement le vicaire de Saint-Merry, et les deux visiteuses se retirèrent.

La situation devenait plus nette, la petite communauté n'était point pourtant tirée d'affaire. De jour

en jour apparaissait plus évidente la nécessité de quitter la rue Saint-Martin. Mademoiselle Joly redoublait ses exigences. Brusquement, à l'heure des repas, un violent coup de sonnette annonçait son arrivée ; la plus brave allait ouvrir. La visiteuse réclamait impérieusement l'une de ses chaises, l'un de ses meubles, et il fallait le donner sur l'heure. L'abbé Gabriel entrant un jour dans le pauvre appartement dévasté ne put s'empêcher de dire : « Tout vous manque ou à peu près ; mais du moins vous avez la paix. » Prenant le cahier où l'on inscrivait les promesses d'offrandes, il souscrivit pour deux cents francs. Touchée de cette bonté Eugénie lui demanda de nouveau de vouloir bien devenir le supérieur de la communauté ; il accepta et promit de toujours prendre ses intérêts à l'archevêché. Il le fit, et vraiment on ne voit pas trop comment, sans le paternel secours du curé de Saint-Merry, l'Institut naissant aurait pu se développer. Il en fut pendant dix années le dévoué et original supérieur. Le nom de supérieur est ici trop vague et trop froid, il faut ajouter : le Père bien-aimé et très aimant.

Les filles de Mademoiselle Smet aidaient vaillamment leur Mère à porter sa lourde charge, toutes acceptaient sans se plaindre leur pauvreté et leur gêne. Un jour Célinie Beauvois vint se jeter en larmes aux pieds d'Eugénie, et lui remettant un petit paquet : « Tenez, ma Mère, voilà pour vous acheter un fauteuil. » C'était ses boucles d'oreilles. Les boucles d'oreilles ne furent pas vendues, elles furent enchâssées plus tard, avec d'autres bijoux plus précieux, dans la couronne de Notre-Dame de la Providence : peut-être aucun autre présent ne plut-il davantage aux yeux et au cœur de la Reine du Purgatoire.

Les exigences de Mademoiselle Joly ne faisaient

qu'augmenter. Elle voulait qu'on lui rendît la pièce la plus grande de l'appartement et ne consentait à garder la communauté jusqu'en octobre qu'à la condition d'augmenter le loyer chaque mois, à partir de juillet ; en septembre il eût été doublé. Mademoiselle Smet dut entasser les quatre lits de la pièce principale dans l'une des petites chambres. Monsieur Gabriel offrit de les installer dans son salon : « Au moins vous aurez de l'air. » Furieux contre Mademoiselle Joly, il ajoutait avec feu : « Qu'elle ne vienne pas dans mon église, je la ferais mettre à la porte par le suisse, et si elle me demandait la communion, je la lui refuserais ! » Il l'aurait fait ! Il fallait se hâter de partir. Quand donc occuperait-on la rue de la Barouillère ? Dans la pensée d'Eugénie, c'était là et là seulement qu'on irait. Son notaire, Monsieur Buchère, lui écrivait le 29 mai, que le propriétaire ne vendrait pas à moins de cent cinquante mille francs. Elle ne s'en émut pas ; la Providence n'est-elle pas toute-puissante! Monsieur Dupont le lui disait dans une lettre du 18 mai : « Comme vous faites fonds sur la Providence et non sur les hommes le bon Dieu ne vous laissera pas manquer. On s'enfonce lorsqu'à l'exemple de saint Pierre, le calcul de la force du vent traverse l'esprit et donne de l'hésitation. » La veille, de Toulouse, Madame Jurien lui envoyait ces mots de feu :

Ma chère et tout aimée Fille en Jésus,

« Mon Bien-Aimé est tout à moi et je suis tout à Lui »

« Voilà le cri de l'âme épouse fidèle du Crucifié et crucifiée avec Lui. O ma fille, ne faiblissons pas devant la tâche de l'amour de Jésus crucifié. Il la tisse devant vous à chaque moment du jour et les bras étendus sur la croix, cette toile qu'il veut ensuite pouvoir broder de perles fines et précieuses. Je vous

invite d'abord à l'imiter en étendant les bras. Sentez-vous que la nature résiste à ce seul mouvement d'inertie, qui la met comme à la merci du travail douloureux que s'apprête à faire sur elle l'Esprit-Saint ? Elle voudrait être belle, mais sans souffrir. Elle dit : « Je veux être digne de l'Époux, mais quant à me couvrir de ses charmes..., je ne veux point l'imiter ! Eh ! pauvre âme ! Comment donc voulez-vous être à l'Époux et vous unir à Lui sur la croix, si vous n'y voulez monter, puisqu'il ne peut descendre pour vous saisir et vous attirer à Lui ? Son amour pour vous le tient lié, attaché, crucifié, élevé à la croix ? Si vous ne venez l'y chercher, ne dites pas que vous l'aimez comme il vous aime, que vous voulez être à Lui ; que vous lui donnez votre cœur de tout votre cœur.

« Allons donc, courage, montons à l'assaut du Cœur de Jésus. Voici bientôt son mois béni !

« Votre indigne Mère en Jésus,

C. D. JURIEN. »

Madame Jurien, on s'en souvient, ne goûtait guère le projet de s'établir rue de la Barouillère ; elle écrivait cependant, le 1er juin, à Eugénie qui la tenait au courant de ses démarches : « Louer la maison, je ne m'y oppose pas et le trouve bon ; acheter, c'est toute autre chose et je crois peu sage de le faire. » Elle était d'ailleurs très préoccupée de la santé du P. Aussant, dont l'état paraissait désespéré, et qui, de fait, mourut à la fin de septembre.

Pour louer il fallait d'abord l'assentiment de Monsieur d'Assonvilliers qui voulait vendre. La fin du mois de mai et la première quinzaine de juin marquèrent l'une des plus douloureuses épreuves de Mademoiselle Smet. De toute évidence la petite

communauté ne pouvait plus rester rue Saint-Martin ; les nouvelles exigences de Mademoiselle Joly rendaient le départ inévitable. Les santés compromises par le manque d'air, le travail excessif, les préoccupations et les privations, ne le réclamaient pas moins vivement. Mademoiselle Lobert était gravement atteinte, Mademoiselle Fanny R. avait des accès de fièvre accompagnés de délire ; c'étaient les premières manifestations d'un mal qui devait rendre son séjour impossible dans la Société ; un jour — et cette douleur sembla faire déborder le calice d'amertume — Mademoiselle Lardin vint trouver Eugénie pour lui dire que sa santé était délabrée et qu'elle craignait de devenir une charge trop lourde pour la communauté : « Que ferez-vous de moi, ma Mère, si je tombe tout à fait malade ? Vous n'aurez d'autre ressource que de me mettre à l'Hôtel-Dieu. Du reste, j'ai toujours pensé que je mourrais à l'hôpital. » La jeune supérieure ne savait où appuyer sa détresse : Monsieur Largentier, depuis la pénible scène du mois de mai, ne paraissait plus rue Saint-Martin ; le P. Aussant se mourait à Toulouse, Monsieur Gabriel parlait sans cesse d'une absence qu'il allait faire, et qui devait laisser Eugénie à ses seules décisions. Elle souffrait jusqu'à l'intime de l'âme, et elle écrivait, le 15 juin, à Monsieur l'abbé Toccanier :

Mon Père,

« ... Ah ! que je voudrais me transporter à Ars et y respirer un instant l'air du ciel, moralement et physiquement ! J'étouffe dans ce Paris où je suis installée depuis le 25 mars... Sans tout ce que vous m'avez dit de la part du curé d'Ars il est sûr, mon Père, que je succomberais aux tentations qui m'accablent. Je ne vous le cache pas et vous le dis avec toute la

sincérité qui me caractérise, je suis au bout de ma patience... »

On lui proposait de s'unir aux *Filles de Marie Immaculée*, qu'un missionnaire du diocèse de Séez avait fondées en 1845 ; elle ne le croyait pas possible, mais n'osait prendre seule une décision. Il fallut que Monseigneur Chalandon, alors à Paris, et Monsieur Vianney l'assurassent qu'elle avait raison pour qu'elle fût tranquille.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur elle voulut revivre les pieux souvenirs de son heureuse jeunesse et revoir ses anciennes maîtresses. Elle vint donc rue de Varenne ; mais, dès l'abord, elle eut l'impression de ne plus y être en famille, comme au Sacré-Cœur de Lille. Elle arrivait pendant l'instruction, on la pria d'attendre au parloir qu'elle fût terminée. Elle put alors entrer à la chapelle et assister au salut. Elle vit la supérieure, la Mère Prévost, qui l'accueillit très affectueusement. Mise en confiance Eugénie parla de sa petite communauté, de ses souffrances, elle ne cacha pas sa gêne extrême, et reçut humblement l'aumône qu'on voulut bien lui offrir. Élève du Sacré-Cœur pendant sept ans, secrétaire des Enfants de Marie pendant quatorze autres années, il lui en coûtait de frapper à la porte d'une des maisons de la chère Communauté, non plus simplement à titre d'enfant, mais comme solliciteuse.

Dans ces jours sombres où elle cherchait partout à se raccrocher, elle vint voir rue des Postes, avec Emma revenue de Lille, le Père Lavigne ; les souvenirs de Lille, les ouvertures faites jadis, les aumônes recueillies et la bienveillance passée lui faisaient espérer un bon accueil. Le Père fut plutôt froid : « Comment se fait-il qu'une personne placée comme

vous à la tête de toutes les bonnes œuvres de Lille et douée de tout ce qu'il faut pour réussir — l'expérience l'a prouvé — ait pu quitter un bien réel pour venir tenter une fondation religieuse, parmi tant de vicissitudes et de chances probables d'insuccès ? » Pour la seconde fois le Père Lavigne n'était guère adroit, ni perspicace ; Eugénie, sans se troubler, l'invita à faire une visite rue Saint-Martin.

Monseigneur Sibour ayant appris que l'unique ressource de la communauté consistait dans le travail des perles aurait dit un jour : « C'est donc pour enfiler des perles que Mademoiselle Smet a quitté sa famille ! »

Elle voulut assister une dernière fois à la réunion des Enfants de Marie du Sacré-Cœur ; le Père de Ravignan, après avoir célébré la sainte messe pour les congréganistes décédées, parla du Purgatoire. « Je ne saurais exprimer, écrivait plus tard la Mère Marie de la Providence, combien je fus touchée de ce que le bon Dieu permettait que le dernier sermon, entendu à titre d'enfant de Marie, fût sur mon sujet le plus cher, sur les âmes délaissées auxquelles je devais consacrer toutes les prières, toutes les souffrances et les actions de ma vie. Je dois ajouter cependant que, malgré mon attachement pour le Sacré-Cœur, et ce titre d'Enfant de Marie qui avait fait ma joie pendant tant d'années, malgré l'à-propos du sujet, la sainteté et le talent de l'orateur, j'éprouvais comme un vide et un sentiment de malaise qui eussent suffi pour me convaincre que Dieu m'appelait à autre chose qu'à la vie pieuse que l'on mène dans le monde. Les dames du Sacré-Cœur que je vis en cette circonstance m'accueillirent avec beaucoup de bonté, et l'une d'elles me présenta à la Marquise de Pracontal qui, peu de

temps après, vint nous voir rue Saint-Martin et nous témoigna un intérêt particulier. »

Les jours passaient, le mois de juillet approchait, et rien ne se décidait pour la rue de la Barouillère. Monsieur Buchère, son notaire, dit un jour à Eugénie : « Si Monsieur d'Assonvillers changeait d'avis, ce qu'il n'y a guère lieu de supposer et qu'il consentit à louer sa maison au lieu de la vendre, il nous faudrait avoir au moins mille francs en caisse pour payer le premier trimestre. » Elle avait cinq cents francs. Elle vint trouver Notre-Dame des Victoires : « Ma bonne Mère, il nous faut mille francs ; je suis épuisée de fatigues et physiques et morales, je ne puis songer à faire une quête, j'attends tout de votre maternelle protection. » Le même jour elle fut reçue par Monseigneur Patrizzi ; il se montra pour elle d'une bienveillance qui fut fort remarquée ; les visiteurs entraient et sortaient sans être priés de s'asseoir. Eugénie introduite, Monseigneur Patrizzi ferma la porte, la fit asseoir et la garda vingt minutes : il ne la connaissait pas, et Monsieur l'abbé James qui devait la présenter était absent au moment où elle entra ; il n'est pas de meilleure présentation que celle faite par la divine Providence. Dans l'antichambre elle avait trouvé Louis Veuillot qui se montra charmant. Elle racontait les grands événements de cette journée à la récréation du soir. Toutes ses filles, assises devant la table, enfilaient des perles, l'unique fenêtre ouverte laissait entrer un air lourd et brûlant, qui, agitant le rideau gris, donnait malgré tout l'illusion de la brise. Eugénie avait terminé le récit de la visite aux Tuileries ; une des travailleuses demande la permission d'aller chercher de l'eau ; la concierge, qui la rencontre, lui remet une lettre. Mademoiselle Smet l'ouvre avec indifférence ; elle y trouve, enveloppé

dans une feuille de papier, un billet de cinq cents francs avec ces mots : « Monsieur de Mortainville a l'honneur de présenter ses hommages respectueux à Mademoiselle Eugénie Smet, et de lui envoyer cinq cents francs, se recommandant ainsi que Madame de Mortainville à ses bonnes prières. Il lui recommande aussi son beau-père défunt : J. de Préaulx et les autres parents défunts de sa femme. »

Quelles actions de grâces à Notre-Dame des Victoires ! Monsieur l'abbé James, qui avait parlé de l'œuvre et de la fondatrice à Monsieur de Mortainville, il y avait quatre mois, affirma ne lui en avoir rien dit depuis. La Providence n'oublie pas. Eugénie aurait voulu remercier son bienfaiteur de vive voix, elle ne put jamais le joindre.

Elle avait les mille francs ; elle promit à la Sainte Vierge que si elle lui obtenait la grâce de louer la maison de la rue de la Barouillère, la première statue, placée dans le jardin, serait la sienne. Puis, elle se rendit chez M. Buchère : « Avez-vous reçu ma lettre d'hier soir, demanda-t-il ? — J'ai quitté la maison de très bonne heure. — Réjouissez-vous, la Providence est vraiment pour vous ! M. d'Assonvillers a changé d'avis sans qu'on en sache la raison. Il ne veut plus vendre, mais louer, et qui plus est, il ne veut louer qu'à Mlle Smet. Retournez promptement chez vous, j'irai vous chercher avec une voiture, prenez deux de vos amies, car il faut que vous soyez trois, et je vous conduirai chez le notaire. J'ai promis à M. Delahaye que nous serions là à onze heures. »

Eugénie fut vite rue Saint-Martin ; la lettre très pressée de M. Buchère avait été ouverte ; la radieuse nouvelle connue réjouissait les âmes et illuminait les fronts ; quelques roses enguirlandaient déjà la statue de saint Joseph, et deux bougies brûlaient de chaque

côté : toute la richesse de la maison. C'était le 19 juin. A peine la Mère avait-elle commencé à mêler sa joie à celle de ses filles que la voiture de M. Buchère arrivait. Mademoiselle Smet y monte ; avec elle elle prennent place Mesdemoiselles Eugénie Lardin et Fanny R. et l'on part pour le boulevard Bonne-Nouvelle. En route Eugénie avertit ses deux compagnes d'avoir soin de ne pas l'appeler « Ma Mère » devant Monsieur D'Assonvillers.

Exact au rendez-vous celui-ci attendait, chez Monsieur Delahaye, Mademoiselle Smet et ses compagnes. Il les salue avec cette politesse pleine d'aisance et de distinction « que l'on ne rencontre plus guère aujourd'hui que dans les vieillards du grand monde », et la lecture commence :

« 19 juin 1856, Bail par M. d'Assonvillers à Mesdemoiselles Smet, etc....... Les soussignés MM. Clément-Bonaventure d'Assonvillers, ancien officier de cavalerie, chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem, propriétaire, demeurant au château de Marconville-Baignard, arrondissement de Pont-Audemer (Eure), étant actuellement descendu en sa maison, ci-après désignée, et Mlles Eugénie-Marie-Joseph Smet, célibataire, majeure, sans profession, etc... toutes trois demeurant à Paris, rue Saint-Martin, n° 22. »

Le bail de trois, six, neuf années commençait à courir le premier juillet. Voici, d'après l'acte lui-même, la description de la partie de l'hôtel louée : « un corps de bâtiment, à gauche en entrant, composé au rez-de-chaussée d'une cuisine, d'un office, salle à manger et serre vitrée ; au premier étage, de trois chambres à coucher ; au second étage, de chambres de domestiques, unies et desservies par un couloir. Grenier au-dessus. Une grande cave (étant observé qu'il se trouve sous ledit corps de bâtiment, deux

caves et un caveau, non compris dans la présente location). Dans le bâtiment à droite une remise et un petit corps de bâtiment servant de salle de bains, jardin au fond de la cour, dont M. de Nugent et sa amille ont la promenade. Pompe dans la serre, dont l'usage a été concédé à M. de Nugent seulement jusqu'à huit heures du matin. »

Suivaient les charges et conditions. Monsieur d'Assonvillers écoutait la lecture avec soin, Monsieur Delahaye semblait heureux d'avoir tout prévu et sauvegardé au mieux, les intérêts de son client, Monsieur Buchère se demandait comment les trois malheureuses locataires pourraient remplir toutes les obligations énumérées dans la longue pancarte ; Eugénie, tout à l'aise, malgré les précautions prises contre elles, gardait assez de sang-froid pour faire deux ou trois remarques fort justes auxquelles acquiesça Monsieur d'Assonvillers, et acceptait tout le reste » confiante que le Père céleste, qui donnait si providentiellement à ses enfants un abri inespéré, ratifiait par là l'acte tout entier, et se chargeait d'en exécuter de point en point les différents articles. »

La lecture terminée Monsieur d'Assonvillers se lève, met ses lunettes, prépare sa plume et tout gracieux : « Que je suis heureux, Mademoiselle, d'avoir eu affaire avec vous[1], car on voulait me faire vendre ou louer ma maison à des personnes qui devaient vivre plus tard en communauté. — Vraiment, Monsieur ! — Oui, et j'avoue que cela ne me plaisait pas du tout. » Monsieur Buchère regarda

1. Monsieur d'Assonvillers avait su par M. Guilhem, ancien receveur général de Lille et alors inspecteur de la banque de France, la parfaite honorabilité de la famille de Mademoiselle Smet, et il n'avait eu besoin d'aucune autre recommandation pour la choisir comme locataire.

Eugénie et ses deux compagnes, un peu gênées. « Je compris, ajoute la Mère de la Providence, une fois de plus, en ce moment, qu'il faut toujours que la goutte d'amertume se mêle à nos joies, afin que notre cœur fixé en Dieu ne puisse jouir avec plénitude que de Lui seul. » La pièce signée, on se sépare.

Mais, comme une épine, le remords de son manque de franchise transperçait la joie d'Eugénie et l'ensanglantait. Elle et ses filles avaient une maison et l'allégresse débordait rue Saint-Martin, mais au prix d'une duplicité. Elle ne peut y tenir et va trouver Monseigneur Chalandon, rue de Monceaux : « Vous êtes un peu scrupuleuse, lui dit-il, mais enfin faites comme vous voudrez » Eugénie consulte Monsieur Guilhem, ce vieil ami de Lille qui a donné des renseignements à Monsieur d'Assonvillers : « Je n'ai fait aucune allusion à vos projets de vie religieuse, j'ai dit simplement que vous vouliez vous occuper de bonnes œuvres. » Alors Eugénie se rend rue de la Barouillère ; l'accueil est plein d'affabilité et de prévenance ; charmé d'une si parfaite loyauté, Monsieur d'Assonvillers écoute tout et quand il a entendu sa jeune locataire dire que, non seulement elle veut s'occuper de bonnes œuvres, mais encore tenter de fonder une société religieuse, il ne trouve pour l'interrompre que ces mots presque paternels : « Mais, Mademoiselle, ne trouvez-vous pas que la plus belle œuvre serait de consoler les cheveux blancs de votre père ? — Mon père et ma mère, quelles que soient leurs souffrances, convaincus que c'est ma vocation, ne voudraient pas m'empêcher de répondre à l'appel de Dieu. » Monsieur d'Assonvillers l'assure alors qu'il ne regrette rien, bien au contraire, il est tout heureux du bail signé, il offre même de laisser dans sa maison ses meubles et glaces. Eugénie refuse formellement et

se retire très heureuse d'avoir tout dit à son propriétaire. Sa joie désormais était complète, comme celle de ses filles.

On prépare le déménagement ; ce fut une fête pour Emma Smet, la sœur d'Eugénie ; remerciant sa mère d'avoir envoyé dix-huit chaises, elle écrivait, le 20 juin : « On a fait il y a quelques jours l'inventaire, c'était curieux. On y voyait des chaises sans pieds, des horloges sans aiguilles, des fourchettes à trois dents, etc., etc. Nous n'avons plus rien maintenant à désirer ; il y a huit jours on s'asseyait par terre et on était sur le pavé... Aujourd'hui on a trois chaises par personne et deux maisons. Quelle fortune ! »

L'inventaire dont parle Emma avait été fait, le 10 juin, à la récréation de midi ; il est célèbre dans la Société. Il est si plein de bonne humeur et de gaieté, on y touche de si près l'esprit et le cœur des premières Auxiliatrices qu'il doit avoir place dans leur histoire :

« Inventaire très véridique du mobilier des religieuses Auxiliatrices, passé le 10 juin 1856, à la récréation de midi et approuvé par toute la communauté :

11 lits avec ou sans couvertures.
2 bancs, 5 tables, dont 3 petites.
5 chaises dont une dépaillée et les autres plus ou moins infirmes.
3 lampes dont deux usent plus d'huile qu'elles ne donnent de lumière.
3 horloges dont une avance, l'autre retarde, la troisième ne marche pas.
3 chaufferettes, une sans couvercle, 2 sans bac.
8 verres, le neuvième, boîteux, ayant disparu le jour de l'inventaire, 4 petits verres.

3 carafes dont deux très grandes, quelques bouteilles vides.
9 couverts en ruolz, quelques couverts en étain, auxquels il manque des manches ou des dents.
12 couteaux, dont 3 à découper et 2 qui ne peuvent s'ouvrir ni se fermer.
1 moutardier tout neuf, acheté pour la fête de notre Mère.
13 bols, un troué, et un qui ne tient pas d'aplomb.
3 balais dont 2 sans crins.
1 bois de brosse à cirer.
Jacquot, son pied et sa cage.
Plumeau fourni par Jacquot.
6 Sainte Vierge, 3 Saint Joseph, 1 Saint Vincent de Paul.
1 religieuse muette (servant de mannequin aux différents essais de costume.)
Grande collection de tableaux, de livres, d'images, de chapelets.

Personnel de la Communauté :
2 Mères qui n'ont qu'une tête.
8 sœurs qui n'en ont pas.
Un seul cœur. »

Si véridique qu'on le proclame, l'inventaire était certainement incomplet ; il devait tout de même y avoir des assiettes, rue Saint-Martin, l'inventaire les ignore. Toutefois, si nombreux que l'on suppose les oublis, il paraît assez peu probable que les meubles à transporter de la rue Saint-Martin à la rue de la Barouillère garantissent les quatre mille francs, prix du loyer. Aussi Mademoiselle Smet ne tenait-elle guère à voir Monsieur d'Assonvillers assister au déménagement. Quelques jours avant le 1er juillet, elle le rencontre rue de la Barouillère et, très gracieu-

sement ; « Madame d'Assonvillers doit trouver le temps bien long, ne comptez-vous pas aller la voir bientôt en Normandie ? — Je vois, Mademoiselle, que vous allez me mettre à la porte, soyez tranquille, je m'établirai dans ma sellerie. » Sans doute, mais Eugénie eût préféré que ce fût en Normandie !

La veille du déménagement, elle croisa dans l'escalier Mademoiselle Joly ; elle l'aborda très aimablement, lui parla du départ du lendemain et, lui disant adieu, l'embrassa. Au matin du 1er juillet Eugénie envoya sa sœur Emma, rue de la Barouillère, pour recevoir le mobilier, elle ne croyait pas avoir le courage de soutenir les regards inquisiteurs de Monsieur d'Assonvillers ! Emma avait toutes les audaces de la jeunesse. Quand les voitures de déménagement arrivèrent, Monsieur d'Assonvillers était là, se promenant de long en large dans la cour ; Emma aussi. « Gare aux porcelaines et aux cristaux ! » s'écria-t-elle, alors que les déménageurs touchèrent le premier panier. Monsieur d'Assonvillers satisfait, ne crut pas utile de rester plus longtemps...

Eugénie quitta la dernière la rue Saint-Martin, emportant avec elle la statue de Notre-Dame des Victoires, témoin des premières souffrances et des premières joies ; heureuse, elle rejoignit ses filles bien fatiguées. Quand elle eut placé la chère statue sur une console Louis XV, dans le salon du rez-de-chaussée, toutes allèrent prendre leur repas dans la petite pièce entre le salon et l'escalier : ce fut le premier réfectoire. On achevait de dîner quand arriva Monsieur Gabriel ; il partait, le soir même pour la Bretagne : « Vous êtes ici comme à la campagne, s'écria-t-il joyeux ! » Il resta près d'une heure, alla au jardin dire son bréviaire ; il rayonnait, et ne pouvait se décider à s'en aller.

Le lendemain, 2 juillet, fête de la Visitation, les nouvelles habitantes de la rue de la Barouillère, allèrent entendre la messe et communier à l'église des Lazaristes, rue de Sèvres. C'était là que le 26 janvier précédent, Eugénie était venue après avoir dit à son cocher de fiacre ébahi : « Menez-moi où est le Saint Sacrement ! » Que de choses, que de merveilles pendant les cinq mois qui venaient de s'écouler ; dans son cœur, en ce matin du 2 juillet, quelle reconnaissance émue, quel confiant espoir dans les maternelles délicatesses de la divine Providence. *Non fecit taliter omni nationi* !

CHAPITRE CINQUIÈME

LES DÉBUTS, RUE DE LA BAROUILLERE

Juillet 1856 — 15 Novembre 1857

La petite communauté avait une maison ; c'était beaucoup. Dans cette maison pourtant il fallait vivre, trouver par conséquent à la fois et le pain pour le corps et le pain pour l'âme ; Eugénie songea d'abord à assurer sa formation religieuse et celle de ses filles.

Quelques jours avant le départ de la rue Saint-Martin, Monsieur Gabriel qui venait d'accepter la charge de supérieur était venu visiter ses nouvelles filles, et sans plus de cérémonie : « Je vais vous donner vos noms de religion : Mademoiselle Smet s'appellera : Marie de la Providence ; Mademoiselle Lardin : Marie du Sacré-Cœur ; Mademoiselle Fanny R. : Marie de l'Immaculée Conception ; Mademoiselle Lobert : Marie du Suffrage ; Mademoiselle Molard : Marie de la Présentation ; Mademoiselle Trigory : Marie de la Nativité. Les quatre Sœurs coadjutrices se nommeront : Marie de Sainte-Marthe, Marie de la Visitation, Marie de Saint-Stanislas, et Marie de l'Assomption. » De ces quatre dernières, Sœur Marie de Sainte-Marthe (Célinie Beauvois) seule persévérera.

Un nom d'ailleurs fut bientôt changé : pour remercier saint Joseph de sa protection dans l'affaire de la rue de la Barouillère, Sœur Marie de la Présentation s'appela Marie de Saint-Joseph.

Prendre des noms de religion, c'était bien, mais il importait davantage d'avoir des esprits et des cœurs de religieuses. Très active, fort intelligente, ayant beaucoup de savoir-faire et une confiance d'enfant envers Dieu, la Mère Marie de la Providence qui jusque-là s'était vaillamment et fort bien tirée des difficultés accumulées, sentait parfaitement que, à l'heure actuelle, pour former ses filles et leur donner ce qu'elle n'avait pas reçu elle-même, un secours tout spécial était nécessaire. Il vint à son heure, dépassant assurément les plus belles espérances de la jeune fondatrice, mais il fallut l'acheter par deux années de tâtonnements qui, pour elle et ses premières filles, ne furent pas une petite épreuve.

Le 4 juillet il y eut comme une indication de la divine Providence sur les œuvres extérieures qui devaient aider les religieuses à atteindre leur but spécial : le soulagement des âmes du Purgatoire. Une personne inconnue vint demander s'il ne serait pas possible d'aller visiter et soigner une pauvre malade du quartier ; ce fut le début de l'œuvre des malades, féconde en bénédictions et point de départ de bien d'autres.

La rue de la Barouillère n'est pas très loin de la résidence des Pères Jésuites de la rue de Sèvres ; la Mère de la Providence se souvint d'avoir suivi une retraite à Lille, prêchée par le Père Aubert. Elle vint lui demander si, pendant l'absence de Monsieur Gabriel, il pourrait entendre les confessions. L'accueil fut très bienveillant ; encouragée, elle expose la situation précaire de la naissante communauté et le

besoin d'une sage et ferme direction. Le Père conseille à la fondatrice d'envoyer quelques-unes de ses filles dans une communauté religieuse fervente, pour s'initier aux pratiques de leur nouvelle vie ; elle-même devrait aller faire, pendant trente jours, les *Exercices spirituels* de saint Ignace chez les dames de la Retraite, rue du Regard. Quitter ses filles pendant trente jours, il n'y fallait pas songer ; envoyer quelques religieuses dans une autre maison, c'était les exposer à prendre un esprit différent de celui qui devait être le leur ; la Mère de la Providence ne put agréer ni l'un ni l'autre de ces avis. Il fallait attendre et s'abandonner.

Beaucoup mieux installée que rue Saint-Martin, la communauté n'était pourtant pas chez elle, rue de la Barouillère ; les autres locataires avaient le droit de se promener au jardin, on était donc exposé à les rencontrer à tout moment ; dès les premiers jours il parut évident qu'il faudrait pour être chez soi, ou louer, ou acheter l'hôtel Assonvillers tout entier. Sans doute Madame Jurien ne pensait pas ainsi ; elle blâmait les *car*, les *mais*, les *si* de la Mère de la Providence ; mais Madame Jurien savait changer d'avis et tout en s'abandonnant à la conduite divine, comme on le lui conseillait très surnaturellement, la supérieure de la rue de la Barouillère comptait bien que, dans l'affaire présente, elle pensait comme Dieu. Elle n'avait pas tort.

En attendant de réaliser ses désirs, Dieu la tenait dans l'épreuve ; l'épine qui traversait son bonheur avait simplement changé. Son assistante, la chère et pauvre Mère de l'Immaculée Conception était une croix quotidienne par l'inconstance et la difficulté de son caractère ; pour être maladif, cet état n'en était pas moins crucifiant pour la supérieure : « Je

vous assure, écrivait-elle à Monsieur Toccanier au début de juillet, que je saurai ce que c'est de souffrir moralement et physiquement, je n'ai plus un quart d'heure de paix. » Elle exagérait, mais son extrême impressionnabilité lui faisait sentir, plus vivement qu'à d'autres, les froissements inévitables dans une vie de communauté.

Ils ne lui enlevaient rien d'ailleurs de son ardeur et de sa confiance. Le travail des perles était insuffisant à nourrir les sœurs ; Monsieur l'abbé James, un ami de la première heure, offrit à la Mère de la Providence, le brochage des *Annales de la Sainte-Enfance* ; c'était un profit de cinq mille francs par an. Mais il fallait faire un apprentissage de brocheuse. En bonnet blanc, et en tablier, la Mère du Sacré-Cœur et la Mère de l'Immaculée Conception se rendirent à un atelier où, pensait-on, elles pourraient apprendre le nouveau métier : les conversations étaient telles qu'il fallut y renoncer. La Providence, en bonne mère, récompensa eur générosité ; les commandes pour le travail des perles affluèrent ; on occupa jusqu'à dix-sept ouvrières en dehors de la maison.

Dès son arrivée, rue de la Barouillère, la Mère Marie de la Providence, avait songé au futur oratoire qui, dans sa pensée, deviendrait une chapelle, où résiderait le Dieu de l'Eucharistie. La partie de la maison louée n'avait qu'une porte d'entrée ; elle ouvrait sur un vestibule, à la droite duquel se succédaient trois pièces dépendantes les unes des autres. La première devint le parloir ; la seconde la sacristie ; la troisième, — l'ancien salon — fut choisie pour chapelle. Monsieur le doyen de Saint-Maurice, venu à Paris pour la vêture d'une de ses paroissiennes, au Carmel de la rue de Messine, et reçu rue de la Barouillère avec une joie et une émotion très vives

par son ancienne pénitente de Lille, fut appelé à donner son avis sur l'ornementation de la future chapelle. Il conseilla de tendre en rouge la partie où devait être l'autel, celle que l'on appelait déjà gravement le chœur, et tout le monde fut de son avis. La fenêtre de la sacristie fut transformée en porte, et la sacristie isolée du parloir : on commanda un petit autel de bois blanc, très simple. Tout de suite, la place que devait occuper la chère statue de Notre-Dame de la Providence fut fixée, et aussi celle d'une statue de saint Joseph, commandée sur les mêmes dimensions. Dès les premiers jours on honora une image de la sainte Face, donnée par Madame Jurien ; une lampe brûlait devant ; une tradition commençait, qui jamais ne s'est interrompue dans la Société : « Que de fois, écrit la Mère de la Providence, lorsque toutes les nôtres s'étaient retirées après la prière du soir, je continuais à prier devant la sainte image, suppliant Notre-Seigneur d'exaucer l'ardent désir que nous avions de bientôt le posséder. Plus tard, riche du trésor de la sainte Eucharistie, je me rappelais ces heures de ferveur, me reprochant de n'avoir plus, bien souvent, aux pieds de mon bon Maître que sécheresse et dégoût. » Grâce à la générosité de Monsieur le doyen de Saint-Maurice, on put mettre au fond du jardin, face à la porte d'entrée, la statue de Notre-Dame de Bonne Garde ; ainsi fut accomplie la promesse de la rue Saint-Martin. A cette même époque, la Mère de la Providence plaça sur la cheminée de sa chambre une statue bien modeste du Sacré-Cœur ; jamais cette statue n'a quitté la chambre des supérieures générales de la Société.

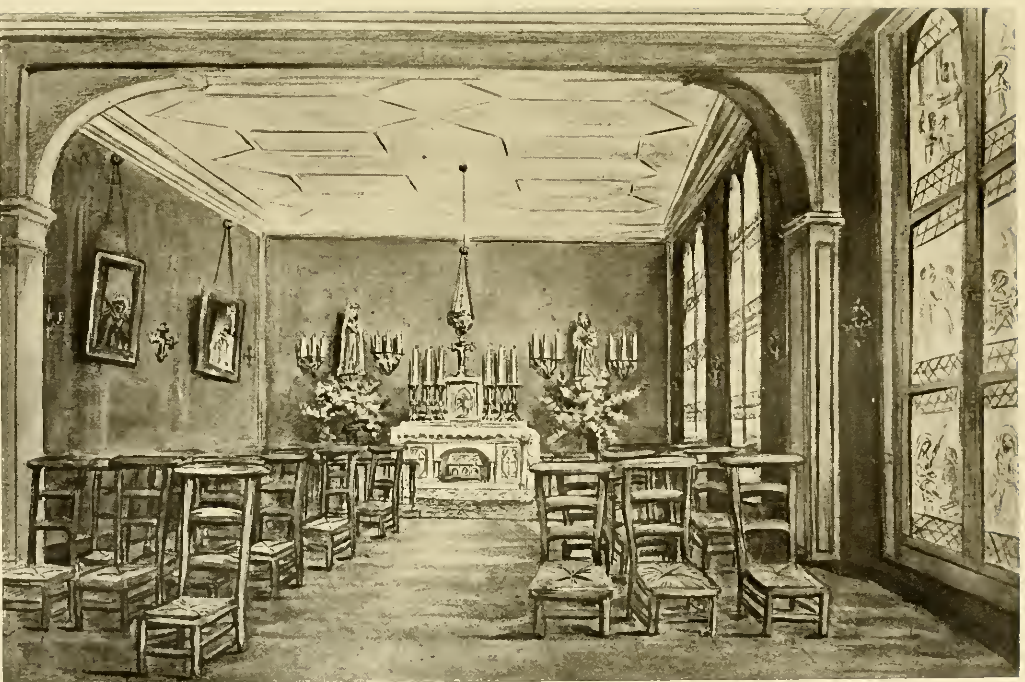
L'heure n'était pas venue de prononcer des vœux ; pour marquer toutefois d'un signe sensible, le désir de rompre avec le monde, il fut résolu que dans l'inté-

rieur de la maison, toutes les religieuses porteraient la pèlerine et le bonnet de tulle noir.

Pour faire connaître l'œuvre qui se fondait, on résolut de faire imprimer le fameux prospectus, rédigé rue Saint-Martin par Monsieur Gabriel, Monsieur Largentier et la Mère de la Providence. D'un style pompeux, emphatique serait plus exact, la pièce, où l'empreinte de Monsieur Gabriel était manifeste, ne plaisait guère à la Mère de la Providence. A contrecœur elle se résignait à faire de l'enseignement, Monsieur Gabriel l'avait désiré ; vie active, vie contemplative, ces deux grandes forces surnaturelles qu'elle souhaitait donner à ses filles, n'apparaissaient pas assez nettement dans la claire lumière dont elle eût voulu les éclairer, mais déjà, en plein relief, brillaient les trois mots qui devaient devenir la grande devise de l'ordre naissant : *Prier*, *souffrir*, *agir*, et le but entrevu dès les jours de Loos et qui n'avait jamais varié : *Pour les âmes du Purgatoire.*

Malgré ses *desiderata*, le prospectus fut favorablement accueilli. Monseigneur Chalandon le trouvait « bien, court, simple, riche en choses plus qu'en paroles. La devise aussi me plaît : Prier, souffrir, agir ; que ce serait beau, si on la pratiquait ! » Ars fut moins enthousiaste : « J'ai reçu votre prospectus. En le lisant, faut-il vous le dire ? je n'ai pu m'empêcher de penser au proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint. » Voilà pour le fond. Quant à la forme, elle est trop romantique ; en province, une communauté naissante parlerait plus simplement, mais dans la capitale !.. » Monsieur Gabriel était enchanté de son œuvre, et vers la fin de l'été, il songeait à la faire réimprimer et approuver par Monseigneur Sibour.

La plus chère occupation de la Mère de la Providence, à cette époque, c'était la préparation de son



La première Chapelle, 16 rue de la Barouillère.

G. Beauchesne. Édit. G. Deberque. Imp., Paris.

oratoire. Elle avait trouvé chez un brocanteur un tabernacle Louis XV en très bon état, il lui coûta vingt francs. Furetant parmi les vieilleries du magasin, elle découvrit, enchâssées dans un ovale orné d'un ruban d'argent, des reliques munies de leurs authentiques. Sur son visage si mobile la joie brilla et le brocanteur le vit ; il demanda cent francs du reliquaire ; sauver des reliques, quelle bonne œuvre, et la Providence aussi est si bonne ! Reliquaire, tabernacle et réparations du tabernacle, elle en eut pour deux cent vingt francs ; Monsieur Gabriel, Monsieur Alcan, et d'autres bienfaiteurs des premiers jours se chargèrent de cette dépense. La petite chapelle se garnissait peu à peu ; la Mère de la Providence prit soin de rappeler à saint Joseph que, au mois de mars précédent, elle avait procuré aux sœurs de la rue de Monceau qui portaient son nom, un calice, une lampe du Saint Sacrement et des fleurs ; ne pourrait-il pas ?... Elle reçut, à peu de jours d'intervalle, de trois amies de la communauté, un calice, une lampe et des fleurs absolument semblables à celles qui avaient été offertes rue de Monceau.

Quand tout fut prêt pour la recevoir, la statue de Notre-Dame de la Providence, la chère statue qui avait entendu tant de prières et vu couler tant de larmes, arriva de Loos : « Je serai un jour dans une chapelle », la parole qui avait si doucement étonné et réjoui le cœur d'Eugénie Smet, allait se réaliser ; vraiment Dieu conduisait tout, nulle main n'était douce et puissante comme sa main paternelle. Le dimanche, 17 juillet, Monseigneur Chalandon devait être à Paris ; pourquoi ne viendrait-il pas bénir la petite chapelle ? L'idée parut excellente à Monsieur Gabriel, revenu de Bretagne et, sur son conseil, la Mère de la Providence se rendit à l'archevêché pour

obtenir l'autorisation nécessaire. Monsieur l'abbé Églé, vicaire général, qu'on lui avait représenté comme peu accueillant, la reçut avec beaucoup d'amabilité, et après plusieurs questions sur la rue de la Barouillère, lui donna l'autorisation demandée. Elle se terminait ainsi : « Si les préparatifs de la retraite pastorale ne me prenaient tout mon temps, j'aurais tenu à honneur d'aller assister le bien-aimé prélat dans cette fonction. »

Enhardie par une telle réception, la Mère de la Providence dit, souriante, au moment de se lever : « Monsieur le grand vicaire, votre bonté m'encourage à vous demander un petit souvenir pour notre petite chapelle. — Je crois que je n'ai plus rien, cependant ouvrez cette armoire, vous y trouverez peut-être quelque chose. » Elle ouvre l'armoire et en retire une sonnette et une navette d'encensoir ; sonnette et navette servirent bien longtemps dans le premier oratoire de la Société.

Le dimanche 17, à quatre heures de l'après-midi, Monseigneur Chalandon arrivait rue de la Barouillère. La petite famille l'accueillit avec joie ; c'était l'ami de toutes les heures, et le conseiller de toutes les épreuves. Quand il demanda sous quel vocable l'oratoire devait être consacré, la Mère de la Providence, qui semblait ne pas avoir prévu la question, hésita un instant, puis répondit avec ardeur : « de la Vierge Immaculée ». La cérémonie fut très simple. Monsieur Gabriel n'avait pu venir ; l'allégresse des âmes et leur reconnaissance tenaient lieu de pompe extérieure. Après avoir béni la chapelle, Monseigneur bénit la maison, remit une aumône et fit ses adieux ; il partait le soir même pour Arras.

Le lendemain, la Mère de la Providence, venue rendre compte de la cérémonie à Monsieur Gabriel,

apprit de lui que Monseigneur l'Archevêque de Paris voulait, le jour même, visiter la Communauté. Vite, elle communique l'heureuse nouvelle à ses filles et prépare la réception de Sa Grandeur. « Nous étions toutes profondément émues, il nous semblait en quelque sorte que Notre-Seigneur lui-même allait paraître au milieu de nous. Enfin, vers trois heures, la voiture de l'Archevêque entra dans la cour et s'arrêta devant la porte de la sacristie où nous étions réunies. Monseigneur Sibour était accompagné de Monsieur l'abbé Gabriel.

« J'attendais à la porte et, dès que Sa Grandeur eût franchi les marches, je lui exprimai en paroles pleines d'émotion notre reconnaissance. Puis, je lui fis voir la chapelle, témoignant notre ardent désir d'y avoir le Saint Sacrement aussitôt que la Providence, qui avait fait tous les frais de l'installation, aurait pourvu à ce qui manquait encore. Monseigneur autorisa Monsieur l'abbé Gabriel à y dire la première messe quand tout serait prêt. Puis, rentrant dans la sacristie, il s'assit au milieu de nous et commenta notre devise : Prier, souffrir, agir pour les âmes du Purgatoire. Ce obn archevêque nous donna dès lors comme le gage des bénédictions et de l'accroissement que Dieu nous réservait, en disant : « Cette petite famille n'est encore que le grain de sénevé, mais ce grain deviendra un grand arbre où les oiseaux du ciel viendront se reposer. » J'informai Monseigneur de mon prochain départ pour Lille, où la nécessité me poussait de recourir de nouveau à la charité de mes parents et de mes amis, ce qu'il approuva, et après nous avoir donné une nouvelle bénédiction, Sa Grandeur nous laissa toutes consolées d'une visite aussi paternelle. »

Le 20 août la Mère de la Providence, après avoir remis la direction de la communauté à la Mère de

l'Immaculée-Conception, quittait Paris avec sa sœur Emma ; sa santé ébranlée, et peut-être encore plus les nécessités matérielles pressantes de sa jeune congrégation exigeaient impérieusement ce départ. Dès qu'elle eût recouvré des forces elle se mit à quêter des aumônes, des ornements, du linge de sacristie, des souscriptions annuelles pour trois ans ; elle estimait qu'après trois ans son œuvre, si elle venait de Dieu, et elle n'en doutait pas, pourrait se suffire : les dons affluaient ; un riche négociant de Lille mit à sa disposition un vaste hangar pour les abriter. Quand deux mois plus tard elle revint rue de la Barouillère, outre les objets qu'elle apportait elle avait fait expédier, par le bateau, des colis dont le poids atteignait deux mille cinq cents kilogrammes.

De Lille elle restait en contact étroit avec ses filles, comme avec Monsieur Gabriel et Madame Jurien. En quittant Paris pour aller voir, à Bedarieux sa vieille mère, Monsieur Gabriel lui mandait qu'il était résolu à écrire toutes les semaines une lettre spirituelle rue de la Barouillère, pour la dévotion de chacune. La première était déjà partie. « Que faites-vous à Loos, ma fille ? Vous rétablissez-vous réellement ? Votre santé prend-elle de la consistance ? Vous formez-vous généreusement à l'esprit qui doit vous animer, afin de répandre la vie divine dans vos chères filles ? Vous formez-vous à cette dignité calme et majestueuse qui vous siéra si bien ? Sentez-vous la nécessité de ne rien dire, de ne rien faire qui n'ait pour but unique de former Jésus-Christ en vous ? » Et comme on songeait alors à réimprimer le fameux prospectus, il ajoutait, plein de sollicitude paternelle : « Il est bien entendu que rien ne doit être changé au prospectus, seulement, qu'on en surveille bien l'impression afin qu'il n'y ait point de fautes contre la langue. »

Monsieur Gabriel était le meilleur des hommes et un prêtre vraiment surnaturel ; il n'était pas goûté de tous, et déjà on était venu l'accuser près de la Mère de la Providence de jansénisme. Sans doute, il était curé de Saint-Merry, et Saint-Merry, au XVIIe siècle, était gagné aux doctrines de Port-Royal, mais rien dans les idées, ni dans la conduite de Monsieur Gabriel ne justifiait une telle accusation ; elle avait pourtant troublé la Mère de la Providence : « Mon Dieu, pensa-t-elle, fallait-il quitter ma famille et soutenir tant de luttes pour en arriver là ! » Ce ne fut qu'un nuage. Toutefois s'il n'était pas janséniste, le supérieur de la rue de la Barouillère était très personnel et fort autoritaire. C'est lui qui avait nommé assistante la Mère de l'Immaculée Conception ; et le choix n'était pas heureux, l'absence de la Mère de la Providence, le montrait mieux encore ; il voulait maintenant choisir, comme maîtresse des novices, une religieuse excellente, mais qui n'avait pas les qualités nécessaires. Rigide — voilà sans doute pourquoi certains avaient dit janséniste — il pensa à priver la Mère de la Providence du légitime plaisir qu'elle avait d'écrire à ses filles, il la reprit d'avoir demandé à l'une d'elles de faire une neuvaine pour les besoins temporels de la maison ; le règlement était le règlement, il n'y fallait rien ajouter. D'ailleurs il restait un énergique partisan de l'autorité : la Mère de la Providence était supérieure, toutes ses filles, et la Mère assistante comme les autres, lui devaient obéissance : « Je veux, lui disait-il, que cette œuvre soit celle de Dieu et la vôtre. — C'est-à-dire l'œuvre de Dieu seul par moi », répondait la loyale supérieure; très nettement elle exposait combien ses appréciations personnelles différaient sur le choix à faire de la future maîtresse des novices. Monsieur Gabriel n'est un

formalisait pas. Il n'y eut jamais de heurt violent entre ces deux âmes, si diverses, parce que, avec un admirable fond commun de franchise, toutes les deux ne cherchaient qu'à connaître pour s'y conformer, les éternels desseins de l'Amour infini.

A Lille, la Mère de la Providence, toute énergique et déterminée qu'elle fût, passa par une véritable crise. Malgré les lumières reçues et les faveurs multipliées, malgré l'évidente protection du ciel, troublée par le mauvais état de sa santé, par les réflexions un peu pessimistes de l'excellent curé de Loos : « J'ai bien réfléchi, disait-il, la situation qui vous est faite à Paris n'est pas tenable... Croyez-en mes cheveux blancs, reprenez le bien certain que vous faisiez et laissez un bien incertain que vous ne ferez peut-être jamais ; ce que je vous conseille ici n'est pas d'abandonner la fondation, mais d'en être la bienfaitrice, et même la fondatrice, sans toutefois en faire partie comme religieuse » ; inquiète même d'une parole du curé d'Ars qu'une inconnue avait redite à la Mère du Sacré-Cœur : « Moins de sujets, meilleur choix ; cependant, courage, tout va bien » ; sentant bien qu'elle n'avait plus de secours immédiat à espérer de Madame Jurien, qui venait de retourner à Toulouse, après un court séjour à Paris, ni du Père Aussant qui se mourait, elle ne voyait autour d'elle qu'un vide affreux qui l'effrayait. Dieu ne lui faisait pas comprendre alors que sa plénitude infinie suffisait à le remplir. Avec une rare netteté psychologique et une autorité toute maternelle, Madame Jurien qui lisait jusqu'au fond de cette âme, indécise quelquefois par trop de vertu et d'humilité, lui disait : « Mon enfant, ce qui fait votre malheur et vous crée beaucoup de peines, c'est que vous ne vous mettez pas résolûment en face de votre situation. Vous dites

intérieurement : « Après tout, je ne suis pas religieuse, je n'ai pas pris d'engagement, ma famille sera toujours très heureuse de mon retour et je pourrai, si les difficultés deviennent insurmontables, reprendre ma vie et mes bonnes œuvres d'autrefois. » Ce regard que vous jetez en arrière diminue singulièrement vos forces morales ; vous n'êtes ni à Lille, ni à Paris, et ne faisant plus le bien que vous faisiez, vous risquez de compromettre celui que Dieu attend de vous. » Elle lui écrivait le 16 septembre :

Ma bien chère Fille,

« ... Allons, allons ! un petit acte d'adhésion au bon plaisir divin vous délivrera de ces craintes d'avenir qui sont toutes fondées sur un besoin de consolations spirituelles qui déplaît à Dieu dans ses enfants ; sortez donc des langes. Il suffit si bien, ce Dieu si bon, à celui qu'il éprouve, que c'est faire injure à sa bonté et à sa tendre sollicitude pour nous de supposer que nous ne pouvons supporter nos peines lorsqu'il nous prive du secours momentané qu'il nous avait accordé pour les alléger quelque peu.

« Le Père vous engage à retourner le plus tôt possible à Paris, en disant que Dieu vous prouve assez qu'il ne vous veut pas à Loos plus longtemps, puisqu'il vous y cloue sur votre lit et vous attache, par là même, à la douleur plus qu'il ne le faisait à Paris. Allons donc, chère fille, un peu de courage, et vivez par la croix et sous elle, puisque vous vous êtes donnée au Dieu de la Croix, pour le salut des âmes crucifiées en Purgatoire pour n'avoir pas voulu l'être ici-bas. »

La voix de la grâce parlait aussi ; de plus en plus la Mère de la Providence sentait son âme se déprendre des douceurs de la vie de famille dont elle avait tant

joui ; les conversations les plus affectueuses avec les les siens ne remplissaient plus le vide de son cœur, il lui fallait quelque chose de plus ; le besoin de Dieu mêlait à toutes ses joies humaines une divine amertume. Sa vie à Loos était finie ; elle ne pouvait plus regarder que vers la rue de la Barouillère. Dans ses longues nuits de souffrance et d'insomnie, lorsque, au milieu du silence de la campagne, elle entendait le chant du coq, une voix semblait lui dire au fond du cœur : « Si tu renies l'œuvre que Dieu t'a confiée, chaque fois que tu entendras ce chant, tu te rappelleras tes infidélités. » Elle ne voulait pas être infidèle. Si, d'ailleurs très loyalement, elle-même nous raconte les luttes de sa sensibilité, il n'est pas un mot de son récit qui nous permette de douter, un seul instant, de la plénitude d'adhésion de sa volonté à la volonté divine.

Elle était à Lille depuis un mois, lorsqu'elle apprit la mort du P. Aussant à Montpellier ; Madame Jurien lui écrivait le 27 septembre :

Ma bien-aimée Fille en Jésus,

« Il n'est pas mort, mais il vit celui que Dieu nous avait donné dans son infinie miséricorde. J'ai reçu votre lettre trop tard, mais il l'a lue de là-haut, d'où il voit, entend, suit nos pensées et nos actions et prie déjà peut-être pour nous ¡ Je ne vous fais pas l'injure de le recommander aux prières de votre communauté, ma bonne et chère fille. Revenez vite ; c'est le vœu de son cœur, il vous l'a fait dire par moi, vous le savez. C'est que votre place est, en effet, au milieu de ces enfants sans guide que vous avez laissées au berceau. »

« Vos souffrances sont les miennes, mais ne vous êtes-vous pas offerte en victime pour ces chères âmes que vous voulez délivrer ? De quoi vous étonnez-vous

donc, ma fille chérie, quand vous souffrez de corps, d'âme et d'esprit, puisque vous souffrez pour le soulagement de ces âmes qui, elles, souffrent tant !... Il faut vider le Purgatoire !... »

« Priez pour moi qui en ai besoin ; je suis ici avec le corps de mon bien-aimé père que je conduis au lieu de son repos, au couvent de Chalais, qui appartient à son Ordre, près de Grenoble. Nous y serons le 29 septembre pour les obsèques, je pense. »

Le P. Aussant avait été pour la Mère de la Providence un sage et bienveillant conseiller, il l'avait soutenue, dirigée dans les jours sombres du début ; ses avis précis et fermes, un peu étroits à certaines heures, lui avaient été d'un grand secours et son appui lui manquait alors qu'elle en avait encore un grand besoin. Elle n'avait qu'à courber la tête et à prier ; à celui qui n'était plus, sa reconnaissance prodigua les suffrages, et ses sœurs firent comme elle.

A la même époque, mourait aussi le bon abbé Lelièvre, celui, on s'en souvient, qui avait apporté de Rome la première bénédiction ; et Madame Jurien, le 4 octobre, partait pour l'Italie, sans faire prévoir le moment de son retour. Le saint curé d'Ars se refusait formellement à prier pour que la santé fût rendue à la Mère de la Providence : elle s'était offerte en sacrifice, pourquoi crier miséricorde ? Tous, et avec eux Monsieur Gabriel, lui conseillaient de revenir le plus vite possible, rue de la Barouillère.

Ma chère Fille,

« ... Je désire que votre retour soit le plus tôt possible. Je ne conçois pas l'œuvre sans vous. J'ai besoin de vous voir, de sonder votre âme avec le dévouement et l'affection de la mienne ; de loin on ne voit pas clair, et je ne doute pas que la lumière ne se fasse en

vous de telle sorte qu'on puisse lire en votre cœur les desseins de l'amour infini sur vous. Pensez-vous que Dieu vous ait donné l'esprit de dévouement et de sacrifice qui est comme le fond de votre âme pour vous en aller deçà et delà, sans règle fixe ? Dieu ne fait rien sans se proposer un but digne de sa divine sagesse. Mais vous, où en êtes-vous ? Vous posez-vous dans le calme de l'âme et dans la possession pleine de vous-même sous son action ? Le sentez-vous présent à votre pensée, à votre sentiment, à votre activité ? Imitez-vous la colombe sortie de l'arche, ne sachant où poser le pied et s'en retournant dans la serre chaude que Dieu lui avait donnée ?

« Offrez mes sentiments bien dévoués à toute votre chère famille.

« Tout vôtre en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

GABRIEL. »

Il n'était pas possible de tarder plus longtemps. La Mère de la Providence quitta Loos le 28 octobre ; sa sœur Emma l'accompagna jusqu'à Lille. A Paris, son autre sœur d'âme, la Mère du Sacré-Cœur, l'attendait avec la même impatience que le 19 janvier, et rue de la Barouillère la petite famille dans la joie, accueilit sa Mère si désirée. Après le repas qui fut une vraie fête, on sortit les merveilles apportées de Lille : ciboire, ornements, une étole, la seule qu'on possédât, dont un bon prêtre s'était dépouillé en faveur de la fondatrice, linge de sacristie, etc... avec une verve toute jeune et pétillante, la Mère racontait l'histoire de chaque objet, et les enfants l'écoutaient heureuses et charmées. En cette soirée d'octobre, il n'y avait plus que quatre francs en caisse ; sans envoyer des richesses, Lille avait pourtant aussi donné de quoi ravitailler quelque temps la petite communauté.

A se réjouir, à écouter, à être heureuses, il y avait à cette heure deux âmes de plus rue de la Barouillère, et la Mère de la Providence avait tressailli d'aise, en embrassant les deux nouvelles filles, que Dieu lui avait données pendant son absence. Sans doute à Lille la Mère de l'Immaculée Conception, venue la rejoindre, lui en avait parlé : mais elle ne les avait pas encore vues ; son regard de Mère n'avait pas croisé le leur ; leur âme n'avait pas encore touché la sienne ; aussi quel bonheur à contempler les chers visages ; et pourtant Dieu seul savait à cette heure tout ce que devait faire l'une d'elles pour le développement de l'Institut.

Mademoiselle Joséphine de Mons avait été l'amie et l'élève de Mademoiselle Eugénie Lardin à Lyon ; elle avait eu, le 23 juillet 1853, à l'âge de dix-sept ans, la pensée de se donner à Dieu. Ce fut cette même année, pendant l'octave des Morts, alors que, Eugénie Smet méditait au pied du Saint Sacrement la fondation de la Société, qu'elle s'imposa un règlement de vie tout différent de celui qu'elle avait suivi. Sa jeune maîtresse, partie pour Paris, en 1854, resta en rapports avec elle, et, en mars 1856, lui parla de sa vocation et de Mademoiselle Smet. Joséphine de Mons, qui avait déjà fait le vœu héroïque, ses parents et son confesseur consultés approuvant, — malgré le programme de Monsieur Gabriel qui avait bien effrayé un peu — résolut de venir rue de la Barouillère et de se faire Auxiliatrice du Purgatoire. De la rue Saint-Martin, Eugénie Lardin lui avait écrit : « Nous manquons d'air et d'espace, nous sommes les unes sur les autres, tout se fait ici *coram populo*... C'est le moment d'arriver ! » Elle arrivait le 28 août 1856. En l'absence de la Mère de la Providence, elle était reçue par la Mère de l'Immaculée-Conception.

Nous verrons plus tard tout ce que doit la Société des Auxiliatrices du Purgatoire à la haute intelligence et à l'éminente vertu de l'humble postulante de 1856, la future Mère de la Miséricorde ; ce fut elle qui vraiment donna tout son essor à la Société naissante.

Mademoiselle Dizien, — elle ne devait pas persévérer, — avait été présentée par le Père Reculon, Mariste ; il avait appris l'existence de la communauté en rencontrant la Mère Saint-Joseph chez une de ses malades. Charmé de son dévouement et de sa simplicité, il désira connaître la maison de la rue de la Barouillère et engagea Mademoiselle Dizien à choisir ce genre de vie religieuse. Il vit la Mère de la Providence dès son retour et s offrit aimablement à dire une seconde messe, le jour où Monsieur Gabriel offrirait, pour la première fois, le saint sacrifice dans la nouvelle chapelle.

Il n'attendit pas longtemps. Le 5 novembre, dans le cher petit sanctuaire que tous les premiers amis de la Société avaient contribué, par leurs dons, à rendre moins indigne de l'hôte divin, Monsieur Gabriel vint célébrer la sainte messe. L'émotion était profonde et dans l'âme des religieuses et dans l'âme du bon Supérieur ; le coup de sonnette de la consécration retentit dans tous les cœurs : enfin Jésus était là, chez lui, dans sa famille plus religieuse en désirs et en espérance qu'en réalité, puisqu'elle n'avait pas encore de règle et qu'aucune de celles qui étaient là n'avait encore fait profession.

La messe terminée, al Mère de la Providence, l'ordre de la cérémonie le portait ainsi, entonna le chant de famille, le « *De profundis* ». On l'avait appris la veille, à grand'peine ; il n'y avait pas encore d'harmonium, et les voix de chanteuses étaient plutôt rares. « Taisez-vous », s'écrie Monsieur Gabriel, aux premiers mots ;

« pressé de nous faire partager ses sentiments, il oubliait ce qui avait été convenu. Aussi, continue la narratrice, malgré notre impression profonde de recueillement, nous fut-il difficile, ainsi qu'aux personnes étrangères invitées à la cérémonie, de garder un complet sérieux. Il nous fit alors un pieux et tout paternel discours, dans lequel il nous appelait les privilégiées du Seigneur, puisque n'ayant pas encore travaillé pour lui, nous le possédions avant l'heure de la récompense. »

Le Père Reculon dit la seconde messe. Ce jour-là, Mademoiselle Joséphine de Mons et Mademoiselle Dizien avaient revêtu le costume nouvellement adopté : la première prit le nom de Marie de la Miséricorde ; la seconde, de Marie de saint Louis de Gonzague ; dans l'après-midi Monsieur le supérieur réunit la Communauté à la chapelle et nomma la Mère du Sacré-Cœur, assistante et maîtresse des novices. C'était le meilleur des choix.

La Mère de la Providence, voyant mieux que personne tout ce qui et matériellement et spirituellement, manquait pour le développement de la Société, voulut par un acte extérieur de dévotion filiale élire la Très Sainte Vierge, sa bonne Mère, supérieure de la Communauté, la lui consacrer et remettre entre ses mains maternelles, avec la clef de tous les cœurs, celle de la maison. Le P. Reculon consulté approuva. Dans la chapelle, pieusement décorée, on éleva un petit trône à Notre-Dame de la Providence, aux pieds de laquelle devait se faire l'acte solennel. Les yeux pouvaient sourire de la pauvre décoration, où se mêlaient des fleurs de toutes formes et de toutes couleurs, les cœurs étaient heureux. Après la sainte messe, le P. Reculon revêtit la chape et vint s'agenouiller au pied de l autel ; alors, la Mère de la Providence bien

émue, s'avança un cierge à la main, et récita la formule de consécration à Notre-Dame de la Providence qu'elle-même avait composée.

« O divine Marie, réunies dans un même sentiment de confiance, nous déposons à vos pieds les clés de la maison, et nous vous demandons de daigner accepter d'être Dame ét Maîtresse de notre petite Société. Depuis ses premiers jours que de bienfaits signalés n'avez-vous pas répandus sur nous ; que de grâces nous vous avons demandées et nous pouvons l'affirmer, que de grâces nous avons reçues. Quelle sollicitude maternelle pour nos âmes si faibles et si chancelantes. En remettant entre vos mains nos intérêts spirituels et temporels, nous savons bien que pour prix de notre abandon vous nous réservez le centuple. Tout ici, bonne et tendre Mère, nous parle de votre amour. Que ne pouvons-nous dire nos sacrifices vous prouvent notre reconnaissance, et les âmes du Purgatoire que nous avons délivrées chantent l'hymne d'actions de grâces. Il n'en est pas ainsi, ô ma Mère, mais nous voulons nous efforcer de mériter le titre d'enfants privilégiées que votre cœur maternel nous a donné. Vous imiter sera désormais notre unique étude. Vous êtes la mère des douleurs, nous serons l'enfant du sacrifice. Vous êtes le salut des infirmes, nous serons l'ange du pauvre. Vous êtes la consolatrice des affligés, nous pleurerons avec ceux qui pleurent. Vous êtes le refuge des pécheurs, nous nous immolerons pour gagner des âmes à Jésus-Christ Notre-Seigneur. Vous êtes la reine des Martyrs, nous voulons être martyres de la règle. Vous êtes la reine des Apôtres, nous ne travaillerons que pour la plus grande gloire de Dieu. Vous êtes surtout, ô Marie pour notre petite Société, Notre-Dame de la Provi-

dence. Ah ! soyez aussi, nous vous en supplions, la Providence de tous ceux que nous aimons et que nous avons laissés dans le monde. Soyez la Providence de ceux qui nous tracent l'étroit sentier de la perfection. Soyez la Providence des âmes du Purgatoire pour lesquelles nous voulons prier, souffrir, agir. Souvenez-vous, ô Marie, qu'en acceptant les clés de notre maison, vous prenez toutes ses charges spirituelles et temporelles. Bonne et tendre Mère, vous savez tous ceux que vous nomme notre reconnaissance Bénissez-les, préparez-leur dans le ciel, la récompense qu'en vain sur la terre, nous chercherions à leur offrir ; que tous ensemble nous formions une famille qui, objet de votre touchante sollicitude dans l'exil, soit un jour votre couronne dans la céleste patrie. Ainsi soit-il. »

La consécration terminée, la supérieure déposa aux pieds de la Sainte Vierge les deux clefs emblématiques réunies par une petite chaîne. Maîtresse de la maison et Maîtresse des cœurs, Notre-Dame de la Providence était vraiment supérieure de la Société, et la suite prouva combien elle voulait maternellement remplir sa charge.

Eugénie Smet n'aurait plus été Eugénie Smet si elle n'avait pas demandé, à la céleste supérieure, de lui faire connaître si elle agréait sa charge, et par un signe qu'elle-même eût indiqué. Un samedi matin, vers dix heures, elle était à la chapelle ; toute pleine de son désir, elle s'écria : « Faites, ô ma bonne Mère, que je reçoive aujourd'hui même la visite d'une de mes amies que je n'ai pas vue depuis longtemps, et inspirez-lui de nous faire une offrande. »

« L'après-midi était avancée, la Sainte Vierge semblait ne pas se souvenir de ma demande. Personne

ne vient, me disais-je, et je m'acheminais vers la porte pour sortir. Il était quatre heures. Au moment où le concierge ouvrait, une dame entra : « Ah ! c'est toi, ma chère Eugénie ! » Je me retournai à cette exclamation et je reconnus une de mes intimes amies du Sacré-Cœur, la vicomtesse de Guernes. Je revins immédiatement sur mes pas, lui témoignant toute ma joie de la revoir, et je la conduisis au parloir... La conversation fut très animée, je n'avais pas revu mon amie depuis dix-huit mois ; elle me parla de ma famille, de la séparation douloureuse que j'avais imposée à mes parents, et que je m'étais imposée à moi-même en les quittant... Après bien des retours sur le passé, nous abordâmes la question du présent : « Comment va la communauté ? Quelles sont vos occupations ? Quelles sont vos ressources ?.. » Je dis à Madame de Guernes qu'elles étaient à peu près toutes dans la Providence et je lui parlai de l'appel que j'avais fait à la charité de mes amies de Lille. « Comment, me dit-elle, et moi, l'une de tes plus anciennes amies, tu m'as oubliée ! » A l'instant même la preuve demandée me revint en mémoire, et ce souvenir me remplit d'émotion. Je ne laissai rien paraître pourtant et Madame de Guernes continua : « Je veux te donner quelque chose pour ta chapelle, et elle me proposa d'aller immédiatement avec elle acheter l'objet promis. Je compris que la Très Sainte Vierge avait accepté d'être Supérieure de notre petite Communauté ! »

La Communauté ce jour-là récita un « *Te Deum* » avant la prière du soir. On résolut de célébrer la bienvenue de Marie rue de la Barouillère, par une octave, et on demanda que chaque jour de cette octave fût marqué par un bienfait ou une gracieuseté de la nouvelle Supérieure ; elle accorda tout à ses



NOTRE-DAME DE LA PROVIDENCE.

G. Beauchesne. Édit. G. Deberque. Imp.. Paris.

enfants gâtées. Parmi les dons reçus, il y avait un harmonium, donné par les Enfants de Marie du Sacré Cœur, un ostensoir et un ornement de drap d'or, obtenus par Monsieur le chanoine Ouin la Croix, aumônier de l'Empereur, et par Monseigneur Menjaud, évêque de Nancy, grand aumônier ; le dernier jour, le samedi la Sainte Vierge sommée de ne pas échouer au port, envoya quatre vingts francs par une dame de Versailles, qui ne dit pas son nom et qu'on n'a point revue.

Il y eut des présents spirituels : les meilleurs. Le mardi, une pauvre malade, secourue au dernier moment, mourut contre toute espérance dans des dispositions très consolantes ; ce fut aussi l'un des jours de la neuvaine que les Pères Maristes s'engagèrent à dire la sainte messe, rue de la Barouillère, pendant trois mois.

Toutes ces maternelles gâteries attachaient chaque jour davantage la Mère de la Providence et ses filles à leur Toute-Puissante Supérieure, comme aussi à leur belle vocation ; elles comprenaient d'autant mieux la nécessité de donner à leur vie religieuse plus de fixité et de trouver une règle qui leur convînt. Tout marchait un peu au hasard. On songeait à faire des vœux à Noël, et Monseigneur Chalandon, consulté, recommandait d'aller prudemment : les vœux devaient être temporaires, de six mois, un an au plus : « Ne vous exposez pas à des regrets, à des embarras... Souvenez-vous que déjà plusieurs de celles sur qui, il y a quelques mois, vous comptiez le plus, vous ont laissée en route... » Le Père Reculon, qui témoignait toujours le même bienveillant intérêt, initia le premier aux pratiques religieuses ces âmes de bonne volonté. Il donnait d'excellentes instructions sur les vertus chrétiennes, il introduisit l'usage de la retraite

du mois, chacune la faisait au jour de son choix. On puisait dans différentes règles les coutumes qui paraissaient convenir. On avait notamment, emprunté aux religieuses de la Visitation la pratique de *l'obédience* ; c'est un moment de la journée où chaque sœur de la communauté réunie vient prendre les ordres de la supérieure, ou de celles qui dirigent les emplois. Timides essais et incertains, et qui pourtant préparaient les âmes à recevoir la règle que Dieu leur destinait.

Maintenant que la messe de chaque jour était assurée pour trois mois, la Mère de la Providence ayant reçu l'ostensoir que Monsieur le chanoine Ouin la Croix voulut apporter lui-même dans une voiture de la maison de l'Empereur, — ce fut un événement dans la rue de la Barouillère, — se dit qu'il lui fallait obtenir l'autorisation de faire donner des saluts et d'exposer le Saint Sacrement. Elle dresse donc un catalogue des jours propices, elle spécifie surtout que, chaque jour où il y aura instruction dans la chapelle, il pourra y avoir un salut. Elle demandait l'exposition du Saint Sacrement pendant l'octave de la Fête-Dieu et celle des Morts. On y ajouta plus tard celle du Sacré-Cœur[1], la bénédiction le dimanche et le lundi de chaque semaine, jour consacré à la prière pour les âmes du Purgatoire, aux grandes fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, et à certains jours qui lui étaient particulièrement chers. Monsieur Gabriel lui donna une lettre de recommandation, et elle partit pour l'évêché. Ce jour-là Monseigneur disait encore son bréviaire ; le domestique, qui d'abord avait fait la sourde oreille, et laissé la visiteuse sonner en vain plusieurs fois,

1. Le premier vendredi et le troisième lundi de chaque mois.

ne voulait pas l'introduire. Elle insista et finit par forcer l'entrée. Sa Grandeur lut attentivement la liste proposée et dit : « Quand on existe depuis trente ans, on ose à peine demander ce qu'il y a sur ce petit tableau. — Mais, Monseigneur, pourquoi donc la Providence aurait-elle permis que Monseigneur de Nancy nous donnât un ostensoir, si vous ne nous accordiez pas l'autorisation que je vous demande ? — Ma fille, tous ceux qui liront ce petit tableau me blâmeraient, c'est trop, je ne puis pas.— Monseigneur, je vous en supplie ! » Il prit la plume, puis la posa sur la table, la reprit encore et la posa de nouveau : tremblante d'émotion, la Mère de la Providence, poussée par un sentiment d'irrésistible confiance, s'écria : « Monseigneur, faites ce que vous voulez, mais les Ames du Purgatoire tiennent votre plume. — Vous croyez, mon enfant ? — Oui, Monseigneur. — Je signe, et encore, je vous donne une bénédiction par surcroît. » L'évêque qui bénissait l'humble solliciteuse, prosternée à ses pieds, ne se doutait guère que, moins de quinze jours plus tard, les Auxiliatrices du Purgatoire auraient à prier pour l'âme de Monseigneur Sibour, odieusement assassiné, le 3 janvier, à Saint-Etienne du Mont !

Désireuse de s'unir plus intimement au Dieu qui la voulait toute à lui, la Mère de la Providence avait demandé à Monsieur Gabriel de vouloir bien agréer qu'elle-même et plusieurs de ses premières compagnes prononçassent enfin des vœux. Il consentit, et la cérémonie fut fixée au 27 décembre, jour de la fête de saint Jean l'Evangéliste, le bien-aimé du Cœur de Jésus. Le vénéré Supérieur portait son nom ; par ce choix ses filles étaient heureuses de lui donner un témoignage de leur reconnaissante affection. Le Père Reculon accepta de préparer par une petite retraite

les élues : c'étaient, avec la Mère de la Providence, la sœur du Sacré-Cœur, la sœur de la Nativité, la sœur Saint-Joseph, la sœur du Suffrage, et la sœur Stanislas, coadjutrice. Pendant cette retraite, on commença à chanter le « *De Profundis* » après la messe, au lieu de le psalmodier[1] ; on y ajouta la récitation de la prière « *O bon et très doux Jésus* » en commun ; sur le conseil du Père Reculon, on prit aussi l'habitude de réciter à haute voix et toutes ensemble, le *Confiteor*, avant la communion. Noël vint augmenter la ferveur de la retraite ; c'était la première messe de minuit dite dans la chapelle. Le Père Reculon fit une instruction ; et, par une interprétation vraiment un peu large de la permission donnée par Monseigneur Sibour, il crut pouvoir donner la bénédiction du Saint-Sacrement ; les années suivantes, la messe de minuit fut moins privilégiée !

Pendant la retraite, la Mère de la Providence dut se rendre chez le duc de Bassano, qui voulait bien lui donner audience, et l'assurer de la bienveillance de l'Empereur. C'était la veille des vœux, elle préparait sa confession. Cette visite aux Tuileries ne troubla pas ses fervents colloques avec Notre-Seigneur et au retour elle se confessa chez les Pères Maristes, au Père Reculon. « Cette confession fut une des meilleures de ma vie ; le coup d'œil rétrospectif que je venais d'être obligée de donner du côté du monde m'avait jetée plus avant dans le Cœur de Jésus. »

Enfin le grand jour se leva. Les nouvelles épouses de Notre-Seigneur s'avancèrent, vêtues d'une robe de mérinos à larges manches et d'une longue pèlerine de même étoffe ; elles portaient un col de dentelle

1. Par autorisation spéciale, donnée plus tard, à Rome, ce chant a lieu, même quand le Saint Sacrement est exposé.

noire ; on se rendait alors à la chapelle avec le chapeau, le châle et les gants de sortie.

Monsieur l'abbé Gabriel présidait la cérémonie assisté de Monsieur l'abbé Largentier ; ce dernier n'était venu que bien rarement rue de la Barouillère ; il n'y revint plus jamais. Le célébrant entonna le « *Veni Creator* » et fit une touchante exhortation. « Se tournant vers celles qui devaient prononcer leurs vœux il leur adressa plusieurs questions empruntées au cérémonial des religieuses du Saint Cœur de Marie, elles y répondirent toutes ensemble. Emporté par l'enthousiasme, Monsieur Gabriel dit alors : « Mes filles, déclarez au sein de cette assemblée, que vous vous consacrerez au soin des malades pauvres pour toujours. » La déclaration n'était nullement prévue, aucune ne répondit. — « Dites : oui, au pied de cet autel. » Cette improvisation déconcertait de plus en plus celles à qui elle était adressée. La Mère de la Providence n'y comprenait rien ; elle fit néanmoins signe à ses cinq compagnes, et toutes répondirent : « Oui. »

« Alors commença le saint sacrifice. Au moment de la communion, Monsieur l'Abbé Gabriel fit une nouvelle exhortation pleine d'ardeur, puis, chacune s'avança jusqu'au pied de l'autel, tenant un cierge, et prononça la formule de ses vœux, également empruntée au cérémonial des religieuses du Saint Cœur de Marie, en y ajoutant quelque chose de particulier en faveur des Ames du Purgatoire... »

« La messe fut suivie du « *Te Deum.* » Les voix, l'organiste improvisée — la sœur de l'Immaculée Conception — ne répondirent pas tout à fait à la solennité de la cérémonie, mais les cœurs étaient tous assurément bien à l'unisson pour remercier Notre-Seigneur d'une grâce qui n'était que le prélude de

tant d'autres pour la société naissante. C'était un samedi... Ce même jour le Saint Sacrement fut exposé pour la première fois dans la petite chapelle. »

Monsieur le doyen de Saint-Maurice se hâta de féliciter la nouvelle épouse de Notre-Seigneur.

CHÈRE ENFANT,

« Vous devinerez que je me suis uni par la pensée à la cérémonie de samedi, et que j'avais le cœur bien ému, en songeant que mon enfant était l'épouse du bon Dieu. Que j'en suis heureux ! Allez, petite, allez avec confiance ; avec un pareil Époux, on peut être tranquille. Je n'oublie pas vos chères enfants. Dites-leur bien que je les remercie du bonheur qu'elles vous donnent. Je n'en attendais pas moins d'elles. Qu'elles soient bien au bon Dieu, tout entières, s'oubliant, se crucifiant avec leur divin Époux. C'est la seule voie du bonheur. Mort au *moi* : Jésus, tout pour Jésus.

« Je finis faute de temps. Bénédiction de tout mon cœur.

LECONTE. »

Peut-être se rappelle-t-on que Monseigneur Chalandon avait écrit le 1er janvier 1856, à Eugénie Smet : « Que Dieu rende cette année la plus belle et la plus sainte de toutes vos années ! » A Dieu seul il appartient de comparer nos années à nos années, et de dire quelle a été la plus sainte et la plus belle : celle qui s'achevait, avait permis à la Mère de la Providence d'accomplir, au milieu d'incertitudes poignantes et de difficultés pénibles, la mission pour laquelle Dieu l'avait choisie dès son enfance. L'œuvre était fondée ; les bourrasques et les tempêtes de demain ne devaient que la féconder et l'affermir.

On garde dans la société des Auxiliatrices du Purgatoire le joyeux et cher souvenir des premiers vœux

de bonne année : souhaits et remerciements au P. Reculon, tout étonné de trouver la Communauté réunie pour lui exprimer sa reconnaissance ; intime et douce soirée autour de la Mère de la Providence... Les épreuves du début faisaient croire à la jeune communauté qu'elle avait déjà parcouru une longue carrière, les âmes trempées et mieux unies par les souffrances partagées, se serraient avec bonheur contre l'âme maternelle, et, par tous les moyens, les enfants cherchaient à témoigner leur filiale tendresse. Ils furent charmants ces premiers vœux rue de la Barouillère ; si plus tard la musique et la poésie firent mieux, le simple et confiant amour des cœurs ne rayonna jamais plus chaud et plus lumineux.

La Mère de la Providence voulut mettre l'année qui naissait sous la protection de saint Joseph ; les besoins étaient si pressants, besoins des âmes et besoins des corps ! Sur le désir de l'abbé Gabriel, les cours allaient commencer ; il avait offert de venir une fois, chaque semaine, pour le cours d'instruction religieuse. Les cours de musique préoccupaient bien un peu, la maison n'avait pas de piano. La Mère de la Providence allant voir Madame Jurien, revenue d'Italie, pria Notre-Seigneur de lui inspirer de donner le sien, et fit de fréquentes oraisons jaculatoires à cette intention. Filialement, elle lui exposait leurs desseins, et parlait des cours futurs, des cours de musique : « Mais, lui dit Madame Jurien, vous n'avez pas de piano ! » Ces mots dits, elle parut toute absorbée, puis revenant à elle : « Notre-Seigneur veut que je vous donne mon piano, seulement je ne puis vous dire pour quelle époque, car j'aurai ces jours-ci une soirée, et ma famille serait surprise de ne plus le voir ici ; mais soyez tranquille, vous l'aurez. » On l'eut en effet.

Le 3 janvier, Monsieur Gabriel, qui avait retardé son départ pour Rome afin de recevoir les vœux du 27 décembre, vint dire adieu à la petite communauté. La Mère de la Providence lui demanda de vouloir bien obtenir une bénédiction toute particulière du Souverain Pontife, et certaines indulgences qu'elle précisait, il accepta. Il venait de donner la bénédiction du Saint Sacrement, quand, comme frappé d'une inspiration soudaine, il se retourne vers les Sœurs et dit : « Récitons le *De profundis* pour les âmes qui paraissent en ce moment devant Dieu. » Étonnées, toutes récitent le psaume. Monsieur Gabriel venait de sortir, quand retentit un violent coup de sonnette. Une voiture de l'archevêché était là ; en toute hâte on demandait le curé de Saint-Merry, Monseigneur Sibour venait d'être assassiné à Saint-Étienne-du-Mont.

A cette nouvelle, rue de la Barouillère les âmes, celle de la Mère de la Providence d'abord, sentirent quelque chose de l'amère tristesse et du vide poignant que cause dans une famille la mort d'un père bien-aimé. Le prélat avait été particulièrement bon pour la communauté, et voilà que la Supérieure ne pourrait plus aller lui exposer à l'archevêché ses craintes de mère et ses désirs d'enfant. La Mère de la Providence ne voulut pas croire d'abord à l'affreuse réalité ; le lendemain seulement, elle se rendit tout à fait, quand le Père Reculon lui dit qu'un doute n'était plus possible. Monsieur Gabriel, intime ami du prélat, témoigna le désir de voir les Auxiliatrices assister à la messe qu'il devait célébrer auprès du corps du vénéré Pontife, dans la chapelle ardente de l'archevêché. Cette messe laissa dans l'âme de la Mère de la Providence un souvenir que rien ne put effacer ; c'était la seconde fois seulement qu'elle se trouvait

en face de la mort, et le corps de l'archevêque, exposé solennellement, revêtu des insignes pontificaux, l'émut profondément ; plus profondément encore la mémoire de l'assistance et des bienfaits multipliés avec une si paternelle bienveillance, agitait son âme et sollicitait ses prières et les prières de toutes ses filles ; le prélat qui, quelques jours auparavant, avait accueilli avec une si large bonté les demandes des Auxiliatrices du Purgatoire fut un des premiers à bénéficier de ses propres faveurs ; rue de la Barouillère, les âmes furent toujours reconnaissantes.

Monseigneur Sibour était mort, Monsieur Gabriel partait pour Rome, la sœur Saint-Joseph qui, le jour même de l'enterrement de l'archevêque, s'était cassé la jambe devant l'Abbaye-aux-Bois, était vraiment en danger et les médecins demandaient d'avertir la famille, les cours, ouverts dans d'aussi difficiles circonstances, ne marchaient pas, les ressources manquaient toujours, on n'avait pas même de linge pour les pansements de la malade ; la pauvre Mère de la Providence sentait son courage faiblir. Plus que jamais elle voulut avoir confiance dans le Cœur de Jésus et, les yeux fermés, continuer à suivre la route tracée. Les sœurs de Saint Vincent de Paul soignaient la sœur Saint-Joseph comme une des leurs, Madame Jurien lui procurait mille douceurs. On fêtait tant bien que mal, plutôt mal que bien, le 19 janvier, premier anniversaire de la fondation, quand, sur la fin du dîner, un bruit extraordinaire retentit dans la cour. C'était le piano promis qui arrivait. La sœur du Sacré-Cœur battit des mains ; elle avait annoncé aux parents des élèves que les cours de musique ouvraient dans l'après-midi : Ils ouvriraient, le piano était là. De Rome Monsieur Gabriel tâchait, par des lettres, de suppléer à son absence ; il écrivait le 21 janvier :

Ma chère Fille.

« ... Je vous consacre les premiers moments dont je puis disposer. J'espère voir le Saint-Père, un de ces jours... Je compte avec anxiété les jours de l'absence. Il y a si loin de Paris à Rome ! C'est ainsi que nous avons failli périr sur mer, obligés, après un horrible coup de mer, de relâcher pendant vingt-quatre heures dans la rade d'Hyères. Voilà pourquoi, quand on se sépare pour quelque temps, on ne sait jamais si l'on se reverra. Ah ! faisons en sorte, du moins, de nous retrouver au sein de l'immortelle éternité.

« Qu'est-il arrivé chez vous ? Quelles ont été les suites de l'accident de la pauvre sœur Joseph ? J'espère, puisque vous ne m'avez rien écrit, et je dis avec la Vulgate : point de nouvelles, bonnes nouvelles. Je désire surtout cette fois que l'adage soit vrai.

« Je vous ai laissée toute triste de mon voyage et de mon éloignement. Votre affection filiale me touche et me fait du bien ; j'en bénis le Seigneur parce qu'elle m'est un doux moyen de travailler avec plus d'efficacité à votre perfection. Dieu a mis dans votre âme des éléments tout puissants pour arriver à toutes les vertus : une énergie indomptable, une foi pleine de vigueur, une confiance sans bornes.

« Avec cela, on peut tout, surtout si l'on se dépouille héroïquement de soi-même, pour ne sentir plus que Jésus en soi. Voilà le but qu'il faut atteindre, mon enfant, voilà où Dieu a placé votre couronne. Courage donc, Dieu fera pour vous des prodiges. Dès après-demain, vendredi 23, je m'occuperai de toutes vos chères affaires, et je puis espérer que je pourrai bientôt reprendre le chemin de France, mais non par mer, par conséquent ce sera un peu plus long, mais un peu moins souffrant.

« Je suis étonné de n'avoir pas reçu de nouvelles de vous, vous êtes paresseuse quelquefois, ce n'est pas bien. Du reste, passé le 26, ne m'écrivez plus et lorsque vous m'écrirez, ayez soin de mettre sur un coin de l'adresse : *Via di mare*.

« Dites les choses les plus affectueuses à toutes vos chères filles ; que je les trouve à mon retour tout à Jésus-Christ et sans aucun rapport à elles-mêmes. Il faut tenir avec fermeté à cette mort à soi-même, toute la vertu d'une religieuse est là ; hors de cette mort, la piété la plus ardente en apparence, n'est qu'une illusion et la fille de l'orgueil. Il n'y a que l'humilité qui va à Dieu, parce qu'elle nous fait sortir de nous-mêmes, et qu'il ne faut pas aimer le néant, si nous voulons trouver la réalité vraie, qui est Dieu seul et tout ce qui est en lui. Ah ! qui nous donnera de comprendre cette vérité si opposée à la nature ? Qui nous donnera surtout de l'aimer ? La croix, rien que la croix, parce qu'elle est la plus haute et la plus profonde expression de la mort à tout ce qui est créé.

« Adieu, chère enfant, je vous bénis du haut des sept collines de Rome et du pied du tombeau des saints Apôtres.

« Tout vôtre en Jésus-Christ,

GABRIEL. »

L'originalité de la forme n'enlève rien à la surnaturelle splendeur de cette virile et vraie spiritualité ; la communauté des Auxiliatrices du Purgatoire était en bonnes mains. A certaines heures, ces mains semblaient peut-être un peu rudes — la Mère de la Providence toutefois se plaignait de les trouver trop douces et trop paternelles — mais elles faisaient avancer, et dans le droit chemin. Avec un pareil secours la première formation ne pouvait être que

bonne, si elle avait été plus suivie. Les difficultés ne venaient pas toutes du supérieur, ou du P. Reculon.

Forcées de donner de longues heures au travail matériel nécessaire au pain quotidien, les religieuses n'avaient plus guère de temps pour le travail spirituel. Dans ces jours-là même, il fallait pour vivre, s'adonner à un nouveau métier et courir à Montrouge apprendre à faire les franges de châles. Monsieur Gabriel pouvait être heureux, les croix étaient de toutes les heures, et d'Ars le saint curé faisait dire : « Une maison qui s'élève sur la croix ne craindra plus ni l'orage, ni la pluie, c'est le sceau divin. »

La croix d'ailleurs, depuis le Golgotha, porte Jésus, qui lui donne sa foıce, et l'illumine de ses souffrances, personne ne l'a mieux compris que la Mère de la Providence ; pour elle Dieu s'est plu à manifester par les plus divines prévenances la paternelle bonté de son cœur. Une des amertumes les plus fréquentes de sa pauvreté, c'était de ne pouvoir orner sa nouvelle maison des objets de piété chers à sa dévotion. Rue de Sèvres elle avait vu un christ qui lui plaisait ; il coûtait quinze francs, c'était trop pour sa bourse : « Je ne l'aurai, dit-elle, que si la Providence me le donne, et elle quitte le magasin. » Peu après un prêtre entre, achète le christ et donne l'adresse de la rue de la Barouillère. Frappées d'étonnement, les trois personnes présentes ne purent s'empêcher de raconter ce qui venait de se passer. Le P. Reculon, c'était lui, fut d'autant plus étonné qu'il avait d'abord voulu acheter un christ rue du Bac ; c'était poussé, il ne savait vraiment par quelle impression, qu'il était venu rue de Sèvres et était entré dans ce magasin près de l'église des Lazaristes. La Providence le savait, et il fut tout heureux de s'en rendre compte.

La véritable et surnaturelle parure des maisons religieuses, ce sont les âmes qui s'y sanctifient. Après Mademoiselle Joséphine de Mons et Mademoiselle Dizien, deux jeunes filles entrèrent alors dans la Société, comme postulantes coadjutrices, Augustine Legongeux, sœur Sainte-Philomène, et Émilie Languillaume, sœur Sainte-Thérèse ; cette dernière arriva le 1er février, au soir. La Communauté était au réfectoire, aujourd'hui parloir Saint-Joseph, quand on sonna vigoureusement : « Qui est là ? — C'est moi qui viens pour me faire religieuse. » Le P. Reculon qui l'avait dirigée vers la rue de la Barouillère, avait oublié de prévenir la mère supérieure : elle n'en reçut pas moins avec bonté la nouvelle postulante. Interrogée sur les motifs qui avaient déterminé sa vocation, Émilie répondit simplement : « Monsieur le vicaire nous a dit : Mariez-vous, vous faites bien ; ne vous mariez pas, vous faites mieux. — Et alors ? — Alors j'ai dit : c'est moi qui irai me faire religieuse. » Cette naïve candeur ravit la Mère de la Providence ; Émilie Languillaume devenue le 25 mars suivant sœur Marie de Sainte Thérèse, avait une nature violente à dompter ; elle l'entreprit généreusement, si la lutte fut rude, si la victoire fut lente, elle y mit un élan et un cœur qui firent la joie des anges et le bonheur de ses compagnes. Ses notes de retraite, très simples, sont des plus belles que l'on puisse lire : « Si je souffre tant, c'est que je me cherche moi-même. Une âme qui est unie à Dieu ne peut plus souffrir, je veux dire de cette souffrance inutile, souffrance de révolte, souffrance de rage qui est celle des démons... Qu'ai-je de si important à dire pendant le silence, tandis que Jésus-Christ se tait, lui qui aurait instruit tous les hommes ; eh bien ! non, il se tait... Une religieuse doit être toujours en

prière avec Jésus, elle doit être *une prière*... Jésus-Christ a été attaché à la croix avec de gros clous, et nous, nous y sommes attachées avec des rubans de soie... Malheur à moi, riche de mon amour-propre, riche de répliques contre ce qui ne me va pas. Appauvrissez-moi, mon bon Jésus, de toutes ces richesses et donnez-moi votre Saint-Esprit. Une continuelle mortification en toutes choses, c'est-à-dire renoncer à soi-même pour ne vivre que de la vie de Jésus et de ses sentiments ; quoi de plus digne d'envie : quitter un vêtement souillé, pour en prendre un brodé d'or et de pierreries !.. »

Peu à peu le nom et le but de la Société des Auxiliatrices du Purgatoire étaient mieux connus et mieux appréciés : Monseigneur de Bonald, archevêque de Lyon, donnait l'assurance que si jamais il était à même de rendre service, il le ferait volontiers ; le cardinal de Villecourt ne se montrait pas moins bienveillant ; celui qui, demain, devait être évêque de Genève, Monsieur l'abbé Mermillod, voulut bien célébrer la sainte messe rue de la Barouillère et faire aux religieuses une instruction dont longtemps elles gardèrent le précieux souvenir. Il parla de la communauté au cardinal Morlot : « Son Éminence est bien envahie, écrivait-il le 7 février à la Mère de la Providence, mais son cœur est bon et paternel. » Le Père Faber s'estimait heureux d'apprendre que son livre « *Tout pour Jésus* » avait pu venir en aide aux Auxiliatrices du Purgatoire ; Monseigneur de Garcignies, restait l'ami dévoué de cette fondation à laquelle il avait montré tant de sympathie : « Courage et confiance, écrivait-il pendant une tournée pastorale ; pardonnez-moi mes torts apparents (son long silence) et n'accusez pas un cœur qui n'est pas moins dévoué à vous qu'à vos œuvres. » Le P. Ventura fut très

heureux d'écouter la Mère de la Providence lui raconter l'histoire de sa vocation, et lui donna quelques conseils pratiques excellents.

Et voilà qu'une nouvelle difficulté allait surgir : le P. Reculon devait prêcher le carême en Angleterre, et on avait peur que le départ ne fût définitif : « Je pars, disait-il aux religieuses, dans une dernière instruction, mais Jésus vous reste et je l'entends vous dire du fond du tabernacle : « Désormais nous prierons, nous souffrirons, nous agirons ensemble, car c'est là le résumé de la vie mortelle, de la vie eucharistique de Notre-Seigneur, comme de toute âme religieuse. » La messe du matin n'allait plus être assurée : « Il nous faudra recourir au ministère des Pères Jésuites », dit la Mère de la Providence, au P. Reculon. « Faites attention, reprit le Père en souriant, quand Jésus arrive, Marie se retire. » Il n'en fut pas tout à fait ainsi, nous le verrons plus tard. Marie s'était déjà retirée quand Jésus parut sous les traits du père Basuiau.

En attendant, il fallut frapper à bien des portes pour assurer la messe quotidienne ; Franciscains, Dominicains, Maristes se succédèrent, celui qui pourrait rester ne se trouvait pas.

Le jour de saint Joseph Monsieur Gabriel, de retour de Rome, vint donner à ses filles la bénédiction papale ; la fête fut célébrée avec grande solennité. Le père nourricier de Jésus était le grand pourvoyeur des Auxiliatrices ; longtemps, avec une naïve confiance elles avaient récité ses litanies, répondant à chaque invocation « payez pour nous » ; la formule venait de changer. La nécessité d'avoir en toute propriété, et non plus en location, toute la maison de la rue de la Barouillère, paraissait si évidente qu'on ne savait plus invoquer saint Joseph sans demander :

« donnez-nous la maison ». Monsieur d'Assonvillers, en effet, voulait vendre et on n'ignorait pas que plusieurs acquéreurs se présentaient. Le curé d'Ars, écrivait-on, aurait été heureux qu'une dame riche et pieuse tirât la communauté d'embarras ; elle achèterait en son nom, et louerait aux religieuses jusqu'au jour où celles-ci pourraient acheter. Une dame riche et pieuse : il y avait bien Madame Jurien, mais elle était pour le moment opposée à cet achat ; il n'y avait plus qu'à chercher ailleurs et à répéter : « saint Joseph, donnez-nous la maison, — saint Joseph, protecteur du Sauveur, donnez-nous la maison, — saint Joseph établi par le Père Éternel seigneur de sa maison, donnez-nous la maison ! »

Pendant que saint Joseph semblait faire la sourde oreille, une occasion se présenta de transformer en petit oratoire la serre attenante à la chapelle. La Mère de la Providence faisait visiter la maison à une personne de Reims, envoyée par Monsieur Dupont. Passant dans la serre : « Il vous manque là une statue, dit la jeune fille, permettez-moi de vous offrir celle de la Salette. » La Mère Supérieure accepta bien volontiers, elle vit dans cette proposition comme un délicat merci de Notre-Dame de la Salette, en faveur de qui elle avait fait une de ses dernières quêtes dans le monde. On se mit à l'œuvre et la serre était transformée pour le mois de Marie ; la statue arriva le 29 avril. Monseigneur Chalandon voulu bénir le nouvel oratoire ; à cette première bénédiction il en joignit une seconde. La Mère de la Providence attendait ses derniers vœux pour porter de nouveau l'anneau de ses fiançailles avec la divine Providence, le cher anneau que sa petite cousine, Élise Mourcou, lui avait glissé au doigt le 25 avril 1851 ; Monseigneur Chalandon voulut le bénir de nouveau en ce jour et,

aux pieds de la Sainte Vierge, Reine et Maîtresse de la Société, le passer lui-même au doigt de la Mère de la Providence ; dans une délicate et paternelle exhortation il acheva de lever tous les scrupules de la fondatrice, l'assurant que même avant les derniers engagements, son titre permettait une exception.

A quelques jours de là une autre exception la rendit toute heureuse. Madame Jurien allait à la gare de Lyon ; elle l'accompagnait : « Je ne veux pas vous quitter sans vous avoir fait vénérer le manteau de sainte Thérèse », lui dit soudain son originale protectrice. Arrivée rue Denfert chez les Carmélites : « Ma Mère, dit-elle à la prieure, usant sans doute de son privilège de fondatrice, je désire que vous montriez le manteau de votre bienheureuse Mère à cette religieuse que je regarde comme l'une de mes enfants. » La prieure fait quelques difficultés ; c'est là une rare faveur, qu'on ne peut ainsi prodiguer. Madame Jurien insiste et ajoute qu'elle désire, en outre, que sa chère fille revête un moment le manteau de la sainte. Il fallait bien céder... Conduite à la sacristie, l'humble fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire vénère le manteau de la sainte fondatrice des Carmélites, elle admire les reprises multipliées qu'y a faites la séraphique Mère Thérèse et qui témoignent de son amour pour la pauvreté et, remplie d'une reconnaissante émotion, elle met sur ses faibles épaules l'émouvante relique : « Comme un nouvel Élie, tout le temps que le manteau fut posé sur mes épaules, je ne cessai de demander à Dieu, par l'intercession de sainte Thérèse, pour mes filles et pour moi, quelque chose de son esprit de prière et son amour de la souffrance. » Madame Jurien voulut visiter une religieuse gravement malade : la Mère de la Providence la suivit dans la clôture, elle fut très émue de voir cette jeune

malade dans son austère costume, minée par un mal sans remède. Avec une simplicité d'enfant la pauvre malade, interrogée par Madame Jurien, avoua qu'un peu de sucre pour ses tisanes lui ferait plaisir. Lorsque les deux visiteuses eurent regagné leur voiture, la Mère de la Providence dit simplement : « Ce matin nous avons reçu trois pains de sucre ; ne pourrais-je pas en offrir un pour cette jeune religieuse ? — Je pensais justement, reprit Madame Jurien, que ce secours devait venir de vous. Notre-Seigneur le veut ainsi. » Et elle ajouta en riant : « Je sentais tout à l'heure que vous luttiez avec le pain de sucre. Cet acte plaît d'autant plus à Notre-Seigneur que vous-mêmes, pauvres enfants, vous n'avez rien. » Le pain de sucre prit la route du Carmel, et cependant rue de la Barouillère la pauvreté était alors si grande, que l'on accepta avec reconnaissance l'offre charitable des Sœurs de Saint Vincent de Paul, qui proposaient de payer la note du pharmacien. Leur gêne si réelle n'empêcha pas d'ailleurs les Auxiliatrices de remettre dix francs aux Petites Sœurs des Pauvres s'excusant de venir quêter dans ces moments qu'elles savaient si difficiles ; la Providence, les leur rendit le jour même par l'intermédiaire de la sœur Gabrielle, supérieure des sœurs de Charité de la rue Oudinot :

« Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ! »

Quelques semaines auparavant, Monsieur l'abbé Bernard, vicaire général de Cambrai, et Monsieur le Curé de Loos passèrent rue de la Barouillère, se rendant à Rome. Toujours ardente, peu au courant de la marche à suivre et des lenteurs nécessaires, la Mère de la Providence les avait priés de vouloir bien obtenir l'approbation du Saint-Père pour son œuvre naissante. N'avait-elle pas jadis obtenu de Pie IX, une bénédiction pour son association de prières !

Hélas ! il fallut en rabattre. Le curé de Loos écrivait :

MA BONNE MÈRE ET BONNE FILLE,

« Je n'ai point été heureux dans ma mission, le Souverain Pontife a lu l'intitulé et il a dit : Je ne peux pas signer cela, je fais des vœux pour qu'elle réussisse, mais voilà tout. Monsieur Bernard a aussi plaidé votre cause et nous n'avons rien obtenu. Après avoir consulté des hommes éclairés et haut placés, on m'a répondu : Il faut que l'œuvre soit bien établie, qu'elle ait une existence de dix ans, qu'elle soit approuvée par l'Ordinaire, avant d'avoir aucune signature. Sur ce, ma Mère, j'ai rengaîné mon compliment, et je n'ai pas cru que je pouvais faire aucune autre démarche...

« Tranquillisez-vous, ma bonne Mère, votre œuvre marchera au milieu des épreuves. Elle n'a point été entreprise par des vues humaines ; évidemment, c'est l'œuvre de Dieu. Prenez donc patience et attendez que l'archevêque de Paris ait fait ses visites, qu'il soit un peu en place, et alors vous lui présenterez vos constitutions, et vous verrez qu'il finira par vous approuver, alors vous serez sur un bon terrain. »

C'était l'évidence même. La formation religieuse reçue rue de la Barouillère était encore loin d'être définitive, et la formule des règles et des constitutions n'était certes pas fixée. La bonne Mère de la Nativité, qui ne pouvait oublier son essai à la Trappe, avait fait établir différents temps de silence annoncés par la cloche : temps de grand silence, pendant lequel on ne permettait que des signes et pour les choses les plus indispensables ; temps de demi-silence, qui laissait la faculté de dire à voix basse le strict nécessaire ; enfin, temps de quart de silence où l'on pouvait adresser les paroles utiles. La chronique ne dit pas si

la chère Mère était chargée de résoudre les différents cas de conscience que pouvait soulever une pareille réglementation, comme elle était chargée d'avertir des différentes heures où l'un ou l'autre des silences commençait. La lecture spirituelle se faisait déjà dans Rodriguez, et un témoin de ces temps d'abnégation héroïque raconte que, entendant lire le chapitre qui traite des règles de la Compagnie de Jésus, « plus d'une parmi nous, faisaient des péchés d'envie, sorte de pressentiment secret de l avenir, et disaient : Oh ! si jamais elles pouvaient devenir les nôtres ! » Le dimanche on allait à la messe paroissiale de l'église des Missions Étrangères afin d'avoir le prône ; dans l après-midi on retournait aux vêpres ; c'était un grand sacrifice pour les religieuses d'être obligées de se contenter de la nourriture spirituelle donnée à tous les fidèles ; n'avaient-elles pas quitté le monde et leur famille pour en recevoir une plus abondante ?

Les mortifications suppléaient et elles étaient de tous les jours, de toutes les heures : pauvreté, travail, incertitude du lendemain, maladies, insuffisance dans la direction. Monsieur Gabriel sauva l'Institut, il en fut vraiment le père dévoué, rien ne put lasser sa sollicitude ; mais, très surnaturel par le fond de l'âme, il n'avait pas ce qui est nécessaire pour former des âmes religieuses. Chaque quinzaine on faisait pour se confesser le pèlerinage de Saint-Merry ; la distance est longue de la rue de la Barouillère ; il fallait aller et revenir, il fallait attendre son tour, une moitié de la journée y passait. Ces confessions de Saint-Merry laissèrent dans les souvenirs des premières Auxiliatrices des traces ineffaçables : les apostrophes que Monsieur Gabriel lançait de temps à autre, faisaient la joie de bien des récréations. Apercevant l'une de ses filles se diriger vers la chapelle où il confessait, après

avoir laissé son parapluie dans la nef : « Étourneau, s'écriait le père vigilant, croyez-vous que le bon Dieu soit chargé de garder votre parapluie ! » Si quelqu'une au cours de la direction, lui faisait remarquer que peut-être il parlait un peu trop haut : « Orgueilleuse, ripostait-il, que ferez-vous à la vallée de Josaphat ? » De retour, vite on se remettait au travail. On raconte que, dans les tout premiers mois, alors qu'il fallait des prodiges pour trouver le temps nécessaire, on avait de singulières industries. Au retour de la messe des Lazaristes, tandis que la brosse faisait voler la boue ou la poussière de la pauvre chaussure, on entendait comme en cadence les pieuses invocations du petit office de l'Immaculée-Conception : « Ouvrez-vous, mes lèvres, ouvrez-vous... » Et l'on soufflait sur le soulier : « Venez à mon aide puissante Reine. Hâtez-vous de me secourir. » Et la brosse allait et venait avec une ferveur digne d'un meilleur cadre. Il est à croire que la douce reine du ciel acceptait ce mélange insolite du travail et de la prière, et qu'elle venait en aide à ses fidèles servantes, pour qu'elles portassent vaillamment le poids du jour et de la chaleur. » Il y eut, en effet, à ces débuts de la société alors que, selon l'expression du père de Ponlevoy, on recevait les prémices de l'esprit qui devait être celui des Auxiliatrices, un entrain, une bonne humeur, une jeunesse d'âme ravissante : les cœurs, les esprits, les corps, ne demandaient qu'à se dévouer, toutes comprenaient, aimaient l'évangélique beauté du sacrifice ; il fallait, chez presque toutes, modérer et non stimuler la ferveur.

L'une, je crois bien que c'est la Mère du Sacré-Cœur, la maîtresse des novices, proposait de prendre ses repas debout, pour en avoir plus vite fini ; une autre, pour faire plaisir à toute la communauté,

avançait le réveil d'une heure ; les travaux les plus pénibles étaient les plus recherchés, et pour se consoler les timides se disaient qu'il échapperait pourtant quelque chose au zèle accapareur de leurs sœurs les plus audacieuses.

La Providence se chargeait en outre d'imposer à toutes d'inévitables mortifications : du feu, nulle part, on couche dans les corridors, et telle ou telle peut compter les gouttes de pluie qui tombent sur son lit ; sauf la supérieure, personne n'a sa chambre ; la maîtresse des novices reçoit dans un réduit, séparé du grenier par une cloison en planches ; la sœur qui vient lui parler s'assied sur une poutre ; de cinq heures du matin à neuf heures du soir, il faut traverser la cour pour aller d'un bâtiment à l'autre ; cela, avec de légères améliorations, a duré vingt ans. Ne parlons pas de la nourriture, ni de la boisson, qu'on appelait gravement de la bière. Le costume, à lui seul, constituait une rude mortification. Madame de Lorgeril, mère de la première novice qui mourut, l'ayant fait peser lorsque sa fille dut revenir dans sa famille, déclara qu'il était plus lourd que celui d'une Carmélite. On le portait hiver comme été ; nulle pèlerine, nul châle pour l'hiver ; et par les grosses chaleurs les religieuses sortaient avec une robe passablement doublée, des manches de laine tricotées, montant jusqu'au coude, sous les larges manches de la robe, le châle d'hiver, le voile baissé, et pas d'ombrelle. Il fallut pour faire adopter l'ombrelle les réclamations des médecins, et pour faire lever le voile les décrets de 1880 ; vraiment ce voile attirait trop l'attention !

Certaines pratiques indiquées par le père Reculon exigeaient une grande souplesse de volonté : il voulait qu'on apprît et qu'on récitât les points principaux des méthodes d'oraison qu'il avait enseignées. Cha-

cune, après avoir trouvé le temps d'apprendre sa leçon au milieu des occupations d'une vie de travail sans relâche, devait, interrogée à son tour, prouver qu'elle l'avait retenue : cela rappelait les beaux jours de l'enfance, le catéchisme de première communion ou de persévérance, mais les mémoires n'étaient plus aussi jeunes, si les volontés étaient sans doute plus généreuses. A la chapelle, en présence du père, chacune avait fait choix de son admonitrice, on disait sa coulpe au réfectoire, — la cuisine d'aujourd'hui — et le dimanche, il y avait chapitre. Rien pourtant qui parût stable et définitif, parce que rien ne s'appuyait sur une règle déterminée, parce que les directions étaient trop différentes et les expériences trop renouvelées.

Il en faudrait presque dire autant des œuvres : travail des perles et des franges de châles, cours d'instruction, visite des malades et des pauvres ; cette dernière œuvre était dès lors chez les Auxiliatrices du Purgatoire, le labeur le plus aimé et comme la caractéristique de leur apostolat extérieur. Il n'était pas de sacrifice que l'on ne fît volontiers pour venir en aide aux malheureux. On se dépensait soi-même et volontiers l'on partageait avec eux le peu que l'on avait. La Mère de la Providence avait donné un pain de sucre sur trois, et à certains jours ses filles donnèrent bien le tiers de ce qui leur était utile. Alors, et les choses n'ont pas changé aujourd'hui, il ne fallait rien moins que les stricts commandements de la vertu de pauvreté, pour empêcher les Auxiliatrices de s'oublier complètement elles-mêmes et ne penser plus qu'à leurs pauvres ; c'était un des moyens préférés de satisfaire leur désir d'immolation pour les âmes du Purgatoire.

Ces âmes restaient, en effet, le centre et le but de

leur vie religieuse, et le 26 mai, le Père de Ponlevoy couronnant la statue de Notre-Dame de la Providence, l'avait appelée Reine du Purgatoire ; ce titre lui est resté. Ce fut une intime fête de famille. Quelque temps auparavant, la Mère de la Providence priait devant le Saint Sacrement ; d'instinct ses yeux se fixaient sur la chère statue, à droite de l'autel. Soudain, il lui parut peu convenable que la Reine de la Société portât une pauvre couronne de chrysocale. Mais confuse elle-même d'une semblable idée dans les circonstances pénibles que traversait la Communauté : « Comment puis-je, ô ma bonne Mère, lui dit-elle, concevoir un pareil projet, quand je manque du nécessaire ! » Pourtant l'impossibilité apparente de réaliser son désir ne l'arrêtait guère, et sa confiance soulevait les montagnes ; elle quêta pour obtenir le diadème digne de la Reine des Auxiliatrices ; et l'or et les diamants de la charité le lui donnèrent. On ne peut s'empêcher de dire que Marie l'agréa, puisque désormais une Auxiliatrice ne peut plus voir la statue bénie, sans comprendre qu'elle doit vivre de confiance en Dieu et d'amour pour les âmes du Purgatoire, c'est-à-dire sans mieux connaître et sans chérir davantage sa vocation.

Chose assez étonnante, il n'y avait pas encore de chemin de croix dans la petite chapelle de la rue de la Barouillère. Un religieux franciscain, qui allait partir pour la Terre Sainte, s'en montra très surpris, et le lendemain de sa visite il écrivait à la Mère de la Providence :

Ma Révérende Mère,

« Voulant vous laisser pour souvenir quelque chose de favorable pour les âmes du Purgatoire, je vous prie d'accepter cette méthode abrégée pour faire le

chemin de la croix ; mais je vous supplie, par amour pour ces âmes, procurez-vous les quatorze stations, faites-le souvent, conseillez et propagez-en la pratique, car, selon moi, c'est la dévotion la plus agréable au bon Dieu et à la Mère de douleurs, et en même temps la plus favorable aux trépassés et à nous-mêmes.

« Adieu, Marie de la Providence ! priez pour moi, et je me souviendrai de vous et de votre congrégation au mont Calvaire. »

Quatorze stations, quatorze quêtes, quatorze aumônes ; Monsieur Dupont fut un des premiers à répondre à l'appel de la fondatrice : ses filles désormais pourraient faire le chemin de croix dans leur chapelle, sans être obligées d'aller chez les Lazaristes.

Madame Jurien, toujours tenue au courant de tout, écrivait très surnaturellement et très finement, dans ces mêmes premiers jours de septembre :

Eaux de Saint-Gervais, 7 *septembre* 1857.

MA BIEN CHÈRE FILLE EN JÉSUS,

« ... Vous êtes trop vivante encore sous sa main (de Jésus), et vous aimez trop les Ames du Purgatoire pour que le Seigneur ne vous visite pas, pour votre bien, comme pour celui de ses bien-aimées épouses détenues au lieu de justice et de purification. Votre feu a besoin de s'amortir, le leur d'être atténué, adouci ; c'est ce que Dieu se propose doublement par la large part de souffrances qu'il vous fait. Cet esprit, ce corps, cette activité volent à tout souhait, hâtant les moments du Seigneur, ne les attendant pas. Le bon Maître, comble, gâte, donne à pleines mains. Encore plus, Seigneur ; encore plus, Seigneur ! Vous êtes si bon, si généreux, si grand, dit la fidèle

servante du Seigneur ; vous ne voudriez pas vous arrêter en si belle voie. Voyez, ce que vous avez donné appelle vos autres dons... etc., etc. — Et toi, Eugénie ma fille, seras-tu insatiable autant que je suis généreux et grand ? Prévoiras-tu toujours les nouvelles demandes que tu auras bientôt à m'adresser, au lieu de me laisser au moins le mérite de t'accorder et celui de prévoir aussi !... »

La Mère de la Providence dût sourire à la lecture de cette lettre, et, comme le lui demandait sa maternelle correspondante, promettre de s'amender, en rejetant loin d'elle et « engloutissant dans le sang de Jésus » tous les sentiments d'impatiente hâte qui bouillonnaient en elle. Dieu d'ailleurs prenait toutes choses en main.

Les sœurs de l'Immaculée-Conception et de la Miséricorde ayant fait leurs premiers vœux le 23 juin, la Mère de la Providence partit avec sa sœur Emma pour Loos ; elle était à bout de forces ; elle se remit vite et, fin septembre, elle était de retour. Ces voyages, cette vie en famille, n'avaient plus pour elle aucun charme humain ; sensiblement elle se détachait ; et toujours aimante par le fond de l'âme, elle ne souffrait plus comme autrefois de vivre loin des siens ; le foyer paternel n'avait plus les mêmes douceurs, un autre foyer s'était formé, qui avait la première place dans son âme ; celui de Loos n'avait plus que la seconde. Sa plus jeune sœur venait de se marier ; les deux époux, avec une bonne grâce parfaite, firent, parmi les invités une quête en faveur de la fondation ; et la nouvelle mariée voulut donner une cloche. La cloche ne trouva pas sa place rue de la Barouillère, mais elle sonne maintenant dans un noviciat de la Société. Les amies d'Eugénie Smet avaient aussi compris que

c'était vraiment loin d'aller à Saint-Merry chercher l'absolution, elles se cotisèrent pour offrir un confessionnal à la Communauté, Eugénie leur ayant certifié qu'il y avait là un moyen certain d'avoir la contrition parfaite.

A peine de retour à Paris, la Mère de la Providence eut à régler l'affaire toujours pendante de l'achat de la maison. Madame Jurien consentit à acheter aux conditions suivantes : cent cinquante mille francs, payés en trois termes de cinquante mille francs chacun, le premier en 1858, le second en 1859, le troisième en 1860. « Voilà tout ce que je puis faire, arrangez-vous d'après cela avec votre propriétaire ou le bon Sauveur qui m'inspire sa volonté et saura bien vous donner la lumière. » M. d'Assonvillers, malgré les réclamations de M. Buchère, exigeait un versement de trente mille francs le jour même où serait passé l'acte. Madame Jurien qui craignait de ne pas les avoir disponibles à cette date, engageait la Mère de la Providence à prier Monsieur Guilhem de les lui avancer ; cette démarche lui coûtait, elle la fit et réussit pleinement. Monsieur d'Assonvillers ne se décidait pourtant toujours pas. Un jour de novembre, il causait avec sa locataire et lui faisait force compliments : « Vraiment, Mademoiselle, je suis dans l'admiration de votre savoir-faire, de votre esprit d'organisation ; vous avez de ces qualités qu'il est bien rare de rencontrer chez des femmes ; je n'aurais jamais cru, lorsque je vous ai vue arriver ici, dans la situation où vous vous trouviez alors, que vous eussiez si vite mis les choses sur le pied où elles sont aujourd'hui. » La Mère de la Providence savait prier le ciel de l'aider, mais elle savait aussi s'aider elle-même ; souriante, elle réplique : « Eh bien ! Monsieur, puisque vous paraissez avoir confiance en moi, j'espère

que vous consentirez à me donner la préférence, et à me vendre votre maison sans garanties, ni hypothèques. » Monsieur d'Assonvillers voulut, par quelques formules de politesse esquiver ce coup droit, mais, pressante avec Dieu, la Mère de la Providence ne lâchait pas prise avec les hommes ; toujours souriante, elle tend la plume à son interlocuteur, qui ne sait pas résister et signe ; cette signature, deux mois plus tard, devait triompher de ses dernières hésitations ; c'était le 14 novembre.

Ce mois décidément, et rien de plus justifié, devait avoir une profonde influence sur la vie des Auxiliatrices du Purgatoire. Le 2, le Père Lavigne qui n'avait pas toujours, on s'en souvient, été aussi favorable, prêchait à Saint-Sulpice. Après avoir parlé de l'oubli auquel semblent voués ceux qui ne sont plus : « Je me trompe, s'écria-t-il, lorsque je dis que les morts ne sont pas pleurés, que leur souvenir n'est plus vivant dans les cœurs ; à cette heure, dans une des rues les plus inconnues de votre grande ville, à quelques pas d'ici, à l'ombre d'un modeste sanctuaire, des âmes pieuses réunies sous le nom d'Auxiliatrices du Purgatoire, prient, se sacrifient, agissent pour les pauvres défunts. Pendant cette octave, vous pourrez les voir redoublant de ferveur, s'offrir au pied du Saint Sacrement exposé au milieu d'elles, comme autant de victimes d'expiation et de réparation. Rendez-vous, s'il se peut, dans ce pieux oratoire, joignez-vous à elles, pressez-vous autour d'elles, afin de faire violence au ciel. » Le Père avait mis dans cette apostrophe son éloquence et son cœur ; il émut son auditoire, et pendant quelques jours les visites se succédèrent rue de la Barouillère, où l'on fut d'abord surpris de cette affluence. Dieu avait ses desseins et l'œuvre recommandée en pleine chaire

par un Jésuite devait, quelques jours plus tard, bénéficier d'une plus grande faveur de la part des mêmes Jésuites.

Quelque temps la charité des Pères Maristes avait assuré la messe quotidienne ; il y eut à cette époque refroidissement dans leur première bienveillance. Peut-être n'avaient-ils plus la même confiance dans le succès du jeune Institut, peut-être quelques difficultés entre la Mère de la Providence et le P. Reculon avaient-elles mal disposé les esprits, — la Mère n'avait pas cru pouvoir admettre rue de la Barouillère pour l'y soigner, une jeune fille, pénitente du père, — toujours est-il que le P. Meunier, qui venait chaque matin, se retira et ne fut pas remplacé. Le 14 novembre, le jour même où Monsieur d'Assonvillers avait donné sa signature, la Mère de la Providence envoya la sœur du Suffrage chez les Pères Jésuites de la rue de Sèvres, dans l'espoir d'obtenir une messe pour le lendemain. Le P. Cornuau, ministre de la maison, vint lui-même : « Je vous enverrai quelqu'un dont vous serez contentes : faites en sorte de le garder. » Avoir un Père Jésuite qui remplît régulièrement les fonctions de chapelain, la Mère de la Providence ne put croire tout d'abord à une charité si inespérée : « Pour la première fois de ma vie, écrit-elle, je frappai deux fois le rocher. Je renvoyai la sœur du Suffrage, rue de Sèvres, afin qu'elle se rendît mieux compte de ce que signifiait la parole du Père ministre. La sœur du Suffrage retourna donc chez les Pères. Un peu embarrassée de son message, elle demanda le père Ministre et lui exposa son doute : « Dites à votre Mère que c'est comme si je lui envoyais un aumônier ! »

« La fête de sainte Gertrude avait été célébrée l'année précédente avec le plus de solennité possible, mais cette fois nous avions déployé tout le faste de

notre pauvreté. Notre petite chapelle avait un air de fête inaccoutumé, un tapis de Smyrne et une lampe du sanctuaire, offerte par Madame Simart, l'embellissaient encore. A l'heure précise nous vîmes arriver le R. P. Basuiau qui fut reçu comme l'envoyé du Seigneur. Il l'était, en effet, pouvons-nous dire aujourd'hui, mais nul ne savait alors à quel point il devait l'être. Son air mortifié, son attitude religieuse, son recueillement à l'autel, inspiraient le respect et la confiance à la communauté.

« Après la messe, s'adressant à la Mère de la Providence, avec un sourire de bonté : « Ma bonne Mère, vous avez cru recevoir un évêque ! — Oui, mon Père, et plus qu'un évêque, mais pouvons-nous avoir l'espoir de vous conserver ? » Le Père répondit qu'il viendrait bien volontiers tant que l'obéissance le lui permettrait. »

Nous dirons bientôt tout ce que l'obéissance lui permit. Jamais on n'oublia, rue de la Barouillère, jamais on n'oubliera dans la Société, que ce fut dans le mois des âmes du Purgatoire, que ce fut le jour de sainte Gertrude, si dévouée aux âmes du Purgatoire, que le Père Basuiau commença le ministère de dévouement qu'il continua sept années à Paris, et qu'il devait seulement achever en Chine, au jour de sa mort.

Quand le saint curé d'Ars apprit, quelques mois plus tard, par un récit de l'abbé Toccanier qui revenant de Paris, avait tout vu de ses yeux, qu'un Père Jésuite était l'aumônier des Auxiliatrices du Purgatoire, que Monsieur Gabriel leur Supérieur venait d'accepter pour elles la règle de saint Ignace, adaptée aux nécessités de leur œuvre ; quand il vit, après les expériences laborieuses des débuts et les indécisions premières, s'ouvrir l'ère d'un gouvernement stable

et plein de sagesse, le si jeune Institut qui vieillissait, pour ainsi parler en quelques jours, puisque, au lieu de ne compter que sur lui-même, il s'appuyait, en les modifiant selon son esprit et sa fin spéciale, sur des lois que l'Église avait hautement approuvées, et dont les siècles avaient éprouvé la vertu ; saintement joyeux, il s'écria, dans son paternel et naïf bonheur : « Ah ! les pauvres petites, elles sont sauvées ! »



Révérend Père Basuiau.

G. Beauchesne, Edit. *G. Deberque, Imp., Paris.*

CHAPITRE SIXIÈME

LA FORMATION A LA VIE RELIGIEUSE

1858-1859

« Religieux modeste, — ce sont celles qui l'ont vu chaque jour pendant sept ans qui parlent ainsi, — sans grande notoriété, sans talent de parole, — il ne parlait jamais en public — mais pieux, dévoué, foncièrement désintéressé, le Père Basuiau portait avec lui la grâce propre de la Compagnie de Jésus. Le plus grand service qu'il rendit à l'Institut fut d'endiguer, si l'on peut ainsi parler, les puissances naturelles et surnaturelles de la Mère de la Providence, livrée en quelque sorte à elle-même, faute de direction spirituelle et religieuse suivie. » Le nouveau chapelain s'entendit, dès l'abord, très bien avec Monsieur Gabriel, supérieur de la Communauté ; celui-ci le rencontrant, au soir du 23 novembre, alors qu'il venait donner le salut, le remercia en termes très affectueux de son dévouement.

Sans qu'il l'eût prévu, et bien moins encore voulu, par le seul fait des circonstances, le Père Basuiau vit son modeste rôle de chapelain provisoire transformé en celui de conseiller aimé et écouté, bientôt même en celui de père spirituel. On n'exagérerait pas en

disant qu'il fut le vrai maître des novices de la Mère de la Providence et de ses filles ; situation unique, anormale peut-être, mais si évidemment voulue du bon Dieu, que les Supérieurs de la Compagnie de Jésus durent la reconnaître et l'accepter, alors que sans doute ils ne l'eussent pas choisie. Le Père y mit d'ailleurs, en même temps que des vues hautement surnaturelles, un tact et un dévouement auquel toujours, rue de la Barouillère et rue de Sèvres, tous ont aimé à rendre l'hommage mérité. D'abord le chapelain se contenta de célébrer la sainte messe et de remplacer, pour entendre les confessions des religieuses, Monsieur Gabriel, empêché de venir. Il n'abordait avec la Mère Supérieure que les sujets généraux. Un jour pourtant, après la messe, — il y avait bien deux mois qu'il venait rue de la Barouillère, — il demanda, souriant avec bonté : « Me permettez-vous de vous faire une petite observation ? — Ah ! mon Père, répondit la Mère de la Providence, avec sa spontanéité ordinaire, nous ne sommes que des enfants et nous avons tout à apprendre ! — Eh bien ! vous ne prononcez pas comme il faut le latin de vos oraisons. » Et le Père indiqua quelques fautes d'accentuation. Cette marque d'intérêt fut accueillie avec un reconnaissant merci : « Ma position de fondatrice, ne m'a pas permis de me former à une foule de choses que j'ignore ; je vous serais on ne peut plus reconnaissante, mon Père, de vouloir bien vous charger de cette mission. »

Ainsi par une remarque sur la prononciation du latin, commencèrent entre le religieux et la fondatrice ces rapports de confiance qui devaient avoir un bien autre développement, et dont la Providence voulait se servir, pour faire sortir la Société des Auxiliatrices du

Purgatoire de ses tâtonnements et lui donner sa pleine formation religieuse.

Dans les mêmes jours, à ce grand et essentiel bienfait, Dieu en avait joint plusieurs autres, par la raison qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Le 23 novembre la Mère de la Providence, avait su par Monsieur Gabriel, que Son Éminence le cardinal Morlot viendrait le jour même la visiter et prendre connaissance de son œuvre ; visite toute paternelle et non point visite de cérémonie. Monsieur Gabriel était là, bien entendu ; ce fut lui qui reçut Monseigneur.

Éminence,

« Permettez à vos enfants de déposer dans le cœur de leur père, les sentiments de leur bonheur et de leur reconnaissance, pour l'honneur que vous leur faites en venant les visiter.

« Bénie dans son humble berceau, votre famille spirituelle a grandi ; et j'ai la certitude qu'elle se fût multipliée davantage si nous avions pu élargir les murs qui la contiennent... Ce jour aura, j'espère, de nombreux anniversaires ; permettez-moi, Éminence, de vous dire dans toute la simplicité de ma foi, que je ne veux être ici que l'humble représentant de vos pensées et de vos volontés, parce que je crois fermement qu'une œuvre qui prend le titre d'œuvre chrétienne, ne garde la vie que Jésus-Christ lui communique qu'en étant dépendante, en toutes choses, de celui que Dieu lui a donné pour pontife et pour père. »

Son Éminence répondit très paternellement « Que l'on doit bien prier ici, dit-il, à son grand vicaire, entrant dans la chapelle, quelle riche simplicité, quel goût parfait ! » A la salle Saint-Jean, la Mère de la Providence donna quelques détails sur la fondation,

elle fut écoutée avec bienveillance, et lorsqu'elle présenta le cahier où se trouvait le plan de l'Institut et l'approbation de Monseigneur Sibour : « Voici le livre d'or », dit aimablement le cardinal ; après avoir lu attentivement, il voulut signer et ajouter son approbation à celle de son prédécesseur. Il remontait en voiture : « Éminence, lui dit M. l'abbé Gabriel, permettez-moi de vous dire combien je suis heureux. — Et moi je suis ravi, je ne m'attendais pas à ce que j'ai vu. »

« Quand Son Éminence dit qu'elle est ravie, écrivait quelques jours plus tard Monseigneur Chalandon, il y a bien de quoi faire tourner un peu la tête... La bienveillance que vous accorde votre premier pasteur me fait un bien grand plaisir, et sous sa protection vous n'avez rien à craindre. » L'évêque de Belley restait toujours paternellement dévoué à l'Œuvre des Auxiliatrices, et en faisait l'éloge à Monsieur Combalot, prédicateur de son Avent qui ne savait trop qu'en penser ; Monseigneur écrivait quelques jours plus tard : « Je souhaite apprendre que votre maison est acquise et payée. Vous monterez de plusieurs degrés dans mon esprit quand cela sera fait ; je vous croirai une sainte à miracles de premier ordre. »

Celle à qui il adressait cette taquine et paternelle invocation : Vierge-martyre, priez pour nous ; celle qu'il appelait encore : martyre de la terre, bienfaitrice du Purgatoire, et aspirante du Ciel, allait faire le miracle.

Le 17 janvier, pendant que la Communauté achevait son action de grâces, Monsieur d'Assonvillers arrivait, et s'installait dans la partie de l'hôtel qu'il s'était réservée. La Mère de la Providence étant allée le voir, ne fut pas peu surprise de l'entendre dire

qu'un nouvel acquéreur se présentait, qui offrait cent quatre-vingt mille francs ; il était disposé à traiter avec lui. Très émue, et très maîtresse d'elle-même : « Mais, Monsieur, dit-elle, un homme d'honneur n'a qu'une parole et vous m'avez donné par écrit celle de nous accorder la préférence pour cent soixante-dix mille francs » ; et elle lui remit sous les yeux la pièce signée du mois de novembre. Il était difficile de ne pas tenir cette promesse et, après un long entretien qui se prolongea jusque vers midi, rendez-vous fut pris pour le lendemain, chez monsieur Delahaye.

Avant de se rendre chez le notaire la Mère de la Providence passa à l'archevêché pour obtenir la bénédiction du cardinal ; elle ne put voir Son Éminence. La séance, à laquelle assistaient la Mère du Sacré-Cœur et la Mère de l'Immaculée-Conception, ainsi que M. Buchère, dura de trois heures à six heures et demie. Le lendemain 19, second anniversaire de l'arrivée à Paris, l'acte fut signé : « Vous devez une belle chandelle à la Sainte Vierge », conclut Monsieur Delahaye, qui, pendant toutes les négociations, s'était montré tout dévoué.

La fondatrice, mieux que personne, savait combien Marie avait été secourable, et comment Dieu avait tout conduit. Transportée de joie, dans l'élan de sa reconnaissance, elle alla dès son retour, se prosterner devant le tabernacle : « Bon Maître, s'écria-t-elle filialement, vous n'êtes plus seulement locataire, vous êtes propriétaire ! » Toute la Communauté fut ensuite réunie dans la chapelle illuminée, et après une fervente prière à Notre-Dame de la Providence, on chanta les litanies de saint Joseph ; toutes répondaient à chaque invocation : « Nous vous remercions ! »

La Société s'affermissait et se faisait connaître peu

à peu : Louis Veuillot en avait parlé dans l'*Univers*, Auguste Nicolas l'appréciait et l'aimait ; par la duchesse de Bassano, l'Empereur et l'Impératrice, sollicités d'intervenir en sa faveur, avaient envoyé une large aumône ; la Mère de la Providence pensa que l'heure était venue d'assurer sa vie religieuse et de prononcer ses vœux perpétuels. Monsieur Gabriel fut d'avis d'attendre, tout en approuvant ; le Père Basuiau consulté, répondit qu'il y aurait là pour elle et ses filles une bénédiction du ciel. La fondatrice n'aimait pas les retards ; elle se rendit à l'archevêché : elle voulait, pour elle et la Mère du Sacré-Cœur[1], obtenir cette grande grâce. Écoutons-la, rien ne vaut son récit : « Cette fois, je fus non seulement admise, mais Dieu permit que le cardinal me distinguât entre plusieurs personnes qu'il était obligé de congédier, et me fit entrer aussitôt. J'exprimai à Son Éminence le regret de n'avoir pas eu sa bénédiction avant l'achat de la maison, je lui fis connaître l'heureuse issue de l'affaire. J'ajoutai : « Voici l'œuvre assise, au point de vue temporel, ne serait-il pas au moins aussi nécessaire de l'affermir au point de vue spirituel? Je viens solliciter de Votre Éminence la permission de prononcer, avec une de mes filles, nos vœux perpétuels, bien que M. l'abbé Gabriel, notre Supérieur, trouve cette demande un peu prématurée. — Oui, je vous accorde cette grâce », dit aussitôt le cardinal. Malgré l'émotion que cette parole m'avait causée, je continuai : « Éminence, notre bonheur serait complet,

1. Dès 1856, la Mère du Sacré-Cœur, ayant rencontré rue de Sèvres le P. Basuiau avait eu le pressentiment que c'était lui que le bon Dieu destinait à la Société « elle n'en parla pas, dit-elle dans ses notes, pour ne pas déranger par son empressement les desseins du Saint-Esprit ». Elle engagea simplement à son retour, la Mère de la Providence à aller remercier le Père d'un service rendu.

si nous pouvions nous offrir à Notre-Seigneur par vos mains ; et puisque votre bonté paternelle m'encourage, j'ose solliciter la faveur dans toute son étendue, en priant Votre Éminence de vouloir bien faire cette cérémonie le 25 de ce mois, date qui m'est particulièrement chère par les grâces de Dieu qu'elle me rappelle. » A ces mots le cardinal reprit vivement : « Cela m'est impossible ; je suis retenu tous ces temps-ci. — Mais, me hâtai-je de dire avec confiance, Votre Éminence doit être libre ; n'ayant pas eu l'honneur d'être reçue plus tôt, nous avons prié son bon ange de nous garder ce jour. » Monseigneur prit alors son agenda, et constata que ce jour-là il était libre.

« Heureuse du succès de ma démarche, je me rendis à Notre-Dame des Victoires pour remercier la Sainte Vierge. C'était l'anniversaire du jour, où deux ans auparavant, j'avais commencé une neuvaine pour demander la grâce de mourir, ne me trouvant pas capable d'affronter les difficultés que présentait la fondation. La souffrance avait déjà porté son fruit. »

« De là j'allai chez M. Gabriel. « Mon Père, lui dis-je, en me jetant à genoux, ne m'en veuillez pas, Monseigneur a exaucé mes désirs, et lui-même viendra recevoir mes vœux, le 25. — Enfant gâtée, répondit notre bon supérieur, en jetant sur moi un regard d'affection toute paternelle. » Et, tout de suite, il combina l'ordre de la cérémonie. »

On put trouver trois jours pour une retraite dont le P. Basuiau traça le plan ; une sœur qui faisait ses premiers vœux, et deux qui prenaient l'habit, — l'une de ces dernières était Madame Simart, la Mère Saint-Pierre, que nous retrouverons bientôt, — se joignirent à la Mère de la Providence et à la Mère du Sacré-Cœur.

La Mère fondatrice écrivait dans ses notes de retraite :

22 *Janvier* : « J'ai senti, ô mon bon Jésus, que vous me demandiez la mort à moi-même, c'est-à-dire aux assurances relativement à l'état de mon âme et à toute propriété en ce qui concerne la sainteté, de sorte que je supporte avec joie cet état de ténèbres spirituelles où je ne sens rien que la tentation.

« Notre œuvre prendra le grand caractère des œuvres du Seigneur. Le Père nous a dit : « Dieu va la prendre en main et la faire sienne. »

« O mon Dieu, si je comptais sur moi, j'abandonnerais tout, ne me sentant capable de rien, mais je puis tout en Celui qui me fortifie. Je sens que si je le veux, je deviendrai une sainte, par la voie du renoncement et de l'abnégation. »

23 *Janvier* : « J'ai médité sur la pauvreté et l'humilité de la crèche. J'ai vu qu'il faut que j'entre dans un nouvel état dont Dieu seul est le principe. Cet état est la dépendance parfaite de la grâce. J'ai promis à Notre-Seigneur de lui demander la mort à moi-même ; jusqu'ici je l'ai beaucoup admirée, mais je ne l'ai jamais demandée, sans quoi je l'aurais obtenue, car jamais, mon bon Jésus, vous ne me refusez quelque chose... Vous ferez de moi ce que vous voudrez, mais je veux être votre Providence pour vos épouses chéries du Purgatoire. »

24 *Janvier* : « J'ai été impressionnée de ma méditation sur Marthe et Marie. Oh ! que de fois j'ai rempli l'office de Marthe, tandis que ma conscience me demandait celui de Marie. Seigneur, depuis 1843, quelle activité naturelle ! Comme je me suis passionnée pour tout ! Comment ai-je résisté aux fatigues de toutes sortes qui m'ont accablée ! Vous savez, cependant, Seigneur, que c'est pour vous que j'ai

tout entrepris ; mais, puisque vous préférez l'oraison aux œuvres, quelle route ai-je donc prise ? Je ne veux plus penser à tout ce détail dont le souvenir après tout, ô bon Jésus, me prouve une fois de plus que je suis l'enfant de vos miséricordes. Vous avez accepté toutes ces œuvres, puisque vous les avez fait réussir, envers et contre tout, et que vous avez permis le succès malgré mon activité naturelle. Aujourd'hui, Seigneur, je vous fais le sacrifice de ce besoin d'agir qui me consume. Je ne ferai que ce que vous me permettrez par celui que vous avez choisi pour moi. »

Celui qui avait été choisi par Dieu, était le Père Basuiau ; le 21, la Mère de la Providence lui avait fait une confession générale de toute sa vie, le priant de vouloir bien se charger de son âme. Le Père attendit pour répondre, et quand il répondit, il fit nettement entendre à sa nouvelle fille spirituelle qu'il se croyait en droit d'exiger beaucoup d'elle et en particulier une entière soumission. La Mère de la Providence comprit tous les sacrifices que renfermait cette promesse ; jamais un sacrifice ne l'arrêta, elle promit de toute son âme.

Ses notes se terminaient ainsi : « Je vous demanderai chaque jour cette union inséparable avec vous, de chaque minute, après laquelle mon âme soupire, je vivrai dans une dépendance continuelle de la grâce ; je n'aspirerai qu'à me trouver seule avec vous. O mon bon Jésus, aidez-moi, je ne sais pas être Marthe et Marie. Mon attrait, vous le savez, est d'être Marie, mais à force de faire toujours l'office de Marthe, on a cru que c'était mon lot. Je sens que le moment n'est pas encore venu ; non, je ne puis pas, dans les vues de la Providence, être Marie, il faut que je sois Marthe et Marie. »

A côté de la Mère de la Providence, la Mère du

Sacré-Cœur, dans la paix de son âme, se préparait au grand jour des vœux perpétuels. Celle-là, c'était Marie par caractère et par tendance ; son recueillement, son esprit de prière, frappaient d'abord. Là s'alimentait la flamme d'un zèle ardent pour les intérêts de Dieu et le salut des âmes. Chercher Jésus dans le silence et la méditation, et donner ensuite le Jésus qu'elle avait trouvé, elle avait mis toute l'énergie et toute la constance de sa volonté à poursuivre ce but ; elle ne s'en départit jamais. Nous n'avons pas ses notes de retraite de 1858 ; une lettre annonce aux siens la cérémonie du 25 : « Monsieur Gabriel et Monseigneur Morlot ont trouvé bien d'assurer son avenir spirituel (l'avenir de l'œuvre) en nous faisant prononcer, extérieurement, les vœux perpétuels que nous avons faits dans notre cœur. Monseigneur consent à les recevoir lui-même, lundi 25, à 8 heures. Notre Mère et moi sommes les seules qui, pour le moment, auront ce bonheur. Nous entrons en retraite demain matin, avec une Sœur qui fait ses premiers vœux et deux autres qui prennent l'habit. »

Cette austère sobriété de style ne ressemble guère aux effusions brûlantes de la Mère de la Providence : tout était contraste chez la mère et chez cette première fille tant aimée : les cœurs seuls et les volontés battaient à l'unisson.

Le, 25 à 8 heures, comme il était convenu, Son Éminence le cardinal Morlot arrivait, avec Monsieur Cuttoli, son secrétaire particulier. Monsieur l'abbé Gabriel, Monsieur l'abbé Roquette, curé de Saint-François-Xavier — les Auxiliatrices étaient ses paroissiennes — le Père Basuiau, l'attendaient à la porte de la chapelle. La cérémonie fut aussi solennelle que le permettait le modeste sanctuaire ; Monseigneur fit une exhortation très pieuse et toute paternelle ; le

diarium affirme que les chants furent « du ciel ». Le bon Monsieur Guilhem, l'ami des jours heureux comme des mauvais jours, assistait à la fête et au déjeuner du cardinal; il en avait fait tous les frais. Monseigneur Morlot signa sur le registre l'acte des vœux; après lui, signèrent tous les ecclésiastiques qui en avaient été les témoins. Son Éminence accorda quarante jours d'indulgence pour chaque nuit passée près des pauvres, pour chaque prière à saint Joseph, pour tout travail fait dans la maison pour les pauvres. Le soir il y eut salut solennel. Ce jour du ciel eut un lendemain ; le Père Cornuau vint faire une instruction avant la messe d'actions de grâces, et la Mère de la Providence consacra de nouveau toute sa Communauté à la Très Sainte Vierge, à peu près dans les mêmes termes que le 8 novembre.

« Mes vœux perpétuels sont prononcés, écrivait-elle ; ô Jésus, vous contractez avec moi, si indigne, une alliance éternelle ! Ce qui s'est passé dans mon âme ne peut se dire. Journée trop courte, marquée par des bienfaits signalés de la Providence, je ne vous retrouverai plus qu'au ciel. J'ai éprouvé, Seigneur, tout ce que vous m'avez dit durant les deux années qui ont préparé la fondation : « Tu seras religieuse mais pas comme une autre ; j'aplanirai pour toi bien des difficultés, mais tu ne seras parfaite religieuse qu'à trente-trois ans. » Le 25 mars 1858, la Mère de la Providence, avait trente-deux ans et dix mois.

Le Père de Ponlevoy disait, parlant de la fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire : « Il y a dans cette âme une nature et une grâce aussi puissantes. » C'était la vérité, et le P. Basuiau, qui ne l'ignorait pas, avait eu raison de vouloir être toujours obéi. Celle qu'il dirigeait était, certes, une âme d'obéissance, mais son caractère, sa spontanéité, l'entraînaient

souvent, malgré son vrai désir d'obéir, à faire approuver ses actes plutôt qu'à les soumettre à l'autorité de son directeur ; en outre, depuis deux ans surtout, elle avait tant agi par elle-même, que l'habitude avait encore donné plus de force à sa tendance de nature. Les débuts furent pénibles : « Vous me brisez, vous m'enlevez tout mon entrain. — Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi, répondait le Père avec calme, et, que l'esprit de Notre-Seigneur remplace votre activité naturelle. » Cette âme si volontaire, si frémissante sous le joug, était encore une âme douloureuse, et vraiment on ne concevrait pas qu'il en eût été autrement, les âmes du Purgatoire ne l'auraient pas permis. D'une sensibilité extrême, elle portait vaillamment, sans doute, sa croix de souffrances physiques et morales, mais comme parfois elle en avait les épaules et le cœur meurtris ! « Tout le monde me croit au troisième ciel ; il n'y a que le bon Dieu et vous, mon Père, qui sachiez combien je souffre. » Nature ardente et spontanée, religieuse avant d'avoir été novice, supérieure sans avoir été inférieure, la Mère de la Providence avait besoin de s'assouplir et de calmer une ardeur dont elle était la première à regretter l'extrême vivacité ; pleine d'élan, d'enthousiasme et pourtant accablée parfois sous des tristesses et des angoisses du corps et de l'âme, elle disait dans l'intimité : « Lorsqu'on me parle de gaieté, il me semble que je joue la comédie. » Elle avait besoin d'une main douce et ferme, qui ne la quittât point, et l'aidât, pour ainsi parler, à chacun de ses pas : le Père Basuiau était l'homme de cette grande et belle œuvre, il fut le maître des novices de la vénérée fondatrice qui appelait, justement, les sept années qu'il resta près d'elle, les sept années d'abondance. A en cueillir quelques épis, nous connaîtrons

mieux et la nature de la Mère de la Providence, et la direction du P. Basuiau ; lisons quelques-unes des notes qu'elle a laissées.

« Je me plains que tout m'ennuie. — Vous n'êtes pas la seule. — Je crois que les autres s'amusent ou s'ennuient pour l'amour de Dieu. — C'est une illusion, on ne s'amuse pas en s'ennuyant, et supporter la souffrance, n'empêche pas de la sentir. »

« Au pied du Saint Sacrement, comme je me suis plainte aujourd'hui de toutes mes souffrances physiques et morales, il m'a semblé que Notre-Seigneur me disait : Tu portes la croix sur la poitrine ; après y être monté pour ton amour, je n'en suis pas descendu, et toi, tu veux perpétuellement descendre de ta croix. — Oui ; mon Jésus, je suis montée au Calvaire en fondant cette communauté. Vous m'avez mis un bandeau sur les yeux lorsque j'ai quitté ma famille, je n'ai pas compris ce que je faisais, je me suis jetée à corps perdu dans vos miséricordes ; mais, le 25 janvier de l'an dernier, en me livrant à vous pour toujours, bon Jésus, ça a été de tout mon cœur que je vous ai dit : Je me donne. Aussi vous avez profité de ma permission ; bon Maître, faites que je me laisse crucifier. »

« Mon Père, mon état n'est pas ordinaire : ces luttes, ces combats incessants..., quoique le cri de mon cœur au milieu de tout cela soit toujours : On ne m'enlèvera pas l'amour de Dieu ! — Mon enfant, votre état est celui d'une personne qui subit une transition... mourir à la nature n'est pas l'ouvrage d'un jour... plus j'avance, plus je suis convaincu des desseins de Dieu sur vous »

« Quelle nuit j'ai passée ! Après la sainte communion j'ai demandé à Notre-Seigneur la paix de l'âme :

Tu ne l'auras que lorsque tu ne la désireras plus, a-t-il semblé me répondre. »

« Avez-vous remarqué l'Évangile : Si le grain de froment n'est jeté en terre... etc. J'ai pensé à vous, mon enfant ; il faut que vous soyez le grain de froment, bien caché en terre, bien broyé, pour faire l'œuvre de Dieu. — Mon Père, je ne puis pas. — Bien, bien, laissez-vous faire, le bon Dieu s'en chargera. »

« Le Père me refuse de m'occuper de différentes œuvres : Mais, mon Père, je ne fais plus rien. — Vous avez à vous occuper avant tout du Purgatoire ; auparavant, vous travailliez pour vous, maintenant vous travaillez pour Notre-Seigneur. — A part moi, je me suis dit : que c'est vrai ! Je vis encore trop pour n'en pas souffrir beaucoup, Cette nuit j'ai rêvé que les trois clous de Notre-Seigneur me perçaient le cœur d'outre en outre. Le Père me dit que si cela était réel, sainte Thérèse en serait jalouse, mais, comme ce n'est qu'un rêve, je n'ai pas à m'en préoccuper. »

« Le Père bénit les médailles du B. Pierre Claver, et croit que je les ai fait faire. Je parais étonnée qu'il me croie capable d'agir sans sa permission ; il me répond qu'il me suppose capable de tout... excepté de faire le bien. J'ai pris cette parole au sérieux, et elle m'a réjouie toute la journée. Il me dit aussi qu'il faut que je sache refuser et avoir le courage de mon opinion, sans toujours écouter les tendances de mon cœur... Le Père ne veut pas que je donne... Ah ! Seigneur, faites que j'obéisse toujours, bien que cet ordre me paraisse bien dur ! J'ai donné huit francs depuis quatre jours. — En voilà assez pour quinze jours, me dit-il. — Ah ! mon Père, saint Ignace, dont nous lisons la vie au réfectoire, donnait tout ce qu'il

avait et quêtait pour ses malades de vieux effets. Laissez-nous faire comme lui. — Mon enfant, c'était un saint. — Mon Père, vous voulez que nous devenions saintes. — Oui, par l'obéissance. — Eh bien ! nous ferons ce que vous voulez ! »

« Mon Père, est-ce une tentation ou une vertu, que mon dégoût profond pour le monde ? — Mon enfant, c'est une grâce dont vous devez remercier le bon Dieu. — Je pense quelquefois que c'est une suite de ma vie de souffrances, je ne puis prendre plaisir à rien. — Vous êtes une enfant gâtée de la Providence. — Mon Père, laissez-moi vous le dire, à qui le dirais-je, si ce n'est à vous ? je me sens d'une faiblesse incroyable, je ne veux pas reculer, je ne sais pas avancer, et je comprends que je ne puis pas rester où je suis, tout à fait comme une personne qui doit faire une longue route ; j'en suis au quart, je reste là entre deux pierres, je ne veux pas reculer, je ne sais pas avancer. — Mon enfant, en électricité, vous savez qu'il y a le positif et le négatif : l'un attire l'autre. Vous êtes le négatif ; Notre-Seigneur, le positif qui vous attire ; il faut vous abandonner et dire : *Fiat* à tout ce que la grâce demande de vous. — Mon Père, je n'en puis plus, et tous les jours je demande au bon Dieu de changer. — Cela n'est pas bien de le dire, encore moins de le penser. — Je n'ai jamais tant souffert que depuis que je suis à Notre-Seigneur : Je suis comme un cheval qu'on a bien battu, il trotte toujours, jusqu'au moment où il ne peut plus avancer. — Avancez toujours. — Jusqu'ici, tout a été pour moi comme des mots, (c'est-à-dire jusqu'au moment où je suis arrivée à Paris) les mots de vie intérieure, de sacrifices, de souffrances, de croix me semblaient magnifiques, parce que je n'y touchais pas... Mais maintenant je vois que le bon Dieu m'aime par la

souffrance, je connais sa manière. — Mon enfant, on ne raisonne pas ainsi lorsqu'il s'agit des créatures, et on souffre le martyre pour la personne que l'on aime. — Mon Père, c'est que l'amour est plus fort que la souffrance, et voilà ce que je voudrais obtenir du bon Dieu !...

« Mon enfant, la souffrance est le seul bien qui ne soit pas enlevé à l'homme. Vous devez souffrir pour trois motifs : 1° pour acquitter des dettes ; — 2° pour atteindre à la sainteté. — 3° comme supérieure d'un nouvel ordre. — Et les âmes du Purgatoire, mon Père ? — Elles se rattachent à ces trois motifs. — Mon Père, si j'étais heureuse de souffrir, ma souffrance ne serait plus une croix, mais l'avant-goût du ciel ; aussi quand je vais au pied du Tabernacle supplier Notre-Seigneur de changer mon état, je ne réussis pas à achever ma phrase, je coupe mes mots pour dire : Que votre volonté soit faite. — Dites-le toujours... Si Notre-Seigneur changeait votre état, si vous aviez le contentement moral de ce que vous faites, vous ne souffririez plus, si vous étiez contente de vous, j'en serais bien fâché. — Je désire beaucoup plus être bonne, pour Notre-Seigneur, que pour moi. »

Ainsi, peu à peu, jour à jour, sous la souffrance aimée, redoutée, supportée ; dans l'obéissance acceptée, malgré les frémissements de la nature, l'âme si humble, si confiante, si simple de la Mère de la Providence se calmait, se virilisait, sans rien perdre de son enthousiasme, ni de son élan ; quand l'heure de l'action sonnait, elle s'élançait toujours avec la même bondissante impétuosité ; ainsi, lentement, la grâce pénétrait cette riche nature, et ceux pour qui elle n'avait rien de caché admiraient les merveilleuses opérations de l'Esprit-Saint. Les progrès étaient réels, et quelquefois le Père Basuiau le disait pater-

nellement pour encourager. Luttant contre des souffrances continuelles que ne laissait pas soupçonner l'apparence d'une santé magnifique, la Mère de la Providence ne négligeait pas les pénitences corporelles. Avec simplicité elle signale, dans ses notes spirituelles, l'emploi de la discipline de fer et de la discipline de corde ; le Père est obligé de lui défendre de s'habituer à manger le moins possible, pour arriver à cette juste limite dont parle saint Ignace dans la dixième addition ; elle s'efforce de réprimer les premières saillies de sa vivacité, et les élans trop affectueux de son cœur : « Quel malheur, mon Père, d'avoir un cœur ! — Quel bonheur, mon enfant, de consacrer entièrement ce cœur à l'amour de Notre-Seigneur et au sacrifice ! »

A côté de la Mère fondatrice et avec elle, ses filles ressentaient aussi le bienfait de la nouvelle direction ; aucune peut-être ne la goûtait mieux que la Mère du Sacré-Cœur. Elle avait toujours pensé que la Compagnie de Jésus était appelée à aider le jeune Institut, et bien des fois, rencontrant un Père Jésuite, elle s'était demandée : « Est-ce celui-là ? » Son jugement très sûr et très droit, la faisait entrer pleinement dans toutes les idées du Père Basuiau ; en l'écoutant, elle ne faisait, semble-t-il, que comprendre parfaitement ce que son instinct naturel lui avait déjà fait deviner. Les esprits, rue de la Barouillère, heureux de vivre dans cette claire lumière, dans cette vérité religieuse et pratique, que les conseils et les exemples du Père leur révélaient chaque jour, arrivaient à souhaiter que les mots qui passent devinssent des écrits qui restent ; on désirait une règle qui fixât enfin toutes les indécisions et assurât la stabilité. Sans doute la demande fut-elle adressée au Père Basuiau dès les premiers mois de 1858 ; car,

adoptée officiellement le 25 mars 1859, la règle actuelle était déjà proposée aux religieuses le 25 octobre 1858. Le P. Basuiau — quelques-uns l'ont blâmé, mais l'expérience a montré qu'il avait raison — crut pouvoir adapter à la nouvelle communauté la règle qu'il suivait lui-même. Le projet était audacieux : saint Ignace a écrit pour des hommes, et si, la grâce de Dieu aidant, il a écrit avec une telle connaissance de l'esprit et du cœur humain, comme aussi de la vie surnaturelle, que ses fils gardent encore et suivent, sans le moindre changement, les lois qu'il a fixées, il ne s'en suit pas que des femmes pourront porter avec la même facilité le même fardeau. Le Père mit au travail et tout son cœur et tout son bon sens, et son œuvre a été approuvée, et son œuvre est pratique, et son œuvre sanctifie. La nouvelle règle était prête au début d'octobre.

Le jour de Notre-Dame de la Merci, il avait fait une instruction à la communauté ; Monsieur Gabriel, qui était là, dit à la Mère de la Providence : « Le Père Basuiau est un saint, jamais il ne grimace, il a toujours sur les lèvres le sourire de Jésus-Christ ! » Le diarium qui raconte le fait, ajoute : « C'est une chose touchante, et pour les Anges et pour les hommes d'entendre un saint chanter les louanges d'un saint, avant canonisation. » Quand on aura redit que Monsieur Gabriel était un original, on n'aura rien dit qui soit opposé à sa canonisation, et le petit fait suivant montre combien il était surnaturel et peu susceptible. Supérieur de la Communauté, il fut invité à prêcher la retraite ; elle commençait le 20 août. Pendant cette retraite, la Mère de la Providence, accompagnée de son assistante, la Mère du Sacré-Cœur, vint lui présenter le travail du P. Basuiau. Il semble bien que Monsieur Gabriel n'avait pas été

prévenu de ce que faisait le Père, et on voit ce que, chez un homme d'un autre caractère, aurait pu provoquer cette initiative en dehors de son autorité. Il lut avec la plus grande attention les règles préparées pour ses filles, et dit que lui-même en parlerait le lendemain à la Communauté. Le lendemain, lundi, 25 octobre, il adressa, avec solennité à son auditoire les paroles suivantes : « Mes enfants, en présence du Tabernacle, sous le regard de Jésus-Christ, nous adoptons comme règles définitives de cette œuvre, celles de saint Ignace qui ont formé tant de saints. Elles nous ont été présentées ; elles ne sont point douces... au moins vous aideront-elles à marcher dans la voie de la croix, seule voie tracée aux épouses de Jésus-Christ. »

Tout n'était pas fait ; mais sur le berceau de la Société, l'étoile avait lui, et on pourrait marcher à sa clarté bienfaisante. Il fallait peu à peu apprendre, et chercher quelquefois, la manière de pratiquer ces admirables règles. Ce fut le travail du Père Basuiau, il y mit un dévouement, une sagesse et une constance que les Auxiliatrices du Purgatoire n'oublieront jamais. Il sut entrer dans les moindres détails ; oraison, prières, lecture spirituelle, examen, office, œuvres extérieures,coutumes, fêtes, le diarium note avec soin toutes les prescriptions qui deviennent la vie de famille ; nous regrettons de ne pouvoir nous y arrêter ; nous laissons aux enfants d'en savourer le charme intime et l'action féconde. Le Père n'improvisait rien : il présida le premier conseil de la Société auquel prirent part, avec la Mère de la Providence, la Mère du Sacré-Cœur, la Mère Économe, les Mères Saint-Joseph et de la Miséricorde ; il y avait en outre des réunions plus fréquentes où, avec la Mère de la Providence et la Mère du Sacré-Cœur, l'on préparait

les explications et les applications de la règle : « Vous ne voyez rien ? » demandait parfois le Père, à la Mère du Sacré-Cœur, retranchée dans sa modestie. — Non, mon Père, répondait-elle humblement. — Eh bien ! il faut voir, reprenait-il souriant. »

La Mère du Sacré-Cœur savait voir, quand il était nécessaire ; rien ne le prouve mieux que la manière dont elle formait ses novices, aidée par le Père. Ce noviciat de 1858 ne ressemble guère à ceux d'aujourd'hui ; c'est à présent, comme alors, la même ferveur chez les futures Auxiliatrices, mais Jersey et Versailles diffèrent bien de la rue de la Barouillère. Il n'y avait pas de règle à expliquer, puisqu'on n'en avait pas. Les premières instructions développaient : *Le Livre d'or*, ou *l'Humilité pratique*. La conférence de chaque matin était alors l'unique exercice spécial aux novices ; le cabinet où la maîtresse des novices recevait celles qui désiraient la voir était, on se le rappelle, séparé du reste du grenier par une cloison en planches, et, en guise de chaise, on s'asseyait sur une poutre. Pendant le mois de mars 1858, six postulantes demandent l'entrée : « On couchera dans les corridors, au grenier, dans la remise ; ce seront les plus privilégiées, on s'y rapproche de la crèche. » Mais si les demandes étaient nombreuses, beaucoup de postulantes ne persévéraient pas ; on écrit à la date du 16 mars : « Onzième postulante que notre Mère congédie. Pauvre sœur, comme on la plaint ! » C'est Madame Simart, une novice entrée le 10 octobre 1857 qui parle ainsi. Avec elle au noviciat il y a six sœurs coadjutrices, et une seule religieuse de chœur, Mlle Marie Prévost, la future Mère Sainte-Gertrude ; du moins, ce furent les huit qui, seules, persévérèrent. La Mère Sainte-Gertrude fut la première et le modèle des infirmières de la Société, comme nous

l'avons dit. Les connaissances qu'elle avait en médecine, son expérience, une vigilance quasi maternelle sur les santés, furent si vraiment bénies de Dieu que, pendant les douze premières années, la mort ne franchit pas le seuil de la maison. Son titre le plus beau à la reconnaissance de la Société, c'est le dévouement affectueux et incessant dont elle entoura la Mère fondatrice pendant sa dernière maladie. Elle l'aimait comme une mère, elle la vénérait comme une sainte, elle eût passé par le feu pour lui procurer le moindre soulagement. Malade elle aussi, — elle ne survécut que six mois à la Mère de la Providence — elle ne voulut céder à personne la douloureuse consolation de panser la terrible plaie, qui causait à la vénérée Mère un martyre sans trêve. Lorsque ses forces épuisées l'obligèrent à partager avec la Mère Marguerite-Marie le soin de veiller la chère mourante, elle voulut néanmoins présider aux principaux pansements, et faire elle-même ce qui pouvait offrir un danger de contagion : « Je n'ai qu'une pauvre existence à risquer », disait-elle en souriant.

La vocation de Madame Simart fut vraiment providentielle. Son père, Monsieur Baltard, était protestant ; elle avait huit ans quand elle fut baptisée, à Saint-Roch, par Monsieur l'abbé Olivier, plus tard évêque d'Évreux. Sa mère était indifférente en matière religieuse. Jusqu'à dix-huit ans la jeune fille hésite entre le protestantisme et le catholicisme. Elle rencontre alors, en 1847, Monsieur Gabriel ; au contact de cette grande intelligence et de cette foi ardente, son esprit s'éclaire, son cœur s'échauffe, et le Dieu de l'Eucharistie, descendu dans son âme pour la première fois, y allume un amour intense ; elle est changée. Quelques années plus tard, en 1852, la nouvelle catholique épouse Monsieur Simart, artiste

célèbre, membre de l'Institut. Entourée d'une affection profonde, fière des talents de celui qu'elle aimait, la jeune femme pouvait se promettre le plus heureux et le plus brillant avenir. Toujours pourtant, même aux jours les plus brillants et les plus pénétrés de bonheur humain, il y eut dans cette âme profonde un vide que rien de terrestre ne put combler. Quelques mois seulement après son mariage, elle écrivait en décembre 1852 : « Mon Dieu, je souffre le martyre ! Et pourtant je suis heureuse... Heureuse ? Non ! Il ne m'est possible de l'être qu'auprès de vous, dans l'éternel repos. Quel beau destin, mourir jeune, et laissersa mémoire auréolisée de jeunesse, de beauté, de poésie ! » Et en 1854 : « Plus que jamais j'ai senti le vide et la petitesse des affections humaines !... Dieu, Dieu seul ! » Madame Simart ne devait pas laisser une mémoire auréolisée de jeunesse, de beauté et de poésie. Dieu lui réservait quelque chose de meilleur, de plus beau, et d'une poésie plus profonde : la Mère Saint-Pierre a laissé une mémoire « auréolisée » de bonté, de dévouement et d'une flamme d'amour divin qui réchauffe le cœur. Sa vie humaine fut brisée en plein bonheur. Un jour de mai 1857, Monsieur Simart avait un rendez-vous important, aucune voiture n'était là ; il prend l'omnibus. Pour faire place à une dame, il monte sur l'impériale ; comme il voulait descendre, la tête lui tourne, et il tombe violemment sur le pavé. On le ramène tout sanglant ; après plusieurs semaines de souffrances, quand les médecins l'estimaient sauvé, une hémorragie soudaine l'emporta : c'était le 27 mai.

Monsieur Gabriel avait été pour M. Simart un véritable ami, l'ami de toutes les heures ; avec un cœur tout paternel, il essaya d'apaiser l'inconsolable souffrance de celle qui restait. « Mais aussitôt après

mon veuvage, écrivait-elle plus tard, il partit pour Carlsbad et me laissa seule avec ma douleur. » Sur l'enveloppe où elle réunit les lettres qu'il lui adressait alors, elle écrivit : « Lettres de mon premier père, le bon abbé Gabriel, qui fut pour moi saint Jean-Baptiste et me conduisit jusqu'à l'Agneau de Dieu ! Jésus, mon Époux, ayez pitié de lui ! *Amen.* » Malgré les difficultés réelles qui s'opposaient à sa vocation, difficultés de famille, difficultés venant d'une intelligence incomplète de la vie religieuse, Monsieur Gabriel aidant, et la grâce de Dieu aussi, d'une manière bien émouvante et nettement providentielle, Madame Simart entrait au noviciat le 10 octobre, fête de saint François de Borgia. Avec elle, entraient tous ses meubles : « Ma bonne Mère, croyez-vous enfin que j'y suis, dit-elle à la Mère de la Providence, en montrant son mobilier ?.. — Je crois que les meubles y sont, mais qu'ils pourraient aussi repartir ! »

Les chaises étaient encore rares, rue de la Barouillère, et pendant quelque temps les religieuses prenaient place, sur les canapés et les fauteuils de damas rose de la nouvelle postulante. Un jour, madame Simart, devenue novice, se préoccupait de sa vocation : « Si je m'en vais, se dit-elle, sur quoi vont-elles s'asseoir ? » Elle resta, et les meubles aussi.

La formation, toute de raison et de surnaturelle virilité, donnée par la Mère du Sacré-Cœur faisait merveille. Quand elle eut les explications du Père Basuiau sur les règles de saint Ignace, elle s'efforça de bien faire comprendre à ses novices que, sous leur simplicité apparente, ces règles présentaient une haute perfection ; c'était beaucoup de comprendre la lettre, c'était mieux d'atteindre l'esprit. « Généralement parlant, disait-elle, nous ne devenons utiles

au prochain que dans la mesure où nous mourons à nous-mêmes. » Et pour mourir à soi, il est inutile d'attendre les grandes occasions qui ne se présentent guère, il faut savoir profiter des mille riens qui font que, sans être fort mal, « on n'est pourtant jamais fort bien ». Se tenir droite, sans s'appuyer sur le dossier de sa chaise, à moins d'être souffrante ; garder exactement les règles de la modestie, prendre un soin religieux des objets à son usage, faire par amour pour la pauvreté ce que font par nécessité les vrais pauvres, aimer mieux avoir moins que plus, ne pas se mettre à l'aise, prendre partout le moins de place possible, tout cela lui semblait plus sanctifiant, plus profitable aux âmes du Purgatoire que des vertus plus éclatantes, qui, hélas ! bien souvent, ne sont des vertus que pour la seule imagination. Elle aimait, par-dessus toutes les autres, les mortifications providentielles ; très sensible aux changements de température, par les grands froids et par les fortes chaleurs, elle disait avec son bon sourire : « Profitons, mes sœurs, cela ne durera pas longtemps, et les âmes du Purgatoire comptent sur nous. » La pensée des âmes du Purgatoire ne la quittait pas, elle voyait dans cette fin de l'Institut le moyen le plus efficace de développer l'esprit de sacrifice, et elle en usait.

D'ailleurs elle ne voulait chez ses novices aucune hâte exagérée, aucune tristesse déprimante : « Comment le Saint-Esprit pourra-t-il travailler en vous, si vous vous agitez et remuez sans cesse le métier ? Il attend que le calme se rétablisse, votre dépit retarde son œuvre, au lieu de l'avancer. » Et encore : « Il n'est rien de si bon que de voir sa misère, et rien de si doux que lorsque, détestant l'offense de Dieu dont elle peut être cause, on acquiesce amoureusement à l'humiliation qui nous en revient... L'âme qui ap-

précie toutes choses au poids de Dieu, ne se fait pas de folles terreurs. » Et quand une novice troublée lui parlait de ses anxiétés et de ses craintes sur l'avenir : « Demain est aussi bien à Dieu qu'aujourd'hui, et Jésus veillera sur vous, comme il le fait maintenant. » En fait, pour les Auxiliatrices du Purgatoire, demain apportait toujours les bénédictions de Dieu nécessaires : « C'est une grande joie, disait la Mère du Sacré-Cœur, lorsqu'une nouvelle sœur vient partager notre vie ; ce qui est admirable c'est que le bon Dieu nous envoie toujours les dons, les aumônes en proportion de notre nombre et de nos besoins, depuis que nous sommes vingt, nous avons toujours eu de quoi vivre, comme lorsque nous étions dix. » Sa consolation c'était de voir ses novices en récréation avec un visage gai et ouvert, d'admirer comme la grâce les transformait. Les privations ne manquaient pas dans ces premières années : la cuisine servait de réfectoire ; un grand broc et des cruches en grès, que l'on passait de main en main, remplaçaient les carafes et même les bouteilles qui étaient fort rares ; « mais les cœurs étaient heureux », s'écrie l'une des novices, et les âmes étaient généreuses. Madame Simart était chargée de l'entretien de la serre enguirlandée de lierre, et des plates-bandes qui l'entouraient. D'abord elle mit des gants pour sauvegarder ses mains blanches et fines, mais bientôt les gants furent laissés de côté et les mains sacrifiées avec tout le reste. La Mère de la Providence, qui la suivait de près, lui disait parfois : « Saint-Pierre, je compte sur vous, il faut devenir une sainte et une sainte canonisée. »

De tous les exercices du noviciat alors en usage, aucun peut-être ne lui parut plus éprouvant que la « leçon de mémoire ». Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait retenir le passage des psaumes, la page

d'histoire sainte fixés. Invariablement il lui fallait avouer, après avoir essayé de balbutier quelques lignes, qu'elle ne pouvait pas se rappeler « sa leçon ». Ce qu'elle faisait, les mains dans ses manches et les yeux baissés, dans une confusion sentie. Un jour, pendant son « expériment » de cuisine, la pauvre sœur fit un faux pas et laissa tomber la soupière. Le malheur était irréparable, et la chère novice en eut une douleur d'autant plus vive qu'elle privait, par sa maladresse, la communauté du plat le plus substantiel ; sa contrition était parfaite, parfaite aussi fut son humiliation ; la Mère du Sacré-Cœur fit cesser aussitôt son « expériment » de cuisine. Qu'importe ? N'écrivait-elle pas alors : « Les luttes, les obstacles, les épreuves, les souffrances de la vie religieuse... Moyen, et non but. C'est l'échelle de Jacob : les Anges y montent et descendent aussi ; comme le géant Antée, ils touchent terre pour reprendre des forces. (par l'humiliation qui donne l'humilité). Quand l'heure du repos aura sonné, disparaîtra l'échelle, le moyen. Alors nous aurons des ailes et la joie sans fin ! *Amen* ! »

De pareils efforts et des sentiments aussi surnaturels faisaient la joie de la Mère Maîtresse, qui tenait avant tout à développer la vie intérieure chez ses chères novices : et le grand moyen pour atteindre ce but, c'était la prière, c'était l'oraison. Elle leur apprenait à connaître et à aimer Notre-Seigneur, par une méditation approfondie de la vie du divin Maître : « J'aimerais, écrivait-elle à une jeune fille qui songeait à la Société, à vous voir toujours l'Évangile entre les mains, afin que, sans efforts, vous soyez tellement imbue de Jésus que vos paroles, votre maintien, vos regards, tout en vous reproduisît Jésus. »

Ce n'était pas assez d'effleurer un sujet, il fallait

l'étudier, le pénétrer, le vivre, et chaque scène évangélique, chaque mystère, longuement médité d'abord, puis contemplé avec amour, vécu autant que cela nous est possible, ici-bas, devait pénétrer l'âme tout entière et la transformer. Après la méditation proprement dite, la contemplation, et l'application des sens, méthodes que connaissent bien tous ceux qui ont fait les *Exercices* de saint Ignace, la Mère du Sacré-Cœur voulait qu'on revînt encore une fois au mystère si bien étudié déjà, afin de pénétrer jusqu'aux sentiments intimes du Cœur de Jésus. Ainsi la petite Société se groupait plus étroitement autour de ce divin Cœur et se formait sur l'exemplaire sacré ; du Cœur tout aimant, la flamme de charité descendait dans chacune de ces âmes si pures et si bien préparées, elle y allumait l'incendie qui veut tout embraser et ne dit jamais : assez. La Mère du Sacré-Cœur, avec un parfait bon sens, recommandait à ses novices de s'aider et non de s'embarrasser des différentes méthodes qu'elle leur expliquait ; elles devaient suivre l'attrait de la grâce : « Appliquez-vous sérieusement à votre méditation, puis laissez faire le bon Dieu. »

Pleine de patience pour soutenir et fortifier, elle était impitoyable envers le découragement, cette plaie des âmes faibles qui ne savent pas être humbles ; presque toujours son calme, sa douceur, sa maternelle bonté, parvenaient à faire passer dans les cœurs la confiance rayonnante en Notre-Seigneur, qui illuminait sa personne et sa vie. Une de ses anciennes filles assure qu'elle ne la vit jamais imposer son autorité que par l'exemple ; sa fermeté se devinait plus qu'on ne la sentait, on admirait dans toute sa conduite une égalité d'âme qui charmait et reposait.

« J'en reviens toujours à mon vieux principe, écrivait la Mère du Sacré-Cœur, on ne peut rien qu'en

aimant... les faiblesses des autres, les miennes, tout me prouve que le monde ne peut être régénéré, comme il n'est sauvé, que par l'amour ! » Comme elle avait raison, et comme elle aimait ! Avertie, peut-être par son bon Ange, la Mère Maîtresse entre un jour à la lingerie et y trouve une novice violemment tentée ; cela se voyait assez au trouble de sa physionomie et à la brusquerie de ses gestes. En apercevant la Mère du Sacré-Cœur, la malheureuse éclate en sanglots, et, d'un mouvement de colère, jette à terre tout le linge posé sur la table. « Ma Mère, je n'y tiens plus ; je suis prête à partir demain, rien ne me retiendra, je n'ai pas de respect humain ! » Et pendant qu'elle raconte l'horrible tempête qui secoue son âme, elle se met à ramasser une à une les pièces de linge qui jonchent le sol. La Mère Maîtresse vient à son aide et, avec un regard de douceur : « Une autre fois, ma pauvre enfant, n'oubliez pas que, quand on jette du linge à terre, il faut ensuite prendre la peine de le ramasser. » Elle ajoute quelques bonnes paroles, mais, visiblement l'orage n'est pas calmé ; il faut prier et attendre l'heure de la grâce...

... Le soir vient, rien n'est changé. L'âme triste, la Mère du Sacré-Cœur recommande sa novice à Notre-Seigneur, et tâche de reposer. Elle occupait la même chambre que la Mère de la Providence. Pendant la nuit, une fenêtre bat, secouée par le vent ; la Mère du Sacré-Cœur demande la permission d'aller la fixer, elle en profite pour aller voir sa chère brebis malade et qui ne dormait guère. Doucement elle entre dans le dortoir, dépose maternellement un baiser sur le front brûlant : « Chère fille, ne nous quittez pas, vous me feriez tant de peine !.. J'ai pris le prétexte d'un volet agité par le vent, pour venir près de vous. » Le cœur a ses raisons que la raison est parfois lente à saisir, et

qui sont bien puissantes ; ces mots allèrent droit au cœur de la novice tentée, la paix revint aussitôt, et, toujours, celle qui avait failli partir, attribua sa persévérance à la sage et affectueuse sollicitude de sa Mère Maîtresse.

A certaines époques ce n'étaient plus les novices seules qui entendaient la parole si sage, si affectueuse et si forte aussi, de la Mère du Sacré-Cœur ; dès 1859, à l'occasion des « Triduum » elle faisait à la Communauté des exhortations très simples et très élevées à la fois, surtout très surnaturelles. Sur les feuilles écrites de sa main, il y a des notes du P. Basuiau et de la Mère de la Providence ; parfois même c'est le plan tout entier qui lui a été fourni, mais le développement est bien d'elle, c'est son esprit, c'est son cœur. Elle en revient toujours à sa grande idée, le fondement de toute vie surnaturelle et aussi le sommet : la guerre à la nature, la destruction du moi, ennemi de Jésus : « Qu'est-ce que ce moi qu'il faut détruire ? C'est ce sentiment qui me fait rapporter tout à moi, qui m'aveugle tellement qu'il m'empêche de me connaître. Je dis bien que j'ai de l'amour-propre ; qui oserait dire autrement ? Mais je ne le reconnais jamais dans les occasions ; j'ai toujours une bonne intention, on ne sait pas combien je souffre... Oh ! comme nous nous ignorons nous-mêmes ! Si nous pouvions nous voir une bonne fois avec les yeux d'un autre ! »

« *Abnegel* signifie proprement, *se nier*. Nier une chose, c'est dire qu'elle n'est pas, je dois faire comme si je n'étais pas. On passe à côté de moi sans me saluer ; si je n'y étais pas, je ne me fâcherais point. — On n'écoute point mes avis, ou on les écoute sans les suivre ; si je n'y étais pas, je ne m'en froisserais point. On me blâme ; je désire qu'on me loue, comme si

vraiment j'étais quelque chose... Quand on se sent troublée, inquiète, c'est l'amour-propre ; *il y est*, sous une forme ou sous une autre, car l'amour de Dieu, c'est la paix. Le grand obstacle à la perfection, c'est moi-même : c'est donc moi qui m'empêche d'être à vous, ô mon Dieu. Entre vous et moi, il n'y a que *moi*, et j'hésiterais ! »

Un des moyens qui, au début de la Société, aidaient les religieuses à se bien connaître et à détruire le *moi*, c'était le chapitre. « Le chapitre... A la bonne heure, s'écriait la sœur Saint-Pierre, je n'ai point à fouiller en moi ! Vous me dites mes défauts, quel bonheur ! 9 heures. Je viens du chapitre ; voyons : Parler seule... C'est pourtant *très vrai.* Quelle absurdité ! C'est encore un tribut payé à la vie extérieure. Une âme qui réellement se possède, ne doit pas donner ce ridicule spectacle. Je me punirai chaque fois que je m'y surprendrai. — Mouvements trop vifs... c'est vrai, *très vrai.* — Toujours pressée. Puis encore ? Je dis la leçon de l'office avec affectation... *c'est vrai.* Je la comprends et je la sens ! C'est absurde de faire part à mes sœurs de ma dévotion sensible, d'autant plus que c'est un tort qui me choque dans les autres. Quand j'entends l'une des nôtres dire le chapelet à la communauté en accentuant certains mots, je suis agacée ! Il faut dire le texte avec simplicité, et puis le Saint-Esprit parlera à chacune selon son besoin. Il se peut que le mot compris par moi ne soit pas celui qui parle à telle autre, et je gêne son sentiment par le mien !.. Quel bonheur d'être ainsi renseignée et éclairée !.. Je manque de simplicité, c'est *bien vrai.* Je suis double, mais patience... On n'est pas simple dans les crises de transition ; par le fait on ne peut l'être... je relirai ceci le mois prochain, s'il plaît à Dieu. »

« Nous voyons mal, écrivait-elle encore, et c'est pourquoi il y a un chapitre, où on se voit à travers vingt-cinq lunettes différentes. Je ne sais pourquoi, j'y porte toujours une physionomie grave au possible, je sens que je voudrais au contraire, y mettre l'impression de douceur, de mansuétude qui révélerait mon cœur ; mes sœurs, je vous aime !.. C'est mal. Je leur reproche des fautes de modestie dont réellement je m'édifie, et, elles aussi, elles me reprochent des fautes « *indispensables* ». L'une a trop de prévenances, il faut le lui reprocher... On me dit que j'ai le ton raide ! A l'orgue, je dis : Assez ! Chut ! trop haut ! trop vite ! taisez-vous... etc., etc., etc. C'est raide, en effet ! Mais au moment du feu, l'officier ne dit pas à ses soldats : Mes bons amis, *veuillez* avoir la bonté de porter armes ! *Soyez assez bons* pour faire feu ! Seulement *prenez bien garde* de vous blesser !.. J'en ai ri vraiment !.. » Puis la pensée de foi arrive : « Oui, oui, j'ai le ton raide et j'y veillerai. »

Pauvre chère Mère Saint-Pierre, comme c'est bien elle ; oh ! non certes, elle n'était pas double ; toute vibrante, très musicienne, quel bien elle a fait avec sa voix et avec son cœur ! Elle voulait qu'on chantât avec intelligence ; pour l'apprendre aux autres, elle le faisait elle-même ; peut-être exagérait-elle un peu afin d'arriver au juste milieu ; elle ne voulait pas qu'on chantât pour chanter, mais pour prier. Combien de personnes sont sorties de la chapelle de la rue de la Barouillère, — et pendant de longues années, — pieusement émues après avoir entendu cette voix magnifique, non, cette âme plus belle encore, qui chantait et qui priait. Les nombreuses générations de jeunes religieuses, qui ont passé sous « son bâton », n'oublieront jamais... ni son ton raide, ni son bon cœur.

La musique et le bâton de la Mère Saint-Pierre nous ont fait aller trop vite ; nous ne sommes encore qu'aux jours lointains déjà de la formation... Nous écoutons la Mère du Sacré-Cœur, nous assistons au chapitre ; peu à peu, la formation religieuse élève et grandit les âmes des Auxiliatrices du Purgatoire ; en 1859, les *Exercices* de saint Ignace furent pour elles la plus lumineuse et la plus fortifiante révélation.

Monsieur Gabriel, qui avait prêché les deux retraites précédentes, avait donné à ce ministère tout son cœur et tout son dévouement ; mais la retraite, pour lui, c'était la méditation des grandes vérités qui nous rappellent nos fins dernières, et sans doute cette méditation est chose excellente. Les nouvelles religieuses s'y sentaient pourtant un peu à l'étroit, et désiraient quelque chose de plus. Le soulagement fut profond et la consolation très grande, quand le P. Dutau, invité par le P. Basuiau, mit ces âmes ardentes et avides de perfection en face de l'idéal divin, incarné dans Notre-Seigneur. Enthousiasmées par l'appel glorieux qui retentit dans la méditation du *Règne*, elles contemplèrent l'enfant de Bethléem, l'exilé d'Égypte, l'adolescent de Nazareth, le thaumaturge des campagnes de la Judée et de la Galilée, le martyr du Golgotha, le ressuscité de Pâques, et le triomphateur de l'Ascension.

Enfin la Mère de la Providence, la Mère du Sacré-Cœur et toutes celles qui écoutaient, rangées près d'elles : les postulantes, les novices, celles qui venaient de prononcer leurs premiers vœux, toutes ces âmes que la passion du Purgatoire avait réunies, trouvaient la spiritualité qu'elles avaient en vain cherchée jusque-là, celle qui devait les faire vivre. Aussi quels accents ! « Oh ! l'abandon, la simplicité de l'enfance ! C'est là ce que Jésus me demande... Dans

les bras du Père, est-il besoin de prudence ? Je me souviens que mon père selon la chair se fâchait contre moi ; lorsque, traversant à son bras une rue ou un boulevard, je tournais la tête dans la crainte des voitures, des chevaux ; sa tendresse prévoyante se trouvait insultée par ce mouvement de tête souvent machinal... Oh ! mon Dieu, j'ai cessé de ramer depuis bien longtemps ; quelque brise du ciel enfle seule la voile de ma petite barque, et quels que soient les orages, les récifs, les dangers, je veux dormir, sachant que votre cœur veille... Quelle paix il m'est resté de cette sainte retraite ! »

Et encore : « Le P. Gabriel — il s'agit de Monsieur Gabriel — oh ! oui, je lui dois tant, je lui dois tout ! J'étais dans le désert, c'est là que nous nous sommes trouvés ; c'est saint Jean-Baptiste. Il est la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droites les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers ! Il crie : Faites pénitence ! Et il baptise au nom de celui qui doit venir. Il est rude et âpre, mais il conduit à celui qui est doux ! Avec sa grosse voix, il promet de si suaves choses, qu'on se met à sa suite, partageant sa nourriture de sauterelles et de miel sauvage... et alors passe l'Agneau de Dieu !.. Les disciples de Jean-Baptiste le quittent et suivent Jésus ; mais lui, trouve la chose toute naturelle. N'a-t-il pas dit : « Celui qui viendra après moi est plus grand que moi. »

« Quant à ce pauvre saint Pierre, c'est bien toujours le même !... « Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds ?.. — Vous ne comprenez pas maintenant.. — Tout de suite, le cher passionné dépasse le but, en son zèle impétueux : « Seigneur, les mains et la tête. » Mais non, saint Pierre, ta pensée et tes œuvres sont pures, elles n'ont point touché à la terre !... Saint Pierre, prie pour sœur Pierre. »

Elle n'avait pas besoin de nous dire son nom, nous l'avions reconnue à sa foi simple, et à son cœur aimant ; mais comme nous lui devons un grand merci pour nous avoir permis d'assister un peu à cette première retraite de 1859, et fait entrevoir les flots incessamment multipliés de grâce, qui, dans ces jours de paix, après avoir doucement soulevé les âmes, les emportaient vers la perfection et vers Jésus.

Jusqu où iront-elles ? C'est le secret de Dieu et de ses anges, mais trois ans ne se seront pas encore écoulés quand la même Sœur Saint-Pierre écrira un jour de Pentecôte : « J'ai fait lire Sœur des Anges — Sœur des Anges était une Sœur coadjutrice, entrée au noviciat trois semaines après elle — ... eh bien ! l'Esprit-Saint (il me semble) m'a entraînée si loin dans la compréhension des choses divines, que j'étais comme écrasée... Je lui expliquais l'horloge de la Passion ; que dire ? Je me disais à moi-même des choses inouïes, que je voyais comme de mes yeux ; aux siens, c'était tout simple et vrai. Enfin, je descends à la chapelle, pour faire un chemin de croix, afin d'obtenir la grâce de rester en face de l'Humanité de Notre-Seigneur, car maintenant je sens trop en Lui la Divinité... Alors, un Dieu à nos pieds, un Dieu humble, un Dieu qui nous aime, un Dieu qui se donne : *pauper servus et humilis*... Oh ! j'en meurs !.. » Nature d'élite, pensera-t-on, nature exceptionnelle. Sans doute, eh bien ! cette sœur des Anges à qui elle essayait d'apprendre à lire, — et ce fut sans succès — cette sœur des Anges, enfouie dans son humilité et dans son dévouement, qui vécut sans bruit dans un labeur incessant, pauvre sœur dont la voix s'entendait à peine, mais qui parlait si bien à Dieu dans l'intime de son âme, était-ce aussi une nature d'élite, une nature exceptionnelle ? Ses derniers jours

montrèrent à tous les yeux, l'intensité de la vie surnaturelle que la retraite de 1859 commençait à faire germer en elle ; comparable à son amour pour le travail, il n'y eut que sa vénération pour ses supérieurs. L'infirmière lui offrait une potion : « Je n'ai plus besoin de tout cela, dit-elle. — Mais, observa la Supérieure, il faut pouvoir dire au bon Jésus : j'ai fait votre volonté jusqu'à la fin. » La malade prit la potion, puis regardant la Mère supérieure : « Lorsque je serai en Paradis, je ne vous oublierai pas. Oh ! non, je ne vous oublierai pas ! » « Jésus, Sauveur, vous êtes toute mon espérance », répétait-elle tout le jour, en regardant sa croix de profession. « *Fiat*, Jésus ! » « Il est bon à la mort, n'est-ce pas, lui dit-on, de s'être donnée toute à Lui ! » Oh ! oui, Jésus rend tout cela. » Pas un regard, pas une plainte, pas un retour sur soi : le calme de l'enfant qui s'endort dans les bras de sa mère !..

Si j'ai parlé de la sœur des Anges, c'est pour avoir rencontré son nom dans les notes de la Mère Saint-Pierre ; on trouve chez les autres la même simple candeur, la même allégresse à suivre Jésus ; il y eut sans aucun doute plus d'une défaillance, et un zèle peu éclairé sacrifiant quelquefois, par exemple, la prière à l'action. C'est un reproche qu'il fallut adresser souvent à la sœur Sainte-Apolline ; toute pleine de confusion et épuisée de labeur, elle venait alors humblement s'agenouiller aux pieds de Jésus-Eucharistie : « Je n'ai pas fait tels et tels exercices, mais je suis votre petit chien, et me suis dépensée pour vous. » Elle se dépensa jusqu'au bout ; quand une dernière fois, le dimanche 4 mai 1879, elle eût été, s'appuyant à chaque pas, de banc en banc, s'agenouiller à la table du Maître, pour y recevoir le pain de chaque jour, elle se coucha en disant : « Je n'en puis plus. »

A partir de ce moment, elle ne demanda rien, ne voulut plus exprimer un désir, contente de répéter sans cesse : « *Fiat*, mon Jésus, aidez-moi, donnez-moi la patience ! » Elle fut malade trois jours seulement ; elle avait bien été jusqu'au bout, comme elle l'avait dit : la Mère supérieure lui demanda si elle avait quelque appréhension de recevoir l'Extrême-Onction : « Peur de recevoir un sacrement, oh ! non, non », dit-elle. Et quand le prêtre vint : « C'est le moment pour moi de chanter le *Magnificat*, je le dis de tout mon cœur, puisque je ne puis le chanter. » La Mère infirmière lui proposa de retirer un instant un sinapisme qui la faisait souffrir : « Oh ! non, non, mon Jésus, c'est pour une âme du Purgatoire, mais vous pourriez bien en sauver deux, cela me brûle tant !.. ... Je ne puis plus parler, *fiat* ! Je suis prête, mon bon Jésus, venez. » Dans son délire, le souvenir de son emploi lui revenait : « C'est inutile de mettre une lampe ici, il y a du gaz, cela suffit » ; puis revenue à elle-même : « Patience, mon bon Jésus, patience, cela ne me regarde plus. » Vraiment l'annaliste a eu raison de terminer le récit de cette humble vie par ces paroles : « Courage, bonne et fidèle servante, parce que vous avez veillé avec soin sur de petites choses, entrez dans la joie du Seigneur. »

Elles furent vraiment bénies de Dieu ces premières années de l'Institut ; il y passe un élan, une ardeur de zèle, une vaillante bonne humeur qui réjouissent l'âme, et resteront une des caractéristiques des Auxiliatrices du Purgatoire. Il faut d'abord y voir la bonté miséricordieuse du Père céleste d'où descendent tous les dons de lumière, mais pourtant on doit aussi y reconnaître, avec l'esprit de la Mère de la Providence, la formation de la Mère du Sacré-Cœur, pleine de sagesse et de bon sens joyeux, qui savait

parler à chacune de ses novices sa langue particulière, et pénétrer doucement au fond de toutes leurs âmes. La grâce de Dieu l'y aidait mais aussi une fine psychologie : « Les écarts de l'imagination vous troublent, écrit-elle, parce que vous sentez qu'ils vous détournent de vos devoirs, mais ils vous plaisent. Vous avez peur du précipice, mais vous aimez la fleur placée au bord. Vous trouvez qu'il est plus facile de se désoler de n'avoir pas bien fait que de s'imposer la contrainte nécessaire pour mieux faire. »

Elle donnait ces marques d'une intention pure et droite :

« 1 Faire ce que Dieu veut, c'est-à-dire agir selon l'obéissance.

« 2 Quand il le veut : se conformer à l'heure, au temps.

« 3 Aimer à rester cachée, ignorée.

« 4 Continuer avec le même zèle, après un médiocre succès.

« 5 Continuer contre son attrait, en vue de l'utilité commune.

« 6 N'attendre de reconnaissance de personne après avoir fait ce que l'on peut. »

Décidément les novices de la rue de la Barouillère étaient à bonne école, et toutes, à leur tour, ont pu répéter cette parole : « La Mère du Sacré-Cœur est une des âmes qui ont fait le plus de bien à la mienne. »

CHAPITRE SEPTIÈME

LES ŒUVRES DES AUXILIATRICES

1858-1859

Peu à peu, jour à jour, sous la direction immédiate de la Mère du Sacré-Cœur, sous les yeux et par les exemples de la Mère de la Providence, les Auxiliatrices du Purgatoire se formaient à la vie religieuse, grandissaient dans la perfection et l'amour de Notre-Seigneur. Leur vertu intime, le feu de la charité qui brûlait leur cœur, devait nécessairement rayonner et embraser d'autres cœurs ; les œuvres extérieures providentiellement naissaient et se développaient au hasard des circonstances. On se rappelle peut-être que, à peine installées rue de la Barouillère, on était venu leur demander de secourir une pauvre malade. La petite note officielle qui résume ce premier ministère extérieur est très brève : « Première malade envoyée par la Providence ; sans religion ; trois enfants ; morte en chrétienne ; ensevelie par les nôtres ; » et dans la colonne des nuits passées — on passait alors la nuit chez les malades, — le chiffre 39. C'est tout. Heureusement nous pouvons donner des détails.

La malade, Madame Victorine Stalars, avait trente-sept ans ; son mal était sans remède, une phtisie

pulmonaire au dernier degré ; aigrie par ses malheurs elle ne voulait recevoir aucun service, avait horreur du prêtre et de tout costume religieux. La sœur qui vint la visiter entra seule dans la mansarde, et s'approchant du lit voulut lui dire quelques mots : « Je n'ai besoin de personne ; ma voisine — l'obligeante femme qui était allée chercher du secours, rue de la Barouillère — pouvait bien me laisser mourir tranquille, sans se mêler de ce qui ne la regarde pas. » Et brusquement la malade se tourne vers le mur. Toute la nuit, silence complet, quelques regards seulement vers la charitable infirmière. Vers quatre heures, celle-ci propose une potion : « Ne me laisserez-vous pas la consolation de vous rendre service, dit-elle avec douceur, une seule fois à la fin de cette longue nuit ! » Un premier mouvement repousse le gobelet ; cependant, se ravisant, Madame Stalars le prend et boit. « Comment se fait-il, demande alors la sœur, que, malade comme vous l'êtes, vous vous trouviez si complètement seule ? » Le dévouement silencieux de toute la nuit avait rempli, jusqu'au bord, d'une émotion inconnue, le pauvre cœur ulcéré, cette dernière goutte de charité le fait déborder. La malade éclate en sanglots, raconte ses deuils : la mort de son mari, l'éloignement de ses enfants ; ses larmes, ses confidences lui font tant de bien qu'elle accepte enfin d'être visitée, soignée et consolée : « Vous m'avez amené des anges, disait-elle bientôt à la brave femme qui l'avait secourue, elles me font passer les jours comme une heure. » Tous les préjugés tombèrent un à un, Madame Stalars faisait l'édification de toutes ses voisines et bientôt, le grand et divin Consolateur venait visiter la mansarde : « Ah ! s'écriait la malade, au soir de la touchante cérémonie, c'est aujourd'hui le jour de la réconciliation... C'est pourquoi je vous

pardonne de m'avoir trompée en me cachant que vous étiez religieuses. Je vous remercie de m'avoir sauvée malgré moi. Si la première fois que vous m'avez veillée, j'avais découvert le moindre indice qui m'eût fait soupçonner qui vous étiez, je crois que j'aurais retrouvé assez de forces pour vous mettre à la porte. » Elle voulut profiter des derniers jours pour expier ses fautes ; elle avait le pressentiment qu'elle serait morte le jour de l'Assomption et voulait s'y préparer. Elle mourut la veille, à cinq heures du soir, après avoir reçu Notre-Seigneur en viatique et béni son petit garçon auquel elle recommanda d'aimer bien le bon Dieu et de prier pour sa mère.

A soigner les plaies du corps, on découvre vite celles de l'âme, et la visite des malades à domicile devenait l'occasion de nombreuses bonnes œuvres ; le zèle des Auxiliatrices pouvait se dépenser, et il se dépensait largement. Ici ce sont des enfants qui n'ont pas été baptisés, des adultes qui n'ont pas fait leur première Communion, qui n'ont pas reçu la Confirmation, des ménages auxquels manque la bénédiction de l'Église ; là, on trouve moyen d'apaiser la faim des affamés, d'assurer du travail, l'avenir des enfants. « Vos filles sont sublimes de dévouement », disait à la Mère de la Providence, l'abbé Roquette qui les voyait à l'œuvre sur sa paroisse de Saint François-Xavier, et Monseigneur de Ségur leur envoyait constamment l'adresse de ses malades, comme il sollicitait celle de leurs pauvres pour leur distribuer des secours. Dans les cas les plus difficiles et quand la garde-malade ne savait trop comment se tirer d'affaire, elle allait, à Saint-Sulpice, consulter le P. Millériot et tout s'arrangeait.

Reçue par un vieux ménage, comme un ange du ciel, à peine l'Auxiliatrice eut-elle parlé de faire adminis-

trer la malade qui se mourait que son mari se fâcha : « Jamais prêtre ne viendra troubler les derniers moments de ma femme ! Quant à moi, j'ai été une fois au confessionnal, mais c'était pour déclarer au prêtre qui m'avait refusé ce que je lui demandais, que je le tuerais à la prochaine occasion. » C'était peu encourageant ; la pauvre sœur va trouver le P. Millériot et lui demande de venir quand même. Le Père arrive sans se faire annoncer, bien entendu. L'attitude du mari devient menaçante ; néanmoins, résolu d'être convenable, il se contente d'enfoncer violemment son bonnet de coton sur l'oreille, et se retire dans un coin d'où il surveillera ce nouveau venu et l'empêchera de confesser sa femme. Le Père Milleriot va droit à lui « Eh bien ! mon brave, la bonne petite maman est donc malade !.. Je viens pour la guérir. Un *Pater* et un *Ave*, dits de tout cœur obtiennent tout du bon Dieu, qui est le grand médecin. N'est-ce pas que vous ne refuserez pas de demander sa guérison ? » La pauvre malade pleurait, émue de la bonté du Père. Non je ne refuse pas de demander sa guérison ; savez-vous qu'elle ne m'a jamais fait de chagrin, dit le vieillard ému à son tour, sa mort sera le premier qu'elle me causera. Nous nous aimons comme au premier jour, c'est elle qui m'a fait reprendre courage, lorsque je voulais en finir avec la vie, car nous avons été bien malheureux. Pendant plus de trois mois, nous avons vécu de pain trempé dans un peu d'eau, et de cassonade délayée en guise de soupe. Voyez-vous, Monsieur, si elle meurt, je veux mourir sur sa tombe. — Non, mon ami, il n'est pas question de cela. Le meilleur moyen pour obtenir ce que l'on demande au bon Dieu, c est d'être en état de grâce. Laissez-moi un instant avec la bonne mère. » Et moitié riant, moitié de force, le Père pousse le bonhomme vers la

porte, qu'il ferme sur lui. La confession terminée, M. G. rentre dans la chambre furieux et décidé à faire une scène ; il s'était repris. Le visage radieux de sa femme reflète un si complet bonheur qu'il s'arrête net. Le Père Milleriot, qui a tout vu : « Adieu, mon brave, venez me voir, je serai ravi de recevoir un bon enfant comme vous. — J'irai, Monsieur le Curé, répond le vieillard calmé, et il reconduit le Père jusqu'à la porte, son bonnet de coton à la main. La pauvre malade mourut quelques jours après, et à Noël, Monsieur G. alla trouver le Père Milleriot.

Parfois une visite à un malade en fait découvrir un autre, d'étage en étage, les Auxiliatrices opèrent des conversions et des miracles, la concierge elle-même imite ses locataires et revient à Dieu : « Si celui-là se convertit, avait dit une concierge je croirai aux miracles. » M. R. marchand bimbelotier travaillait tous les dimanches ; franc-maçon, très monté contre Dieu, la religion et les prêtres — « car le monde n'est si malheureux, que parce qu'on les écoute » — il consentit pourtant à faire une neuvaine à Notre-Dame de Liesse « la Vierge de son pays », et offrit à la Mère de la Providence un lilas pour mettre aux pieds de saint Joseph son patron, le jour de sa fête. Après avoir mal reçu un prêtre, une première fois, il se confessa, et reçut l'Extrême-Onction, au grand ahurissement de tous les locataires Le miracle avait eu lieu ; la concierge, âgée de soixante-douze ans, mariée civilement, d'une ignorance absolue en religion, se rendit à l'évidence, et alla se confesser au P. Milleriot qui réussit à lui faire comprendre qu'une honnête femme comme elle, et une bonne chrétienne, ne pouvait plus s'enivrer. Huit jours après, une rupture d'anévrisme l'emportait subitement. Sa fille terrifiée courut se confesser et voulut communier, ce qu'elle n'avait pas

fait à son mariage ; elle vécut depuis chrétiennement.

Quelques jours après la mort de la concierge, on signale aux Auxiliatrices un ménage très peu honorable ; mariage à faire, jurements, injures aux prêtres, batailles, toute la misère ; l'homme, garçon de café dans un bouge de la banlieue est au lit ; la femme, de dix ans plus âgée, ne peut travailler, atteinte d'un panaris. Le mari est seul quand la visiteuse se présente, il lit son journal : « Que vous faut-il, demande-t-il d'un ton brusque ? — Je soigne une malade au-dessus de vous, on m'a parlé de votre état, j'ai pensé, mon pauvre ami, que mes services pourraient vous être utiles. — Les malheureux n'ont pas d'amis, je fais mes affaires moi-même et je suis mieux servi. » Et il reprend son journal. La femme arrive, elle revient de chez le médecin, son mal est grave, on l'engage à entrer à l'hospice, et la pauvre malheureuse sanglote. La sœur réitère ses offres, et commence à allumer le feu, non sans trembler ; la chambre est petite, le sol jonché de copeaux, de papiers gras et huilés, une étincelle pourrait tout enflammer. En travaillant, la visiteuse tâche de consoler, parle un peu de Dieu ; la femme s'y prête, et tente sans trop réussir, de faire un signe de croix : d'ailleurs elle prétend connaître sa religion et n'ignore pas qu'il y a un seul Dieu en trois personnes : le Père, le Fils, et... l'Ainsi soit-il. Ce discours paraît irriter le mari ; on se tait.

La bonne femme demande alors un docteur pour Henri (son mari), des médicaments, de quoi dîner, du charbon et du café : le soir elle avait tout cela ; le récalcitrant daigna dire merci ; mais quand il vit la chambre mise en ordre, le visage de sa femme qui, depuis longtemps n'avait pas vu l'eau, reprendre sa couleur naturelle, et la pauvre tête encore plus

négligée depuis le panaris, délivrée d'une hideuse vermine, il interrompit décidément la lecture du journal et dit : « C'est pousser la charité trop loin, car tout cela doit bien vous coûter, ma sœur. » Il avait dit : *ma Sœur*, et c'était bien la première fois de sa vie.

La nuit suivante survint une attaque de paralysie. Une voisine, raccommodeuse de soutanes, mais dont les idées n'avaient rien de clérical, vint prêter secours aux deux malheureux ; le médecin fut pessimiste, la malade pouvait mourir dans les vingt-quatre heures. Le soir pourtant elle reprit connaissance ; le mari avait consenti à faire une prière. Pendant les quinze jours qui suivirent, on put parler un peu de religion et il dut convenir que pour être heureux, il fallait aimer le Seigneur ; sa femme, plus pratique, se contenta de demander qui était le plus grand dans le ciel, du bon Dieu ou de la Sainte Vierge, car elle voulait prier celui-là. Une seconde attaque de paralysie précipita les choses, elle promit de se confesser, et le P. Milleriot fut mandé. Monsieur G., voulant esquiver cette visite, s'était levé. Bien avant l'heure fixée, le Père arrive : « Votre femme est malade, mon ami, soyez tranquille, nous la guérirons. De quel pays êtes-vous ? — De la Bourgogne. — De la Bourgogne ! Eh ! c'est mon pays ; nous sommes compatriotes, de braves enfants par là ! Allons, une poignée de mains. » Puis il s'approche de la malade et demande qu'on les laisse seuls. « Est-il bon, s'exclamait M. G., retiré chez la voisine, pas plus fier qu'un enfant ! Ah ! ma Sœur, je suis un misérable, ajoutait-il, les larmes aux yeux. J'ai dit tant de mal des prêtres, parce que je ne les connaissais pas. » Le P. Milleriot, sorti de la chambre, tend de nouveau les mains au pauvre homme : « Vous avez là une brave petite femme, mon ami ! — Monsieur le Curé, je ne saurais pas

vous mentir, nous ne sommes pas mariés. — Eh bien ! nous vous marierons. Venez me voir, samedi matin, nous causerons du pays et nous arrangerons vos petites affaires. — Vous arrangerez aussi les miennes, dit la voisine, car il y a vingt ans que cela n'a pas été fait. — Venez, venez, mes enfants, le plus heureux sera votre serviteur. »

Le samedi le pauvre homme n'était plus aussi résolu. Que diront les camarades ?.. Pendant que la sœur pousse de son côté : « Va donc, Henri, crie la malade de son lit, ou tu verras que le bon Dieu nous enverra encore du chagrin. » Henri se décide et revient fou de joie, battant des mains et sautant comme un enfant : « Vite, vite, ma Sœur, faites les démarches pour le mariage, et nous serons tout à fait les enfants du bon Dieu ! »

Le mariage fut un événement dans la maison et dans le quartier. Quand les noms furent affichés à la mairie, M. G. voulut voir si c'était vraiment bien lui. La marquise de Bénar, s'était chargée des toilettes, du repas et du loyer en retard ; les heureux mariés passèrent rue de la Barouillère, entre le mariage civil et le mariage religieux. M. G., qui depuis deux jours préparait son discours à la Mère de la Providence, commença : « Vous m'avez remis dans le bon chemin. » les larmes l'empêchèrent de continuer. Comme on l'exhortait à se préparer au mariage religieux : « Plus de querelles, plus de jurements » répétait-il à sa femme. Le vendredi, ils cachèrent la viande pour ne pas succomber à la tentation : « Nous avons péché, il est juste que nous soyons punis, » disait le brave homme. Le P. Milleriot bénit le mariage, félicita toutes les voisines accourues à la cérémonie, du témoignage de bienveillance donné aux deux époux, rappela à ceux-ci que le bon Dieu ne les avait éprou-

vés que pour les ramener à lui, fit une distribution générale de médailles de la Sainte Vierge, bénit tout le monde, et emporta sous son bras la brioche offerte par les mariés en témoignage de reconnaissance. « Je mourrai de joie aujourd'hui, répétait le marié en entrant dans la chambre où les attendait le repas de Madame de Bénar ; la bonne voisine qui avait communié le matin y assistait. Le lendemain Monsieur et Madame G. entendirent la messe et communièrent tous deux ; la reconnaissance de cette dernière fut si expansive qu'on dut l'engager à se taire ; elle criait tout haut dans l'église : « Mon Dieu, bénissez la bonne mère, la bonne sœur, la bonne princesse, (c'est ainsi qu'elle appelait Madame de Bénar), faites qu'elles ne soient jamais malades ! »

Les braves gens vécurent encore ensemble huit années, puis il fallut se séparer : la femme mourut pieusement à la Salpêtrière, le mari entra chez les Petites Sœurs des Pauvres. « Je ne m'occupe plus que de mon âme, disait-il à la sœur qui venait visiter son ancien malade, je prie toute la journée. » Sa mort fut celle d'un saint. Il ne voulait jamais se couvrir quand l'aumônier venait le voir ; lorsqu'il reçut le saint viatique, après avoir été administré, rien ne put le retenir dans son lit. Il se laissa glisser à terre et reçut son Dieu à genoux, les mains jointes. Le prêtre le voyant défaillir le remit lui-même dans son lit, et l'aida à faire son action de grâces ; le pieux mourant avait sans doute mérité de l'achever dans l'éternité... Quelques instants plus tard il rendait le dernier soupir. *Misericordias Domini in æternum cantabo* ! La Mère de la Providence n'avait-elle pas raison de résumer, dans ces mots, la fin de la Société et les moyens de l'atteindre : « Nous dévouer aux plus délaissés de ce monde et de l'autre ? »

Le 21 mars 1859, quand le cardinal Morlot voulut bien accepter de présider la première réception des Dames Associées on lui présenta le livre des œuvres. Pendant les dix-neuf premiers mois, les Auxiliatrices avaient visité et soigné cent vingt-neuf malades pauvres : elles en avaient converti cinquante-deux ; soixante-quatre avaient été guéris, quarante-huit étaient morts, quarante avaient été ensevelis par elles ; elles avaient près des malades, des mourants et des morts, passé cinq cent soixante et onze nuits. « Voilà, dit Son Éminence, un bon fonds de caisse. »

L'œuvre des malades pauvres soignés à domicile mettait les Auxiliatrices en relations avec des personnes qu'il était utile, pour leur bien éternel, de ne point abandonner après leur guérison. « Il faut donner Dieu à ces âmes » pensait la Mère de la Providence. La journée du dimanche restant libre, elle décida que quelques heures seraient consacrées aux pauvres femmes qui demandaient à continuer des relations avec leurs « Mères ».

La Mère Marie du Sacré-Cœur, alors « intendante des malades », fut chargée de la nouvelle œuvre. Les réunions furent d'abord peu nombreuses. Quand la première Mère directrice quitta Paris pour la fondation de Nantes, la Mère Saint-François-Xavier hérita de son apostolat. Sa nature franche, son accueil cordial, son intrépidité à la recherche des brebis infidèles, en attirèrent beaucoup au bercail. Elle écrivait à la Mère du Sacré-Cœur partie pour la Chine : « La conférence s'augmente de manière à faire craindre que le local, cependant si long, ne puisse contenir mes brebis. J'en ai plus de cent. L'administration des omnibus pourrait nous voter des remerciements, car plusieurs de nos habituées

ayant déménagé au loin prennent ce moyen de transport pour être exactes au rendez-vous. »

La Mère Marie de Saint-Ignace lui succéda. Elle avait aussi le cœur sur la main ; c'était Emma Smet, la sœur de la Mère Fondatrice. Sa rondeur, sa bonhomie, sa sympathie compatissante plaisaient aux pauvres et aux délaissés. Elle écrivait, rendant compte de la loterie annuelle : « Elles étaient cent quarante et une et ont chanté de toutes les voix possibles des vers composés pour la fête. Notre Mère leur a donné à chacune un saint Joseph ; elles sont parties contentes. »

L'œuvre fut longtemps sous le patronage du bienheureux Pierre Claver : plus tard elle prit le titre de : *Réunion de Notre-Dame du Suffrage*. Ce patronage de la Sainte Vierge était mieux compris, il était désiré, depuis que les réunions avaient de Paris gagné Bruxelles et Nantes, puis les autres maisons de la Société. Le patronage du bienheureux Claver fut réservé aux réunions des *colored*, quand des maisons furent fondées en Amérique.

Pendant la réunion, les assistantes portent une large médaille suspendue au cou par un ruban violet ; l'heure est choisie de manière à permettre d'assister aux offices de la paroisse. On y récite le chapelet, on chante des cantiques, on écoute une explication pratique de l'Évangile ou de quelque point de doctrine. Alors on se sépare, et celles qui ont besoin d'un conseil, d'une consolation, vont les chercher près des religieuses qu'elles connaissent et en qui elles ont confiance.

La fidélité aux réunions est récompensée ; la charité des dames associées permet d'offrir, chaque année, des étoffes pour vêtements, draps de lit, couvertures ouatées, objets et fournitures de ménage, etc... Un grand moyen d'apostolat est la retraite annuelle. Les

mamans peuvent y venir avec leurs jeunes enfants, on se charge d'amuser, pendant les instructions, tout ce petit monde turbulent dans le jardin de la Communauté. Les Auxiliatrices, plus d'une fois, ont admiré des prodiges de grâce, dans ces âmes simples et droites pour la plupart. Il est permis aux plus pieuses de s'associer aux Auxiliatrices, par la prière et par l'offrande des mérites de leur vie de labeur et de souffrance, aux intentions des âmes du Purgatoire. Pour nous donner une idée du bien accompli dans cette œuvre, écoutons la Mère Saint-François-Xavier rendre compte de son apostolat à la Mère du Sacré-Cœur :

« Depuis le 1er janvier, ma bonne Mère, le bon Dieu se sert tellement de moi comme instrument de sa grâce, que je n'oserais pas prendre la rue de Sèvres quand il me vient à l'esprit de passer par la rue du Cherche-Midi, je craindrais de manquer un *poisson* appelé à nager dans les eaux de la miséricorde. En voici vingt de pêchés en trois mois, et deux cent quarante-deux ans de réparés. Bonne Mère du Sacré-Cœur quand l'âme est en paix, comme il est facile de voir le fil de la grâce qui part du Cœur de notre divin Maître, pour aller entraîner l'âme du pauvre pécheur.

« Une de nos femmes avait une amie de soixante-huit ans qui n'avait pas fait sa première communion et ne savait ni lire ni écrire, mais dont l'âme était humble et droite. Avant d'aller lui faire ma première visite j'entre à la chapelle, et en quittant Notre-Seigneur je lui dis : « Mon bon Jésus, suivez-moi. » Il me suivit car cette femme après mon départ disait à son amie : « La bonne sœur m'a quittée trop tôt, elle me faisait chaud au cœur. » Le catéchisme alla bon train, et la conversion fut complète et bien

consolante. C'est cette femme qui me disait un jour : « Ma Sœur vous allez être bien contente, car je suis entrée pour faire une prière à l'église des Juifs, rue de Sèvres. Elle voulait dire les Jésuites ; heureux les pauvres d'esprit !

« Voici un autre trait de l'amour du bon Dieu. La mère L. étant malade, je dus la remplacer dans son office. J'étais en bas, dans les passages, quand arrive le garçon épicier, puis sœur X. pour faire la commande. Le bon jeune homme me fit le salut le plus aimable : « On voit bien, ma Mère, dit la sœur, que vous êtes de connaissance. C'est Monsieur qui vous a apporté du sucre, pour la loterie des pauvres femmes de la Conférence. » « Puis, ajoute le brave garçon, c'est ma Sœur qui m'a chauffé cet hiver. » Je me rappelai alors que, pendant les grands froids, je le trouvai, un jour, à la même place, ayant l'onglée. J'avais ma chaufferette et tout naturellement je la mis à sa disposition. Il n'y avait pas de quoi avoir une si grande reconnaissance ; le bon Dieu se sert de tout. Je partais lorsqu'il me vint cette pensée : Retourne lui parler. J'y vais et je commence ainsi : « Puisque nous sommes de vieux amis, il faut me dire toute la vérité : « Avez-vous fait vos Pâques ? — Non, ma Sœur. — Depuis combien de temps ? — Deux ans. — Est-ce que vous n'avez pas un doux souvenir de votre première communion ? — Oui, répondit-il les larmes aux yeux. — Portez-vous une médaille ? — Oui, une du Sacré-Cœur. » Je lui en donnai une de la Sainte Vierge. Cette bonne Mère fit que mes paroles portèrent coup. Le soir même l'excellent garçon se confessait, et il communiait le lendemain, à la messe de six heures.

« Il y a plus d'un mois une femme dont le mariage a été réhabilité voilà deux ans, vient me voir au

parloir. « Ma Sœur, me dit-elle, seriez-vous assez bonne pour me donner un scapulaire ! — Qu'est-il donc arrivé au vôtre ? — Dans notre maison il y a une famille de protestants ; leur petit garçon de neuf mois a été pris de convulsions. Cet enfant est adoré de ses parents. Un ami du père voyant son chagrin lui dit : « Connaissez-vous des catholiques ? C'est que, voyez-vous, ils portent une petite pièce de drap sur la poitrine et dans le dos, c'est ce qu'ils appellent un scapulaire, et cela est souverain pour faire passer les convulsions. » Le malheureux père vint me trouver et me demanda si je portais le scapulaire. Je lui dis : oui. « Oh ! donnez-le moi ; mon enfant est si mal. Voilà pourquoi je n'en ai plus, ma Sœur. » « Cet enfant est-il baptisé ? — Non. — Croyez-vous qu'il vivra ? — Oh ! non, il est perdu. — Eh bien ! vous avez une grande mission à remplir, il faut le baptiser. — Mais, ma Sœur, comment faire ? » Alors, ma bonne Mère, je me suis mis à l'œuvre pour former une baptiseuse. Trois semaines après, elle revenait toute joyeuse : « Ma Sœur, pendant quinze jours, j'ai fait en vain des tentatives pour être seule auprès de l'enfant, impossible ! J'étais désolée. Enfin un jour son père vint me dire : « Madame, je suis obligé de sortir, le petit est dans son berceau, je vous prie, montez de temps en temps : avec cette assurance je serai tranquille » Ma Sœur, le sang ne me fit qu'un tour. Voici le moment, me dis-je. Je montai, j'ôtai le petit béguin... j'ai tout fait comme vous m'avez dit ; j'ai bien mouillé la peau de la tête, je me suis recueillie, puis en faisant le signe de la croix sur la tête de l'enfant, j'ai dit en versant de l'eau : Je te baptise, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; ainsi soit-il. Ma bonne Sœur, quelle miséricorde du bon Dieu, quelle protection de Marie ! A onze heures du

soir une nouvelle convulsion survint ; à minuit le pauvre petit était mort. Je pleure quand j'y pense, et c est de bonheur d'avoir mis un petit ange en Paradis.»

Plus de trois cent cinquante âmes revinrent au bon Dieu, par l'entremise de la mère Saint-François-Xavier

En fondant la Société des Auxiliatrices, la Mère de la Providence n'avait pas donné pleine satisfaction au zèle qui brûlait son cœur, pour les chères âmes des trépassés. Comme son divin Maître, elle eût voulu allumer partout le feu qui la dévorait, et embraser la terre. A son contact, bien des cœurs avaient senti la flamme du sien et, peu à peu, chez les plus ardentes des dames qui fréquentaient la rue de la Barouillère, naissait, grandissait le désir de participer, d'une manière plus intime, aux prières et aux œuvres des Auxiliatrices. Femmes du monde, elles avaient sans doute leurs devoirs, de mères de familles et de maîtresses de maison ; à côté pourtant, elles estimaient pourvoir s'associer aux œuvres de miséricorde qu'elles voyaient pratiquer, avec un si joyeux et complet dévouement. Pourquoi ne viendraient-elles pas à certains jours rue de la Barouillère, prendre aussi dans la maison de Dieu, près du Tabernacle et près des Mères, leur part de paix et de silence ? Ce serait, sous forme de Tiers-Ordre, une nouvelle association, une extension de la Société, plus d'âmes secourues ici-bas, plus d'âmes surtout aidées au delà du tombeau. L'idée était si juste, elle devait si naturellement germer dans un pareil milieu, que, dès les premiers mois du séjour, rue de la Barouillère, elle semblait déjà mûre et donnait son fruit surnaturel.

Le but du Tiers-Ordre était le même que celui de la Société, avec des moyens différents, sans doute ; il convenait donc que la devise fût la même. et sur les croix

d'argent que devaient porter les associées on grava : *Prier*, *souffrir*, *agir pour les âmes du Purgatoire*. *Prier*, ces dames récitent chaque jour les actes de foi, d'espérance et de charité, le *De profundis*, et les vêpres des morts. *Souffrir*, elles acceptent en esprit d'amour les souffrances qu'apporte inévitablement chaque journée. N'est-ce pas déjà un moyen de les adoucir ? c'est le meilleur moyen, certainement, de les transformer en mérites éternels et en suffrages puissants pour les âmes du Purgatoire. *Agir*, elles visiteront les pauvres, autant qu'elles le pourront, accompagnant les Auxiliatrices ; elles assisteront, rue de la Barouillère, aux réunions du lundi, ces bonnes réunions qui entretiennent le « feu sacré » ; elles aimeront leur association, et garderont, avec le centre de l'Œuvre, une union toujours actuelle et intime ; elles feront une aumône proportionnée aux moyens dont elles disposent, toutes les œuvres des Auxiliatrices étant gratuites. Ces dames, dans les maisons de la Société sont chez elles, elles y trouvent la demeure amie par excellence, où l affection la plus large leur est acquise, où la première place leur est toujours réservée. Elles sont sûres d'y rencontrer un appui, une consolation dans leurs peines, leurs joies y sont partagées, et jamais elles ne demandent en vain une prière pour les nécessités corporelles et spirituelles, et d'elles-mêmes et des leurs.

Une forme de prière, d'action et de souffrance — elle est tout cela en même temps — leur est particulièrement chère, l'abandon complet de leurs mérites satisfactoires en faveur des âmes du Purgatoiré, se confiant pour elles-mêmes dans la miséricorde du bon Maître, et dans la reconnaissance des âmes qu'elles auront délivrées. Il faut nommer les choses par leur nom, et le mot ne leur fait pas peur, cela s appelle le

vœu héroïque. Cette pratique, il importe d'ailleurs de le noter, est simplement conseillée, sans être obligatoire. Il est juste encore d'ajouter que cette complète donation des mérites satisfactoires souleva plusieurs objections ; la Mère de la Providence aimait alors à citer cette révélation de sa chère sainte Gertrude : « Un jour la sainte fut triste et abattue, se souvenant du dépouillement universel qu'elle avait fait de toutes ses bonnes œuvres en faveur d'une défunte. Elle dit à Notre-Seigneur : « J'espère pourtant, ô mon Dieu, que votre miséricorde me regardera plus souvent, maintenant que je suis pauvre et nue. » Notre-Seigneur reprit : « Que puis-je faire à celle que la charité a ainsi dépouillée, sinon de la couvrir de ma propre robe (*proprio vellere*), et de travailler avec elle, pour l'enrichir d'une plus plus grande abondance de mérites ? Elle répliqua : « Oui, mais cependant il faut que j'en paraisse toute dénuée en votre présence, car je ne vous ai pas seulement offert, pour cette âme, le bien que j'avais fait par votre grâce, mais aussi, celui que je ferai à l'avenir. » Le Sauveur lui dit : « Votre condition est semblable à celle d'un petit enfant, que sa mère, qui serait grande dame, tiendrait nu entre ses bras, mais qu'elle couvrirait de sa propre robe, avec une tendresse non pareille : il serait bien plus favorisé que ses sœurs, qui, avec tous leurs riches vêtements, ne seraient assises qu'à ses pieds. » Il ajouta : « Avez-vous moins étant sur le rivage de la mer, que ceux qui sont sur les bords des petits ruisseaux ? » Ceux qui se confient en leurs bonnes œuvres, n'ont que de petits ruisseaux faciles à tarir, mais celui qui s'anéantit soi-même par humilité et par charité, possède Dieu qui est l Océan de toute félicité[1]. »

1. *Sanctæ Gertrudis magnæ, virginis ordinis Sancti Benedicti, Legatus divinæ pietatis;* liv v. c. 8, p. 546. J'ai reproduit la tra-

Après une probation de quelques mois, les premières associées reçurent la consécration de l'Église ; Son Éminence, le cardinal-archevêque de Paris présidait la cérémonie. « Après quelques paroles adressées aux vingt-huit dames présentes — c'était le 20 mars 1859, — la Mère de la Providence les rangea elle-même dans la petite chapelle où les religieuses ne purent trouver place ; elles s'agenouillèrent sur les dalles de la sacristie.

« A huit heures et demie, Son Éminence, assistée par son grand vicaire, fut reçue par M. l'abbé Gabriel notre supérieur, M. l'abbé Roquette, curé de la paroisse, et le R. P. Basuiau. Son Éminence adressa quelques mots à ces dames, leur faisant comprendre ce que l'Église triomphante, l'Église souffrante, et l'Église militante attendaient de leur dévouement. Puis Monseigneur bénit les croix d'argent portant la devise : *Prier, souffrir, agir pour les âmes du Purgatoire* ; notre Révérende Mère les passa au cou des vingt-huit dames, agenouillées tour à tour au banc de communion, et la messe commença.

« Après le *Confiteor*, et le *Misereatur*, la formule de consécration que chacune de ces dames tenait à la main fut lue à haute voix, par l'une d'elles, au nom de toutes, et elles firent ensuite la sainte communion. La messe terminée, Son Émiennce, fit une seconde allocution, appliqua aux croix des nouvelles associées les indulgences du chemin de la croix et de la bonne mort, et récita, au pied de l'autel, un *De profundis* pour leurs parents défunts.

« Lorsque Monseigneur Morlot eut achevé son

duction éditée à Paris, chez Jean Hénault, M. D. C. LXXI. *Les Insinuations de la divine Piété de Sainte Gertrude*, p. 418. J'ai simplement rendu à Sainte Gertrude les trois dernières lignes que la traduction mettait dans la bouche de N.-S.

action de grâces, et le petit déjeuner qui la suivit, les diplômes en parchemin ayant été distribués aux nouveaux membres du Tiers-Ordre, il se rendit dans la salle où la communauté se trouvait réunie. » On lui passa le livre des œuvres ; il eut la bonté d'adresser quelques paroles très bienveillantes, puis il se retira, félicitant ces Dames de tout son cœur.

Par le fait de leur admission dans le Tiers-Ordre, les associées entrent en participation, pour leurs défunts et pour elles-mêmes après leur mort, de tous les mérites expiatoires et de tous les suffrages offerts par la Société toute entière, en faveur des âmes du Purgatoire : c'est un trésor immense.

La Mère de la Providence avait créé l'œuvre, elle ne pouvait évidemment la diriger, mais Dieu pourvoit à tout. Dès la première heure elle put mettre à la tête de cette œuvre naissante celle qui devait la conduire pendant quarante-cinq ans, et en être l'âme si forte et si charmante à la fois, celle qui après s'être donnée si surnaturellement à Dieu, savait si spirituellement le donner aux autres ; la sœur Saint-Pierre, qui, le 25 janvier 1860, après avoir prononcé ses vœux, était devenue la mère Saint-Pierre. Tout semblait la désigner pour cet apostolat important et fécond : le charme qui s'exhalait de toute sa personne, sa haute intelligence, son expérience de la vie, une vivacité et une tournure d'esprit essentiellement française, qui savait faire accepter un enseignement austère et des vérités un peu dures : elles auraient froissé, présentées avec moins de grâce originale et pénétrante. Son action fut bénie et parce que, à tous les éléments naturels du succès, elle joignait un dévouement inépuisable et une intense vie surnaturelle, on put dire au lendemain de sa mort : « Il faut être confesseur pour savoir tout le bien qu'elle a fait aux âmes. »

Elle éprouvait parfois comme une frayeur de cet emploi, elle redoutait d'être reprise par l'esprit du monde ; pour se remettre dans la vérité il lui suffisait alors de se rappeler ce qu'elle avait écrit, à propos d'une charge beaucoup moins importante qu'elle devait exercer dans la communauté, sans doute celle de directrice du chant : « Sœur Pierre, souvenez-vous que dans votre charge vous n'avez ni droit de commander ni de reprendre, ni surtout droit de juger ; mais seulement *mission* de commander, *mission* de reprendre, *mission* de surveiller. Ce n'est pas là exercice d'un droit, mais simplement accomplissement d'une mission qui sera demain entre les mains d'une autre. C'est *devoir*, en tant qu'il est confié par l'obéissance, mais ce n'est que dans l'obéissance qu'il prend sa raison d'être. L'indignité n'y compte pour rien, Dieu supplée par sa grâce. Or, la grâce ne peut devenir propriété et constituer un droit de propriété. Nous sommes fermiers de nos charges, et nous donnons aux Nôtres, les revenus. »

L'idée qu'elle se faisait de cette mission, de ce devoir était très haute : « Les dames du Tiers-Ordre veulent bien communier à l'esprit de notre Institut, mais communier à sa chair et à son sang par la pratique des œuvres, et par le sacrifice *personnel*, ah ! voilà ce qu'il faut obtenir... Dieu aidant, cela sera, et le Tiers-Ordre deviendra un grand arbre. Gardons le feu sacré, afin qu'en *nous* touchant elles soient échauffées, et aillent ressusciter les morts de la ville. Ces âmes de bonne volonté ignorent la route qui conduit à l'intimité du divin Cœur de notre Sauveur. Comme Zachée, elles sont petites, et pour voir passer Notre-Seigneur entouré de ses disciples, elles montent sur un arbre. Humainement parlant, c'est si beau de voir un prophète entouré d'âmes généreuses ! Mais

Notre-Seigneur, touché de cette première bonne volonté, les regarde avec complaisance, et leur fait un signe qui les engage à descendre, puis à rentrer, enfin à lui préparer à souper. Alors le divin Maître est content, et soupe avec ces âmes qui lui ont été obéissantes. Quel banquet ! Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu, chères Sœurs du monde !

« Pour vous faire entrer dans cette vie intérieure il faut, ainsi que le dit Jésus, *rentrer*, rentrer chez vous, c'est-à-dire faire une retraite de quelques jours sous la protection de saint Ignace. Ce sera le point de départ de la réforme de l'âme. Le mal de l'époque est de travailler toujours autour de soi... (que d'œuvres par le monde, quelle activité !) on se néglige soi-même. Or, au lieu d'apprendre à se renoncer, à se haïr soi-même, ces bonnes œuvres mêmes excitent un amour-propre plus difficile à déraciner que tous les vices ensemble...

« Oui, notre petite Société deviendra un grand arbre. Nous sommes nous, les religieuses, la racine et le tronc : nous aspirons par la prière, dans le divin Cœur, les sucs que la souffrance élabore et fait monter dans les œuvres : voilà le tronc. Le Tiers-Ordre s'unit à nous par les œuvres ; ces chères branches porteront au loin les fleurs et les fruits ; mais il faut qu'elles restent *unies au tronc*, autrement, la sève mère ne circulera pas jusqu'aux extrémités ; à côté d'un tronc nu, il y aura des faisceaux de branches, mais cet ensemble de l'arbre sera détruit... »

On raconte que les lundis où l'on savait que la Mère Saint-Pierre devait parler, la salle des réunions était toujours comble ; les retardataires restaient debout près de la porte, tâchant d'entendre. Il suffit d'avoir lu la page qui précède pour juger que ces dames avaient bon goût, humainement parlant,

comme dit la Mère Saint-Pierre, et surnaturellement aussi. Pour dire des vérités aussi pratiques, aussi substantielles, revêtues d'une parole aussi sobre et aussi originale, elle avait un organe admirable ; à la salle des réunions sa voix parlante était aussi mélodieuse qu'à la chapelle sa voix chantante. Elle ne laissait d'ailleurs rien au hasard, tout était minutieusement préparé. Si au cours de la conférence, l'inspiration passait, emportant les mots et les idées dans sa flamme ardente, tant mieux ; mais le travail de préparation permettait de s'en passer, et celle qui parlait ne voulut jamais s'y fier. Elle avait même très nettement copié les prières qu'elle récitait chaque fois, de peur que la moindre distraction ne vînt troubler le recueillement. « Faire toujours grandement, parfaitement les plus petites choses, écrivait-elle, c'est ma devise d'attrait. » Elle la vivait.

Pendant de longues années, elle cirait elle-même la salle des réunions ; son pied frottait le parquet, son esprit travaillait sa conférence ; elle soutenait gaiement que cela lui donnait des idées. Qui ne se rappelle l'avoir rencontrée, en tablier bleu, lanterne et brosse à cirer à la main, se rendant à « sa salle », pour la nettoyer !

Incomparable dans ses exhortations aux dames du Tiers-Ordre, la mère Saint-Pierre l'était aussi dans sa manière très franche, un peu audacieuse parfois, de les faire participer à son apostolat : « J'ai conduit vendredi, écrivait-elle, une de nos dames dans une famille, bien éprouvée par la dernière maladie de son chef aimé. Ma compagne me dit vouloir rendre aussi méritoire que possible sa course charitable, et je lui proposai de monter d'abord chez une de mes malades, la prévenant néanmoins que l'apparence de la maison, l'escalier, le sale cabinet qu'elle habitait,

soulèveraient peut-être en elle bien des dégoûts. « Oh ! non, ma Sœur, me dit-elle, seulement je ferai arrêter la voiture quelques portes avant, car je suis fatiguée et j'ai dit à mon cocher de m'attendre. — Bien, Madame. » Je prends alors un beau balai neuf, une pelle à main, et une demi-livre de beurre, et je me mets aux ordres de Madame***...

« Avant de sortir dans la rue, elle me regarde, et me dit d'un air gêné : « Ma Sœur, permettez-moi de vous dire que votre balai ne tiendra pas dans mon coupé — Eh bien ! Madame, répondis-je en riant, nous ferons passer le manche par la fenêtre. — Ma Sœur, la voiture a des armoiries et je craindrais... Vous comprenez. A la campagne, j'ai ma voiture incognito, mais à Paris... Mon domestique lui-même serait humilié... »

Piteusement, je crus prudent de rapporter mon cher balai à la porterie et de cacher ma pelle sous mon châle. Puis, revenant vers l'équipage : « Je crois plus sage, Madame, de n'aller point chez ma malade : il est un peu tard, nous irons seulement chez cette famille éprouvée dont je vous ai parlé. » Nous sortons. « Cocher, dit ma compagne, vous arrêterez au coin de la rue de Varenne et de la rue de la Chaise. » Une fois là, j'entends, en descendant, un « Retournez à l'hôtel ! » Et je vois, sans le comprendre d'abord, Madame*** un peu embarrassée de me voir marcher à ses côtés dans la rue. « Ma Sœur, me dit-elle naïvement en regardant dans le magasin de peur d'être vue en si petite compagnie, est-ce que cela ne vous gêne pas de sortir l'après-midi ? Il y a tant de monde dans les rues et on rencontre tant de personnes de connaissance ! »

« Une fois montée dans l'étroit appartement, ma dame associée délivrée du respect humain, retrouve

son cœur de chrétienne et de femme ; elle est aussi délicate dans ses paroles que généreuse dans ses actes, et mettant cinq francs dans chaque main de la petite Marie : « Voilà pour t'acheter des bonbons, lui dit-elle, je reviendrai te voir ! »

« Avant de sortir dans la rue, Madame*** me prit affectueusement la main et me remercia de l'avoir présentée dans cette intéressante famille... »

Eh bien ! oui, tout en restant très religieuse, très charitable, elle sait voir, elle ne craint pas de sourire, un éclair de spirituelle malice jaillit de ses yeux, au contact des petits ridicules humains. Jamais personne n'en a été froissé ; est-ce qu'une enfant peut oublier que, même un peu taquine, sa mère néanmoins reste celle qui aime, celle qui console, celle à qui l'on revient toujours. La Mère Saint-Pierre, les Dames du Tiers-Ordre le savaient bien, était toujours prête à les écouter, à leur ouvrir les trésors de charité que contenait son cœur : en pareille matière, sa délicatesse n'avait pas de limites : « J'ai eu un reproche, l'autre jour, sévère et bien net, de mon aimable Maître et Seigneur. J'allais sortir pour faire une visite à une dame du Tiers-Ordre, bien malade ; on m'annonce une jeune veuve ; je descends sans tenir mon cœur en haut, et lui dis en arrivant que j'allais sortir... Aussitôt, sa physionomie déjà triste, prend une expression douloureuse et elle me dit : « Je suis pressée, moi aussi, et je souffre !.. Je m'en vais, et cependant qu'il eût été bon de vous voir. » Aussitôt je compris ce manque d'abandon de ma part. Pauvre Jésus souffrant, comme je vous traitais, sans y penser !

« Je fis raconter ses peines à la pauvre âme, et mis beaucoup plus de temps à lui faire oublier mon manque de douceur, que je n'en aurais mis sans cette réparation. Aussi ma résolution est-elle bien

prise. Je n'arriverai plus en disant : « J'allais partir, ou : je suis pressée ; je n'ai pas le temps, vite, je pars... » Car je suis sûre que l'humble Jésus ne disait jamais ces mots-là. Il était paisible, réglant le temps qu'il pouvait donner aux choses et aux gens, puis, se levait doucement et se retirait sans avoir laissé voir qu'on lui était importun. Ainsi ferai-je par sa grâce... Oh ! mais, je ne me passerai rien là-dessus ! Contrister les âmes qui souffrent et qui viennent à nous pour panser leurs plaies, envoyées par Notre-Seigneur qui sans cesse à nos pieds, panse les nôtres, mais c'est *mal*, *mal*, *mal !..* C'est de l'amour-propre tout pur ! »

Quel cœur ! et comme elle a raison. Nous la retrouverons dans cette histoire et, plus d'une fois encore, nous la suivrons à la trace chaude et lumineuse de sa bonté. Laissons une de celles qu'elle a le mieux connues et le mieux consolées nous dire la puissance qu'elle prenait sur une âme, même au premier contact: « J'ai été aujourd'hui, écrit Mlle Zénaïde Fleuriot, recommander ma chère Alix aux prières des Auxiliatrices du Purgatoire. Ah ! ma chère Marie, quelle profonde impression j'ai rapportée de cette visite, et quelle inoubliable vision que cette noble et sereine figure de religieuse, entrevue dans l'humble parloir du couvent. Grande et belle, sous son austère vêtement noir, peut-être plus jeune que moi, il y avait, sur son visage aux lignes pures, aux yeux lumineux, une telle expression de douce mansuétude que j'ai mis tout de suite ma main dans la sienne, en lui ouvrant mon cœur désolé. Comme elle a compris mon chagrin, comme elle m'a bien montré le ciel ! Elle parlait, et je ne me lassais pas de l'écouter... Ses lèvres bienfaisantes laissaient tomber goutte à goutte le baume divin, qui seul peut panser la plaie toujours saignante de mon âme.

« Elle n'a pas voulu me laisser faire une retraite dans l'état de désolation où je me trouve, et m'a dit d'aller d'abord à Rome, et de revenir ensuite la voir...

« Chose singulière ! Je pense constamment à cette femme, à la voix grave et douce que je ne connaissais pas hier ; il me semble que je ne saurais plus l'oublier. Quelle influence aura-t-elle donc sur ma destinée ? »

Celle qu'elle eut sur tant d'autres âmes, la noble et sainte influence d'une volonté qui en aide une autre à mieux vouloir le bien, et d'un cœur qui en aide un autre à mieux aimer Jésus.

Bientôt ce ne fut plus seulement rue de la Barouillère, que les dames du Tiers-Ordre vinrent se grouper autour des Auxiliatrices du Purgatoire ; partout où s'élevait une maison nouvelle de la Société, une nouvelle réunion de ces dames commençait ; aujourd'hui, elles se sanctifient, elles font du bien, non seulement au Nord, au Midi, à l'Est et à l'Ouest de notre cher pays de France ; elles sont en Belgique, en Angleterre, en Italie, en Autriche, en Espagne, en Suisse, en Hollande, en Amérique, j'allais oublier la Chine ! Au ciel, la mère Saint-Pierre et la Mère de la Providence peuvent être fières de leur œuvre, et de leurs dames associées !

Les prêtres peuvent faire partie de l'association en offrant chaque mois le saint sacrifice de la messe, aux intentions de l'œuvre — une seconde intention peut suffire — et les religieuses en offrant une communion également chaque mois.

En 1860, la Mère de la Providence adressait cette supplique au Souverain Pontife :

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Marie de la Providence, supérieure de la Société canoniquement érigée à Paris sous le titre d'Auxilia-

trices des âmes du Purgatoire, humblement prosternée aux pieds de Votre Sainteté, La supplie de vouloir bien accorder la faveur d'une indulgence plénière à tous les membres de cette Société, dits « membres honoraires »,

« 1° Le jour où ils sont admis au nombre des associés,

« 2° Aux fêtes du Sacré-Cœur de Jésus, de l'Annonciation, de la Commémoraison des défunts, de saint Joseph, de saint Ignace de Loyola, de sainte Gertrude,

« 3° A l'article de la mort, en prononçant avec un cœur contrit, ou du moins en émettant de cœur cette invocation : Mon Jésus, miséricorde,

« 4° Que ces indulgences soient applicables aux âmes des défunts. »

Sa Sainteté daigna accorder la faveur sollicitée :

Rome, de Saint-Pierre, le 4 *juillet* 1860.

« Accueillant favorablement la supplique qui nous est adressée, nous accordons à perpétuité et sans aucune expédition de bref, par notre présent rescrit, les indulgences demandées, avec pouvoir de les appliquer par mode de suffrage aux âmes des défunts.

Pius IX. »

Ainsi s'achevait dans une sainte et magnifique croisade contre l'égoïsme et l'oubli, l'Association de prières et de bonnes œuvres en faveur des âmes du Purgatoire, commencée à Loos par Eugénie Smet ; elle devenait entre les mains de la mère Marie de la Providence, et sous forme de Tiers-Ordre, une véritable extension de la vie religieuse et des œuvres des Auxiliatrices des âmes du Purgatoire. Les membres honoraires font véritablement partie de la famille ; aussi la Mère Fondatrice voulait-elle établir entre eux et la Société des relations aussi fréquentes

que possible. Par leurs visites, par leurs lettres, ils aimeront tenir la Communauté au courant de leurs jo es et de leurs deuils, certains que des cœurs fraternels y prendront leur part ou s'uniront à leurs actions de grâces.

Une fidèle associée écrivait : « Je viens de perdre mon fils, après avoir eu la consolation d'assister à son retour très sincère à la foi de son enfance. Maintenant je vous confie son âme, comme je vous ai confié, il y a vingt-cinq ans, celle de son père. Ne la laissez pas souffrir longtemps en Purgatoire. » Souvent des diplômes d'associés sont envoyés au centre avec ces mots : « Le cher défunt ou la défunte a bien recommandé de réclamer les suffrages de la Congrégation. Le comte de Mun, lors de la mort de Madame Craven, sa tante, en demandant des prières, tint à rappeler combien elle était attachée à l'œuvre et avait à cœur ses obligations de membre honoraire.

Ce n'est plus seulement dans les maisons de la Société, c'est partout, c'est toujours que des âmes essaient de réaliser la belle devise : Prier, souffrir, agir pour les âmes du Purgatoire.

CHAPITRE HUITIÈME

LA SOCIÉTÉ SE DÉVELOPPE

1860-1865

Pendant que le jeune Institut prenait une connaissance plus intime de lui-même, du but qui lui avait été fixé, et des moyens de mieux l'atteindre, la maison de la rue de la Barouillère s'adaptait, chaque jour un peu mieux, à sa nouvelle destination Le diarium note à la date du 23 février 1858 : « Tous les meubles de luxe tendent à disparaître. » Sans aucun doute, il s'agit des canapés et des fauteuils de damas rose de la mère Saint-Pierre. Le 1er novembre la communauté récitait pour la première fois les Litanies des Saints, comme on les récite dans la Compagnie de Jésus ; un peu plus tard, saint Stanislas Kostka devenait le patron des novices, et le bienheureux Alphonse Rodriguez celui des Sœurs coadjutrices ; le 2 février 1859, la rénovation des vœux se passa pour la première fois, comme dans la Compagnie de Jésus. Par toute sa vie, par son éducation au Sacré-Cœur en particulier, la Mère de la Providence avait été préparée à une parfaite intelligence et de l'esprit et des règles de saint Ignace ; aussi, de plus en plus, pour les bsoins spirituels de sa Communauté, s'adressait-elle

rue de Sèvres ; le R. P. Provincial était venu lui-même faire l'instruction et donner le salut le jour de saint Joseph ; le P. de Ponlevoy vint le jour de l'Ascension, et poussa la condescendance jusqu'à bénir l'humble table des Auxiliatrices. La Mère Fondatrice essaie par tous les moyens de témoigner sa reconnaissance et celle de ses filles ; elle quête pour mettre une couronne, au front de Marie, dans la nouvelle église du Gesu, elle envoie des secours aux missionnaires du Canada.

Les nouveaux amis ne font pas oublier les anciens : Monseigneur Chalandon, Monseigneur de Garcignies, viennent souvent rue de la Barouillère, ils y donnent la confirmation aux retardataires que les Auxiliatrices découvrent, dans leurs visites chez les pauvres malades. Le 1er janvier 1859, Monsieur l'abbé Toccanier surprend la Mère de la Providence qui l'accueille avec grande joie. La messe dite, devant les religieuses réunies, le vicaire d'Ars qui, tant de fois a transmis les encouragements et les conseils du saint curé, raconte les merveilles de grâce dont il est le témoin chaque jour, et avec quelle joie l'homme de Dieu suit les progrès de la petite Communauté. Avant de partir, il remet à la Mère Générale, de la part de M. Vianney une image de la Très Sainte Vierge, dans un petit cadre d'argent ; il y joint un mouchoir qu'il a dérobé, et insiste pour qu'elle vienne enfin faire, elle aussi, son pèlerinage : on l'attend depuis si longtemps ! La Mère de la Providence ne demandait pas mieux, et Monsieur l'abbé Gabriel avait promis, l'année précédente, qu'elle irait cette année même à Ars. Le bon curé de Saint-Merry n'était pas crédule ; avant de se former une opinion sur son collègue d'Ars, il avait voulu voir par lui-même. Il vint, fit une retraite, et se rendit compte, dans de longs entretiens, que l'esprit

de Dieu parlait par la bouche du saint homme ; il partit enthousiasmé. Un jour, que l'on parlait de la Mère de la Providence : « Quand me l'enverrez-vous ? demanda le saint curé ; j'aime mieux sa visite que celle d'une princesse. — L'année prochaine, répondit Monsieur Gabriel. » On était à l'année prochaine, le P. Basuiau consulté, estima que le désir de satisfaire une dévotion personnelle n'était pas, pour la Mère Générale, un motif suffisant de quitter sa communauté, et d'entreprendre le pèlerinage d Ars. On peut trouver sévère la décision du Père, et bien dure la souffrance imposée ; de quelle belle scène, de quel charmant et saint entretien nous avons été privés, mais aussi quel fleuron glorieux à la couronne éternelle des deux saints qui, par vertu, ne se rencontrèrent jamais ici-bas. Le 6 août, la Mère de la Providence écrivait : « O mon bon Jésus, quel sacrifice vous m'imposez en enlevant le curé d'Ars, sans que j'aie eu le bonheur de le voir, de recevoir sa précieuse bénédiction ! Que votre sainte volonté soit faite ! Mon Dieu, je vous offre mon sacrifice de suite pour les âmes du Purgatoire. » C'était les larmes aux yeux que « le bon Père d'Ars » avait écouté les nouvelles que Monsieur Toccanier lui avait données de sa famille spirituelle de Paris ; il était dans l'admiration des voies ineffables de la Providence sur elle ; et de la fondatrice, bien qu'il ne l'eût jamais vue, il avait coutume de dire : « *Je la connais.* » C'était parfaitement exact ; ces deux grandes et belles âmes s'étaient pénétrées, et les yeux n'auraient eu rien à révéler à deux cœurs qui se connaissaient si bien.

Au moment de l'assassinat de Monseigneur Sibour, le saint curé avait écrit à la Mère de la Providence : « Cette mort vous enlève un protecteur sur la terre, elle vous en donne un bien plus puissant, au ciel. »

Comme c'était encore plus vrai au mois d août 1859 ! Les conseils d'Ars si familiers, si féconds et si lumineux dans leur touchante naïveté, avaient été une grande force dans les premières difficultés de la fondation ; et l'on peut dire, je crois, que sans leur secours, Eugénie Smet n'aurait pas été jusqu'au bout des desseins providentiels. Du haut du ciel, le père aimé continua son œuvre, et veilla lui-même à ce que les événements ne vinssent jamais démentir les prophéties qu'il avait faites sur la terre. Dans la distribution des reliques, les Auxiliatrices eurent une part de choix : différentes pièces de vêtements, le rochet dont Monsieur Vianney se servait au confessionnal, un morceau du rideau de lit incendié par le diable, une mèche de cheveux, une fiole pleine de sang. Ce sang, recueilli après une saignée, est demeuré liquide et vermeil ; un médecin protestant, après avoir reconnu le fait, avouait qu'il ne pouvait l'expliquer naturellement.

Peu de mois avant de prendre le curé d'Ars, le bon Dieu avait rendu pour quelque temps à la Fondatrice, Madame Jurien, depuis longtemps en voyage à l'Ile-Bourbon. De Saint-Denis, elle la remerciait en janvier de ses prières et de celles de ses filles. « Je ne sais sous quel pressoir vous êtes ? mais il est certain que celui qui fait couler à pleins bords le jus de ma vigne, est de ceux qui serrent *fortement*. Quelles agonies j'ai éprouvées, en décembre surtout !.. Avez-vous ressenti le contre-coup de tant de misères, chère fille, avez-vous crié vers Dieu pour celle qu'il tenait suspendue *par sa grâce*, au moment même où tout semblait en elle anéanti au fond des abîmes ! C'est certainement à vos prières à toutes, que je dois ce double effet de chute et d'ascension vers le ciel ! Il semblait qu'une force surhumaine enlevait mon

âme malgré elle, au moment où je sentais la force me quitter et la pauvrette s'affaisser ! »

La pauvrette était à Marseille le 20 mai, et elle accourait rue de la Barouillère chercher la force ; elle ne savait plus vouloir comme autrefois le combat, la lutte, et la douleur ! Elle restait pourtant convaincue que « nos souffrances sont la rosée bienfaisante qui fait fleurir l'arbre desséché par les prospérités ». Elle fut accueillie avec une grande joie dans la chère maison qu'elle regardait à bon droit comme sienne, et elle reprit ses habitudes d'intimité. Si elle avait perdu de sa vaillance et de son entrain, elle n'avait rien perdu de son originalité. Un matin, pendant la messe du P. Basuiau, la fenêtre basse de ce que l'on appelait solennellement le chœur, était restée ouverte à cause de la grande chaleur. Tout à coup, Madame Jurien, enjambant l'obstacle, pénètre par cette fenêtre dans la chapelle et s'agenouille pieusement Elle hésitait ce matin-là, incertaine où elle devait se rendre pour assister à la sainte messe. « Va l'entendre au Purgatoire », lui avait dit une voix intérieure ; elle était venue et était entrée par où elle avait pu.

Le 2 de ce même mois de mai 1859 qui vit le retour de Madame Jurien, le P. Félix prononça, rue de Sèvres, un sermon de charité au profit de l'œuvre des Auxiliatrices. Ce fut un grand succès pour l'orateur de Notre-Dame, et la meilleure comme la plus sainte réclame pour la Société. Vers une heure et demie, il était évident qu'un gros orage se préparait ; rue de la Barouillère, les religieuses n'en voulurent pas moins chanter à la Salette un *Regina Cœli* des plus gais, accompagné d'*Alleluia* sur tous les tons. Aux environs de cinq heures, invasion dans les parloirs des huit dames quêteuses, qui sautent au cou de

la Révérende Mère : « Oh ! que c'était beau ; quelle parole ! quelle éloquence ! Tout le monde pleurait, des voitures jusqu'à la Croix-Rouge ; et combien de personnes n'ont pu entrer. » L'orage lui-même vint en aide au prédicateur. Au moment où il demandait à son auditoire déjà conquis : « Savez-vous ce que souffrent ces âmes ? — Le feu, le feu, le feu ! » un puissant éclair traverse l'église et l'embrase, le tonnerre gronde, et, dit un récit : « Il semble que l'ange de la justice va apparaître. » La quête fut magnifique. Le pauvre avait mêlé son offrande à celle du riche. Le jour même où le sermon fut affiché à la porte du Gesu, une humble femme apporta timidement à la porterie des Pères une pièce de deux francs. « C'est pour la supérieure de l'œuvre du Purgatoire. J'ai bien des parents pour qui les religieuses prient sans s'en douter. » On remit la pièce à la Mère Supérieure qui voulut la déposer aux pieds de Notre-Dame de la Providence. Aumônes, prières, souffrances, de tous côtés elles affluaient, enrichissant le trésor du Purgatoire. Le P. Félix revit son sermon, le fit imprimer, et l'abandonna en toute propriété aux Auxiliatrices ; elles le répandirent à travers la France : c'était faire connaître leur œuvre, c'était solliciter des secours et surtout des prières.

Quelques jours plus tard, le 10, on entrait en possession de l'aile droite de la maison habitée jusque là par Madame la comtesse de Nugent. « Toute la Communauté se rendit à la chapelle et, après une prière d'actions de grâces, visita ses nouveaux domaines. C'étaient le second et le troisième étage seulement, le premier étant encore encombré de meubles. Dès le lendemain six religieuses y couchent. Une statue de saint Stanislas, un bénitier, six chaises, avec le christ et les six lits, voilà tout le mobilier.

« Le bon M. Guilhem, touché de cette pauvreté et les larmes aux yeux, a prié notre Mère d'accepter cent écus pour parer aux premières nécessités d'installation. Nous avons lieu de croire que la Providence charge souvent M. Guilhem, d'acquitter les billets à ordre que le Purgatoire tire sur elle. Comme il s'en réjouira à l'heure de la mort ! »

Toujours mis au courant de ce qui intéressait la petite communauté, Monseigneur Chalandon écrivait au début de janvier 1860, à la Mère Fondatrice : « Vous avez fait tant de choses extraordinaires, que je regarde comme la chose la plus ordinaire, que vous obteniez de saint Joseph les quatre-vingt mille francs dont vous avez besoin ; mais j'attends, avec plus d'empressement encore, qu'il vous envoie les cinquante mille nécessaires à la fondation d'Aix. » Monseigneur Chalandon venait de quitter Belley pour l'archevêché d'Aix ! Fonder une maison, à peine installée rue de la Barouillère, la Mère de la Providence n'y pouvait évidemment pas songer, et cela d'autant moins que les deux années qui venaient de s'écouler n'avaient donné aucune novice de chœur, six postulantes coadjutrices seulement étaient entrées au noviciat; heureusement 1860 et 1861 allaient procurer de bonnes et vaillantes recrues : Mesdemoiselles Joséphine Kapferer, Alberte de Montenol Madame de Magallon, Mesdemoiselles Juliette Binet, Emma Smet, et Adèle Sergent, que devaient suivre, en 1862, Mesdemoiselles Louise de Lorgeril et Élisabeth Vigoureux. Bien différents furent les appels ; mais comme il est facile de distinguer en chacun d'eux le son de la voix divine.

Alberte Legendre de Montenol était née à Évreux, le 10 octobre 1824. Elle avait grandi libre et heureuse, sous les ombrages du parc de la Vacherie ; toujours

accueillie et approuvée par la plus souriante des affections, pourquoi aurait-elle contenu l'expression toute franche et si puissamment originale d'une nature très ardente et très expansive ? Un jour, à quatorze ans, elle patinait avec son frère et son institutrice ; elle se retournait pour leur sourire ; un affreux craquement, la glace s'entr'ouvre, l'institutrice disparaît, elle et son frère sont sauvés. Après avoir vu à quoi tient une vie humaine, cette enfant de quatorze ans prend la résolution de ne pas se marier. D'ailleurs, cela ne l'empêche nullement, libre de son temps et de sa fortune, de régler sa vie sur ses goûts et ses caprices, et d'être, à Paris comme en Normandie, l'âme de toutes les réunions mondaines. Très recherchée, très choyée, elle veut faire le bonheur de tous ; aussi heureuse de porter son aumône, avec de charmantes attentions, chez les pauvres paysans du voisinage, que de danser avec entrain au bal qui la réclame le soir.

Alberte de Montenol rencontra la souffrance ; Dieu lui prit sa mère ; peu de temps après ce fut le tour de son père. Elle avait trente ans ; elle ne voulut plus penser qu'aux bonnes œuvres, et se mit sous la direction du P. Basuiau. Voici comment elle connut les Auxiliatrices : « C'était au mois de novembre 1857, Madame de Nugent m'avait suppliée de venir dîner chez elle un certain lundi. J'arrive rue de la Barouillère, 16. Elle n'était pas rentrée. Je me rappelle alors lui avoir entendu dire qu'il y avait dans la maison, une communauté naissante consacrée aux âmes du Purgatoire. Je vais donc à la recherche de la chapelle car ce jour-là, par extraordinaire, je n'avais pas fait de visite au bon Jésus dans l'après-midi. Je sonne, j'entre dans la chapelle, je me mets en prière. A peine étais-je installée qu'une sœur s'approche de moi timidement, et me demande « si je désirais parler à

quelqu'un ? — Non, ma Sœur », lui répondis-je. — Alors, le plus gracieusement possible, cette bonne sœur m'apprend que la chapelle n'est pas publique et qu'un office va commencer. Je comprends parfaitement le langage, et lui remettant une légère offrande en lui recommandant mes chères âmes, je prends congé de Notre-Seigneur. En traversant la sacristie, j'entrevois deux personnes ; arrivée aux marches, sous la marquise, suivie de la sœur qui me congédie poliment, il me vint à la pensée que j'avais reconnu une des personnes qui étaient dans la sacristie. — « Ma Sœur, le R. P. Basuiau n'est-il pas ici ? — Oui, madame. » Comme je n'avais ni règle, ni obéissance, je rentrai précipitamment, et me trouvai face à face avec mon Père spirituel. L'étonnement fut réciproque. Je l'entends dire : « Ma Mère, vous alliez faire un beau coup de faire mettre à la porte cette mauvaise chrétienne. Entrez, mon enfant, je vais vous donner la bénédiction. » Elle est dans la maison, elle n'en sortira plus ; trois ans, la Mère de la Providence l'appelle son amie, ce fut une des premières associées du Tiers-Ordre, ce fut une des huit quêteuses du sermon du P. Félix, ce fut, l'une des bienfaitrices ; enfin elle se donna elle-même, et la Mère de la Providence put l'appeler sa fille. La voyant si dévouée, si profondément chrétienne, toute aux bonnes œuvres, fidèle à ses exercices de piété comme à ses pratiques de mortification, une religieuse Auxiliatrice qu'elle accompagnait dans ses visites de malades, lui demande un jour : « N'avez-vous jamais pensé à la vie religieuse ? — Oh ! jamais », s'écrie Alberte, s'arrêtant tout court avec un geste et un ton de profonde conviction. Dieu y pensait, et peut-être le P. Basuiau aussi. Elle visitait une pauvre femme, rue des Canettes ; chaque jour du Carême jeûnant rigou-

reusement, elle venait par tous les temps faire son petit ménage et préparer le repas du matin. Un jour, le 17 mars, la malade exprime le désir d'avoir à son repas des éperlans. Il y a loin de la Madeleine à la rue des Canettes, Alberte à jeun était venue à pied ; sans hésiter, elle descend chercher des éperlans. Les marchandes de poisson sont d'estimables commerçantes, mais on ne leur fait point injure en disant que parfois elles ont le verbe haut ; celle à qui s'adressa Mademoiselle de Montenol, trouva bon de plaisanter la belle *marquise* qui venait elle-même faire son marché. La belle marquise, un peu émue, emporte les éperlans, et les donne à sa malade ; puis, passant devant Saint-Sulpice, elle entre pour entendre la messe et communier. « Je ne pensais aucunement à la vie religieuse, je me croyais au contraire dans le monde là où Dieu me voulait quand, avant et après la communion, j'entendis clairement : « Mon enfant, je t'ai tout donné ; à ton tour de me donner ta volonté, ta liberté. » A une douceur inexprimable succédèrent le trouble, les efforts du démon qui voulait m'empêcher de parler au Père de ce qui venait de m'arriver, mais la même voix du matin se fit entendre de nouveau : « Tu parleras aujourd'hui, c'est le moment. » Le calme revint, elle obéit ; le lundi de Pâques elle commençait une retraite, elle l'achevait le mardi de Quasimodo ; sa vie était désormais fixée, elle serait Auxiliatrice du Purgatoire.

La grande décision prise, Alberte revint dans sa famille et y vécut un mois, soutenue par des grâces puissantes ; son cœur resta calme, même au moment des derniers adieux. La lutte, qui ne devait plus guère cesser dans cette âme ardente, ne commença qu'après le départ ; mais, dès le premier moment, elle fut

violente. La future Auxiliatrice est à peine dans le wagon qui l'emporte à Paris, qu'elle sent une étrange angoisse l'envahir. Des répugnances indicibles et inconnues l'étreignent et la détournent de sa nouvelle vie. Sans joie, sans élan, elle ne se reconnaît plus et n'avance que parce qu'il lui semble impossible de reculer. Elle est déjà rue de la Barouillère, quand elle aperçoit deux religieuses qui revenaient de la visite des malades. D'instinct, elle recule au fond de la voiture pour ne pas les voir, et, prise soudain d'un de ces emportements puérils plus drôles que coupables, elle montre le poing à celles dont elle va demander dans une minute de partager la vie. Cela se passait le 30 mai 1860. La Mère de la Providence eut vite fait de calmer cette enfant ; mais ce geste, cette tentation nous laissent deviner que Mademoiselle Alberte de Montenol, demain la Sœur, puis la mère Saint-François-Xavier, eut une formation plutôt mouvementée. L'âme était difficile, ardente, généreuse, Dieu la traita en âme forte ; s'il y eut des luttes terribles et parfois des jours sombres, la victoire n'en fut que plus triomphante.

Un mois et demi plus tard, le 21 août, Madame de Magallon, née Félicie de Venel, venait elle aussi sonner rue de la Barouillère, et demander une place dans la jeune communauté ; elle devait en être l'une des colonnes. Longtemps maîtresse des novices, la Mère Saint-François de Borgia fut choisie pour cette charge alors que la cécité semblait l'en écarter pour jamais. Dieu avait mis en elle une force extraordinaire pour souffrir, mais son humilité enveloppa toujours d'ombres impénétrables les merveilles que la grâce, victorieuse d'une riche et fière nature, opérait dans son âme. Née le 16 décembre 1828, Félicie de Venel reçut une éducation toute virile, elle avait deux frères

qui l'aimaient avec passion, elle partageait leurs études et leurs jeux. Jamais elle ne voulut de poupée ; toutes celles qu'on lui offrit furent rejetées avec dédain. Toujours avec ses frères, auxquels se mêlaient parfois les petits paysans des environs, elle imposait à tous sa volonté ; par sa vivacité, par son entrain, elle était l'âme du bataillon joyeux. Nature d'élite, les amis de la maison voyaient avec étonnement cette enfant de quatre ou cinq ans s'intéresser aux conversations les plus sérieuses, et admiraient sa raison précoce. Elle avait entendu dire aux domestiques qu'elle était laide ; elle s'en consola, puisqu'elle était intelligente. Un jour, passant avec sa troupe dans le village, elle entendit les paysans s'extasier devant un de ses petits compagnons : « Comme il est beau », répétaient-ils. — « Oui, pensa Félicie, mais il est bête. »

On sent le danger ; cette fière nature pouvait devenir une nature indomptable dans son orgueilleuse supériorité. On put le craindre. Longtemps elle refusa d'obéir aux ordres qui ne lui plaisaient pas : « Punissez-moi, disait-elle, si vous le voulez, mais je n'obéirai pas. » On la punissait, elle cédait à la force, mais, la punition accomplie, elle refusait de se soumettre : « Je n'y suis pas plus décidée qu'auparavant, car je ne vois pas de quel droit vous me commandez. » Jamais elle ne voulut demander pardon, jamais elle ne voulut céder au désir d'une de ses tantes qui lui avait dit : « Je te donnerai tout ce que tu voudras, pourvu que tu me le demandes. » Et pourtant, cette tante, elle l'aimait bien. Le cœur seul pouvait la faire changer. En pension, pour faire plaisir à une amie et l'imiter, elle consentit à obéir et à travailler. En peu de temps elle était à la tête de sa classe et se passionnait pour la musique, le dessin, le travail des

mains ; elle réussissait à tout d une façon merveilleuse. Seules, les choses religieuses la laissaient indifférente : « De quel droit mes parents m'ont-ils imposé la religion que je pratique ? J'examinerai laquelle je dois adopter quand je serai en âge d'en juger par moi-même ! » Et celle qui devait être la vénérée Mère de Borgia, celle qui s'indignait contre la moindre irrévérence commise en présence de Jésus-Hostie, emportait à la chapelle des livres profanes pour se distraire !

Son amour, son dévouement pour les siens, dans la grande maison du Canadeau, en pleine Provence, à l'ombre des hauteurs de la Sainte-Baume, commencèrent sa sanctification. Le Canadeau était la maison de la charité ; quiconque y mettait le pied avait le droit d'y boire, d'y manger, voire même d'y loger, si bon lui semblait ; Félicie près de son père et de sa mère apprit à être charitable. Une jeune fille de son âge, qu'elle connut pendant une saison de bains à Toulon, et à qui elle s'attacha profondément, eut sur elle par sa piété la plus heureuse influence ; c'est par le cœur seulement que Mademoiselle de Venel pouvait se laisser conduire.

L'heure du mariage sonnait ; elle refusa obstinément tous les partis, elle avait fait son choix, mais restait muette. Quand enfin la mère de Félicie nomma Monsieur Henry de Magallon : « Oh ! pour lui, c'est différent, dit-elle. » Il y avait bien des obstacles à cette union : « Monsieur de Magallon, prononça-t-elle froidement, ou personne ! » Il fallut bien céder. Là encore, Dieu intervenait ; pendant le temps des fiançailles, pendant les deux mois que dura cette union brisée dans sa fleur, la jeune femme, au contact de la foi toute chevaleresque et si tranquillement surnaturelle de celui qu'elle avait choisi, fit de rapides

progrès dans l'intelligence et la pratique de la piété chrétienne. Quand, après quelques semaines d'un idéal bonheur, Monsieur de Magallon emporté en peu d'heures par le choléra, fit en toute sérénité le sacrifice de sa vie, sa jeune femme, sous l'action de la douleur sentit son cœur monter vers des régions plus hautes que celles où il s'était tenu jusqu'alors. La devise des Magallon — *Sursum corda*, — était devenue, une fois de plus, une réalité. Il avait plu au Seigneur de se faire voir à elle d'une manière manifeste en détruisant tout sous ses pas, présent et avenir terrestre, pour ne laisser subsister que l'éternité comme but de ses pensées et de ses efforts.

Dès lors — Monsieur de Magallon était mort le 9 août 1854 — la vie de celle qui restait seule se transforme : le besoin de prier et de faire prier pour son mari fait déjà pressentir la future Auxiliatrice, et le livre des *Exercices* de saint Ignace qu'elle médite alors pour la première fois, lui révèle l'esprit de sa vocation de demain. Avec une grande clarté de vision et une audace toute surnaturelle elle va jusqu'à l'intime de la pensée, elle brise l'os pour trouver la moelle : « J'ai lu aujourd'hui dans les Méditations de saint Ignace les trois degrés d'humilité : le premier est de fuir le péché ; le deuxième, de se résigner à la volonté de Dieu, quelque rigoureuse qu'elle paraisse à notre nature ; le troisième, de désirer qu'elle soit rigoureuse. C'est là que nous devons tâcher d'arriver, c'est à ce degré qu'il faut tendre de toutes les forces de notre âme. » On peut évidemment discuter cette manière de comprendre les trois degrés d'humilité, mais on ne peut discuter l'énergie vaillante qu'elle suppose. Il semble que les portes de la rue de la Barouillère n'avaient plus qu'à s'ouvrir pour laisser passer Madame de Magallon : Dieu la laissa six années

encore, édifier les siens, se dévouer aux âmes, et lutter contre la tendresse de ses parents. Monsieur et Madame de Venel qui prévoyaient l'appel de Dieu, ne pouvaient faire le sacrifice de leur fille bien-aimée. Pendant l'Avent de 1859, Madame de Magallon, qui déjà s'était dévouée entièrement aux âmes du Purgatoire, ayant appris à Toulon par le P. Félix, qu'il existait une communauté consacrée au soulagement des souffrances de l'autre vie, demanda au Père si elle n'était pas appelée à cette vocation. Le Père attendit pour répondre. Quelques jours plus tard on parlait chez Monsieur de Venel du prédicateur de l'Avent : « Maintenant c'est le Père Félix qui est à la mode, toutes les dames de Toulon vont se confesser à lui — Et toi, Félicie, lui dit son père, y as-tu été aussi ? — Oui, répondit-elle simplement j'y suis allée. » Cette réponse fut suivie d'un silence glacial. Madame de Venel alla trouver le Père Félix et revint enchantée. Félicie, en face de cette joie, pense que le Père a dit à sa mère qu'elle n'avait pas la vocation, et voulant avant tout accomplir la volonté de Dieu, elle se laisse aller au bonheur réel qu'elle éprouve à rester au milieu des siens et à continuer son apostolat. Le Père Félix, à qui elle fait part et de ses déductions, et de la joie de sa mère, se contente de répondre : « Pauvre mère, j'ai tâché de la consoler, mais je n'ai pas pu lui dire que vous n'avez pas la vocation ! » Ainsi donc, Dieu la voulait bien, mais les siens ne voulaient pas la donner à Dieu. Pendant huit mois son père, sa mère, ses frères lui firent de pénibles et continuels reproches, et quand, pour trouver quelques moments de calme, Madame de Magallon se retirait dans sa chambre, sa mère venait l'y trouver et le lui reprocher : « Tu nous fuis.., les derniers jours que tu passes avec nous te sont donc bien à charge ! »

Venue à Paris sur le conseil même des siens visiter une de ses parentes, Madame de Magallon se rendit rue de la Barouillère, et charmée de l'accueil qu'elle y reçut, elle résolut de n'en plus sortir ; elle écrivit à ses parents qu'elle ne retournerait pas au Canadeau. Le coup fut rude : Madame de Venel écrivit des lettres irritées, Monsieur de Venel défendit que l'on prononçât devant lui le nom de la fille qu'il avait tant aimée, et la jeune postulante souffrit beaucoup. Devenue plus tard maîtresse des novices, parlant de la puissante grâce de l'appel elle disait : « En ces moments, il semble que Dieu fasse tout, et, sans ce secours extraordinaire, nous n'aurions pu accomplir de tels sacrifices ; mais vient ensuite l'heure de la lutte et de l'épreuve, où Il se plaît à exercer notre générosité en retirant son appui sensible. » Pour l'aider, elle eut alors les délicatesses maternelles de la Mère Marie de la Providence : les deux âmes s'étaient pénétrées à la première rencontre et, quinze ans plus tard, ce fut la Mère Saint-François de Borgia qui, avec un filial respect, révéla des vertus et de la vie de la vénérée fondatrice ce qu'on pouvait en révéler au lendemain de sa mort ; elle écrivit la belle et pieuse notice sur *la Révérende Mère Marie de la Providence, fondatrice de la Société des religieuses Auxiliatrices des Ames du Purgatoire.*

Les novices venaient non seulement de France, les âmes du Purgatoire les attiraient de l'étranger. Joséphine Kapferer naquit à Fribourg, de parents catholiques. Sa mère lui inspira dès sa plus petite enfance une dévotion très grande envers les âmes souffrantes et un amour ardent pour la très sainte Vierge. A huit ans, sans trop savoir ce qu'elle dit, elle jure au bon Dieu avec une de ses amies, de rester vierge et de se faire religieuse quand elle sera devenue

grande. A quinze ans, chez les dames du Sacré-Cœur de Kientzheim, elle rêve du Carmel. Sortie de pension, très adulée dans un milieu brillant, elle se laisse éblouir et perd sa piété d'enfant ; la crainte du péché mortel seule la retient. Mais Dieu ne l'abandonne pas et, parmi les entraînements de la jeunesse, elle n'oublie pas son vœu, renouvelé au jour de sa première communion. Monsieur Gabriel, venu en 1859 au congrès catholique de Fribourg et reçu chez Madame Kapferer, éclairé d'une lumière providentielle, devine les projets de Dieu sur Joséphine, et insiste pour qu'elle vienne à Paris chez une de ses tantes. La jeune fille, que les bontés et les attentions du curé de Saint-Merry fatiguent, refuse énergiquement ; elle cède pourtant à la volonté de son père. Arrivée à Paris dans un violent désespoir, elle se calme peu à peu et, au contact de la société de choix et très chrétienne qui fréquente chez sa tante, ses idées mondaines disparaissent et la voix de la grâce devient plus pressante. Le 25 décembre, pendant la messe de minuit, l'appel est très précis : « Tu seras religieuse, et tu ne retourneras pas en Allemagne. » Alors seulement, elle parle à Monsieur Gabriel qui l'éprouve et lui fait connaître la Société : elle comprend dans une retraite, faite au mois de mars que Dieu la veut Auxiliatrice, elle entre le 1er mai. Sa mère, accourue de Fribourg, et qui, pendant quatre semaines a fait les objections les plus vives, veut cependant, la douleur dans l'âme, présenter elle-même sa chère enfant à Marie qu'elle lui a appris à aimer. L'accueil de la Mère de la Providence lui inspire une telle confiance qu'elle la quitte toute consolée : « Au moins, ma fille aura encore une mère. »

La vocation qui mit au cœur de la vénérée Fondatrice la reconnaissance le plus vive fut, sans aucun

doute, celle de sa sœur Emma. Emma était l'enfant de la maison, elle avait eu sa place rue Saint-Martin, on la recevait rue de la Barouillère comme si sa vocation n'eût fait de doute pour personne. Elle y apportait sa délicatesse, sa bonne humeur, sa piété si simple et si vraie. A Loos comme à Paris on pensait bien que, lasse d'aller d'une maison à l'autre, Emma finirait par choisir, et le choix ne semblait pas douteux. Le saint curé d'Ars avait été chargé de plaider l'affaire au ciel, et nul doute que son intercession ne fût toute puissante. Au mois d'août 1859, on avait cru la vocation fixée, mais l'heure de Dieu n'était pas venue ; à cette même date la Mère de la Providence écrivait à Madame Smet :

« Merci, merci, mère bien-aimée, de tes charmants petits mots, auxquels je réponds comme toujours en courant. La vocation d'Emma est plus que douteuse. Elle court après et la fuit à mesure qu'elle croit la tenir. Ton consentement l'a on ne peut plus impressionnée et, sur tous les tons, elle a chanté : Je n'ai pas la vocation. Effectivement, en ce moment la vocation de notre Emma est de rire avec la Mère de la Providence qui redevient Eugénie Smet, en entendant les joyeusetés de la plaisante Emma. »

La plaisante Emma aimait bien Notre-Seigneur et Marie, reine du Purgatoire, et les âmes souffrantes, mais elle aimait aussi avec tout son cœur de tante, certaines petites têtes blondes qui éclairaient du sourire de leurs yeux candides toute la maison de Loos, et il lui fallut deux années encore pour trouver le courage de les quitter.

Le 16 juillet 1861, elle arrivait rue de la Barouillère, décidée cette fois à étudier, dans le recueillement de la retraite, la volonté de Dieu et à y répondre pleinement. La fondatrice suivit avec émotion les phases

d'une lutte dont Notre-Seigneur sortit vainqueur. Le P. Basuiau l'avait engagée à ne pas voir la chère retraitante pendant les huit jours des *Exercices* ; le Saint-Esprit seul devait agir. « Tout est consommé », lui dit le Père le jour de la décision. La Mère de la Providence eut une grande joie ; mais la nature, à certaines heures, redoutait pour une sœur chérie les dures épreuves de l'austère renoncement de la vie religieuse : « Mon Père, disait la Mère de la Providence, au Père Basuiau, vous ne saurez jamais combien cette vocation d'Emma m'a causé de luttes, de souffrances, de peines intérieures et de croix. Ah ! je demande qu'elle ne connaisse pas ce chemin-là ! — Si le bon Dieu veut en faire une âme vertueuse, elle le connaîtra certainement.. »

Emma entrait définitivement rue de la Barouillère le 5 novembre, et prenait sa place au noviciat comme postulante, le 21 ; Monseigneur Chalandon écrivait d'Aix, le 7 :

« Je recommande à Emma de ne point se décourager, car d'ordinaire le grappin envoie des tristesses, des ennuis, des inquiétudes à celles qui entrent en religion... Dites donc bien à toutes vos nouvelles prétendantes de pleurer, de se désoler, de se trouver bien malheureuses tant qu'elles voudront, mais de ne le dire à personne, qu'à leur supérieure, pendant trois semaines. Avant le temps écoulé, le grappin aura perdu patience, car il est aussi pressé qu'une jeune fille. Je prierai d'ailleurs pour Emma en attendant que je puisse la nommer ma Sœur X... Cherchez-lui un beau nom... Je fais par la pensée mon pèlerinage à la grande maison et au noviciat...

« Adieu, bonne fille, je vous bénis. »

La grande maison, le noviciat..., il y avait eu, en effet, du changement rue de la Barouillère ; au mois

de septembre 1860, la Mère de la Providence avait acheté le N° 14, sans posséder les fonds nécessaires, mais confiante dans la divine bonté, tout retard étant impossible. Le propriétaire, Monsieur Bouillet, le propre frère de l'auteur du *Dictionnaire universel*, était sur le point de vendre à un industriel qui comptait y installer une fonderie et quatre-vingts ouvriers. La Mère de la Providence ne voulait acheter qu'à un prix raisonnable ; le propriétaire, voyant son immeuble très recherché, avait, lui, de grosses prétentions. Saint Joseph fut chargé d'arranger l'affaire, on lui promit que la première statue qui passerait par la brèche du mur serait la sienne. On ne résiste pas à saint Joseph, Monsieur Bouillet dut céder ; pourquoi, comment, on ne nous le dit pas, mais la chronique de l'époque raconte que, le lendemain du jour où l'acte de vente fut signé, l'inconsolable Madame Bouillet pleurait encore de regret, toute étonnée que son mari, qui voulait vendre *salé* aux bonnes religieuses, eût passé par les conditions de la Mère de la Providence et de saint Joseph !

Le Père Basuiau commanda la statue promise, mais saint Joseph était pressé. Au matin du 30 septembre, à huit heures et demie — l'acte avait été signé le 28, — une caisse arrivait à l'adresse de la Sœur Saint-Pierre. « C'était un saint Joseph, lisons-nous au diarium, il semblait nous dire : Ces enfants m'ont acheté une maison, je viens en prendre possession. » Monsieur Cabuchet, un des élèves les plus distingués de Monsieur Simart, écrivait quelques jours plus tard : « Je suis, à ce qu'il paraît, l'instrument de la Providence. Il y a quatre mois que j'avais dit à mon mouleur de vous envoyer cette statue, mais il l'avait oublié ; il s'en est souvenu lui-même, dimanche, à huit heures du matin. »

Le fameux mur de séparation ne fut percé que le 18 juin suivant ; la petite niche où l'on devait placer saint Joseph, fut creusée entre les deux bâtiments, et la statue qu'on y plaça fut, non pas celle de Monsieur Cabuchet, mais celle, commandée à Munich, par le P. Basuiau.

Le 3 septembre 1861, le Père qui désirait avant tout une formation sérieuse des sujets, déclara à la Mère de la Providence, que le noviciat ayant sa maison, il fallait, sans plus tarder, séparer les novices du reste de la communauté. Le coup fut rude. « Le Père, me dit, écrit-elle, que le sacrifice sera, pour mon cœur maternel, comme celui d'une mère qui se sépare de son enfant pour qu'il soit mieux élevé. » C était bien cela, sa nature ardente ne s'apaisait que lentement, et ses affections restaient toujours vivantes. Il y avait, dans cette âme d'élite, une étonnante impressionnabilité qui augmentait sa puissance de souffrir, et une générosité absolue qui ne reculait jamais devant le sacrifice.

Le 29, la séparation était faite ; ce jour-là, pour la première fois, on lut solennellement au réfectoire le *status*, c'est-à-dire que chaque religieuse fut informée et de la maison qu'elle habiterait et de l'emploi qu'elle remplirait pendant un an. Le *diarium* laisse supposer que l'émotion fut très vive et générale, et cependant les changements n'étaient pas bien grands ; celles qui s'en allaient le plus loin passaient simplement du 16 au 14 ; plus tard viendrait l'heure des grands brisements et des lointaines séparations. Les larmes coulèrent quand. au sortir du réfectoire, celles qui avaient jusque-là vécu entièrement la même vie, apprirent que la récréation qui commençait serait, jusqu'au dimanche suivant, la dernière prise en commun. Ceux-là seuls s'en étonneront qui ignorent

l'intimité profonde créée, malgré les heurts inévitables, par la vie religieuse ; dans une même maison et dans une même intention surnaturelle, elle assemble et lie les corps et les âmes ; la famille spirituelle est aussi puissamment, aussi suavement une que la famille de la terre.

La retraite annuelle, ouverte le 12 octobre par le P. Hubin, vint d'ailleurs apaiser les âmes et les mettre en pleine indifférence. Le Père de Ponlevoy l'avait prêchée l'année précédente, et la Mère de la Providence n'avait vraiment pu trouver comment lui en témoigner assez sa reconnaissance ; le prédicateur avait envoyé ce remerciement :

« Vous faites donc toujours à votre tête pour faire ensuite selon votre cœur. Votre charité me désarme pour cette fois, mais j'en appelle pour l'avenir à votre obéissance et je demande à la prudence d'accompagner la charité. Il ne faut pas que la Compagnie militante soit à charge à la Compagnie souffrante. Je vous gronde un peu, et je vous remercie beaucoup. Que Notre-Seigneur vous rende tout au centuple !

« Votre humble et dévoué serviteur,

A. DE PONLEVOY. »

Le style, c'est l'homme ; il n'était pas besoin de la signature pour nommer l'auteur de ce billet.

Le Père Hubin, frappé de voir combien ses paroles religieusement écoutées entraient profondément dans les âmes et sachant qu'on avait pris des notes, demanda à les voir : « Vous avez saisi, écrivait-il, d'une manière étonnante les sujets de méditation ; les conférences et les avis sont moins complets ; c'est que, souvent, j'allais à bâtons rompus. Mais je crois qu'avec un peu de réflexion, vous pourrez y mettre

de l'ordre et corriger ainsi la crudité et l'incorrection de la parole. »

Après la retraite, pendant que les religieuses du 16 continuaient leur vie de labeur apostolique et de généreuse vaillance, les novices se formaient, dans la solitude aimée du 14 ; la Mère du Sacré-Cœur était toujours à leur tête. La tâche de la maîtresse n'était pas toujours facile ; elle avait à diriger des personnes parfois plus âgées qu'elle, et qui venaient rue de la Barouillère avec des habitudes et des idées arrêtées ; très surnaturelles, sans doute, très ardentes, elles avaient pourtant besoin d'une direction sage et ferme. Le jour où Madame de Magallon fut coiffée, pour la première fois, par la religieuse qui lui servait de *bon ange*, du bonnet traditionnel, il fut impossible de lui faire abandonner une lecture dont l'intérêt la passionnait. Très mortifiée, elle fut scandalisée de voir, un jour de fête, au réfectoire, un dessert plus soigné qu'à l'ordinaire ; il lui semblait « qu'on ne pouvait fêter les saints qu'à coups de discipline » ; il lui arrivait encore de ne pas comprendre les petites coutumes de la vie religieuse ; elle n'avait pas besoin de tout cela pour aller au bon Dieu ! Très franche, elle allait soumettre ses difficultés à la Mère du Sacré-Cœur, sans redouter les humiliations que d'ordinaire lui attirait son intransigeante austérité. Jamais elle n'oublia l'accent avec lequel sa maîtresse répondit un jour à ses objections : « Eh bien ! Madame, humiliez-vous de ne pas comprendre une règle faite par un saint tel que saint Ignace. » Pour une pareille âme, c'était la meilleure réponse.

La Mère de la Providence venait en aide à la Mère du Sacré-Cœur. Joséphine Kapferer, Mère Marie de l'Annonciation, avait fait pour entrer dans la Société

les plus généreux sacrifices, elle n'en trouvait pas moins rudes les petites, mais continuelles privations de la vie religieuse. Pendant les premiers jours du postulat, elle exprima très naïvement la peine qu'elle éprouvait à vivre dans une chambre aussi pauvrement meublée. Aussitôt la Fondatrice ordonna d'étendre dans la cellule de Mademoiselle Joséphine l'un des tapis de la chapelle, et d'y placer une table, un fauteuil, etc. La postulante, vêtue d'une élégante robe de soie bleu ciel, est invitée à se reposer toute la journée, elle ne prendra part à aucun des travaux de la maison. Profondément humiliée de cette fine et maternelle réprimande, Joséphine demande grâce et s'estime heureuse de débarrasser sa chambre, qui redevient la pauvre cellule aimée d'une Auxiliatrice.

Du dehors aussi, et souvent, les novices de la Mère du Sacré-Cœur recevaient de puissants et précieux secours. On n'a pas oublié Alberte de Montenol, la Sœur Saint-François-Xavier ; les jours du noviciat furent pénibles : nature élevée, expansive, incapable d'un détour d'amour-propre, elle disait trop franchement quelquefois ce qu'elle éprouvait. La Mère de la Providence l'étonnait plus qu'elle ne l'attirait ; elle eut, pour soutenir ses premières épreuves, l'affection forte de la Mère du Sacré-Cœur et des lettres vraiment admirables que lui écrivit son ancien curé. Elle les avait copiées dans un petit cahier sous ce titre : *Lettres du bon et saint Monsieur Boissière, mon ancien curé et mon bon Père.* Elles se succèdent régulièrement du 4 juin 1860 au 3 janvier 1865 ; on y respire un tel parfum d'humilité et de charité, l'esprit de Dieu y transparaît si nettement, sous une naïveté charmante qui rappelle saint François de Sales, qu'on ne peut résister au charme qui s'en dégage.

4 *Juin* 1860.

Ma bonne Demoiselle,

« Vous voilà donc installée dans votre nouvelle habitation. L'emménagement d'une petite cellule est bientôt fait : un crucifix, une petite table, un prie-Dieu, quelques livres, deux chaises, un lit passablement résistant, mais dans lequel on dort un sommeil bien doux ! » Vous savez que je suis sujet aux idées saugrenues ; en voici une encore : autrefois les portes des cellules étaient assez étroites ; probablement les communautés religieuses, pour se mettre à la hauteur du siècle, les auront fort élargies, autrement certaines demoiselles n'y pourraient entrer, à moins de laisser chez le concierge une partie de leur toilette. (Nous sommes en 1860, au temps des crinolines). Je ne vous demande pas si vous êtes accoutumée, j'ai la conviction que vous êtes contente : vous êtes taillée des pieds à la tête pour faire une excellente religieuse. Puis, comment ne pas être heureuse dans une situation où l'on goûte, par avance, les douceurs d'une félicité qui ne finira jamais ?.. »

La félicité qui ne finira jamais, elle est au ciel ; dès le 16 juillet, le bon curé faisait remarquer que le sort de ceux qui naviguent sur la mer du monde, est d'être agités par les vagues, les tempêtes ne doivent donc pas les étonner ; et, avec la plus aimable simplicité, il résumait les déboires et les peines de sa propre vie, pour consoler les petites amertumes de la pauvre postulante qui s'effraie. L'austère devise de la Société ne laisse pas que de l'épouvanter un peu, mais il réfléchit : « J'ai vu que le monde en accomplit au suprême degré les deux tiers : comme il souffre, comme il s'agite ! mais pour son malheur, il ne prie pas, il n'aime pas, voilà ce qui centuple ses peines ! »

Le 10 janvier 1861, il écrit : « J'ai lu et relu votre lettre avec beaucoup d'attention, mêlée d'un peu de tristesse, à cause des peines que vous paraissez éprouver. Du courage, chère enfant ; si le travail vous fait peur, que la récompense vous anime. Oui, votre changement de position est grand, cependant il n'est pas incompréhensible. On a vu de grandes princesses, des reines même, préférer les humiliations du cloître à l'orgueil de la cour. Et Jésus ?.. quel changement ! Des célestes lambris à la pauvre crèche ! de l'adoration des esprits bienheureux aux insultes des juifs ! du trône éternel de gloire à l'ignominie de la croix ! L'inaction vous pèse, vous préféreriez l'office de Marthe à celui de Marie, et pourtant cette bonne Marie qui se tenait tranquillement assise aux pieds du Sauveur, tandis que sa sœur faisait un peu la mouche du coche, mérita d'entendre de la bouche de l'éternelle Vérité, qu'elle avait choisi la meilleure part. Il en coûte de mourir ! Oui, si l'on cherche à s'ôter la vie à coups d'épingles, mais quand on a le courage d'abattre la tête d'un seul coup, c'est bientôt fini ; cette tête qu'il faut abattre, c'est l'amour-propre. »

Quelques mois plus tard : « Ma chère enfant, vous me faites rire avec votre liberté. Ce mot me rappelle toujours 93 de triste mémoire, 1830 et 1848 qui ne valent guère mieux à cause des conséquences. Vous savez que, dans la sainte Écriture, il est plusieurs fois parlé des enfants de Bélial ; Bélial est un mot hébreu qui signifie liberté et quelquefois le démon, parce que c'est au nom de la liberté que tant d'atrocités se commettent en Italie, que le cœur du Saint-Père est abreuvé d'amertume, que la presse périodique vomit chaque matin le blasphème et le scandale, que le flot de la corruption monte d'une manière

effrayante, que la multitude, enseignes déployées, musique en tête, marche droit à sa perte. Maudite liberté ! C'est elle qui donne tant de fil à retordre aux pauvres curés dans leurs paroisses. Des savants se sont demandé quelle était l'espèce d'arbre dont Eve mangea le fruit ; c'est très probablement un arbre de la liberté. Et encore cette liberté est fausse et trompeuse comme tout ce qui vient du démon. Dieu seul est essentiellement libre. Le libre arbitre de l'homme ne consiste qu'à se choisir un maître, et, quand il refuse de s'abandonner sans réserve à la volonté de Dieu, manifestée par les supérieurs, il devient esclave de sa volonté, de ses passions, et, comme le dit le Bienheureux Jean d'Avila, il se fait Dieu autant que cela dépend de lui. »

Dans une autre occasion, il indique fortement à Mère Saint-François-Xavier une des causes de sa souffrance, peut-être la principale. La maison de Nantes venait d'être fondée, la jeune religieuse avait craint d'y être envoyée ; elle resta à la maison-mère ; elle l'annonce à Monsieur Boissière qui répond : « Vous voilà dispensée d'aller habiter au milieu des Bretons qui, entre nous, valent bien les Parisiens ; mais cela est indifférent ; l essentiel est que nous soyons là où le bon Dieu nous veut, Paris, Nantes ou Pékin, peu importe ! A propos de la Chine, si votre bonne Mère Supérieure jugeait utile d'y envoyer une colonie, je supplierais sa Révérence de vous désigner pour en faire partie : C'est là, vous voyez, une idée tout à fait chinoise ! C'est que, voyez-vous, chère enfant, je souffre beaucoup de vous voir tant souffrir au sujet de votre famille ; votre extrême sensibilité, les visites que vous recevez ne servent qu'à vous dessécher le cœur sans utilité pour les personnes que vous aimez. »

Le bon curé sait modérer les ardeurs impatientes : « Vous voulez courir trop vite, chère enfant ; l'essentiel, c'est d'obtenir du divin Maître, la connaissance de votre néant : lorsque vous vous compterez pour rien, vous vous mettrez fort peu en peine du jugement des autres ; qu'ils vous comptent pour ce qu'ils voudront. Tenez-vous prête à recevoir les humiliations, s'il s'en présente, mais ne les désirez pas, le temps n'est pas arrivé... Mille remerciements à Madame votre Supérieure pour les quelques lignes qu'elle a bien voulu tracer au bas de votre lettre : je suis heureux de ce que vous lui rendez justice, car elle vous aime bien tendrement ; elle souffre beaucoup de vos peines, mais une supérieure est une mère et n'est plus une camarade. »

Vint une heure, — et dans la communauté grandissante ces heures-là sonnaient vite, — où la Mère Saint-François-Xavier, religieuse depuis cinq ans à peine, eut à diriger elle-même les autres. Dans la dernière lettre qu'il lui écrivit le 8 janvier 1865, le bon Monsieur Boissière lui donne, sur sa charge et sur sa vocation les conseils les plus élevés et les plus paternels, mêlés toujours d une très fine bonhomie : « Chère enfant, puisque vous remplacez la Sœur qui est partie supérieure à Nantes, vous voilà sur le chemin de la Chine, qui sait ?.. Je suis sûr que vous vous acquittez à merveille de votre charge, l'activité est dans votre caractère. Je vais vous donner un conseil qui n'est probablement pas nécessaire, mais je vous aime assez pour qu'il me soit permis de vous dire tout ce qui me passe par la tête. Étant en charge, vous aurez souvent votre avis à donner, vous le donnerez, j'en suis sûr, purement et simplement, sans chercher à le faire prévaloir, quand bien même vous le croiriez le meilleur du monde. Vous êtes trop con-

vaincue que l'Esprit de Dieu conduit votre Révérende Mère pour agir autrement.

« Chère enfant, en méditant sur le mystère de la crèche, j'ai beaucoup pensé à vous ; je me suis dit : Le Sauveur a quitté un palais plus beau qu'on ne peut le concevoir pour habiter une pauvre cabane ; accoutumé aux louanges et aux applaudissements de la cour céleste, il s'est trouvé dans l'isolement ; il a éprouvé l'indifférence, l'abandon de ceux qu'il aimait ; il a souffert les contradictions, les rebuts et les affronts de toutes sortes. Et tout ce long cortège de souffrances a été choisi, accepté en grande partie pour les âmes du Purgatoire, pour payer leurs dettes ou alléger leurs souffrances, soit directement, soit indirectement, mais toujours en vertu du sang qu'il a répandu pour le salut de tous. La mission d'une Auxiliatrice est donc bien belle, puisqu'elle est l'imitation ou plutôt la continuation de celle du Sauveur. »

Les conseils de Monsieur Boissière nous ont entraînés un peu vite, nous ne sommes encore qu'aux derniers mois de 1861. Le 2 janvier 1862, l'usage de bénir l heure à haute voix au son de l'horloge, par une courte prière pour les âmes du Purgatoire, fut introduit dans la communauté ; il ne fut maintenu qu'au Noviciat. A la même date, on fixa les invocations qui devaient être ajoutées à la prière du matin : la première est adressée à la très sainte Vierge, la seconde à saint Joseph, la troisième à saint Ignace, puis viennent les saintes particulièrement dévouées aux âmes du Purgatoire : sainte Gertrude, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, la bienheureuse Marguerite-Marie, enfin on invoque les saints et saintes sous le vocable desquels sont placées les œuvres de la Société.

Le 23 janvier, le P. Basuiau apportait le Cérémonial

qu'il avait préparé ; il arrivait à point ; le 25, quatrième anniversaire des vœux perpétuels de la Mère de la Providence, quatre religieuses : les Mères de la Nativité, Saint-Joseph, Saint-Augustin, et la Sœur Sainte-Marthe, allaient faire leurs derniers vœux. Le Cardinal Morlot avait bien voulu accepter de les recevoir, il était assisté de son grand vicaire, de Monsieur Gabriel, de Monsieur Roquette et des Pères de Ponlevoy et Basuiau : « Je suis heureux, avait dit le Père de Ponlevoy en acceptant, de donner un témoignage d'estime à cette chère Communauté. »

Les quatre élues avaient connu les incertitudes et les souffrances de la rue Saint-Martin ; la Providence divine voulut se montrer particulièrement délicate envers elles au jour de leur suprême immolation. On avait recommandé à leurs prières une pauvre malade, Madame Lepetit, couchée depuis huit mois, et dont le lit n'avait pas été fait depuis trois mois ; elles s'unirent pour demander à Dieu la guérison de cette malheureuse, bien connue rue de la Barouillère. Madame Lepetit, avertie, pria de son côté. « La malade, écrit le docteur Paillet, s'était mise au lit le 2 juillet 1861, avec les symptômes d'une entérite intense dont l'acuité ne permettait pas l'examen manuel. Ce n'est que plusieurs jours après, qu'une rémission de la douleur combattue par les moyens appropriés, me permit d'explorer la surface de la cavité, et de reconnaître par un toucher très attentif, une série de tumeurs du volume d'une noisette, au nombre approximatif de cinq à sept, sur une ligne sinueuse, dans le côté gauche, solidaires entre elles, et désignées par les auteurs sous ces mots : tumeurs en chapelet. » Les symptômes persistaient malgré le traitement. Le 26 janvier, le docteur mandé par Monsieur Lepetit, entend, à sa grande stu-

péfaction, Madame Lepetit lui dire qu'elle est guérie et, accompagnant la parole du geste, elle frappe sur la partie malade à coups énergiques et plus que redoublés ; elle ne souffre plus, les tumeurs en chapelet ont disparu. Que s'est-il donc passé? « La veille, continue le docteur, vers neuf heures, la malade s'assoupit : à dix heures un quart, elle s'éveille en éprouvant un bien-être inaccoutumé. Elle pose involontairement la main sur le lieu de la douleur habituelle, elle ne sent plus rien, elle appuie, rien, plus de douleur. Elle s'assied sur son lit, étonnée, elle regarde de tous côtés, elle se sent, elle se reconnaît guérie, elle l'apprend à son mari qui ne savait rien des projets de la communauté des dames religieuses et qui crut tout d'abord que sa femme perdait la raison. On s'explique, le mari et la femme admirent que la guérison ait eu lieu instantanément. »

On imagine la joie de tous ; les nouvelles professes aimèrent à voir, dans cette guérison vraiment prodigieuse, une réponse divine qui les assurait que leur entier sacrifice avait été agréé, et le soir, avant le cantique des vœux, on chanta le *Magnificat*. Le lendemain, dimanche, devant les associées réunies, Madame Lepetit, venue sans aide aucune, racontait, à la salle de conférence du Bienheureux Claver, la merveille : « Oui, Mesdames, c'est un bonheur pour moi de voir Dieu glorifié par cette guérison dont je n'étais pas digne. Il y avait huit mois que je gardais le lit, et je ne sens plus rien. » Le discours était bref, il était éloquent.

Le 31 janvier, Monseigneur Morlot permettait de garder la Sainte Réserve à l'oratoire du noviciat, dès qu'un autel y serait apposé ; le 2 février, Mademoiselle Emma Smet devenait la Sœur Marie de Saint Ignace, et prenait l'habit. On a dit que l'habit des Auxilia-

trices n'en est pas un ; si l'on estime que cette manière de dire est exagérée, il faut, au moins, reconnaître que cet habit n'a rien qui puisse frapper l'imagination ; rien de plus simple encore que la prise d'habit, rue de la Barouillère, comme encore aujourd'hui, dans les noviciats de la Société : une simple bénédiction, c'est toute la cérémonie, et elle n'est que pour la famille religieuse. Dès les premières années de la Société, comme maintenant, la postulante demandait d'entrer au noviciat, en présence de la communauté ; la Mère Fondatrice répondait. Avec quelle douce et puissante émotion elle parla, le 2 février 1862, à cette Emma qu'elle avait tant désirée, attendue si longtemps, sa sœur très aimée, sa fille plus aimée encore :

Bien chère Enfant,

« Nous voudrions être capable de vous dire avec quelle joie dans le Seigneur nous vous accordons l'entrée de la Communauté. Vous avez partagé, dès le commencement de sa fondation, nos sollicitudes ; depuis, vous nous êtes restée unie par votre cœur et votre dévouement... Ah ! chère enfant, les petits chemins détournés vous ont conduite dans le chemin royal de la croix. Vous connaissez le cœur paternel que Dieu a choisi pour vous indiquer cette route. Obéir et vous sacrifier, telle doit être votre vie religieuse, depuis ce premier pas jusqu'au dernier. Avec la grâce, chère enfant, nous aimons à croire que telles sont vos dispositions à cette heure après laquelle j'ai tant soupiré. Oui, j'ai désiré de vous voir parmi les nôtres, appelée par celles que Dieu m'a données pour filles et pour sœurs, du doux nom de sœur ; votre robe noire vous dira chaque jour que vous êtes morte au monde et à tout ce qui n'est pas du bon plaisir de Dieu ; en la revêtant, chaque matin, vous la baiserez

avec respect, comme la livrée de Jésus qui vous marque du sceau de la croix.

« Votre nom n'est plus une surprise, le Père Gabriel et le Père Basuiau vous ont nommée, moi, je ne puis que répéter, avec ceux que Notre-Seigneur nous a donnés pour supérieur et pour père : oui, vous vous appellerez désormais : Marie de Saint Ignace. Noblesse oblige ; ce nom vous demandera de chercher toujours la plus grande gloire de Dieu. Protégée par l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus, vous demanderez sa puissante protection pour la petite Société qui vous adopte aujourd'hui. Vous aimerez saint Ignace parce qu'il ne voulait que l'amour et la grâce du bon Maître ; parce que, déjà protecteur de notre famille dans le monde, il a voulu devenir le père de votre âme : vous savez si vous lui devez, après Jésus-Christ Notre-Seigneur, la grâce de votre vocation ! *Magnificat* ! »

C'était donc, ce 2 février 1862, un nouveau lien qui resserrait l'union si étroite déjà, de la Société des Auxiliatrices et de la Compagnie de Jésus ; Emma Smet, devenue la Sœur Saint Ignace, en était comme le vivant symbole et le cher témoignage. Il en était bien d'autres : le 14 juin 1860, le Très Révérend Père Beckx avait écrit à la Fondatrice : « La dévotion aux âmes du Purgatoire a toujours été chère à notre Compagnie et, l'un de mes prédécesseurs, le Père Lainez, successeur immédiat de saint Ignace, la regardant comme le complément de la fin de notre Institut, en a fait l'objet d'une recommandation spéciale. Je me suis trouvé naturellement prévenu en faveur de la demande que vous me faites d'appliquer, pour le soulagement de ces âmes, cinq cents messes de celles qui sont laissées à ma disposition. Je demande à notre divin Maître qu'il continue à répandre ses bénédic-

tions sur vous, Madame la Supérieure Générale, et sur les âmes ferventes que vous vous êtes associées pour l'œuvre si sainte que vous avez entreprise.

« Je suis, avec respect, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

« Votre très humble serviteur en Jésus-Christ,

Pierre BECKX,

Général de la Compagnie de Jésus. »

Le R. P. Provincial demanda une copie de cette lettre qui fut mise dans les archives du Gesu, rue de Sèvres. Les Pères se succédaient rue de la Barouillère ; le Père de Ponlevoy, qui n'avait pu venir le jour de la saint Ignace, des âmes éloignées de Dieu lui ayant demandé rendez-vous et « l'enfer étant plus pressé que le Purgatoire », promettait d'avoir une revanche ; le Père Matignon remplaçait le Père Basuiau pendant sa retraite, le Père Foucault, Maître des novices à Angers, se prêtait à toutes les demandes de renseignements et d'explications, tous les novices voulaient s'enrôler parmi les membres honoraires de la Société des Auxiliatrices, et priaient de dater leur diplôme du 1er juin, premier jour du mois du Sacré-Cœur et fête, cette année-là, de Notre-Dame Auxiliatrice ; le Père L. Longhaye qui avait suivi son fils dans la Compagnie de Jésus, et qui, au soir de sa vie, rentré de nouveau, eut la joie si douce d'y mourir novice, était ordonné par Monseigneur Chalandon dans la chapelle de la rue de la Barouillère ; le Père Blot, après avoir fait hommage de son livre : *Au ciel, on se reconnaît*, à la Mère de la Providence, proposait d'écrire une notice sur la Société des Auxiliatrices ; surtout, les Pères se montraient heureux et empressés de diriger d'excellentes recrues vers la nouvelle Communauté. Le Père de Ponlevoy répondait au supérieur des Jésuites de

Liège qui lui avait demandé des renseignements sur le jeune Institut : « Je ne fais que passer par Paris, venant de l'Ouest, et allant vers le Midi, mais j'ai le temps de dire les meilleures choses sur cette nouvelle famille religieuse. Je la connais bien, très bien, nous y donnons tous les ministères, les règles sont calquées sur les nôtres, l'esprit est bon, les œuvres utiles et nombreuses. » Le Père de Cacqueray envoyait la première novice bretonne, que tant d'autres devaient suivre. Louise de Lorgeril, dans l'élan joyeux et la fierté, un peu vide pourtant, de ses succès mondains, occupée un jour à sa coiffure, croit entendre Notre-Seigneur lui adresser ces paroles : « Quoi, Louise, tu ornes tes cheveux de perles, quand mon front a été couronné d'épines pour toi ! » Les *Exercices* de saint Ignace la transforment, les âmes du Purgatoire, qu'elle a toujours aimées, l'attirent rue de la Barouillère. Elle y apporte sa bonne volonté et sa belle humeur ; dès les premiers jours elle écrit à une amie, qui la suivra bientôt, sa surprise d'avoir trouvé la petite chapelle « tendue de velours rouge, avec son autel blanc et or, ses statues coloriées, ses fleurs, sa musique joyeuse des jours de fête... Pas de draperies noires, point de larmes, ni d'os croisés comme pour des funérailles, mais une simple inscription rappelant la grande pensée de la fondation et la devise : « Prier, souffrir, agir pour les âmes du Purgatoire » ; l'air ouvert des religieuses, leur simplicité rayonnante d'allégresse, leur entier abandon à la Providence la ravissent et, dès la première heure, elle se sent de la famille. Elle apporte encore une nature frémissante d'ardeur et d'indépendance ; l'obéissance, le silence, la vie calme du noviciat coûtent à ce tempérament de feu, elle s'y plie avec une énergie constante, mais bien méritoire. Dieu la traite en âme forte, il lui

réserve si peu de temps pour se sanctifier ! Pour la détacher des créatures qui l'ont tant charmée, il lui donne, avec une largesse divine, « cette grâce de l'insuccès », la grâce du noviciat, et il met dans son âme, avec un sentiment profond du néant de toutes choses, un désir de la mort et un pressentiment de sa fin bien extraordinaire dans une jeune fille de vingt-deux ans, pleine de vigueur et de santé. De fait, au mois de mars 1864, elle est atteinte d'une fièvre muqueuse qui l'épuise. L'air natal, que les médecins ont exigé, améliore son état, mais pour peu de temps, c'est bien la fin, elle le comprend : « Venez, mon bon Jésus, je vous désire, je vous aime » ; dans les moments les plus douloureux, elle s'écrie : « Pour l'amour de vous, mon Dieu, pour les âmes du Purgatoire ! Je ne désire ni la vie, ni la mort, mais votre volonté ! Si je meurs, je regretterai cependant une chose : de n'avoir pas fait mes vœux et de mourir loin de ma communauté. » La Mère de la Providence lui permit de faire ses vœux le 16 août, mais ce fut en dehors de la communauté que Dieu, pour la première fois, vint cueillir une âme dans la Société des Auxiliatrices du Purgatoire, le 5 septembre 1864.

Les Pères jésuites pouvaient multiplier les services rendus aux Auxiliatrices, le grand bienfaiteur restait toujours le Père Basuiau. Parfois la Mère Générale se plaignait de l'énergie qu'il mettait à la faire avancer au chemin royal et divin du détachement et de la souffrance : « Mon état est incompréhensible, je n'en puis plus. — Il est voulu de Dieu : *Sustine.* » Quelques jours avant le 25 mars 1862, il lui avait déclaré que ses filles devaient fêter son anniversaire à la jésuite, c'est-à-dire sans lui faire de cadeau ; mais, le 25 mars il lui apportait le travail qu'il avait fait sur les Constitutions de la Compagnie de Jésus,

afin de les adapter à la Société des Auxiliatrices. Il savait ainsi adoucir et tempérer ses paternelles remontrances et ses viriles décisions. « Ma surprise a été complète, écrivait la Mère de la Providence, le Père ne pouvait me faire un plus grand plaisir. Mon bon Maître, je vous supplie de lui rendre en suaves bénédictions, ses condescendances à ma faiblesse. »

Avec les Constitutions, le Père Basuiau avait préparé un *Coutumier*, c'est-à-dire que, de toutes les coutumes en usage dans la Compagnie de Jésus, il avait choisi celles qui pouvaient s'adapter au but des Auxiliatrices, et à leur manière de vivre, et en avait fait un recueil. Il est bien perm s de sourire quelquefois en voyant la minutie avec laquelle le bon Père s'occupe des détails les plus minimes, et, sans doute, au réfectoire, pendant le *Benedicite* et les *Grâces*, il ne serait pas absolument nécessaire d'avoir sa serviette roulée, posée sur le bras gauche, et les mains dans les manches ; c'était cependant avec une joyeuse bonne humeur que l'on se pliait, rue de la Barouillère, à cette moindre recommandation comme à bien d'autres plus importantes et qui donnaient à la vie religieuse plus d'uniformité, en lui imposant plus de mortification.

A mesure que des secours nouveaux et puissants venaient aider la Mère de la Providence, Dieu permettait que peu à peu disparussent les amis et bienfaiteurs des premiers jours. Madame Jurien était repartie pour l'île Bourbon ; au début du mois de juin on apprit, rue de la Barouillère, que les meubles de son appartement venaient d'être vendus et ses domestiques congédiés. Qu'allait-elle donc devenir ? Dans les premiers jours de juillet, une lettre vint rappeler, s'il en eût été besoin, qu'elle était toujours l'amie fidèle et la femme forte d'une foi admirable.

Les récoltes avaient été ravagées par « un pou blanc, rond, informe, car on ne lui aperçoit ni yeux, ni tête » ; et celles de la *bonne Mère*, comme les autres ; Madame Jurien n'avait pas cependant perdu sa confiance, et les secours, alors qu'il semblait impossible d'en recevoir, étaient venus lui prouver que la Providence n'oublie pas ses enfants. Elle remerciait la Mère Générale de ses prières et s'étonnait de n'avoir reçu aucune lettre. Elle écrivait de nouveau le 17 septembre :

« Ma chère fille, votre lettre m'a consolée de votre silence prolongé. Elle me l'explique surtout : vous ignoriez mon départ pour l'île Bourbon et tous les sacrifices imposés par le bon Maître à sa petite servante et fille. » — Elle est bien toujours la même, elle a quitté Paris sans le dire ! Elle souffre, là-bas, et elle l'avoue simplement : « Nul secours spirituel ne m'est accordé, autrement que pour les nécessités absolues de mon âme : confession, absolution... Mais un épanchement de l'âme dans celle d'un Père, une parole consolante, fortifiante de la part d'une âme qui me soit chère en Dieu ; je ne connais plus cela, et j'en suis arrivée au point d'avoir perdu le souvenir de cette douceur, comme de cette consolation spirituelle. De lait enfin, il n'est plus question ; des os, de la viande noire, mais surtout des os, voilà ma nourriture quotidienne, et je pourrais dire incessante. Il me vient en idée parfois que le démon a bien pu demander au bon Maître de me passer au crible comme le pauvre Job, et comme je n'ai pas la vertu de ce gentil, j'arrive quelquefois si près du fond de l'abîme, que je ne sais plus comment le remonter. »

Croyant toujours à son rôle de mère et tout à la fois de victime, elle ajoute, ayant en vue la Mère de la Providence : « Je souffre pour cette âme que Dieu

m'a confiée, et que *vous connaissez*. Par moments, il me semble que je ne crois plus à rien, que je doute de tout, que l'illusion a été mon partage dans toutes les douceurs que le Seigneur m'a fait autrefois goûter. En un mot, *je suis cette âme*, avec toutes ses tentations, et je vous affirme qu'elles sont fortes et nombreuses. »

Toute heureuse de savoir que le Saint Sacrement réside enfin dans la chapelle de saint Joseph, elle reconnaît joyeusement ses dettes envers le grand saint et promet de payer l'autel, mais les récoltes sont mauvaises, le terrible ver perfore toutes les cannes, c'est la ruine de la colonie. Aussi faut-il bien prier pour la fortune de la Sainte Vierge qui, comme toutes les autres, subit une terrible diminution. Un conseil généreux termine la lettre :

« Prenez des filles sans dot, ma chère fille ; tant que le Seigneur *restera vraiment votre héritage*, que craignez-vous dans une pareille condition ? Que l'héritage ne suffise pas aux dettes que vous avez contractées en vous appuyant sur la foi ? Ne craignez qu'une chose, c'est le manque de foi. »

Le 29 décembre 1862, le Cardinal Morlot, archevêque de Paris, mourait à six heures et demie du matin ; paternel et toujours bienveillant, il n'avait jamais rien refusé à la petite communauté de la rue de la Barouillère, à peine née et bien peu connue encore. Quelques mois auparavant, en octobre, il avait voulu qu'elle fût insérée dans le bref de l'archevêché et Monsieur l'abbé Lagarde, qu'il chargeait d'avertir la Mère Marie de la Providence, terminait sa lettre par cet éloge : « Enfin, Son Éminence aime beaucoup votre œuvre, ce bon esprit, ce bien fait dans l'ombre. » Monseigneur Chalandon la félicitait le 11 novembre : « La Providence vous gâte toujours, et les gâteries valent bien la peine que vous acceptiez

courageusement les chères tentations qu'elle permet : chères parce qu'elles seront un jour, dans le ciel, le plus aimé de vos mérites, comme la plus signalée de vos victoires. Ce serait un bonheur pour moi que d'avoir pu contribuer, en quelque petite chose, aux faveurs que vous accorde l'archevêché. » La perte du bienveillant cardinal fut durement sentie ; seize religieuses Auxiliatrices assistèrent, à l'archevêché, à la messe dite par Monsieur l'abbé Gabriel, en présence du corps du vénéré prélat ; trois d'entre elles suivirent les funérailles. « Jour et nuit, je ne pense plus qu'au cardinal Morlot, écrivait la fondatrice ; mon Dieu, rendez-lui tout ce qu'il a fait pour nous. » Elle avait bien espéré le voir présider les vœux perpétuels de la Mère de l'Immaculée-Conception et de la Mère de la Miséricorde, le 25 janvier ; ce fut le cardinal Donnet qui le remplaça. Monsieur l'abbé Gabriel était là ; Monsieur l'abbé Toccanier rappelait le souvenir du saint curé d'Ars, trois Pères Jésuites, le R. P. Provincial, le Père Hubin, et le Père Basuiau témoignaient par leur présence, combien la Compagnie de Jésus portait d'intérêt à la Société des Auxiliatrices du Purgatoire : vraiment la fête était complète, plus complète que les assistants ne le supposaient, car une de celles qui se donnaient pleinement à Jésus et dont la Société acceptait la donation, la Mère de la Miséricorde, devait avoir, sur le développement de l'œuvre, le rôle magnifique que nous étudierons plus tard.

Avec les vocations, avec les vœux perpétuels, avec les Constitutions, c'était toute la Société qui sortait du berceau et se développait dans le plein essor de sa jeune vie : le 8 février, la Mère de la Providence annonçait à ses filles que le troisième an était fondé, et que la Mère du Sacré-Cœur en serait l'Instructrice ;

la Mère de la Miséricorde la remplacerait comme Maîtresse des novices. L'Instructrice du troisième an venait d'achever sa trente-sixième année, et la Maîtresse des novices n'en avait pas beaucoup plus de vingt-huit ; son visage était resté extrêmement jeune et la tradition veut que, pour se vieillir, elle mit des lunettes bleues : les âmes, rue de la Barouillère, pour mûrir, n'attendaient pas les années.

La Mère du Sacré-Cœur avait été six années maîtresse des novices, elle devait diriger le troisième an un peu moins de deux années : ainsi, la première chaque fois, elle occupait, l'une après l'autre, les deux charges les plus importantes pour la formation des religieuses. Puisque les Auxiliatrices du Purgatoire voulaient emprunter à la Compagnie de Jésus son esprit et vivre de sa vie, autant que cela leur était possible, elles devaient aussi prendre ses méthodes et ses moyens essentiels ; peut-être n'en est-il pas de plus original et de plus puissant que cette troisième année de noviciat ; elle vient, après plusieurs années de vie religieuse et d'expérience révélatrice, donner, à des esprits plus réfléchis, l'intelligence plus nette de leurs devoirs, rendre ou garder au cœur la droiture et la force de ses premiers élans. Chose évidemment nécessaire dans le début d'une fondation, mais intéressante pourtant à constater, il arrivait que celle qui devait présider à cette formation, ne l'avait jamais reçue. Dieu y avait pourvu largement : la Mère du Sacré-Cœur était une âme d'oraison ; non contente d'y donner le temps marqué par la Règle, elle y revenait au premier moment libre. Un jour, on la plaignait d'avoir attendu des heures dans un bureau et perdu son temps : « Une religieuse, répondit-elle, n'attend jamais et ne perd pas son temps, car il lui est toujours facile de s'entretenir

avec Notre-Seigneur. » Ainsi elle était maîtresse de sa pensée, et quand les choses du dehors ne l'attiraient plus, rentrée en elle-même, elle trouvait Dieu comme à ses ordres et, sans obstacle, s'entretenait avec lui. De cette maîtrise d'elle-même toute surnaturelle naissaient le calme et la lucidité de son esprit, et cette activité exempte d'empressement et d'agitation qui lui fit mener à bien des œuvres si nombreuses, si diverses et si importantes.

La Mère Saint-Pierre fit son troisième an l'année suivante ; elle écrivait le 29 janvier 1864 : « Ce matin, notre Révérende Mère m'annonce que le 29, fête de saint François de Sales, s'ouvrira mon troisième an !.. Je dois dire adieu à tout et à tous, et m'enfermer, seule avec Notre-Seigneur, jusqu'aux noces éternelles du 25 janvier 1865. Quelle grâce ! Elle m'écrase le cœur ! Moi, épouse de Jésus-Christ pour l'éternité ! » Ses notes vont nous aider à comprendre les fruits merveilleux de ces mois de recueillement et aussi la méthode et la spiritualité de la Mère Marie du Sacré-Cœur.

Cette année de calme — et les moins experts dans les voies de Dieu ne s'en étonneront pas — ne se passait pas sans tempête. Au moment de commencer la grande retraite de trente jours qui, cette année ne s'ouvrait qu'à la fin de décembre, la Mère Saint-Pierre note, précisément au-dessus des lignes que nous venons de citer : « Que de souffrances depuis ces mots écrits le 27 janvier !.. La mer en furie dans le corps, l'esprit et le cœur... Humiliations sur humiliations, dont je n'ai plus le souvenir formel. Une grâce de détachement général !.. Louer, honorer, servir Dieu : je l'ai loué avec une bouche impure ; je l'ai honoré avec une imagination déréglée ; je l'ai servi avec un amour-propre qui se cherchait... Et

cependant Il sauvera mon âme ; ce ne sera pas par justice, mais par miséricorde ! »

On se rappelle comment la Mère du Sacré-Cœur faisait la guerre à l'égoïsme et à l'amour-propre, avec quelle finesse de psychologie et quel amour de Dieu elle en poursuivait les plus subtiles manifestations ; à si bonne école, Mère Saint-Pierre s'était instruite, et les grâces de choix de la troisième année de noviciat aidant, elle devient presque aussi perspicace que la Mère Instructrice : « Viennent mes années de jeunesse, de dix-huit à vingt-cinq ans : indépendance de l'esprit, orgueil du savoir, amour de la domination, divinité qui se plaçait sur l'autel avec des adorateurs, des offrandes, des prières et de l'encens ! Idole mensongère qui croyait mériter les hommages par les grâces dont elle abusait en se les appropriant, et en ne les rapportant pas à l'Unique et Divine source dont elles émanaient. En parlant de Notre-Seigneur et en cherchant à le faire aimer, elle cherchait encore plus à se rendre aimable et aimée, et à prendre dans les cœurs une place plus haute, plus respectée, plus sainte. Certes, je l'espère, ces actes n'étaient point délibérés et raisonnés, mais enfantés par cet amour-propre qui devenait plus coupable en se subtilisant ! »

Elle trouve même encore l'amour-propre dans l'attrait qui la poussa vers la vie religieuse ; sans doute elle y chercha Notre-Seigneur, mais aussi, elle ose l'écrire, surtout le besoin de fuir avec sa propre douleur à la mort de Monsieur Simart, l'emprise du monde, le désir de ne dépendre que de Dieu seul et de trouver la paix, en le servant selon sa raison et selon son cœur ! On pensera qu'elle subtilise et que, s'il s'y mêlait peut-être un peu de recherche de sa propre tranquillité, c'est pourtant bien l'amour de Jésus qui l'a poussée dans la vie d'Auxiliatrice ; il ne nous

en faut pas moins admirer l'austère sévérité de cette âme pour elle-même, et reconnaître dans cette recherche un peu minutieuse, pleine pourtant d'allègre virilité, la manière, plus calme sans doute, mais également tenace et surnaturelle de la Mère du Sacré-Cœur.

C'est elle encore qui fait écrire à la Mère Saint-Pierre son élection par A+B : « La vie religieuse étant l'idéal de la vie humaine, puisqu'elle reproduit celle d'un Homme-Dieu, les répugnances que je sens à l'embrasser sont une preuve évidente du dérèglement de ma volonté entraînée par les sens, l'esprit du monde ou le démon ; c'est pourquoi je veux faire des vœux perpétuels qui m'engagent à la face du ciel et de la terre, me mettant ainsi, par la grâce toute-puissante que mon Dieu a promis d'accorder à ceux qui marcheront à sa suite, hors de la portée de mes ennemis. Et pendant que je prononcerai la formule de mes engagements sacrés devant le très sacré corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je supplie mon bon Ange de chanter pour moi, exprimant ainsi les sentiments de mon cœur. »

Elle s'arrête toute fière de son calme et de ce qu'elle estime la froide rigueur de son raisonnement, persuadée que saint Ignace doit être content de cette élection ; mais, les derniers mots nous le faisaient présager, son cœur commençait à vibrer puissamment et, si elle avait continué, une flamme ardente eût passé dans sa phrase et brûlé ses mots, « l'amour allait tenir sa main et écrire en tout autres termes. »

La Mère du Sacré-Cœur ne s'y serait pas opposée ; et nous n'avons pas oublié son grand principe : « On ne peut rien qu'en aimant. » Aussi, avec quelle reconnaissance, avec quel amour la Mère Saint-Pierre et ses sœurs du troisième an avancèrent dans

cette voie de la vie religieuse. Si, peut-être, un peu d'amour-propre les y fait entrer, l'amour de Jésus seul leur fera embrasser et chérir ses continuelles et crucifiantes austérités. Quand, dans les *Exercices*, la retraitante rencontre ce divin Sauveur adoré, quand elle le voit prendre le chemin du Calvaire, son cœur pousse un cri : « Enfin !.. » Elle continue : « Le cœur noyé dans l'amertume, Jésus se rend de Béthanie à Jérusalem, de la ville d'obéissance à la ville du crucifiement et de la paix. Le Seigneur, dit saint Ignace, va à sa Passion ; cette expression vibre en mon cœur. Il y a sept ans la grâce me portait à la Passion ; aujourd'hui, ô mon Dieu, je puis le dire en toute vérité : je vais à la Passion. Rien de sensible en votre grâce, ma chair, mon esprit et mon cœur frémissent, mais je vais à ma Passion pour accomplir votre volonté. Je vous glorifierai pour expier mes péchés, pour sauver mes frères, pour soulager les âmes du Purgatoire. Pour comprendre leurs souffrances, il me fallait cette retraite. Elles n'ont plus de facultés, plus de mémoire, plus de liaison avec la terre ; elles ne voient pas Dieu ; la sainte Humanité de Notre-Seigneur ne les console plus, elles n'ont que le Saint-Esprit, que l'amour qui les console, les fait souffrir en paix, et même leur fait préférer leurs souffrances inexprimables aux joies du Ciel, si on les leur proposait avant l'heure marquée par leur Père céleste. Il me fallait subir ce supplice pour les comprendre et me donner le zèle de leur délivrance... A force de souffrir, mon corps lui-même est en langueur, mais au moins aujourd'hui, en regardant Notre-Seigneur, je cache mes plaies en ses Plaies, et je noie mon amertume dans les amertumes infinies de son Cœur. »

C'est bien le grand amour fort comme la mort, celui qui vit de sacrifices et d'immolation, l'amour sanglant

comme celui du Crucifié divin ; pour ne pas l'oublier la retraitante trace le 18 janvier 1865 ces lignes caractéristiques : « J'écris ceci pour me servir de témoignage contre moi-même, le monde et le démon, en ces jours de tentation que j'attends et dont je triompherai par la grâce de mon Dieu. Lui, est fidèle !

« Sous l'action de la grâce, dans un moment où la vie religieuse m'apparaît comme un calvaire douloureux, où tout m'est répugnance, sensibilité, révolte dans les sens, l'esprit et le cœur, je prends la détermination invariable de me vouer à Notre-Seigneur Jésus-Christ par les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance et la cession complète aux âmes du Purgatoire. Cette détermination est le fruit des grâces de mon Dieu en cette retraite, où sa divine Vérité a daigné m'éclairer par Elle-même, ayant oublié toute créature, tout enseignement, tout désir précédent... Je m'attache au bois de la croix avec des clous, afin de n'en descendre jamais, quelle que soit la tentation ! »

La retraite pouvait s'achever dans les névralgies, les obscurcissements de l'esprit et les tortures du cœur, dans une solitude telle que l'âme n'aspirait plus qu'au calme du tombeau, l'âme était prête au sacrifice complet et à la hauteur de sa sublime vocation : « 25 janvier : Enfin les vœux, sans émotion... Calme, paix et joie... dans le Saint-Esprit... Les vœux sont une conséquence des épreuves précédentes et préparent les épreuves à venir... Que la grâce de mon Seigneur soit bénie de celles-là et me soutienne en celles-ci ! *Amen* ! *Alleluia* !.. »

Le jour où la Mère Saint-Pierre écrivait ces lignes, le jour où un an après les premiers vœux de la Mère Saint-Ignace, elle s'engageait pour jamais à suivre Jésus dans la Société des Auxiliatrices du Purgatoire, Monsieur l'abbé Gabriel venait rue de la Barouillère,

pour recevoir les serments de la nouvelle professe, et il trouvait des mots tout paternels pour la féliciter ; la Mère du Sacré-Cœur, elle, n'était là que par son cœur ; depuis un mois, elle était à Nantes, supérieure de la maison que la Société venait d'y fonder.

CHAPITRE NEUVIÈME

NANTES. LE P. BASUIAU PART EN CHINE

1865

Vers la fin du mois de mars 1864, la Mère de la Providence écrivait dans ses notes : « On me propose aujourd'hui une fondation à Nantes, est-ce un coup de la Providence ? » C'était un coup de la Providence, le P. Basuiau consulté l'estime ainsi dès le premier moment, il insinue même que, si ses supérieurs l'autorisent, il pourra se rendre à Nantes.

La première idée de cette fondation était venue à Mademoiselle Joséphine Terrien de la Haye, et c'était son oncle qui, le 30 mars, avait vu la Mère Fondatrice, et lui avait demandé dans quelles conditions elle accepterait de venir à Nantes. « La première, Monsieur, dit-elle, c'est que le bon Dieu le veuille, ce qui nous serait manifesté par la volonté de Monseigneur ; jusqu'ici je ne vois que le désir de Mademoiselle votre nièce. Et ensuite, il faudrait qu'on me donnât une maison, et qu'on assurât les moyens d'existence des quelques Sœurs qui seraient envoyées dans cette ville. » Monsieur Angebault remercia et promit de poursuivre l'affaire. Tout de suite la Mère de la Providence comprit que la proposition était sérieuse ;

l'idée de cette première fondation ne laissait pas de l'effrayer.

Le 19 avril, Monsieur l'abbé Richard, vicaire général de Monseigneur Jacquemet, évêque de Nantes, venait à son tour savoir toute la pensée de la Mère de la Providence sur la future fondation ; elle n'avait pas changé : une maison et une pension pour chaque sœur. Monsieur Richard ne lui cacha pas que ces conditions avaient un peu effrayé ; la bonne volonté de l'évêque restait pourtant complète, et il ne demandait qu'à connaître celle de Dieu.

Après cette visite, la Mère de la Providence ne douta plus ; la fondation se ferait, mais comment ? Le 24 avril, jour de l'octave du Patronage de saint Joseph, il lui sembla que Notre-Seigneur, entre les deux élévations, lui reprochait son manque de confiance : si elle avait attendu pour fonder la Société que quelqu'un vînt lui dire : Je te donne une maison, et j'assure la vie des sœurs que tu y mettras, elle serait encore rue Saint-Martin. « Il faut seulement, se dit-elle, que là où nous nous établirons, je m'assure de la sympathie de quelques familles ; je demandai au bon Dieu qu'on nous aidât à payer notre loyer durant les premières années, pour le reste, nous nous abandonnerons à la Providence conservant fidèlement le cachet de notre petite Société : l'esprit de foi. »

Pour savoir si cette résolution est bien conforme à la pensée divine, elle agit encore une fois en enfant gâtée, et demande une preuve : une lettre de Nantes. Elle n'a rien reçu de Monsieur Angebault, ni de sa nièce, depuis le 30 mars. Le Père Basuiau approuva le généreux abandon de la Mère Fondatrice : « Je suis pressée, lui dit-elle, d'en faire part à Monsieur Angebault. — Attendez, dit le Père, le bon Dieu vous en donnera l'occasion. »

Le lendemain, lundi, le Père était encore là quand la Sœur portière apporta le courrier : deux lettres de Nantes, l'une de l'oncle, l'autre de la nièce. La Mère émue remercie Notre-Seigneur ; le Père lui dit alors : « Vous aviez demandé une preuve ! » Oui, et elle avait été vite exaucée. Monsieur Angebault fut informé des nouvelles dispositions et du prochain voyage d'une personne amie. Le R. P. Provincial, mis au courant, avait permis au P. Basuiau d'aller à Nantes ; il devait y être le 10 mai. L'âme du Purgatoire la plus dévouée au Saint-Esprit, fut chargée d'aider l'affaire au ciel et, pendant trois jours, les communions de la Communauté implorèrent sa délivrance ; le futur établissement fut encore recommandé à Notre-Dame des Victoires.

Le P. Basuiau ne put rencontrer Monseigneur Jacquemet, il vit Monsieur l'abbé Richard quelques instants seulement ; Monsieur Angebault, toujours très bien disposé, ne doutait pas du succès. Le Père avait visité une maison « située sur un boulevard superbe » à cinq minutes de la résidence des Pères Jésuites, qui lui semblait « devoir suffire dans les commencements moyennant quelques modifications ». Monsieur Angebault fut chargé de l'examiner plus en détail ; et l'on attendit.

Le 24 mai, la Mère de la Providence estimant que la décision ne venait pas assez vite, demande à la Sainte Vierge, supérieure de la petite Société, de lui donner ce jour-là même, une bonne lettre de Nantes. Vers une heure, la lettre arrivait ; le P. Basuiau l'avait reçue le matin même ; Monsieur l'abbé Richard y témoignait tout l'intérêt que Monseigneur l'évêque de Nantes portait aux Auxiliatrices. Le lendemain, la Mère de la Providence écrivait :

MONSEIGNEUR,

« Le R. P. Basuiau me donne connaissance de la lettre de Monsieur l'abbé Richard, votre vicaire général. J'ai lu avec grande émotion que, sans nous connaître, vous aviez l'extrême bonté de donner votre consentement au projet d'une fondation d'Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, dans votre ville épiscopale. Veuillez me permettre de vous exprimer ma filiale reconnaissance, pour cette marque de paternel intérêt. J'espère, Monseigneur, que vous n'aurez pas à regretter de nous avoir admises au nombre des familles de votre diocèse, nous partageons entièrement votre opinion de nous établir sans bruit, désirant ne pas faire parler de nous, mais seulement nous dévouer aux œuvres de miséricorde pour le soulagement des âmes du Purgatoire, Conformément au désir exprimé par Votre Grandeur, dans une lettre que j'ai sous les yeux, je confirme les conditions transmises par le R. P. Basuiau à Monsieur l abbé Richard. Ces conditions sont les suivantes : 1° que nous soyons assurées pendant cinq années des intérêts de la somme employée à l'acquisition de notre résidence, 2° qu'on nous procure le mobilier nécessaire à l'usage des dix premières Sœurs qui seront envoyées. Pour réaliser cette double condition, nous comptons sur le zèle et le bienveillant intérêt de plusieurs familles de Nantes, entièrement dévouées à notre Société, car, Monseigneur, je suis bien aise d'assurer à Votre Grandeur que nous ne voulons pas augmenter le nombre de ses sollicitudes, et qu'elle n'aura pas à se préoccuper des difficultés matérielles que pourra faire naître notre installation.

« En attendant, Monseigneur, qu'il me soit permis de recevoir en personne votre paternelle bénédiction,

permettez-moi de la réclamer humblement, et pour vos futures filles et pour toute notre petite Société.

« Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance du profond respect avec lequel je suis, de Votre Grandeur, la très humble fille en Notre-Seigneur,

MARIE DE LA PROVIDENCE. »

Le 2 juin, veille de la fête du Sacré-Cœur, la Mère de la Providence pria la bienheureuse Marguerite-Marie de donner son cœur au Cœur Sacré de Jésus, et demanda pour le lendemain un nouveau signe de la divine volonté : si Monsieur Angebault veut bien donner, en quatre ou cinq ans, la somme de dix-huit à vingt mille francs qu'il a proposée le 30 mars, ce sera la preuve bien claire que le divin Cœur de Jésus désire la fondation de Nantes. Le lendemain, le P. Basuiau annonçait que le propriétaire diminuait de vingt mille francs le prix de son immeuble et, à quatre heures, il envoyait rue de la Barouillère, une lettre de Monsieur Angebault : « Voilà ce à quoi je m'engage personnellement : je donnerai à la bonne Mère, pendant cinq ans, les intérêts de la somme qu'elle devra emprunter pour payer la maison de Nantes, pourvu que cela ne dépasse pas cinq mille francs par an ; de plus, un petit mobilier. » Le Sacré-Cœur donnait plus qu'on ne lui avait demandé : pendant l'octave de la fête, la Mère Fondatrice récita son office pour le bon succès du voyage qui s'imposait, et qu'elle redoutait beaucoup.

Le 9 juin, elle informait Monseigneur Jacquemet que le généreux concours, sur lequel elle avait compté, était assuré et demandait un témoignage officiel de l'approbation de Sa Grandeur. Elle le recevait le 14 juin :

Ma Révérende Mère,

« Oui, sans doute, c'est de tout mon cœur que je vous reçois dans mon diocèse et dans ma ville épiscopale. Votre œuvre m'a beaucoup touché dès les premiers jours où je l'ai connue. Elle est éminemment chrétienne et manquait à l'Église. Vous serez très bien accueillies par notre population si bonne et si pleine de foi. Néanmoins, vous savez que je désire que votre établissement se fasse sans bruit, et que l'on n'apprenne votre présence que lorsque vous aurez déjà acquis droit de cité.

« Venez donc, ma chère Mère, et vous toutes, mes chères filles, je vous bénis par avance. Ma santé étant altérée je ne pourrai pas dès l'abord vous voir autant que je le désire, mais j'espère me dédommager plus tard. »

« Recevez, ma Révérende Mère, l'assurance de mon respectueux dévouement,

† Alexandre,
Evêque de Nantes. »

Oui, c'était bien par leur dévouement que les Auxiliatrices comptaient obtenir leur droit de cité, les bénédictions des malades le leur assureraient. Le lendemain, 15 juin, après avoir remercié Monseigneur, la Mère de la Providence, sans se faire connaître comme religieuse, achetait la maison de Monsieur Desaunoy ; elle s'engageait à payer comptant, le jour de l'entrée en jouissance, le 30 août : la Communauté informée de la grande nouvelle, communia, le dimanche 19, en action de grâces.

Monsieur Gabriel voulut lui-même annoncer, à Monseigneur Darboy, la future fondation et les heureuses circonstances dans lesquelles elle se présentait, et demander quel jour Sa Grandeur pourrait recevoir

la Mère de la Providence : « Mais, quand elle voudra! »

Le lundi 20, à midi, elle sonnait à l'archevêché ; Monseigneur la félicita des progrès de la Société et des grandes grâces que Notre-Seigneur lui avait accordées, il fut très aimable. Le même jour, Monsieur Angebault lui demandait de vouloir bien venir à Nantes le 30 juin ; le 1er juillet ils pourraient tout régler ; il ajoutait :

« Madame Angebault a le plus grand désir de vous voir et de vous faire quelques demandes. Elle a grand besoin de consolations : deux enfants nous ont été enlevés, et la dernière, âgée de vingt-cinq ans, vient d'entrer à Neuilly, au couvent des Dames Anglaises, où sa mère l'a conduite elle-même il y a trois semaines... Venez donc chez nous, prier, souffrir, agir ; que Notre-Dame de la Providence et sainte Anne, patronne des Bretons, vous soient en aide ; ce sont de puissantes Auxiliatrices ; elles vous feront trouver chez nous des prières et des secours pour consolider la nouvelle fondation. »

Le 1er juillet était le premier vendredi du mois, la Mère de la Providence accepta cette date avec empressement ; quel jour pouvait être meilleur pour conclure cette affaire ! Les choses allaient trop bien ; le Roi Jésus est un roi couronné d'épines, et son Cœur a été percé par la lance ; le 23 juin le P. Basuiau recevait du Père Marquet, supérieur des Jésuites à Nantes, une lettre inquiétante : Monseigneur Jacquemet était mécontent ; pour l'achat de la maison on s'était servi de l'intermédiaire d'une dame qu'il eût préféré ne pas voir mêlée à cette affaire. Cette dame avait indiqué au P. Basuiau la maison que personne ne savait être à vendre ; ayant été la première informée des intentions du propriétaire, il était naturel qu'elle poursuivît officieusement les pourparlers ; rien

d'ailleurs n avait été conclu sans le consentement de Monsieur Angebault. Mis au courant de tout, le P. Basuiau envoya le simple récit des faits à Monsieur l'abbé Richard ; la Mère de la Providence, à cause de cette malencontreuse histoire, voulut partir dès le 29. Le Père hésitait à se rendre à Nantes, un mot de Monseigneur Jacquemet le fit changer d'avis : le prélat ne voulait traiter qu'avec lui seul les questions d'argent ; il partirait donc le 29 au soir. On promit vingt-cinq chemins de croix aux âmes du Purgatoire, qui avaient eu le plus de dévotion au Cœur de Jésus, si tout s'arrangeait.

Le 29 donc, la Mère de la Providence, la Mère Saint-Augustin (Estelle Lobert), la Mère Saint-Pierre, et la Mère Saint-Ignace, partaient pour Nantes à neuf heures du matin. Elles faillirent manquer le train, mais les bons Anges veillaient et le soir, sous la protection du Cœur de Jésus, de la très sainte Vierge, de saint Joseph et des âmes du Purgatoire, les voyageuses arrivaient à Nantes. Monsieur Lafargue, un ami, les attendait à la gare ; elles n'avaient pas cru devoir accepter l'hospitalité qu'on leur offrait — les chambres étaient toutes préparées — elles descendirent à l'hôtel de France, n'ayant pu trouver place dans une Communauté religieuse. L'arrivée fut plutôt pénible, l'omnibus, n'appartenant pas à l'hôtel ne put entrer dans la cour, il fallut descendre et transporter les bagages devant les consommateurs installés au café du rez-de-chaussée. La Mère de la Providence refusa des chambres séparées, il fallut faire monter des lits dans les deux seules qui communiquaient. L'hôtel était tout près du théâtre, sous les chambres se trouvait un cercle, et le P. Marquet avait bien recommandé de ne pas descendre dans un hôtel, cela ferait mauvais effet... Monsieur et Madame Lafargue

et leurs enfants, redoublaient d'amabilité, ils étaient venus voir l'installation des Auxiliatrices, et leur avaient fait promettre de venir chez eux passer quelques instants, après le souper. La Mère de la Providence accepta, il fallait bien trouver le temps d'installer les lits. Épuisées de fatigue, les pauvres voyageuses n'étaient guère en état de soutenir une conversation, et arrivées chez Monsieur Lafargue, malgré l'amabilité prévenante et les délicatesses de leurs hôtes, c'était, dans le salon, un désespérant mutisme ; la Mère Marie de la Providence n'en pouvait plus. Pour dire quelque chose, Madame Lafargue demande à la Mère Saint-Pierre : « C'est vous qui chantez, ma Mère ! » Brisée de fatigue, la Mère Saint-Pierre trouve la force de chanter un cantique que Mademoiselle Lafargue accompagne. En quittant les religieuses, qu'il a reconduites à l'hôtel de France, Monsieur Lafargue leur laisse ces derniers mots : « Surtout, ma bonne Mère, ne vous gênez pas ; faites-moi chercher même pendant la nuit, si je puis vous être utile. » Il était onze heures, un seul lit était monté, il fallut encore attendre un repos pourtant bien gagné.

Le lendemain, la Mère de la Providence accompagnée de la Mère Saint-Pierre se rend, à la première heure, rue Dugommier, à la résidence des Pères Jésuites. « Le P. Basuiau est-il arrivé ? » Oui, répond le frère portier. La Mère demande s'il peut descendre : de concert avec lui, on fixe l'emploi de la matinée. Impossible de joindre Monseigneur, on ira d'abord chez Monsieur Angebault, puis chez Monsieur l'abbé Richard. Le R. P. Marquet veut bien descendre un instant au parloir : « Vous voilà donc Nantaises ? — Oui, mon Père, depuis hier soir et nous sommes descendues à l'hôtel... et à l'hôtel de France. — Ah ! ah ! vous avez bien choisi,

c'est tout ce qu'il y a de pire !.. » Après quelques paroles, la Mère de la Providence remercie le P. Supérieur de sa sollicitude, il répond qu'il n'a encore rien fait, mais sera tout heureux d'être utile.

La Mère de la Providence et la Mère Saint-Pierre montent en voiture, et sonnent chez Monsieur Angebault : point de Monsieur Angebault. Elles vont à l'évêché et demandent Monsieur l'abbé Richard ; Monsieur l'abbé Richard est à la campagne avec Monseigneur. « Mais peut-on aller à la campagne voir Monseigneur ? — Oh ! Madame, c'est impossible, Monseigneur ne reçoit pas, puis il faut une lettre d'audience,et Monseigneur est bien souffrant ! » Les religieuses reviennent rue Dugommier : « Cela va très bien, mon Père, car tout va de travers... pas de Monsieur Richard, pas de Monsieur Angebault. — Eh bien ! que comptez vous faire, reprend le Père Basuiau ? » La rue Dugommier est à deux pas du boulevard Delorme, il est tout naturel de se rendre à la maison. « La porte du 18 est grande, écrit la Mère de la Providence qui a raconté dans les plus petits détails la fondation de Nantes, elle est garnie de pointes de fer pour garantir de toute escalade, pas de croisées donnant sur la rue, enfin la maison a une vraie apparence de couvent. Un bel escalier de pierre s'offrit d'abord à mes regards, voilà qui sera excellent, pensai-je, pour les Sœurs qui n'aiment pas à cirer. Après avoir parcouru le second, nous descendîmes au premier, tout était si bien entretenu, que l'on ne pouvait se figurer que la maison était habitée par un homme seul. La vue s'étend sur le jardin, puis sur une propriété voisine plantée de beaux arbres, si touffus qu'avec un peu de bonne volonté on se croirait vis-à-vis d'un bois ; pour ajouter à l'illusion, l'air est aussi bon qu'à la campagne. La visite du second étage

touchait à son terme, lorsque M. Desaunoy, fils du propriétaire, amena le Père Basuiau ; presque au même instant la Mère Saint-Augustin et la Mère Saint-Ignace, que j'avais fait chercher à l'hôtel, vinrent compléter la réunion. Je ne savais trop comment m'y prendre pour les annoncer, car Monsieur Delaunoy ignorait à qui il avait affaire ; sans entrer dans aucune explication, nous continuâmes tous ensemble la visite de la maison. Le salon du premier me parut très convenablement disposé pour la chapelle ; bel étage, plafond magnifique, trois croisées ouvrant sur une terrasse qui se prolonge tout le long de la maison, et descend au jardin par des escaliers placés aux deux extrémités ; impossible en un mot de mieux rencontrer pour établir notre petit sanctuaire. Une grande pièce contiguë servira de sacristie. La maison éclairée au gaz est dans les meilleures conditions de salubrité. Je ne pouvais m'empêcher de laisser de temps en temps percer ma satisfaction, malgré les grands signes du P. Basuiau. Monsieur Delaunoy ne tarda pas à deviner mes sentiments : « Vous allez, me dit-il, regretter de n'acheter votre maison que cent mille francs ! — Pardonnez-moi, Monsieur, je la trouve parfaitement payée ! »

« Le P. Basuiau nous quitte vers onze heures pour se rendre à l'évêché, espérant y trouver Monsieur l'abbé Richard... Après son départ la promenade continuant, je crois devoir dire à Monsieur Desaunoy que nous étions des religieuses toutes dévouées aux âmes du Purgatoire, par la pratique des bonnes œuvres. — « Je m'en doutais, madame », répondit-il. Je m'expliquai alors brièvement sur le but de notre petite Société en ajoutant : « Voilà pourquoi je vous écrivais qu'ayant cru travailler pour le temps, en me vendant votre maison, vous aviez bien plus travaillé

encore pour l'éternité. — C'est un très beau dévouement, Madame, Dieu vous en récompensera. »

Ce jour-là même, les religieuses quittaient l'hôtel de France et acceptaient l'hospitalité de Madame Lafargue ; le soir vers sept heures, au moment du dîner, Monsieur Angebault, de retour de la campagne, et Monsieur Dubois, un autre ami tout dévoué, venaient se mettre à la disposition des voyageuses. Le lendemain, toute la petite colonie se trouvait à midi chez Mademoiselle Joséphine Terrien ; son oncle, Monsieur Angebault et sa tante étaient là, bien entendu. Vraiment, on était en famille ; Madame Angebault promit d'être une des premières aux réunions de travail du lundi et de s'occuper de la chapelle. « J'ai justement en vue, dit Monsieur Angebault, un autel qui fera votre affaire, c'est entendu, comptez sur moi. — Et je donne pour ma part le Christ et les chandeliers, continue sa femme, ils seront blanc et or, cela vous convient-il, ma mère ? »

Blanc et or, la Mère de la Providence eût préféré autre chose, mais le moyen de le dire ? Madame Angebault voulut que la première messe, dite dans la chapelle du boulevard Delorme, fût offerte pour sa fille morte depuis six mois seulement, elle donnera la chasuble noire ; sa seconde fille, celle entrée aux Dames Anglaises trois semaines auparavant, avait laissé cent francs pour les Auxiliatrices, elle voulait être inscrite la première parmi les bienfaitrices. Et ce n'était pas tout, Monsieur Angebault était allé voir le notaire : « Voilà une merveille : s'écria-t-il, en rentrant, Monsieur Desaunoy, sans un mot de discussion, vous donne jusqu'en 1871, pour trouver vos cent mille francs ! — Je dis *alleluia* dans mon cœur, et demandai ce que je devais verser ce jour-là. — Pas une obole ; vous verserez votre premier paiement

le 1er septembre 1865 : c'est inouï ! Les affaires ne se traitent pas comme cela ici. — Eh bien ! Monsieur, c'est le complément : vous avez été choisi par le Cœur de Notre-Seigneur pour nous faire venir à Nantes. — Ah ! j'en suis bien heureux ; c'est ma femme et ma fille qui m'ont déterminé à vous aider. » C'était la vérité. De toutes les âmes quelles actions de grâces montaient vers le Cœur de Jésus !

Il fallait pourtant voir Monseigneur ; la Mère de la Providence entrant à la cathédrale demande à Notre-Seigneur la grâce d'être reçue envers et contre tout, ce jour-là même à l'évêché, afin de pouvoir partir le lendemain.

« A trois heures et demie, continue le récit, nous étions chez le notaire, homme très religieux, dirigé par le P. Marquet ; Messieurs Angebault, Dubois et Desaunoy s'y trouvaient également. On fit la lecture de l'acte de vente que la Mère Saint-Ignace signa. « Mais, observai-je, je ne vois pas qu'il soit question de la manière dont les paiements s'effectueront ? — Ah ! c'est vrai, dit Monsieur Angebault, cela a été oublié ; qu'en pensez-vous, Monsieur Desaunoy ? » — Je me hasardai alors à demander à celui-ci s'il ne voulait pas me laisser la faculté de le payer par petites sommes, et quand je le pourrais, en le prévenant un mois à l'avance. — « Mais oui, Madame, dès qu'il ne s'agit pas de sommes trop petites. — Des sommes de dix mille francs, répondis-je en hésitant ? — Très bien, Madame, c'est entendu. Et l'on fit un nouvel acte qu'il fallut encore signer. — « Maintenant, Monsieur Angebault, reprit le notaire, c'est à vous à vous exécuter. » Ce bon Monsieur Angebault s'assit à la table, prit la plume, soupira un peu et dit : « Malgré mes soixante-huit ans, voici la première fois que je donne ma signature pour quel-

qu'un ! » Cette réflexion me toucha beaucoup et me fournit l'occasion d'exprimer une fois de plus la reconnaissance dont j'étais animée à l'égard de notre généreux bienfaiteur... Monsieur Angebault s'approcha de moi et me dit : « Je suis déjà vieux, on ne sait pas ce qui peut arriver, il est bon de prendre ses précautions : Notaire, donnez-moi, je vous prie, un morceau de papier. Voyons, ma chère Mère, je vous ai promis un petit autel, n'est-ce pas ? — Votre autel a-t-il des gradins, parce que c'est beaucoup plus facile à orner les jours de fête ?.. — Va pour des gradins, on en mettra, s'il n'y en a pas. Ma femme vous a promis un Christ et des chandeliers, quatre, je crois, vous n'aimeriez pas mieux six, ma Mère ? — Oh ! beaucoup mieux, mais ne me consultez pas, car j'aimerai toujours plus. — Cela vous va-t-il blanc et or ? — Il faut vous l'avouer, je préférerais du cuivre doré, comme étant bien plus solide. — Voilà qui est entendu ! » Et le bon Monsieur Angebault mit soigneusement son papier dans son portefeuille. J'entre dans les plus petits détails afin de montrer. dans son ensemble, l'action providentielle de Dieu dans notre première fondation. »

La Mère de la Providence était gâtée comme toujours, mais Monseigneur... pourrait-elle le voir et partir le lendemain ? La soirée avançait. Le Père Basuiau croyait inutile d'insister ; la Mère obéissante, se résigne, mais à sa façon. « Monsieur, dit-elle à Monsieur Angebault, je vous en prie, couronnez votre œuvre, prenez une voiture, allez trouver Monseigneur à la campagne, dites à Sa Grandeur que tout est terminé, que la Mère de la Providence a fait cent cinquante lieues pour le voir, demandez-lui qu'elle veuille bien nous accorder une audience demain dans la matinée, et une au P. Basuiau dans

l'après-midi ! » Tout cela était bien un peu en contradiction avec la prière de la cathédrale, mais il fallait voir Monseigneur. « Je n'ai rien à vous refuser, répond Monsieur Angebault, j'y vais de ce pas », néanmoins, il était facile de voir que cette démarche lui coûtait.

La Mère de la Providence n'était pas rentrée depuis cinq minutes chez Madame Lafargue, quand on frappe à la porte. C'est la Mère Saint-Ignace : « Vite, vite, ma Mère, votre châle, votre chapeau. » Et Monsieur Dubois suivait, répétant : « Que la Révérende Mère se presse, on l'attend. » On l'attendait à l'évêché ; le P. Basuiau s'y rendait à pied, la voiture de Monsieur Dubois était là : « Montez vite, il n'y a pas une minute à perdre ; surtout ne payez rien ; c'est ma voiture, c'est mon domestique, ce sont mes chevaux. » On part, et la Mère s'aperçoit qu'elle a gardé ses pantoufles, oubliant une paire de souliers cirée à Paris, en vue de la visite à l'évêché !

Cette visite ce n'était pas Monsieur Angebault qui l'avait obtenue ; Monseigneur Chalandon, très lié avec Monseigneur Jacquemet, informé de la fondation de Nantes, avait recommandé à l'évêque celle qu'il appelait et qui était toujours son enfant, et sa recommandation fut efficace.

L'accueil de Monseigneur fut paternel : « J'ai reçu une bonne lettre de Monseigneur Chalandon à votre sujet. — Monseigneur a dû vous dire que j'étais son enfant. — Oh ! oui, son enfant, répondit Sa Grandeur avec un accent qui me toucha profondément. » Fatigué, immobile dans son fauteuil, les mains jointes, obligé de demander simplement à ses visiteuses la permission de prendre un peu de lait pour pouvoir parler : « Je suis heureux, dit-il, de vous voir vous établir dans mon diocèse, au milieu de cette bonne

population à laquelle on n'a pas encore ravi sa foi, vous y ferez du bien ! » J'expliquai alors à Monseigneur le but et les œuvres de notre petite Société, puis tout ce que j'avais fait depuis la veille, combien le Cœur de Jésus nous avait protégées ! — « Tout cela, ma Mère, est providentiel, ce n'est pas ainsi que les Nantais procèdent dans leurs affaires : bénissons ensemble le Seigneur ! Votre œuvre est éminemment chrétienne et manquait à l'Église. » Un mot rapide sur la malheureuse intervention de Madame*** : « Très bien, très bien, dit Sa Grandeur, je craignais que cette personne parût dans votre affaire... Qui allez-vous me donner, ma Mère ? » Et montrant la Mère Saint-Pierre : « Viendrez-vous, Madame ? » — Non, Monseigneur, repris-je, nous avons le bonheur de suivre la règle de saint Ignace, ma sœur fait son troisième an, c'est une faveur que nous lui avons accordée de venir recevoir votre bénédiction. — Il faudra que vous nous donniez quelqu'un de bien prudent... »

La Mère de la Providence avait fait copier le tableau des expositions et des bénédictions du Très Saint Sacrement de la chapelle de Paris, accordées par Monseigneur Sibour et approuvées par Monseigneur Morlot et Monseigneur Darboy ; elle le présente ; Monseigneur le lit attentivement et, doucement : « Il faudrait presque autant accorder tous les jours. — Non, Monseigneur, il n'y a que le dimanche et le lundi pour les âmes du Purgatoire. — Vous me laisserez ceci, ma Mère, vos filles le trouveront quand elles arriveront. Quand comptez-vous me les envoyer ? — Au mois de septembre, j'espère, quand les travaux seront terminés. »

Un domestique frappe et remet une carte : « Ah ! dit Monseigneur, le bon Père Basuiau. » Je me levai

pour me retirer. — Non, ma Mère, restez, nous avons encore à causer ensemble. »

Quelques minutes après Monseigneur va chercher le P. Basuiau dans le salon voisin, l'embrasse et l'amène. Le Père veut exprimer son regret de la fâcheuse intervention de Madame *** ; Monseigneur ne le laisse pas achever : « Il ne faut plus parler de cela, c'est un malentendu... Réellement, mon Père, tout ce que la bonne Mère m'a raconté est merveilleux, cela va trop bien, je crains une croix. — Moi aussi, Monseigneur. — Non, repris-je, les âmes du Purgatoire sont les avocates des causes désespérées... » Au bout de quelques minutes, le P. Basuiau se leva en disant : « Monseigneur nous ne voudrions pas abuser de vos instants... — Mon Père, je compte sur vous, vous viendrez installer votre œuvre, et il faudra que vous veniez ensuite de temps en temps pour ranimer l'esprit... » Nous nous mîmes à genoux pour recevoir sa bénédiction. Monseigneur ôta son anneau pour nous le faire baiser, ce qui ne se fait pas ordinairement ; il voulut ensuite nous reconduire lui-même, et comme je le suppliais de n'en rien faire : « Au plus loin possible, ma chère Mère, me dit-il. »

Les visiteurs étaient vraiment abasourdis d'un si paternel accueil ; on ne parlait à Nantes que de la froide étiquette qui régnait à l'évêché. « Vous m'avez procuré une réception comme je n'en avais jamais eue », avouait le P. Basuiau. « C'est vraiment surnaturel ! On n'y comprend rien ! » répétait le P. Marquet. La Mère de la Providence lui demandant de la bénir avant de le quitter : « Oh ! ma Mère, ne put-il s'empêcher de dire, vous recevez des bénédictions qui viennent de plus haut ! »

Le lendemain, samedi 2 juillet, les voyageuses

rentraient à Paris sans encombre, mais bien fatiguées. Les préparatifs n'étaient pas achevés en septembre comme on l'avait espéré, ce fut seulement le 19 décembre que les Auxiliatrices s'installèrent, 18, boulevard Delorme ; elles y sont toujours. La Mère de la Providence amenait ce jour-là avec elle, la Mère du Sacré-Cœur, nommée supérieure, et la Mère de l'Annonciation (Joséphine Kapferer), qui devait la seconder comme Mère ministre, — la Mère Ministre s'occupe dans les maisons de la Société de toute l'organisation extérieure ; — le lendemain 20 décembre, arrivèrent la Mère Saint-Louis de Gonzague et la Sœur Sainte-Thérèse ; le 21, la Mère Saint-François-Régis et la Sœur Sainte-Madeleine venaient compléter la nouvelle maison. Le 23, Monsieur l'abbé Richard, nommé par Monseigneur supérieur de la petite Communauté, célébrait la première messe et assurait à nouveau les religieuses de son entier et paternel dévouement ; il avait voulu offrir la pierre sacrée et le premier missel. Monseigneur avait, selon sa promesse, envoyé le tableau des bénédictions du Très Saint Sacrement signé et même encadré, constate le diarium.

Dès leur arrivée, les Auxiliatrices de Nantes commencèrent la visite des malades pauvres, et les autres œuvres de leurs sœurs de Paris, et comme à Paris, elles furent visiblement bénies de Dieu dès le début.

En même temps qu'elle se développait au dehors, la Société — et cela devenait nécessaire — se développait au dedans, c'est-à-dire que le nombre des novices augmentait ; le 7 novembre, la salle des conférences étant devenue trop étroite, il fallut les installer à la salle Saint-Ignace ; dès le mois de février, Nantes envoyait sa première novice, Madame Petitpierre, qui devait être la Mère Marie de Sainte-Jeanne

de Chantal. Née d'un père protestant et d'une mère catholique, elle n'avait été baptisée qu'à l'âge de trois ans. Mariée à un protestant elle n'avait eu qu'une pensée : l'amener à la vérité. Monsieur Petitpierre se convertit en effet, et mourut paisiblement en baisant le crucifix. Même avant l'abjuration, Monsieur l'abbé Richard, son ami, disait de lui à Madame Petitpierre : « Il a la foi d'un catholique ! » Son mari mort, celle-ci ne voulut plus vivre que pour Dieu, et dès qu'elle connut la Mère Marie de la Providence, son choix fut fait : elle serait Auxiliatrice des Ames du Purgatoire. Venue à Paris faire une retraite décisive, elle ne voulut pas retourner à Nantes et chargea sa bonne, Aimée Grosseau, d'annoncer à sa famille un départ dont elle-même dans une lettre donnait le motif. En septembre, Aimée Grosseau rejoignait sa maîtresse, rue de la Barouillère. L'ayant vue cirer ses souliers, balayer et même repasser, elle n'avait eu qu'un cri : « Quoi, Madame, faire notre ouvrage ! » Maîtresse et servante servirent Dieu et les âmes du Purgatoire dans la Société pendant près de cinquante ans.

Dieu permit alors que la Mère de l'Immaculée-Conception qui, assistante de la Mère fondatrice, l'avait plus d'une fois remplacée pendant ses absences, et que Monsieur l'abbé Gabriel lui-même avait, un instant, pensé à substituer à la Mère de la Providence comme Supérieure de la petite Communauté de la rue Saint-Martin, fut contrainte, par des crises réitérées qui affectaient gravement son état mental, de sortir de la Société. Il fallut enfin se rendre compte que la vie religieuse était devenue pour elle un fardeau insupportable. Tout avait été tenté pour sa guérison ; après différents séjours dans des maisons spéciales et plusieurs essais de retour rue de la Barouillère, le

médecin trancha la question : l'état de la malade ne lui permettait pas de reprendre la vie de communauté. Ce fut une vraie douleur pour la Mère de la Providence qui sans doute avait souffert, et toute la Communauté avec elle, de ses bizarreries ; mais pourtant, elle était une des premières appelées, une des fidèles de presque dix années ; au moment d'une telle séparation les difficultés et les souffrances passées pèsent bien peu, il faut, pour l'accepter, qu'elle soit véritablement inévitable et permise par Dieu, et si les vies s'éloignent les unes des autres, les âmes n'oublient jamais les longues années d'union, les luttes, les souffrances et les grâces communes.

Le P. Basuiau voyant le développement pris par la Société, crut devoir conseiller à la Mère de la Providence de se décharger un peu, et de confier le gouvernement de la maison de Paris à une supérieure locale. Elle choisit la Mère Saint-François de Borgia encore aspirante, c'est-à-dire qui n'avait fait ni son troisième an, ni ses vœux perpétuels, et plus complètement encore elle sépara le noviciat de la Communauté, confiant toute autorité sur les novices à la jeune Mère Maîtresse, la Mère de la Miséricorde. Ainsi, peu à peu, les besoins créaient, ou perfectionnaient les organes. Cette décision fut un événement, comme on le pense bien : « Grande sensation, écrit la Mère de la Providence. Je n'ai qu'à bénir le bon Dieu de l'esprit religieux qui règne dans notre chère famille ! »

Le 29 janvier, on fêta rue de la Barouillère le commencement du généralat de la Mère fondatrice, et ce jour-là même, comme première bénédiction de sa charge, le bon Dieu et les anges gardiens des petits chinois lui adressaient Mademoiselle Anna de Béchenec, la future Mère Saint-Paul, une vénérée jubilaire aujourd'hui ; ses soixante-seize ans gardent la

flamme de la jeunesse et la même vivacité d'esprit ; elle venait en ce jour du 29 janvier dire à la Mère générale son désir et son espoir de devenir bientôt sa fille, malgré de grandes difficultés de famille.

Le 11 février, Monsieur l'abbé Gabriel écrivait :

MA CHÈRE FILLE,

« Vous pouvez annoncer à vos filles l'honneur que me fait le Saint-Père en me nommant prélat de sa maison. Je tiens à vous le dire : Je suis heureux de cette marque de haute bienveillance parce qu'elle me vient absolument de la bonté de notre Père à tous.

« Je suis bien vôtre en Notre-Seigneur,

GABRIEL,
Curé de Saint-Merry. »

La Mère de la Providence était malade, elle voulut néanmoins que la Communauté organisât une petite fête ; il fallait honorer la prélature du dévoué supérieur ; Monsieur Gabriel se chargea du dîner ; sa paternelle bonté, au témoignage du diarium, doubla le menu composé par la Mère économe. La Mère de la Providence accepta, bien entendu, mais jamais elle ne voulait se laisser vaincre en générosité ; elle commanda un très bel anneau, à l'intérieur duquel elle fit graver le mot RECONNAISSANCE, et toute joyeuse l'offrit en témoignage de respect filial à celui qui, depuis les jours si difficiles de la rue Saint-Martin, s'était montré le plus dévoué et le meilleur des pères.

L'Œuvre des Auxiliatrices, mieux connue, était partout appréciée : « Allons, Dieu soit béni, écrivait le directeur de l'Association des mères chrétiennes de Troyes, il y a encore sur cette terre des cœurs qui connaissent le prix des âmes ! Recevez pour vous et pour vos filles mes félicitations sincères, pour l'honneur que Dieu vous a fait en vous appelant à ce beau

dévouement » ; un fabricant d'aiguilles, dans un style original et une orthographe douteuse, s'enquérait des conditions pour faire partie de l'œuvre ; une pauvre servante apportait trente francs et promettait quinze francs tous les six mois ; les consolations se multipliaient, les épreuves n'étaient pas loin.

La Mère de la Providence fut souffrante tout le mois de février, et le Père Basuiau lui laissa entrevoir que sa vie serait vraisemblablement une suite de douleurs : il fallait bien payer son œuvre. C'était l'opinion du R. P. de Ponlevoy : « Elle souffrira toujours, elle se trouvera dans de grands embarras d'argent..., mais le bon Dieu la tirera toujours d'affaire. » La souffrance physique n'était pas la plus dure ; il y avait les tortures morales : « Dieu seul sait l'état par lequel je passe. — Tant mieux, mon enfant, mais n'ayez pas peur de la mort, cette peur est une preuve que vous n'allez pas mourir, vous souffrirez beaucoup avant peut-être ; et quand vous mourrez, vous n'y penserez pas ! » Les douleurs physiques redoublèrent, toutes et toujours offertes pour les âmes du Purgatoire ; au bout de dix jours, il y eut une légère amélioration : « Aujourd'hui, écrit-elle le 24, je demande si je pourrai aller à la messe ; le Père me répond d'être raisonnable. — Eh ! mon Père, je le suis bien, il me semble : voilà douze jours que je ne suis pas sortie de ma chambre et je n'ai témoigné aucun désir ! Mon Dieu, je me suis donnée, donc je n'ai rien à dire, mais je ne me reconnais plus ; il me semble maintenant que je n'ai plus qu'une dévotion, celle de me soumettre à votre volonté ; votre volonté m'est toute chose ! » Pendant tous ces jours, elle ressentait une tristesse extraordinaire, dont le pourquoi restait difficile à exprimer et à trouver. Le Père Basuiau lui dit que, à partir du lundi 27, il célébrerait

pour elle la sainte messe, à l'oratoire de Saint-Joseph, durant trois jours, à une intention particulière. Laquelle ? Il l'exhorte à la patience. Sans doute ; mais pourquoi ?

« Lundi 27 : j'assiste à la messe pour la première fois depuis quinze jours, à l'oratoire, seule avec la sœur Saint-Augustin. J'aurais voulu être fervente ; impossible ; seulement, pendant la messe, j'ai été singulièrement frappée de cette pensée que Dieu *seul existe.* Tout le reste n'est que néant. Toutes les créatures, par la maladie, par des souffrances de tout genre s'en vont petit à petit, tout se résume en un peu de cendre, mais Dieu seul est... Je sens à cette pensée mon cœur s'élargir : Mon Dieu, peut-être que je vous aime d'un amour de complaisance ! Le Père, auquel je dis ces différentes impressions me répond que, durant sa méditation d'aujourd'hui, il a été frappé de cette pensée : Dieu seul ! et tout le reste disparaît et s'efface comme ce qu'enlève une éponge...

« Mardi 28 : J'assiste à la messe à l'oratoire. Le Père consacre une hostie sur la patène ; nous sommes unis dans la fraction du pain, me suis-je dit ; mon Dieu, unissez nos âmes dans votre amour, pour le temps et pour l'éternité. Le Père me dit combien il aime à dire sa messe dans ce calme parfait et me répète à plusieurs reprises : Que Dieu est bon !

« Mardi, 1er mars. — Ouverture du mois de saint Joseph. Le Père, pour la troisième fois, célèbre sa messe à l'oratoire. Après l'action de grâces, il cherche des cendres à la sacristie, et me les donne. Je passe ma journée à tâcher de me remonter, promettant à saint Joseph de redoubler de ferveur pendant son mois, de lui faire tous les jours une visite à l'oratoire et enfin d'essayer d'imiter sa douceur. »

Le P. Basuiau ne vient pas pour le salut, le P. L. Long-

haye qui le remplace, annonce qu'il part ce soir pour Amiens... Et il n'a pas prévenu le matin !

Le jeudi 2 mars, la Mère écrit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'abandonner et vouloir ce que Dieu veut. O mon Maître, vous savez ce que j'éprouve... Donnez-moi votre force et votre appui ! »

Évidemment, c'était l'épreuve et l'épreuve la plus redoutée. Repassant les trois jours qui viennent de s'écouler, la Mère de la Providence comprend bien que le Père savait tout et que Dieu avait voulu la préparer lui-même : les pensées communes du lundi : « *Dieu seul existe* » ; le mardi, le Père était resté plus longtemps à l'oratoire ; quand elle en fit la remarque : « Le temps me paraît court, quand je prie pour mes enfants », avait-il répondu. Et elle continue : « Le soir, au salut, il parut souffrant : « Qu'il fait chaud dans cette chapelle, dit-il à la sacristie, j'ai cru que je n'irais pas jusqu'au bout ! Il essuyait. sans rien ajouter, une sueur froide. Le lendemain, au moment de la communion, ses doigts tremblaient en donnant la sainte Hostie. Il avoua que, s'il n'avait pas dû dire la messe à l'oratoire, il ne serait pas venu. Près du feu, il fit semblant de se chauffer, puis il parla de la vie de sacrifice, et d'une vie paisible. — « Celle-ci n'est pas celle d'un jésuite et ne m'irait pas. — Vous aimez la vie d'un jésuite sur la brèche ? — Oui, assurément. — Mais vous êtes malade, mon Père ! — C'est le temps ! Donnez-moi la brochure des Auxiliatrices, celle qui est corrigée » ; puis, me donnant sa bénédiction, il partit, sans que je pusse me douter de rien. A cinq heures et demie, mon bon ange me prévint en quelque sorte que le Père ne viendrait pas donner le salut ; à cinq heures trois quarts, je cherchai une image pour marquer mon livre de lecture pendant le carême. L'image de l'Agonie fut la seule qui me

tomba sous la main, et je la repoussai instinctivement, me sentant si triste. Je pris le portrait du curé d'Ars, je descendis à la sacristie et toujours mon impression augmentait. Enfin, le Père L. Longhaye arriva et me donna la nouvelle du départ du P. Basuiau pour Amiens, le soir même... »

Le 4 mars seulement, une lettre, peu explicite et qui ne parlait pas de retour, parvint rue de la Barouillère : « O mon Dieu, rien ne se fait sans votre permission ! »

La Communauté, accoutumée aux petites absences du Père ne s'étonna pas trop tout d'abord ; cependant bien vite la Mère de la Providence apprend que le Père s'est offert pour aller en Chine. Pourquoi ne lui a-t-il rien dit, pourquoi ne pas la préparer au sacrifice ? Le vendredi, 10 mars, le R. P. Fessard vient rue de la Barouillère, il affirme que le P. Basuiau reviendra, mais qu'ensuite, s'il part pour la Chine, on ne le retrouvera plus qu'au ciel ! « Il a fallu qu'il vous crût bien forte, ajoute le Père Provincial, pour vous donner ce rude coup. » Un rayon d'espérance console l'âme de la Mère de la Providence ; après une communion, il lui semble que Notre-Seigneur lui dit : « Je te l'ai donné sans l'intervention des hommes, je te le rendrai de même. » Oui, il rendra aux Auxiliatrices du Purgatoire la direction si surnaturelle et si éminemment pratique du Père Basuiau, dans trois ans, mais non plus à Paris, en Chine ! Dieu n'a besoin de personne. Au retour de Nantes, la Mère avait dit : « Mon Père, l'œuvre tient plus à vous qu'à moi. Que ferais-je si je ne pouvais plus compter sur vos conseils? — Votre œuvre ne tient pas à moi, mais je tiens à votre œuvre, avait-il répondu. »

Nantes prenait sa part de la douleur commune ; la Mère de la Providence écrit tout ce qu'elle sait et prêche la résignation ; le Père les bénit toutes, il veut

qu'on fasse généreusement le sacrifice de la correspondance : « Voici maintenant ma pensée, je vous la dois et je vous la donne entièrement. Notre Père est allé passer trois ou quatre mois en Angleterre, afin d'y apprendre parfaitement l'anglais. De là, il partira pour la Chine dans un temps plus ou moins long, peut-être pour toujours, et comme il ne pourrait alors continuer la correspondance, il ne veut pas la commencer et il brise tout de suite. Le bon Père savait tout cela, et il ne nous a rien dit ; c'est son secret ; qu'avons-nous à faire et à dire, mes très chères filles ? Nous résigner à la volonté de Dieu, recevoir de sa main cette croix si lourde. Plus que jamais l'obéissance doit nous lier à notre petite Société, et, si nous sommes ses vrais enfants, nous devons ressentir à l'heure de l'épreuve le besoin intime de nous serrer les unes contre les autres, en ne formant qu'un cœur et qu'une âme par la pratique et non par la théorie, dans le Cœur de Notre-Seigneur.

« Je crois qu'il serait superflu de vous recommander de prier toujours pour notre Père, et je suis convaincue que vos prières le suivent dans son voyage. »

Un peu d'espoir restait : Pourquoi le P. Basuiau ne pourrait-il, restant en France, s'occuper des affaires de la Chine ? Le 8 avril, la Mère de la Providence note : « Il me semble que Notre-Seigneur me rappelle cette parole dite à sainte Catherine de Sienne : « Pense à moi et je penserai à toi », et qu'il ajoute : « Je t'ai choisie avant le P. Basuiau pour mon œuvre, compte sur moi. »

Le 17, le R. P. Fessard vient faire une excellente conférence à la Communauté : « Il faut répéter *Alleluia, quand même.* » La pauvre Mère semble revenue aux indécisions de 1856 et de 1857 ; souffrir pour les âmes du Purgatoire la soutient, la console :

« Je trouve un peu de calme quand je me figure faire mon Purgatoire ; je suis séparée de tout ce qui me calmait, me reposait ; jamais je ne pourrai rendre la désolation de mon âme. Mon Jésus, tirez-moi par un moyen quelconque de la position où je suis ! Ah ! quand je me sens accablée du poids de ma faiblesse, et que je pense que je soutiens, ou que je dois soutenir quarante-cinq personnes, je ne fais que répéter : Je puis tout en Celui qui me fortifie. Mon Dieu, si je ne puis dire, *Alleluia*, *quand même*, je dis, dans l'intime de mon âme : *Fiat*, *quand même*. On ne peut pas tant souffrir, sans qu'il y ait au bout une grande bénédiction. »

Le 16 mai, elle retournait à Nantes ; elle y trouvait la grande bénédiction de Dieu, tout allait bien ; les Pères Jésuites prenaient le plus vif intérêt à la jeune famille nantaise ; Monseigneur et Monsieur l'abbé Richard lui témoignaient la même bienveillance ; elle résolut d'y envoyer quatre autres religieuses. La bonne Mère de la Nativité, la doyenne des Auxiliatrices — elle était de 1813 — fut une des élues ; il lui en coûta de quitter le centre de la Société qu'elle avait vue naître rue Saint-Martin, et ses compagnes de toujours. Ce fut la première fois qu'on la vit pleurer : elle s'accusait de faiblesse, s'efforçant de dissimuler sa douleur. On la regretta, rue de la Barouillère ; toutes avaient su apprécier l'élévation de ce cœur si simple et si généreux ; elle emportait pour sa consolation une lettre de la Mère Générale, qu'elle lut et relut pendant le voyage.

Revenue à Paris le 7 juin, la Mère de la Providence qui ne pouvait se résoudre à voir le P. Basuiau ne plus continuer son œuvre rue de la Barouillère, et ne savait comment y suppléer, écrivit au Très Révérend Père Général pour lui exposer le grand embarras où

la laissait dans les débuts de la Société ce lointain départ. Loyalement, elle a promis de réciter pendant l'octave de la Fête-Dieu, deux *Te Deum* : l'un pour remercier Notre-Seigneur de rester ainsi exposé pour nous sur l'autel, l'autre pour le remercier de toutes ses peines, bien qu'elle n'en puisse plus ; elle estime pourtant qu'elle n'aura pas fait tout son devoir envers ses filles si elle ne tente pas l'impossible pour leur garder leur Père. Le Père Général répondit :

Rome, 8 *juillet* 1865.

MADAME LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE,

« Bien volontiers je me suis conformé au désir que vous m'avez manifesté dans votre lettre du 14 juin dernier. Je vous ai recommandées toutes, vous et vos saintes filles, d'une manière spéciale au Cœur adorable de notre divin Maître, afin que vous soyez toutes, de plus en plus, remplies et embrasées du feu du saint amour, et de zèle pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Je continuerai à recommander souvent à Dieu l'œuvre apostolique à laquelle vous vous êtes consacrées.

« J'espère que vous voudrez bien en retour vous souvenir, dans vos bonnes prières, de toute la Compagnie de Jésus et de son Père Général.

« Je conçois aisément que vous regardiez comme une épreuve le départ du P. Basuiau pour la Chine. Ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi devant Dieu que je me suis rendu à la demande qu'il m'a faite, d'aller passer quelque temps dans ce vaste empire, pour y reconnaître, sur les lieux, les besoins des missions dont il est le procureur. Cette demande m'a paru suggérée par l'esprit de Dieu, je suis donc porté à croire qu'en même temps que ce voyage sera utile aux intérêts de nos missions, la bonté divine ne

permettra pas qu'il soit nuisible aux vôtres. Elle a tant de moyens de faire tourner à notre avantage les événements qui semblaient devoir nous être contraires !

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Madame la Supérieure Générale,

« Votre très humble serviteur en Jésus-Christ,

Pierre Beckx,
Général de la Compagnie de Jésus. »

Le P. Basuiau avait donc estimé que son devoir était d'aller en Chine, ses supérieurs pensaient comme lui ; dès lors sa résolution ne pouvait faire aucun doute : la volonté de Dieu l'appelait, il partait ; lui-même l'avait demandé. Un autre, peut-être, dans les mêmes circonstances, aurait pensé que la plus grande gloire de Dieu exigeait qu'il restât à Paris, et cet autre nous ne le blâmerions pas ; trop de motifs permettent de soutenir sa manière de voir. La lumière divine, dans l'âme des saints, n'éclaire pas toujours le même aspect d'une seule vérité ; Dieu choisit, Dieu décide, et les saints croient que le choix divin et la décision divine sont les meilleurs, ils ne se trompent pas.

Quand la lettre du Très Révérend Père Beckx arriva rue de la Barouillère, le P. Basuiau était de retour à Paris ; il était revenu le vendredi 30 juin ; son absence avait duré quatre mois. Le jour même, le P. L. Longhaye annonçait à la Mère de la Providence que le Père viendrait le lendemain, à 10 heures. « Le lendemain 1er juillet, le P. Basuiau arriva à l'heure dite. Son émotion ne fut pas moins grande que la mienne. Quant à moi, après lui avoir demandé sa bénédiction, il me fut impossible de parler. Au bout de quelque temps, je lui dis : « Comment allez-vous, mon Père ?

— Qu'en pensez-vous ? me répondit-il simplement. — Pourquoi ne m'avoir pas dit vous-même votre départ? — J'ai cru mieux faire, je ne voulais pas qu'il fût connu. » — Et il ajouta : « Nous nous retrouvons, chère fille, mais ce n'est pas pour longtemps. »

La Mère de la Providence ne souffrait pas seule de ce départ : très neuve dans sa charge de fondatrice, elle recourait au Père dans les moindres détails et cette obéissance faisait sa grande sécurité. Mais celui qui s'en allait, par une bonté toujours calme et une énergie toujours souriante, avait su gagner la confiance de toutes ; les filles et la mère, lui ouvraient leur cœur également, elles trouvaient, dans ses conseils, lumière et force pour leurs premières années de vie religieuse : comme il allait manquer à toutes ! Il était bien impossible que le P. Basuiau, après s'être dévoué durant sept années pour le bien de la chère petite Société qu'il avait, pour ainsi dire, protégée dès le berceau, après avoir aidé les âmes, d'autant plus efficacement qu'elles étaient plus confiantes, n'éprouvât pas lui-même un véritable brisement ; les derniers jours qu'il passa au milieu d'elles, furent pour la Mère de la Providence et pour ses filles, la meilleure de toutes ses prédications.

Après son entretien avec la Mère Générale, le Père vit les conseillères, bénit les sœurs sans dire un mot, et partit emportant de l'ouvrage : des notes à lire, des questions à résoudre.

« Je le revis un peu le lendemain ; il voulut recevoir en particulier les sœurs coadjutrices... Le jeudi 6, le Père arriva à une heure et demie, et je ne lui cachai pas ma peine. — « Ma pauvre enfant, me dit-il, il faut que l'amour de Dieu et sa volonté passent avant tout ! — Et certainement, mon Père, sans quoi vous ne seriez pas religieux, ni moi religieuse. — Le bon

Dieu nous demande ce sacrifice, il faut le faire généreusement... » Ému jusqu'aux larmes de l'émotion dont il était cause, et avouant à la fondatrice que la pensée de la situation où elle allait se trouver ne lui était pas une petite peine, il ajouta : « En ce qui me concerne, je ne calcule rien du tout. Je ne me demande pas si ce voyage me plaît ou non, je suis religieux avant tout, et dès que je pense que le bon Dieu veut une chose je me jetterais au milieu des flammes... Je n'éprouve aucune répugnance. — Mon Père, je n'en suis pas là ! s'écria la Mère de la Providence. — Vous êtes dans une voie spéciale. C'est par la souffrance que votre œuvre s'étendra... et peut-être serez-vous toujours comme cela... Je vais voir les novices aujourd'hui ; samedi, les aspirantes et les professes, et dimanche, nous traiterons ensemble toutes les affaires. Je remets à ce jour-là la solution de toutes vos questions. »

A toutes, comme s'il n'eût eu rien d'autre à faire, à la veille d'un pareil départ, le P. Basuiau donna ses derniers conseils, et prit définitivement congé de cette petite famille dont la reconnaissance lui est si justement acquise pour jamais : « Dieu est impénétrable dans ses desseins ; nous ne comprenons pas bien souvent ici-bas ce que nous comprendrons un jour et bénirons, en voyant ce que la miséricorde du Maître cachait sous l'enveloppe de l'épreuve », ce furent ses derniers mots à la Mère de la Providence.

Le 14 juillet, il quittait Paris ; le 19, il s'embarquait à Marseille sur le *Mœris*. Trois années ne s'étaient pas écoulées, et le même paquebot emportait, vers le même lointain pays, les deux premières Auxiliatrices missionnaires en Chine. Chargé par ses supérieurs de les recevoir, elles, comme celles qui devaient les suivre sur cette terre païenne, le Père Basuiau con-

tinua pendant vingt et un ans, près de la petite colonie si éloignée du berceau, son fécond apostolat de Paris. Oui, Dieu est impénétrable dans ses desseins, mais il est aussi impénétrable dans sa bonté.

CHAPITRE DIXIÈME

MORT DE MONSIEUR GABRIEL. DIRECTION DU P. OLIVAINT.

1866

La Mère de la Providence souffrait profondément du départ du P. Basuiau ; elle souffrait aussi de certaines paroles inconsidérées qui lui faisaient entrevoir un avenir bien sombre. On lui disait qu'un brisement entre la Société des Auxiliatrices et les Pères de la rue de Sèvres était inévitable, que les rapports ne pourraient plus être ce qu'ils avaient été : la personne qui parlait ainsi semblait y être autorisée, sans l'avoir été pourtant jamais, et la pauvre Mère avait peur. Heureusement les paroles et les actes des supérieurs démentaient de si audacieuses et si inexplicables affirmations. Le Père de Ponlevoy écrivait de Vannes : « Puisque vous êtes la Mère de la Providence, soyez-en la fille. S'il y a une assistance spéciale d'en haut aux voies de Dieu pour chaque âme en particulier, combien plus pour toute une famille d'âmes unies dans le Seigneur... Soyez bénie, vous, et toutes les vôtres de Nantes. » Le Père Olivaint qui, recteur de Vaugirard, n'avait pu accepter de prêcher la retraite rue de la Barouillère, s'excusait de la rue de Sèvres, dont il

venait d'être nommé Supérieur, de ne le pouvoir pas encore cette année ; il acceptait pour l'année suivante et choisissait pour le remplacer le Père Letierce ; il faisait les meilleurs vœux pour la chère communauté des Auxiliatrices et leur œuvre si belle. Le P. Letierce fut enchanté de ce qu'il vit et entendit, les échos en résonnèrent jusqu'à Lille, le bon doyen de Saint-Maurice, écrivait le 2 novembre :

Ma vieille Enfant,

« Il en fait de belles le Père Letierce ! Ne voilà-t-il pas qu'hier devant un de nos beaux auditoires, en l'excitant à prier pour les morts, il félicite Lille de comprendre cette belle œuvre, puisque c'est de Lille qu'est partie celle des Dames Auxiliatrices, et il va jusqu'à dire que j'y ai été pour quelque chose. Il m'a fait rougir. Mais c'est égal, je ne sais combien de douces émotions il a éveillées en moi. Il me semblait vous voir là, dans les grandes circonstances, buvant les influences divines et, d'un regard furtif, épiant les impressions de votre père de Lille, lorsqu'il sentait autour de lui palpiter les cœurs sous l'action de la grâce et, lorsque vous trouviez un moment, accourant chez moi pour vous écrier : « Mon Père, mon Père, comme cela va bien !.. Et l'on croirait à Paris que je vous oublie ! »

Le Père Fessard qui devait bientôt rejoindre le Père Basuiau, étant nommé visiteur en Chine, venait rue de la Barouillère raconter paternellement les détails de son voyage à Rome ; il avait été avant son départ prendre les ordres du Révérend Père Général. C'était au mois d'octobre ; la Mère de la Providence ne put le recevoir, elle avait été atteinte, après la retraite du Père Letierce, d'une rougeole assez grave pour donner de sérieuses inquiétudes. Elle voulut

que le Père ne tînt aucun compte de sa maladie : le voyageur parla tout simplement, comme s'il avait été en famille, et il ne lui fut pas difficile de le supposer.

En route pour la Chine, le Père Fessard trouvait le temps d'écrire à la Mère de la Providence :

En mer, de Messine à Alexandrie, 26 *octobre* 1865

MA BONNE MÈRE ET CHÈRE FILLE EN N.-S. P. C.

« Je sais combien votre charité veut bien prendre d'intérêt au pauvre visiteur de nos missions de Chine ; de là ce petit mot. Les 19, 20 et 21, j'ai ressenti, quoique pas très fortement, le mal de mer. Depuis le 22, je vais bien, et j'ai le bonheur d'offrir tous les jours le saint sacrifice. Souvenir bien paternel, je vous prie, à toute votre intéressante communauté.

Votre humble serviteur en Jésus-Christ,

« M. FESSARD, S. J. »

« P. S. — Il est probable que nous arriverons ce soir à Alexandrie. J'espère que vous êtes maintenant au moins en convalescence, et que le Cœur de Jésus vous a rendu entièrement une santé si chère et si utile à tant d'âmes. Néanmoins toujours l'adorable et douce, quand même, volonté de Dieu.

VIVE JÉSUS ! »

Arrivé à Shanghaï, le 10 décembre, à cinq heures du soir, le Père Fessard envoyait aussitôt des nouvelles du Père Basuiau : « Je lui ai fait part de ce que vous savez, il se porte à merveille, il est venu providentiellement ici pour le poste qu'il y occupe, au profit et au contentement de tous, étrangers et jésuites. A. M. D. G.

« A Shanghaï, comme à Paris, comme partout, à

votre Société de cœur, en et par celui de Jésus. »

Tous ces témoignages de paternelle bonté et de si affectueux dévouement consolaient l'âme de la Mère de la Providence, sans lui donner pourtant le secours providentiel et immédiat dont elle avait besoin. La grande responsabilité qu'elle portait, ses peines intérieures, les souffrances souvent aigues par lesquelles Dieu se plaisait à la faire passer, rendaient plus nécessaire que jamais le secours d'un guide ferme et compatissant. L'œuvre du P. Basuiau était achevée, celle du Père Olivaint allait commencer : déjà Dieu préparait les voies, un peu rudement.... la main toutefois restait paternelle.

L'un des premiers actes du nouveau supérieur de la rue de Sèvres avait été de supprimer le chapelain, et le confesseur jésuite de la communauté des Auxiliatrices. Très loyalement, il répondait aux vœux de bonne année de la Mère de la Providence :

Paris, 5 janvier 1866.

Ma Révérende Mère,
P. C.

« Si je n'étais grippé en ce moment, je serais allé déjà moi-même vous voir, pour dissiper, en vous donnant au besoin des explications, tout malentendu. Je compte vous faire une petite visite dans le courant de la semaine prochaine. — Je l'espère, après avoir causé avec vous, vous serez convaincue, ma Révérende Mère, que je suis affligé de vous affliger, que la faveur dont vous jouissiez par là même qu'elle était contraire à nos règles et à nos usages, devait cesser un jour ou l'autre, qu'en vous pressant d'avoir un aumônier, je ne retire pas, loin de là, croyez-le, à votre chère Société, la protection de notre maison ; et qu'au contraire, je vous serai pour ma part d'autant

plus paternellement dévoué qu'il me sera permis de l'être en gardant, plus fidèlement, les usages de la Compagnie.

« Agréez, ma Révérende Mère, mes souhaits pour cette année, ainsi que mes sentiments bien respectueux et bien dévoués en Notre-Seigneur.

P. Olivaint, S. J. »

La situation était nette, la promesse fut tenue.

Monsieur l'abbé Pernot, des Missions étrangères, s'offrit à dire la messe rue de la Barouillère, à la seule condition qu'on ne lui parlât pas de rétribution. Quelques jours plus tard, le P. Olivaint venait voir la Mère de la Providence qui le pria de bénir la Communauté réunie dans la salle Saint-Ignace. Le Père ayant lu ces mots gravés sur le mur : *C'est l'amour de Jésus-Christ qui nous a réunies*, les commenta en quelques mots de feu comme il savait en tirer de son cœur. Il bénit les religieuses en leur disant qu'il emportait du nouvel Institut une plus grande estime, et un plus grand désir de lui prouver tout son dévouement.

L'occasion ne tarderait pas. La Mère Générale avait besoin de conseil et surtout d'appui ; les avis contraires, venus de côté et d'autre, redoublaient ses anxiétés ; « l'un trouve que l'on va trop vite ; l'autre, trop lentement... mon Dieu, donnez-moi votre lumière ! » On commençait à l'entrevoir, bientôt elle brillerait de tout son éclat ; en attendant, la Mère de la Providence devait trancher les questions les plus graves.

Dès 1860, le docteur Manning, le futur archevêque de Westminster et Monsieur l'abbé Lelièvre, avaient demandé une fondation à Londres ; à cette date, c'était impossible ; en 1863, lady Georgiana Fullerton,

avait fait entrevoir que des propositions sérieuses ne tarderaient guère. De fait, Monseigneur Grant, évêque de Southwark écrivait le 2 février 1865 : « Ah ! rappelez-vous que des milliers d'églises ont été fermées dans cette île, que nos monastères ont été démolis, que les saintes âmes du Purgatoire ont perdu les grandes fondations d'aumônes et de messes des temps catholiques. Ces saintes âmes ont besoin d'une réparation perpétuelle rayonnant de Londres sur toute l'Angleterre... si vous avez des sœurs qui ne parlent pas l'anglais, qu'elles ne s'effrayent pas puisque la charité fait venir le don des langues... A quelle époque pourriez-vous en promettre ? »

Monseigneur Grant était pressé, la Mère de la Providence l'était moins : le Père Olivaint consulté lui avait pourtant répondu : « Ne refusez pas légèrement des offres que vous pourriez regretter plus tard. — Sans doute, mais comment accepter en ce mois de février 1866 ? « J'ai toujours pensé, répondit la Mère Générale à Sa Grandeur, que Notre-Seigneur nous appellerait un jour sur cette terre consacrée par le sang de tant de martyrs, et j'aime à espérer que notre petite Société pourra s'établir dans un pays où l'hérésie n'a pas craint d'attaquer le dogme consolant du Purgatoire. Mais, Monseigneur, cette heure est-elle venue ? » Les Auxiliatrices vivaient dans une « bénite pauvreté », leurs œuvres étaient dès lors toutes gratuites, la fondation de Nantes avait épuisé les ressources et le personnel disponibles ; vraiment, un établissement en Angleterre était impossible en ce moment. La Mère de la Providence avait répondu à Monseigneur Grant le 7 février ; il insistait le 10 « ... Je viens vous dire qu'après avoir prié comme vous l'avez déjà fait, il faut penser à agir, puisque le souffrir n'y manquera pas. Nous aurons des

difficultés, mais c'est aux saintes âmes souffrantes à les surmonter » ; et Monseigneur bénit les trois communautés : Paris, Nantes, Battersea. Battersea ne fut jamais fondée. Après avoir exprimé toute sa reconnaissance, la Mère de la Providence disait qu'ayant prié et souffert, elle se voyait hélas ! obligée d'attendre que le bon Dieu lui donnât les moyens d'agir.

Oh ! oui, elle avait souffert, et elle souffrait toujours; elle écrivait pendant ces négociations même, à la date du 9 février : « Mon Dieu, vous m'avez brisée, vous m'avez broyée en m'enlevant l'appui que vous m'aviez donné, soyez-en béni ! Tout contribue au bien de ceux qui vous aiment. Que penserai-je de tout cela sur mon lit de mort ? » La main qui la frappait était pourtant toujours paternelle ; à cette date des réponses pratiques venaient de divers côtés dissiper ses doutes : on lui communiquait l'*Examen général* qui devait être présenté aux novices, le livre des *Instructions* pour le noviciat et pour le juvénat, des commentaires de la règle, des sources à exploiter pour les instructions du troisième an ; quand il retire, Dieu se plaît à dédommager.

Il arrivait en outre ceci : la Mère de la Providence par ses souffrances apprenait l'art divin d'aider et de consoler les autres : *Qui non est expertus pauca recognoscit* ; (*Eccli.*, XXXIV, 10) l'expérience seule nous instruit vraiment. Cette âme si ardente eut le don si rare d'attirer la confiance et de grandir les courages. C'étaient non seulement ses filles, les dames associées, les personnes du monde qui trouvaient dans sa foi et dans la bonté de son cœur la force et la vaillance ; plus d'une fois des religieux sentirent dans le petit parloir de la rue de la Barouillère, en l'écoutant, leurs doutes s'évanouir, et renaître

l'entrain joyeux des premières années passées au service du Seigneur. Elle s'en étonnait ; cette donneuse de courage avait tant besoin d'être aidée : « Quelle métamorphose dans tout mon être, dans mes pensées... Je sens mes idées s'élargir. » Savoir supporter la souffrance, n'est-ce pas, en effet, triompher de l'égoïsme et sortir de soi ? On ne sort pas de soi, sans rencontrer Dieu et élargir, au contact des idées divines et du Cœur divin, ses propres idées et son propre cœur.

Très simple dans sa piété, la Mère de la Providence en même temps qu'elle savait exciter les courages, conseillait facilement aux autres les pratiques et les dévotions qui lui avaient réussi. Comme sainte Thérèse, elle aimait beaucoup saint Joseph, et elle avait pris l'habitude d'avoir toujours dans sa poche une petite statue en métal de son puissant protecteur. Ayant à faire une démarche elle se sentait plus forte avec sa statuette ; c'était son talisman ; le grand saint, par plus d'une grâce lui avait fait comprendre qu'il agréait la simplicité de sa foi. Toujours expansive, elle aimait à conseiller aux autres de l'imiter, et elle offrait volontiers des statuettes semblables à la sienne. Bien des prêtres les avaient acceptées, le Père de Ponlevoy lui-même après en avoir béni un certain nombre rue de la Barouillère, en réclamait pour ses pénitents et pour ses pénitentes. Dans plusieurs familles on connaissait et on vénérait « saint Joseph de la poche », sans savoir le plus souvent d'où venait cette pieuse pratique. Le 11 avril 1866, la zélatrice de saint Joseph recevait cette lettre de Bordeaux :

Ma Révérende Mère,

« A son retour de Paris, Madame Heuzé eut la bonté de me remettre de votre part un saint Joseph de

poche et un saint Joseph pour ma table de travail. Je tiens avant tout à vous remercier de ce bon envoi, dont je n'ai pas tardé à éprouver les consolants effets et à recevoir des secours précieux, dans la position très onéreuse où je suis placé.

« Cette simple dévotion prend heureusement de l'extension, et je la conseille très fort. Seulement, j'ignore où l'on doit demander ces statuettes ; je prends donc la liberté, ma Révérende Mère, de m'adresser à vous pour avoir l'adresse du marchand, ou pour vous prier de me faire expédier deux cents statuettes de poche, dont je vous enverrai le montant dès que l'envoi me sera parvenu.

« Veuillez agréer, etc.

P. Roux, S. J. »

A cette époque précisément la Mère Générale cherchait un petit pied à terre aux environs de Paris, où ses filles pussent respirer un peu à l'aise : le jardin de la rue de la Barouillère, était petit et peu aéré. Saint Joseph fut chargé d'y pourvoir et découvrit le terrain qui convenait, près du bois de Clamart. La Mère de la Providence alla trouver un homme d'affaires : « Nous n'avons pas d'argent, mais rien que des dettes ; si, à ces conditions, vous voulez bien vous occuper de nous, vous voilà averti. » Le notaire accepta cette mauvaise créancière, et l'achat fut bientôt conclu : « Saint Joseph qui a fait découvrir la propriété, disait-elle, ne manquera pas d'en couvrir les frais. » Il fut même assez bon pour permettre d'acquérir un terrain contigu, dit des Groseillers, et les novices purent aller prendre l'air une ou deux fois par semaine dans la maison de campagne dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur ; la première messe y fut célébrée l'année suivante, le 31 mai.

Il n'y avait pas encore un an que le P. Basuiau avait été enlevé à la Mère de la Providence quand, le 4 juillet 1866, Dieu lui prenait Monsieur l'abbé Gabriel ; elle perdait les deux prêtres qui l'avaient le plus et le mieux soutenue. Les séparations succédaient aux séparations, et la pauvre fondatrice, seule désormais à porter sa croix, la sentait plus lourdement accabler ses faibles épaules. Monsieur Gabriel estimant la charge de curé trop écrasante pour ses soixante-dix ans, avait donné sa démission, malgré les supplications de ses vicaires et de ses paroissiens ; il croyait d'ailleurs que quitter la cure de Saint-Merry c'était n'être que plus libre de s'occuper de sa chère famille de la rue de la Barouillère, et il le faisait toujours avec bonheur. Le 11 juin, il quittait Paris après avoir pris congé de ses filles avec des témoignages si particuliers d'affection paternelle qu'elles en furent frappées ; le 25, il y rentrait à l'improviste, et venait surprendre la Mère de la Providence alors bien souffrante. Il ne resta que quelques jours, et retourna continuer ses vacances chez Monsieur Monnery, son intime ami, à Poul-ar-Velin, sur la rivière de Landerneau.

Le jeudi, 5 juillet, une pénitente du Père Millériot, venait de sa part, rue de la Barouillère, avertir que Monsieur Gabriel était mort dans un accident en mer. Il était huit heures du matin : la Mère Saint-François de Borgia qui avait reçu la nouvelle veut, avant de prévenir la Révérende Mère de la Providence, en avoir confirmation. Elle envoie une religieuse près du Père Millériot qui confesse à Saint-Sulpice ; le Père est très affirmatif : une dépêche, annonçant la catastrophe a été lue la veille au soir à Saint-Merry. Presque en même temps le sacristain de cette paroisse vient apporter rue de la Barouillère le douloureux

message. Avec toutes les précautions que peut inspirer l'amour filial, la Mère Supérieure apprend à la Révérende Mère Générale que Dieu prive encore la Société d'un ferme appui. « Quel coup ! écrit-elle, que cette mort de mon cher et vénéré Père Gabriel ! Une dépêche annonce qu'il s'est noyé hier entre trois et quatre heures. Mon Dieu, que voulez-vous donc faire de nous ? »

Elle pleure, et personne n'osera lui reprocher ses larmes, mais elle n'oublie pas que Monsieur Gabriel lui a dit un jour : « Ma chère fille, je compte sur vous pour ne pas me laisser dans le Purgatoire. » C'est son devoir, c'est celui de ses filles de prier et de faire prier pour le vénéré Supérieur, pour l'insigne bienfaiteur de la Société. Toutes vont faire le chemin de la croix pour son repos éternel ; pendant trente jours la communion sera offerte à la même intention ; toute la journée du jeudi et du vendredi, les unes écrivent aux communautés et aux prêtres associés, les autres vont de couvent en couvent quêter prières, chemins de croix et communions « Mon Dieu, vous connaissez mes désirs, ayez pitié de cette âme bien aimée, et aussi de ses pauvres enfants !.. Il me semble que tout mon temps appartient à cette âme. Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Comme toutes ces épreuves creusent ma vie ! Je ne peux certainement m'appuyer que sur la croix. »

Le samedi, au moment même où la chère dépouille venait d'être déposée dans la chapelle des catéchismes, deux religieuses Auxiliatrices s'agenouillaient l'une à droite, l'autre à gauche ; pendant les journées du samedi, du dimanche, du lundi, elles viennent toutes occuper, les unes après les autres, les deux mêmes places et monter une garde d'honneur de prière et de reconnaissance près du cercueil du saint prêtre. Que

de souvenirs pour les anciennes de la rue Saint-Martin : c'était là où elles priaient, où elles pleuraient, que le bon abbé Gabriel prenant en main la direction de la Société, avait donné la première retraite dans les circonstances difficiles que l'on n'a pas oubliées. Il parlait encore et bien éloquemment, le vaillant apôtre de Jésus-Christ : *defunctus adhuc loquitur*, (*Hébr.*, XI, 4) : Qu'est-ce donc que la vie ?.. Néant des choses de la terre, incertitude du temps ; les seules vraies réalités sont éternelles.

Peu à peu les détails arrivaient sur cette mort imprévue. Le mercredi, 4 juillet vers midi, après le déjeuner, Monsieur l'abbé Gabriel proposa une promenade en mer ; son hôte lui fit observer que le vent était très fort. « Bah ! répondit-il, vous avez peur de tout pour moi ! » Ils montèrent dans une barque neuve qui faisait la joie de Monsieur Gabriel. La conversation était très animée ; le vent fraîchit. Le matelot qui tenait la barre, plie une voile. « Je vais à l'autre », dit Monsieur Gabriel, mais il se trompe de manœuvre et, dans un mouvement brusque fait chavirer la barque. Dans l'eau, il s'accroche d'instinct à Monsieur Monnery et l'entraîne ; soudain, l'étreinte se desserre, Monsieur Monnery se sent libre, mais son vénérable ami a disparu ; le médecin assura que l'asphyxie avait été instantanée. De la grève, on avait entendu les cris ; une barque arrive qui recueille les deux survivants. A peine touchait-elle le rivage que le flot apportait le cadavre et on le déposait dans la maison, d'où une heure auparavant Monsieur l'abbé Gabriel était sorti plein de vie.

Les obsèques eurent lieu le mardi, 9 juillet. « A huit heures, seize religieuses de chœur furent envoyées en quatre bandes à Saint-Merry. Elles se réunirent dans la chapelle des catéchismes, suivirent le cercueil

et se placèrent à gauche du catafalque, immédiatement derrière la famille. Une messe basse fut dite par Monsieur le curé au bel autel, dernier don de Monsieur Gabriel avant de quitter la paroisse. L'église était pleine, la tristesse se peignait sur tous les visages, les prêtres pleuraient comme des enfants qui ont perdu leur père. A neuf heures et demie, le convoi se mit en marche à travers un concours immense de personnes accourues sur le passage de celui qui n'était ni un grand, ni un riche de la terre, mais que les dons de Dieu avaient fait... un riche du ciel.

« Le corbillard avançait lentement, suivi de prêtres, de religieux. Les nôtres allaient deux à deux. Le silence n'était interrompu que par le glas de Notre-Dame qui pleurait le nouveau chanoine qui n'avait fait que passer, (sa nomination était du 27 mars.) » Le corps fut inhumé à Sorèze, où reposait la mère bien aimée de Monsieur Gabriel.

Le souvenir de la chère morte avait rempli les dernières nuits de celui qui allait la rejoindre. Le matin même de son dernier jour, Monsieur Gabriel avait demandé l'ornement noir et dit la messe pour son père et sa mère.

La Mère de la Providence n'avait pas eu la force d'assister, avec ses filles, aux funérailles du regretté supérieur. « Je ne puis dire ce que j'éprouve, écrivait-elle, le lendemain, la charge me paraît au-dessus de mes forces. Mon Dieu, donnez-moi du courage ! » Et à la date du 23 juillet : « Dieu seul connaît le glaive à deux tranchants qui me traverse le cœur. Cette mort me produit toujours le même étonnement ! »

Les Auxiliatrices du Purgatoire avaient raison d'honorer la mémoire de Monsieur l'abbé Gabriel et de le pleurer fidèlement, elles étaient à leur place derrière

la famille ; c'était leur père dont elles suivaient le cercueil. Monsieur le curé de Saint-Merry n'avait jamais, sans doute, songé à fonder une congrégation religieuse ; par la force des choses qui manifeste la force de Dieu, il était pourtant devenu, — je ne dirai pas le fondateur ; dans l'œuvre que nous voyons se développer, il n'y a qu'une fondatrice — mais un agent essentiel de la fondation. Sans lui, qu'aurait pu, en 1856, Mademoiselle Eugénie Smet ? avec lui, on l'accueille partout, et d'abord à l'archevêché. Curé d'une paroisse importante, bien vu de Monseigneur Sibour, Monsieur l'abbé Gabriel donne à l'œuvre naissante une autorité, une considération qu'elle ne pouvait tenir de sa fondatrice inconnue ; la science et la vertu du prêtre, son zèle apostolique, tout, jusqu'à son âge et à son originalité, lui permet de se montrer et d'être pour Mademoiselle Smet le protecteur et le père dont elle a besoin. Ce rôle de père et de protecteur, Monsieur l'abbé Gabriel l'a rempli avec un tact parfait et un désintéressement surnaturel admirable : un autre peut-être, aurait pu trouver que les jésuites occupaient une bien large place dans la jeune communauté dont il était le supérieur, et penser que ce n'était pas au P. Basuiau, mais à lui, de donner à ses filles et leurs règles et leurs méthodes de vie surnaturelle. Il ne consulta jamais son amour-propre, il ignora toujours la susceptibilité, et le bien fait par d'autres aux Auxiliatrices du Purgatoire, il le considéra toujours comme fait à lui-même. On lui avait demandé de vouloir bien accepter de prêcher, à la rue de Sèvres, le panégyrique de saint Ignace :« Comment pourrais-je refuser, dit-il simplement, vos Pères sont si bons pour nous ! » On ne trouve pas dans l'histoire des dix années qui s'écoulèrent de 1856 à 1866, une seule trace de froissement entre le Supé-



MONSIEUR L'ABBÉ GABRIEL.

G. Beauchesne, Édit.

G. Deberque, Imp., Paris.

rieur des Auxiliatrices et le Père Basuiau ou ceux de ses frères qui furent appelés rue de la Barouillère. C'est une bien douce consolation de le constater et de le dire ; cette fraternelle concorde est à la gloire de tous, et la chère mémoire de Monsieur l'abbé Gabriel brille encore plus lumineuse dans cette douce auréole de charité.

Nous trouvons à la date du 23 août 1866, les lignes suivantes dans les notes de la Mère Saint-Pierre, qui devait tant à Monsieur Gabriel : « C'est par ordre de notre Révérende Mère que j'écris ceci comme brouillon d'une copie qu'elle m'a demandée.

« Dans la nuit qui précéda la fête de la Transfiguration, je rêvai au bon Père Gabriel qui depuis 1847 me conduisait dans les voies de Dieu. Je le vis dans une des salles de la Communauté où je me trouvais. Je n'en fus ni émue, ni troublée. Ce bon Père était en soutane, très amaigri, sérieux, triste même, l'air humilié : « Eh ! quoi, mon Père, lui dis-je aussitôt, vous êtes donc en Purgatoire ? — Oui, mon enfant, — Mais qu'avez-vous donc fait ? — » Il me nomma trois fautes dans une langue inconnue, je compris, mais je ne peux les exprimer[1]. — « Mais, mon Père, après tant de messes dites et tant de communions offertes pour vous ? — Ah ! mon enfant, mon expiation maintenant doit être personnelle et sera longue. — Père, est-ce que vous avez la permission de faire votre Purgatoire près de nous ? — Non, mon enfant, je ne suis venu ici que pour quelques instants. » Et il fit le mouvement de partir. Je me jetai à genoux et lui dis : « Père, depuis dix-neuf ans que je vous dois conversion, première communion, grâces de toutes

1. Un autre texte porte : « dans une langue que je ne compris pas ».

sortes, vie religieuse, enfin le salut, vous connaissez mon âme, vous connaissez maintenant les secrets de l'éternité, dites-moi un mot qui me donne une ligne de conduite pour le reste de ma vie ! » Et j'entendis : « Ne chargez jamais le jour présent du jour d'hier, ni de celui de demain. » Et après m'avoir bénie par le signe de la croix, il disparut. »

Monsieur l'abbé Roquette, curé de Saint-François Xavier, que la Mère de la Providence avait demandé comme supérieur, fut agréé par Monseigneur Darboy et nommé officiellement le 14 décembre ; il était très connu et déjà très apprécié rue de la Barouillère, et Monsieur Gabriel ne pouvait avoir un meilleur successeur.

Le P. Basuiau ne fut pas aussi vite remplacé que l'abbé Gabriel ; Dieu pourtant, peu à peu et jour par jour, pourrait-on dire, rapprochait la Mère de la Providence du guide qu'il lui avait préparé. Le Père Olivaint, supérieur de la rue de Sèvres, se trouvait par sa charge en relations constantes avec la rue de la Barouillère. Le 8 juillet, il avait voulu témoigner à la Mère Générale quelle part il prenait à sa peine, et lui écrire que tous les Pères priaient avec lui pour le bon Monsieur Gabriel. « Des événements de ce genre, ajoutait-il, font apprécier encore davantage une œuvre comme la vôtre. Confiance et courage, ma bonne Mère, Notre-Seigneur est là, il est le premier supérieur de votre famille et vous éprouverez bientôt sa miséricordieuse assistance. » Il ne savait pas peut-être si bien dire et, certainement, il ignorait qu'il allait être l'instrument de cette miséricordieuse assistance divine N'ayant pu prêcher la retraite des religieuses en 1865, il avait accepté pour 1866. Cette retraite s'ouvrait le dimanche 30 septembre. Le soir même, il dit à la Mère de la Providence qu'il veut avant tout jeter les âmes

dans la confiance, dans l'amour de Notre-Seigneur, qu'il n'aime pas à faire rire dans ses conférences, mais qu'il parle sérieusement. C'est bien ce qu'il nous faut, pense-t-elle, et ce qui nous convient le mieux.

Sans doute, le Père Olivaint était un religieux d'une rigide volonté et d'une intense vie surnaturelle, très dur à lui-même, exigeant beaucoup des âmes, mais son austérité cachait mal, ou plutôt ne cachait pas du tout un cœur d'or, aux attentions les plus délicates. Lisant le règlement de la retraite, il conseilla de remplacer le travail à l'aiguille, indiqué à certaines heures, par un temps libre et pensa qu'il serait bon de terminer la méditation de deux heures et demie au jardin, pour triompher plus facilement du sommeil ; sa retraite fut un événement.

La Mère de la Providence ne pouvait, malgré ses efforts, prendre son parti du départ du P. Basuiau ; elle vivait, selon l'expression du Père Olivaint, dans un vrai marasme moral dont il fallait sortir : ses souffrances physiques et le manque de direction l'aggravaient. Paternellement, le Père lui reprocha de s'être laissée un peu aller à cet état de prostration, et lui dit franchement : « Dieu a voulu ce départ afin que vous missiez en lui toute votre confiance. N'en parlez plus, c'est plus sage. Une chose m'étonne, c'est qu'après toutes les grâces que vous avez reçues vous n'ayiez pas plus de confiance en Notre-Seigneur ; vous devriez être folle du Bon Maître. » La vigoureuse décision du Père Olivaint, la verve et l'originalité de ses conseils, déconcertèrent pendant plusieurs mois la Mère de la Providence habituée à une direction toute aussi virile, mais beaucoup moins primesautière ; cependant, dès les premiers jours de cette retraite, Dieu lui fit comprendre qu'elle avait trouvé le guide cherché. Longtemps elle avait prié le Sacré-Cœur de

lui faire rencontrer un directeur brûlant d'amour pour lui, un autre Père de la Colombière ; pourquoi ne serait-ce pas le Père Olivaint ? Elle résolut de faire une confession générale de toute sa vie, le Père y consentit. Comme elle s'attarde à ses inquiétudes habituelles de conscience : « Sabrez-moi tout cela », lui dit-il. Ce « Sabrez-moi tout cela », la troubla et la laissa tout interloquée au premier abord ; elle se remet, et achève ; elle veut se faire connaître aussi intimement que possible, car elle en a de plus en plus l'évidence, elle parle à celui qui doit être désormais le père de son âme. Elle ne tarde pas à le lui demander ; le Père Olivaint accepte ; il a vu tout le bien à faire, et combien son secours sera utile, mais il est très net : « Je ne pourrai pas vous donner tout le temps que vous désirez ; je vous le promettrais que je ne pourrais tenir ma parole. Mais s'il ne s'agit que de quelques conseils, comptez sur moi. Seulement, faites-y bien attention, vous ne savez pas à quelle brosse vous aurez à faire. » Elle s'en doutait bien un peu, jamais elle ne se repentit de son choix.

Toutes les religieuses, comme la Mère Générale, furent ravies ; la Mère de la Miséricorde, la maîtresse des novices, écrivait à la Mère du Sacré-Cœur : « Nous sortons de Manrèze, et il est impossible à notre Révérende Mère de vous écrire aujourd'hui. Jamais retraite ne fut plus selon son cœur ; ce qu'elle pouvait désirer a été réalisé au-delà de ses espérances. Le Père Olivaint s'est montré *père*, apôtre et saint. Il a pour lui l'expérience, l'intelligence, l'ardeur, la délicatesse et une fermeté peu commune. Cette retraite est un coup de grâce pour la Société. Toutes nos mères et sœurs en ont été ravies. Pour ma part, j'ai été bien heureuse de l'impression qu'elle a faite au noviciat. Le P. Olivaint nous a donné du Saint Ignace tout pur et vous

savez que rien n'égale cette grâce des *Exercices*. Remerciez avec nous Notre-Seigneur. »

L'action du P. Olivaint fut si profonde sur la Mère de la Providence et, par elle, sur la Société des Auxiliatrices, qu'il importe de la bien connaître : rien ne la fera mieux comprendre que la direction donnée à la Mère Générale. Nature exceptionelle, d'une intelligence rapide et sûre, primesautière, d'un jugement droit, très apte à débrouiller une situation, ardente, spontanée, enthousiaste, très décidée, habituée à faire prévaloir ses idées et sa volonté, d'une bonté affectueuse, d'un grand cœur, la Mère de la Providence — c'était la rançon de ses qualités — se laissait trop aller à une impressionnabilité excessive ; ses souffrances et morales et physiques la mettaient parfois dans un état d'indécision et de véritable anéantissement ; repliée sur elle-même, elle semblait douter de tout, et de sa vocation, et de la grâce, et de l'autre vie, et de la bonté de Dieu ; pures tentations, sans doute, que rien ne manifestait à l'extérieur, mais déprimantes cependant, et qui enlevaient à l'âme angoissée de sa force et de son élan. « Sabrez-moi tout cela », avait été le premier mot du Père Olivaint ; il écrivait le 15 novembre, deux mois après la retraite : « le diable se moque de vous en ce moment et vous, mon enfant, vous vous laissez aller, sans trop savoir pourquoi ni comment, à cette amertume indéfinissable qu'il répand dans tout votre être. Avouez que pour lui faire des concessions et quitter la voie où vous marchez depuis la retraite, le jour de sainte Gertrude est bien choisi ! Confiance, mon enfant, et folle confiance. Après tout ce que Notre-Seigneur a fait pour vous, quelle ingratitude si vous ne savez pas compter absolument sur lui ! »

Confiance, c'est le premier et le dernier mot du Père

Olivaint ; il y revient sans cesse à cette confiance, ou pour mieux dire, il n'en sort pas : « Jetez donc votre cœur dans l'éternité... Faites votre méditation sur la confiance... Comment est-il possible qu'il faille *corner* la confiance à une âme dont la Providence s'occupe d'une façon si particulière ! » Le Cardinal Altieri meurt, la Mère Générale avait pensé lui demander de vouloir bien être le cardinal protecteur de l'Institut ; et cette mort cause une grande douleur, une lourde préoccupation :« Quoi donc, écrit le Père, il ne manquerait plus que le bon Dieu n'eût pas la permission de prendre ce bon cardinal. Allons donc, nous aurons pour protecteur le cardinal Jésus. Si Daniel, dans la fosse aux lions et les jeunes gens dans la fournaise, eussent manqué de confiance que serait-il advenu ? Les avez-vous entendu pousser des cris, des gémissements ? Quelle gloire ne rendrez-vous pas à Dieu quand, au milieu de vos épreuves, vous direz : Je brûle, mais je ne crains rien, je n'ai pas peur ! »

Les motifs de confiance ? mais ils sont innombrables. Après avoir écouté le récit des origines de la Société, le Père Olivaint s'était écrié : « Je n'ai jamais rien vu de pareil ; si vous manquez de confiance en Notre-Seigneur, vous méritez d'être pendue ! » Et dans une autre circonstance : « Ah ! mon enfant, quelle infidélité de votre part si, après tout ce que la Providence a fait pour vous, vous ne dormez pas sur les deux oreilles, l'une pour le temporel, l'autre pour le spirituel. » Il aimait à faire ressortir les qualités et les mérites des premières Auxiliatrices, « cette petite poignée pleine d'élan ; » il répétait que le bon Dieu les avait bien choisies, et avait groupé une élite de femmes remarquables ; dès les jours de la retraite, au premier contact, il avait dit : « Il faut que je sois bien sûr de

vos sujets pour que je parle comme je le fais sans crainte d'ébranler les vocations. »

Mais pour obtenir la confiance, il faut aider la grâce de Dieu. Le Père Olivaint estimait que chez la Mère de la Providence tout dépendait de l'état moral, même, en grande partie, la santé du corps ; dès lors, c'est le moral qu'il veut atteindre : « Je veux faire de vous une femme forte, et non une femme d'impression. » La femme forte se dégage de tout le créé pour vivre de la seule vie surnaturelle ; elle s'établit au-dessus de la sensibilité, dans la foi et dans la raison, si elle ne peut souffrir avec joie, elle souffre résignée, et si elle consent à être girouette, c'est uniquement pour tourner à la volonté de Dieu. La femme forte sait être soi ; le Père Olivaint félicite la Mère de la Providence de lui avoir résisté au sujet d'une postulante : « Je ne veux pas que ma direction soit un éteignoir et fasse de vous une machine, il faut que vous conserviez votre personnalité, et je vous assure que je suis très content que vous m'ayez posé vos difficultés et fait réfléchir... Votre communauté est une compagnie d'âmes d'élite, et non un tiroir où l'on met tout ce que l'on trouve. » La femme forte s'en tient à une décision donnée, et ne revient pas sans cesse sur les mêmes difficultés : « Un malade qui redirait toujours à son médecin quel est son tempérament, lui ferait croire qu'il le prend pour un nigaud... Vous ne m'avez rien appris ; si vous n'avez pas de mémoire, moi j'en ai. »

Le Père Olivaint sentait tout ce que sa façon d'agir avait d'un peu déconcertant de prime abord, et paternellement, il en avait prévenu : « Mon enfant, que ma manière de vous parler ne vous ferme pas le cœur, car il faut que je puisse vous dire toute ma pensée. Vous vous inquiétez de ce qui ne peut vous faire aucun

mal, et vous ne faites aucune attention à cette disposition à la tristesse qui vous arrête. L'intérêt que je vous porte ne me permet pas de me taire. Je cherche les desseins de Dieu sur vous, et, pour les accomplir, il vous faudrait une âme trempée. Vous avez peu de confiance et partant peu de courage et d'énergie. » Le regard des saints pénètre plus avant que le nôtre ; comme celui de Dieu, il voit des taches même dans les élus. Le clairvoyant directeur ne s'y trompait d'ailleurs pas, et savait distinguer la part du tempérament et celle du démon ; la volonté n'en avait guère. Un jour qu'il avait écouté en silence, au grand étonnement de la Mère de la Providence, il conclut : « Vous ne m'avez pas dit de mal de vous, mais du diable... Je vous l'ai répété bien des fois, la vocation d'une Auxiliatrice, c'est de souffrir. Que diriez-vous d'un pompier qui irait toujours à la Seine et jamais au feu ? Ce serait comme une Auxiliatrice consacrée aux Ames du Purgatoire et qui ne voudrait pas connaître le feu des tribulations. Laissez donc Notre-Seigneur faire en vous et par vous son œuvre. Sainte Catherine de Cambrai vous a précédée ; elle se faisait mettre dans un four pour les âmes du Purgatoire. Mais vous avez perfectionné le système... Vous portez votre four avec vous pour les chères âmes, et c'est encore mieux. Ah ! mon enfant, voir son impuissance, c'est bon. Il ne faut pas que l'humilité nous échappe. »

Il est bien des manières de vivre dans la confiance, et de marcher au ciel par ce chemin lumineux ; dès, la première heure, le Père Olivaint avait vu que la Mère de la Providence devait y marcher par la souffrance. Il avait compris que la douleur du corps, celle de l'âme surtout, était nécessaire à cette âme comblée des dons les plus merveilleux, gâtée de Dieu — que de fois il le lui a redit — et gâtée aussi des hommes.

Son charme lui gagnait si facilement les cœurs. Le Père qui voyait mieux que personne le douloureux martyre, et qui ne se sentait pas le droit de l'adoucir, dut plus d'une fois se faire violence pour ne pas lui dire : « Levez-vous plus tard, soignez-vous, couchez-vous plus tôt, ne sortez pas. » Mais à parler ainsi, il lui eût semblé agir ainsi contre sa conscience : « Vos souffrances perpétuelles, lui affirmait-il, me paraissent tout autant surnaturelles que naturelles ; le bon Dieu les veut dans un dessein tout particulier sur vous. Je puis me tromper, mais je ne vois pas les choses autrement. »

Dès lors, c'est un hymne à la souffrance que chantent continuellement l'âme et les lèvres du saint directeur. La souffrance élargit les âmes : « Plus on a de souffrances, plus le cœur se dilate, et quand le cœur se dilate, on n'a pas à craindre que l'esprit se rétrécisse. Vous êtes la cheville ouvrière de l'œuvre du bon Dieu, ne faut-il pas que vous soyez Auxiliatrice jusqu'à la racine des cheveux ? » Or, il n'y a pas à se méprendre, la vocation d'une Auxiliatrice est de souffrir, et combien plus celle de la Fondatrice : « Je vais vous donner une recette pour ne pas souffrir... Quittez votre vocation d'Auxiliatrice car, je vous le répète, vos souffrances entrent dans les desseins de Dieu, dans le plan de votre Institut. Croyez-moi donc ! » Comment délivrer les Ames du Purgatoire sans souffrir ? « C'est Notre-Seigneur qui, pour elles, met le feu dans vos membres. » On craignait alors que la Mère de Borgia ne perdît la vue ; le Père Olivaint répond très catégoriquement : « Si la bonne Mère de Borgia devient aveugle, elle souffrira pour les Ames du Purgatoire qui ne voient pas Dieu. La vocation d'une Auxiliatrice, c'est de souffrir, c'est son lot principal. » Jamais, sur ce sujet, il n'hésite, jamais il n'adoucit l'austère

vigueur de sa parole : « Vous me dites, mon enfant, qu'il vous semble que vous avez du feu qui circule en vous ; c'est votre vocation qui vous met dans cet état, c'est le supplice des Ames du Purgatoire. » Et revenant sur l'exemple de Sainte Catherine de Cambrai, qui se faisait mettre dans un four pour les chères âmes, il conclut : « Il ne lui a manqué que de fonder votre Congrégation. » D'ailleurs, et le Père Olivaint ne serait plus le Père Olivaint s'il pouvait l'oublier : Jésus a souffert, le Roi du Règne a souffert, et nous sommes à sa suite par nécessité, par libre choix et surtout par amour : « Malgré les épreuves, il faut dire : En avant ! Si Jésus enfant qui souffrait, qui pleurait dans la crèche, avait eu quelques consolateurs, si on avait voulu le soulager, essuyer ses larmes, il aurait répondu : Laissez-moi pleurer et souffrir pour les âmes que mon Père céleste m'a confiées. J'imagine qu'il n'était pas à l'aise dans la crèche ! »

Ainsi, unies à celles de Jésus, nos souffrances qui passent, deviennent immenses et éternelles ; la gloire de Dieu qu'elle tendent à réaliser les pénètre d'infini. La Mère de la Providence comprend admirablement et la doctrine et les exemples divins. Etonnée, bouleversée d'abord par la rudesse militaire de son vénéré directeur, elle voit bientôt la vérité profonde de sa conduite ; elle s'y attache filialement et surnaturellement : « Ce matin, aux pieds de Notre-Seigneur repassant dans mon cœur toutes mes amertumes, je me disais : « Pourquoi tant tenir à ce que le Père Olivaint me comprenne dans mon état de souffrances, est-ce pour qu'il diminue mes sacrifices de chaque jour ? — Non — Est-ce pour qu'il me fasse descendre de ma croix ? Est-ce pour qu'il me console ? — Franchement, il a bien autre chose à faire. Consolons-nous près de Notre-Seigneur. »

Voilà des paroles qui faisaient bondir d'aise le Père Olivaint ; enfin, la confiance en Jésus entrait cette grande âme ; enfin, malgré les tentations, les défiances, les épreuves de toute nature elle entrait plus avant dans l'amour du Maître : « Ah ! mon enfant, que j'aime ce mot que vous m'avez dit en me parlant de Notre-Seigneur : Jésus, c'est mon ami intime. — Qu'est-ce que veut dire ce mot ? » Etonnée de cet enthousiasme, la Mère, au cœur si ardent, a peur d'avoir été trop audacieuse dans l'expression de sa tendresse et répond : « Mon Père, je crains que ce ne soit pour moi qu'un mot ? » — Non, non, mon enfant, c'est un fait, vous vous jetteriez dans le feu pour Lui. Mais, qu'est-ce qu'un ami intime ? Voyez comme on compte sur lui, comme on s'abandonne, comme on lui passe tout. Il n'y a rien, il est vrai, à passer à Notre-Seigneur, c'est la bonté infinie, mais il faut tout accepter de lui. Votre vie n'est pas encore le cœur à cœur avec Lui. » Le cœur à cœur, il se rapproche, il grandit, le cœur à cœur, il sera complet, le jour où l'âme de la Fondatrice sera entièrement vide d'elle-même : « Le vide se fait, mon enfant, il n'est pas encore fait, vous avez besoin de vous dépouiller de vous-même. Quand le vide sera fait, Jésus se précipitera dans votre cœur, parce que Jésus cherche un cœur vide de tout ce qui est de la terre. Il vous semble que vous vous éteignez ; quand vous posséderez Jésus, vous n'aurez pas cela à craindre : Jésus, c'est la flamme qui ne s'éteint jamais. » La Mère de la Providence doit, par tous ses actes, être le reflet de cette lumière divine, imiter Jésus qu'elle connaît et qu'elle aime toujours mieux : « Rappelez-vous souvent, dans le détail de la vie, la dignité de Notre-Seigneur avec sa Mère, les saintes femmes, et puis ce

que vous conseillez aux autres, faites-le vous-même... Jetez-vous, mon enfant, dans le cœur de Jésus ! »

L'apostolat devient naturel à une âme toute surnaturalisée en Jésus, l'effort a disparu, il n'y a plus qu'à laisser agir l'impulsion divine, à s'y abandonner. « Je ne vous veux pas guindée... Il faut que le surnaturel vous devienne naturel. Je désire que vous vous serviez de votre nature spontanée pour gagner les cœurs à Notre-Seigneur, d'abord celui de vos filles, ensuite celui des personnes du dehors. Que ce soit Jésus qui soit aimable dans votre amabilité.

On n'aurait pas une idée nette de la direction du P. Olivaint si on la séparait de la forme éminemment originale qu'elle revêtait. L'erreur serait d'autant plus forte que « l'assaut en chantant », le service de Dieu « à la française », sont devenues une des qualités éminemment distinctives des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire ; il semble évident que si l'action de la Fondatrice y est pour beaucoup, on a le droit de penser et d'écrire que l'influence du Père Olivaint y est pour autant. Soldat dans l'âme, il mène la vie surnaturelle comme une bataille ; la flamme du combat luit dans ses yeux ; sa voix a des notes de clairon. « Tomber sur l'ennemi, c'est le secret de la guerre. Ne vous inquiétez pas de ce qui se passe dans l'imagination et dans les sens. Culbutez tout par la volonté... Secouez-moi cette tristesse... je la poursuis à la baïonnette. » Et encore : « Il est vrai, avec moi, il faut marcher. » Soudain, il se rappelle que, recteur de Vaugirard, il a vu les élèves jouer au ballon, il continue : « Je donne un coup, jusqu'à ce que je puisse donner un autre coup, c'est comme pour un ballon. » Très fine, la Mère de la Providence voit l'objection, elle est d'ailleurs si facile à sa nature défiante d'elle-même : « Encore faut-il qu'on ait la force de rester en l'air. » Le Père

Olivaint ne répond pas ; la force, il le sait bien, l'âme qu'il dirige la trouvera toujours en Dieu : « Il faut, continue-t-il, savoir considérer les choses de haut, comme le général qui d'une colline domine la bataille : « Je ne puis pas être l'homme des détails »... Il faut que vous ayiez un jugement surnaturel, que l'esprit de Jésus vous domine, que vous l'étudiiez dans sa personne, dans sa manière à lui. Alors envisageant tout d'en haut vous ne vous noierez pas dans les difficultés. »

C'est plaisir et profit d'entendre les attaques et les ripostes se heurter comme des épées ; du choc jaillit l'éclair : « Ne soyez donc pas inquiète de votre œuvre ; vous croyez que vous êtes supérieure, c'est une erreur, vous êtes secrétaire. — Mais, mon Père, je suis aussi économe. — Notre-Seigneur n'est-il donc plus au Tabernacle, les clefs de la maison ne sont-elles plus aux pieds de la Très Sainte Vierge ? Saint Joseph est-il parti ? — Mais si vous saviez dans quel état de conscience je suis, » gémit la Mère, se croyant indigne de si hautes protections. — « Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires ? Je vous ai dit que votre conscience est mon affaire. » Il insiste : « C'est moi qui suis votre conscience. Notre-Seigneur nous dit dans l'Ecriture : (Isaïe, 38,17.) qu'il jette nos péchés derrière le dos, comment voulez-vous les voir ? Les tentations ne sont rien : cinq cents tentations, cinq cents désaveux, cinq cents mérites, cinq cents actes d'amour ! »

Vraiment, comme l'écrit la Mère de la Providence, il n'y a rien à répliquer aux mots du P. Olivaint ; écoutons-le encore un peu. En 1867, quand il s'agit d'accepter la mission de Chine, la Mère Générale avoue au Père qu'elle souffre, comme aux jours les plus rudes de la fondation de la Société : « Eh bien, reprend-il,

la fondation a eu lieu tout de même, il en sera de même pour la Chine. — Si vous saviez, mon Père, comme mon cœur se serre à la pensée de cette séparation ! — Mon enfant, écoutez-moi : c'est très bien d'être bonne mère, mais pour être supérieure il faut se faire une bonne tête, et chercher avant tout la gloire de Dieu : Tenez bon pour la Chine et laissons Lyon pour le moment (il était question d'y faire une fondation). Voyez le Père Provincial et tâchez de gagner du temps. Cette démonstration de l'ardeur de vos filles est touchante — elles demandaient toutes d'être choisies pour suivre Monseigneur Languillat à Shanghaï — et nous pouvons croire que c'est la volonté de Dieu que la chose se fasse. — Vous ne craignez donc pas mon Père, que le diable ne soit transformé en ange de lumière ? — Le diable sous la forme de Monseigneur Languillat ? Ce serait bien trouvé, mon enfant ! Allons, laissez-moi toutes ces idées-là. »

Il consentait bien à diriger la Mère Générale des Auxiliatrices, mais il voulait qu'elle gardât sa personnalité, et qu'elle apprit à se décider elle-même : « Mon enfant, il ne faut pas que vous ayez toujours besoin d'un jésuite pour vous conseiller ; ne soyez pas bébé comme cela. Il est nécessaire que vous vous formiez. Je veux vous former ; c'est pour votre bien et celui de vos enfants que je vous donne cet avis. Faites donc vous-même votre élection, nous réfléchirons ensuite. »

La Fondatrice avait fait son noviciat de supériorité pendant les sept années précédentes, elle avait coutume de les appeler les sept années d'abondance ; le Père Basuiau, la Compagnie de Jésus, Dieu lui-même, avaient donné à pleines mains, et les richesses s'étaient accumulées pour l'avenir, dans les greniers de l'Institut. Le Père Olivaint lui fit comprendre que cette

phase de transition était finie, qu'elle devait prendre toutes les initiatives et toutes les responsabilités de sa charge : dons de l'esprit et du cœur, droiture de jugement, sens pratique, merveilleuse puissance d'attraction, bonté que rien ne lasse, amour brûlant de Dieu et des âmes, elle avait bien toutes les marques de l'élue de Dieu ; l'heure avait sonné de comprendre sa mission magnifique dans toute sa plénitude et de la remplir héroïquement. Elle se rendait compte de la nécessité de son action personnelle, comme aussi de l'utilité de ce viril secours, elle en était profondément reconnaissante ; après l'avoir écrit au Très Révérend Père Général, elle lui demandait de vouloir bien l'aider par ses prières à remercier Notre-Seigneur. Le 22 juillet 1867, elle recevait cette réponse :

Ma Révérende Mère,

P. C.

« Au milieu du surcroît d'occupations qu'ont amené ces fêtes, j'ai différé de répondre à votre bonne lettre, mais je n'ai point différé de prier à l'autel pour vous, pour votre chère Communauté, pour le Père Olivaint que vous recommandez spécialement à mes prières. Vous avez compris que la croix placée sur le Cœur de Jésus est une invitation pour les vrais amis du divin Maître, à aimer le dévouement et le sacrifice. Je vous en félicite et je m'en réjouis, car qui aime le renoncement, aime Jésus, le suit de près, et marche à grands pas vers la vie éternelle. En demandant pour vous, pour toutes vos religieuses, l'amour pratique de la croix et de notre Sauveur, songez quelquefois à moi et aux Pères de la Compagnie à qui vous portez une affection toute filiale.

«Agréez, ma Révérende Mère, l'assurance de mon

dévouement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Révérende Mère,
Votre très humble serviteur en J.-C.
Pierre Beckx,
Général de la Compagnie de Jésus. »

Le 15 novembre 1866, jour de la fête de Sainte Gertrude, le cordon noir auquel était suspendu la croix des religieuses de chœur fut remplacé par la chaîne d'argent. A la fin de cette même année, la marquise de Rende obtint du Souverain Pontife une indulgence spéciale aux dames du Tiers-Ordre ; elles peuvent la gagner en récitant le *Salve Regina*, à chaque réunion de travail du lundi. Cette bonne nouvelle arriva rue de la Barouillère le 31 décembre. Au soir de ce jour, la Mère de la Providence répondait aux vœux de bonne année que lui offrait, au nom de toutes ses filles, la Mère Supérieure : « Je vous remercie, ma bien chère fille de tout ce que vous venez de me dire et je demande à Notre-Seigneur de vous accorder à toutes une année bénie. Je n'ai peut-être pas le courage de la lui demander bénie par la croix, mais toutes ensemble, prenons la résolution, durant cette année 1867, de nous laisser faire saintes par Dieu, acceptant chaque épreuve avec reconnaissance, comme une marque de sa prédilection. Que pouvons-nous souhaiter de meilleur et de plus profitable aux Ames du Purgatoire ? Oui, mes bien chères filles, tendons à une union toujours plus intime avec Notre-Seigneur, et toujours plus grande entre nous. Jésus seul dans notre cœur, et notre cœur seul avec Jésus. N'est-ce pas là le vrai bonheur pour l'âme religieuse ? Demandons-lui qu'il nous donne pour étrennes la paix de son divin Cœur, et le courage d'être chaque jour de cette année nou-

velle la victime immolée de son amour, disant : Je suis contente, mon Dieu, pourvu que vous le soyez ! »

Cette année-là même, celle à qui était adressée cette réponse, la Mère Saint-François de Borgia allait recevoir la rude visite de l'épreuve ; Dieu l'avait choisie pour être, d'une façon bien crucifiante, la victime immolée à son amour : elle était menacée de perdre la vue. Après avoir cru à la possibilité d'une opération, les meilleurs spécialistes déclarèrent qu'elle ne pouvait guérir. « C'est le cas de demander un miracle », dit la Fondatrice avec une ardeur que rien ne pouvait diminuer. Dieu refusa le miracle, mais la Mère de Borgia aveugle, rendit les plus éminents services à la Société. Par une motion toute spéciale de l'Esprit de Dieu, la Mère de la Providence, quelques années plus tard, lui confiait la formation des novices : le choix semblait déraisonnable, il n'en était pas de plus judicieux, l'héroïque aveugle y voyait si clair dans les choses de Dieu ! Pendant assez longtemps elle perçut une faible lueur blanchâtre, insuffisante pour la conduire et plus fatigante qu'utile. Monseigneur de Ségur, qui avait voulu s'entretenir avec elle lui demanda : « Ma bonne Mère, êtes-vous dans la nuit noire ? — Non, Monseigneur, je distingue entre le jour et la nuit. — Eh bien ! vous ne tarderez pas à être dans de complètes ténèbres. » La Mère demanda à son tour : « N'est-il pas vrai, Monseigneur, que vous ne désirez pas être guéri ? — Non, ma bonne Mère. — Oh ! quel bonheur ! s'écria-t-elle. » L'attrait de la grâce la portait au même sacrifice. Assez vite, à l'aide d'un guide-main, elle put écrire, non sans fatigue, et c'est à elle que la Mère de la Providence dicta l'histoire des débuts de la Société et des merveilleuses délicatesses de la bonté divine envers les Auxiliatrices du Purgatoire.

Chaque jour rendait cette bonté plus manifeste : Monseigneur Lequette, évêque d'Arras, faisait les plus vives instances pour obtenir une fondation dans sa ville épiscopale. De nombreuses lettres furent échangées, plusieurs voyages entrepris, mais malgré l'intérêt tout paternel de sa Grandeur, d'admirables dévouements et la bonne volonté de la Mère de la Providence, le projet ne put réussir.

Les œuvres se développaient de façon merveilleuse, et à Paris et à Nantes : conversions de protestants, visite des malades pauvres, consolants retours à la vie chrétienne, mariages réhabilités, les religieuses cueillaient une vraie moisson de joies apostoliques. La réunion des femmes du peuple augmentait chaque dimanche, et les dames du Tiers-Ordre, heureuses de s'associer aux œuvres de charité des Auxiliatrices, visitaient avec elles les malades et les aidaient de leurs délicates aumônes.

Une difficulté qui n'avait pas été prévue, devenait chaque jour plus pressante, une solution s'imposait. La Mère Générale, cédant aux sollicitations pleines de zèle de ses filles, leur avait permis de passer de nombreuses nuits chez les malades pauvres. Il devint évident que la régularité religieuse en souffrait, et pourtant comment se résoudre à renoncer au bien qui se faisait et si évident et si grand ? Le Père Olivaint consulté répondit avec sa netteté ordinaire : « La question est bien claire : ou vous êtes garde-malades et alors il faut passer les nuits, car c'est à ce moment-là que le malade a besoin de plus de secours, ou vous êtes des religieuses exerçant les œuvres de miséricorde près des pauvres, dans un but apostolique, et, dans ce cas, il ne faut passer des nuits que s'il y a quelque âme à sauver, c'est-à-dire près d'un mourant et non près d'un malade. » C'était la sagesse

même, et on le comprit encore mieux quand les œuvres de la Société furent en plein développement ; les Auxiliatrices, sauf des cas très rares, ne passent pas la nuit près des malades pauvres qu'elles visitent.

Le 19 janvier 1867, le R. P. Fouillot, jésuite, instructeur des Pères du troisième an, faisait dire à la Mère de la Providence qu'il permettait volontiers la traduction de tout ce qui, dans les règles du troisième an, pouvait aider au bien spirituel des Auxiliatrices ; c'était une grande faveur qu'il tenait à leur faire.

La Mère Générale n'était jamais lasse de demander ; elle chargeait la marquise de Rende des plus multiples et des plus audacieuses requêtes ; un jour, il lui faut un autographe du Souverain Pontife, un autre jour la plume dont il se sert pour écrire, et elle réussissait à tout obtenir. La marquise lui écrivait le 6 mars : « Je regrette infiniment de ne pas pouvoir vous expédier les objets que vous me demandez. Craignant d'avoir des ennuis à la frontière, je les ai déposés en mains sûres à Rome, où je serai de nouveau, s'il plaît à Dieu, les premiers jours du mois d'avril, et ma première pensée, en arrivant, sera de vous envoyer l'autographe du Saint Père et la médaille de saint Ignace. Le Saint Père a écrit de sa main la condition du *Salve Regina*, pour gagner les indulgences que vous demandiez dans votre supplique. »

Le vénéré fondateur de la maison de Nantes, le futur cardinal Richard, fut moins heureux. Il était pour les Auxiliatrices d'une paternelle bonté ; quand il visitait la maison de Nantes, il demandait à voir les comptes, et si la Mère économe était en déficit, il arrangeait tout ; aussi avec lui la Mère de la Pro-

vidence ne mettait pas de limites à ses audaces ; cette fois le Souverain Pontife avait dit : non.

En rade de Livourne, 11 *juillet* 1867.

Ma chère Fille,

« ... J'ai eu mon audience du Souverain Pontife dès le 5 juin ; j'ai essayé de parler de votre désir d'avoir une indulgence plénière pour la récitation de l'office des morts. Le bon Saint Père m'a dit qu'il connaissait bien les Auxiliatrices, mais il a ajouté en souriant quand je lui ai fait connaître l'objet de votre demande: « è pur troppo ». C'est vraiment un peu trop... Quant à la fête de la Providence, je n'ai pu trouver le moment de m'en occuper, ni avec le Souverain Pontife, ni avec le cardinal Patrizzi. Il faut avoir vécu à Rome pour savoir les difficultés que l'on rencontre pour aborder les prélats et traiter les affaires particulières. »

« Veuillez, ma fille, agréer l'assurance de mon respectueux dévouement en N.-S.

Richard. »

Pour compenser cette petite déception, la Supérieure Générale reçut de Rome, le 31 juillet, fête de saint Ignace, une faveur qu'elle n'avait pas demandée. Mademoiselle Claire de Beaufort, après une retraite faite rue de la Barouillère, sur le conseil du P. Olivaint, s'était décidée à entrer chez les Auxiliatrices. Elle voulut auparavant faire à Rome un voyage décidé avant sa retraite. Désireuse de rapporter à sa future famille religieuse un souvenir précieux, il lui vint à la pensée de solliciter, pour la chapelle de la rue de la Barouillère, l'indulgence de la Portioncule. La marquise de Rende — toujours elle — promit de s'intéresser à ce projet, le cardinal Antonelli prit la chose à cœur et une réponse fut obtenue. Il fallait le consentement des intéressées qui ignoraient l'affaire et

au nom desquelles la supplique devait être adressée ; dépêches sur dépêches, tout s'arrange. La concession officielle arrivait rue de la Barouillère, le 31 juillet, le jour même où Mademoiselle de Beaufort y entrait. Le 2 août, la chapelle ne désemplit guère : « Toute cette journée est bénie de N.-S., nos sœurs entrent quatre mille fois à la chapelle, écrit la Mère de la Providence. Je ne puis faire que vingt visites pour mon propre compte, mais, réellement, j'ai lieu de croire que les Ames du Purgatoire sont bien soulagées et même délivrées. »

Deux jours plus tard, le 4 août, se produisait, et de la manière la plus inattendue, un événement qui tient une large place dans l'histoire de la Société.

CHAPITRE ONZIÈME

LA MISSION DE CHINE

1867

Le 3 août, la Mère de la Providence était allée rue de Sèvres saluer Monseigneur Languillat, évêque de Sergiopolis, et vicaire apostolique du Kiang-Nan ; il venait en Europe pour répondre à l'appel du Souverain Pontife convoquant tous les évêques du monde, à l'occasion du centenaire de saint Pierre. Dans le vicariat apostolique du Kiang-Nan se trouve la ville de Shang-haï. Monseigneur Languillat était jésuite, la Mère Générale pensait avoir dans cette visite des nouvelles du regretté Père Basuiau. Dieu avait de bien autres desseins.

Reçue avec une paternelle bienveillance, la Mère invite Monseigneur à célébrer la sainte messe le lendemain, rue de la Barouillère. Le prélat accepte, il aime beaucoup les âmes du Purgatoire, et prie souvent à l'intention de celle qui souffre le plus. — « Eh bien ! Monseigneur, nous offrirons la communion pour l'âme du Purgatoire la plus agréable à la Très Sainte Vierge, et peut-être que cette bonne Mère vous accordera, dans notre chapelle, les lumières que vous désirez pour votre mission. »

Le lendemain, 4 août, anniversaire de la mort du curé d'Ars, la communauté se réunit après l'action de grâces dans la grande salle. Au-dessus de la porte, en entrant, Monseigneur avait lu ces mots : *Pax Christi*, c'est le salut qu'il donne aux religieuses, puis, à propos de ces autres paroles écrites sur les murs : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis », (Jean, 15, 16), Sa Grandeur parle de la mission de Chine, de ses besoins, de son rude apostolat. Cet entretien provoque une profonde émotion et fait naître de généreux désirs au fond des âmes.

En se retirant, Monseigneur dit à la Mère Générale : « Vous n'ignorez pas à quelle intention j'ai dit ma messe ? je suis venu chercher des auxiliatrices chez les Auxiliatrices. » Un des buts de son voyage en Europe était, en effet, de trouver des religieuses capables de former des vierges chinoises et de tenir un pensionnat : la Mère le savait : « Eh bien ! est-ce que vous seriez Auxiliatrices seulement dans un petit coin du monde ? — Oh ! non, Monseigneur, dans tout l'univers. — Nous verrons cela. » ; et à une novice visiblement émue de ses paroles et qui désirait depuis longtemps les missions : « Efforcez-vous, mon enfant, dit Sa Grandeur, de conformer votre volonté à celle de Dieu, et priez beaucoup. »

Le même jour, vers trois heures et demie, la Mère de la Providence fort surprise voit revenir Monseigneur, accompagné du R. P. Provincial, qui depuis dix-huit mois, n'était pas venu rue de la Barouillère. La conversation traînait visiblement, quand, au bout d'un quart d'heure, le Père de Ponlevoy s'adresse au prélat : « Eh bien ! Monseigneur, vous ne dites rien à la Mère ? — Je l'ai vue ce matin, répond Sa Grandeur. » Décidément, c'est le Père de Ponlevoy qui

expliquera tout. Il raconte que le matin vers neuf heures, disant son bréviaire dans sa chambre, ignorant que Monseigneur fût rue de la Barouillère, l'idée que les Auxiliatrices devaient accepter la mission de Chine, s'était présentée très distinctement à son esprit. Au retour de Monseigneur, il lui dit : « J'ai trouvé les religieuses qu'il vous faut », et il avait nommé les Auxiliatrices. La Mère de la Providence n'avait jamais pensé que l'heure fut venue pour sa jeune communauté d'essaimer en pays infidèle ; tant de raisons semblaient s'y opposer ; mais, femme de foi, elle répond simplement, après un silence de quelques secondes : « Mon Père, j'espère obéir jusqu'à la mort, et si l'on m'assure que c'est pour nous la volonté de Dieu d'aller en Chine, je dirai : *Ecce ancilla Domini.* »

La Communauté fut de nouveau réunie. Monseigneur dit aux religieuses que, après avoir parlé au R. P. Provincial, il voulait s'adresser à elles maintenant. Le R. P. de Ponlevoý prie Sa Grandeur de vouloir bien réciter d'abord l'*Ave Maria* en chinois ; et quand le prélat eût achevé : « Quelle langue suave, dit-il, n'est-ce pas qu'elle est agréable ? » Tout le monde devine : les cœurs battent ; Monseigneur Languillat prend la parole : « Y aurait-il vraiment ici des vocations pour la Chine ? » et voyant les yeux briller de désir, il ajoute : « Voyons, que celles qui auraient envie de partir, lèvent la main. » Vingt-cinq ou trente mères et sœurs — presque toute la communauté — font spontanément le mouvement. La Mère Générale intervient à son tour, et, dominant sa maternelle émotion : « Mes enfants, dit-elle, pour accentuer davantage, que toutes celles qui, devant Dieu, se croient appelées, à un moment marqué, à aller en Chine, que toutes celles-là se lèvent. » Les mêmes

mères et sœurs sont immédiatement debout !... — « Dieu soit béni ! » dit le R. P. Provincial en se retirant.

La Mère de la Providence savait dominer l'impétuosité de sa nature ; supérieure générale d'une communauté naissante, elle comprenait toute la gravité de la résolution à prendre, elle voulut que toutes ses filles qui généreusement s'étaient offertes, lui indiquassent par écrit la date de leur désir des missions, et les raisons qui les faisaient agir. Les lettres ne se firent pas attendre, et quand Nantes connut la grande nouvelle, ce fut le même enthousiasme : « Ah ! chère fille, écrivait la Mère de la Providence, en travers d'une lettre adressée à la Mère du Sacré Cœur, quel coup je viens d'avoir ! Devinez-le. Et quelle foi, quel amour de Dieu ont mes bien-aimées filles ; cette démontration m'a enthousiasmée. A demain les détails, car l'heure du courrier est venue... Mille bénédictions de tout cœur. Ah ! quelle semaine, quelle journée, quelle heure ! Anniversaire de la mort du curé d'Ars, suite de l'indulgence de la Portioncule, disent nos sœurs ! » Il faut ajouter : miséricordieuse et divine élection ! »

La Mère du Sacré-Cœur fut une des premières à s'offrir ; elle avait eu la consolation de peupler le noviciat de bretonnes et de nantaises, dit sa notice ; elle allait essayer, si Dieu le voulait, d'y faire entrer les chinoises. Rien de plus simple, rien de plus surnaturel que sa vocation : « Toute ma vie, écrivait-elle à la Mère de la Providence, j'ai aimé les missions sans avoir aucune pensée particulière. Depuis que je suis religieuse je croyais, d'après les Constitutions, que nous partirions à un moment ou à un autre. L'année dernière, notre Révérende Mère Générale m'ayant dit de ne plus m'en occuper, je n'en parlais plus et

je croyais même n'y plus penser. Les circonstances présentes m'ont prouvé que j'en ai la tête et le cœur pleins. Mon seul motif, demandant d'aller en Chine, est d'accomplir la volonté de Notre-Seigneur que je crois telle sur moi. Aucune considération ne me fait impression. »

Peut-être, sans qu'il y songeât, certaine lettre du P. Basuiau, datée de Janvier 1866, avait-elle déposé comme un premier germe de vocation dans l'âme de la supérieure de Nantes ; le Père qui s'intéressait à tout ce qui touchait ses chères Auxiliatrices, avouait à la Mère du Sacré-Cœur qu'il avait rêvé parfois d'une résidence d'Auxiliatrices dans le Céleste Empire : « Si nous avions ici des religieuses, les vocations ne feraient pas défaut. Le peuple chinois est bien misérable ; mais il y a encore par ci, par là, de bonnes petites âmes très susceptibles d'être formées à la vie religieuse, et qui ne demanderaient pas mieux... En attendant que vous entendiez parler des religieuses aux petits pieds, veuillez continuer à recommander à Notre-Seigneur celui qui vous envoie, avec sa bénédiction, son inaltérable dévouement. »

La Mère de la Providence dut contenir les élans de sa chère fille de Nantes, celle-ci ne rêvait que départ. Un mal de pied semble devoir l'arrêter, mais il passe vite ; elle écrit : « Je comprends David dansant devant l'arche, j'en ferais volontiers autant ; c'est vous dire que je n'ai plus mal au pied ; depuis hier, je marche aussi bien que les hirondelles volent. »

Merveilleuse puissance du désir, comme elle crée les illusions ! La Mère du Sacré-Cœur marchait bien mal et bien peu ; après un parloir prolongé, ses filles la voyaient toute épuisée remonter lourdement à sa chambre. Est-ce que vraiment sa santé n'était pas un obstacle absolu à son départ ? « J'y ai pensé,

répond-elle simplement, mais me souvenant que la prudence est la vertu de celui qui commande et non de celui qui obéit, cela ne m'a pas arrêtée. »

La Mère de la Providence réfléchissait aussi, et elle ne se hâtait pas de prendre sa décision. Elle voulait l'avis du P. Olivaint, le Père Olivaint était en retraite. Il venait de l'achever quand il reçut le récit de la visite de Monseigneur Languillat et du R. P. de Ponlevoy rue de la Barouillère, une longue lettre de la Mère Générale, et les raisons qu'elle avait pour et contre la fondation :

« Raisons pour :

1° « Le soulagement des Ames du Purgatoire procuré plus efficacement par une vie de privations et de souffrances volontaires.

2° « Accomplissement de la troisième règle du sommaire qui dit que c'est le propre de notre vocation de nous établir en divers lieux.

3° « Espérance de gagner avec le temps un grand nombre d'âmes à la connaissance et à l'amour de Notre-Seigneur, par la formation des religieuses indigènes, ce qui exige la possibilité de mener la vie de communauté, chose absolument nécessaire pour conserver l'esprit religieux.

4° « Manifestation spontanée des nôtres à la proposition de la mission de Chine, demandes nombreuses, réitérées et persistantes, méditées devant Dieu, fondées sur des motifs surnaturels, résultant d'attraits qui datent de loin. Demande de la Mère Supérieure de Nantes, une des plus anciennes de la Société, qui a exercé les charges de maîtresse des novices, du troisième an, de supérieure et qui écrit par trois fois qu'elle a pensé toute sa vie aux missions et qu'elle sent l'appel de N.-S.

5° « Vocations déterminées par l'espérance des missions.

« Donc à l'extérieur : extension de la Société et soulagement des Ames du Purgatoire, procuré par un plus grand nombre de sujets ; à l'intérieur, sainte émulation entre toutes, renouvellement dans l'esprit de zèle et de dévouement.

« Raisons contre :

1° « Petit nombre de sujets.

2° « Désir de Monseigneur d'avoir des religieuses qui aillent par deux et par trois, ce qui compromettrait la vie religieuse qui compte si peu d'années parmi nous.

3° « Crainte que cet élan des nôtres, quelque généreux qu'il soit, n'ait pas été assez mûri par la réflexion.

4° « Absence de ressources pécuniaires. »

Calmant les impatiences de sa fille de Nantes, et lui écrivant que le P. Olivaint dirait le dernier mot, elle ajoutait : « Etes-vous destiné à être Saint-François Xavier et moi saint Ignace ? C'est ce que je me demande et je trouve que nous ne nous donnons pas de coup de pied. Merci de votre lettre... Calmez votre monde. Votre joie est loin de me surprendre, le contraire m'étonnerait. Préparez-vous au sacrifice de rester et de partir. »

La Mère du Sacré-Cœur lui répondait : « Il est manifeste que je ne suis pas saint François Xavier, mais il n'est pas moins manifeste que le bras de Dieu n'est pas raccourci... J'ai peine à apaiser ma joie intérieure ; dès que je suis seule un moment, ou que j'entre à la chapelle, elle me monte au cœur. Cependant, 'ai pleuré ce matin en vous disant adieu au port de Marseille ! » La Mère Générale avait dit très haut qu'elle n'enverrait en Chine que des reli-

gieuses qui eussent bien avant dans le cœur l'esprit de l'Institut, et un grand amour de la vie de communauté ; l'esprit de l'Institut garderait l'unité, et la vie de communauté donnerait la force de porter une vie de sacrifices.

Le Père Olivaint voulut laisser à la Mère de la Providence le mérite de la décision, mais visiblement, il était pour l'acceptation. Dès le 15 août — le Père était sorti de retraite le 12 — la « chère petite chinoise » de Nantes était mise au courant. La joie illumine sa réponse : « Vos lettres d'hier nous ont comblées de joie... si vous réalisez mon espérance, j'aimerais mieux être à Paris, quand on en parlera à Nantes, mais *Fiat volun as tua...* » Maintenant tous les inconvénients sont acceptés en riant « Ce sera bien autre chose en Chine, dit-on. Cette grande fondation fût-elle restée à l'état de projet que nous lui aurions dû un grand progrès dans le détachement. »

La Mère Générale tâchait de laisser entendre que la dernière décision n'était pas encore prise : « Vous me parlez, chère fille, comme si j'avais reçu pour vous toutes les lumières ; priez donc pour qu'elles me viennent du même rayon que vous », elle ne parvenait guère à persuader la Mère du Sacré-Cœur qu'elle ne serait pas une des élues ; le choix s'imposait si clairement, et, sans la dire encore, elle laissait si bien deviner sa pensée.

Monseigneur Languillat avait quitté Paris trois jours après sa visite rue de la Barouillère, il devait être absent quelque temps encore ; après avoir longuement prié et réfléchi, la Mère de la Providence lui écrivit le 27 août, cette lettre décisive :

Monseigneur,

« J'espère chaque jour recevoir la nouvelle de votre

retour à Paris, mais puisque votre absence se prolonge, je ne veux pas tarder à vous donner l'opinion du Révérend Père Olivaint au sujet de la grande pensée qui nous occupe ; elle se trouve absolument la même que celle du Père Provincial ; l'un et l'autre me disent que c'est la volonté de Dieu qui nous appelle en Chine. J'accepte donc, Monseigneur, après ces avis autorisés, la proposition qui m'a été faite par le R. P. de Ponlevoy. C'est vous, Monseigneur, que le divin Cœur de Jésus a choisi pour accorder aux Auxiliatrices cette grâce des missions ; grâce de souffrance, grâce d'immolation plus complète, c'est vrai ; mais aussi grâce de soulagement et de délivrance plus efficace pour les Ames du Purgatoire, but de notre Institut

« Il reste à traiter avec vous, Monseigneur, toutes les questions de temps et autres qui sont les conséquences de cette résolution prise au pied du Tabernacle. C'est précisément le 13 août, dernier jour de la neuvaine du Saint-Esprit et fête de saint Hippolyte (patron de Monseigneur Languillat et du P. Basuiau), que j'ai réussi à voir le P. Olivaint et le P. Provincial. Qu'il me tarde, Monseigneur, maintenant que notre petite Société devient vôtre de vous revoir parmi nous ! Vous avez grâce pour nous dire : « *Il y a en Chine trois mille vierges qui vous attendent, allez leur apprendre à prier.* » Nous vous attendons avec une joie toute filiale.

« Daignez bénir votre nouvelle famille, Monseigneur, et veuillez agréer l'assurance du profond respect avec lequel je suis,

« Votre fille humblement reconnaissante in Corde Jesu.

MARIE DE LA PROVIDENCE,

Supérieure Générale des Auxiliatrices du Purgatoire. »

Le 28, Monseigneur arrivait à Paris et faisait prier la Mère de la Providence de venir lui parler. Il proposa, — toutes les autres questions traitées, — octobre ou novembre comme date du départ. La date parut bien rapprochée. Le P. Olivaint consulté répondit : « Si on nous donne du temps, nous en prendrons ; si on ne nous en donne pas, je ne vois pas que ce soit une raison de refuser la mission. »

Deux jours plus tard, la retraite annuelle commençait. Le Père Fessard, arrivé inopinément, félicita la communauté et promit de venir bénir les « heureuses élues. » Pendant la retraite, la Mère de la Providence fit la dernière démarche et écrivit au ministère pour obtenir six places gratuites, sur le paquebot de Chine au mois d'octobre. Elle tenait avant tout à ce que ses filles pussent mener la vie de communauté, et pour cela voulait qu'elles fussent au moins six. Elle écrivait en même temps à la Mère du Sacré-Cœur qu'elle pouvait en dire un mot à ses parents, sans toutefois donner comme certain un départ qui n'était pas encore décidé. « Etablissez-vous, ajoutait-elle, dans l'union intime avec Notre-Seigneur, afin que si le bon Maître vous accorde cette grâce de l'apostolat, vous fondiez solidement en Chine notre œuvre bien-aimée, que vous y établissiez la dévotion aux Ames du Purgatoire, que vous y mainteniez, autant que possible, les usages, les œuvres de l'Institut. Nous désirons surtout former des religieuses parmi les vierges indigènes, et, par elles, les œuvres chinoises, afin de ne pas nous disperser et de rester en communauté : ce sera votre mission. » Elle l'informait ensuite que cinq religieuses de Saint-Maur partaient en octobre, par le même paquebot que Monseigneur et deux Pères Jésuites ; l'idéal eût été de voyager avec eux, mais les demandes avaient été faites bien tard au ministère.

Ces vues sur la mission de Chine étaient celles de la Mère du Sacré-Cœur, elle les roulait dans son esprit en se promenant au jardin après la conférence, quand le facteur lui apporta la lettre de la Mère de la Providence ; elle vit alors qu'elle n'avait rien à changer à sa manière de voir, que la supérieure de Nantes avait bien les mêmes idées que la Révérende Mère Générale ; c'est le contraire qui nous eût étonnés.

A la fin de la retraite, trois novices faisaient leurs premiers vœux ; une d'entre elles, — le fait est unique dans les annales de la Société — les prononçait quelques semaines avant la date régulière ; mais il y avait, à cette exception unique, une raison unique, la jeune Mère Saint-Paul allait partir pour la Chine. Sa vocation était si évidemment divine que la Mère Générale n'avait pu ne pas le reconnaître. Elle datait de son appel à la vie religieuse ; aussi pendant six mois avait-elle pensé aux sœurs de Saint Vincent de Paul qui avaient des religieuses missionnaires. Quand le Père de Caqueray lui eut fait connaître la société des Auxiliatrices, elle consentit à y entrer parce qu'elles suivaient la règle de saint Ignace, et que leurs œuvres étaient apostoliques, mais comme elle regrettait ses chères missions ! La troisième règle du sommaire la fit bondir d'aise ; ainsi de pays, peut-être un jour elle pourrait changer, aller chez les infidèles ; elle ne put, pendant son postulat cacher à la Mère Générale que, malgré tout, elle gardait inviolée sa glorieuse espérance. Elle l'écrivit au Père Basuiau ; mais ni le Père, ni la Fondatrice ne lui cachèrent la rude vérité : il n'y avait aucune chance de voir son désir réalisé. Et voilà que tout est changé ; vraiment, le doigt de Dieu est là : « J'ai si peu quitté, avait-elle écrit dans son élection, et je reçois ici plus que le centuple, je ne manque de rien, j'en suis

effrayée quelquefois... Il faut vraiment que je souffre quelque chose. J'ai beaucoup coûté à Notre-Seigneur, il faut que je lui donne beaucoup d'âmes, et c'est en mission que j'ai plus d'espoir d'en moissonner. Si la Société peut disposer de quelqu'une en toute liberté, de qui sera-ce si ce n'est de moi ?... *Elle* me donne tout : les biens de l'âme et les biens temporels, donc je suis toute à *elle* ; et s'il faut pour l'établir en un lieu quelconque, souffrir les privations, les maladies, s'il faut mourir, ah ! ma Révérende Mère, accordez-moi ce bonheur... » Elle avouait ne pas le mériter, elle avouait n'y pas être indifférente, mais, en vraie fille de saint Ignace, elle voulait vivre et mourir dans l'obéissance ; la décision de la Mère Générale sera pour elle la volonté même de Dieu.

Le jour des vœux, lorsque la communauté eût donné l'accolade fraternelle aux trois nouvelles aspirantes : « C'est une affaire réglée, dit la Mère de la Providence, nous allons en Chine, les places sont demandées au ministère. » Ces paroles furent accueillies par une explosion de joie... Elle ajouta qu'elle comptait bien qu'on l'aiderait à fonder une caisse des missions par des prières et des sacrifices ; elle se vouait, elle, à toutes les humiliations de la quête, mais ses filles devaient lui apporter des gerbes de vertus. Le même jour cinq nouvelles professes faisaient leurs vœux perpétuels.

Le 8 septembre, jour de la clôture de la retraite, la Mère de la Providence reçut la réponse du ministère: on lui assurait deux places en octobre et quatre en novembre : les deux élues d'octobre étaient la Mère du Sacré-Cœur et la Mère Saint-Paul, en novembre partiraient la Mère Saint François Régis et les trois sœurs coadjutrices : Saint Rodriguez, saint Berchmans et sainte Germaine.

« L'émotion commence à me gagner, écrivait la Mère de la Providence à la Mère du Sacré-Cœur, le 13 septembre, et cependant le bon Dieu fait tout pour nous. J'ai vu, chez les Dames de Saint-Maur, la sainte supérieure de Singapour ; elle est charmante et sera votre bon ange pendant la traversée, c'est une vraie bénédiction. Nous consacrerons cette mission au Sacré-Cœur. » Comme on comprend son émotion et les larmes qui plus d'une fois pendant ces jours montèrent à ses yeux ; une mère ne se sépare pas de filles bien-aimées sans déchirer son cœur : « Si j'avais refusé la Chine, disait-elle, j'aurais eu des remords sur mon lit de mort ; je l'ai acceptée, il faut passer par-dessus les difficultés et les déchirements. » Sans doute, mais les difficultés et les déchirements n'en font pas moins souffrir. Les lettres pleines de surnaturelles félicitations qu'elle reçevait, et de Monsieur l'abbé Roquette, supérieur des Auxiliatrices de Paris, et de Monsieur Richard, supérieur de la maison de Nantes, et de Monseigneur Lequette, évêque d'Arras, et de Monsieur l'abbé Toccanier qui avait bien un peu le droit de parler au nom du saint curé d'Ars, l'assuraient sans doute de plus en plus qu'elle faisait la volonté de Dieu, mais laissaient aussi profonde la maternelle douleur. Une seule pensée y mettait du baume : celles qui partaient allaient retrouver le Père Basuiau, sur la terre de Chine, elles ne seraient pas des orphelines. Le 17 septembre la Mère Générale écrivait à celui que l'on ne pouvait oublier :

Mon bon Père,

« Notre-Seigneur disait à ses Apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » Il me semble qu'il nous répète : « Ce n'est pas vous qui avez voulu la Chine, c'est moi qui vous l'ai donnée. »

« Mon Père, que voulez-vous que j'ajoute aux détails qui vous ont été donnés et que vous allez lire précisément pendant l'octave des morts... Les Ames du Purgatoire vous confient donc encore leurs Auxiliatrices, quel mystère !... Que s'est-il passé dans le cœur du Père Provincial, de Monseigneur Languillat et de votre enfant, le 4 août ? Je n'en sais rien, mais je ne puis que répéter : *Ecce ancilla Domini*, froidement, sans attrait, sans enthousiasme. Mon directeur m'a dit : « C'est la volonté de Dieu. » Qu'ai-je répondu ? sinon : *Fiat*, et j'ai senti que le mot a créé la mission. »

Elle nomme les deux élues du 19 octobre et continue : « Mon Père, nous faisons d'immenses sacrifices en vous envoyant ces sujets-là. Vous m'écrivez : *Laissons le bon Maître immoler sa victime tout à son aise*... Etes-vous prophète ?... C'est bien Abraham qui sacrifie Isaac ; mais Dieu le veut, chacun me le répète, les circonstances s'y sont prêtées. J'ai dit que nous n'avions pas un centime, le R. P. Provincial m'a répondu : cela regarde la mission. » Au nom du même Père Provincial, elle le met au courant de ce qui a été convenu : les Auxiliatrices garderont leur costume, elles en auront un moins chaud, soit, mais le même ; leur but est de former des religieuses Auxiliatrices, qui aient la vocation, bien entendu : les Auxiliatrices européennes ne pourront jamais être qu'en petit nombre ; qu'il veuille bien se charger de l'installation, lui seul y peut quelque chose. Elle termine : « Au revoir, bon Père, le prochain courrier vous amènera vos filles. Ah ! Père, quel sacrifice, quelle séparation !... Priez pour nous ; au moment où vous lirez ces lignes, je serai sans nouvelles de ces chères enfants, et Dieu seul mesure cette croix à laquelle je n'ai pas la force de penser : *Stabat Mater*. Priez pour

vos enfants, mon bon Père, et *je compte sur vous*, car le prochain courrier vous arrivera en même temps qu'elles.

« Vous serez père et mère, et le Cœur de Jésus notre lieu de rendez-vous ; je vous envoie les meilleurs sentiments et pensées, dans le cœur du bon Maître, où je suis toujours resté votre fille bien reconnaissante.

MARIE DE LA PROVIDENCE. »

Le vendredi 25 septembre, la Mère du Sacré-Cœur arrivait rue de la Barouillère ; le lendemain la Mère Supérieure de Paris allait à Nantes, consoler la petite communauté orpheline et installer la nouvelle Mère. Quelques jours auparavant, la Mère du Sacré-Cœur avait écrit à Madame Lardin : « ... Il s'agit de choses fort graves, il paraît certain que nous allons faire une fondation dans les missions. Tu sais mon amour pour la propagation de la foi et combien j'ai toujours désiré prendre part à l'évangélisation des infidèles. Ce bonheur me sera peut-être accordé, j'ai fait une demande ; nous n'aurons, je crois, les réponses qu'après la retraite. Les communications étant maintenant très faciles, nous irions sans doute pour quelque temps, afin de former les religieuses indigènes à la vie religieuse. Ce serait une grande joie pour moi ; tu vois combien nous avons besoin de prières à cette heure, chère maman... Ainsi pauvre mère, deux de tes enfants, (son frère Charles partait pour l'Amérique), seront en pays lointains pour quelque temps : les deux sacrifices pèseront dans la balance du bon Dieu. Ah ! je voudrais mettre dans ton cœur la confiance qui réside dans le mien ; nous aurons tout donné au Seigneur durant cette vie si courte, Lui, dans son immense bonté, nous donnera tout dans l'éternité. »

C'était la volonté de Dieu, Madame Lardin s'y soumit avec une résignation toute chrétienne ; Monsieur Lardin comprit mieux ce départ que la vocation religieuse de sa fille ; en bon philanthrope, il pensa que l'intelligence d'Eugénie serait mieux employée à moraliser des païens qu'à consoler de pauvres malades ; l'heure n'était pas venue pour lui d'aller plus avant.

A son arrivée à Paris, le Mère du Sacré-Cœur ne cacha pas à la Mère de la Providence que leurs amis et bienfaiteurs de Nantes — il faut en excepter Monsieur l'abbé Richard — ne pouvaient approuver la grave détermination qu'elle venait de prendre : l'Institut était si jeune, il était si pauvre de sujets. « Je m'attendais bien à tout cela, lui fut-il répondu, je suis même résignée à m'entendre dire, comme autrefois, rue Saint-Martin : Elle est folle ! J'ai maintenant toutes les approbations des personnes qui ont grâce pour me conseiller ; que puis-je désirer de plus ? »

Rien assurément, sinon peut-être la bénédiction du Souverain Pontife. Elle l'avait précisément demandée. Recommandée à Monseigneur Chigi par la marquise di Rende qui le connaissait intimement, elle avait été très aimablement reçue.

« Vous voulez une bénédiction du Saint Père pour votre future mission ? dit le Nonce, après une conversation des plus animées où la Fondatrice l'avait promptement renseigné sur la Société et la Chine. « Oui, Monseigneur, parce que jusqu à présent nous n'avons rien fait d'important sans l'avoir demandée. — Eh bien, vous m'apporterez cette demande. — La voici, Excellence, et, séance tenante, elle en fit la lecture :

Très Saint Père,

« Marie de la Providence, supérieure générale de

la Société des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, prosternée aux pieds de sa Sainteté, la supplie très humblement de daigner accorder une bénédiction toute spéciale à celles de ses religieuses qui sont envoyées dans la mission de Chine, à la demande et sous l'autorité de Monseigneur Languillat, vicaire apostolique du Kiang-Nan. Cette mission de dévouement, entreprise pour les Ames du Purgatoire, sera dédiée au Sacré-Cœur.

« Paris, le 9 septembre, fête du B. P. Claver. »

Le Nonce ayant reçu la supplique se préparait à la plier, la Mère de la Providence s'y oppose ; elle veut la faire encadrer quand elle sera revenue de Rome le pli serait disgracieux. « Au contraire, reprend le Nonce, ce sera un signe d'authenticité », et il promet d'ajouter un mot, de mettre l'adresse de sa main.

Le 14 octobre — les chinoises devaient partir le 16 — la marquise di Rende apportait, rue de la Barouillère, la supplique, retour de Rome. Le Saint Père avait daigné écrire de sa main :

« Die V^a octobris, 1867.

Angelus Raphael comitetur vos in via, et Dominus vos benedicat et dirigat (1). »

Pius P. P. IX.

Le jour même où cette bénédiction de Rome, — celle de Monseigneur l'Archevêque de Paris l'avait précédée — était remise à la Mère de la Providence, Monseigneur Languillat était venu dire la messe rue de la Barouillère et avait bien voulu adresser quelques paroles à la communauté ; maintenant qu'il emmenait

(1) « Que l'Ange Raphaël vous accompagne dans votre voyage, et que le Seigneur vous bénisse et vous conduise. » Les premiers mots sont tirés de l'antienne de l'*Itinerarium*.

des Auxiliatrices il avait une double raison de se considérer comme de la famille. En quittant la Mère de la Providence, il lui avait dit : « Il faut, si vous voulez garder l'unité, que tout ce qui est ici soit aussi à Shang-haï. » C'était bien la pensée de la Fondatrice.

Le 15, veille du départ, le Père Olivaint dit la messe et enflamma les cœurs par une exhortation toute de feu sur le zèle apostolique. Ce même jour, le P. Guibout, qui partait lui aussi pour la Chine avec Monseigneur Languillat, vint adresser aux religieuses quelques mots ; les partantes allèrent dans l'après-midi recevoir la bénédiction du Nonce, qui promit de venir rue de la Barouillère, pendant l'octave des Morts.

Et puis, ce fut le grand jour des adieux. Tout ce que la délicatesse maternelle et fraternelle peut imaginer de meilleur et de plus doux, tout ce que l'amour de Jésus grandissant une tendresse humaine peut y ajouter de plus profond, des regards où transparaît l'âme entière, des mots qui réchauffent et font battre le cœur, des promesses qui dépassent le temps et s'illuminent d'éternité : ce généreux départ des deux premières missionnaires, fut vraiment la fête très douce de la charité, avec une nuance de tristesse comme toutes les fêtes d'ici-bas, radieuse pourtant d'immortelle espérance et de sacrifice consolateur. L'une de celles qui restaient avait gardé cette vision des deux qui partaient : « Notre sainte Mère du Sacré-Cœur était radieuse, sœur Saint-Paul pleurait !... C'est tout simple, l'une est morte à force de souffrir, l'autre commence à vivre. Mais que d'étoffe, et comme Notre-Seigneur est bon ! La Mère du Sacré-Cœur seule peut faire une sainte de cette charmante Saint-Paul, gracieuse comme la vie que Dieu bénit. Elles aiment toutes deux Notre-Seigneur, mais l'une possède l'idée de Dieu ; l'autre, sa substance. L'une a formé ce divin

objet par l'entendement, l'imagination, les désirs ; il faut que son Jésus croisse, qu'elle diminue, qu'elle passe par le désert, le Calvaire, qu'elle le perde et ne garde que la Croix dans le Christ, et Marie pour sa Mère. Puis alors le Consolateur viendra, le Saint-Esprit, l'esprit d'amour... il formera en elle le Jésus substantiel dont elle deviendra la gardienne, si cette chère sœur demeure fidèle à la grâce, à l'abandon dont elle ne trouvera jamais de meilleur apôtre que dans la Mère du Sacré-Cœur. Oh ! pour elle, elle *possède* son Jésus et va le manifester. Elle comprend si bien que c'est un dépôt qui *n'est pas à elle*, et qui *est à elle.* »

La Mère de la Providence voulut conduire les deux voyageuses à la gare ; la Mère de la Miséricorde et la Mère Saint-Augustin étaient avec elle et devaient accompagner les chinoises jusqu'à Marseille. Dans la voiture, l'émotion était vive et la conversation languissait ; la Mère du Sacré-Cœur et la Mère de la Providence rappelèrent quelques souvenirs de 1856 ; onze années s'étaient écoulées depuis lors, pleines de souffrances, pleines de grâces aussi ; comme elles paraissaient avoir passé vite ! On approchait de la gare : la Mère Générale rappela qu'il était convenu de se demander mutuellement pardon avant le départ.

Pardon ! la Mère Saint-Paul était déjà à genoux : « Oh ! Mère chérie, il n'y a que moi ici qui doive demander pardon et je le fais de tout mon cœur. » La Mère du Sacré-Cœur et la Mère de la Providence, l'une après l'autre, veulent accomplir le même acte de religieuse humilité ; puis pour cacher son émotion, l'ancienne supérieure de Nantes feint de regarder par la portière.

On était arrivé ; les mots flatteurs et les pourboires aidant, les religieuses de Saint-Maur et les Auxilia-

trices furent bientôt installées dans un compartiment réservé où les adieux purent se prolonger. La Mère Saint-Paul dit tout à coup : « O Mère bien-aimée, si ce n'était pour l'amour de Dieu, jamais je ne voudrais vous quitter. Mettez-moi un instant votre alliance. » La Mère Fondatrice passa son alliance au doigt de son enfant, et, prononçant les paroles mêmes du cérémonial des grands vœux : « Mon enfant, voulez-vous l'alliance du divin Maître, à ce prix de la Chine ? — Oui, ma Mère, je la veux à tout prix. »

Le départ sonnait. Lorsqu'elle eut perdu de vue le long train qui emportait ses deux filles, et le mouchoir que la Mère Saint-Paul continuait d'agiter à la portière, la Mère de la Providence « toute brisée », se hâta de se faire conduire à Notre-Dame des Victoires, où, selon son ancienne habitude, elle épancha le trop plein de son cœur. « Mais je ne savais vraiment pas ce que je disais ; je commençais des prières que je n'achevais pas, je répétais des oraisons jaculatoires sans fin : « Ma bonne Mère, je vous en prie, protégez-les ; Sainte Vierge Marie, je vous les confie » ; et ce ne fut que lorsque je me sentis un peu fortifiée, que je quittai son béni sanctuaire. »

Quelques jours plus tard la Mère Saint-Augustin revenait de Marseille, après avoir passé par Ars ; elle avait été chargée de recommander à Dieu, sur la tombe du saint curé, la traversée des deux missionnaires, les premières de ces Auxiliatrices qu'il avait tant aimées, qui allaient travailler dans le pays des infidèles à la plus grande gloire de Dieu. Tout s'était très bien passé jusqu'à Marseille ; elle avait pu, du bout de la jetée, saluer au passage la Mère du Sacré-Cœur et la Mère Saint-Paul, embarquées sur le *Mœris*, et partant pour la Chine.

Pendant toute la traversée, le journal du voyage,

envoyé régulièrement de chaque escale, permit de suivre les deux Auxiliatrices. La mission de Chine tient trop de place dans la vie de la Société pour ne pas essayer, nous aussi, d'accompagner celles qui partent.

Elles étaient montées à bord du *Mœris* le 19 octobre 1867 ; avec elles avaient pris place sur le paquebot un archevêque jésuite allant à Bombay, trois évêques, dont Mgr Languillat, sept capucins, deux jésuites : le Père Guibout et le Père Pfister ; outre les religieuses de Saint-Maur, il y avait plusieurs religieuses italiennes, deux de ces dernières étaient logées avec la Mère du Sacré-Cœur et la Mère Saint-Paul dans une petite cabine correspondant aux numéros 33 et 34.

« L'ancre est levée, écrit la Mère Saint-Paul. Il est cinq heures du soir. Le navire se met en marche ; debout sur le pont, nous cherchons du regard notre chère Mère Saint Augustin qui attend notre passage au bout de la jetée : Il est bien prompt, et bientôt nous n'apercevons plus qu'un petit point noir sur lequel nous fixons le regard nous disant : « C'est bien elle certainement. » Nous ne nous parlons guère. Nous regardons le ciel et nous nous offrons au Maître. »

Dès la première heure, la mer se montre maussade ; tout le monde est malade, sauf une religieuse italienne, Madre Luigia et la Mère Saint-Paul. Elles s'empressent pour être utiles, pour défendre les portes contre des voyageurs qui trébuchent secoués par le roulis ; un anglais, croyant entrer chez lui, veut à toute force pénétrer dans la cabine des italiennes : « Ladies ici, ladies ici », lui crie la Mère Saint-Paul qui trébuche comme lui. Il finit par comprendre.

Malgré la tempête, on fait de l'apostolat. Tout en trébuchant Madre Luigia et Mère Saint-Paul ren-

contrent une charmante jeune femme anglaise : « Vous êtes religieuses ? Et si vous vouliez sortir de votre couvent, vous pourriez ? — Ah ! nous en serions bien fâchées, nous sommes trop heureuses. — Mais vous pourriez ? — Nous ne le voudrions pas. — Ah ! moi je ne voudrais pas être comme vous j'aime à m'amuser, à aller au bal, au théâtre. — Un jour cela vous ennuiera. — Oh ! non, jamais, jamais ! — J'ai dit comme vous, moi aussi, je voulais toujours m'amuser, et puis, un beau jour, tout m'a ennuyée, il m'a fallu le bon Dieu. Je me suis faite religieuse pour l'aimer de tout mon cœur et le mieux servir : je suis heureuse maintenant. — Vous ne vous ennuyez pas du tout ? — Non, pas du tout. — Entre nous, dites-moi, est-ce que vous ne vous battez jamais ? Tant de femmes ensemble ! — Oh ! non, nous nous aimons toutes beaucoup, comme des sœurs. — C'est extraordinaire. Moi, je ne peux pas comprendre cela, car j'ai vu souvent des dames réunies, elles étaient fort bien élevées, et cependant, au bout de quelques temps, elles avaient toujours des discussions, et vous pas ? — Nous lui expliquons la cause de cette bonne entente. — Moi, je suis protestante, mais j'aime bien la Sainte Vièrge, j'ai été élevée dans un couvent de bénédictines. J'ai vingt ans et demi, et il y a quatre ans que je suis mariée. Mon premier enfant, il est mort, et le second qui est avec moi, j'ai promis à la Sainte Vierge, s'il vivait, de le nommer Marie. C'est une petite fille, elle a nom Alix-Marie, elle vient bien. » Nous l'avons engagée à mettre au cou de son enfant une médaille de la Sainte-Vierge, lui disant qu'elle la garderait de tout accident. Mais elle a peur de son mari : « Oh ! mon mari, il est le secrétaire de l'archevêque protestant de Bombay. Il y a cinq mois que je l'ai quitté pour venir en France et voir l'exposition

avec mon petit enfant, et maintenant je retourne le retrouver. »

La traversée de la Méditerranée fut très pénible, impossible de célébrer la sainte Messe. « La Mère du Sacré-Cœur a une si grande peur du mal de mer, qu'elle est décidée à vivre de l'air du temps. Je ne suis pas très rassurée sur ce genre de nourriture, car il faut manger *quand même*, ou la faiblesse devient extrême. La pauvre Mère, après quelques difficultés, finit par céder, et je suis fière. »

Enfin le 24, on assure que le lendemain, à cinq heures du matin, le *Mœris* arrivera devant Alexandrie ; les religieuses pourront entendre la sainte Messe et communier. Elles voudraient bien se confesser avant. La chose est assez difficile ; les cabines des dames sont le seul endroit où l'on puisse être seul, et le règlement du bord les interdit aux hommes. « Que faire donc ? Aller à fond de cale ? Allons donc ! avait dit la Mère Mathilde, religieuse de Saint-Maur… C'est sur le pont même que se passe la chose. Le Père est prévenu ; quand le thé sonne, une partie des voyageurs descend au salon, on en profite pour commencer. Du reste, l'obscurité du pont nous favorise un peu. Nous sommes toutes réunies sur un banc et des chaises que nous avons groupées dans un coin du pont ; à trois pas, le Père se tient debout, appuyé sur le bord du navire, on se tient également debout près de lui, ayant l'air de causer, de regarder les étoiles et les vagues ; l'absolution descend du ciel et, pendant que les promeneurs passent et repassent, riant et causant, un grand mystère s'opère. »

Hélas ! on ne devait pas s'arrêter à Alexandrie, mais aller coucher au Caire ; Monsieur de Lesseps n'ayant pas encore creusé son canal, il fallait rejoindre Suez par le chemin de fer. La Mère Saint-Paul a croqué

quelques jolis tableaux : au moment de débarquer « les barques se choquent, les maîtres qui du pont surveillent les mousses qui les conduisent, les admonestent en langue du pays, ils crient, ils se disputent... J'en vois deux courant avec une agilité de singe, sautant d'une barque à l'autre, se poursuivant pour se souffleter, ce à quoi ils réussissent merveilleusement. Un autre, plus pacifique, est assis sur le bord de sa barque, et déjeûne d'un biscuit de mer qu'il trempe dans l'eau pour l'amollir, et croque ensuite avec appétit. » Sur la route du Caire « nous étions émerveillées de ce que la poussière nous permettait de voir. La végétation était bien nouvelle pour nous : des palmiers, des dattiers, des oliviers, des champs de maïs et de coton, et en fait d'habitations des maisons qui ne coûtent pas cher à bâtir, un peu de boue. C'est haut comme un four de Bretagne et percé d'une porte et d'une ou deux petites fenêtres. Ces petites cahutes groupées forment un village, on le prendrait pour une butte de terre. Je ne sais pas si nos lapins de garenne se trouveraient suffisamment bien logés dans ces terriers ? »

Les voyageurs arrivent au Caire *tout habillés de gris* après sept heures passées dans des tourbillons de poussière ; on a beau tenir les fenêtres fermées, elle entre partout. « Nous fûmes bientôt intallées comme des princesses dans une grande chambre à deux lits. Notre premier soin fut de procéder à l'extinction de la poussière et à d'amples ablutions qui n'étaient pas une superfluité. La maîtresse de l'hôtel des Princes, bourguignonne d'origine est depuis vingt-trois ans au Caire où, dit-elle, les honnêtes gens ne font pas fortune... Monseigneur, après avoir béni la table, se met au haut et préside notre agape, les sœurs italiennes étaient descendues à un autre hôtel, les Dames

de Saint-Maur ne nous avaient pas quittées... La nuit ne fut pas très calme : il y eut des cris d'Arabes, des batailles de chiens, et enfin des concerts de rossignols d'Arcadie qui abondent en ce pays ; de plus, des insectes du lieu nous arrangèrent de telle sorte que, quelques heures après, on eût dit que nous avions la petite vérole. »

Mais l'aurore éclaira une grande joie : la messe dite par Monseigneur à l'hôpital, chez les sœurs de Saint Joseph, et la communion ; depuis six jours, ces grands bonheurs manquaient bien et le temps avait paru long. Quand les religieuses arrivèrent beaucoup de calèches stationnaient déjà depuis longtemps à la porte de l'église. L'église ! on ne peut pas même l'appeler une chapelle et tout bas, à l'oreille de la Mère du Sacré-Cœur, la Mère Saint-Paul voyant cette grande salle voûtée et dallée de pierres inégales, avec au fond, « pour dissimuler le mur, de gros dessins bleus encore plus laids qu'un mur blanc, » murmurait : « Si notre Révérende Mère voyait cela, elle en pleurerait ! » Ce fut une douce joie pour la Mère de la Providence de lire que ses deux filles, à leur entrée dans l'église de l'hôpital du Caire, avaient pensé au zèle de la maison de Dieu qui brûlait dans son cœur maternel. Quand Jésus eut réconforté les âmes par sa divine présence, il fallut songer au départ ; avant d'arriver à Suez on devait, pendant une journée, traverser le désert : rien que du sable : c'est d'un vide, c'est d'une tristesse ! Cependant « à une station plus importante, nous descendîmes pour nous promener un peu et je fus ravie en extase... Vous ne devineriez pas devant quoi ?... Je m'approche avec joie et je contemple... un wagon rempli de choux ! Qui l'eût cru ? Oui, des choux. Ah ! le légume si vulgaire devient au désert une plante poétique. Vous en riez en

France ; peut-être en pleureriez-vous en Egypte ! »

De loin, les deux pyramides firent l'effet de deux grosses montagnes. Voilà Suez, la mer, et la première rencontre avec des chinois. « Un gros bateau nous conduit au *Tigre*. En l'abordant, les premières figures que nous apercevons à travers les sabords sont des têtes de chinois ! Vous pensez peut-être que nous nous écrions : Qu'ils sont laids ! Pas du tout, leur physionomie intelligente et douce nous inspire au contraire un sentiment de sympathie fraternelle. » Maternelle serait plus exact ; elle les a choisis pour enfants et

....mes petits sont mignons
Gentils sur tous leurs compagnons.

Mais non, elle dit bien ; ces pauvres travailleurs des soutes à charbon sont ses frères en Jésus-Christ, sauvés comme elle par le sang rédempteur, fils de Dieu et cohéritiers du ciel ; c'est pour le leur dire qu'elle a quitté et la rue de la Barouillère et sa Mère chérie, comment ne les aimerait-elle pas, et comment à leur vue son cœur ne battrait-il pas d'une fraternelle charité ?

L'installation sur le *Tigre* est beaucoup plus confortable que sur le *Mœris*. « Au-dessus des tables du salon, afin de l'aérer, des pankas — grands éventails — sont agités par de petits chinois à la tête entièrement rasée, sauf à l'endroit d'où part cette superbe queue, certainement postiche, car il y en a à qui elle tombe jusqu'au bas de la tunique. Ils sont vêtus d'un pantalon et d'une tunique de toile blanche. » Dans ces conditions, le voyage va devenir un voyage d'agrément ; la mer Rouge est magnifique, presque sans vague ; il fait sans doute une chaleur fondante, mais les robes d'étoffe légère sont endossées ; et puis, chaque matin, on a la messe... deux messes et Jésus, —

ce serait le bonheur parfait s'il n'y avait pas à bord des maladroits et des mal élevés ; mais Mademoiselle Anna de Béchenec, en religion Mère Saint-Paul, a bon bec et bon ongle en toute suave charité chrétienne.

On commence par se débarrasser d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, petit, décoré, à physionomie ennuyée plutôt que triste, au regard scrutateur. Déjà, après le Caire, dans le train il avait essayé de lier conversation, « parlé à Mère Supérieure de sa santé, fait quelques phrases de compliments, demandé où nous allions, causé un peu de tous les pays et tourné tout autour pour savoir d'où nous venions... S'il avait une grande barbe, je le prendrais pour le Juif Errant. » A Suez, le Juif Errant vint s'asseoir sur le pont, près de la Mère du Sacré-Cœur, la veille du départ. « La conversation roula d'abord sur des choses indifférentes ; je causais avec Madre Luigia à deux pas, quand j'entends tout à coup quelques paroles qui me font dresser la tête comme le vieux cheval du Père Fouillot. C'était le clairon d'alarme. Je prête l'oreille. Mère Supérieure était aux prises avec un ennemi déclaré de toute loi divine gênant sa manière de penser et de voir. Avec une bonté, une sagesse, une présence d'esprit admirables, Mère Supérieure lui rivait son clou à tout instant. Je me sentais hors de moi, surtout, quand poussée plus fortement par l'esprit du diable, il se mit à dire des horreurs des prêtres, du Saint-Père, de la Sainte Eglise dont il se moquait. On aurait dit un homme en délire ; une parole n'attendait pas l'autre, il interrompait Mère Supérieure, semblait réciter une leçon apprise et qu'on l'avait obligé à réciter le soir même » ; ce lourdaud crut distingué de se vanter d'avoir *éclairé* sa mère, jadis fervente catholique ! « Le lendemain soir le Juif Errant était avant nous sur le pont, assis sur

le banc de la communauté, nous attendant le pied ferme. Mais il avait compté sans son hôte, et comme nous savions trop bien l'inutilité de discussions absurdes, dans lesquelles il ne laissait pas même le temps de répliquer, nous esquivons le coup Mère Supérieure et moi. Nous nous joignons aux Dames de Saint-Maur et aux sœurs italiennes et nous commençons à parler en rond bien serré, tandis que notre diplomate,

« Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris »

ronge son frein sur le bout du banc pour n'avoir pas l'air d'être battu. » Il y reste plus d'une grande heure puis descend au salon faire de la musique. On ne le revit plus.

Une autre rencontre fut encore plus amusante. « La mer est unie comme une glace et le navire semble glisser sur de l'huile. Nous nous installons comme de coutume au coin marqué à l'arrière du navire, mais nous sommes bientôt envahies par une douzaine de messieurs qui ont trouvé bon de placer, presque au milieu de nous, leur jeu de grenouille. C'est une espèce de table dans laquelle sont pratiquées différentes ouvertures, sous lesquelles sont des boîtes comme des troncs d'église : au milieu une grenouille, la bouche ouverte. Il s'agit de lancer, d'une certaine distance, des pièces de grosse monnaie dans les différents troncs et dans la bouche de la grenouille. Ces grosses pièces font un vacarme affreux en tombant dans les troncs et comme ces messieurs ne sont pas tous des plus adroits, bientôt les pièces tombent au milieu de nous. Quelques-unes en reçoivent sur le bras, sur l'épaule, cela devient intolérable et semble une vraie vexation, car il ne manque pas de place ailleurs sur le pont pour ce jeu à grand fracas. Sans doute, on veut nous faire quitter le petit coin favori où nous sommes réunies.

et que le capitaine appelle en riant : *les États du Pape*. Mais nous avons bonne tête et bon dos. Nous supportons *héroïquement*, pendant près de trois heures, cette incivilité, ce tapage, nous contentant de témoigner par un regard calme et digne notre étonnement. Enfin, à midi et demie, la cloche appelle nos joueurs à la salle à manger. Ils n'ont pas plus tôt quitté le pont, qu'aidée de Madre Luigia, je m'empare de la grenouille et la transporte de l'autre côté du pont, à la grande joie et aux applaudissements des Pères Franciscains, dont la communauté est à quelques pas de la nôtre, et qui étaient fort gênés du bruit dans leurs études et leurs prières.

« Le goûter terminé, arrive un premier joueur, puis un second. Il eût fallu pouvoir photographier les physionomies. Ils jettent un œil furtif de notre côté, et se rendent près de leur machine, faisant un détour pour ne pas passer sous le feu de nos regards un peu triomphateurs. Mais voici qu'un petit mal appris, d'une vingtaine d'années, furieux de ce tour, se fait aider d'un aussi mal élevé que lui, et retransporte la fameuse grenouille près de nous. C'était trop fort ! Comme il y avait parmi ceux qui venaient d'arriver, le vice-consul espagnol et un jeune homme français, tous deux bien élevés, je me lève, et m'adressant à eux d'un ton aimable et que je m'efforce de rendre des plus dignes, je lui dis : « Ces messieurs nous feraient bien plaisir de jouer un peu plus loin de nous, et je crois que cela ne les gênerait nullement. » Aussitôt, ils s'inclinent, excepté mon petit drôle qui maintient le jeu à cette place, mais la politesse française l'emporte et deux de ces messieurs, prenant d'autorité la grenouille, nous gagnons ainsi la bataille sur la compagnie grenouillarde. »

Heureusement, tous les voyageurs ne sont pas de

cette illustre compagnie, un jeune capitaine anglais dit pieusement son chapelet sur le pont ; le jour de la Toussaint, il communie avec sa femme, et le spectacle est bien touchant de le voir agenouillé dans le corridor sur son mouchoir de batiste, courbé presque jusqu'à terre au moment de l'élévation ; le vice-consul espagnol est aussi un excellent catholique ; le dimanche un assez grand nombre de passagers assistent à la sainte messe, soit au Gesu (cabine de Monseigneur Languillat), soit à Saint-François (cabine des sœurs italiennes), où Monseigneur Zanolli offre le saint sacrifice ainsi que les Pères Franciscains.

Le 2 novembre, la Mère du Sacré-Cœur et sa jeune compagne entendent la messe pour les chères Ames du Purgatoire, en union avec leurs sœurs de Paris et de Nantes. La Mère de la Providence, toujours délicatement maternelle, avait préparé pour ses chères voyageuses dans des enveloppes soigneusement datées, tout un courrier composé de lettres, d'images, de pieuses surprises qui devaient les accompagner jusqu'en Chine et abréger la traversée. Cette attention si réconfortante est devenue traditionnelle dans la Société. Dans l'enveloppe à ouvrir le 2 novembre, les deux Auxiliatrices trouvèrent le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ; elles l'avaient ouverte à genoux, au pied d'un petit autel dressé dans leur cabine.

Aden passe presque inaperçu ; nous voici à Ceylan : excursion dans l'île ; les trente excursionnistes : trois évêques, quatorze religieux, treize religieuses sont reçus chez le curé de l'endroit « Le bon missionnaire a rarement vu pareille assemblée chez lui ; il a tout mis dehors pour nous, il a voulu que nous eussions des serviettes, mais comme il est pauvre et n'en possède point, ou bien peu, il a mis à nos places tout son linge de sacristie. Nous reconnaissons les manuterges à

la petite croix ; mais n'allez pas croire qu'ils soient en bonne toile et puissent remplacer la serviette absente, ils sont en mauvaise mousseline claire du pays. Madre Luigia est prise d'un accès d'hilarité en déployant son petit morceau d'étoffe, aussi claire que du tulle, et qui eût pu servir de voile. Nous avons gros cœur de n'avoir point sous la main une douzaine ou deux de manuterges, corporaux et amicts à laisser à ce bon missionnaire, en remerciement de sa généreuse hospitalité. Ce bon Père Emilien, missionnaire à Pointe de Galles, (c'est son adresse que j'envoie pour les âmes charitables et les cœurs généreux comme je sais que cette lettre en rencontrera), avait la fièvre et ne prit point part au repas, il y assistait seulement. »

La Mère Saint-Paul sait bien ce qu'elle écrit, et à qui elle écrit : la Sainte Vierge n'a rien demandé à Cana, elle a simplement dit : le vin va leur manquer. Jésus a compris. La Mère de la Providence comprend aussi, et le Père Emilien reçut tout ce que la Mère Saint-Paul aurait voulu lui laisser.

Le retour au paquebot ne manque pas de pittoresque. « Le Père Pfister qui a fait prix avec des barques s'occupe d'y caser tout le monde. Pour gagner davantage, (le prix était fait par barque) ces coquins de bateliers ne veulent nous embarquer que quatre ou cinq dans chacune, tandis qu'on y peut être huit largement. Le Père Pfister ne sait ni l'anglais, ni l'italien, mais, comme il ne doit payer que sur le navire, voyant ses gestes et ses cris inutiles pour nous faire monter davantage dans chaque barque, il prend le parti de ne se venger qu'une fois à bord en payant ce qu'il voudra... Aussitôt abordé, il est déjà un pied sur l'escalier et l'autre sur le bateau pour nous faciliter le passage à ses risques et périls, et le consul russe, sur l'escalier, nous attrape vigoureusement

par le bras pour nous consolider, tandis que nous grimpons le plus vite possible pour nous dissimuler aux yeux des voyageurs qui font galerie sur le pont. Le Père Pfister avait à s'arranger avec les maîtres de toutes les barques. Ceux-ci ne sachant qu'un mot d'anglais lui criaient de toute la force de leurs poumons : *Father* ! *father* ! en tendant les mains. Je ne sais comment finit la comédie ; toujours est-il que le Père ne lâcha de piastres que ce qu'il avait résolu d'en donner. »

« Vendredi 15, Sainte Gertrude : fête à Paris, fête à Nantes, fête aussi sur le *Tigre* : autel avec décorations improvisées dans la cabine. »

Pour se préparer à l'apostolat de demain, on fait un peu de chinois « Monseigneur travaille pendant trois heures et demie avec un dictionnaire pour me rassembler les signes de ponctuation, et il arrive tout ruisselant de sueur (car il a travaillé dans sa cabine), mais tout fier et tout content de m'apporter la petite phrase que je lui avais demandée. »

« La Mère Mathilde et les sœurs de Saint-Maur commencent à revivre, elles reconnaissent le pays ; voici Singapour, elles veulent que nous descendions passer une bonne nuit à la Communauté. Nous faisons toilette... On aspire à une nuit sans roulis et à des repas pris le cœur à l'aise. On commence à distinguer les personnes. Voilà les filles de la Mère Mathilde ; elles sont huit au-devant d'elle. » Avec ces huit religieuses, c'est tout le pensionnat qui est là, les parents des élèves, les missionnaires, les chinois et les chinoises que la Mère à établis, quarante voitures attendent, c'est une véritable ovation : « Vraiment, c'est à désirer d'être religieuse, murmure le capitaine, nous ne sommes pas ainsi attendus ! »

Le cortège s'ébranle, les deux Auxiliatrices sont

dans la seconde voiture ; le postillon qui veut passer le premier, saute sur son siège et lance son cheval au galop dans un chemin assez étroit, très accidenté ; les pauvres Mères sont durement ballottées. Une des sœurs de Saint-Maur qui les accompagne fait mille gestes énergiques et crie d'aller moins vite, le cocher n'écoute pas. On traverse la ville chinoise ; c'est aujourd'hui jour de fête, « aussi les femmes des riches ont la permission de se mettre à la fenêtre. Cela nous procure la satisfaction d'en apercevoir quelques-unes, vraies chinoises de paravent, les cheveux échafaudés comme des éventails des deux côtés de la tête, et ayant comme une queue de coq par derrière. »

La Mère Mathilde est reçue chez elle en triomphatrice ; et ses filles et elle ne savent qu'inventer pour faire plaisir aux Auxiliatrices et aux religieuses qui les accompagnent. « A cinq heures, nous descendons au réfectoire. C'est un vrai festin... Après le dîner, on nous propose de faire le tour de la maison, et l'on fait coucher précipitamment les orphelines, afin de nous donner le coup d'œil d'un dortoir au complet. Nous entrons dans une immense pièce. De chaque côté sont étendues sur des nattes des enfants de tout âge, les grandes ont une petite couverture jetée sur elles, la plupart n'ont qu'une grande robe de calicot. Quelques petites de deux ou trois ans sont près des grandes qui en ont soin. Un de ces petits bébés, les bras et les jambes nus et les cheveux flottants, nous arrête un instant : c'est un vrai Enfant Jésus dormant paisiblement. Nous passons au dortoir des pensionnaires. Ici, il y a de jolis petits lits avec des moustiquaires bien blancs, tous hermétiquement fermés. Tout à coup, une voix se fait entrendre : c'est une élève qui chante un couplet pour le retour de la Mère

Mathilde ; de tous les lits, on chante un refrain en chœur : c'est vraiment délicieux ! »

« Mercredi 20. — Pan ! C'est le canon qui nous réveille, il est cinq heures. Au même instant, la cloche sonne l'Angelus et pendant une demi-heure un chien nous donne un concert d'aboiements. Je saute de mon lit. Quelle joie de voir des arbres, des maisons, d'entendre des oiseaux chanter ! L'eau, toujours l'eau, c'est bien monotone, les poissons ne disent rien. »

La Mère Mathilde se prodigue ; après la messe, la visite de la maison continue, c'est jour de grande fête ; musique, séance dramatique, pièce en anglais, composée par une des religieuses de Saint-Maur ; l'heure du départ arrive bien trop vite, les voitures sont à la porte ; il faut retourner au bateau, les sacs bourrés d'oranges et de pamplemousses, les deux Auxiliatrices partent les dernières avec la Madre Eugénia, et les dernières aussi elles remercient la Mère Mathilde de son hospitalité si pleine de cœur. Le domestique chinois monte derrière la voiture, pour porter les sacs au navire, et un malais conduit. « Nous sommes faites pour les aventures comiques, nous avons un cheval rétif. Après quelques minutes de galop, il refuse complètement de marcher. Notre postillon le prend par la bride, l'accable de coups de fouet, il semble qu'il soit de pierre et ne bouge pas. Jugez de notre consternation ! Monseigneur va nous croire perdues. Deux passants se joignent au malais pour faire marcher le cheval, ils poussent les roues, rien n'y fait. Survient un malin qui se met à crier d'une voix formidable : *Ouah* ! *ouah* ! Aussitôt le cheval dresse les oreilles, et, comme s'il eût senti le coup, part au galop. Mais cent pas plus loin la comédie recommence et pas de passants. Prenant à mon tour une voix stridente, je frappe dans mes mains en criant

le fameux *Ouah* ! *ouah* ! et ce secret d'épouvanter notre rétif animal réussit parfaitement, à la grande joie de notre malheureux postillon qui se met à sourire agréablement, en faisant voir ses grandes dents blanches. Mère Supérieure et Madre Eugenia rient de tout leur cœur, et moi je crie sans discontinuer jusqu'au port. »

A partir de Singapour la position du navire change par rapport au soleil ; laisser les chaises de repos à babord sur le pont, c'était s'exposer à cuire toute la journée ; la Mère Mathilde avait prévenu les voyageuses : « Aussitôt après dîner, nous nous empressons de transporter notre mobilier à tribord et de prendre possession de notre nouvelle communauté. Ceux qui devinaient le pourquoi sur le pont auront dit : Voilà des religieuses qui savent se retourner elles et leurs chaises. » La mer de nouveau redevient très forte, le *Tigre* très long tangue fortement, la Mère Supérieure est toujours souffrante, la Mère Saint-Paul lui cède son lit, c'est un détail pour elle d'être bercée à droite, à gauche, de haut en bas elle dort aussi bien que les paupières d'aplomb. « Le samedi 23, le *Tigre* entre dans le magnifique fleuve Cambodge et glisse tranquillement entre deux rives ravissantes. La soirée est splendide, des milliers d'étoiles au ciel… le fleuve est plus large, c'est comme un beau lac bordé d'arbres d'un vert sombre, des barques sont amarrées çà et là ; une faible lumière nous y fait distinguer des êtres humains ; c'est toute une famille qui vit dans une maison flottante… Il fait si beau et les rives sont si jolies que je ne puis me décider à me coucher. Oh ! que de lumières ! Voilà Saïgon. Nous entrons dans le port, et un coup de canon annonce notre arrivée dans la colonie française ; nous sommes chez nous. »

Le dimanche 24, le réveil est sonné par les clairons français ; on est indécis si l'on descendra à terre, le soleil de Saïgon passe pour dangereux, et pourtant il serait bon d'aller voir les carmélites et de leur remettre leurs commissions. Pendant le déjeûner de neuf heures et demie, arrive le Père Wibaut, vicaire général de Monseigneur Miche. La Mère du Sacré-Cœur le reconnaît, c'est un ami de la Société, dont la vocation apostolique a été décidée par le saint curé d'Ars. Quelle joie toute fraternelle de parler de la Mère de la Providence, de la chère œuvre des Auxiliatrices, de ses progrès. Le Père Wibaut coupe court à l'indécision : il faut aller à terre, la supérieure des sœurs de Saint Paul attend tout le monde. Pendant la route, Monseigneur charmé de voir que le Père Wibaut connait les Auxiliatrices, raconte sa visite du 4 août, rue de la Barouillère : « Ah ! vous les connaissez, cela me fait bien plaisir. Vous connaissez la Mère ! En voilà une femme ! Ah ! certes, elle a de l'énergie et de la volonté, et quel regard ! Marie de la Providence, c'est un homme pour le caractère... Oui, le doigt de Dieu est là. » Visite à l'évêché : Monseigneur Languillat présente à Monseigneur Miche ses Auxiliatrices : « Voici le Purgatoire, Monseigneur. — Ah ! c'est bien plutôt le Paradis ! » Visite chez les sœurs de Saint Paul ; en attendant le dîner, on court au Carmel. « O sainte pauvreté ! on n'aperçoit qu'une petite maison basse. Nous montons quelques marches d'un mauvais escalier en bois. La supérieure vient au parloir et tire le rideau... Le Père Pfister entre : le rideau se baisse précipitamment. Il y eut un moment de franche gaieté de part et d'autre, si ce n'est de celle du P. Pfister qui ne cessait de répéter : « Que de cérémonies ! » (On l'avait reçu à Laval, voile levé, avec Monseigneur Languillat.) L'après-midi, nouvelle

rencontre inattendue. C'est Monsieur l'abbé Roy, qui, alors qu'on était encore rue Saint-Martin, offrit à la Mère de la Providence des reliques des martyrs de la Cochinchine ! Comme la terre est petite !

Après des marches et contremarches, après avoir soupé à l'hôpital, il est près de dix heures quand les deux Auxiliatrices, accompagnées de trois religieuses de Saint-Paul et d'une vieille chinoise nommée Baya, qui marche en éclaireur avec une lanterne, retournent au port. Baya trouve moyen d'égarer la caravane, mais on finit par arriver. Baya au salon, donne la comédie : « elle fait des grimaces et des cris de joie devant une des grandes glaces en disant : « Deux Baya ! deux Baya ! » Les domestiques lui offrent du thé... elle répond qu'elle ne boit que quand il y a du soleil ; pour l'instant, comme il n'y a que la lune, elle ne veut pas de thé. » La pauvre Baya avait oublié de garnir sa lampe d'huile, les domestiques viennent à son aide et vers onze heures les sœurs de Saint Paul disent adieu à leur supérieure qui va visiter la mission de Hong-Kong et celles des environs.

« Le navire se met en marche dans la nuit. Le matin nous avons la messe malgré le roulis déjà fort. A neuf heures, la mer est furieuse, le vent pousse les nuages de tous côtés, l'eau est verte, les lames sautent en gerbes blanches et retombent en cascades. Madame la mer de Chine n'est pas commode. Bien entendu que les cœurs et les estomacs commencent à se détraquer. »

Le mardi 26, le mercredi 27, la tempête continue. « Le vent d'une violence extrême brise à l'avant une chaîne plus grosse que le poing, et les vagues enfoncent la loge des pourceaux qui est à l'avant aussi : heureusement pour eux qu'ils sont tous mangés, sans cela ils auraient péri dans les flots. Toutes les figures sont jaunes et pâles, je crois qu'une certaine

émotion de peur augmente encore le mal de mer... On craint que la machine attaquée par les vagues avec tant de force ne vienne à se briser, nous avons pris au large de peur des côtes. Le commandant n'a jamais fait cette route, de sorte que les officiers sont constamment à chercher leur direction. Je crois que nous sommes les plus tranquilles, pour ne pas dire je suis sûre. Nous ne voyageons pas pour des piastres, nous allons à l'accomplissement de la volonté de Dieu ; si nous la trouvons chez les marsouins au lieu de la trouver chez les chinois, tout est bien... Et d'autant mieux que, pour ma part, je sens fort bien que je ne ferais pas ma volonté propre... Je n'ai pas du tout le désir d'un voyage dans l'éternité par le train express *sous-marin.* »

Deux jours encore le danger reste réel, et la mer terrible. La Mère Saint-Paul se dépense avec la plus aimable charité. La jeune femme du consul de France à Yokohama ne veut pas d'autres soins que les siens et le consul ne sait que dire ; « Ah ! comment vous remercier, charmante demoiselle ! Il me trouve sans doute l'air trop jeune pour me dire Madame, mais je revendique mes droits, et, montrant mon crucifix : « Ne m'appelez pas Mademoiselle, s'il vous plaît, Monsieur ; si j'étais une demoiselle, je n'aurais pas le bonheur d'avoir reçu et de porter ceci. » Il se le tient pour dit, et m'appelle : « Ma Sœur. »

Le vendredi 29, le vent change, on peut mettre une voile, on espère arriver le lendemain à Hong-Kong ; de fait, le 30, fête de Saint André, les côtes apparaissent abruptes et sévères. Monseigneur et les Pères peuvent célébrer la sainte messe ; en ce dernier jour du mois de novembre les âmes du Purgatoire qui ont besoin du divin sacrifice, ont adouci les vagues. Visite à Hong-Kong des missionnaires italiens et de

la communauté des sœurs italiennes. Comme toujours, le retour au bateau est mouvementé. Le Père Pfister n'a pas voulu laisser à bord l'argent de la petite caravane — plusieurs milliers de francs — il en a chargé les deux Auxiliatrices. La Mère Saint-Paul, de sa chaise que deux robustes gaillards soulèvent et emportent allégrement, ne perd pas des yeux le précieux sac qui contient le trésor ; un domestique chinois qui les accompagne au bateau le tient à la main. « Je prends le torticolis, dit-elle, à force de tourner la tête pour le voir, car il marche derrière ma chaise, et je ne sais comment je ne louche pas, après lui avoir tant fait les gros yeux pour qu'il ne lâchât pas notre sac. » Le pauvre diable est en effet harcelé par des coureurs de rues qui, sous prétexte de le soulager, veulent le lui arracher. Enfin on arrive au port. « Je guette toujours mon sac et voyant que le chinois se dirige avec le précieux objet du côté du bateau, je commence à faire la canne major avec mon parapluie et avec des yeux terribles, je crie d'une voix non moins épouvantable : « Rangez-vous, faites-moi place ! » Quand ils voient le parapluie tournant dans l'espace, tous les bateliers se précipitent à droite et à gauche dans leurs bateaux, comme une volée de pigeons effarouchés, et nous entrons dans le nôtre, en riant d'être à si peu de frais un si grand épouvantail. »

Sur le *Dupleix* — on quitte le *Tigre* à Hong-Kong — Monseigneur Languillat remet aux deux religieuses une petite lettre qui fait battre les cœurs : « Mes bien chères voyageuses, encore quelques jours de patience et vous verrez votre maison flottante s'arrêter... Vous serez à Shang-haï ! » Pleine des recommandations les plus affectueuses et les plus pratiques, la lettre se termine ainsi : « A bientôt, chères enfants,

à qui j'envoie ma plus paternelle bénédiction. » La bénédiction du P. Basuiau !

Le commandant du *Dupleix*, ami de Monseigneur Languillat, permet de transformer le salon des dames en chapelle. Avec les grands drapeaux du bord, on couvre la glace de blanc, et l'on fait, avec le bleu, une grande croix sur ce fond ; c'est charmant ; les cœurs patriotes sont ravis de voir le drapeau français si bien orner l'autel. Le mardi, 3 décembre, on fête saint François Xavier ; la veille, le navire était passé à la hauteur de l'île Sancian. Le temps est froid, mais magnifique ; c'est tout à fait exceptionnel, et le commandant pense que selon le désir que lui a manifesté le Père Basuiau, le *Dupleix* arrivera pour l'Immaculée Conception.

« Le jeudi 4, rien de particulier. Tous les jours, nous avons la messe, du linge d'autel et des lumières tant que nous en voulons. O cher *Dupleix*, nous ne t'oublierons jamais ! Dans la nuit du jeudi au vendredi, le bateau s'arrête. Il n'est pas trois heures. Mère Supérieure me fait patienter jusqu'à quatre heures et demie. » Mais ce n'est pas encore Shang-haï, c'est seulement l'entrée du fleuve que le *Dupleix* ne peut remonter, il n'y a pas assez d'eau ; il faut attendre la marée ou un remorqueur. Monseigneur peut partir avec l'agent des postes ; il arrive à Yan-kin-pan sans avoir été signalé et surprend, de la belle manière, le Père Basuiau et les Pères de la procure en entrant au réfectoire par l'église. Pendant ce temps, les deux Auxiliatrices se morfondent sur le pont du *Dupleix* où les planches leur brûlent les pieds. Elles attendent le remorqueur qui n'arrive pas. « Nous avons dit Vêpres, Matines, Laudes, chapelet, litanies des Saints, tout d'avance... et rien ne vient. Nous ne voulons pas coucher là pourtant ; nos sacs sont fermés et,

depuis cinq heures du matin, nos chapeaux et nos gants sont prêts sur nos lits. Voilà le Père Pfister qui accourt : « Une barque, une barque... C'est pour nous... un de nos Pères ! » Nous courons à l'escalier du bord. Ce n'est pas le Père Basuiau !

« Un Père d'une physionomie vraiment angélique, se présente au haut de l'escalier et salue les Pères en leur donnant l'accolade fraternelle ; puis s'approchant de nous : « Comment allez-vous, mes Mères ? » nous dit-il, ajoutant quelques paroles aimables et témoignant la satisfaction que procurait notre arrivée dans la mission. — Je n'avais plus l'esprit qu'à mon chapeau et, en un instant, me voilà sous les armes. J'oublie de dire adieu à ces dames, je salue ceux qui se trouvent sur mon passage, et je suis déjà en barque au milieu des sacs et des parapluies. »

En cinq minutes, le fleuve est traversé ; deux chaises attendent les religieuses, et près de chacune quatre chinois sont debout. On s'installe, on part au pas de course.

« Il est six heures, la nuit vient, nous voici au milieu de la campagne, passant sur de petits ponts de bois. Les porteurs de Mère Supérieure vont au galop, elle ne pèse pas ; les miens ne peuvent la suivre, je la perds de vue. Nous sommes l'une et l'autre à la merci de nos quatre chinois, mais aussi parfaitement tranquilles que dans la salle saint Ignace en pleine conférence. Qu'il fait bon être au bon Dieu ! entre les mains du bon Dieu ! à la disposition du bon Dieu ! » Ainsi emportées pendant deux heures et demie, nous avions le loisir de nous laisser aller à toutes les pensées de reconnaissance, de bonheur, de désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, en un mot à tous les sentiments qui envahissaient notre cœur. Nous étions sur cette terre de Chine où tant de mil-

lions d'âmes ignorent la vérité, et pour lesquelles Dieu nous appelant, par notre nom, nous a tout-à-coup transportées à l'autre bout du monde ! »

Les deux Auxiliatrices passèrent leur première nuit en Chine, chez Monsieur Brenier de Montmorand, consul de France à Shang-haï ; elles y restèrent trois jours, entourées des attentions les plus délicates et de la plus respectueuse sympathie. Madame de Montmorand et ses enfants eussent bien voulu les garder plus longtemps, mais les religieuses désiraient reprendre, le plus tôt possible, la vie régulière dont elles étaient privées depuis plus de deux mois.

Dès le lendemain de leur arrivée, la Mère du Sacré-Cœur et la Mère Saint-Paul, conduites par Mademoiselle Edmée de Montmorand, se rendaient à l'église des Pères ; elles avaient hâte de retrouver celui qui, après les jours de la Barouillère, devait, sur cette terre de Chine, leur donner tant de preuves de son religieux dévouement. Dès que nous entrons et que nous avançons vers le grand autel, nous apercevons un Père agenouillé dans le chœur. C'est le Père Basuiau qui fait son action de grâces. Il est sept heures, le Père Guibout nous dit la messe ; vers la fin, le Père Basuiau se lève, traverse le chœur et vient du côté du banc du consulat dans lequel nous sommes. Nous croyons qu'il vient nous parler ; mais, pas du tout. Le Père passe majestueusement et sort de l'église par une porte de côté. Le costume chinois, cette tête rasée, cette longue queue flottante, ces grandes manches, avec cela, la dignité de la démarche du Père, nous produisent une impression que vous comprendrez aisément.

« Aussitôt après notre action de grâces, nous nous rendons au parloir. La porte s'ouvre, Monseigneur Languillat entre ; puis, le Père della Corte, supérieur

de la mission ; en troisième, le Père Basuiau. Monseigneur et le Père Supérieur sont très bienveillants. Celui-ci nous dit que nous allons demeurer au Sen-mou-Yeu, établissement où sont réunies un grand nombre de chinoises dont plusieurs, jeunes encore, y sont comme élèves et retourneront dans leurs familles. D'autres, qui désirent ne pas se marier, suivent un règlement et forment une petite association. Etant au milieu de chinoises, ce sera le meilleur moyen d'apprendre la langue. »

Les deux Mères n'ont rien à objecter, elles sont venues en Chine pour obéir, et sur leurs lèvres, comme sur celles de la Mère de la Providence le 4 août, passent les mots de Marie à Gabriel : *Ecce ancilla Domini.*

CHAPITRE DOUZIÈME

LA MISSION DE CHINE

1868

On pourrait dire presque sans exagération, que pendant l'année 1868 toutes les Auxiliatrices étaient en Chine. Rue de la Barouillère, il n'y a vraiment rien à signaler, sinon des faits qui se rapportent à la nouvelle mission. Le journal de la Mère Saint-Paul, précis, filial, débordant de bon sens, d'une verve toute française, d'un surnaturel simple et pur, fait vivre à la Mère de la Providence et à ses filles de Paris et de Nantes, deux mois plus tard, la vie des mères et des sœurs chinoises, la vie de la nouvelle mission ; nous n'avons qu'à écouter et à regarder, pour en jouir et la voir, après quarante années, se dérouler encore sous nos yeux. Nous avons pour la bien connaître, avec le journal de la Mère Saint-Paul, les lettres de la Mère du Sacré-Cœur, et celles des autres religieuses qui voguent déjà vers Shang-haï et aborderont dans un mois.

Arrivées le 5 décembre, premier vendredi du mois, les deux premières missionnaires quittaient Shang-haï le lundi suivant et partaient pour Zi-ka-wei dans la voiture du consul. Monseigneur et le Père Basuiau

les attendaient au parloir de la résidence des Pères jésuites, et bientôt le P. Recteur et le Père Zottoli, maître des novices, les y rejoignaient. « Monseigneur nous dit qu'il a été voir nos chambres et qu'il viendra sous peu nous faire une petite visite... Le parloir est bientôt envahi de chinoises... Quelques-unes des vierges du Sen-mou-Yeu (jardin de la Sainte Vierge), sont venues au-devant de nous pour nous escorter. Après quelques minutes d'entretien avec Monseigneur, nous nous dirigeons vers notre nouvelle demeure. Le Père Supérieur de la mission, le Père Recteur et le Père Basuiau nous précèdent de quelques minutes. Bien entendu, nous sommes suivies d'une foule de femmes et d'enfants qui courent après nous, en criant : « Sian mou mou ! » (les mères étrangères !) »

Le Sen-mou-Yeu est à trente-cinq minutes de l'orphelinat de Zi-ka-wei ; la maison, aux toits à corniche relevée, touche au village de Ouan-ka-dan. La première visite est pour l'église : « C'est la plus grande pauvreté, disons plus, ce n'est guère propre. Le saint Sacrement n'y est pas... Nous traversons un petit couloir et nous voilà au milieu de l'établissement, dans une grande cour ou jardin carré, entouré de bâtiments ; au fond, devant nous sont les classes. Toutes les élèves sont réunies à la petite chapelle ; nous y entrons : deux coussins sont posés devant l'autel, nous nous y agenouillons, et sur l'ordre des Pères, les élèves commencent à chanter les litanies de la sainte Vierge. Notre émotion redouble, nous nous relevons les yeux pleins de larmes et nous entrons avec les Pères qui étaient à la porte de la chapelle, non moins émus que nous, dans la grande classe où toutes étaient réunies. On nous sert du thé et une collation splendide, composée de fruits et de gâteaux chinois. Nous ne

mangeons pas, comme bien vous pensez ; les Pères parlent avec les chinoises et leur disent que nous sommes heureuses de venir au milieu d'elles ; nous ne pouvons que sourire un peu à l'une et à l'autre, nous les regardons, mais surtout nous sommes regardées. Nous avons cent quatre-vingt-seize yeux braqués sur nous. »

Les Pères se retirent, laissant les deux Mères avec leurs quatre-vingt dix-huit chinoises qui ne savent pas un mot de français. Pour se tirer d'affaire, elles n'ont qu'une phrase : « Ti ha bud sa ? » (Ceci appelé comment ?) et deux mots dont l'un signifie : « assez » et l'autre : « malpropreté ». Le Père Basuiau les a prévenues qu'elles auront à se servir souvent du second. Les Pères partis, la bonne supérieure de Sen-mou-Yeu, une excellente vierge de soixante ans qui est là depuis la fondation de l'établissement, fait visiter la maison aux nouvelles arrivées. Après avoir entrevu les chambres où couchent les chinoises, « nous entrons dans nos appartements. Nous y procédons à une visite plus exacte de notre petit mobilier. Nous trouvons, dans une grande armoire de notre chambre, des assiettes, des plats, une soupière, etc. Toute cette vaisselle, avec des fleurs et des oiseaux rouges et bleus, c'est très joli. Puis des cuillères, fourchettes et couteaux, etc. »

« Nous inspectons nos lits ; ils sont si parfaitement chinois que nous ne comprenons pas comment nous y coucherons. D'abord, ce sont d'immenses lits de bois, carrés en haut et en bas, une paille tressée à jour (espèce de rotin) fait le fond ; dessus, une natte, puis une petite couverture blanche ouatée qui prend le nom et la place de matelas, mais ne le remplace pas positivement ; une autre couverture, à grandes fleurs de couleur bleue et rouge, est placée en trois

dans le fond du lit. Les chinois ne prennent pas tant de peine que nous pour dormir, ni pour tout ce qui est de la vie matérielle. Donc, ils ont simplement une couverture bien ouatée, pliée en trois sur leur lit, ils se roulent dedans, et ne s'embarrassent point de draps ni souvent de traversin ; la couverture en sert, ils se cachent la tête par dessous et ils ont la chance de ne pas étouffer. Confucius a sans doute laissé un procédé exceptionnel. »

A sept heures, souper ; un véritable festin : poulets, canards, jambon, poissons et toutes espèces de ragoûts chinois, avec dix-huit plats de dessert : gâteaux, fruits, pastilles, confitures, etc. Un grand baquet de bois est plein de riz et deux tasses, de soupe grasse. La Mère du Sacré-Cœur trouve la soupe bonne. « Aussitôt a-t-elle terminé que Se-mou-mou (la supérieure des vierges, qui assistent toutes bien entendu à ce repas), s'empresse de prendre délicatement une boulette de je ne sais quelle viande, avec les baguettes dont elle se sert, et la place dans l'assiette de la Mère Supérieure qui a fort peu le cœur aux boulettes, et fait de grands gestes qui protestent qu'elle en a assez. Inutile ! La bonne Se-mou-mou tient à faire les honneurs ; elle pêche dans une autre tasse un morceau de lard et le joint à la boulette ; puis, c'est moi qui ai mon tour ; je reçois une pluie de boulettes. Au premier moment je me révolutionne, je fais le télégraphe pour arrêter nos généreuses hôtesses, mais il n'y a rien à faire puisqu'il n'y a rien à dire. Alors je songe à saint Pierre se jetant à l'eau, je me dis : « Paul, aux boulettes ! » et je me mets à jouer de la fourchette. »

Le repas terminé, et les dix-huit plats de dessert ayant défilé, ce sont dans la chambre envahie, des éclats de rire ininterrompus ; les deux Auxiliatrices se mettent à rire de leur côté et à faire leurs réflexions.

Aussitôt les quatre-vint-dix-huit vierges de répéter, comme de petits perroquets, tous les mots qu'elles peuvent saisir. La Mère du Sacré-Cœur en profite pour prendre une première leçon de chinois ainsi que sa compagne. Toutes deux, avec une persévérance acharnée, désignant les objets qui les entourent, les mets qu'on leur sert, répètent la fameuse phrase : « Ti ha bud sa ? Ceci appelé comment ? » Quand nous parvenons à dire à peu près bien, toutes les physionomies s'illuminent, mais si nous allons, comme le plus souvent, à côté, ce sont des éclats de rire qui seraient capables de déconcerter, d'autres que des Auxiliatrices qui ont entrepris de se faire chinoises, pour faire des chrétiennes. »

La prière sonne, les chinoises sortent pour aller la chanter ; la prière chantée, elles vont en classe, pour étudier toujours en chantant. Les deux Auxiliatrices se mettent au lit, bien fatiguées de leur journée. « Il ne faut pas être peureuse en Chine ; n'ayant pu réussir à fermer notre fenêtre, force nous est de la laisser entr'ouverte. Il fait du vent ; je suis un peu saisie sous ma couverture, quoique je n'en dise rien. De temps en temps, le bruit du tam-tam se fait entendre au loin dans la campagne. A ce son mélodieux se mêle celui d'une espèce de tambourin sinistre. Je m'imagine qu'il se tient une assemblée de sorciers dans les environs. Nous dormons. »

Le lendemain, 10 décembre, les deux nouvelles chinoises entrent à plein cœur dans leur nouvelle vie ; les Pères Jésuites les aident et, le plus possible, adoucissent les premières aspérités ; les vierges de Sen-mou-Yeu sont charmantes de délicatesse ; pendant la récréation de midi, la bonne Supérieure fait comprendre à la Mère du Sacré-Cœur, Tin-mou-mou, que maintenant toutes sont ses enfants. Pour leurs nou-

velles enfants chinoises les deux mères européennes ont des yeux de maman : « Nos chinoises ne sont pas aussi flegmatiques qu'on veut bien le dire. Un petit trait fera voir que leur cœur est bien disposé pour les mères que le bon Dieu leur envoie. Leur costume est uniforme ; il y a des étoffes plus ou moins belles, il est vrai, mais la forme ne varie pas. La coiffure est la même pour toutes : cheveux relevés et attachés derrière, par de petits cordons de couleur rouge ou jaune et retenus par trois épingles d'argent : ils sont invariablement arrangés de la même manière. Toutes ont aux oreilles des anneaux plus ou moins beaux, en or ou en argent. Comme elles examinaient notre costume et paraissaient inquiètes de savoir si nous avions des boucles d'oreilles, je leur fais signe que non, avec un geste qui voulait dire que les Mères ne veulent pas de cela. Aussitôt, l'une d'elles d'arracher les siennes ; puis voyant rire les autres, elle reste un peu décontenancée, tenant en main cet indispensable ornement que je lui fais remettre ; mais ce mouvement spontané nous a fait plaisir. »

Le 20 décembre, la Mère du Sacré-Cœur écrivant à la Révérende Mère de la Providence, résumait ainsi les premières impressions de sa vie chinoise :

Sen-mon-Yeu, 20 *décembre*.

MA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE,

« Voici vos filles établies dans leur petite retraite, menant leur vie de communauté, sous les yeux de Notre-Seigneur et sous les vôtres. C'est vous dire que le Sacré-Cœur a pris sur mon bureau la place qu'il a sur le vôtre, et que votre chère image, placée au pied de la croix, se détourne doucement du *cher livre* (des règles) pour nous regarder. Nous avions deviné la surprise annoncée par la bonne Mère Saint-Augustin :

bien sûr, disions-nous, c'est un grand portrait de notre Mère... Nos santés sont excellentes, et la gaieté ne nous quitte pas. Le bon Maître qui connaît ses brebis et porte les *pauvrelles* entre ses bras, nous épargne les épreuves du début : tous les Pères, tous les Frères sont si dévoués pour nous que nous n'avons pas même la peine de désirer ; tout ce qui nous est nécessaire ou même agréable, nous arrive à point... Nous avons trois chambres et une petite cuisine, donnant sur le cloître qui conduit à la chapelle. La première pièce, presque aussi longue que la salle Saint-Ignace, mais ayant seulement trois mètres et demi de large, nous sert de salle commune et de réfectoire ; la chambre à côté, mêmes dimensions, est occupée par nos lits, armoires, tables ; la troisième pièce, pareille, pour nos sœurs. En face, la cuisine et autres dépendances suffisamment installées... Vous voyez, ma Révérende Mère, que nous pouvons prendre patience et apprendre en paix le chinois, puisque jusque-là nous ne sommes bonnes à rien. »

Le Père Zottoli avait été nommé confesseur ordinaire de la petite communauté, le Père Basuiau était le confesseur extraordinaire, le Père Recteur de Zi-ka-wei enseignait le chinois et préparait des leçons graduées qui furent soigneusement conservées pour les futures chinoises de la rue de la Barouillère. Le Père Basuiau avait composé des dialogues et une explication de la doctrine.

Le courrier qui emportait la lettre de la Mère du Sacré-Cœur contenait aussi, adressées à la Révérende Mère Générale, des félicitations et des remerciements signés par le R. P. della Corte, supérieur de la mission, et par Monseigneur Languillat, et une lettre du Père Guibout, compagnon de route des deux religieuses

Auxiliatrices ; elle complète nos documents et, ni la Mère du Sacré-Cœur, ni la Mère Saint-Paul, n'auraient pensé à nous donner ces renseignements.

Shang-haï 20 *décembre* 1867.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

« Je ne viens pas vous donner des détails sur notre voyage ; je sais que la Mère Saint-Paul, sténographe à la journée, y a pourvu. Il est cependant une circonstance que son humilité pourrait bien avoir omise, et que vous ne serez pas fâchée d'apprendre. C'est que vos deux bien aimées filles ont laissé la meilleure impression, dans le cœur de tous ceux qui les ont vues pendant leur voyage et à leur arrivée. On vous aura probablement dit que la famille du consul était si enchantée de les avoir, qu'elle a demandé une prolongation de séjour. Sur le bateau, une protestante, la femme d'un consul russe, qui s'en allait à Tien-sin, me disait : « Quel dommage que nous ne puissions pas rester avec ces deux bonnes religieuses ! »

« Je ne suis pas prophète, ni fils de prophète, ma Révérende Mère, mais je ne crois pas cependant trop m'avancer en voyant, dans tous ces préludes, les meilleures espérances pour l'avenir. Je sais que le Père Basuiau vous a écrit avec de l'encre un peu noire, je pense que la prochaine fois elle sera un peu plus blanche... »

La Mère de la Providence, très heureuse du succès de ses deux filles, et toute reconnaissante de l'accueil qui leur avait été fait, ne savait que remercier le Cœur de Jésus et lui demander de payer au centuple sa dette. « Je demande au cœur du bon Maître, que vous aimez si tendrement et si vigoureusement, écrivait-elle à Monseigneur Languillat, qu'il vous rende toute

votre charité. » Sous l'impression que lui avait causée la première lettre datée de Shang-haï, elle disait à la Mère du Sacré-Cœur :

Ma bien-aimée Fille,

« Il me serait impossible de vous exprimer ma profonde émotion, lorsque lundi, 27 janvier, à huit heures trois quarts du soir, recevant le courrier, je vis votre écriture, et ouvrant : Shang-haï, 7 décembre 1867. J'avoue que j'ai pleuré... Grondez-moi, vous aurez raison. Ah ! si on m'avait dit, en janvier 1865, qu'à la fin de janvier 1868 le Père Basuiau et les Auxiliatrices seraient en Chine et moi à Paris, aurais-je pu le croire ? Chère fille, merci de chaque syllabe de vos lettres, jamais on ne me donnera assez de détails. Je ne puis que vous admirer, car, malade comme vous l'avez été, il vous a fallu un courage vraiment surnaturel pour être affable et gagner tous les cœurs à N.-S. Enfin ! je passe ma vie entre le *Fiat* et le *Te Deum.* »

En attendant l'arrivée du deuxième groupe d'Auxiliatrices : la Mère Saint-François Régis, les sœurs Rodriguez, Berchmans, et sainte Germaine, la Mère du Sacré-Cœur et la mère Saint-Paul fêtèrent solennellement Noël et le premier janvier. Les études chinoises ne chômèrent pas, bien entendu. La Mère Saint-Paul voulut avoir une crèche; le Père Basuiau avait envoyé un petit baby japonais qui fut baptisé Enfant Jésus, mais qui ne lui ressemblait guère. Avec du papier d'emballage et de petits clous, on fabriqua la crèche : hélas ! le papier est uniformément brun clair, on aura beau lui donner une forme ou une autre, cela ne ressemblera jamais qu'à du papier et non à des rochers. « Il faudrait des peintures. O inspiration ! Nous avons du marc de café, et pour pinceaux, quatre balais ; les teintes deviennent superbes et les

coups de balai donnent à notre roc des veines magnifiques ! Mais, ô chagrin, à mesure que le papier sèche il revient à son premier état. La Mère Supérieure me conseille d'employer un peu de colle que nos chères chinoises s'empressent de faire cuire, j'y mêle le marc de café, et, n'obtenant pas encore la nuance désirable, j'y vide nos encriers ce qui me donne le mélange le plus satisfaisant, cette seconde épreuve ne laisse rien à désirer. »

Le travail, avec le secours un peu tumultueux et encombrant des chinoises se poursuit toute la journée du mardi 24, pendant que le Père Recteur et le Père Zottoli confessent les élèves et les chrétiens ; ils ont déclaré que les coups de marteau ne les gênaient aucunement. Les chinoises, la Mère Saint-Paul partie, trouvent bon d'attacher des bouts de bougie aux branches d'arbres ; cela fait une illumination bien dangereuse, à chaque instant, pendant la messe de minuit, la pauvre Mère craint de voir ses rochers se transformer en volcans. A l'élévation, dans la cour, partent les pétards, et l'odeur de la poudre se mêle agréablement à celle de l'encens. La fête est superbe. Le soir, les deux Auxiliatrices peuvent aller au salut à l'église des Pères. Au moment où elles arrivent, trois pétards éclatent. « Ce qui ne nous empêche pas de passer bravement au milieu de la fumée et des débris ; salut magnifique, avec orchestre chinois, ou du moins instruments chinois. Je pense étouffer d'émotion en entendant : *Pastores erant*... etc. » L'église, œuvre du Frère Mariot est charmante ; un artiste, le Père Vasseur, a fait les vitraux comme en se jouant, paraît-il, pendant les récréations ; on y voit les douze apôtres et cela fait beaucoup d'effet, assure la Mère Saint-Paul.

Le premier jour de l'an, les deux Mères « qui ne

faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et qui comprenaient déjà beaucoup de mots chinois, durent accepter l'honneur de recevoir, en chinois, les vœux des quatre-vingt-seize vierges de l'établissement. » Se-mou-mou entre tout à coup dans notre chambre, prend les deux fauteuils, les place au milieu, et nous y fait asseoir en nous disant que les élèves veulent nous souhaiter la bonne année. Effectivement, elles sont toutes en groupes, attendant à la porte. Nous avons peur d'une cérémonie trop chinoise, et faisons quelques difficultés, mais la bonne Se-mou-mou nous rassure par ce mot : « Zen vou chin, zen von chin » (Père l'a permis). Nous voilà donc assises : Se-mou-mou ouvre la porte et introduit les élèves qui viennent se mettre à genoux devant nous, et nous souhaiter la bonne année. Quelques-unes qui probablement n'avaient pas été bien informées de la manière dont elles devaient manœuvrer, arrivaient tout de travers ; alors Y-Kien-mou-mou qui est très vive, leur pesait sur l'épaule pour les faire mettre à genoux, puis les prenait par le bras pour les faire lever, c'était passablement comique ; la Mère Supérieure donnait à chacune une image.

Au milieu de toutes ces premières adaptations à la vie chinoise, les deux Mères ne vivaient en réalité que d'une seule pensée, une radieuse attente illuminait leurs journées : dans les premiers jours de janvier, quatre nouvelles compagnes allaient arriver, et la communauté du Sen-mou-Yeu pourrait enfin se constituer. Le mercredi 8, la vieille portière ouvre sans crier gare la porte de la salle où la Mère du Sacré-Cœur et la Mère Saint-Paul achèvent de souper, et leur remet un petit paquet et un billet. Leur cœur bat si fort qu'il n'y a pas à se demander ce que c'est : la malle est arrivée, ce sont des lettres ! Le petit billet

porte ces mots du Frère Mariot : « J'arrive de Yan-Kin-pan où j'ai vu la Mère Saint Régis et les Sœurs sur le navire ; elles se portent bien. » Le paquet contient des lettres de Paris. « Nous lisons, écrit la Mère Saint-Paul, nous pleurons, nous rions et nous oublions de finir de souper ; nous perdons la tête d'émotion et de joie, et Mère Supérieure verse gravement du thé, dans son verre, ne discernant plus la bouteille de la théière. Comme d'habitude, je me mets à faire le café pour le lendemain... Mais le moulin à paroles allait plus vite que le moulin à café et, dans mes transports de joie, je m'arrête au moment, où, dans une absence complète, j'allais verser l'eau dans le tiroir du moulin. »

Le vendredi 10, on part à la rencontre des voyageuses, elles doivent arriver par le canal, il y a encore bien peu d'eau, la marée monte. Les deux Mères se promènent le long du canal, les bateaux commencent à circuler, ils deviennent plus nombreux, la marée montant toujours ; il fait froid, propriétaires et passagers sont enfermés dans la petite niche qui leur sert de maison ; chaque bateau qui passe est interpellé par les enfants. « D'où viens-tu, de Yan kin pan ? Les Sian-mou-mou sont-elles avec toi ? » Le vent est très fort, les deux Mères commencent à prendre froid, et se réfugient dans l'église de Zi-ka-wei, elles retournent bientôt près du canal, rien, toujours rien ; elles viennent de s'asseoir dans le parloir quand une volée de petits chinois et de petites chinoises s'abat dans la cour en criant : « Sian-mou-mou, les voilà, les voilà ! » Un bateau s'arrête près du pont ; au bas de l'escalier, deux fauteuils de paille de forme européenne semblent bien signaler un bagage européen ; pas d'européennes. Les colis arrivent d'abord, les personnes viendront après. Mais la Mère Saint-Paul est jeune, le petit es-

calier est vite descendu, elle saute dans la barque. « Me baissant, je regarde dans la petite maison, et je perds toute ma dignité en apercevant la figure de la Mère Saint-Régis, blottie là-dessous comme un saint en niche, et les trois autres ne bougeant pas plus que si elles étaient canonisées depuis un siècle. Mon cri de joie les désengourdit... Elles surgissent de leur prison, et alors commencent les embrassades doubles et triples. » La bénédiction du Père Recteur et du Père Zottoli reçue, la communauté qui maintenant compte six membres, part bien vite pour le Sen-mou-Yeu; le dîner attend, il est trois heures. « Nous nous enfermons dans notre salle, maintenant les incursions ne sont plus à redouter, notre dîner, qui se tient chaud à la cuisine est servi et nous commençons ou plutôt nous recommençons à parler.

« Après le dîner, il fallait bien aller à la grande salle où toutes les élèves étaient réunies pour voir la nouvelle Mère, et les « at si » (sœurs). Cette fois nous étions interprètes. On servit de petits plats chinois, c'est indispensable, ainsi que six tasses de thé. » Et puis le Père Recteur et le Père Guibout étant présents, on imposa aux quatre nouvelles arrivées leur nom chinois.

Elles étaient six, maintenant elles avaient un nom, elles avaient leurs appartements bien isolés, la vie de communauté pouvait commencer. Les Auxiliatrices feront leur cuisine elle-mêmes ; en Chine, c'est plus sûr, les provisions viendront de Zi-ka-wei : « Tout ce qui me passera par la tête, a dit le Père Recteur, je vous l'enverrai. » Il lui passe bien des choses par la tête : voilà du poisson, des œufs, des pommes de terre, de l'huile, du vinaigre, du pain, du sel, du poivre, des ingrédients chinois dont on ne sait ni le nom ni l'emploi, et qui jettent la sœur Berchmans

dans des perplexités sans fin. Une marmite arrivée hier de Yan-kin-pan a mis pourtant un peu de calme dans l'âme de la vaillante cuisinière, qui avait la fièvre de penser qu'elle n'avait aucun ustensile convenable pour ses opérations. La brave Se-mou-mou, ravie de voir faire un repas à l'européenne, passe sa matinée dans la cuisine, de temps en temps découvre la marmite et y jette un œil discret. A midi la cuisinière plus rouge que son fourneau, et imaginant que tout ce qu'elle a fait est détestable, apporte une excellente soupe aux choux.

Le samedi 18, tous les exercices réguliers de la communauté sont repris ; à une heure et demie, lecture toutes ensemble. Le lendemain 19, c'est le douzième anniversaire de la fondation de la chère petite Société ; on le célèbre en Chine avec la même ferveur qu'à Paris. Mais en Chine il est au fond de toutes les âmes une grosse et inconsolable peine : le Sen-mou-Yeu n'est pas encore la demeure du bon Dieu ; quand sera-t-il permis de garder dans la petite chapelle le Saint-Sacrement ? Monseigneur Languillat est très sévère, il a constamment refusé cette consolation aux Pères dans les districts ; il a peur des profanations. Les religieuses Auxiliatrices vont faire leur triduum, ce triduum est suivi de la retraite des vierges qui finit le jour de la Purification de la Sainte Vierge ; Monseigneur permet que, pendant la retraite des vierges, le Saint Sacrement réside dans la petite chapelle du Sen-mou-Yeu. Le Père Recteur n'a pas de peine à lui faire promettre que ce qu'il permet aux vierges chinoises, il le permettra aux Auxiliatrices ; le bon Dieu va donc devenir leur hôte à partir du 21 janvier. Après la Purification, espérons que tout s'arrangera. La communion du 21, premier jour du triduum, fut offerte pour l'âme du Purgatoire la plus reconnaissante des grâces de Dieu.

Avec quel bonheur on fait la génuflexion pour saluer le bon Maître ! Quelle joie de voir une petite lampe briller dans un modeste verre placé au coin de l'autel pour dire : Jésus est là !

La Mère du Sacré-Cœur donne les points : Prier, souffrir, agir en Chine ; le Père Basuiau est venu faire une instruction ; c'était son premier sermon. Quand les cœurs s'entendent si bien, il semble que les voix ne puissent exprimer que les mêmes pensées ; sans avoir rien su, il a pris tout naturellement le même sujet que la Mère du Sacré-Cœur.

Le 25, le Père dit la messe de rénovation ; au moment de la communion les trois aspirantes renouvellent leurs vœux entre les mains du célébrant, en présence du Père Recteur et des bonnes petites chinoises, bien désolées de ne pouvoir comprendre ce qu'elles disent. Elles les entourent après le départ des Pères, les accablent de questions pour savoir ce qu'elles ont fait et pensé pendant leur retraite. Le soir, salut solennel. On a chanté toute la journée au Sen-mou-Yeu pour préparer les morceaux : *O salutaris*, *Magnificat*, *Tantum*. Cela ira, il y a pourtant encore des difficultés, mais voici qu'à l'heure de la bénédiction le Père Basuiau amène du renfort, le Père Pouplard et le Frère Mariot ; le Père Recteur officiera : « Je ne voudrais pas offenser le chœur de chant de Paris écrit Mère Saint-Paul, les musiciennes me croiront difficilement, jamais salut ne nous avait paru aussi touchant, jamais musique ne nous avait semblé plus belle, avec première, seconde, basse, elle allait droit au cœur. Comme nous demandâmes au bon Maître une bénédiction de son divin Cœur pour toutes nos chères mères et sœurs de Paris et de Nantes ! »

Le lundi 27, les vierges commencent à affluer ; elles arrivent toutes, leurs nattes et leurs couvertures

roulées sur le bras ; elles ne se font pas faute de pousser les portes des chambres, d'entrer d'un pas discret et incertain, et de tout inspecter. Elles sont là deux cent vingt, qui ne savent que faire entre les exercices de la retraite. Les chinoises n'ont pas beaucoup l'esprit d'oraison, quand le Père cesse de prêcher, elles cessent de penser ; ne pouvant parler, on leur a dit de garder le silence, elles se distraient en regardant. Elles envahissent la cuisine de la sœur Berchmans épouvantée, découvrent les casseroles, et veulent tout voir. La sœur voudrait bien s'en débarrasser, elle sait dire en chinois : « Ferme la porte », elle lance avec de grands gestes un vigoureux « couaimen » aux seize vierges qui encombrent sa cuisine. Les seize vierges se retournent, ferment la porte, et restent là. La bonne sœur avait oublié, ou peut-être n'avait-elle pas su dire : allez-vous en, et les seize vierges ne demandaient qu'à rester.

La retraite dure quatre jours, les vierges chinoises la font de leur mieux. Pendant ces jours, les Auxiliatrices, tout au bonheur de posséder Notre-Seigneur, font, directement ou indirectement, plusieurs démarches près de Monseigneur pour obtenir de garder la Sainte Réserve ; le Père Supérieur fait espérer que quand il y aura, dans la petite chapelle, une porte de communication avec le sanctuaire de la grande église, leur désir pourra être satisfait. Le jour de la communion générale, le P. Frémiam qui aide Monseigneur, vient chercher le ciboire, l'emporte, et laisse la porte du tabernacle ouverte, oubliant la custode et l'hostie consacrée. Les Auxiliatrices qui voyaient avec douleur partir l'hôte divin pensent que le Père va revenir... il ne revient pas. La Messe terminée, elles allument deux cierges, bien contentes de cet oubli. Elles n'osent fermer la porte du tabernacle. Monseigneur allait partir, la Mère Saint-Paul s'approche du P. Frémiam

et lui dit : Mon Père, auriez-vous la bonté de venir fermer la porte du tabernacle ? — Vous ne l'avez donc pas fermée, ma chère Sœur ? — Mais, non, mon Père, je n'ai pas osé, Notre-Seigneur y est ! — Comment, le Saint Sacrement est là ? Ah ! par exemple... Ah ! si j'avais su cela... et plusieurs personnes n'ont pas communié faute d'hosties ! Il redit la chose à Sa Grandeur. — « Monseigneur, dit la Mère du Sacré-Cœur, Notre-Seigneur n'a pas voulu quitter ses enfants. » L'évêque ne sait que répondre et, visiblement ému, reconnaît là un trait bien touchant de la délicatesse du bon Maître ; le Père Frémiam vient refermer pour un jour la porte du divin Prisonnier.

Les retraitantes partent après des adieux répétés et des protestations enthousiastes, à la chinoise... C'est l'usage.

Le lendemain, le Père consomme à la sainte messe la grande hostie, le tabernacle est vide, hélas ! mais on s'occupe, dès ce jour là, de faire percer la porte de communication ; les religieuses auront chez elles Jésus, la cause est gagnée. En même temps que les ouvriers travaillent à la porte, les Mères, au grand contentement de Se-mou-mou, essaient de mettre un peu d'ordre au Sen-mou-Yeu. La manière de s'approcher de la sainte communion est particulièrement défectueuse, c'est un vrai désordre. « Nos chinoises se poussent, et, n'étant pas solides sur leurs jambes, tombent les unes sur les autres ; puis, quelques-unes attendent que le Père soit à moitié chemin pour retourner à l'autel, pour se lever et venir s'agenouiller à la grille ; c'est depuis notre arrivée un véritable tourment que ce moment et nous disons toujours : « si nous avons autorité ici, la première chose à faire sera de se rendre en ordre à la communion ; et la seconde, chacune devra avoir un mouchoir de poche.

Donc, aujourd'hui, après avoir passé un long temps à rédiger une épître sur son portefeuille pour expliquer la manière de manœuvrer, la Mère Saint-Paul se rend dans la chapelle, suivie d'une centaine de chinoises. Par le geste, par la parole, elle essaie de faire comprendre quand il faut se lever, s'agenouiller, se retourner et s'en aller; la moitié se prosterne quand il faut s'agenouiller, et l'autre moitié éclate de rire. C'est la grande maladie du pays ; les chinoises rient, avant, pendant, et après chaque parole, quand elles sont déconcertées... enfin elles rient toujours... » Le même exercice répété pendant une bonne demi-heure, chacune ayant passé à tour de rôle, la Mère congédie son monde, et, plus rouge qu'une pivoine, rend compte à la Mère Supérieure de ce nouvel expériment. »

Après avoir essayé de faire comprendre aux élèves comment elles doivent s'approcher de la Sainte Table, on essaie de leur apprendre à prononcer quelques prières latines, l'*Angelus* est la première ; ce n'est pas facile, leur gosier se refuse à prononcer les r : on entend des sons assez curieux : *été concipilé de si pélilu san que lo.* Elles abordent les religieuses en disant : *Ma mêle.*

La vie de famille unit peu à peu ces âmes et ces cœurs qui ne veulent que Dieu et son divin service : la Mère Supérieure, toujours généreuse et ardente, entreprend de préparer à la Confirmation celles des vierges qui n'ont pas reçu ce sacrement. Elles savent par cœur le chapitre qui traite de cette matière, mais elles ne comprennent pas ce qu'elles disent ; la Mère du Sacré-Cœur les réunit chaque jour, et pendant un quart d'heure leur explique ce qu'elles vont faire. Il n'y a pas encore quatre mois qu'elle est en Chine et la voilà qui fait le catéchisme ; on a peine à imaginer la somme de travail que suppose un pareil ré-

sultat : « Le meilleur moyen de gagner les cœurs, c'est de se faire semblable à ceux dont on veut être aimé », avait-elle écrit ; pour devenir chinoise, elle n'épargne rien ; aussi, comme on l'aime déjà ! Le premier jour où elle avait pris les pinceaux pour écrire, les bonnes vierges l'ayant su, en eurent une joie extrême et, comme elle traversait leur classe, elles coururent derrière elle, embrassant sa pèlerine, pour lui témoigner leur reconnaissance et ajoutant : « si tu mettais des vêtements chinois, tu serais comme nous ! » Les premières leçons laissèrent un touchant et joyeux souvenir. La Mère Supérieure, après avoir prononcé son discours écrit, le faisait répéter par une maîtresse, pour être bien sûre qu'il avait été compris. « J'ai fait pendant neuf jours, écrivait-elle à sa famille, un catéchisme de quelques minutes. Vous comprenez facilement que, malgré le respect que mon jeune auditoire professe pour Tin-mou-mou, il n'a pu toujours réprimer l'envie de rire qu'excitait mon chinois élégant et incorrect. Je riais avec elles et reprenais de plus belle ensuite. » La Mère Saint-Paul entendant sonner la première de ses classes, et ayant oublié ce dont il s'agissait, demandait à la maîtresse : « Qu'est-ce que cela ? — C'est Tin-mou-mou con-do-li (Tin-mou-mou qui va prêcher la doctrine). Il y en a qui se seraient fait confirmer deux fois pour entendre Tin-mou-mou con-do-li. Monseigneur vint donner la Confirmation le 6 avril, il se montra très satisfait des élèves de la Mère du Sacré-Cœur.

Dans ce mois d'avril, il y eut grand émoi au Sen-mou-Yeu. Les Auxiliatrices ne pouvaient rester longtemps là où elles étaient ; dès leur arrivée, il était question de bâtir ; enfin, le terrain venait d'être choisi : ce sera près du canal, presque en face des Pères. On construira comme un petit village, où sont réunies

les vierges du Sen-mou-Yeu, les élèves et même les orphelines de Tsan-ca-len. C'est un immense travail, mais les avantages seront immenses; groupées sous une même direction, les vierges pourront plus facilement se former à leur vie de dévouement ; elles mettront la main un peu à tout, apprendront à élever les enfants, à soigner les malades, leurs expériences d'aujourd'hui faciliteront leur travail de demain. Le Frère Mariot, qui dirigera le travail, apporte bientôt le plan aux Mères, c'est superbe. Voici qui l'est moins : un vieux maître vient deux heures au Sen-mou-Yeu pour expliquer certains livres ; les Pères l'emploient pour leurs écritures, et depuis trois jours il a écrit force marchés pour le terrain, pour les ouvriers. Le vieux maître ne sait qu'une chose : on va bâtir une maison à Zi-ka-wei, mais cette chose, il la sait bien, et la répète sur tous les tons. Les enfants concluent que les Mères vont quitter le Sen-mou-Yeu, et ce n'est plus qu'une longue lamentation. Les vierges disent que le bon Dieu les punit de n'avoir pas été assez ferventes à profiter des conseils des Mères ; qu'il va donner leurs Mères à d'autres. Les Auxiliatrices ne peuvent dire la vérité qui si vite consolerait toutes ces douleurs, les Pères ne veulent pas que leur projet soit connu maintenant ; elles se contentent donc de répondre : « Ne vous désolez pas ainsi, le bon Dieu ne nous a pas fait venir de si loin au milieu de vous pour nous séparer si vite. » Un bruit se répand ; les vierges feront des vœux et iront avec les Mères, les élèves resteront. Grande jalousie des élèves ; on se calme pourtant peu à peu.

Les liens se nouaient déjà très étroits entre ces âmes un peu frustes sans doute, mais bonnes, malgré leur inconscient égoïsme national, et les Mères qu'elles voyaient si dévouées et si oublieuses d'elles-mêmes ;

l'une des vierges résolut d'écrire à la Mère de la Providence ce qui était au fond du cœur de toutes.

« Je m'agenouille, et je te présente cette lettre, Supérieure et spirituelle Mère de la Société, humblement je t'honore avec attention.

« Autrefois, je demandais à Dieu cette grâce qu'il nous accorde ; sainte Mère, tu nous a donné six personnes de grande vertu, d'un extérieur modeste, édifiant. Ces personnes recommandables n'ont pas craint un long chemin pour venir en Chine, exhorter et encourager de petites servantes pour apprendre les choses spirituelles, et à marcher dans le chemin du ciel...

« Les trois mères nous ont dit qu'à Paris, il y avait une Mère spirituelle et Supérieure de la Société, qui a une très grande et très haute vertu, qui, dès son enfance, n'a pas aimé la noblesse, la gloire, et a rejeté les choses du monde, quittant sa famille pour se faire religieuse ; grande intelligence qui comprend toutes choses, toujours modeste, douce, cœur pur, aimable, et, par suite, consolant les affligés ; sans cesse agissant selon les intentions de Dieu ; travaillant pour sa plus grande gloire... toujours disant de si bonnes paroles, qu'aussitôt que les hommes les entendent, ils ont la contrition, font des pénitences et aiment Dieu avec un cœur fervent.

« Corps spirituel, pur comme les Anges, tu aimes Dieu. Personne ne peut t'être comparée. Quand tes filles ont quelques difficulté, de suite tu la leur aplanis, tu n'aimes pas ton corps, tu aimes le feu de Dieu ; toujours fervente, tu l'allumes dans les autres. Tes œuvres spirituelles, tes vertus, chaque jour sont une aide, non seulement pour les personnes du monde, mais encore pour les Ames du Purgatoire, dont le re-

gard te suit sans cesse espérant en toi pour entrer au Ciel...

« Moi, petite servante, j'aurais un très grand désir de te voir, d'entendre tes aimables exhortations, de jouir de tes douces manières, mais il y a une mer, une grande mer, qui m'oblige d'attendre, et qui fait que je ne puis obéir au désir de mon cœur. Donne-moi cette espérance de voir toutes les mères et toutes les sœurs venir en Chine nous exhorter, afin que nous nous dirigions toutes ensemble au ciel pour y jouir du bonheur éternel...

« Prosternée, je te vénère,
je te salue,
Pauvre servante,
MOLIA TSE-TOU-COU.

« Fait avec attention. »

Evidemment, Molia Tse-tou-cou s'était bien appliquée et, derrière sa pensée, à travers ses expressions moitié chinoises, moitié européennes, on devine une autre intelligence qui conduit la sienne et, sans jugement téméraire, on peut penser que la Mère Saint-Paul n'est pas loin. Molia Tse-tou-cou voit si juste et ses désirs sont si conformes à ceux qu'exprime dans une lettre du 16 avril le Père Della Corte ! Elle exagère sa pensée qui ne serait plus chinoise sans cela, et veut que toutes les Mères viennent au Sen-mou-Yeu ; le Père Supérieur est moins exigeant, mais il implore pourtant de nouvelles missionnaires : les premières ont fait merveille, elles sont heureuses, elles sont aimées, Notre-Seigneur les protège, mais elles ne pourront plus suffire à la tâche quand, à la direction du Sen-mou-Yeu qu'elles viennent de prendre, il faudra joindre celle de l'orphelinat des petites filles : « Je vous prie donc, ma Révérende Mère, conformément

au désir de Sa Grandeur Monseigneur Languillat, de vouloir bien doubler leur nombre, et, si c'est possible, le tripler encore. J'ai grande confiance en votre générosité. »

Monseigneur écrivait de son côté : « Dans la visite que j'ai faite au couvent des vierges, vos filles ont toutes voulu me parler en particulier. Soyez tranquille et fière d'elles. Elles s'aiment comme des sœurs et vivent dans la plus douce joie. Que ne pouvez-vous les visiter ! Si quelque chose pouvait leur inspirer un regret, ce serait d'être privées de vous, leur bonne Mère. Voilà le seul sacrifice, disent-elles, que la Chine leur a imposé ! » Comme le Père Della Corte, Sa Grandeur demandait un nombreux envoi d'Auxiliatrices. La bénédiction du Cœur de Jésus était sur la mission, et doucement on s'acheminait vers la grande pensée des Pères Jésuites et des religieuses : former des Auxiliatrices du Purgatoire en Chine, fonder un noviciat. La Mère du Sacré-Cœur écrivait à peu près à la même date : « Plusieurs d'entre nos vierges ont un grand désir de la vie religieuse, et surtout d'entrer chez nous ; c'est là que nous aurons besoin de prudence et de la lumière du Saint-Esprit. Aussi, je fais beaucoup prier à cette intention sans dire pourquoi. Du reste, jusqu'à ce que notre mission soit bâtie, il n'y a rien à faire, et d'ici là, je vous transmettrai mes observations et mes réflexions. Que le bon Dieu soit béni ! »

Personne, mieux que la Mère du Sacré-Cœur, ne pouvait préparer, à une formation religieuse, les âmes privilégiées que le choix divin y appellerait. Son calme, sa patience sont admirables, et nous connaissons déjà la hauteur de ses vues surnaturelles.

« Vous pensez, peut-être, écrit-elle, à Madame Lardin sa mère, que l'étude du chinois est bien mo-

notone ? oui, sous un certain rapport ; ces lignes sont si bizarres et si nombreuses que l'attention et la mémoire en ont vite assez, mais le bon Dieu qui est si bon, me fait trouver une grande douceur à apprendre mon catéchisme dans une nouvelle langue ; les choses de Dieu ne sont pas comme celles du monde, le cœur ne s'en lasse pas, bien au contraire, plus il les goûte, plus il les veut... »

La Mère Générale lui avait demandé ce qu'elle pouvait faire de chinois, occupée comme elle l'était par ailleurs : « Autant que mon cerveau a la bonne volonté d'en digérer, répond-elle gaiement ; car pour avoir des novices, former des religieuses, il faut pouvoir parler à peu près facilement. Après une neuvaine à saint Joseph, je me suis décidée à faire la méditation, trois fois par semaine, aux vierges qui ont témoigné le désir d'être religieuses, et forment une classe à part. Il me faut bien une heure et demie ou deux heures pour l'écrire, et trois quarts d'heure pour la corriger avec ma maîtresse. Cette chère et intelligente June ne sachant pas le français, il faut que je lui explique par signes, comparaisons, etc. ce que je veux dire, quand je n'ai pas su l'écrire moi-même. C'est très intéressant, mais long. Puis je reçois celles qui viennent me conter leurs peines, elles ouvrent leur cœur assez simplement, seulement pour les comprendre, et ensuite leur répondre, il me faut un quart d'heure où le français ne demanderait pas trois minutes... Ah ! j'oubliais que j'écris des lettres en chinois et que j'en reçois, donc il me faut une secrétaire et une lectrice, et le temps de les comprendre. »

Et le temps de se dévouer, le temps de gâter maternellement des élèves aussi insupportables que des chinoises. C'était le jour de la fête-Dieu, il pleuvait ; impossible d'aller à la procession de Zi-ka-wei. La

Mère du Sacré-Cœur se met derrière son paravent, s'installe dans son bureau, elle savoure déjà sa matinée tranquille. « Quelques minutes sont à peine écoulées, dit-elle, que j'entends mes Sio-ne (enfants) » dire à demi-voix : « Ma Mère, ma Mère ». Je fais d'abord la sourde oreille ; le nombre des voix augmente : « Ma Mère, ma Mère, dit-on encore ; peut-être n'y est-elle pas ? — Je l'ai vue entrer, dit une autre. » Et de reprendre d'un ton plus suppliant : « Ma Mère, ma Mère ! — Qu'est-ce que vous voulez ? » dis-je d'une voix que je voulais rendre sévère, mais les petites malignes ne s'y trompèrent pas et dirent triomphantes : « Pouvons-nous entrer ? — Eh bien ! entrez, que voulez-vous ? — Mère, les grandes sont allées à Zi-ka-wei ; elles verront Monseigneur, elles entendront l'orgue, nous, nous ne verrons rien. Si tu nous montrais quelque chose de français, cela nous amuserait. — Mais, mes pauvres enfants, je n'ai rien. » L'une aperçoit sur mon bureau le buste du Curé d'Ars ; « Qu'est-ce que cela, dit-elle ? » Je raconte son histoire. Une autre découvre une petite balance que nous avons apportée de Paris, et demande ce que c'est. Je montre la balance, leur apprends à peser ; puis, plaçant un objet assez lourd d'un côté : « Voilà, dis-je, une Ame du Purgatoire, il faut la délivrer ; lorsqu'une élève du Sen-mou-Yeu est bien sage, qu'elle apprend bien sa leçon, si elle offre son mérite à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour cette pauvre âme, la voilà un peu soulagée » ; et je mettais un poids de l'autre côté de la balance, et ainsi jusqu'à ce que le dernier plateau emportant le premier, je pus dire que l'âme était entrée en Paradis. Ma petite famille toute charmée et tout émue, n'avait ni assez d'yeux, ni assez d'oreilles... Mais je me trouvais au bout de mon chinois. Heureusement, la Mère Saint-Paul qui n'est jamais au

bout de rien, me débarrassa de ma petite bande en lui promettant des histoires. »

Les trois mères rivalisaient de zèle ; la mère Saint-Régis, la dernière venue, était une maîtresse de travail hors pair. Quoi d'étonnant si, ravies d'un aussi maternel dévouement, gagnées à Dieu par une affection si réelle et si profondément surnaturelle, heureuses de voir leurs mères se plier à leurs coutumes chinoises, et approuver, admirer même tout ce qu'elles trouvaient de bien dans leurs usages, les vierges se soient attachées aux religieuses Auxiliatrices, et, par elles, au Dieu d'amour et de miséricorde qu'elles sont venues leur apprendre à mieux connaître pour l'aimer mieux. Souvent, dans les cloîtres on entend des voix heureuses, murmurer en mots français qu'elles ont appris on ne sait où : « Applenez-moi à plier Dieu » ; la naïve prière comble de joie le cœur des mères. Rue de la Barouillère, ces détails mettent, dans les âmes, une reconnaissance sans limites, comme aussi un désir sans limites d'aller travailler sur la terre de Chine.

Les sœurs coadjutrices : sœur Berchmans, sœur Germaine, sœur Rodriguez font aussi de bon apostolat à leur manière qui, pour n'être pas celle des mères, n'en est pas moins excellente. Voici une journée de la sœur Berchmans : « A cinq heures moins cinq, le réveil. Après le signal, chacune constate les morsures plus ou moins nombreuses qu'elle a reçues, selon que les moustiquaires étaient bien ou mal fermées. Les coutumes chinoises exigent que les toilettes se fassent à l'eau chaude... aussi, chaque matin les bonnes petites chinoises s'empressent-elles de nous apporter de l'eau chaude. Dans les grandes chaleurs surtout, ce système n'est pas très agréable et, dès cette première heure, on est obligé de se dire : nous sommes en Chine. Ce mot remplace ici à tout moment *l'abnegel* de

France que nous n'employons plus en parlant. » Comme on a grande hâte d'aller respirer un peu, on s'habille vite : « 5 heures 25, la cloche sonne, le feu s'allume, les portes s'ouvrent... chacune commence sa méditation qui n'est interrompue que par le chant des canards, quelquefois aussi du rossignol et des grenouilles ; mais celles-ci ne peuvent nous distraire parce que leur chant a beaucoup de ressemblance avec la manière de prier des femmes chinoises. Cependant, pour être vraie, je dois vous dire que, quand elles le font bien, cette unité de voix, quoiqu'elle ne ressemble pas à la musique de nos pays, a quelque chose d'édifiant, tant elles prient avec ferveur. Quand ces cent voix sont bien parties, elles me donnent de la dévotion ; je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir pas faire comme elles. J'avoue qu'il m'a fallu d'abord du renoncement pour ne pas regretter en les écoutant nos délicieux *O Salutaris*, etc, mais, au fond, c'est toujours le même Jésus qu'on adore, et puisqu'il se contente de cette manière, pourquoi ne nous suffirait-elle pas ?

« Après la messe, les travaux domestiques..., à dix heures, les études finissent et le travail commence, lessive, repasserie, tout est en action. Ma cuisine se change pour un instant en laboratoire. Il faut des infusions de fleurs pectorales pour les enrhumées, des décoctions de quinquina pour quelques autres, etc., et le thé pour les bien portantes... Pendant que j'écris, mon aide est là qui vous offre son salut ; elle allume le feu le matin, et après les repas m'aide à laver la vaisselle ; elle est déjà formée à nos manières, et il n'y a plus à craindre qu'elle essuie les assiettes avec son mouchoir de poche... A quelque chose près, le menu du dîner se rapproche de celui de Paris, sauf la différence des viandes et des légumes, quant à la

qualité surtout. Cependant je ne dois pas me plaindre, les Pères qui sont aux aguets de nos besoins, envoient aux « mou-mou » tout ce qu'ils peuvent, et, les jours de fête, il arrive souvent que, pendant que je me résigne à mettre des pommes de terre, au sortir de la chapelle je trouve, par exemple, à la cuisine un petit panier plein de salade ou de haricots verts.

« Je suis obligée, mes bien chères sœurs, de vous laisser dans ce panier, l'heure de faire partir le courrier étant arrivée. »

Le sœur Sainte-Germaine, chargée du vestiaire et de la lingerie garde au milieu de difficultés bien chinoises le même entrain, la même bonne humeur : « Le parapluie de la Mère Supérieure avait besoin de quelque réparation à faire dans les baleines ; nous l'envoyons à Shang-haï pour le faire raccommoder. Après une longue attente, il arrive enfin, mais grande est ma surprise en voyant la couverture d'un côté et les baleines de l'autre. Nos braves chinois avaient mis tout leur savoir-faire à démonter le parapluie. Il n'y avait plus qu à le remonter soi-même : on n'est pas en Chine sans le sentir. »

Malgré la bonne humeur, malgré le zèle, malgré le surnaturel, les épreuves étaient parfois bien rudes et les pauvres Auxiliatrices fortement secouées. L'acclimatation n'alla pas sans ébranler les santés ; il fallut payer le tribut au climat de Chine ; presque toutes en souffrirent : la Mère Saint-Paul, prise la première, fut longue à se remettre. Elle ne put assister à la bénédiction de la première pierre que les Pères avaient fixée à la date du 9 septembre. Longtemps la chère malade donna de l'inquiétude ; ils furent bien longs les mois de convalescence et, d'après le conseil du Père Basuiau, la Mère Saint-Paul dut les passer, avec la Mère Saint-Régis, au consulat de France ; la plus

délicate hospitalité y avait été offerte aux deux religieuses.

La Mère du Sacré-Cœur restait seule au Sen-mou-Yeu avec les trois sœurs coadjutrices, pleinement abandonnée à la volonté divine : « J'ai comme la possession d'un bien dont je n'avais que l'espoir. Il fait bon d'être pleinement à Dieu et de ne compter que sur Lui pour la vie et pour la mort. » Visiblement cette âme s'unissait chaque jour davantage au divin Maître, dans la calme confiance d'une volonté toute pacifiée dans la volonté divine. Une maxime du P. de Ponlevoy était entrée bien avant dans sa vie surnaturelle : « Nous ne sommes responsables devant Dieu que du bien que nous pouvons faire. » « Cette maxime, écrivait la Mère du Sacré-Cœur à la Mère de la Providence, qui a été la source de ma paix pendant que j'ai été chargée de l'œuvre des malades, l'est encore ici. Je regarde l'immense horizon qui s'ouvre devant nous, seulement pour orienter ma marche, et rabaisse vite mon regard pour faire accomplir autour de moi ce qui se peut facilement sans troubler ni fatiguer qui que ce soit. » Dans cette conduite de la Supérieure de la mission de Chine, on se demande ce qu'il faut admirer le plus : bon sens que surnaturalise l'humilité, ou flamme du zèle que dirige, sans l'amoindrir, un complet abandon à la sainte volonté divine.

Son dévouement avait les plus charmantes délicatesses : Un jour, elle se rendait à Zi-ka-wei avec une autre Mère ; des enfants païens accourent pour la voir ; le plus petit reste devant la maison et crie à *en mourir* : « Qu'a donc cet enfant, demande la Mère du Sacré-Cœur ? — C'est que quand il sera arrivé au bout du chemin, les Sian-mou-mou seront passées, il ne pourra plus les voir. — Qu'à cela ne tienne, va le chercher, nous attendrons. » Le poupon vint, regarda

à loisir, sécha ses larmes, après quoi les Sian-moumou reprirent gaiement le chemin de l'église. Elle s'intéresse aux cris d'un enfant et les apaise ; elle s'intéresse aux mille riens, aux plus petits souvenirs du passé : « J'ai éprouvé un petit chagrin, écrit-elle à la Mère Générale, de la chute de votre beau lierre, le cœur se prend involontairement à tout. Faisons donc mieux que le lierre, me suis-je dit, ne nous laissons pas abattre et mourons sur la bonne croix à laquelle nous sommes attachées. » D'ailleurs, elle ne se dissimule aucune des difficultés de sa vie, elle compte, non pour s'en plaindre ou s'en attrister, les mille et un sacrifices de chacune de ses journées ; ils existent, ce serait se tromper que de ne pas les voir ; elle apprécie à leur valeur chacun de ses succès : sacrifices, succès, au fond qu'importe à l'âme de bonne volonté toute à Jésus ? Elle a fait son devoir, elle a planté, c'est Dieu qui récompense et fait mûrir les fruits.

Ils mûrissaient plus vite qu'on ne l'avait d'abord pensé, dans ces âmes chinoises qui se révèlent d'abord égoïstes et peu généreuses : « Presque toutes nos vierges, écrit la Mère du Sacré-Cœur, le 8 novembre 1868, ont offert leurs mérites et indulgences pour les Ames du Purgatoire pendant un mois, d'autres pendant deux ; c'est un grand pas pour le caractère chinois... Nos vierges font de merveilleux progrès, du moins nous en jugeons ainsi et le racontons au Père Zottoli, que nos admirations maternelles amusent beaucoup. Elles voudraient entrer chez nous et commencer leur noviciat de suite, mais cette mesure serait diamétralement opposée à la prudence, aussi leur dit-on : *mai mai tse*, plus tard, plus tard... » Plus qu'ailleurs en Chine la prudence est nécessaire : commencer le noviciat et ne pas réussir, ce serait tout compro-

mettre pour une quinzaine d'années ; il fallait donc surtout au début, éprouver et longtemps, les vocations qui semblaient les plus sûres. Aussi bien était-il impossible de commencer le noviciat avant l'achèvement du nouveau Sen-mou-Yeu. Le travail avançait ; les Mères gardaient l'espoir de s'installer en novembre, dans leur nouvelle maison. De fait, elles n'y entrèrent qu'au printemps de 1869 ; mais dès le mois de novembre, les vierges purent occuper le nouveau bâtiment du Sen-mou-Yeu ; les mères les accompagnèrent, bien entendu, quitte à déménager de nouveau au printemps pour occuper la maison destinée à la communauté. La chapelle située au milieu et qui forme le cœur de tous les bâtiments, fut érigée sous un double vocable ; celui du Sacré-Cœur et celui de la Présentation de la Sainte Vierge.

Une des joies les plus vives de la Mère du Sacré-Cœur, c'était de voir la dévotion aux Ames du Purgatoire goûtée et comprise par les vierges chinoises ; elle note avec joie : « le but de notre œuvre les *émerveille.* Elles ont offert leurs indulgences pour ces pauvres âmes. L'une d'elles, charmante et naïve enfant de vingt ans, me dit : Comment faire, il y a peu de temps que j'ai perdu mon père, je voudrais offrir mes indulgences pour lui et aussi pour les autres âmes ? — Toutes les Ames du Purgatoire sont saintes, lui dis-je, offre tes mérites à Notre-Seigneur pour ses enfants, et abandonne à son Sacré-Cœur le soin de ton père. — Oh ! dit-elle en riant de tout son cœur, je comprends, je comprends ; Notre-Seigneur est bien meilleur que moi, il est tout puissant, papa n'y perdra rien. » Je dis à une autre : « Tu comprends bien que si tu offres tes indulgences pour les Ames du Purgatoire, tu ne les auras plus, et si tu viens à mourir avant d'avoir corrigé tes défauts, il faudra, toi, que tu ailles

en Purgatoire. — Oh ! qu'est-ce que cela me fait, dit-elle, pourvu que je travaille à la gloire de Dieu qui est si bon pour moi. »

Tout en se montrant d'une filiale réserve dans la demande des secours nécessaires à la mission de Chine, la Mère du Sacré-Cœur ne pouvait dissimuler à la Mère de la Providence le besoin qu'elle avait de nouvelles ouvrières. Souvent elle venait en hâte à la chapelle crier à Notre-Seigneur : « Donnez-nous des saintes, suscitez des prières et des sacrifices, Seigneur, pour sauver votre peuple. » Le seul regret de la Mère Générale était de ne pas pouvoir envoyer un plus grand nombre de ses filles au Sen-mou-Yeu ; elle n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix, toutes continuaient à s'offrir.

Les vierges chinoises qui chaque jour voyaient le dévouement des Mères, l'eurent bientôt apprécié, et surent à l'occasion trouver des manières bien délicates d'exprimer leur reconnaissance. Le premier hiver passé en Chine fut rigoureux, et la Mère du Sacré-Cœur redoutait le froid : « Au mois de décembre, écrit-elle, il souffla pendant trois jours un vent du nord si violent que pour traverser d'une de nos chambres dans l'autre, sous la vérandah l'eau gelait dans une assiette. La bonne Providence qui prévoit tout et pourvoit à tout, avait inspiré à la veuve de Kou-Sou, nommée Tsé-sié-san de nous faire des pardessus noirs ouatés que nous endossâmes avec empressement et reconnaissance. Lorsque nous voulûmes la remercier, elle nous répondit dans la naïve simplicité de sa foi : « Ne me remercie plus, j'ai fait cela pour le bon Dieu puisque tu lui appartiens. Moi, je ne sais pas prier, alors je me suis dit : Lorsque le bon Dieu verra dans l'église les mères et les sœurs qui ont le cœur si chaud, il dira : C'est Tsé-sié-san qui a

ainsi bien couvert mes enfants, il faut que j'aie pitié d'elle ! et comme cela, le bon Dieu oubliera que je ne sais pas prier. »

Une des chinoises de la Mère du Sacré-Cœur, devenue plus tard Auxiliatrice, la Mère Marie de Saint-Joseph, résume ainsi son impression et celle de toutes les vierges sur la vertueuse et charitable supérieure : « Au commencement, elle recevoir beaucoup de mépris, à cause de la langue qu'elle ne savait pas parler, mais elle avait une patience admirable avec les chinoises, de la bonté et de la douceur. Elle avait la vie intérieure, elle aimait comme on ne peut pas dire. Elle choisit toujours les plus pauvres personnes pour parler. Un jour, il y a une grande fête, les élèves congé, toutes ensemble pour s'amuser, les autres mères et sœurs avec les élèves. Notre mère reste toute seule, appeler une élève, lui parle : cette élève on n'aimait pas, parce qu'elle était très laideur ; après, toutes les élèves savoir elle était avec notre mère, tout le monde est très étonné, et dit : Comme cette Mère est la charité !... Pendant l'hiver est très froid, elle souffrir beaucoup, alors elle mettait un bonnet qui faisait rire les chinoises ; elle reçut avec bonheur cette humiliation comme un don de Dieu. — Souvent réunit les enfants pour raconter les petites histoires pour satisfaire les enfants ; de même quand elle voulait apprendre à parler chinois, quand elle voir une chinoise, lui demander quelques mots chinois, elle demandait toujours comme prière et avec humilité : Voulez-vous m'enseigner un mot... et toujours remerciement.

« Elle avait passé quelques mois en Chine après ne pas cacher son zèle pour nous, pauvres chinoises ; elle expliquait la méditation pour les futures Présentandines, alors on était étonné, en disant : Cette Mère était savante et charitable. »

Il n'est pas de meilleure louange que celle qui sort de la bouche des enfants : *Ex ore infantium... perfecisti laudem.* Ps., 8, 3.

CHAPITRE TREIZIÈME

LE BREF LAUDATIF — FONDATION DE BRUXELLES — CRUELLES SOUFFRANCES

1869-1870

Pendant que la vie des Auxiliatrices du Purgatoire s'organisait et se développait en Chine, fécondée par les sacrifices, illuminée par les premiers succès apostoliques, les deux maisons de France, Paris et Nantes, continuaient les travaux commencés et attiraient de plus en plus les cœurs généreux, dévoués aux Ames du Purgatoire. En décembre 1868, on crut qu'une nouvelle maison allait se fonder à Liège ; il fallut y renoncer ; des pourparlers qui n'aboutirent pas avaient été aussi engagés avec la marquise di Rende, elle voulait une maison à Naples ; Monseigneur Lavigerie en avait demandé une pour Alger, et le Père Douet, partant pour l'Amérique, avait donné rendez-vous aux Auxiliatrices à New-York. La bénédiction de Notre-Seigneur était vraiment sur la nouvelle Société.

Le 30 mai, la Mère Fondatrice obtint pour la maison de Paris l'exposition du Saint Sacrement pendant l'octave de la fête du Sacré-Cœur, et, dans la suite, cette faveur fut étendue à toutes les maisons de l'Ins-

titut ; ainsi s'affirmait de plus en plus la dévotion à ce divin Cœur.

Au mois de novembre de cette même année, Mademoiselle Zénaïde Fleuriot pensa resserrer les liens d'affectueuse confiance qui l'unissaient aux Auxiliatrices ; elle vint rue de la Barouillère, et son désir, comme son intime conviction était qu'elle n'en sortirait plus. Elle avait pu apprécier leur genre de vie et leurs œuvres : elle croyait sa place marquée parmi elles. Arrivée le 29 octobre à Paris, elle écrivait le lendemain dans ses notes de retraite : « Je suis arrivée hier à mon cher couvent où j'ai été accueillie par la plus tendre charité... Seigneur ! Il fait bon ici !

« Ce matin, je me suis rendue au Gesu de la rue de Sèvres pour y parler au R. P. Olivaint, le prudent guide de ma retraite du mois d'août 1867. »

Dans cette retraite, Mademoiselle Zénaïde Fleuriot fut généreuse, et en se donnant pleinement à N.-S. et en acceptant pleinement la décision du P. Olivaint, qui lui fermait les portes de la vie religieuse. Elle se croyait pourtant bien appelée, et le jour où elle devait prendre une décision elle avait écrit dans un élan très beau : « Ne laisse pas, Seigneur, le monde me reprendre... Fais que je meure ici ! » Ce même jour, elle avait envoyé à la Mère Saint-Pierre, au moment de partir pour la rue de Sèvres, sa photographie ornée d'une pèlerine et d'un bonnet d'Auxiliatrice dessinés à l'encre. De retour elle écrivait : « Dimanche 7 novembre 11 heures.

« J'ai vu ce matin le R. P. Olivaint. Après avoir lu mes résolutions avec beaucoup de gravité et d'attention, le bon Père m'a rendu mon cahier en souriant, puis il m'a dit : « Non, ma chère fille, je ne vous crois pas appelée à la vie religieuse. Vivez dans le monde en vraie chrétienne, et servez Dieu par votre plume.

Votre nature, habituée à l'indépendance, ne supporterait pas les bandelettes de l'enfance religieuse, elle aurait des soubresauts qui les briseraient, et vous en concevriez ensuite des remords. L'esprit est prompt, mais la chair est faible...

« Abordez franchement la voie des préceptes, sans vous engager néanmoins à ne pas faire de temps en temps quelques petits voyages dans celle des conseils. Demandez de ma part à votre chère Mère Saint-Pierre de mettre de l'eau bénite dans votre encrier, et de vous recevoir sans inquiétude au parloir, fût-ce même plus souvent et plus longtemps que d'autres. En élevant votre esprit, en éclairant votre foi, en élargissant votre cœur par une charité de plus en plus universelle, elle fera en même temps du bien à vos cinq cent mille lecteurs. Allons, mon enfant, terminez votre retraite dans la paix et la confiance, et regardez-moi toujours comme votre père. »

La voix du Père Olivaint fut pour la retraitante la voix de Dieu, et cette parole produisit dans son âme le plus grand calme. Elle partit, puisqu'il fallait partir, mais jamais elle n'aima mieux son couvent ; elle n'avait pu y entrer, toujours il lui fut doux d'y revenir. Avec Jésus tout proche :

« Parmi les lis de la chapelle,
Il est présent la nuit, le jour ; »

elle trouvait sa chère Mère Saint-Pierre :

« O charité, vertu céleste,
Là, tu m'a prise par la main,
Et là, j'ai senti, je l'atteste,
Que ton pouvoir est souverain. »

Le 10 novembre, il y eut un troisième départ pour la Chine : deux mères : Saint-Vincent et Sainte-Lucie ; deux sœurs : Sainte-Thérèse et Saint-Bernard. On

avait espéré un moment rue de la Barouillère, que les quatre nouvelles chinoises pourraient voyager, en compagnie d'une petite colonie de filles de Sainte Thérèse, qui s'en allaient fonder un carmel en Chine, tout près de Zi-ka-wei. Le départ de ces dernières fut retardé jusqu'en décembre.

La Mère de la Providence voulut leur donner l'hospitalité, pendant les quelques jours qu'elles passèrent à Paris, elle les traita avec la plus maternelle bonté comme elle eût traité ses filles. Longtemps à l'avance, tout était prêt : la Mère Générale avait voulu tout examiner. Devant chaque lit d'une éclatante blancheur, se trouvait une sainte Thérèse, les trois chambres qui avaient été réservées communiquaient, et l'ensemble était charmant. Le samedi 12, à quatre heures, la porte cochère s'ouvrait toute grande, on traitait les carmélites comme des évêques ; et dans ses filles, c'était vraiment sainte Thérèse que l'on recevait. Deux Auxiliatrices étaient allées les attendre à la gare. Les religieuses se jetèrent dans les bras de la Mère de la Providence comme elles eussent fait pour leur prieure, et dès le premier moment régna la plus grande intimité. Elles arrivaient de Laval.

Après avoir salué le Maître de la maison, on se rendit dans les chambres, puis dans la salle où le repas avait été préparé : les bonnes carmélites ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Elles ne laissaient pas pourtant d'être embarrassées par bien des détails pratiques ; la prieure de la petite troupe n'avait pas touché de fourchette depuis quinze ans, il fallut lui rappeler comment s'en servir ; une autre ne savait pas comment prendre son verre ; gentiment, elles riaient de leur maladresse ; le dîner se prolongeait, l'arrivée de Monsieur Vicart, vicaire général de Laval, leur supérieur, l'abrégea. Il venait s'enquérir de ses filles

qu'il trouva ravies. Après son départ, les carmélites se rendirent en récréation ; l'accueil fut fraternel. Après s'être embrassées avec tendresse, les religieuses se mirent à parler avec une telle expansion qu'on ne pouvait plus rétablir le silence : « Nous sommes vos filles, déclaraient les nouvelles venues à la Mère de la Providence, nous vous obéirons et ferons tout ce que vous voudrez. »

Le dimanche soir, les carmélites assistèrent au repas de la communauté ; bien entendu, la lecture se fit dans la vie de sainte Thérèse. La prieure était près de la Mère Générale, la sous-prieure près de la Mère Supérieure, les trois autres carmélites suivaient, séparées par une Auxiliatrice : il y avait cinquante-six religieuses à table. Ce fut le seul repas pris en commun ; la Mère de la Providence remarqua que ses filles carmélites avaient fort peu soupé, elle craignit qu'elles ne fussent point assez à l'aise, l'expérience ne fut pas renouvelée.

La veille du départ, les Auxiliatrices offrirent aux carmélites une petite fête de famille. Dans la grande salle des réunions, une statue de sainte Thérèse dominait un rocher superbe, couvert de chinois, de chinoises et de carmélites ; un peu plus bas, des Auxiliatrices, entourées de vierges, chantaient les louanges du Seigneur. Des prières et des chants traduisaient les pensées et les sentiments des chinois et des religieuses : c'était très touchant ; la Mère Prieure, placée dans un fauteuil à droite de la Révérende Mère Générale, lui prenait les mains avec émotion, charmée d'une si fraternelle et religieuse délicatesse.

Il fallut pourtant se séparer ; la Mère de la Providence ne quitta pour ainsi dire pas les carmélites pendant la journée du mercredi 15, la dernière qu'elles passèrent rue de la Barouillère ; elle porta même ce

jour-là dans l'intérieur de la maison, un de leurs scapulaires qui avait touché le manteau de sainte Thérèse. Les chères voyageuses firent leurs adieux à la communauté réunie, vers six heures du soir ; la Mère de la Providence voulut les accompagner à la gare. La curiosité était vivement excitée, on ne voit pas tous les jours des carmélites dans les rues de Paris et à la gare de Lyon ; la Mère Générale eut vite fait de les placer dans un compartiment réservé, où elles purent échapper aux regards ; elle ne les quitta qu'au dernier moment. Toutes pleuraient en l'embrassant une dernière fois, et ne cessaient de répéter : « Que Jésus soit votre récompense ! » « Je remets à la Prieure, écrit dans ses notes la Mère de la Providence, cent francs pour sa mission. Son père ne lui a rien donné, je serai sa mère. » La voilà bien avec son grand cœur et si spontané ! Quelques jours après, elle recevait une lettre.

« *Carmel de Laval*, 18 *déc.* 1868.

« Jésus soit avec votre Révérence !

« Révérende et bien-aimée Mère,

« Mon cœur déborde de reconnaissance, comment vous l'exprimerai-je jamais ? vous avez mille fois trop fait pour mes filles, et que dis-je ? Je ne sais pas ce que vous avez fait, et je ne puis probablement pas m'en former une idée. Que le divin Maître me donne l'occasion d'acquitter autant que possible ma dette envers vous !

« Je demandais ardemment au Seigneur la faveur de vous voir un jour, ma bonne et digne Mère, et voilà que notre Père, M. Vicart, m'a fait espérer que mes désirs seraient exaucés. Que le divin Maître soit béni ! Il me semble vous connaître déjà, tant je me

sens d'amour pour votre Révérence dans le Cœur Sacré de Jésus. Votre photographie nous a causé un vif plaisir.

« J'ai reçu ce matin une dépêche m'annonçant que le voyage de Marseille a été heureux, et que la santé de toutes est bonne. C'est demain qu'elles s'embarquent, les chères et bien-aimées filles. Ah ! tout pour la plus grande gloire de Dieu !...

« A vous, Mère bien-aimée, toute l'effusion de ma gratitude.

« Votre très humble petite servante,

Sœur Thérèse de Saint-Augustin. »

Monseigneur l'évêque de Laval chargea M. Vicart, supérieur des carmélites et vicaire-général de remercier la Révérende Mère Générale, et voulut bien l'assurer qu'il se ferait un devoir de lui dire lui-même, lors du voyage qu'elle avait promis de faire à Laval, combien il avait été touché de sa généreuse hospitalité.

Dans ce même mois de novembre, commencèrent rue de la Barouillère les réunions du lundi, où quelques jeunes filles se groupaient pour offrir, comme les Dames associées, en faveur des âmes du Purgatoire, leurs prières et leur travail. La mission de Chine venait de se fonder, ce fut surtout pour aider les œuvres des Auxiliatrices missionnaires, que l'on travailla d'abord. Bientôt, Nantes imita Paris, et maintenant, dans presque toutes leurs maisons, les Auxiliatrices du Purgatoire ont établi des réunions semblables.

Ce fut le lundi 21 décembre que, pour la première fois, on chanta le *De profundis* après le salut qui termine la réunion des Dames associées.

A cette même date, Madame Jurien, qui si long-

temps l'avait laissée sans nouvelles, écrivait de Rome à la R. Mère Marie de la Providence :

MA BIEN CHÈRE FILLE,

« ... J'ai reçu ici peu de mois après mon arrivée, une lettre que vous m'aviez adressée à Bourbon. Je voulais vous en remercier, vous écrire, je m'en sentais pressée. Je ne l'ai pas fait. J'ai manqué au mouvement que je ressentais, et je suis heureuse de me confesser à vous de ce regret, tout en m'humiliant d'avoir été infidèle à la *grâce du moment*. Depuis lors, j'ai vainement cherché à savoir quelque chose de vous... Il y a quelque temps, j'ai appris par hasard que vous étiez en Chine. J'en bénis Dieu. Quand je dis *vous*, j'entends vos chères filles. Mais vous, vous-même, ma chère fille, dites-le moi, je vous en prie. Donnez-moi quelques détails, qui me mettent un peu au courant des progrès de l'œuvre bénie du Purgatoire, avant que j'aie besoin de ses prières pour moi-même...

« 24 décembre. Ecrivez-moi poste restante, Rome ; bonne fête de demain. Un souvenir à toutes.

« Votre bien dévouée Mère en Jésus,

JURIEN. »

Un mois plus tard, elle écrivait :

Rome, 21 *janvier, sainte Agnès.*

MA BIEN CHÈRE FILLE,

« J'aurais voulu répondre tout de suite à votre bonne lettre du 12 de ce mois, et dont je commençais à avoir un peu soif ; mais je passe ma vie à vouloir sans pouvoir, ou plutôt sans savoir m'y prendre pour tout ce que j'ai à faire. C'est bien plus ma faute que celle des circonstances qui m'enveloppent. Je le sais bien, aussi je me recommande à vos prières à toutes

pour obtenir sur ce point, comme sur tous les autres, ce qui me manque. *La foi* vient peu à peu, chère fille, non pas au point de transporter les montagnes, mais au moins au point de tenir sous la croix sans trop faiblir des genoux. Alleluia ! et merci à vous, chère fille, qui continuez, je l'espère, à le demander de plus en plus pour votre vieille mère, bien vieille à l'extérieur, il me semble...

« Je vous remercie, chère fille, de tous les détails que vous me donnez et que je désirais fort ; ils me font mieux comprendre votre long silence dont à la lettre, je ne savais que penser, je me demandais si vous aussi n'étiez pas allée fonder en Chine ! Jugez de ma joie de voir que vous êtes tout près et qu'à présent je pourrai avoir plus souvent de vos nouvelles... Je n'ai plus un seul saint Joseph de votre main. Je viens vous en demander deux, un grand et un petit. Un grand pour moi, un petit pour un de mes zouaves, fils véritable de mon cœur, qui m'a sacrifié sa petite statuette. Je l'ai perdue. Envoyez-moi donc cette étrenne du *bon Jésus* de France, au bon Jésus de Rome. N'est-ce pas le bon Maître qui donne, et lui aussi qui reçoit, tous étant à lui et nous n'étant que les pauvres instruments de sa miséricorde. Malgré cela, je vous adresse à vous, chère fille, instrument de la sienne envers moi dans cette circonstance, l'action de grâces que son Cœur commande, et je vous dis du fond du mien : Merci ; que le Seigneur vous le rende au centuple...

« Ce don me fait bondir le cœur de consolation et d'espérance. Je suis si triste d'être sans l'image de mon bon Père, que je porte depuis une petite statuette d'un sou, en porcelaine, *toute décapitée...*

« Oh ! priez et faites prier pour moi, afin que la divine volonté s'accomplisse par Marie, quelle qu'elle

soit. Je vous embrasse de cœur, ma chère fille en Jésus. »

C. JURIEN.

Elle a pu vieillir, elle n'a pas changé. C'est toujours le même surnaturel et la même originalité. Elle vient de perdre sa fortune ; le Saint Père a dû payer son voyage de Bourbon à Rome, elle n'a pas un regret pour la richesse, elle ne pense qu'à Dieu, aux âmes, et aux choses de l'éternité. Elle oublie tout ce qu'elle a fait pour ses chères Auxiliatrices du Purgatoire ; elle éclate en reconnaissance, elle multiplie ses mercis pour une pauvre statuette de saint Joseph, elle ne demande que des prières. Vraiment, avec des défauts bien visibles, et une originalité qui, à certaines heures, ne laisse pas d'être inquiétante, Madame la Vicomtesse Jurien avait une bien belle âme et très surnaturelle ; jamais, rue de la Barouillère, son souvenir ne vieillira.

Seize années s'étaient écoulées depuis la fondation de la Société, et la mort n'avait pas encore franchi le seuil de la communauté. La sœur Saint-Michel, (Mademoiselle Louise de Lorgeril), et la Mère Marie de la Croix étaient toutes deux décédées dans leur famille ; ce fut le 2 janvier 1869, que la rude visiteuse vint cueillir, dans une maison de la Société, sa première victime, la Mère Marie de Saint-Alphonse de Liguori. Le 1er janvier, c'était le premier vendredi du mois, la Mère de la Providence avait écrit dans ses notes : « Je sens que N.-S. me demande le sacrifice de la Mère de Liguori. Ce sont les étrennes du Cœur de Jésus. » Le lendemain, la pauvre malade qui, depuis un an, souffrait atrocement, dit : « Ce soir, je ne serai plus, N.-S. me délivre en partie de mes craintes d'autrefois. » La veille, quand l'indulgence

plénière lui avait été appliquée, toute entière à sa vocation d'Auxiliatrice, elle avait murmuré, un sourire de joie aux lèvres : « Je puis au moins donner cette étrenne aux âmes du Purgatoire. » Le docteur qu'elle avait voulu remercier une dernière fois, ne pût s'empêcher de dire au sortir de la chambre : « Quel ange de paix ! Voilà une leçon qui vaut mieux pour moi qu'un sermon ! » Celle qui allait mourir était toute dévouée au Cœur de Jésus ; « elle avait sous la main une de ses images et, en face de son lit, suspendu entre deux fenêtres, un tableau qui le représentait ; devant, brûlait le cierge des vœux : « Je ne vois plus le Sacré-Cœur, dit-elle d'une voix très nette, au soir du 2 janvier vers 9 heures ; saisissant alors sa petite image, elle la porte à ses lèvres et la baise. Elle cherche son petit saint Joseph qu'elle baise aussi. Doucement, quelques minutes plus tard, pendant que la Mère de la Providence récite la prière *Anima Christi* : « Appelez-moi à l'heure de ma mort et ordonnez que j'aille à vous », elle entre dans l'éternité. De son lit de mort, il se dégage une impression de paix indéfinissable, toutes les personnes qui l'approchent la ressentent. »

Le Père Monnin écrivait à la Révérende Mère Générale : « ... Comment la pleurer, cette jeune âme envolée qui a trouvé le repos avant la souffrance, et qui s'est éveillée tout d'abord à la vérité et aux joies du véritable amour, sans avoir traversé les douloureuses épreuves et les longs dégoûts d'ici-bas ! Dieu vous l'avait donnée, chère bonne Mère, Dieu vous l'a ôtée. Je suis sûr que vous saurez dire : « Que son saint nom soit béni ! » Et quant à l'œuvre qui demeure privée du concours de cette charité, au fond, ne savons-nous pas que les plus grands ouvrages de Dieu doivent être affermis sur la mort des saints ! »

Peut-être ne savait-il pas si bien dire ; les deux années qui lui restent à passer ici-bas ne vont plus être, pour la Mère de la Providence, qu'une longue souffrance. Son état de santé ne s'améliorait pas, il s'aggravait de jour en jour. Le 5 février, retenue dans son lit, elle se demandait comment elle pourrait suffire jamais à sa lourde tâche. « Ayez confiance, lui dit le Père Olivaint. On raconte que la barque de saint François-Xavier ne pouvait pas chavirer, il en sera de même pour vous. Rien n'est arrêté dans vos affaires puisque vous accomplissez la volonté de Dieu. »

Le 10 février, elle fait l'effort d'aller à la chapelle recevoir les cendres. Au Supérieur de la communauté qui vient la visiter, elle reproche aimablement de ne pas permettre qu'on lui porte la sainte communion plus souvent que tous les huit jours. Trois jours après elle écrit : « Je fais quelques pas dans la chambre et j'espère aller demain à la messe, à l'oratoire, afin de faire la sainte communion. Je suis toujours occupée de cette pensée. J'ai assez de douleurs physiques pour me rappeler la peine du sens ; si j'avais un extrême désir de voir Dieu, cela complèterait mon Purgatoire, en étant la peine du dam. Jésus incendiez mon cœur ! »

La Mère Fondatrice fait les premiers pas sur la voie douloureuse. Personne, elle moins que personne, ne soupçonne la nature ou la gravité du mal, et pour souffrir elle ne se croit pas dispensée du labeur quotidien : « Je n'ai pas une minute à moi. Après la communion que j'ai faite à l'oratoire, écrit-elle le 13 février, je reprends mon courrier, et j'écris à toutes les nôtres de Chine, (10 lettres) ; puis à deux vierges chinoises, au P. Basuiau ; avec mes exercices de piété ma journée est prise. Je ne sais pas dire : Fiat ; et cependant, qu'est-ce que je souffre ? »

Les souffrances ne l'empêchaient pas de pourvoir aux intérêts de la Société, elle pensait alors, et sérieusement, à obtenir de Rome le bref laudatif de son Institut. Le Père Olivaint lui avait dit : « Quand vous aurez trois maisons, il faudra songer à vous faire approuver. » Paris, Nantes, le Sen-mou-Yeu sont fondés, il est temps de solliciter l'approbation. Elle écrit à tous les évêques qui connaissent la Société, pour obtenir des lettres testimoniales qui appuieront sa demande à Rome. Son activité est dévorante, elle la mine autant et plus que ses douleurs physiques ; elle avait coutume de dire : « Si je ne me tue pas, je meurs. » Elle se tue de travail. Quarante évêques lui ont répondu ; Monsieur l'abbé Icard, sulpicien, a été chargé du rapport par l'archevêché de Paris. Monseigneur Jacquemet, évêque de Nantes, écrit : « Depuis bientôt cinq ans que ces religieuses ont fondé une maison dans ma ville épiscopale, j'ai fait tous mes efforts et employé tous mes soins pour connaître à fond la manière d'agir de cette congrégation, quel esprit la dirigeait, et s'il y avait espoir qu'elle portât des fruits nombreux d'édification... Voici ce que j'ai pu découvrir : Les sœurs sont conduites par un véritable esprit de religion ; elles observent très fidèlement la règle qu'elles se sont proposé de suivre ; elles se livrent avec activité aux œuvres de charité et de miséricorde envers les pauvres malades, suivant l'usage de leur Institut ; et quant au but principal de leur Société, c'est-à-dire les secours à donner aux âmes du Purgatoire, elles y mettent tout leur soin et excitent ainsi le peuple chrétien, par leurs exemples et leurs prières, à une sollicitude constante pour les fidèles défunts... Je ne serais pas éloigné de croire que Notre-Seigneur, qui gouverne avec tant de bonté son Eglise, et dispose tout en temps opportun pour le salut des

âmes, ait suscité, dans notre siècle, les Auxiliatrices du Purgatoire afin qu'elles rappellent aux hommes oublieux de leur salut, les miséricordes et les justices divines qui suivent la mort. »

Le P. de Ponlevoy, provincial des Jésuites, écrivait : « J'atteste, au nom de Monseigneur Languillat, évêque de Sergiopolis et Vicaire apostolique de Nankin, que je connaîs par moi-même et par tous les nôtres, cette congrégation depuis son origine jusqu'à cette heure. Je sais son histoire en détail, son esprit à fond, ses règles, qui sont presque les nôtres, et toutes ses œuvres de dévouement et de sacrifice en France et en Chine. Maintenant, je le désire et l'espère, l'Eglise finira ce que Dieu a commencé. »

De Rome, la marquise de Rende pressait la fondatrice de présenter sa requête : « Le Pape que j'ai vu, charitable amie, m'a dit lui-même qu'il n'accorderait les indulgences que vous désirez, qu'après le bref laudatif. » Le Pape, d'ailleurs, ajoutait-elle, a une grande dévotion pour les âmes du Purgatoire et il a fait le vœu héroïque de charité.

Le premier vendredi de mars, Monsieur l'abbé Lagarde, vicaire général de Paris, annoncait que Mgr l'archevêque donnerait la lettre testimoniale qui lui avait été demandée. L'affaire ne pouvait manquer de réussir, car rue de la Barouillère on avait promis une neuvaine de communions, pour l'âme du Purgatoire qui avait eu le plus de dévotion au Sacré-Cœur. La Mère Générale faisait alors chanter à ses filles un cantique au Sacré-Cœur qui avait pour refrain : « A Rome, exaucez-nous. »

Le Père Olivaint écrivait le 29 mars au Père Piccirillo, qui s'occupait de cette importante affaire :

Mon Révérend et bien cher Père,
P. C.

« La bonne Mère de la Providence, fondatrice de la Congrégation des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, me demande un mot de recommandation auprès de vous. C'est de tout mon cœur que je réponds à son désir, car elle mérite protection d'une manière vraiment exceptionnelle.

« La Mère de la Providence est toute dévouée à N. S., à l'Eglise, et aussi à la petite Compagnie. Sa Congrégation vit de nos règles, de notre esprit, de notre direction, je dirai presque de notre cœur.

« Elle est très généreuse et très fervente. Le but qu'elle poursuit, et pour lequel aucune société religieuse n'avait encore été institué, le soulagement des Ames du Purgatoire, entretient en elle, avec un esprit de foi, une vie surnaturelle qui devient rare aujourd'hui... Cette dévotion aux Ames du Purgatoire fait de leurs maisons autant de foyers de piété et de zèle. Elles commencent à exercer une très salutaire influence, et cependant elles ne comptent que douze années d'existence environ. Avant l'ouverture du Concile, où la question des Congrégations pourra s'agiter, les Auxiliatrices croient prudent de faire, elles aussi, tous leurs efforts pour obtenir un bref laudatif qui les préserve de tout malheur.

« C'est dans ce but que la Mère de la Providence vous supplie instamment de lui venir en aide, en plaidant sa cause auprès du Saint Père. Et moi, je joins ma prière à la sienne... »

Enfin, le mardi 26 août, la Révérende Mère Générale recevait, avec les preuves matérielles de l'assistance divine, une lettre du P. Piccirillo qui annonçait, le bref tant désiré : « Je mets toute la maison en fête »,

écrit-elle. Les pauvres aussi furent de la fête, chacune des religieuses qui les visitaient reçut une large aumône à leur intention.

Cette joie venait adoucir de terribles angoisses personnelles. Les douleurs qui la torturaient ne faisaient qu'augmenter. La pauvre Mère avait beau s'écrier : « O Jésus, malgré tout, je veux vous dire merci pour ma souffrance, » elle n'en était pas moins toujours sur la croix, et le P. Olivaint devait la remonter souvent : « Je ne supporte pas, mon enfant, la pensée de vous voir si abattue. Ecrivez-moi avec une signature en bonne et due forme que vous êtes vraiment ranimée. Confiance, courage, Jésus. » La trouvant plus abattue que jamais, le lundi de Pâques : « Votre cœur est en retard, lui dit-il, vous devez être ressuscitée avec N.-S. » Puis, se levant et fermant un chemin de Croix, ouvert sur le bureau de la fondatrice : « Mon enfant, ce n'est pas le jour. » « Oui, écrit-elle après le départ du Père, je veux me réjouir quand même. Cette parole : Votre cœur est en retard m'a frappée... C'est vrai. »

Tout en soutenant de sa virile confiance et de son courageux entrain la Mère de la Providence, le Père Olivaint ne laissait pas de s'inquiéter lui-même. La voyant, malgré des efforts si réels pour réagir, toujours languissante, il craignait que des souffrances, et aussi vives et aussi continues, ne fussent l'indice d'un mal très sérieux ; il conseilla de consulter le docteur Maisonneuve. La Mère y répugnait beaucoup, mais elle obéit. Le docteur Maisonneuve, si bon, si dévoué, fut, dans cette occasion — le mot est dur, c'est le seul juste — d'une brutalité de diagnostic déconcertante : « Je vais chez le docteur, écrit la Mère ; après m'avoir examinée, oubliant probablement ce qui était convenu, il me dit : « Vous voulez savoir ma façon de

penser ? Là où la médecine s'arrête, la chirurgie commence. » J'ai écouté tout cela, par la grâce de Dieu, sans émotion apparente, ce qui a fait croire au docteur que j'étais très énergique et très résignée. Il n'en est rien. N.-S sait ce que j'ai souffert. J'ai écrit au Père Olivaint mon acte d'obéissance et ses conséquences. J'en reçois à huit heures une réponse. Je pense qu'il a trempé sa plume dans l'encre éternelle. Il trouve que le secret pour mieux me porter, c'est de m'abandonner encore mieux à N.-S. pour qu'il m'emporte à la perfection. Il a bien raison de me paraphraser le *Sursum corda*. Ah ! quelle expérience je fais de ma faiblesse. »

On était au mois d'août, après le 20, en pleine fête du bref laudatif : « Mon enfant, répondait le P. Olivaint, vous ne pouvez douter de mon dévouement paternel, et, quoique vous disiez que rien ne me déconcerte, j'ai encore du cœur. Eh bien ! je ne puis avoir pour vous aucune inquiétude sérieuse ; je me dis : Il faut qu'elle souffre, c'est sa vie, le bon Dieu la prendra, par un côté ou par l'autre, pour les âmes du Purgatoire... Courage, c'est une souffrance qui a des causes surnaturelles, des effets surnaturels. Dieu vous soulagera et vous guérira, quand il voudra. » Ces paroles de foi donnaient à la vénérée malade un courage nouveau, mais le Père ne s'en tenait pas là ; il exigea qu'elle vit le docteur Nélaton. Ce dernier n'eut pas la brusque franchise du docteur Maisonneuve, et ne voulut pas se prononcer avant d'avoir vu Monsieur Brémont. C'était assez significatif ; après s'être entendus, les deux médecins résolurent de ne pas faire l'opération ; sans doute était-il déjà trop tard, et le cancer trop avancé.

Un traitement fut suivi qui eut quelques bons effets ; mais la Mère de la Providence et ses filles comptèrent surtout sur le secours d'en haut. A partir

de ce mois d'août, les neuvaines vont se multiplier rue de la Barouillère. La Mère Générale en commence simultanément une à N.-D. de Lourdes et l'autre au curé d'Ars ; le Père Olivaint estime que le curé d'Ars, étant très humble, la gloire d'une guérison ira à la Sainte Vierge...

Il est à la fois consolant et un peu douloureux de constater les espérances de guérison miraculeuse qui, à cette époque, soutiennent la fondatrice et ses filles. La guérison ne vint pas, mais une résignation admirable ; la souffrance pourtant était rude, et rude encore la pensée qu'il faudrait quitter, à bref délai, sa famille religieuse encore si jeune, Marie la protégerait : « C'est demain, écrivait-elle le 7 novembre, veille de l'anniversaire de sa consécration à la Très Sainte Vierge, la fête de la Supérieure Générale de la Société ; elle ne meurt pas, puisque c'est Marie. » « Mon Père, disait-elle parfois au P. Olivaint, je pense à la mort. — C'est une excellente pensée pour notre sanctification. — Mais cela m'effraie maintenant... il me semble que je n'ai rien fait. — On n'est pas sauvé pour ce qu'on a fait, mais par les mérites de N.-S. — La mort m'apparaît comme un plongeon que l'on fait dans le Cœur de Jésus et c'est bien sur lui que je compte. » Cette pensée rassurait la Mère Générale qui n'en continuait pas moins sa rude vie de fondatrice.

Dans les derniers mois de 1869, plusieurs projets avaient été mis en avant. On demandait des Auxiliatrices à Cambrai, à Barcelone, à Alger. Mgr Lavigerie mettait une telle insistance qu'il semblait impossible de ne pas accepter ; sur le conseil du P. Olivaint, la Mère de la Providence refusa pourtant toutes ces demandes : c'est Bruxelles qui devait avoir la quatrième maison de la Société. Au commencement d'oc-

tobre, Mademoiselle Marie Dieriex, sœur de la Mère Saint-Philippe de Néri, écrivait qu'une dame de sa connaissance consacrait cent mille francs, à la fondation d'une maison d'Auxiliatrices en Belgique, et laisserait le choix de la ville. C'était bien beau, trop beau, la suite le prouva. Cependant, l'idée ne vint pas tout d'abord de mettre en doute une pareille générosité ; la Mère Générale choisit Bruxelles, où les Auxiliatrices étaient déjà connues grâce à une zélatrice, Mademoiselle Joséphine Wasseige. Avant toute autre démarche, il fallait obtenir l'assentiment de Monseigneur Deschamps, archevêque de Malines. La Mère Saint-François de Sales et la Mère Saint-Philippe de Néri, toutes deux belges, venues à Malines pour voir Sa Grandeur, ne purent joindre que Mgr Lauwers, vicaire général ; Mgr Deschamps était à Rome. Mgr Lauwers crut pouvoir affirmer que le projet ne rencontrerait aucun obstacle, et il en écrivit aussitôt à Rome ; il promit de transmettre la réponse dès qu'il l'aurait reçue. Rentrées à Paris, les deux Auxiliatrices purent indiquer à la Mère de la Providence le nom de la généreuse bienfaitrice que Mademoiselle Marie Dieriex leur avait fait connaître ; elle habitait Namur ; on crut bon de lui écrire pour savoir exactement à quoi s'en tenir. Le 15 novembre, fête de sainte Gertrude, la réponse de Namur arrivait rue de la Barouillère La censée bienfaitrice s'excusait de ne pouvoir contribuer à une fondation en Belgique ; l'imagination de Mademoiselle Dieriex avait fait tous les frais de l'affaire, et des cent mille francs il ne restait pas un sou. Décidément, le bon Dieu voulait être le seul fondateur.

Au soir du même jour une dépêche de Mgr Lauwers apportait l'autorisation de Mgr Deschamps ; le lendemain une lettre de Bruxelles annonçait qu'on avait

découvert une maison dans d'excellentes conditions : il fallait se hâter, la vente étant fixée au 20 novembre. Le 17, la Mère Saint-François de Sales, la Mère Marguerite-Marie, et la Mère Saint-Augustin partaient. La maison, située rue de Josaphat, dans le faubourg de Scharbeeck, était inhabitée depuis un an et c'étaient les héritiers de l'ancien propriétaire qui vendaient ; la mise à prix était de soixante quinze mille francs. Entourée d'un grand jardin, la propriété était très agréable, mais la maison exigeait de lourdes réparations. On résolut pourtant d'acheter, si les enchères ne montaient pas trop. Venues à Malines, les Mères apprirent que la seule condition mise par Mgr Deschamps, était que la nouvelle communauté s'établirait dans un faubourg ; n'était-ce pas une indication de la divine Providence et la maison du faubourg de Scharbeeck n'était-elle pas la maison choisie par Dieu ? L'adjudication fut remise au 8 décembre ; les Mères revinrent à Paris, ayant laissé tous leurs pouvoirs à M. Xavier Thiébaut, qui devait acheter en leur nom. Le 8 décembre, sous la protection de Marie Immaculée, la maison de la rue Josaphat fut adjugée au prix de la mise en vente ; il fallait payer comptant. Dieu y pourvut ; ce n'était pas dans la vie des Auxiliatrices la première intervention de la Providence. Le 9, la Mère Saint-Pierre et la Mère Saint-Augustin venaient prendre possession de la propriété ; un architecte était chargé des arrangements indispensables ; on devait s'installer définitivement dès les premiers jours de janvier.

Le 7 janvier, la Mère Saint-François de Sales, supérieure de la maison de la rue de la Barouillère, partait pour Bruxelles dont elle devait être la première supérieure. La Mère de la Providence eut le regret de ne pouvoir l'accompagner. Son état de santé

était si précaire, qu'il lui fallut bien reconnaître qu'elle avait dépassé ses forces en conduisant ses chères filles à la voiture. « Encore une séparation, disait-elle avec une émotion toute maternelle, sans se douter pourtant qu'elle ne reverrait pas les voyageuses. — Mon Dieu, vous savez ce qu'il m'en coûte, mais votre volonté accomplie m'est plus précieuse que tout le reste... D'ailleurs nous sommes de l'éternité ; c'est maintenant plus que jamais que je le sens. » La Mère de la Providence n'aimait pas que l'on prononçât le mot adieu : « Non, pas adieu, mais au revoir. Nous ne nous quittons jamais, puisque nous nous retrouvons toujours dans le Cœur de Jésus. »

« Allons, mes pauvres enfants, dit-elle en embrassant ses filles, du courage ! Jésus est avec nous ; c'est à lui que je vous confie, soyons de vraies religieuses, aimons par dessus tout la vie de sacrifice, c'est elle qui fait les saints. »

Le lendemain, clouée au lit par de nouvelles souffrances, elle payait la fondation de Bruxelles par la privation de la sainte messe et de la sainte communion. La Mère Saint-Augustin et la Sœur Saint-Jean étaient déjà rue Josaphat, mettant un peu d'ordre et préparant la maison. « Ce n'était pas de luxe... Les tapis avaient été arrachés des parquets et, tous les clous restant encore, on ne pouvait faire un pas sans déchirer sa robe. » Les fenêtres n'avaient pas de rideaux, et les regards, à travers la magnifique grille dorée qui fermait la cour d'entrée, pouvaient facilement pénétrer dans les appartements du premier étage. Une maison religieuse n'est vraiment constituée que le jour où elle contient un tabernacle ; une des premières démarches fut de se munir de toutes les permissions nécessaires. Mgr Lauwers les accorda bien volontiers : pour faire plus vite, les deux Mères

venues à Malines voulaient emporter elles-mêmes la pierre sacrée. Le chanoine secrétaire sourit, offrit la pierre ; décidément il fallut la laisser et attendre, elle était trop lourde. Les dames du Sacré-Cœur — leur Supérieure avait connu à Lille Mademoiselle Smet — voulurent offrir un petit autel complet à l'oratoire de la rue de Josaphat. Les Pères Jésuites furent les premiers aumôniers. Les dames de Berlaymont, c'était chez elles que la Mère Saint-Philippe de Néri avait achevé son éducation, multiplièrent leurs dons : linge de sacristie, ornements, fleurs pour la chapelle. calice et ciboire furent généreusement offerts par Madame d'Arripe et par le père de la Mère Sainte-Mechtilde ; en peu de temps la petite chapelle était prête.

La première messe y fut dite le 2 février ; la veille, Monsieur le curé de Sainte-Marie, confesseur de la communauté, vint bénir la maison, les vases sacrés, le linge d'autel. « Quelques invitations intimes avaient été faites. Mesdames d'Arripe et Wasseige arrivaient à la première heure, et, à six heures et demie, M. l'Aumônier commençait la sainte messe. On ne peut rendre les impressions de ces heureux moments qui font penser au ciel... Après la messe, chant du *De profundis* et prières. » La fête du matin continua tout le jour, et nombreuses furent les visites d'actions de grâces rendues au divin Maître. La quatrième maison de la Société était fondée.

Celle de Chine se développait peu à peu. Le 8 janvier 1869, les Mères Saint-Vincent et Sainte-Lucie, les Sœurs Sainte-Thérèse et Saint-Bernard recevaient au Sen-mou-Yeu, l'accueil bienveillant et fraternel de celles qui y vivaient déjà depuis un an et y apportaient les nouvelles et les souvenirs des Auxiliatrices de Paris et de Nantes. Le 18, la Mère du Sacré-Cœur

écrivait à la Mère Générale : « Enfin, vendredi 8, nos chères mères et sœurs étaient avec nous... Dieu soit béni, elles sont fort gaies, et le bon Dieu qui est si bon leur donne, comme à nous toutes à l'arrivée, cette impression de paix qui nous fait comprendre intimement qu'on est dans l'ordre de sa volonté. Elles paraissent fort enchantées de nos chinoises, ce dont nous sommes très flattées, car Mère Saint-Paul et moi nous étions rencontrées dans un même souci maternel que vous excuserez, je n'en doute pas. Le froid si violent de ces jours passés avait enrhumé nos enfants, elles avaient la figure gonflée, etc., et nous nous sommes dit un même soir : Ah ! que c'est ennuyeux, nos Mères ne vont pas les trouver jolies ! »

L'heure était venue de quitter le vieux Sen-mou-Yeu; on y avait été si bien accueilli qu'un petit coin du cœur y demeurait. Restauré, il devait devenir un carmel ; en attendant, les carmélites qui allaient arriver dans un mois, devaient occuper un étage du nouveau Sen-mou-Yeu, en face de celui qui était réservé aux Auxiliatrices.

Déjà, on passait la journée dans ce nouveau bâtiment ; l'installation se faisait petit à petit. Tout sera fort joli, fort commode, mais plus tard. En attendant, le jardin n'est que de la boue où l'on enfonce d'un demi pied et c'est partout le strict nécessaire, sauf pour la nourriture. En hiver, elle ne laisse rien à désirer, quand on est parvenu à s'habituer à un petit goût que les Auxiliatrices ont appelé chinois ; il se retrouve partout, sauf dans le pain qui vient de Shanghaï et est excellent.

Le 1er février, toute la volée de vierges et d'orphelines et de mères s'abattait sur le nouveau nid.

Les carmélites arrivèrent le 16, en plein déménagement, trois jours plus tôt qu'elles n'étaient attendues

et par une pluie torrentielle, une pluie chinoise. Elles prirent gaiement leur parti de tous ces embarras momentanés, et tout alla très bien. Monseigneur permit aux nouvelles arrivées de mener pendant quelques jours la vie des Auxiliatrices et de suivre leur régime ; elles en avaient bien besoin pour se remettre des fatigues du voyage. Ce fut en Chine la même fraternelle charité qu'à Paris ; les carmélites en pleuraient de reconnaissance et, elles aussi, trouvaient les petites chinoises jolies. C'était précisément l'époque de la retraite des vierges. D'habitude elles étaient deux ou trois cents, la marée montante en amena successivement plus de six cents. Jamais le canal de Zi-ka-wei n'avait porté tant de bagages ni assisté à pareil spectacle : « Chacune descendait en hâte, portant son lit, grosse couverture roulée, des provisions de bouche pour nous les offrir, afin que leur séjour ne nous fut pas trop onéreux : qui des poules, qui des œufs, qui des fruits, du poisson, des gâteaux chinois. On se dit bonjour, on se reconnaît, on se souhaite la bonne année. Tout allait pour le mieux, lorsqu'une terreur panique saisit tout le monde : il n'y a pas assez de place, il va falloir repartir!... (Notez que, depuis longtemps, une partie d'entre elles ont travaillé pendant la nuit, pour gagner l'argent nécessaire à ce petit voyage et nous apporter quelques sapèques, et un petit cadeau), et chacune de se précipiter du côté des dortoirs pour loger au moins sa couverture. » On finit par s'arranger et toutes restèrent. Le silence et le recueillement de ces bonnes vierges fut très édifiant, il dépassa toutes les espérances, et les carmélites en furent étonnées et ravies.

La Mère Saint-Paul était pourtant moins enthousiaste que la Mère du Sacré-Cœur, et elle trouvait un peu indisciplinée cette bergerie de six cents moutons,

dont quatre jours durant elle fut la gardienne. « Depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures un quart, elles se précipitent à la chapelle, les dernières veulent toujours être les premières, alors elles se poussent, se tirent, se marchent sur les talons les unes des autres, envahissant le banc de communion, et le fond de l'église est vide. » Le R. P. Recteur devrait les admonester vertement, mais il est si bon et il aime si paternellement ses chinoises qu'il ne peut pas être sévère. Il est si évident d'ailleurs que, sur un pareil nombre, beaucoup sont venues par curiosité, pour voir les carmélites et les Auxiliatrices. Enfin, comme dit le frère Mariot, il en résultera une bonne confession pour toutes, et ce n'est pas peu de chose ! »

Pour les carmélites, les choses les plus simples ne laissaient pas d'avoir leur difficulté. Ce fut toute une affaire de se rendre au premier salut, et cependant l'église des Pères touche le Sen-mou-Yeu et le frère Mariot avait fait nettoyer le chemin. Mais il avait fallu d'abord choisir des souliers, et transporter dans les chambres des carmélites tout le stock disponible pour en trouver à leurs pieds ; il leur fut pénible de s'habituer à ces nouvelles chaussures et de rapprendre à marcher par des sentiers boueux ; elles s'y faisaient pourtant et commençaient à manier assez facilement couteau et fourchettes, d'un mot, elles s'étaient presque *Auxiliatrisées*, quand elles s'enfermèrent pour jamais derrière leurs grilles.

La retraite finie, la vie reprit au nouveau Sen-mou-Yeu sa marche tranquille et sanctifiante. Quatre-vingt-douze vierges de quatorze à quarante ans s'y préparaient à l'apostolat des missions ; vingt-quatre, entièrement séparées des autres, commençaient à suivre quelques-uns des exercices de la vie religieuse, en attendant le moment où il leur serait permis de se

consacrer à Dieu, dans une Société ou dans une autre, suivant l'attrait de la grâce. Sans doute, elles n'étaient point parfaites ; mais, chez toutes il y avait, avec une incontestable volonté de bien faire, un réel désir d'attirer sur elles les lumières du Saint-Esprit. L'une d'entre elles pour obtenir de la Très Sainte Vierge la grâce de connaître sa vocation, ne voulut pas boire une seule fois pendant le mois de mai. C'était de l'exagération, mais c'était aussi une rude mortification, et une belle manifestation de foi.

Le 25 mars les cinq premières postulantes, futures Auxiliatrices furent présentées au Père Basuiau ; elles étaient radieuses malgré leur émotion. « Si la Révérende Mère Générale ne le voulait pas, que ferais-tu, demanda le Père à l'une d'entre elles, d'un air très sérieux ? — Ah ! reprit-elle effrayée, je supplie le Père de prier pour moi ! » « Vous pensez, ma bonne Mère, continue la Mère Saint-Paul, si pendant la journée on a répété souvent : Ah ! si notre Mère était ici ! Ah ! si notre Mère était ici !... Nos futures postulantes le disaient avant, mais maintenant cela va toujours croissant : « Ne penses-tu pas que Tsou-wé-tsan-moumou viendra, disent-elles ? » — Le 8 septembre, le noviciat des « Présentandines » commençait à son tour ; trente-trois vierges s'y trouvaient. L'émotion des premiers jours fut indicible. « Nos vierges n'osaient parler ni remuer, de peur de perdre la joie dont il avait plu à Notre-Seigneur de remplir leurs âmes. Les élèves et les orphelines accouraient pour les voir passer, calmes et recueillies, sous les vérandas, et comme le bon exemple est contagieux, elles les imitèrent bien vite ; on eût dit que toute la maison était en retraite. — Elles ont leur règlement : tous les matins, de huit heures à neuf heures et demie, les nouvelles novices vont à l'orphelinat laver, panser les

enfants et les nombreux petits malades qu'il renferme ; elles y retournent l'après-midi pour faire le catéchisme aux enfants et à quelques catéchumènes ; elles expliquent également la doctrine chrétienne aux enfants de l école externe...

« Après leurs deux ans de noviciat, les vierges Présentandines iront dans diverses missions qui leur seront assignées exercer les œuvres auxquelles elles se sont formées, sous la direction des religieuses Auxiliatrices... On a si souvent répété que les chinois n'ont pas de cœur qu'on se demande peut-être s'ils peuvent parvenir au dévouement que réclame la vie religieuse ? Les païens n'ont pas de dévouement, c'est vrai ; mais où voulez-vous qu'ils le prennent ? Et pourquoi les âmes pures qui s'approchent souvent de la sainte Table, ne ressentiraient-elles pas les influences du divin Cœur de Jésus ? En voulez-vous quelques preuves ? Le jour des Morts, la Mère Supérieure demande à l'une d'elles qui avait la figure toute radieuse: « Tu as l'air bien joyeuse ce matin, à quoi penses-tu donc ? — Mère, pendant la messe, je me suis offerte à N.-S. pour souffrir tout ce qu'il voudra dans mon corps et dans mon âme pour ses chères âmes du Purgatoire. » Et une autre : « Ma Mère, j'ai fait le vœu héroïque pour les âmes du Purgatoire, en leur demandant, qu'à mesure qu'elles entreraient au ciel, elles obtiennent que beaucoup de païens entrent dans l'Eglise. » Une autre, elle n'a que vingt ans, appartient à une famille de lettrés ; leur conduite est loin de répondre à leur intelligence. Une tante qui l'a élevée, lui écrit que, si elle revient près d'elle, elle la fera son héritière. « Non, reprend-elle vivement, je suis entrée dans le Cœur de Jésus, je n'en veux absolument pas sortir ; puis je veux faire pénitence pour obtenir la conversion de mon père. Le lendemain elle revient

près de la religieuse et lui dit : « Ma tante ajoute à la fin de sa lettre qu'elle ne m'enverra plus d'habits, plus d'argent, absolument rien. — Sois sans inquiétude, nous prendrons soin de toi. — Oh ! ma Mère, je n'ai pas d'inquiétude. En lisant cela, hier soir, je me suis rappelé que N.-S. avait dit aux Apôtres dans l'Evangile : « N'emportez avec vous ni sacs, ni argent, absolument rien », et qu'ils n'ont jamais manqué de rien. Je me suis dit : Puisque j'ai offert à N.-S. et mon corps et mon âme entièrement, certainement qu'il aura soin de moi. »

Ainsi, dans la vie de la Mère de la Providence, Dieu mêlait toujours aux tristesses des départs, aux rudes atteintes de la souffrance, la joie profonde de voir, dans et par la Société qui se développe, le bien surnaturel plus abondant et plus rayonnant. Le 1er janvier 1870, après s'être habillée à grand'peine, tant elle avait souffert pendant toute la nuit, elle s'agenouille au pied de la statue du Sacré-Cœur de sa chambre, et bientôt ses yeux se remplissent de larmes : « Ma Mère, vous pleurez. — Je pense à la bonté de Dieu et à son amour pour les âmes. Cette année sera pour moi une année de grâces. Je le sens, le temps presse... Hâtons-nous d'aimer N.-S. » Elle se recueille et puis : « Demandez pour moi le ressort de l'amour de Dieu. Ah ! si je pouvais mourir d'amour ! » Baisant sa croix, elle descend à la chapelle. La décoration ne lui semble pas assez belle : « Où donc est votre amour, dit-elle à la sacristine ?... Changez vite ces fleurs et mettez tout ce que vous avez de plus frais ; y a-t-il quelque chose de trop beau pour Dieu ? »

Non vraiment rien n'est trop beau pour lui, comme rien n'est plus doux que de se confier à lui. On lui demandait deux ou trois jours après ce qu'elle comptait faire plus tard : « Je ne sais pas moi-même ; le



La Mère Marie du Sacré-Cœur et un groupe de chinoises

G. Beauchesne, Édit. G. Leberque, Imp., Paris

bon Dieu m'amène presque toujours à faire l'opposé de ce que je voudrais, naturellement parlant. Aussi je comprends pourquoi depuis 1865, je me sens portée à demander le dégagement de toutes choses. »

Le 5 janvier, la Mère Saint-François de Borgia, bien qu'aveugle fut nommée maîtresse des novices ; la Mère de la Miséricorde, qui s'était beaucoup fatiguée pendant sept années à organiser le noviciat, avait besoin de repos. Le Père Olivaint croyait l'infirmité de la Mère Saint-François de Borgia incompatible avec la charge qu'on lui imposait ; il céda toutefois aux raisons de la Mère de la Providence. Il fut convenu qu'une jeune religieuse aiderait la nouvelle maîtresse des novices et verrait à sa place. Le choix était excellent ; pendant douze années la Mère Saint-François de Borgia forma virilement les novices Auxiliatrices et laissa bien empreinte, dans l'âme de toutes, l'image de ses grandes et fortes vertus. La Mère Saint-Pierre, nous l'avons déjà dit, fut nommée supérieure, rue de la Barouillère, à la place de la Mère Saint-François de Sales qui fondait Bruxelles.

Le 6 janvier, obligée par ses souffrances de rester au lit, la Mère Générale disait : « Il est de toute justice que je paie la fondation de Bruxelles. Ce sera une maison de bénédictions. Qui sait si elle ne remplacera pas ma guérison qu'on a tant demandée à la Sainte Vierge ! Cette misérable charpente finira bien par se démonter, c'est l'ordre naturel des choses. Une Auxiliatrice doit s'attendre à souffrir, plus que personne elle doit le désirer... Mais nous sommes lâches, lâches, c'est effrayant,... moi du moins ! »

« Une Auxiliatrice doit s'attendre à souffrir », elle le comprit mieux encore le mois suivant. Le 9 février, le vénérable père de la Mère Marie de la Providence mourait plein de jours et de mérites. La règle eut

permis à sa fille d'aller lui fermer les yeux, Dieu ne le permit pas, elle était bien trop souffrante pour y pouvoir songer. Le jour même, le P. Olivaint lui écrivait :

Ma pauvre enfant,
P. C.

« Ma messe de demain sera pour votre cher père. Je prierai du meilleur de mon cœur. Je prends bien part à votre peine, je ne suis pas loin, je vous assure, de pleurer avec vous. Confiance, courage, Jésus ! Dites maintenant : Notre Père qui êtes aux cieux. N'est-il pas mieux là qu'en ce pauvre monde ? Mais ne vous pressez pas trop de partir aussi pour aller aux cieux le rejoindre. Votre mission n'est pas finie. Courage, confiance ! Jésus ! et encore toujours Jésus !

« Je vous bénis paternellement.

P. Olivaint, S. J. »

Le lendemain il venait lui-même. Trouvant la Mère tout abandonnée à la volonté de Dieu, il lui disait : « Mon enfant, que cet état est bon ! C'est une preuve que Dieu pénètre dans l'intime de votre volonté et qu'il s'en empare. — Oui, mon Père, je n'ai plus que ce sentiment : faire la volonté de Dieu ! Puisque Dieu ne le voulait pas, je me sentais incapable d'avoir le désir de revoir mon père. »

Son amour filial surnaturalisé et grandi par sa vocation se répandit en prières : « Ah ! comme je me sens l'Auxiliatrice de l'âme de mon père ! » De tous côtés elle quêtait des suffrages pour l'âme bien-aimée ; et doucement, tendrement, elle s'efforçait de faire passer dans le cœur de sa mère la calme et confiante résignation du sien : « Ne soyons pas tristes, lui écrivait-elle, comme ceux qui n'ont pas d'espérance ! » Si dans l'âme de tous les chrétiens elles sont radieuses les divines espérances d'immortalité, vrai-

ment elles doivent avoir dans l'âme d'une Auxiliatrice une splendeur toute particulière.

La mort qui frappait à Loos frappait aussi à Paris, elle creusait des vides et dans la famille naturelle et dans la famille surnaturelle. Après la Mère de Saint-Liguori, la Sœur Marie de Saint-Charles, une âme toute dévouée au Cœur de Jésus, était partie pour le ciel, le 9 juillet 1869 ; une jeune novice, la Sœur Saint-Adrien partait, le 1er mai 1870, faire son mois de Marie dans l'éternité. Sur son lit d'agonie, elle avait prononcé ses vœux ; lorsque la Mère de la Providence lui présenta la croix et l'anneau, gages de l'union divine qu'elle venait de contracter, elle ne put que s'écrier dans son humilité joyeuse et ravie : « Est-il possible que ce soit pour moi ! » Le lendemain, on entendait ses lèvres défaillantes murmurer : « Quel dommage de n'être pas morte en un si beau jour ! » Sa douceur, l'expression angélique de sa résignation ravissaient tous les visiteurs : « On ne voudrait pas quitter cette chambre, disait le Supérieur de la communauté, et la Mère de la Providence écrivait : « Je passe ma journée près du lit d'agonie de notre chère novice ! » Quand tout espoir fut perdu, la vénérée Mère dit à son enfant : « Voici maintenant Jésus qui vient avec l'ange du noviciat et votre bon ange. — Quel bonheur ! » répondit la mourante d'une voix haletante et oppressée. On récita l'*Anima Christi* et *le Magnificat*, puis la Mère de la Providence ayant ajouté : « Chère enfant, Jésus est là, il vous reçoit ! » la Sœur Saint-Adrien répondit au délicieux appel et s'endormit dans le Seigneur.

Aux souffrances qui lui venaient de l'extérieur, la maladie ajoutait toujours ses cruelles douleurs et ses terribles anxiétés ; quand le poids devenait trop lourd la pauvre Mère Générale regardait son crucifix : « Que

sont mes douleurs à côté des siennes ! O Jésus très patient, ayez pitié de moi ! » Son infirmière lui disait-elle que sa patience devait délivrer, chaque jour, plusieurs âmes du Purgatoire : « Ne me parlez pas de ma patience, vous me feriez pleurer. Je n'ai pas plus de patience que de courage, je n'ai que tout juste la force de prononcer mon *fiat.* » La douleur n'ôtait rien à la spontanéité charmante de son esprit et de son cœur : un jour, soutenue par deux de ses filles, elle avait fait un grand effort pour descendre à la sainte Messe : « Je voudrais tant vous aimer, Seigneur, disait-elle pendant le chemin, que je meure d'amour ! » L'oppression augmentait : « Je crois bien, ajouta-t-elle souriante, que je mourrai tout simplement étouffée... Bon Maître, vous savez que mon *fiat* s'étend à tout. »

Un jour, sur l'ordre du médecin, on essaya de lui faire faire une promenade en voiture. Avant de sortir, elle alla visiter le Saint Sacrement. Elle quittait la chapelle toute émue : « Vous souffrez beaucoup ? — Oui, ces sorties ne se renouvelleront pas souvent. » Puis, comme si elle se fût reproché ce mouvement d'inquiétude, elle reprit : « Le lendemain n'est pas à nous, pourquoi craindre l'avenir ? » Dans la voiture elle se taisait : « Non, je n'ai pas le courage de parler ; Paris me fait une si triste impression. Disons notre chapelet pour tout ce monde qui va et vient. Pauvres âmes ! Combien peu dans ce grand monde pensent à leur éternité ! O mon Dieu que vous êtes peu aimé ! » La jeune Mère qui l'accompagnait voulut lui faire remarquer quelques maisons plus somptueuses : « Tout cela ne me dit rien, ce sont des habitations de mort, voilà l'effet qu'elles me produisent. Je ne sais pas si c'est la vraie indifférence ou la suite de la souffrance,

mais tous ces gens qui se démènent me font pitié. Dieu n'est-il pas le Maître de toutes choses ! »

Il lui faudrait pourtant faire encore un pas — et quel pas ! — au sentier de la douleur : à ses souffrances personnelles, à celles qui lui venaient de sa double famille, Dieu allait joindre les larmes et les angoisses de la France vaincue, sanglante et piétinée : le 15 juillet la guerre était déclarée.

CHAPITRE QUATORZIÈME

LES DERNIERS MOIS

1870-1871

« Toutes les troupes sont en mouvement, lisons-nous au diarium à la date du 16 ; il y a des départs à toutes les heures sur la ligne de l'Est, beaucoup de trains de simples voyageurs sont supprimés. Ces pauvres soldats n'ont que le temps de partir. Nos parloirs sont remplis. Monsieur Simart vient dire adieu à la Mère Saint-Pierre, il part ce soir. Le père de la Mère Saint-Augustin accourt de son côté ; il la quitte en pleurant, notre Révérende Mère le couvre de médailles. Rien de plus déchirant que la visite du frère de Sœur Saint-Jean de la Croix ; elle ne savait même pas qu'il y eût la guerre, la nouvelle ne s'en étant pas répandue jusqu'au noviciat. Elle arrive au parloir et son frère se jette dans ses bras en disant : « Je suis confessé, je pars. » La pauvre sœur est atterrée. Notre Révérende Mère descend et Monsieur d'Agon en lui tendant les mains lui dit : « Ma Mère, je suis bien avec Dieu ; maintenant je vous confie ma sœur. » Le pauvre jeune homme fut tué à Reichshoffen ; son frère, officier comme lui, défendit Paris et il ne fut pas blessé.

L'esprit de foi de la Mère Marie de la Providence fut admirable ; il lui plaisait de voir Dieu reprendre ses droits ; elle eût été heureuse si enfin les hommes eussent compris qu'ils ne sont que de petits grains de poussière animée.

Le 18 juillet, il fut réglé, que pendant toute la durée de la guerre, on réciterait, à la visite du Saint Sacrement qui suit le souper, le *De profundis* pour tous les morts de la journée, les sœurs coadjutrices le diraient après la vaisselle ; chaque religieuse ajouterait une dizaine de chapelet pour toutes les personnes que la guerre mettait dans le deuil.

Ce même jour, la Mère Générale écrivait à la Supérieure de Bruxelles : « ... Oui, nous sommes en guerre... Qu'avons-nous à faire ? Prendre patience et ne pas nous tourmenter. De part et d'autre, prenons la résolution : 1º de ne pas manquer le courrier ; 2º de nous répondre dans les vingt-quatre heures, de sorte que si la réponse n'arrive pas, c'est une preuve que les communications sont interrompues. Patience ! Allons, soyons plus que jamais unies. Mille tendresses. »

Malgré l'insuccès des précédentes, une nouvelle neuvaine pour obtenir la guérison de la Mère Générale devait se terminer le 2 août. Le Père Olivaint ne voulait pas que les insuccès fussent une déception, ils étaient en réalité une lumière et une grâce, grâce de souffrance, lumière de Purgatoire, don mystérieux fait à la Mère de la Providence d'une perpétuelle agonie pour délivrer un plus grand nombre d'âmes. Qui donc voudrait délivrer moins d'âmes à la condition de se bien porter ? Cette neuvaine de la fin de juillet fut une neuvaine d'espérance. La vénérée malade écrivait à la Supérieure de Bruxelles : « Patience jusqu'au 2 août, et je serai guérie. » Et encore le 31 juillet : « Que saint Ignace, chère fille, vous dise

au cœur tout ce que je voudrais être capable de vous dire moi-même. Guérissez-moi mardi, et je serai capable de vous écrire, chère et bien aimée fille. Aujourd'hui, impossible. Je suis *écorchée* à chaque neuvaine. Obtenez-moi courage et patience. » Le 2 août passé, la Mère de la Providence fut encore un peu plus écorchée ; elle ne fut pas guérie.

Les préoccupations devenaient de plus en plus graves ; préoccupations d'argent : on avait bâti à Bruxelles, on ne savait comment payer ; préoccupations du lendemain : que devenir rue de la Barouillère, avec soixante-cinq personnes dans la maison ? ; préoccupations des âmes des pauvres soldats qui chaque jour paraissaient en si grand nombre devant Dieu. Les revers se multipliaient ; les novices ne devaient-elles pas être rendues à leurs familles ? Le P. Olivaint consulté répondit : « *Renvoyer les novices*, mais c'est tuer l'avenir. Il me semble que la Mère *** abandonne bien vite la partie. A tout prix, à sa place, je voudrais, moi, les garder, dussé-je ne plus manger que des croûtes de pain. Pour moi, j'exagère peut-être, mais je ne renverrais toutes les novices que s'il était absolument impossible de faire autrement, et, dans ce cas-là même, je procèderais comme en mer pendant la tempête, c'est-à-dire que j'allégerais d'abord le bâtiment de quelques-unes dont la vocation serait moins sérieuse, plus tard de quelques autres. Voyez devant Dieu.

« Confiance, courage. Ne lisez plus Jérémie, mais bien plutôt le deuxième et le troisième psaume des Complies. Allons donc ! N.-S. est là, Il est si bien là que vous ne souffrez que pour lui et dans son amour. Oh ! ne perdez pas pour les âmes du Purgatoire, ni pour vous-même, le fruit inappréciable de vos souffrances.

« Je vous bénis paternellement en N.-S.

13 août 1870. P. OLIVAINT, S. J. »

Aucune novice ne fut rendue à sa famille, mais l'heure vint, quelques jours plus tard, de confier aux deux maisons de Nantes et de Bruxelles cet espoir de l'avenir. Le jour où les Auxiliatrices vinrent chercher leurs passeports à la préfecture de police, les employés les reconnurent et leur dirent : « Mais qu'allons-nous devenir si vous partez toutes ? »

Le 27, neuf novices bretonnes et la Mère Saint-Etienne se rendaient à Nantes. La Mère de la Providence avait eu beau répéter depuis quinze jours : « Tenez-vous prêtes », au dernier moment tout manquait. L'après-midi, le P. Olivaint venait rue de la Barouillère presser le départ des autres ; les événements se hâtaient ; il fallait faire comme eux : « Chacune des sœurs qui partent, écrit-on, veut voir la Révérende Mère Générale en particulier ; la pauvre Mère qui ne peut bouger se prête aux désirs de toutes et de chacune, prêchant d'exemple le courage dans le sacrifice. » Le 27 au soir, toutes les bretonnes étaient parties ; le lendemain, 28, les autres novices devaient se mettre en route pour Bruxelles.

Partir un dimanche, c'était dur ; mais le départ pouvait vite devenir impossible, il fallait se hâter. La messe de communauté est dite à cinq heures et demie, un peu en retard, car malgré toutes les recommandations de la veille, le P. Ledréau n'a pu être exact : « Les sœurs, pour gagner du temps, communient avant la messe ; il faut être en voiture à six heures et demie. Le Père ne s'avise-t-il pas de purifier le ciboire ; il n'en finit pas ! Je suais à grosses gouttes, écrit la narratrice... Mère Saint-Augustin qui devait conduire les voyageuses ne tenait plus sur sa chaise ; plus je priais, plus le Père frottait et refrottait son ciboire. Enfin, voilà la messe terminée, vite nous faisons sortir nos chères belges futures, elles déjeûnent et s'ap-

prêtent... Vite, crie-t-on de tous côtés, nous allons manquer le train. Mais les pauvres novices ne pensent qu'à une seule chose : voir une dernière fois notre Mère bien-aimée qui, debout à la fenêtre, leur envoie encore un dernier adieu, une dernière bénédiction. »

Enfin les voilà parties ; la communauté semble vide ; ce dernier départ a jeté comme un manteau de glace sur le dos. La Révérende Mère Générale, toujours dans sa chambre, tient en main son crucifix et le baise de toute son âme en disant un grand *Fiat*. Rien ne manque au calice.

Vers neuf heures et demie, la Mère Saint-Augustin qui accompagnait les voyageuses revient de la gare : elle monte chez la Mère de la Providence qui, la voyant toute pâle de fatigue et d'émotion, devine tout : « Elles ne sont pas parties, j'en suis sûre, où sont-elles? » Elles n'étaient pas parties : la gare du Nord était encombrée, impossible d'avoir des billets et de faire enregistrer ses bagages ; il eût fallu arriver deux heures plus tôt. « Où sont-elles ? — Chez une dame associée, tout proche de la gare, où elles attendent le train de l'après-midi. — Y pensez-vous !... Laisser ces pauvres enfants sous le poids du sacrifice, seules, toute une demi-journée, chez une personne qu'elles ne connaissent pas ! » Et la Mère Générale, agitant la sonnette, la sœur portière monte ; la Mère Saint-François Xavier reçoit l'ordre d'aller chercher les novices...

Leur retour fut un triomphe. « Ma Mère, disait l'une d'elles en se jetant aux genoux de la Mère Générale, il y a mille ans que je ne vous ai vue ! » Monsieur l'abbé Fournier, témoin de cette scène, pleurait de tout son cœur... « Le dîner sonne, on se met à table. Il manque des couverts, un couteau pour deux, on se tire d'affaire tout de même, et la Mère de la Providence fait l'effort presque surhumain de descendre de

sa chambre ; elle vient donner le *Deo gratias*, mais doit remonter aussitôt. » Le repas terminé, il fallut songer au départ ; cette fois, les partantes étaient à la gare deux heures d'avance, elles ne manquèrent pas le train.

« Les novices en sûreté, il ne peut plus être question de quitter la rue de la Barouillère : « Vous seriez des lâches si vous partiez », a dit le P. Olivaint ; notre Révérende Mère sera notre salut ; puisque Dieu la met dans l'impossibilité de bouger, c'est qu'elle doit rester ici... Si le siège a lieu, nous aurons une ambulance, et cela aura bien son charme de voir flotter à notre porte deux magnifiques drapeaux, comme ceux que j'ai vus attachés ce soir, à la résidence du 35 (rue de Sèvres). »

Au milieu des préoccupations du moment, la Mère de la Providence ne perdait pas de vue les intérêts généraux de la Société. Monsieur l'abbé Richard, supérieur de la maison de Nantes, venait d'être nommé évêque de Belley ; elle demanda à Monseigneur Fournier, évêque de Nantes, de vouloir bien accepter d'être le supérieur de ses filles. Sa Grandeur répondait le 26 août :

« ... Le bon esprit qui anime vos sœurs, les bienveillants rapports que j'ai trouvés dans votre maison de Paris, la certitude que j'ai que votre Institut continuera à marcher dans la voie où vous l'avez maintenu jusqu'ici, me déterminent à vous *adopter*. Puisse le père être digne des enfants !...

« Veuillez agréer, Madame la Supérieure, l'assurance de mon respectueux dévouement.

† FÉLIX, évêque de Nantes. »

Le 25, la Mère de la Providence recevait Monseigneur Languillat. Il avait dit la messe à la chapelle

le matin, et malgré les graves préoccupations de la guerre, on lui avait fait fête. Il venait demander que les Auxiliatrices acceptassent, en Chine, l'enseignement à titre d'exception ; sinon il serait obligé de faire appel à une autre congrégation. Après avoir pris conseil, la Mère Générale consentit.

Les nouvelles qui lui venaient dans ces jours mêmes de la chère mission n'étaient guère rassurantes. Comme en Europe, le sang coulait en Asie. Le consul de France à Tien-tsin, malgré des avis réitérés, n'avait pas cru devoir prendre d'élémentaires précautions. Le 21 juin 1870, il était massacré avec sa jeune femme, ses enfants, et tout le personnel du consulat. Du consulat, courant à l'hôpital, les chinois avaient massacré dix sœurs de charité, des chrétiens et des chrétiennes ; les assassins engageaient les autres villes de l'empire à les imiter. Le récit de leurs exploits, placardé à Shang-haï, excita les esprits ; le jour de la procession du Dragon fut fixé pour le massacre de tous les européens.

Le Père Recteur de Zi-ka-wei fit dire à la Mère du Sacré-Cœur, de se disposer à renvoyer les élèves et les novices dans leurs familles, on obéit. Le Père Basuiau écrivit que s'il y avait le moindre danger, on se retirerait à Yan-kin-pan, les sœurs de la charité offraient un asile à l'hôpital. Il fallut s'y rendre fin juillet ; après avoir laissé les orphelines et les vingt enfants qui restaient à la directrice de l'orphelinat et à la bonne Se-mou-mou. Elles étaient d'ailleurs toutes en sûreté dans le Sen-mou-Yeu, les bandits, que la Mère du Sacré-Cœur appelle de « braves coquins », n'en voulaient qu'aux Européens.

L'alarme fut de courte durée, et bientôt les Mères rentraient à Zi-ka-wei, à la grande joie des orphelines et même des païens du village. La Mère de la Provi-

dence ne l'apprit que de longs mois après. Dieu avait voulu ajouter cette douleur à toutes les autres. Quand la lettre, porteuse de bonnes nouvelles, arriva en France Paris était assiégé.

On aurait bien voulu, pendant les premiers jours de septembre, faire venir la Supérieure Générale à Bruxelles, mais elle avait déclaré qu'elle partirait la dernière, et Dieu y avait mis ordre, elle ne pouvait partir. C'était, dans la maison qui venait de se fonder, la plus extrême pauvreté. La Mère Générale recommandait la plus stricte économie : « Nous sommes ruinées. Ah ! quelle croix, chère fille, avec les douleurs que ma lâche nature trouve intolérables, que cette question d'argent... Faites des provisions pendant qu'il est temps, n'attendez pas que tout soit augmenté. On paiera quand la tourmente sera passée... Il ne faudrait renvoyer les sœurs en Belgique dans leurs familles, chère enfant, pendant l'état de siège, que si vous étiez sans ressources ; mais le Père Olivaint trouve qu'il vaut mieux ne manger que des croûtes et conserver les novices... Enfin, la Providence est là. Confions-nous en N.-S. Merci de votre bonne lettre, jetons-nous dans le Cœur de Jésus. Il n'y a que là que nous serons en sûreté. Prions pour la mission de Chine. J'arrête mon cœur et je ne veux rien penser. Jésus est là et sa volonté doit être tout pour nous. Et les cent mille francs, où sont-ils ? En attendant, je vous envoie cent mille bénédictions et suis en esprit dans le lit bien blanc que votre cœur m'a préparé. Dites bien à saint Joseph que vous n'avez plus la permission de toucher à l'argent des ouvriers.

« Votre Mère amie en N.-S.

MARIE DE LA PROVIDENCE. »

Le lendemain, 14 septembre, elle fit copier les huit mesures du cantique des vœux :

Si tu le veux, de chaumière en chaumière,
J'irai quêter mon pain de chaque jour ;

Au-dessous elle écrivit pour ses novices : « c'est facile de le chanter, mes chères enfants, c'est plus difficile de le pratiquer, et cependant il faut que nous en ayons la vertu... Je vous envoie une grande bénédiction à chacune. Surtout, ne vous inquiétez pas pour ma santé ; elle est entre les mains de Dieu et N.-S. est là pour me soutenir. Allons, vive la croix ; et faisons de la joie par amour pour N.-S. Je vous renouvelle, chères enfants, ma sincère affection. »

Le 19 septembre, les communications régulières étaient coupées. Une ambulance avait été établie rue de la Barouillère ; Monsieur l'abbé Roquette, après l'avoir visitée en détail proposait d'inscrire sur la porte : *Ambulance modèle* ; on se contenta d'y mettre *Ambulance municipale*, au-dessous du drapeau blanc avec la croix rouge. Le Maire, M. Hérisson « il n'a rien de piquant pour ceux qui l'approchent, bien au contraire » envoya d'abord rue de la Barouillère, des réfugiés. Ils arrivèrent mourant de faim et de soif ; un petit garçon apercevant un verre d'eau se jeta dessus. Le premier jour il y avait le père, la mère et l'enfant ; le lendemain arrivaient la sœur et la mère, et Marie, la domestique de la maison de Clamart qui avait dû fuir... « Tous sont logés au 116, rue du Cherche-Midi. Avec eux vivent trois mobiles, bons garçons qui ne demandent pas mieux que de se laisser couvrir de scapulaires. Notre Révérende Mère, sachant qu'ils disaient leurs prières, a fait mettre dans leur chambre crucifix et bénitiers... Inutile de vous dire que nos récréations se passent à préparer du linge, à

faire de la charpie, que tout le noviciat a été dévasté quant à la literie, en faveur de nos combattants, qu'il n'est plus pour moi qu'un désert, mais désert bien doux puisque j'ai la meilleure oasis dans le cher oratoire qui ne s'est pas encore ressenti de l'invasion commune. Nous espérons beaucoup que les bombes, si terribles qu'on les dise, respecteront le petit troupeau du bon Dieu : » (La Mère de la Providence avait promis, à cette intention, cinq cents messes pour les âmes du Purgatoire les plus reconnaissantes des grâces de Dieu.)

« Qu'allais-je oublier ? Que l'immense 116 loge encore les chevaux et la voiture du colonel de l'Enclos, fait général depuis peu de jours, et parti pour défendre le fort de Bicêtre, ce qui a fait découvrir, dans la remise, une mère poule avec sa jeune couvée de six poulets. Cette fois j'ai tout dit. » Celle qui écrivait ces lignes, le 16 septembre, était une novice de Paris restée près de la Mère Maîtresse. Le 22 une lettre partait encore; elle n'arriva que le 18 octobre :

Chères Mères et Sœurs,

« Quatre longs jours depuis votre dernière lettre ! Chaque matin, en rentrant dans sa chambre, notre mère ouvre sa boîte et, la trouvant régulièrement vide, ne répète que ce mot qui vous dira bien des choses : *Fiat* ! »

Ce furent alors toutes les péripéties du siège: les coups de canon, on salue les premiers jours ; bientôt on s'habitue ; le boucher est frappé d'une contravention parce qu'il a porté de la viande à la communauté, désormais il faudra faire queue à dix heures avec tout le monde ; les gardes nationaux surveillent l'entrée des boucheries ; les deux premiers blessés arrivent le 21 octobre et sont accueillis avec la plus ardente charité.

A Bruxelles comme à Paris, les Auxiliatrices se dévouent pour les blessés recueillis sur les champs de bataille de l'Est. Le docteur van Holsbeeck réclama leur concours pour une ambulance de la croix-rouge, établie au champ de manœuvres, assez loin de la rue Josaphat ; elles s'y installaient dès le début de septembre, et y restaient jusqu'au mois de mars 1871.

A Nantes, la Mère Saint-Gabriel était à la tête d'une ambulance de vingt-cinq lits ; elle la gouverna en infirmière-major modèle, et en parfaite religieuse. Le trésorier, on aurait dit je crois, en 1918, l'administrateur, paraissait ne pas tenir grand compte de l'autorité due aux religieuses infirmières ; la Mère Saint-Gabriel la prit résolument en main cette autorité, et s'en servit avec une si intelligente fermeté que l'administrateur comprit ; la directrice de l'ambulance put alors gagner, et très vite, la confiance des médecins d'abord assez froids, puis celle des malades. La prière du matin et du soir, le *benedicite* et les *grâces* étaient récités avec respect, et pas un de ceux qui furent soignés ne quitta l'ambulance sans s'être confessé, ou avoir promis de le faire aussitôt de retour au pays.

Ainsi, partout où elles le peuvent, les Auxiliatrices se dévouent ; maternelles infirmières des corps, elles travaillent surtout à soigner et à guérir les âmes ; elles sont bien ainsi fidèles à leur double mission de la terre et de l'éternité. Le 22 octobre, il y avait sept blessés rue de la Barouillère, tous en bonne voie de guérison. Le mardi 25, la Mère Générale fait l'effort de monter à l'ambulance, « elle porte aux soldats de petits bonshommes de pain d'épice et permet, à leur grande joie, de fumer dans l'un des dortoirs. La carte de viande donne, le 25, droit à cinquante grammes, le 26, on ne peut en obtenir que trente ; l'heure viendra où il sera

impossible d'en avoir. Le cheval devient rare, et la livre de beurre coûte vingt-sept francs. »

Des aumônes, que multiplie une charité dévouée, viennent en aide aux Auxiliatrices. Le Père Gravoueilles, recteur de Vaugirard, envoie de la viande et des légumes quand il peut s'en procurer ; les dames du Sacré-Cœur qui ont pu garder quelques vaches, sachant l'état si précaire de la Mère de la Providence, lui envoient du lait ; mais en novembre l'ordre vient de déclarer les vaches qui restent encore ; bientôt il sera impossible d'avoir du lait.

Le 1er novembre, un déjeuner de fête est servi aux soldats, et la Mère Générale leur distribue de petits saint Joseph ; elle veut qu'ils se souviennent de ce jour comme de celui de leur première communion.

Le 15 novembre, fête de sainte Gertrude, elle demande à Monsieur le Supérieur qui est venu dire la messe de sept heures, et a fait à l'évangile une bien touchante exhortation, de bénir vingt-cinq pains qu'elle veut donner aux pauvres en ce jour. Monsieur l'abbé Roquette y consent, à la condition qu'il paiera les pains, En les distribuant, les Auxiliatrices demandent une prière pour l'âme du Purgatoire la plus abandonnée.

« Et chaque jour le canon gronde ; on dit, le 15 novembre, que nous avons remporté un léger succès.

« Le 1er décembre, les poules pondent deux œufs : un œuf frais, cela fait sensation ! Le Père Gravoueilles étant venu le 12, on lui demande de vouloir bien régler les dettes contractées par l'ambulance, en raison des différents envois de viande et de légumes... Il demande six sous pour payer son omnibus !

« Le 16, arrivent deux arabes mahométans, ils ne comprennent pas le français, impossible de songer à les convertir. »

Au milieu de ces souffrances, la Mère Marie de la Providence est toujours de plus en plus faible ; le cancer se développe lentement, mais d'une marche impitoyable ; il achève de la purifier, et met les dernières fleurs à sa couronne de l'éternité. Le P. Olivaint la soutient admirablement : il était délicieusement père. Lui si fort, et qui se reprochait l'impression de crainte qu'il faisait quelquefois, il encourageait suavement, il grondait maternellement, comme il eut fait un enfant, cette âme si candidement simple qui, au milieu de souffrances indicibles supportées avec le plus vaillant courage, s'accusait des moindres mouvements de nature. Les dialogues entre le père et la fille sont admirables ; si proches de l'éternité, ces deux martyrs, l'un de la foi, l'autre de la douleur, nous ont laissé de trop purs souvenirs pour ne pas nous y attarder. C'est seulement écrasée que la fleur donne tout son parfum ; c'est broyée avec Jésus au jardin, c'est sous la croix que l'âme révèle sa plus intime et enivrante beauté.

« Le Père Olivaint arrive comme l'ange de l'agonie. Il m'affirme que N.-S. me donnera, heure par heure, ce qu'il faut pour supporter mon état. Je dis toujours que c'est fini, que je n'en puis plus, et il me répond : « Vous dites qu'il vous semble qu'on vous met votre croix de travers, mais c'est vous qui la portez de travers en vous figurant que vous n'êtes pas fidèle à Dieu, et le reste. Votre volonté est bien au bon Dieu, votre tristesse est la suite de la maladie. (Aurions-nous deviné à la voir agir, et à lire ses lettres qu'elle était triste ?) C'est indépendant de votre volonté. Le bon Dieu a enrayé votre activité... Soyez persuadée que vous en faites bien plus, déchirée, rongée par la souffrance, ne bougeant pas, qu'en agissant comme par le passé. Jésus n'est qu'une plaie des pieds à la tête

par amour pour vous. Vous, mon enfant, souffrez votre état qui est une grande épreuve, par amour pour lui. En définitive, vous acceptez, tout cela me regarde... Lorsque vous aurez vos terribles hémorragies, ajoutez : O Jésus, je serais heureuse de verser mon sang pour vous... je vous le donne... Le bon Dieu qui vous voulait toute à lui a brisé votre volonté ; vous redoutiez une plaie, il vous l'a donnée. Offrez-lui tous vos membres, toutes vos souffrances quelles qu'elles soient ! »

« Le Père arrive le soir, 15 octobre, pour me fortifier. — « Je ne sais par quel bout me prendre. — Confiance, et lorsqu'on vous demande comment vous allez, prenez votre crucifix et répondez : Comme Lui ! avec Lui ! je souffre pour Lui ! Ah ! mon enfant, quand est-ce que je serai exaucé ? Je prie donc bien mal ? Je demande que vous possédiez votre âme, que vous dominiez toutes vos souffrances. Vous acceptez dans le fond, mais il faudrait le faire avec plus d'amour me dites-vous ! Est-ce qu'une vie de souffrances acceptées n'est pas une mort d'amour ! »

« Je ne vous permets pas, mon enfant, d'avoir peur de la mort. Je ne sais si cette maladie vous emportera, (hélas ! il ne pouvait guère en douter !) mais je vous défends de partir sans que je sois là, je ne veux pas que vous mouriez en *rechignant*. La mort, c'est l'appel de Jésus qui met une enfant dans son cœur... Vous faites bien de ne pas penser à la Chine, à Nantes, à Bruxelles, N.-S. s'en occupe pour vous ! Le désir que vous avez de l'amour de Dieu est une preuve que vous le possédez. »

« Vendredi 21. — Je passe une terrible journée et une partie de la nuit je répète mon *Fiat*. Que ma souffrance, ô mon Dieu, vous dise mon amour... Sang de Jésus, enivrez-moi ! Il faut bien que je répète cette

invocation, car mon hémorragie commence avant la messe. Je ne me sens plus capable de rien.

« Le Père arrive. Il me voit bien malade. « Jésus a été couvert de plaies pour votre amour me dit-il, c'est vous qui l'avez crucifié et il vous crucifie par un prodige de miséricorde. Ses blessures sont toutes des blessures d'amour. Que votre plaie s'élargisse, elle n'est pas loin de votre cœur. Ah ! que votre cœur soit entièrement ouvert à Jésus ! Souffrez aujourd'hui pour vos péchés, demain pour ceux de votre famille religieuse, puis, pour le Pape prisonnier, pour la France. » — Mais de tous les motifs, celui qui me touche le plus, car toutes les forces de mon cœur sont pour les âmes du Purgatoire, c'est leur soulagement... Faire plaisir à N.-S. me donne le courage de souffrir. Toute l'humanité ne me déterminerait pas, il me semble, à un acte de vertu... Mais Jésus seul ! »

Pendant l'octave des morts, la vénérée malade avait résolu de ne pas mettre sur sa plaie un sachet de charbon noir, que le médecin lui avait conseillé comme absorbant : « Non, mon enfant, lui dit le Père Olivaint, usez de ce remède dès demain —(demain c'était le 1er novembre) — L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. »

« Mardi 1er novembre. Je souffre le martyre. C'est la meilleure manière de célébrer le dix-septième anniversaire de la pensée des bien-aimées âmes du Purgatoire. Que de grâces depuis ! Et si j'avais l'esprit de foi, quelle grâce que mon infirmité ! Aujourd'hui, il me semble que j'ai le feu dans les mains. Je brûle ! ô Jésus, je ne veux que votre volonté, je ne veux pas vous demander ma guérison, ne voulant que ce que vous voulez. »

Le Père vint dans l'après-midi « ...Vous êtes avec N.-S. N'employez donc pas le singulier. Ne dites pas :

Je, mais bien *nous* : Nous souffrons ensemble. Unissez votre plaie aux siennes. Ah ! mon enfant, c'est aujourd'hui votre fête, le jour de votre Société. Oui, Dieu veut que vous souffriez pour les âmes. Si un *Ave Maria* les soulage, une bonne œuvre les soulage davantage, mais souffrir sans se plaindre ! Que d'âmes vous délivrez par vos souffrances... et combien en délivreriez-vous davantage si vous étiez plus généreuse. »

« Jeudi 3. N.-S. a choisi notre petite Société pour l'associer à sa Passion. — Cette pensée me donne du courage. »

« Lundi 7. — Le *fiat* est toujours sur mes lèvres par la grâce de N.-S.... Je rappelle au P. Olivaint les principales grâces de ma vie et la prière que je dis chaque jour depuis 1842 : « Faites que la croix me donne l'amour. » Voilà donc vingt-huit ans que je fais cette prière sans trop me rendre compte de ce que je demande... — « Mon enfant, il y a dix-huit mois que N.-S. vous a donné sa croix. Elle est devenue plus poignante depuis six mois. Ah ! que la croix vous dise son amour : Aimer à souffrir. Souffrir à mourir. Confiance ! Vous vous sentez la chose de Dieu, dites-vous ; c'est bien... restez dans ces pensées ! »

Elle y resta : ces lignes du 7 novembre sont les dernières tracées par sa main défaillante. Les pages de l'agenda resteront vides désormais. Elle n'écrit rien le 8 novembre, jour si doux, jour où elle avait remis aux mains de Marie les clefs de la maison et celles de tous les cœurs ; rien le 15, fête de la chère sainte Gertrude, la sainte du Cœur de Jésus et des Ames du Purgatoire, celle qui avait conduit le Père Basuiau rue de la Barouillère ; rien le 8 décembre, la plus chère et la plus glorieuse fête de sa Mère bien-aimée... Le Père Olivaint a raison : il ne reste plus à la Mère Fondatrice

qu'à souffrir et à mourir de souffrances en union avec le Crucifié du Golgotha !

« Ah ! disait-elle quelques jours avant à son infirmière, celui qui m'a faite me défait. Il est bien le Maître, je pense... D'ailleurs, quelle bénédiction ! On n'aurait jamais le courage de se faire tant souffrir, et le bon Dieu qui connaît mieux que moi le prix de la souffrance, me la baille en père. »

Généreusement, elle offrait tout pour les âmes du Purgatoire : « Depuis dix-huit ans, disait-elle, je n'ai pas eu d'autre pensée que leur délivrance. » Les jours se suivaient, et les souffrances aussi. Elle avait demandé à Dieu de ne pas se gêner avec elle, car Il était chez Lui ; et Dieu ne se gênait pas, et elle était de plus en plus persuadée que cette souffrance était la plus grande grâce de sa vie.

« Quelle triste fête, lui disait-on, quelques jours avant Noël. « Pour moi, il n'y a plus de fêtes possibles que celles de l'éternité. Je n'ai plus qu'à m'abîmer dans la volonté de Dieu. » En ce jour de Noël, on terminait une fervente neuvaine à la Mère Barat. Une hémorragie plus violente fit craindre que le dernier jour ne fût bien proche ; avec Jésus au jardin, elle répétait : « Je souffre le martyre. Seigneur, éloignez de moi ce calice ; néanmoins que votre volonté se fasse et non pas la mienne ! »

A partir de cette agonie sanglante, ce fut vraiment la Passion avec Jésus, la Passion avec toutes les souffrances, le corps écrasé sous la croix des douleurs physiques, et l'âme qui ne trouve plus dans la sainte Eucharistie la force pour sa faiblesse ; de Noël au 9 janvier, ne pouvant rester à jeun, elle ne communia pas !

Au 31 décembre, elle disait : « ... Ce dernier jour de l'année est toujours pour moi un jour d'émotion.

Dites des *Te Deum* à mes intentions. Dieu a tant fait pour moi, il a tant fait pour les âmes ! » Et fondant en larmes : « Qu'est-ce qui m'attend ? Que sera pour moi l'année prochaine ? » Et, comme si elle se fût reproché ces paroles : « Que je suis faible !... Volonté de Dieu, soyez bénie à jamais ! »

Désormais les jours étaient comptés ; le 25 janvier elle aurait quarante-cinq ans ; treize jours plus tard, elle entrerait dans l'éternité !

Il fallait encore souffrir. Le jour de l'Epiphanie, on fit annoncer comme imminent le bombardement de Paris ; il commenca dans la nuit du 7 au 8. Les obus passaient au-dessus de la rue de la Barouillère, l'un d'eux éclata dans un appartement vide.

L'heure était venue de songer aux derniers sacrements. Avec une exquise délicatesse, Monsieur le curé de Saint-François-Xavier, supérieur de la communauté, exprima le désir que le Père Olivaint administrât lui-même la malade. Il était trop père pour refuser : « Pour vous, chère pauvre enfant, confiance, courage, abandon à Jésus. Vous allez donc le recevoir. Et lui, espérons qu'il va bientôt vous guérir. Nous commençons demain une nouvelle neuvaine, nous ferons mieux que jamais... Sacrifice complet, abandon parfait, charité surtout, confiance inconfusible, dilatation douce et filiale. Je vous bénis paternellement en N.-S. »

Il vint confesser la malade, le dimanche 8, et annonça lui-même à la communauté la décision prise. Clouée sans mouvement dans son fauteuil, la Mère de la Providence organisa tout elle-même pour la cérémonie du lendemain. Sa chambre était d'une blancheur ravissante : « Il faut, disait-elle, que tout soit pur à l'extérieur comme à l'intérieur. Il me semble que je me prépare à ma première communion, ou à mes grands

vœux. Je n'ai jamais été si heureuse, je ne m'attendais pas à cette grâce. N.-S. me gâte. »

Le lendemain à 10 heures, le Père Olivaint revêtu du surplis du curé d'Ars, assisté par Monsieur le Supérieur, suivi de toute la communauté, se rendit près de la vénérée malade. Portant Celui que l'Eglise appelle la santé des infirmes, il entra dans cette chambre devenue le sanctuaire de la souffrance ; sur un autel tout brillant de fleurs et de lumières il déposa le Roi des rois, et puis il s'adressa à la Révérende Mère Marie de la Providence :

« Ma bien chère fille, à voir l'expression de votre physionomie qui conserve encore les apparences de la santé, on ne pourrait croire que nous venons vous apporter les sacrements que la Sainte Eglise confère à ses enfants, au moment où il vont passer de ce monde à l'autre vie. Et cependant il en est véritablement ainsi ; puisque, d'après ce qui nous a été dit, il suffirait d'un accident pour vous faire entrer dans votre éternité. C'est donc pour nous un devoir de cœur et de charité, de vous donner toutes les consolations de l'Eglise ; elle les place dans nos mains pour adoucir les derniers moments de ses enfants. Mais pour vous aussi c'est un devoir qu'il vous faut accomplir. Vous devez recevoir ces sacrements avec une grande confiance, et surtout avec un grand abandon, renouvelant le sacrifice le plus complet, le plus absolu de votre vie, que vous ayiez déjà fait.

« Et maintenant, il faut pourtant vous dire que nous sommes décidés à vous disputer à la maladie, à la mort, j'ose même le dire, à Dieu lui-même. Nous allons, en cette même cérémonie, commencer une neuvaine par laquelle nous sommerons la divine Providence de tenir la parole des saints Evangiles, et d'exaucer nos prières.

« Mes bien chères sœurs, faisons donc cette neuvaine avec une confiance inconfusible... Du reste, je ne serais pas étonné que ce sacrement de l'Eglise, institué pour le soulagement, non seulement spirituel, mais corporel des malades, contribuât à la guérison que nous espérons. Puisque la science humaine est à bout de moyens, n'est-ce pas le moment de demander à Dieu de se montrer ? Mes bien chères sœurs, quelle sera donc votre part dans cette prière suprême que nous allons faire à Dieu ? Vous pleurez en ce moment, vous êtes émues ; mais les larmes ne suffisent pas. Il faut de la confiance, beaucoup de confiance. Vous allez dire à Dieu : Il nous faut notre Mère, en la lui demandant au nom de sa parole même. Vous avez besoin d'elle. »

Le Père alors fit les onctions sacrées : le visage de la Mère de la Providence rayonnait d'une sérénité angélique : elle-même présentait ses membres et semblait accomplir l'acte le plus simple, tant son calme était grand. Les onctions terminées, le Père prit en main la Sainte Hostie et s'approchant de la mourante : « Vous allez recevoir celui de qui vous étiez comme séparée, puisque depuis Noel vous n'avez pas pu vous unir à Lui. L'Eglise, dans ses admirables industries, a trouvé moyen de donner aux malades cette consolation quotidienne : c'est pourquoi nous avons tenu à vous administrer les derniers sacrements.

« Oui, vous allez vous unir à Celui pour lequel vous avez tant travaillé, que vous avez tant aimé. Peut-être veut-il vous récompenser tout de suite de ce que vous avez accompli pour son service ; cependant, bien que vous ayiez fait des œuvres, il vous en reste beaucoup à faire. Personne n'est nécessaire, il est vrai, mais Dieu veut-il encore se servir de vous ?... Mettez-vous dans la disposition de saint Ignace qui s'offrit à Dieu, con-

sentant à prolonger ici-bas son exil, au risque de se mettre en danger, pourvu qu'il procurât la plus grande gloire de Dieu, et le salut d'un plus grand nombre d'âmes. Excitez ensuite dans votre cœur les sentiments de la contrition la plus profonde, rappelez à votre souvenir tous les péchés de votre vie passée. »

D'une voix faible, mais très distincte, la Révérende Mère Générale dit : « Je demande pardon à Dieu et à toute la communauté de tous mes mouvements de nature, de mes impatiences qui ont pu faire de la peine à quelques-unes, et du mauvais exemple que j'ai donné en n'observant pas assez bien les Règles. »

Le Père Olivaint, craignant que toutes les religieuses n'eussent pas entendu, répéta à haute voix l'humble aveu et la confiante prière, puis il donna la Sainte Communion.

Pendant l'action de grâces, il reprit la parole : « Ne pensez plus qu'au divin Maître... ouvrez-lui votre cœur, il faut que dorénavant votre vie ne soit plus qu'un cœur à cœur perpétuel avec Lui, c'est-à-dire une communion perpétuelle, soit qu'il vous conserve encore un certain temps sur la terre, soit qu'il vous appelle à l'éternité. »

Il ajouta : « Avez-vous, ma bonne Mère, quelques recommandations à faire à vos enfants ? — Que dois-je leur dire, mon Père ? — Tout ce que vous inspirera Celui que vous venez de recevoir dans votre cœur. — Je leur recommande un zèle toujours croissant pour les âmes du Purgatoire et l'esprit de famille. Que la Chine, Nantes, Bruxelles, Paris ne forment qu'un cœur et qu'une âme ! — Et toutes les fondations à venir, ajouta le Père, et son attitude semblait attendre quelque autre parole. « Dois-je encore dire quelque chose ? » reprit la vénérée Mère. — Oui, ma chère fille, parlez-nous encore. — Je leur recommande la

charité, la charité, la charité. » Et le ton de la voix disait qu'avec la charité, elle demandait tout ce que son cœur pouvait souhaiter de meilleur. Le Père Olivaint acheva sa pensée : « Demandez-leur, dit-il, surtout l'esprit intérieur, sans lequel il n'est pas de vie religieuse, ni même de vie chrétienne. »

Puis, il lui dit de bénir ses filles. Elle sembla hésiter, jamais elle n'avait encore voulu donner sa bénédiction d'une manière quelque peu solennelle. Le Père insista : « Il faut bénir vos enfants. » Elle obéit.

« Maintenant, continua le Père, je vais demander pour moi, pour vous et toute la communauté, la bénédiction de M. l'abbé Roquette, votre supérieur. » Et il se mit à genoux, toutes les mères et sœurs l'imitèrent. Profondément ému, Monsieur le curé bénit toutes les personnes présentes. Revenu à la chapelle, le P. Olivaint commença au pied du tabernacle la neuvaine pour obtenir la guérison si ardemment désirée ; il récita les litanies de la sainte Vierge, le *Salve, Regina*, et le *Suscipe.*

La neuvaine s'acheva au milieu du bombardement — la nuit du 13 au 14, près de soixante obus passèrent au-dessus de la maison, tombant tout près ; le 13, le 118 de la rue du Cherche-Midi avait été atteint — et au milieu des souffrances toujours plus vives du corps et de l'âme, la privation de nouvelles était une véritable torture : « Quel sacrifice le bon Dieu m'a demandé là. Avouez que j'ai tout à la fois. » Tout près d'elle, la Mère Saint-Augustin et la Mère Sainte-Gertrude étaient aussi malades ; la maladie de ses filles était toujours un peu la sienne.

La neuvaine achevée, le P. Olivaint réunit, le 17, la communauté, et après l'avoir excitée à la confiance, proposa une nouvelle neuvaine. Toutes acceptèrent bien volontiers. Le Père annonça ensuite que la Mère

Saint-Pierre ayant demandé d'être déchargée, la Mère de la Miséricorde remplirait, jusqu'à nouvel ordre, les fonctions de supérieure. La nomination était officielle le 24, ce choix fut comme le testament de la Mère Générale, et la signature qu'elle put encore donner fut la dernière.

Le 25 janvier, malgré une violente hémorragie, elle put communier. Rappelant à ses filles réunies dans sa chambre le doux anniversaire si cher à son cœur, elle demanda qu'on voulût bien réciter un *Te Deum* à ses intentions. Elle ne pouvait plus dire à Jésus que deux mots : « Je vous aime ! » Le surlendemain, elle faisait ainsi sa prière du soir : « Mon Dieu, je n'en puis plus : vous le voyez bien ; mais je puis encore vous dire pour le passé que je vous aime ; pour le présent, pour toutes mes souffrances, que je vous aime ; pour l'avenir, que je vous aime, que je vous aimerai toujours en attendant que je vous aime éternellement. »

Rien en effet, mieux qu'un acte d'amour, ne pouvait résumer cette vie qui s'achevait dans les douleurs les plus atroces : « C'est affreux ce qu'elle doit endurer », avait dit le docteur Désormeaux !

La Mère Marie de la Providence, fondatrice des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, n'avait-elle pas été l'enfant gâtée du bon Dieu ? Nature ardente et spontanée, enthousiaste et pleine d'élan, gardant au milieu de tristesses et d'angoisses très pénibles à certaines heures, une confiance joyeuse dans la Providence qui ne lui avait jamais manqué, Eugénie Smet, malgré une impressionnabilité très vive, était douée d'une aptitude admirable à conduire les affaires ; son coup d'œil prompt, son jugement sûr ne la trompaient guère, elle n'avait qu'à se laisser guider par son lumineux bon sens pour aller droit et vite au but fixé.

Si parfois elle commit des erreurs — et qui donc n'en a pas commis ! — on peut dire que ce fut par une défiance exagérée d'elle-même ; son humilité, sa timidité la rendirent hésitante, voyant presque toujours juste, elle ne marchait pourtant en pleine sécurité qu'appuyée sur la volonté et le jugement d'un autre. Très vive, elle put, par un mot, par un geste, froisser une âme, jamais volontairement elle ne fit la moindre peine, et la bonté de son cœur, l'élan d'une nature pleine de charme, la douceur de son regard si profond ravissaient tous ceux qui traitaient avec elle, comme il avait ravi cette bonne et aimante Mère Marguerite-Marie qui fut sa dernière infirmière. Oui, en repassant dans sa mémoire et dans son cœur tous les dons naturels que Dieu lui avait faits, c'était bien un acte d'amour qui seul devait jaillir de son âme et de ses lèvres.

Seul encore, seul surtout il pouvait exprimer sa reconnaissance pour les merveilles de grâce que Dieu avait opérées en elle. Toute l'énergie de sa volonté, toute la virilité de son caractère dès sa plus petite enfance, par une prévénance admirable de la bonté divine, avaient été comme naturellement dirigées vers le bien ; des grâces de choix l'avaient comme soulevée peu à peu et emportée là où la volonté du Père Céleste l'appelait. Ses premières impressions, ses premiers jeux, étaient déjà comme pénétrés par le souvenir des âmes du Purgatoire, comme toutes ses œuvres de jeune fille en devaient être imprégnées jusqu'au jour mémorable du premier novembre 1853, où le plan divin sur sa vie lui avait été nettement manifesté. Les exigences s'étaient multipliées par lesquelles elle avait comme forcé Dieu de signer, à cinq reprises différentes, par de vrais prodiges, cette grâce de novembre. Plus tard, rue Saint-Martin et rue de la Ba-

rouillère, que de merveilles encore, et si évidentes et si paternellement miséricordieuses, dans son âme, dans l'âme de ses filles ; la direction du P. Basuiau et de la Compagnie de Jésus, les encouragements et les prières du saint curé d'Ars, qui jamais n'hésita sur l'avenir providentiel de la petite société, l'appel des missions ; tous les secours dont elle avait eu besoin rencontrés sur l'heure ; la vicomtesse Jurien, Monsieur Gabriel, Monseigneur Sibour ; le doigt de Dieu est bien sur elle et sur son œuvre : *Digitus Dei est hic* : Rome d'ailleurs vient de parler et le bref laudatif, tout le monde le pense, tout le monde le sait, sera suivi de l'approbation complète et prochaine. Pour tout le passé, oui, la Mère de la Providence peut répéter : Mon Dieu, je vous aime !

Pour le présent, malgré les apparences, c'est bien encore cette parole qu'il faut dire. — La Mère de la Providence part bien vite : dans sa quarante-cinquième année ; ses filles sont bien jeunes pour devenir des orphelines ; quel élan vingt années de vie ne donneraient-elles pas à la Société naissante des Auxiliatrices ! Et puis, quelles atroces douleurs, quelles souffrances ! Un jour elle avait dit : « Parmi toutes les choses qui n'offensent pas Dieu, il en est cinq que j'ai redoutées : quitter ma famille, fonder une communauté, n'avoir par le nécessaire assuré pour l'entretien de mes filles, contracter des dettes, être atteinte d'un cancer ; eh bien ! par la grâce de Dieu, les cinq choses me sont arrivées. » En ce mois de janvier 1871, alors qu'elle est tourmentée par l'inquiétude, et pour ses filles de Chine, et pour ses filles de Bruxelles, et pour ses filles de Nantes, dans ses longues nuits sillonnées d'obus et toutes secouées par le bombardement, elle sent la terrible maladie ronger lentement sa poitrine torturée, et de fréquentes hémorragies viennent

lui rappeler qu'il suffit d'un accident plus violent pour terminer sa vie : ses filles cachent leurs larmes, mais elle n'ignore aucune de leurs tristesses. Pauvre Mère ! chaque neuvaine, et elles se succèdent sans interruption, chaque neuvaine qui commence lui apporte un espoir, chaque neuvaine qui finit, une déception, il est des heures où elle est triste à en mourir. Le Père Olivaint la soutient, mais pourtant ce lit d'agonie, ce terrible aujourd'hui, ce présent comme il est sombre ! Rien de mieux cependant que de dire au Cœur de Jésus agonisant, pour les heures désolées qui passent si lentement, un vrai et bon : Je vous aime ! Immobile dans son fauteuil quand ses étouffements ne lui permettent pas de rester dans son lit, son crucifix entre les mains, crucifiée avec Jésus, comme Jésus, elle ne trouve qu'un mot pour exprimer son âme : *Deo gratias* ! Et le souvenir de son cher et grand saint Ignace lui revenant, elle dit à sa fille qui la soigne : « C'est le *Suscipe* pratique » ; le *Suscipe*, c'est le cœur de la contemplation pour obtenir l'amour divin, le dernier mot et le dernier sommet des *Exercices.*

Le passé, le présent, c'est bien l'amour de Dieu qui les résume ; il reste l'avenir. Oh ! l'avenir, il est encore bien plus resplendissant d'amour. L'avenir de la chère Société ici-bas, ce sont les maisons multipliées en France, c'est l'Angleterre, c'est l'Italie, c'est la Belgique, c est l'Autriche, c'est l'Amérique, New-York, Saint-Louis et San-Francisco, c'est l'Espagne, la Suisse, la Hollande... c'est l'arbre qui grandit et lance partout ses jeunes et forts rameaux, c'est la sève qui bouillonne, toujours aussi pure, toujours aussi saine, c'est avec la charité que la Fondatrice a tant recommandée — charité simple, souriante, inconfusible — l'esprit intérieur,

esprit de foi, de confiance, de dévouement qui anime toujours ses filles et les immole aux âmes du Purgatoire et aux âmes délaissées de la terre. Pour cet avenir, qu'elle ne verra pas de ses yeux de chair, mais que Dieu peut-être lui donne de pressentir, de deviner naturellement ou surnaturellement — la fleur n'est-elle pas dans la graine, et le Dieu-Providence n'est-il pas tout-puissant et ne sait-il pas tout ? — c'est bien toujours : Je vous aime, qu'il faut dire. Il faut le répéter encore quand il s'agit de son avenir à elle : Dieu vu enfin bientôt et aimé éternellement ; demain sur son front transfiguré, la blanche couronne des Vierges. Oui, pour le passé, pour le présent, pour l'avenir Mon Dieu, je vous aime !

Aucune prière ne pouvait être meilleure que celle de ce 27 janvier 1871, aucune ne pouvait plaire à Dieu davantage.

Le samedi 28, l'armistice était signé et aussitôt la nouvelle Supérieure de la rue de la Barouillère, la Mère de la Miséricorde, écrivait à Bruxelles. Après avoir donné, sur le siège et sur la communauté, les nouvelles que nous connaissons, elle ajoutait :

« Mère Marguerite-Marie se dévoue infatigablement près de notre Révérende Mère, qui ne quitte plus son fauteuil et son lit. Nous faisons des neuvaines qui se succèdent sans interruption et si le résultat n'est pas encore celui que nous sollicitons, du moins avons-nous la consolation de penser que nos prières la soutiennent dans son indicible martyre, dont humainement parlant, le terme ne paraît pas éloigné. N.-S. nous trempe par de rudes épreuves, ma bonne Mère, je crois qu'après celle-là il n'en est aucune que nous ne puissions défier par la suite ; c'est bien en Lui seul, en notre Maître, que nous allons prendre notre appui, et plus que jamais il nous sera tout en toutes choses. »

Le lundi 30, la journée fut des plus pénibles : « Faites-vous saintes bien vite, dit la malade à bout de forces aux deux ou trois mères qui se trouvaient dans sa chambre, pendant que vous avez la santé, car une fois malade, voyez de quoi l'on est capable. Je ne puis plus prier, ni même entendre prier tout haut, tout me fatigue. Heureusement, je puis dire : *Fiat.* » Et elle demanda son chloroforme ; elle appelait ainsi le chapelet du curé d'Ars sur les grains duquel elle avait l'habitude de répéter : *Fiat*, Jésus.

Les étouffements augmentant, la Mère de la Providence fit demander à la principale infirmière, la Mère Sainte-Gertrude, malade elle-même, la permission de rester dans son fauteuil.

Le 4 février, on eut de sérieuses craintes ; Monsieur l'abbé Roquette, M. l'abbé Fournier et le Père Olivaint vinrent la voir tour à tour. Ils parurent fort inquiets. Seule, la vénérée malade ne paraissait pas se tourmenter. La Mère Saint-François-Xavier et la Mère Saint-Ignace, (sa sœur Emma), eurent la consolation de passer, près de son lit, la nuit qui fut moins terrible qu'on ne l'avait craint. De minuit à quatre heures, il y eut même quelques bons moments de sommeil. Aussi quand le Père Olivaint vint à six heures et demie pour la messe de communauté, il trouva la Révérende Mère en prières et se disposant à communier. Une lueur d'espoir et de confiance illumina les cœurs. La journée du 5, jusqu'au soir fut assez calme, les étouffements étaient moins violents ; avec une bonté charmante, la malade accueillit toutes les Mères qui vinrent la visiter ; quand elle ne pouvait parler, elle souriait. La nuit fut assez tranquille, elle dormit encore, revoyant en rêve celles qu'elle avait vues pendant la journée, et répétant souvent : « Pauvres enfants, Chine, Nantes, Bruxelles. »

Vers le matin du 6, un fort accès de fièvre fut suivi d'un accablement profond. Pourrait-elle communier, se demandait-on ? Ce fut elle-même qui répondit : « Pourquoi, dit-elle, ne préparez-vous pas aujourd'hui l'autel comme d'habitude ? — Ma Mère, c'est que vous êtes bien fatiguée ce matin. — Raison de plus pour communier. N.-S. n'est pas difficile, il est convenu que mes souffrances servent de préparation et d'action de grâces. » Après avoir dit ces mots, elle s'assoupit de nouveau. On lui proposa d'attendre après la messe : « Pourquoi changer, dit-elle avec douceur, je ne serai pas mieux après la messe ; préparez tout bien vite, et que N.-S. vienne. » N.-S. vint ; et ce lundi, 6 février, à sept heures du matin, ce fut la dernière fois.

Quand la petite cloche annonça son arrivée, la Mère bien-aimée joignit les mains et chercha à se redresser sur son fauteuil ; ce fut en vain, sa tête inclinée par la douleur ne pouvait plus se soutenir. Cependant, au moment même de communier, elle put faire un effort, mais immédiatement retomba dans un état de prostration qui faisait peine à voir : « Nous restâmes deux près d'elle pendant la sainte messe ; elle nous fit réciter successivement la prière : *O bon et très doux Jésus*, le *Suscipe*, l'*Anima Christi*, puis cinq *Pater* et cinq *Ave*. Nous pensions d'abord qu'elle était trop affaiblie pour pouvoir nous suivre, mais à peine avions-nous terminé une de ces prières qu'elle commençait elle-même la suivante, une fois même elle nous interrompit en disant : « Priez plus distinctement, je ne vous entends pas ! »

La journée fut très pénible, la chère et pauvre malade s'affaiblissait de plus en plus, il fallait un suprême effort pour qu'elle prêtât attention à ce qui se faisait près d'elle ; au moindre mouvement, elle était prise de terribles suffocations. Pendant les

cruelles heures d'agonie, pas une plainte, son calme et sa douceur angéliques arrachaient des larmes. Ce jour-là, vers le soir, arrivèrent des lettres de Bruxelles et de Nantes ; elles étaient toutes très consolantes, et par Bruxelles arrivaient aussi les meilleures nouvelles de Chine. Le soir, la vénérée mourante se faisait encore résumer ces chères lettres ; quand on eut achevé : « Avouez, dit-elle, qu'il fallait bien que je paie toutes ces bénédictions. » Et sans doute la prière du vendredi 27, monta-t-elle à ses lèvres : « Pour le présent, pour mes souffrances, que je vous aime ! »

La nuit qui commençait devait être la dernière ; elle fut la plus pénible. Affaissée dans son fauteuil, consumée par la fièvre, la chère malade n'avait sa pleine connaissance qu'à de rares intervalles. Tout à coup, on l'entendit s'écrier : « Mais, c'est la Mère du Sacré-Cœur, elle est donc revenue ; elle est bien bonne de venir me voir. C'est le Père Basuiau qui l'aura envoyée, je suis bien contente. Mais comment cela se fait-il ? » Puis elle murmurait : « Le bon Dieu a tout fait en moi. Je n'étais capable de rien. » Le lendemain elle demanda si la Mère du Sacré-Cœur n'était pas revenue de Chine : « Si elle n'arrive pas bien vite, elle ne me retrouvera plus. »

Vers minuit, une forte hémorragie lui dégagea la tête ; elle put sommeiller. Au réveil elle dit : « Je me sens incomparablement mieux. » Mais hélas, la fièvre revint bientôt et avec la fièvre, la prostration.

Trois fois pendant la matinée, elle demanda la sainte communion. « Il faut pourtant que j'obéisse, disait-elle, le Père Olivaint m'a dit de communier tous les jours. » Son état terrible ne permit pas de la satisfaire.

La malade parla peu pendant cette journée où, conduites par la Mère Supérieure, ses filles se succé-

daient près de son lit de mourante. Dieu toujours si paternel, semble l'avoir prévenue délicatement de l'heure de la visite du Père Olivaint : « Il viendra à trois heures », murmura-t-elle à plusieurs reprises.

A midi, comme on lui disait que l'Angelus sonnait : « L'angelus, reprit-elle souriante, mais il faut que je le dise. Voyez donc comme je suis faible, je ne me rends plus compte de ce qui se passe, j'ai cru qu'il était trois heures. » Elle ajouta à voix basse : « Le Père vient à trois heures, il faut que la chambre soit en ordre. »

A trois heures, le Père Olivaint sonnait ; il ne devait venir qu'à cinq heures et demie, mais il s'était senti pressé de hâter sa visite. Les larmes aux yeux, le docteur Brémond quittait à ce moment même la malade et lui disait adieu, il ne pouvait espérer la retrouver vivante le lendemain. Personne n'avait prévenu la Mère de la Providence de l'arrivée du Père, et cependant : « Allez donc chercher le Père, dit-elle, à celles qui l'entouraient, il est au parloir. » Le Père monta, il fut accueilli avec une singulière expression de joie ; vingt minutes il parla avec la mourante, ce fut leur dernier entretien. Il ne la trouva pas plus mal que la veille, il sortit donc en recommandant de le prévenir si le danger augmentait.

Ses filles ne le remarquaient pas, et cependant elle entrait en agonie. Monsieur Montargis, un vieil ami de toujours, arrivant peu après les avertit que leur mère mourait... Aussitôt la communauté se réunit, la Mère Supérieure commence les dernières prières auxquelles les religieuses répondent, étouffant leurs sanglots. On ne peut croire à la terrible réalité ; Monsieur l'abbé Roquette, le Père Olivaint, Monsieur l'abbé Fournier arrivent en toute hâte... trop tard ; la Révérende Mère Marie de la Providence, fondatrice

des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, venait de rendre à Dieu sa belle âme ; il était cinq heures et quart. L'Eglise, ce jour-là, rappelait à ses fidèles la prière de Jésus au jardin de l'Agonie : la vie qui venait de s'achever avait été toute pénétrée par la divine parole : *Non mea voluntas, sed tua fiat* !

Le Père Olivaint se mit à genoux et récita le *De profundis*. Il ne pouvait plus dire à celle qui ne l'entendait plus ces « mots de l'éternité » dont elle était si avide ; il était un peu le père de toutes celles qui pleuraient, de son cœur à ses lèvres montèrent tout naturellement de paternelles consolations. Il se leva : « Que dirai-je, mes bien chères Sœurs, en présence de votre Révérende Mère morte ? Son silence n'est-il pas bien plus éloquent que ma parole ? Je voudrais du moins trouver, dans mon cœur, quelques mots de consolation pour vos pauvres âmes désolées, car vous êtes bien jeunes pour être orphelines. Soyez quand même remplies d'espérance dans votre douleur. Dieu n'a mis fin aux épreuves de votre Mère que parce qu'il n'a pas voulu prolonger son exil. Votre désir à toutes, mes chères sœurs, c'est de la voir revivre jusque dans la mort, cette mère que vous aimiez tant. Si vous pouviez la rappeler à la vie !... Eh bien, vous le pouvez en rendant vivants au milieu de vous son esprit et ses enseignements. Pour perpétuer dans cette petite famille son esprit et sa vie, renouvelez-vous dans une pratique plus exacte des règles qu'elle vous a laissées. Comprenez mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici la beauté, la grandeur de votre vocation et la nécessité d'y correspondre avec une générosité toujours croissante, c'est là le moyen de rendre votre mère immortelle au milieu de vous. N'est-ce pas aussi le seul qui vous reste de lui témoigner votre amour et votre reconnaissance ?... A combien de titres ne les mérite-

t-elle pas ? Ah ! que ne puis-je vous dire combien elle vous aimait et à quel point le zèle de la sanctification de vos âmes occupait sa pensée ! Je ne crains pas d'assurer que sous ce rapport je la connaissais mieux que vous, et que je sais sur son dévouement pour vous bien des choses que vous ignorez. Du moins, mes chères Sœurs, témoignez-lui votre gratitude en réalisant ce qu'elle attendait de vous pour la plus grande gloire de Dieu, pour le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire. »

Le tableau était saisissant. Debout, au milieu de la communauté agenouillée autour du fauteuil où la Mère de la Providence était assise, morte, le Père parlait ; à deux pas, Monsieur l'abbé Roquette pleurait comme il eût pleuré sa propre mère ; Monsieur l'abbé Fournier était près de lui ; dans l'ombre de la chambre du fond, arrivé le dernier et tout saisi d'émotion devant ce douloureux spectacle, Monsieur l'abbé Lagarde, vicaire général.

Il était déjà tard lorsque, après le départ de Monsieur Lagarde, de Monsieur le supérieur, de l'aumônier et du Père Olivaint, les Auxiliatrices purent de nouveau entrer dans la chambre mortuaire. La Mère, étendue sur son lit, dans son costume d'Auxiliatrice, avait comme dépouillé son vêtement de douleur ; ses traits ravagés par la maladie avaient repris toute leur sérénité, ils reflétaient un rayon de paix divine, et pour retrouver le calme il suffisait de prier à ses pieds. Pendant la journée du mercredi, les visiteurs furent nombreux ; avec émotion, ils faisaient toucher leur chapelet et les objets pieux qu'ils avaient à la morte vénérée, tous ceux qui la virent avaient un même sentiment : elle est au ciel !

Le jeudi 9 février, à onze heures, eurent lieu les funérailles ; on suivit l'ordre prescrit par le coutumier.

Monsieur l'abbé Lagarde avait désiré donner à la Mère Générale un dernier témoignage de son dévouement, on lui offrit de présider la cérémonie et il accepta de grand cœur. Visiblement ému, il était entouré de M. l'abbé Roquette, de M. l'abbé Fournier, de M. l'abbé de Girardin, de M. l'abbé Pagès, du P. Laureau de l'Oratoire, des PP. Olivaint, Paris, Haquin de la Compagnie de Jésus.

La chapelle était comble, et la cour noire de monde, au moment où la mère bien-aimée entra pour la dernière fois dans le petit sanctuaire où elle aimait tant à prier. Monsieur l abbé Roquette célébra la sainte messe, Monsieur l'abbé Lagarde donna l'absoute. Le clergé, la communauté, les soldats de l'ambulance, les assistants vinrent tour à tour jeter de l'eau bénite sur le cercueil. L'heure avançait, le défilé était long, on dut se hâter de former le cortège qui devait accompagner le char funèbre.

Au cimetière Montparnasse, près de la tombe du P. de Ravignan, la Mère Marie de la Providence repose dans le caveau où l'attendaient ses filles déjà retournées à Dieu, à l'ombre de la croix, dans l'espérance de la résurretion. Sur cette tombe fermée, n'est-il pas permis de concevoir une autre espérance ; pourquoi la fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire ne serait-elle pas une des âmes dont le sépulcre est glorieux ? *el eril sepulcrum ejus gloriosum*... (Isaïe, 11. 10.)

Les hommes y ont déjà apporté leurs hommages pieux. Au lendemain de cette mort, Monseigneur Richard, évêque nommé de Belley, venait exprimer aux religieuses de Nantes dont il avait été le premier supérieur ses paternelles condoléances : « Votre Mère vous a donné l'impulsion en toutes choses... vos constitutions sont approuvées par le Saint Père, il semble qu'il était temps qu'elle allât vous protéger du haut

du ciel. » Les archevêques d'Aix, de Bourges, de Cambrai, les évêques d'Arras, de Nantes, de Nevers, voulurent manifester leurs regrets et, quelques-uns leur admiration, pour la vénérée Fondatrice et son œuvre. Beaucoup de communautés religieuses, et parmi elles le Sacré-Cœur et la Retraite, qui avaient eu de si affectueux et si fréquents rapports avec la chère morte, s'empressèrent d'envoyer rue de la Barouillère l'expression de leurs regrets et de leur religieuse sympathie. D'Ars, le bon Monsieur Toccanier écrivait : « La Révérende Mère, qui aimait tant les âmes du Purgatoire a voulu sans doute les visiter, mais j'ai l'espérance que sa visite a été courte et qu'en ce moment elle est au ciel avec celles qu'elle a délivrées. »

Le P. R. Fessard, écrivait de Chartres, le 12 mars, et son témoignage est celui de tous les Pères qui avaient connu la Mère de la Providence :

Ma Révérende Mère,
P. C.

« Aujourd'hui seulement m'est arrivée ici où je me trouve par accident, votre lettre du 2. Quel coup pour vous toutes et pour moi-même ! Je connaissais intimement votre Mère et je ressentais pour elle une tendre affection, pleine d'admiration et de respect. C'était une âme si haute, si grande, si belle, si délicate, si généreuse, si éprouvée par le Divin Maître et si chère à son Cœur ! Ah ! qu'elle a souffert et religieusement souffert ! mais aussi qu'elle a aimé l'Amour crucifié et eucharistique et en lui, et par lui, les Ames du Purgatoire !

« ... J'ai prié et prierai pour elle ; mais vraiment, je suis plus porté à l'invoquer... Que du haut du ciel elle vous obtienne à toutes de marcher sur ses traces jusqu'à la mort...

« A Dieu, ma Révérende Mère,
Votre humble et dévoué serviteur.

M. Fessard, S. J. »

Aux hommages des hommes, l'Eglise, au nom de Dieu, mêlera-t-elle les siens ? Un jour mettra-t-elle une auréole autour du front de la Mère Marie de la Providence ? C'est le secret des temps à venir. En fermant ce volume nous avons, semble-t-il, le droit de penser que la vénérée Fondatrice a pratiqué à un degré héroïque les vertus chétiennes. N'avons-nous pas le droit, en outre, d'espérer que la divine Providence qui a multiplié, pendant sa vie, les signes évidents de son action sur elle et sur son œuvre, tiendra encore, à manifester sur son tombeau, par de nouveaux prodiges, que, là-haut, Eugénie Smet demeure son « enfant gâtée ». Les âmes du Purgatoire ne pourraient qu'y gagner.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE DE L'EST. — BESANÇON

